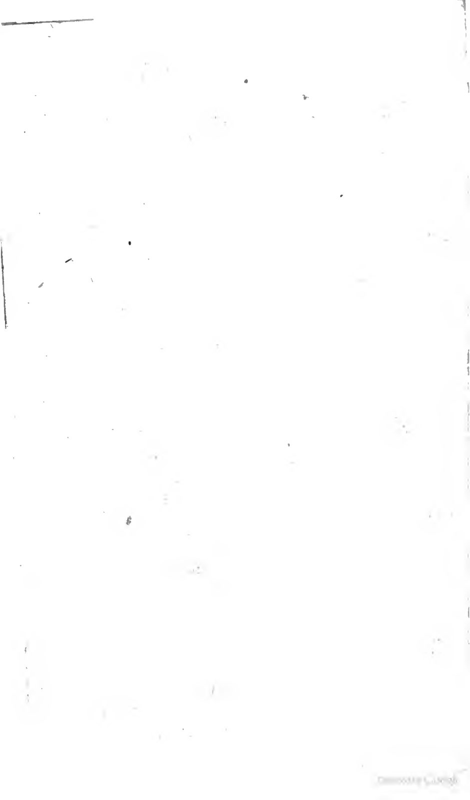




FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXVII
Palchetto 9
Num.° d' ordine 68
17246
19 8 56
NAZIONALE
B. Prov.
I
1666
R. BIBLIOTECA
VITT.
NAPOLI



COURS

D'ART ET D'HISTOIRE

MILITAIRES

DE L'ÉCOLE ROYALE DE CAVALERIE.

Tout exemplaire non revêtu de la signature ci-dessous, sera regardé comme contrefaçon, et saisi conformément à la Loi.

COURS

D'ART ET D'HISTOIRE

MILITAIRES,

A L'USAGE DE MM. LES OFFICIERS DE L'ÉCOLE ROYALE DE CAVALERIE;

PAR C. JACQUINOT DE PRESLE,

CAPITAINE AU CORPS D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIER DES ORDRES DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION D'HONNEUR, PROFESSEUR D'ART MILITAIRE A CETTE ÉCOLE.

Saumur,

Chez A. DEGOUY, IMPRIMEUR DE L'ÉCOLE DE CAVALERIE, RUE SAINT-JEAN, N° 4

1829.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A Saumur, chez Névo-Dégouy, Libraire, rue Saint-Jean, n° 2 ;

A Paris, chez Anselin, Libraire, rue Dauphine, n° 9.

ON TROUVE ÉGALEMENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

ABRÉGÉ

DU

COURS D'ART ET D'HISTOIRE MILITAIRES,

Du même auteur.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'ART militaire comprend deux parties distinctes : l'une est la connaissance du cœur humain et des ressorts qui le font agir; l'autre, celle des moyens d'exécuter les résolutions adoptées d'après cette connaissance. Ces deux parties, essentiellement dépendantes l'une de l'autre, ne peuvent se séparer à la guerre, et leur enseignement doit marcher de front.

Les hommes sont partout les mêmes, c'est-à-dire, qu'ils ont partout les mêmes passions, parce qu'ils ont les mêmes besoins à satisfaire. La civilisation, loin de les détruire, en augmente le nombre, les change ou les modifie..... Il est donc indispensable de connaître le moral de l'homme quand on doit lui commander, de savoir parler soit à sa raison, soit à ses passions, quand on exige de lui des choses difficiles, qui souvent répugnent à sa nature; il faut savoir jusqu'où l'on peut aller avec lui, et à quel point il faut s'arrêter; ce qu'on peut en attendre dans telle circonstance, et ce qu'on doit en craindre. C'est sur cette connaissance, modifiée d'après le caractère général d'une nation, et le mode de recrutement de son armée, que doivent s'établir les moyens de discipline de celle-ci; c'est sur elle que son organisation sera basée, sinon

elle sera vicieuse, et que seront déterminées les règles de l'avancement à tous les grades. C'est encore d'après elle que l'emploi du feu régulier ou irrégulier sera plus ou moins fréquent; que telle manœuvre ne pourra se faire sans danger, parce qu'elle frapperait d'une manière fâcheuse le moral de la troupe qui l'exécuterait; que telle autre au contraire sera d'un fréquent usage, parce qu'elle l'exaltera. On ne peut, en un mot, faire un pas à la guerre sans éprouver l'influence du cœur humain: et comment en serait-il autrement quand les passions les plus opposées, telles que la valeur et la lâcheté, l'espérance et le découragement, le dévouement et l'indiscipline, peuvent être portées au plus haut degré dans les grandes scènes de la vie militaire, par le contact de tant de milliers d'hommes qui ressentent au même instant l'étincelle qui les électrise, ou le coup qui les frappe!

La seconde partie, qui est l'art de la guerre dans son sens le plus restreint, repose sur un petit nombre de principes à la portée de la plupart des hommes; mais leur application à tous les terrains et à toutes les circonstances, présente des difficultés souvent très-graves, que les militaires qui ont passé par beaucoup d'épreuves sont seuls capables d'apprécier. Il est cependant indispensable, avant d'entrer en campagne, de connaître les divers moyens de faire cette application; car en les suivant, non pas toujours à la lettre (il n'est aucun précepte absolu à la guerre), mais dans leur esprit, ils donneront toutes les chances probables de succès, diminueront celles des revers, et suppléeront ainsi au défaut d'expérience de l'officier. La seule expérience ne peut d'ailleurs lui apprendre à se tirer de toutes les positions difficiles, parce que la vie de l'homme est trop courte; les événements trop variés, les localités trop différentes, pour quo le militaire le

plus expérimenté puisse se retrouver exactement dans les mêmes circonstances : or, s'il n'a pas une théorie éclairée, il sera souvent embarrassé, il y aura de l'hésitation dans ses démarches, tandis qu'à la guerre il n'en faut jamais, et à coup sûr il fera des fautes. — Que l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de nos guerres depuis 1792, et l'on y verra combien il en a coûté cher à nos armées, pour donner à leurs généraux, la plupart sans théorie, l'expérience qui leur valut des victoires.

C'est surtout pendant une longue paix qu'il importe de ne pas négliger l'étude des sciences militaires, afin que le passage subit de la paix à la guerre, cet instant critique pour les armées faiblement instruites et mal organisées, ne puisse les surprendre; c'est en outre un moyen d'entretenir, parmi les troupes, cet esprit militaire sans lequel il n'est pas de succès. Quoique ces considérations soient applicables à la plupart des armées à l'époque actuelle, nous pensons qu'elles le sont spécialement à la nôtre : en effet, ses anciens officiers en quittent chaque jour les cadres, et emportent avec eux l'expérience acquise dans nos longues guerres, et des traditions que les livres ne transmettent pas : encore quelques années, et ce qui reste d'anciens militaires vivra retiré dans ses foyers, ou sera descendu au tombeau; l'ancienne armée toute entière aura cessé d'exister. Celle qui s'élève, composée de jeunes gens pleins de cette vigueur et de cette confiance naturelles à leur âge, n'a pas cependant cette habitude de la guerre, sans laquelle les victoires sont difficiles : il importe donc de leur donner une théorie éclairée sur l'art qu'ils pratiqueront un jour; elle suppléera du moins en partie, à l'expérience que leurs aînés n'ont acquise qu'au prix de leur sang.

Le premier pas à faire pour réussir dans une science

quelconque est de connaître la progression à suivre dans l'étude des diverses parties dont elle se compose, et l'importance de chacune d'elles, relativement au but que l'on doit atteindre. Si l'on suit une fausse route, un temps précieux, irréparable peut-être, se perd; on consulte des auteurs dont les ouvrages ne peuvent conduire à la connaissance de la vérité, et l'on ne recueille, après beaucoup d'efforts, que des doutes et des incertitudes. Telle n'est pas sans doute l'étude des sciences exactes où les vérités, toujours enchaînées les unes aux autres, ne permettent pas de se méprendre sur la marche à suivre; mais, dans les autres, il faut des méthodes, l'art de la guerre surtout en exige de bonnes; les fausses théories y sont trop dangereuses, pour qu'un gouvernement sage ne doive pas chercher à les détruire, et à inculquer de bonne heure, dans l'esprit des jeunes officiers, des principes solides, avoués par l'expérience des siècles et la conduite des hommes qui ont illustré la carrière des armes.

C'est sans doute d'après cette considération que le général qui prouva, en Catalogne et à Polotzk, qu'il unissait à la connaissance des principes de la guerre le talent de les pratiquer, ayant fait créer une école d'état-major pendant son ministère, voulut que l'art militaire y fût professé.

Cependant cet enseignement ne devait pas être borné aux officiers d'état-major : ceux qui font partie des corps de troupes ont aussi besoin d'une théorie qui puisse les guider dans la pratique réfléchie des ordonnances sur les manœuvres; aussi, quand l'École de cavalerie fut reconstituée sur des bases plus larges que celles qui l'avaient précédée, jugea-t-on nécessaire de compléter l'instruction des officiers qu'on y admettrait, en leur faisant suivre un cours d'art mi-

litaire ; LES OFFICIERS ÉLÈVES devaient y trouver le complément des notions reçues à Saint-Cyr ; LES OFFICIERS D'INSTRUCTION, y acquérir une théorie qu'ils n'avaient pu recevoir à leurs corps.

On n'est un habile officier dans aucune arme par cela seul qu'on en sait les manœuvres, et, quoique la cavalerie, qui est toute d'action, semble exclure les études sérieuses, cette arme présente tant de difficultés pour être bien maniée, elle tombe dans une telle nullité quand des hommes, nous ne dirons pas incapables, mais mêmes médiocres, sont à sa tête, qu'il faut pour la bien conduire des qualités qui ne s'acquièrent que par une étude et des réflexions suivies.

En effet, la cavalerie, destinée à éclairer les mouvements des armées, placée dans les situations les plus dangereuses aux avant et aux arrière-gardes, presque toujours chargée des reconnaissances ; auxiliaire indispensable de l'infanterie, et sans laquelle celle-ci peut vaincre sans doute, mais ne peut profiter de ses succès ; la cavalerie, qui, employée à-propos, peut décider une victoire, exige évidemment de ses officiers toutes les connaissances qui font le véritable homme de guerre. Leur coup d'œil doit être prompt et sûr, leurs déterminations instantanées, les mouvements de leurs troupes rapides ; or, il faut, pour qu'il en soit ainsi, avoir des idées justes sur les propriétés militaires de tous les terrains, sur la tactique des armes dont la cavalerie est l'auxiliaire, et qu'elle doit combattre, et en particulier sur la sienne ; il faut en avoir d'ailleurs sur la conduite de la guerre en général. Ces connaissances ne pourraient suffire, si l'on n'y joignait encore celle des opérations secondaires dont la cavalerie légère est spécialement chargée, opérations dont on verrait mal le but et l'ensemble, si l'on n'avait reçu d'abord des principes généraux sur celles des armées.

Tel est aussi le but que nous nous sommes proposé en rédigeant ce Cours; les divers sujets qui y sont traités paraissent suffire aux officiers de cavalerie qui veulent connaître l'ensemble de leur service en campagne, et des moyens à employer pour le bien faire. *Nous avons cherché à leur tracer une méthode de travail qui pût les conduire à de plus grandes connaissances que celles contenues dans notre ouvrage; nous avons jalonné la route que nous les engageons à tenir, ou même à faire suivre à ceux qu'ils seraient chargés d'instruire*, et, pour en aplanir les difficultés, nous leur signalons les principales sources où nous avons nous-mêmes puisé. Les dernières guerres n'ont pas été inutiles à la science, elle a fait des progrès incontestables; ses principes, dégagés du pédantisme et de l'obscurité qui les enveloppaient, sont mieux goûtés et plus répandus depuis que des militaires de tous grades et de toutes les armes ont livré au public, en France et à l'étranger, les résultats de leur expérience.

Il est probable que plus d'une erreur se sera glissée dans un livre qui renferme autant de préceptes; l'auteur déclare que c'est sur lui seul que doit en retomber la responsabilité. Mais s'il s'est formé des idées fausses sur quelques parties de son art, il espère du moins avoir toujours été vrai dans le récit des évènements rapportés à l'appui de ses principes; et pour y parvenir, il a plus d'une fois comparé les relations des écrivains anglais et allemands avec ceux des français, ou a consulté des témoins oculaires.

On ne doit, au reste, chercher aucun principe nouveau dans ce Cours; tous ceux qui s'y trouvent, tous les moyens de succès qu'on y indique, ont été puisés, soit dans des auteurs recommandables, soit dans nos entretiens avec d'anciens militaires, soit aussi dans ce que nous avons vu pratiquer aux armées. Notre tâche

a été de réunir et d'exposer à la classe de lecteurs, pour qui notre position nous fait un devoir d'écrire, tous ceux qui pouvaient lui être utiles et l'intéresser; les différentes armes dans lesquelles nous avons servi, des voyages entrepris à l'étranger, dans l'intérêt de la science, ont pu nous donner quelques facilités pour y parvenir; mais notre ouvrage n'apprendra rien à quiconque a fait la guerre, et a réfléchi sur ce qui s'y passe.

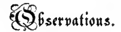
Tel qu'il est, nous le présentons à M. le Général commandant et aux Officiers supérieurs de l'Ecole de Cavalerie, dont les suffrages nous ont engagé à le publier, et dont les conseils en ont rendu la rédaction plus facile. Nous l'offrons à ceux de nos anciens Elèves qui ont exprimé le désir de le posséder, enfin aux jeunes Officiers qui aiment leur état et veulent le connaître; nous aurons rempli notre mission, s'il contribue à développer, chez ceux que nous avons précédés dans la carrière militaire, des qualités qui assureront au Roi de zélés serviteurs, et à la Patrie des défenseurs éclairés autant qu'intrépides.

PREMIERE PARTIE.

française au

LIGNE.	Observations.
ARTILLERIE.	es officiers et soldats des corps de
égiments.	e causent (les fourrages compris)
taillon de pontonniers.	viron 650 francs par homme et par
ompagnies d'ouvriers.	aladie. Cette dépense varie quelque
cadrons du train des parcs d'artillerie.	tel des denrées et de l'équipement.
	fantassin coûtaient, en 1820, 359 fr.
ue régiment se compose	. 18 rent. Un cavalier coûtait, dans
atteries à pied montées et	80 cent. et 731 fr.
eval également montées,	armer et équiper un fantassin de
batteries à pied non mon-	our un cavalier 934 fr. Cette der-
	900 et 1,100 fr., à raison de l'élé-
	chevaux.
	aux chambres.)
	s officiers et soldats des corps de
	e causent (fourrages compris) une
	548 fr., variable comme celle de
	soldat d'infanterie prussienne, cau-

VOITURES D'AD	LES
Les parcs de constructi	*D'Application.*
A Vernon (Eure).	Ecole d'application du corp
A Châteauroux (Indre).	d'état-major, à Paris.
Il y a un dépôt à Sampig	Ecole d'artillerie et du gé
HOPIT	nie, à Metz.
Il y en a 52, dont 4 d'instru	valerie, à Saumur.
Ils peuvent contenir 14,000	aris.
suffisance des lits, on met	Vignon.
hôpitaux civils.	



Observations.

Il a été établi à Alger une direction d'artillerie et une du génie.

Pour le service de ce pays, on a organisé 4 compagnies de canonniers-vétérans gardes-côtes, 2 bataillons de zouaves et 2 régiments de chasseurs à cheval.

COURS
D'ART ET D'HISTOIRE
MILITAIRES.

DE L'ORGANISATION DES TROUPES
EN GÉNÉRAL,
ET DES ÉTABLISSEMENTS MILITAIRES.

Une armée se compose d'états-majors et de corps de troupes.

Un état-major est une réunion de militaires sans troupes et de personnes considérées comme tels; on nomme en outre grand et petit état-major dans les corps de troupes, les officiers et sous-officiers qui n'appartiennent pas aux compagnies ou aux escadrons.

La réunion de tous les militaires d'un corps revêtus d'un grade quelconque, y compris même les tambours et les trompettes, se nomme le *cadre* de ce corps.

L'organisation d'une armée, doit répondre également aux besoins de la guerre et de la paix, et permettre de passer sans secousse à l'un de ces deux états. Quiconque s'est voué à la carrière militaire, doit avoir la certitude qu'il n'en sera pas repoussé, parce que la paix aura rendu ses services moins nécessaires; d'autre part, l'état ne doit pas se trouver, par l'effet d'une guerre, dans l'obligation de donner un grade à des hommes qui manquent des qualités requises pour l'obtenir pendant la paix.

Il faut donc constituer, d'une manière invariable, les cadres des états-majors et ceux des corps de troupes ; car la réussite des opérations, l'instruction, la discipline et la bonne conduite du soldat devant l'ennemi, dépendent de la force et de la composition de ces cadres ; or, s'ils n'étaient formés d'avance, on ne pourrait ni pousser leur instruction à fond, ni bien choisir les sujets qui doivent en faire partie.

Il n'importe pas moins de proportionner le nombre des recrues qui entrera dans les cadres avec celui des anciens soldats qui s'y trouvent ; on pense qu'il est convenable que les recrues n'y soient que pour un tiers, surtout dans la cavalerie.

Un état-major doit être dans une juste proportion avec les hommes à conduire et à administrer ; il est dangereux qu'il ait un personnel trop nombreux, car personne n'exercera la portion d'autorité que lui donne son rang, les froissements entre ceux qui ont le même grade seront continuels, et, relativement aux emplois élevés, il est trop difficile de trouver des hommes qui y soient propres, pour qu'on puisse les multiplier impunément. Un état-major nombreux est un fardeau pour l'état pendant la paix, où l'on ne peut employer qu'un petit nombre de ses officiers ; c'est pire encore en campagne : une multitude d'hommes non combattants, qui peuplent les quartiers généraux, y contrôlent sans cesse les opérations, en compromettent le secret, répandent un mauvais esprit dans l'armée, et dévorent des ressources précieuses.

Les inconvénients qui résulteront d'un état-major trop faible, sont d'une nature moins grave ; on a au moins l'avantage de le composer d'hommes de mérite, qui, habitués aux travaux de leur état, suppléeront au nombre par des talents.

La Prusse et l'Autriche sont, en ce genre, des modèles d'une économie judicieuse et remarquable, que d'autres puissances ont rarement imitée.

Ces considérations sont applicables sous plusieurs rapports aux cadres des corps de troupes; on peut difficilement les bien composer, s'ils sont trop forts; le service journalier devient accablant pour le simple soldat, la considération pour les grades diminue, et, personne ne se trouvant satisfait ni honoré du sien, une ambition déraisonnable s'empare de toutes les têtes. Si les cadres sont trop faibles, la surveillance est difficile, la discipline s'affaiblit, il y a moins d'impulsion devant l'ennemi......

Les cadres de la cavalerie doivent être plus forts que ceux des troupes à pied, conséquence naturelle d'une surveillance plus étendue et plus active sur un matériel facile à ruiner ou à détériorer; on a même quelquefois donné plus d'officiers à la cavalerie légère qu'à la grosse cavalerie, parce que son service l'oblige à des détachements plus fréquents. Il est, au reste, à remarquer qu'il y aura toujours moins d'inconvénients à avoir beaucoup d'officiers dans la cavalerie que dans l'infanterie : dans celle-ci, l'officier dirige le soldat, mais, n'ayant pas d'armes à feu, il combat rarement de sa personne, tandis que, dans la cavalerie, l'officier dirige d'abord le soldat, et donne ensuite les premiers coups.

Au moment où nous écrivons, les cadres de la cavalerie française présentent deux supérieurs (officiers ou sous-officiers) pour sept soldats sur le pied de guerre, tandis que ceux des cavaleries russe, autrichienne et prussienne, n'en présentent qu'un seul pour le même nombre d'hommes et dans le même cas.

L'infanterie se divise, chez toutes les puissances, en infanterie de ligne et légère, et celle-ci a ordinairement des fusils rayés; mais en France elles ont le même armement, les mêmes manœuvres; toutes deux combattent en ligne et en tirailleurs, quand le besoin l'exige, ce qui est un avantage; aussi a-t-on souvent émis l'o-

pinion de n'avoir qu'une espèce d'infanterie ; mais on ne peut nier que, sous le rapport moral, il ne soit utile de maintenir une distinction entre les soldats d'une même arme, parce qu'elle leur inspire devant l'ennemi une émulation utile au service ; ajoutons que si les corps d'infanterie légère sont recrutés d'hommes qui leur conviennent réellement par le pays qui les a vus naître et leur profession antérieure ; si leur instruction est en rapport avec leur genre de service, qui est celui des avant-postes, ils y acquerront une supériorité réelle sur ceux d'infanterie de ligne.

La nécessité d'instruire les recrues et de dresser les chevaux de remonte, ne permettant de les faire passer aux armées actives, qu'après un temps plus ou moins long dans les dépôts, il est évident qu'à moins de s'être préparé long-temps d'avance à la guerre, on ne peut compter dans la cavalerie, pour frapper les premiers coups, que sur les hommes formés pendant la paix ; raison majeure pour tenir toujours ses escadrons assez forts pour entrer en campagne, et s'y soutenir jusqu'à l'arrivée des nouveaux soldats. D'après la consommation de chevaux qu'entraîne une campagne active, des escadrons de 120 à 140 chevaux montés, sont loin d'être d'une force au-dessus des besoins ordinaires, et un recrutement bien établi, joint à un bon système de remonte, doit les entretenir constamment à ce complet.

La facilité d'administrer un escadron en campagne, et de le diriger dans les manœuvres de guerre, est une autre considération qu'on ne doit jamais perdre de vue, en déterminant sa force, et celle ci-dessus désignée réunit ces avantages.

Les régiments doivent être assez nombreux, pour admettre aisément les recrues sans surcharger les cadres ; c'est ainsi qu'on évitera la formation de ces corps provisoires, créés au moment d'une guerre et licenciés à

la paix, dans lesquels ne règnent ni esprit de corps, ni énergie et rarement de la discipline, parce que chacun sait que sa position est sans aucune stabilité. L'expérience prouve qu'il est préférable alors d'augmenter le nombre des bataillons ou escadrons dans les anciens corps, par le dédoublement d'une partie de leurs cadres et l'amalgame des anciens soldats avec les recrues.

Il est essentiel d'avoir plus d'hommes que de chevaux dans les corps, afin qu'un plus grand nombre de soldats se familiarise avec l'équitation et les soins conservateurs des chevaux; ces soldats soigneront ceux des hommes de service, des malades, des semestriers, et, au moment d'une guerre, il ne leur faudra que des chevaux pour être prêts à rejoindre les escadrons en campagne. Si l'on calcule le nombre de soldats que diverses causes empêchent de soigner habituellement leurs chevaux, on sentira que le nombre des cavaliers à pied, ne devrait pas être au-dessous du quart environ de celui des hommes montés.

L'organisation de la cavalerie en escadrons permanents, commandés dans les manœuvres et administrés par le même capitaine, est la meilleure, parce qu'elle concentre, dans la main d'un seul chef, tout ce qui tient au bien-être des soldats de l'escadron et à leur conduite devant l'ennemi; deux choses dont un chef ne doit jamais être dessaisi. Cette organisation, introduite en France en 1776, et supprimée quelques années plus tard, y a été de nouveau adoptée en 1815; elle est depuis long-temps celle des cavaleries russe et de toutes les puissances d'Allemagne; l'Espagne et l'Angleterre ne l'ont pas admise, leurs escadrons de manœuvres se forment encore de la réunion de deux compagnies.

Le service de la cavalerie légère étant beaucoup plus pénible que celui de la grosse cavalerie, et l'exposant à des pertes multipliées, les régiments de cette arme doi-

vent avoir un effectif plus fort, si l'on ne veut manquer le but de leur institution.

On peut conclure, comme conséquence des principes précédents : que les corps de cavalerie doivent être d'une force imposante, même sur le pied de paix, pour qu'on puisse faire avec eux de grandes choses pendant la guerre. Les officiers s'y formeront le coup d'œil dans les manœuvres, et apprendront à conduire des masses ; or, c'est ce qui est impossible avec ces régiments faibles en chevaux, et dans lesquels la majeure partie des hommes, toujours à pied, ne peut acquérir ni habitude du cheval, ni esprit de son état.

L'esprit de corps et la confiance se trouvent rarement dans les régiments trop faibles.. Le soldat ne s'anime pas à la vue du petit nombre de ses camarades; il sent qu'il n'a que peu de résultats à attendre de ses efforts, et qu'il a beaucoup à craindre dans un combat; la moindre perte, le moindre détachement, s'y font aussitôt remarquer d'une manière fâcheuse. Il vaut mieux enfin n'avoir qu'un petit nombre de corps d'une grande force, qu'un grand nombre d'une force médiocre; parce que le commandement étant plus concentré, son unité sur beaucoup d'hommes annulera les effets de la jalousie de plusieurs chefs, qui cause tant de maux à la guerre; parce que l'instruction sera plus uniforme et l'administration moins coûteuse.

La cavalerie autrichienne est organisée d'après ces principes ; ses corps de cuirassiers et de dragons sont à six escadrons de 140 chevaux, ceux de la cavalerie légère en ont huit. La cavalerie russe compte six escadrons de campagne à 200 chevaux, dans tous ses corps, et un escadron de dépôt. La cavalerie prussienne, jadis si fortement organisée, n'a plus que quatre escadrons dans ses régiments, qui, sur le pied de guerre, ne seraient que de 600 chevaux. L'Autriche ne compte, au reste, que 37 régiments

de cavalerie; la Prusse en a 38, l'Angleterre 26 et l'Espagne 17; la Russie en a 75, et de plus ses troupes irrégulières.

Une forte organisation des dépôts est d'une importance majeure pour pousser une guerre avec vigueur et réparer les pertes qu'elle occasionne : les lieux les plus propres à les établir, sont les villes commerçantes de l'intérieur, où les corps ont sous la main tout ce qui est nécessaire à l'équipement des hommes et des chevaux; les petites villes sans industrie sont loin de leur convenir, puisque tout doit y arriver de loin, ce qui occasionne des frais et beaucoup de perte de temps.

Il est prudent de ne pas changer facilement l'emplacement des dépôts; les déplacements sont contraires aux soins méthodiques et réguliers qu'exige l'instruction. C'est donc une raison pour les éloigner du théâtre présumé d'une guerre, puisque des revers les obligeraient à se retirer dans l'intérieur et à suspendre des travaux, dont l'armée attend les produits. Ce principe s'observera rarement dans un pays qui compte beaucoup de places fortes, parce qu'il est commode et économique d'en former les garnisons avec des recrues; mais, quoi qu'on en pense, on devrait au moins établir dans l'intérieur les dépôts de cavalerie.

Les dépôts seront composés de cadres, dont les militaires seront, par leur âge et leurs blessures, moins propres que d'autres aux fatigues d'une campagne; mais les soins particuliers qu'exigent l'instruction des jeunes chevaux et celle des recrues, feront encore entrer dans les dépôts de cavalerie les hommes valides, que des études antérieures rendent les plus propres à hâter les progrès des uns et des autres.

L'armée autrichienne, celle de l'Europe qui, depuis près d'un siècle, a essayé les revers les plus constants, a prouvé combien l'établissement bien entendu de dépôts perma-

nents pour les hommes et les chevaux, lui donnait de facilité pour réorganiser ses armées, tant de fois détruites et toujours renouvelées.

Toutes les puissances, excepté la Prusse, ont créé des compagnies d'élite dans leur infanterie, mais non dans leur cavalerie; la France en avait dans ses dragons et sa cavalerie légère, mais elle les a supprimées en 1815: c'est qu'on a senti généralement que la cavalerie, par la nature de son service, par l'adresse et l'instruction qu'elle exige de ses soldats pour manier leurs armes et leurs chevaux, est déjà en quelque sorte un corps d'élite. Les charges n'ayant d'ailleurs d'effet que par leur ensemble, on ne pouvait s'en promettre, en enlevant aux escadrons où ils répandent leur bon esprit, les hommes les plus braves et les plus adroits pour en former une troupe séparée. D'autre part, un cavalier souffre moins aux armées qu'un fantassin, et, parce qu'il est à cheval, il se regarde comme supérieur à lui; il était donc juste que le service pénible de l'infanterie trouvât une récompense à laquelle tous ses soldats pussent prétendre; il fallait les rehausser à leur propres yeux par des distinctions flatteuses et par une solde plus élevée, qui rendissent les compagnies d'élite un objet d'émulation. On y est parvenu heureusement en France; il règne entre les grenadiers et les voltigeurs une émulation qui tourne au bien du service.

Cependant ce sentiment, qu'il n'est pas moins utile d'entretenir dans la cavalerie; la justice que l'on doit aux braves et aux anciens cavaliers, y rendraient nécessaire la création de deux classes de soldats, dont la première, quelle que fut sa taille, serait toujours placée au premier rang et aux ailes des pelotons; le zèle et la valeur trouveraient ainsi leur récompense d'une manière avantageuse à l'état.

Le soldat devant avoir la plus grande confiance dans ses armes, et tous les corps, qui ont le même arme-

ment et le même service, acquérant par cela seul un esprit particulier, il y a de l'inconvénient à faire entrer dans un même corps des hommes armés différemment : c'est d'abord y créer des rivalités, et en outre, des difficultés pour l'instruction ; c'est ôter à une partie des soldats la confiance dans leurs armes, par des comparaisons bien ou mal fondées qu'ils feront chaque jour. Il y aurait des inconvénients non moins graves à se permettre de transformer des hussards en dragons et ceux-ci en cuirassiers, selon les besoins du service ; car l'esprit de ces diverses armes ne peut ni ne doit être le même ; on ferait donc le plus grand mal à la cavalerie par de pareilles opérations, dont la France et la Russie ont donné des exemples.

Si l'on réfléchit à l'importance du matériel que l'état confie à un simple soldat de cavalerie, on sentira la nécessité de n'admettre, dans cette arme, que des hommes habitués aux chevaux dès l'enfance, et d'en renvoyer de suite quiconque ne montre aucune aptitude à l'équitation ; c'est le moyen d'abréger le temps de l'instruction, de ne rien changer aux habitudes des soldats, de ne pas leur confier des chevaux qu'ils laisseront dépérir. Enfin ces hommes doivent être encore bien choisis sous le rapport moral ; car, malgré toute la surveillance possible, le soldat, enclin à certains vices, dérobera pour la vendre une partie de la nourriture de son cheval, et le lâche le mettra hors de service pour ne pas combattre.

On doit éviter de composer les corps, de soldats d'une même province, parce qu'on y créerait ainsi un esprit opposé à celui qui doit régner dans toute une armée ; ce serait, en temps de guerre, faire sentir cruellement à quelques parties d'un empire, des pertes qui deviennent moins sensibles, quand elles sont réparties sur sa totalité. Les inconvénients de cette organisation se feront surtout remarquer dans une guerre malheureuse : le découragé-

ment s'emparera des soldats recrutés dans le pays envahi, la désertion s'y mettra, parce que le lâche sait aussi qu'il y échappera aux poursuites de la justice. Nos guerres avec la Prusse et l'Autriche, qui forment ainsi leurs régiments, nous en ont donné des exemples; nous en avons vu d'autres dans nos armées après les batailles de la Rothière et d'Orthez. Un grand état, où se parlent plusieurs langues, où la civilisation n'est pas également avancée, doit surtout mêler les soldats de ses provinces; ils apprendront ainsi la langue nationale, s'attacheront aux institutions de leur pays, et sentiront qu'ils n'appartiennent pas à une nation particulière.

Une conséquence de ce principe, est de ne pas établir les corps en garnison permanente dans les pays où ils se recrutent. Nul doute cependant que ce parti ne soit le plus économique; on évite des frais considérables de déplacement, l'opération des levées se fait avec promptitude, les recrues se trouvent sur-le-champ sous les drapeaux...... Mais l'esprit militaire, *cet esprit, qui détache l'homme de sa famille pour lui en faire adopter une autre, où des devoirs sévères lui sont imposés; cet esprit, qui donne à l'homme une insouciance tranquille sur les dangers qui l'attendent*, ne peut s'acquérir, quand il reste dans ses foyers ou près d'eux; il faut l'éloigner des lieux qui lui sont chers, pour qu'il prenne cet esprit, sans lequel il n'a d'un soldat que l'uniforme.

La proportion de la cavalerie avec l'infanterie, ne peut être déterminée que d'une manière approximative. Elle dépend de la nature du pays où l'on doit porter le plus souvent la guerre, et des facilités qu'on trouve chez soi pour se remonter. Avoir une cavalerie nombreuse pour n'être pas inférieur sous ce rapport à ses voisins, serait une inconséquence; il est indispensable, en effet, d'avoir sous la main tous les moyens de la remonter, pendant le cours d'une guerre poussée vivement; on ne le peut

toujours aux dépens de son ennemi, et, si la guerre est malheureuse, on est réduit à ses propres ressources; des achats à l'étranger présentent un moyen peu sûr; il est lent et coûteux, un événement politique peut en interdire l'emploi. Ajoutons encore que, pour avoir une cavalerie nombreuse, on sera rarement sévère sur le choix des chevaux; on n'obtiendra ainsi qu'une cavalerie mal ou médiocrement montée, qui dépérira promptement en campagne, et ne pourra rien tenter d'audacieux.

La proportion de la cavalerie avec l'infanterie, varie dans l'organisation de toutes les armées; en France, en Autriche, elle en est le cinquième; en Prusse, en Bavière, elle en forme le quart; en Russie, le sixième environ; la proportion est moindre en Angleterre, la cavalerie y est à l'infanterie à peu près comme 1 est à 8, ce qui s'explique par les difficultés de la transporter sur le théâtre des guerres de cette puissance.

Une armée active reçoit, au reste, de la cavalerie, d'après la nature du pays où elle va faire la guerre; celle qui devra opérer en Belgique, pays de plaines et abondant en fourrages, en aura plus que celle destinée pour l'Italie, pays montueux, coupé de vignes et de rivières, où la cavalerie n'a souvent que les routes pour charger.

La force de la grosse cavalerie paraît généralement fixée au quart de celle de la cavalerie légère et des dragons; il en est à peu près ainsi en Russie, en Autriche, en Prusse, en Bavière et en France; on a senti la nécessité de multiplier l'espèce de cavalerie, dont le service est le plus pénible et les pertes sont les plus fréquentes; celle qui est la plus difficile à recruter, la plus coûteuse à armer et à monter, et dont le service peut souvent se faire par les dragons, devait être moins nombreuse.

Les soins particuliers qu'exige la cavalerie pour être bien composée, ne sont pas nécessaires à l'infanterie, parce qu'elle est, de toutes les armes, celle qui se forme

le plus facilement ; que l'influence des cadres s'y fait sentir d'une manière plus puissante ; parce qu'il faut enfin que l'infanterie soit nombreuse, puisqu'elle combat dans tous les terrains, et qu'on peut moins la ménager qu'aucune autre arme.

L'organisation de l'artillerie se base sur la force de l'armée en infanterie et cavalerie ; sur le nombre de bouches à feu qu'on juge convenable d'assigner par mille hommes de troupes aux armées actives ; sur les travaux des parcs ; sur le nombre des forteresses à défendre.

Une compagnie d'artillerie doit pouvoir manœuvrer une batterie de six à huit bouches à feu, quantité divisible en plusieurs sections, et facile à surveiller et à placer. Elle doit avoir les ouvriers nécessaires à la réparation de son matériel, et des artificiers pour confectionner ses munitions.

Une compagnie de pontonniers doit être assez forte pour manœuvrer un équipage de 60 à 80 bateaux, qui suffit pour un fleuve de 240 à 300 mètres de large ; elle doit de plus renfermer tous les ouvriers indispensables pour construire et réparer son équipage.

L'artillerie, qui n'agit en campagne que par compagnies isolées, a par cela seul un avantage sur toutes les troupes, excepté sur celles du génie, qui le partagent avec elle par la même cause ; c'est celui de n'attacher que des hommes bien exercés à ses batteries, parce qu'elle peut toujours compléter les compagnies qui font la guerre, avec les anciens canonniers restés dans les écoles, et remplir les autres de recrues.

La force des troupes du génie, se détermine d'après le nombre des divisions d'infanterie auxquelles on peut les attacher, celui des forteresses à défendre, les réserves qu'exigent les siéges qu'on peut exécuter chez l'ennemi.

La gendarmerie, chargée aux armées de la répression des délits militaires, d'assurer le maintien de l'ordre dans

les marches et les camps, fournir des sauvegardes, n'est nulle part aussi nombreuse qu'en France, ni mieux composée. Elle compte plusieurs milliers de chevaux qui, dans une circonstance difficile, offriraient une ressource précieuse pour remonter la grosse cavalerie; tous les chevaux des gendarmes ne sont sans doute pas propres à un service très-actif, mais la majeure partie en sera plus capable que des chevaux neufs, qui ont tant d'épreuves à subir, avant de pouvoir rejoindre des escadrons de guerre.

Après avoir posé les principes généraux d'organisation les plus intéressants pour un officier de cavalerie, donnons les bases qui servent à établir la force numérique d'une armée permanente; ces bases, en apparence compliquées, sont fort simples; ce sont : 1° la population du pays; 2° ses revenus; 3° l'étendue des frontières et la facilité de les défendre; 4° la nécessité de faire sentir son influence au dehors; 5° enfin l'état militaire des puissances voisines, leurs alliances, les vues politiques qu'on leur connaît ou qu'on leur suppose.

Les établissements militaires d'une nation doivent être à l'abri des entreprises de ses ennemis; ce n'est que par suite de grands revers qu'ils doivent pouvoir tomber entre leurs mains, et quoiqu'on ne puisse, sans imprudence, en laisser ses frontières entièrement dépourvues, il faut que les ateliers de construction, les fabriques et une partie des dépôts d'armes et de munitions, soient dans des positions centrales. Que servirent à la France ses arsenaux de Metz et de Strasbourg, quand ses armées combattaient sur la Marne et la Seine? Si on jette cependant un coup d'œil sur le tableau de nos établissements, on s'apercevra qu'on a peu suivi ce principe, et qu'on a eu plutôt pour but de faciliter l'invasion du pays ennemi, que de nous préparer des ressources dans des événements malheureux.

Les deux invasions de 1814 et 1815, ayant fait sentir les dangers de cette disposition, on s'occupe peu à peu à réunir une partie de nos établissements dans des provinces, à l'abri de pareils événements. La manufacture d'armes de Tulle, que sa situation dans les montagnes du Limousin rend si difficilement accessible aux armes ennemies, a reçu des augmentations; celle de Châtellerault, non moins bien située, a été créée; on pourra, dans la première, fabriquer 25,000 fusils, et, dans la seconde, 40,000 armes à feu et autant d'armes blanches par an. La moitié de nos poudreries est heureusement dans l'intérieur, et l'on a donné à celle d'Angoulême une importance qu'elle n'avait pas autrefois.

Nos arsenaux, moins celui de Rennes, sont tous exposés, et, quoiqu'une guerre sur toutes nos frontières soit peu probable, et qu'on puisse ainsi recourir aux arsenaux des frontières non attaquées, il est cependant à remarquer que de 1701 à 1815, c'est-à-dire dans l'espace d'un siècle, nous avons soutenu quatre fois une guerre générale; circonstance singulière et unique, dans laquelle une nation aventureuse, dirigée par des gouvernements irréfléchis, pouvait seule se trouver.

Nos écoles courent aussi des dangers; celle de Metz, d'ailleurs si bien placée, a été naguères deux fois sans communication avec le reste de la France. Les écoles, établies à Paris ou à Saint-Cyr, suivent le sort d'une capitale qui n'est qu'à 50 lieues de la Belgique, puissance peu redoutable sans doute, mais qui fait l'avant-garde d'une armée anglaise. La position de l'école de cavalerie seule réunit toutes les convenances militaires; un grand fleuve, un pays d'un accès difficile la protégent; le nord et l'est de la France pourraient être envahis, que ses travaux ne seraient pas suspendus.

Nos forteresses forment une triple enceinte sur plusieurs points de nos frontières, et beaucoup de militaires jugent

qu'elles sont trop nombreuses, parce que leur entretien est fort coûteux, que les garnisons qu'elles exigeraient épuiseraient l'armée et l'empêcheraient de tenir la campagne, qu'il leur faut un matériel considérable pour se défendre..... Un assez grand nombre de ces places, petites et mal entretenues, est devenu, en effet, à peu près nul par le nouveau système de guerre; l'ennemi se contenterait de les bloquer et les dépasserait comme il l'a déja fait sans craindre pour ses communications; le temps n'est plus où la bicoque de Landrecies, assiégée par Charles-Quint et le prince Eugène, sauva deux fois la France.

Cependant ces masses, même délabrées, soutenues par des armées, à qui elles serviraient à leur tour d'appui pour leurs ailes, et dont elles couvriraient les mouvements et mettraient les munitions en sûreté, seraient encore utiles, et présenteraient peut-être des chances favorables pour repousser une invasion et ressaisir la fortune; il suffirait, pour qu'il en fût ainsi, qu'on n'eût pas éprouvé de trop grands revers, par un emploi inconsidéré de toutes nos forces, ainsi qu'il arriva en 1813.

De bons esprits observent aussi, que quelques places dans l'intérieur seraient plus utiles que celles accumulées sur divers point des frontières, et ils appuient leur opinion sur l'importance qu'acquirent Soissons et Vitry, pour la défense de la capitale, en 1814. La justesse de cette observation n'échappera pas à quiconque lira avec attention l'histoire de cette campagne; on y verra combien eût été fatale aux Alliés, l'occupation, par des postes fortifiés, des principaux passages de la Seine, de la Marne et de leurs affluents.

Un grand état comme la France, doit avoir néanmoins des forteresses, qui lui servent de bases ou de points de départ pour porter la guerre à l'étranger; car jamais elle ne doit attendre l'ennemi sur son territoire; les guerres défensives ne conviennent ni à sa puissance, ni au génie

de ses peuples. Elle a, sous ce rapport, les places les plus grandes de l'Europe, comme les plus fortes et les mieux situées. Elle peut montrer avec confiance à ses ennemis Lille, Valenciennes, Givet et Charlemont, Metz, Strasbourg, Besançon, Toulon, Perpignan et Bayonne, avec quelques bonnes places en seconde ligne, qui lui offrent encore de solides appuis, en cas de revers.

L'Autriche a réuni la majeure partie de ses établissements militaires à Vienne et ses environs. Elle y a une manufacture, d'où peuvent sortir 30,000 armes à feu par an; un grand arsenal de construction, une fonderie, une poudrerie; l'académie militaire et celle des ingénieurs; ses écoles des bombardiers, des pontonniers et des artificiers; une école d'équitation est à Neustadt; une manufacture d'armes blanches est à Steyer sur l'Enns. Mais, si l'on jette les yeux sur une carte, on verra que Vienne est à 160 lieues de Strasbourg; que la Bohême et la Moravie lui offrent une bonne frontière contre la Prusse; la Morav e et la Gallicie, une autre, quoique plus faible, contre la Russie; la Hongrie, une excellente contre les Turcs; que la possession du Milanais et de l'état de Venise, avec les Alpes pour seconde ligne, rassurent cette capitale contre une attaque venue du midi; Vienne est donc au centre de l'empire autrichien, et c'est avec raison qu'on y a réuni autant de moyens de faire la guerre.

La Prusse, au contraire, dont les provinces, facilement pénétrables, ne présentent que des frontières peu avantageuses, a dû disperser ses établissements pour avoir partout des ressources. Elle a ses manufactures d'armes à feu à Saarn près Dusseldorf; à Sühl dans les montagnes de la Thuringe; à Postdam et Spandau (l'une est une dépendance de l'autre), et à Dantzig. Ses armes blanches se fabriquent à Neiss en Silésie; les forges de cette province lui donnent des canons de fer pour armer ses places. Des arsenaux de construction sont à Berlin,

à Neiss, à Dantzig et à Cologne; elle a néanmoins réuni beaucoup de ses établissements dans sa capitale ou près d'elle; nous en avons cité deux, il faut y ajouter une fonderie, une poudrerie considérable, et presque toutes ses écoles militaires qui sont nombreuses.

Les établissements de l'armée espagnole sont en général établis d'une manière judicieuse, quoique plusieurs des principaux soient trop rapprochés de la frontière des Pyrénées. Il y a des manufactures d'armes à feu à Ripoll dans la haute Catalogne, à Plasencia et à Oviedo; d'armes blanches près Tolède. On fabrique aussi des fusils et des armes blanches à Eybar et à Elgoybar dans le Guipuscoa.

Les arsenaux de construction se trouvent à Barcelone, à Ségovie et à Séville, où est aussi une belle fonderie.

Les projectiles se fondent à Orbaïceta en Navarre, à Sargadelos en Galice, à la Cabada dans les montagnes de Santander.

On fabrique de la poudre à Murcie. On trouve des pierres à feu près Saragosse et Grenade, du cuivre et du plomb en Andalousie.

Une école militaire pour toutes les armes est établie à Ségovie.

Nous croyons inutile d'énumérer les établissements militaires de l'Angleterre et de la Russie; ces puissances sont, par leur position géographique, à peu près à l'abri d'une invasion. Contentons-nous donc de dire que Woolwich près Londres; Birmingham et les mines de fer de l'Écosse; Saint-Pétersbourg et ses environs; Tula, non loin de Moskow; les environs de Kaluga, Votka et Varsovie; Ijefski et Zlatooust en Sibérie, voient fabriquer, fondre et construire la majeure partie de leurs armes et attirails de guerre.

OUVRAGES A CONSULTER.

DÉFENSE DE L'ESCADRON-COMPAGNIE, par le général de Préval. On y trouvera les principes les plus clairs et les plus sages sur l'organisation de la cavalerie, et de solides réponses aux détracteurs de l'organisation actuelle.

OBSERVATIONS CRITIQUES, etc., sur l'ouvrage du général Rogniat, par le colonel M. Marbot. Ouvrage rempli d'observations intéressantes, non seulement sur l'organisation des troupes, mais sur la tactique, et presque tout ce qui se fait à la guerre. On pourra le consulter pour toute la première partie du cours.

COURS D'ADMINISTRATION MILITAIRE, par Odier. C'est l'ouvrage le meilleur et le plus complet qu'on ait publié sur cette matière. On en consultera les deux premiers volumes, pour l'organisation, le recrutement, l'avancement et la discipline.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES, etc., par le général M. Dumas. Il y a, dans les notes sur les campagnes de 1805 et 1806, de bonnes réflexions sur l'organisation des troupes.

DU RECRUTEMENT.

C'est du règne de Charles VII que date la création d'une armée permanente en France. Ce prince, ayant formé en 1445 quinze compagnies de cavalerie, d'une partie des troupes qui l'avaient aidé à reconquérir son royaume sur les Anglais, résolut de les tenir constamment sur pied, et de s'assurer ainsi d'une force capable d'en imposer à ses ennemis; car ces compagnies lui présentaient un corps de 9,000 cavaliers d'élite. Cette institution, bientôt suivie de celle d'une infanterie régulière, dite des francs-archers, fut imitée dans presque toute l'Europe; elle reçut une plus grande extension sous les successeurs de Charles VII, prit une régularité remarquable sous François Ier, traversa les guerres civiles, et survécut à tout ce qui pouvait la détruire; parce que l'affermissement du pouvoir royal contre les entreprises des grands vassaux de la couronne, et le système d'équilibre, qui s'établit entre les puissances européennes depuis ce dernier souverain, exigeaient des troupes toujours sur pied pour être maintenus. Les bourgeois qui, avant cette institution, étaient soldats pour défendre leurs villes assiégées; les vassaux, qui devaient suivre leurs seigneurs à la guerre, oublièrent peu à peu le métier des armes: il fallut enfin recruter les armées, soit par des enrôle-

ments à prix d'argent, soit en rendant le service obligatoire pour certaines classes d'hommes.

Le recrutement est la base de toute constitution militaire, et ne peut être le même pour tous les peuples. Son mode doit être approprié au génie d'une nation, à la nature de son gouvernement, à son état social, au rôle politique qu'elle veut remplir, aux moyens militaires de ses voisins. S'il en est autrement, sa constitution militaire étant mauvaise, ses succès seront éphémères, son indépendance sera toujours menacée; la conquête de la Hollande en 1795, le partage de la Pologne, la chute de la république de Venise, le Portugal conquis sans coup férir en 1808, en offrent des exemples récents et remarquables.

Considérons la situation de la France uniquement dans ses rapports extérieurs, et nous en tirerons une conséquence évidente. Elle compte plus de 400 lieues de frontières de terre, savoir : 120 de Dunkerque à Forbach, 230 de Forbach à Antibes, 115 de Perpignan à Bayonne, ce qui la met en contact avec sept puissances. Ses côtes présentent d'ailleurs aux entreprises de l'Angleterre un développement de 600 lieues, dont 400 sur l'Océan. Sans doute tous les points de ce long développement, ne sont pas également vulnérables; la chaîne des Pyrénées n'est accessible à des armées qu'à ses deux extrémités; les Alpes, quoique maintenant percées de bonnes routes, forment encore un obstacle imposant, surtout si la Suisse sait faire respecter sa neutralité. Mais la Belgique, puissance nouvelle, est, sous divers rapports, dans la dépendance réelle des Anglais, qui lui ont élevé des forteresses, et trouvent ainsi le moyen de nous faire la guerre la plus dangereuse, puisque le théâtre n'en est qu'à huit marches de notre capitale. La Prusse, autrefois éloignée de nos frontières, s'en est tout à coup rapprochée, et s'étend de la Moselle au Niemen. La Con-

fédération germanique n'a été créée que dans des vues hostiles contre la France, et, par les forteresses de Luxembourg, de Mayence et de Landau, s'est assurée des moyens d'invasion chez elle. Si l'on considère enfin que toutes les puissances ont vu accroître leur territoire depuis 1792, tandis que le nôtre a diminué, on sentira que la France doit avoir une armée dont le recrutement, assis sur de solides bases, assure le maintien de son indépendance, prête un puissant appui à sa politique, et donne une garantie suffisante aux peuples qui rechercheront son alliance.

Ce ne sera jamais sur des levées tumultueuses qu'il faudra compter pour défendre un état; l'ordre et la discipline des troupes régulières en triompheront toujours. Il est, en effet, impossible que de simples citoyens, qui quittent des habitudes paisibles pour se faire soldats par circonstance, ne paient d'abord chèrement leur inexpérience, et n'exposent leur pays aux désastres d'une invasion avant d'être en état de la repousser. Les États-Unis d'Amérique depuis 1775 jusqu'en 1783, les Français en 1793 et 1794, les revers continuels des Espagnols pendant la guerre de l'indépendance, en ont donné des preuves.

Le service militaire étant institué pour la défense de la société, est de toutes les obligations qu'elle impose à ses membres, celle qui doit souffrir le moins d'exceptions. Il serait encore injuste, sous un autre rapport, qu'il en fût autrement, puisque cette obligation, la plus pénible et la plus dangereuse, retomberait plus durement sur les classes non exemptes. Les citoyens de toutes les classes, reconnus propres aux travaux de la guerre, se doivent donc à la défense de leur pays, et une armée dont le recrutement reposera sur une base aussi solide, sera éminemment nationale.

Cependant ce principe pourra, dans l'intérêt même de

la société, recevoir quelques modifications : ainsi, les hommes, indispensables soutiens de leurs parens infirmes, pourront être exemptés du service, afin de ne pas préparer une charge à l'état ; ceux dont les frères seront morts dans les combats ou y auront été mutilés ; les fils uniques de veuves ou de vieillards, seront encore l'objet d'une exception ; parce que les familles des uns ont payé leur tribut à la société, et que celles des autres pourraient s'éteindre, ce qui serait un inconvénient. C'est par une suite du même principe, que les jeunes gens qui se vouent au ministère des autels et à l'enseignement public ; ceux qui se sont signalés dans les arts et les belles-lettres ; ces hommes laborieux qui, s'appliquant à l'étude pénible des langues orientales, offrent des interprètes aux ambassades et des consuls au commerce, seront également l'objet d'une exemption légitime ; divers états pourront encore, d'après le besoin de développer les arts industriels, ne pas appeler des artisans remarquables et des chefs de manufactures.

L'âge de vingt ans est celui qui paraît le plus convenable pour appeler l'homme au service militaire, et la raison s'en trouve dans sa constitution physique ; les exceptions sont assez rares, et c'est une grave imprudence d'appeler des jeunes gens au-dessous de cet âge à supporter des fatigues qui les font bientôt succomber. La France l'a senti à la fin du régime impérial, où la conscription était anticipée de deux années. Les enrôlements volontaires sont partout permis avant l'âge de vingt ans, mais c'est une faute si le jeune homme n'est pas fortement constitué.

Dans une armée composée de citoyens, on n'admettra aucun individu qui, par ses antécédents, se serait rendu indigne d'y servir ; des vagabonds, des hommes repris de justice, ne seront pas reçus sous ses drapeaux ; si des motifs politiques ne permettent pas, surtout en temps de

guerre, de refuser les services des déserteurs étrangers, on ne les mêlera point avec les soldats nationaux; on en formera des corps, auxquels on donnera des destinations particulières; on craindra d'affaiblir d'honorables sentiments, en les mettant en ligne avec ceux formés des produits du recrutement. L'histoire de toutes les guerres prouve d'ailleurs combien peu l'on doit compter sur la fidélité des transfuges, et tout ce qu'il en coûte pour se servir d'eux.

Le remplacement des hommes valides ne devrait pas avoir lieu dans une armée nationale; car les classes fortunées, où l'éducation est commune, seront les seules qui pourront atteindre aux prix souvent élevés des remplaçants fournis par les classes indigentes, et l'armée sera privée d'une grande partie des hommes qui eussent fait d'excellents sous-officiers d'abord, puis ensuite de bons chefs. Quoiqu'il semble qu'un remplaçant de bonne volonté fera un meilleur soldat que l'homme qui achète ses services, une longue expérience a prouvé le contraire; on n'obtient ainsi que le rebut de la société, on a rarement des hommes qui méritent de commander aux autres. L'extirpation de ce mal serait difficile en France; on l'a tenté autrefois inutilement, mais on pourra du moins l'y contenir dans des bornes qui le rendront moins onéreux à l'armée.

Plus un mode de recrutement sera sévère et plus on devra abréger la durée du service, si l'on veut que le jeune homme, désigné par la loi, y entre sans répugnance, et ne cherche pas, par l'insoumission ou la désertion, à s'affranchir de son devoir; ce sera d'ailleurs le moyen d'empêcher la multiplicité des remplaçants. Il faut que le soldat ait l'espérance, en quittant ses drapeaux, de reprendre facilement la profession lucrative qu'il exerçait avant de servir, et à un âge où il puisse encore s'assurer un avenir heureux.

La durée du service doit se calculer encore sur l'aptitude aux armes d'une nation, et la difficulté de former des soldats pour les corps spéciaux. Il y aura toujours, à cet égard, une lutte d'opinion entre les citoyens et les militaires dévoués à leur état; les uns ne sentent que les inconvénients, pour les familles, d'un long séjour de la jeunesse sous les drapeaux; les autres ne considèrent que l'avantage de conserver d'anciens soldats, et la fatigue d'instruire des hommes qui leur échappent dès qu'ils sont formés. La durée du service est donc très-variable chez toutes les puissances; elle est de quatorze ans pour les soldats de quelques provinces de l'empire autrichien, de huit ans pour ceux du Tyrol et de l'Italie; elle est presqu'à vie pour les habitants des provinces frontières de la Turquie. En Russie, la durée du service est de vingt-cinq ans pour les sujets russes, et de vingt ans pour les Polonais; elle est de cinq années en Prusse dans l'armée permanente, dont trois sous les drapeaux et deux dans la réserve de guerre; puis de sept ans dans la landwher du premier ban, et de huit dans celle du second; dans quelques états d'Allemagne et la Belgique, ce temps est de six années, dont quelques mois se passent d'abord sous les drapeaux; pendant les autres, le soldat se tient dans ses foyers, mais avec l'obligation de reparaître chaque année, pendant quelques semaines, à son corps pour y être exercé. En Angleterre, où le recrutement de l'armée permanente est à prix d'argent, les enrôlements ne peuvent se contracter pour moins de sept ans, et peuvent l'être à vie, ce qui se voit fréquemment. Il y a, du reste, dans chaque comté un corps de milices, où ne peuvent entrer que les habitants payant un cens; ils y servent pendant cinq ans, sont exercés trois à quatre semaines chaque année, et ils peuvent se faire remplacer.

Il est remarquable que chez une nation aussi facile à former aux armes que la nôtre, la durée du service,

fixée à huit ans avant la révolution, puis à cinq sous la république et l'empire (ce qui ne fut pas exécuté), à six ans par la loi du 10 mars 1818, soit revenue à huit ans par celle d'avril 1824.

Quelle que soit la durée du service, la libération des militaires ne doit se faire à l'époque fixée, qu'en temps de paix seulement; une exception est indispensable en temps de guerre; que l'entrée en campagne coïncide, en effet, avec la libération, ou que celle-ci doive avoir lieu après une grande bataille perdue, on sera privé des meilleurs soldats, quand leur présence serait le plus nécessaire; on aurait un désavantage évident contre la puissance qui ne s'astreindrait pas à cette loi.

Il est indispensable, pour qu'une armée soit le mieux composée possible, que l'aptitude au service des hommes appelés, soit constatée par un conseil où les officiers civils et militaires entreront à peu près en nombre égal. On écartera ainsi ces exemptions illégitimes, qui enlèvent à l'armée les hommes les plus capables de la bien recruter; on y évitera l'admission de ces individus que rejette la société, et de ceux incapables de servir, qu'il faut réformer dans les corps, après y avoir causé à l'état des dépenses inutiles. Des administrateurs civils ne peuvent sentir, comme des militaires, l'effet des inconvénients que nous venons d'exposer, et, s'ils ont la prépondérance dans les conseils, l'intérêt particulier de leurs administrés pourra l'emporter sur ceux de l'état.

La désignation des recrues pour une arme plutôt que pour une autre, étant d'une importance majeure pour la bonne composition de l'armée et la rapidité de son instruction, il est nécessaire que cette désignation soit faite par les officiers des différentes armes qui doivent se recruter.

Si la voie du sort semble être la plus juste pour former les contingents, il n'en est ainsi que parce qu'elle

écarte l'arbitraire ou la fraude qui pourraient se glisser dans le choix des hommes, que leur âge appelle tous à servir. On ne peut nier en effet que, sur cent jeunes gens par exemple, reconnus propres au service, et sur lesquels vingt-cinq doivent entrer dans l'armée, il n'y eût un choix important à faire relativement à leur aptitude morale et physique; or, le sort les confond tous, et les désigne sans égard à ces considérations. On a su éviter cet inconvénient dans l'armée prussienne; les conseils de recrutement examinent les jeunes gens appelés à servir, et décident de leur entrée dans l'armée, sans consulter le sort.

Ce ne sera plus par des enrôlements volontaires qu'une armée puissante pourra se recruter. La civilisation a fait trop de progrès en Europe, les peuples y ont trop d'aisance et d'industrie pour que la pauvreté oblige le plus grand nombre des jeunes gens à s'enrôler. L'Angleterre fait une exception, parce que la masse du peuple est sans propriété, et que la guerre, venant à suspendre les travaux de l'industrie, oblige les ouvriers des manufactures à entrer dans l'armée; l'Irlande surtout, surchargée d'une population misérable, lui fournit beaucoup d'enrôlés à vie. Cependant il lui a fallu, dans les dernières guerres, recruter parmi les criminels, enrôler les prisonniers de guerre, acheter des nègres en Afrique pour le service de ses colonies; elle avait à sa solde les troupes hanovriennes et brunswickoises. Ajoutons encore qu'elle enrôlait jusqu'à des enfants de quatorze ans.

Il est remarquable que, malgré les inclinations militaires des Français, le recrutement volontaire ne produisait, avant la révolution, que 16,000 hommes par an, dont Paris seul fournissait le tiers, et cela à une époque où l'aisance était moins générale que de nos jours. Depuis 1815, les enrôlements se réduisent à 3,000

et 4,000 hommes, qui choisissent presque tous l'infanterie et la cavalerie légère. Il est néanmoins probable que ce nombre augmenterait, en cas de guerre, par cet esprit aventureux qui nous fait rechercher les dangers; on en a eu la preuve en 1823; 12,000 hommes s'enrôlèrent pour faire la guerre d'Espagne.

Il sera nécessaire dans une armée, où la durée du service sera très-limitée, d'exciter, par des récompenses ou par une perspective avantageuse, les soldats, et surtout les sous-officiers, à ne pas quitter le service; sinon la composition des cadres en souffrira beaucoup. C'est le parti qu'on a été obligé de prendre en Prusse; le roi ne donne d'emplois civils aux sous-officiers, qu'après qu'ils ont passé neuf ans sous les drapeaux.

On compte, en France, environ 3,000 réengagements par an, on les favorise par une haute-paye; une guerre les rendrait sans doute plus nombreux.

Il est reconnu qu'une armée permanente ne doit pas être au-dessus de la centième partie de la population qui la recrute, afin de ne pas nuire à l'agriculture et à l'exercice des arts industriels. La population de la France lui permettrait donc, si d'autres causes ne s'y opposaient, d'avoir une armée de plus de 300,000 hommes; car sa population, qui en 1820 était de 30,451,187 âmes, s'augmente d'environ 200,000 âmes par an.

Les dépenses excessives qu'entraîne une armée permanente, ont engagé plusieurs puissances, telles que le Hanovre, la Bavière, le Wurtemberg, la Belgique et quelques autres, à adopter un système économique, dont nous avons donné la base en parlant de la durée du service, et que la Prusse mettait en pratique depuis près d'un siècle. Cette puissance, il est vrai, a renoncé depuis 1808 au recrutement à l'étranger; mais elle s'est donnée une constitution militaire telle, que la presque

totalité de sa population virile est familiarisée avec l'état militaire, par son passage successif dans l'armée, la réserve, et les deux landwhers, où elle est exercée chaque année; aussi la Prusse, qui entretient habituellement 120,000 hommes au plus, peut, au moment d'une déclaration de guerre, en mettre 400,000 sur pied, avec la certitude de les faire soutenir par un nombre plus considérable encore, pris dans la landwher du deuxième ban; leurs armes et leur équipement sont dans les magasins des cercles, et leurs chevaux seraient fournis par les villes et les propriétaires fonciers.

C'est avec un système de ce genre, adapté aux habitudes et à la situation politique d'une nation, qu'on pourra diminuer le fardeau de son armée permanente, améliorer le sort de celle-ci, et la porter tout à coup sur le territoire ennemi, pour y frapper les premiers coups souvent si décisifs, quand ils sont vigoureux.

Le nombre des jeunes gens qui atteignent annuellement l'âge de vingt ans, varie en France de 280,000 à 300,000; mais, d'après des observations exactes faites pendant dix ans, il y a sur ce nombre environ 70,000 hommes réformés pour défaut de taille et pour infirmités; en outre, d'après la législation actuelle, un quinzième du nombre total est dispensé ou exempté. On peut donc compter, année commune, sur 190,000 à 200,000 hommes susceptibles d'un bon service, et leur taille moyenne est d'environ 1 mètre 65 centimètres ou 5 pieds 1 pouce.

On compte plus de 13,000,000 d'agriculteurs en France; mais la moitié de son sol au moins étant cultivée par des bœufs, et la vigne s'étendant d'ailleurs sur ses quatre cinquièmes environ, il semble, au premier coup d'œil, que le nombre des jeunes gens habitués aux chevaux, doive être fort limité; cependant si l'on réfléchit que, d'après les calculs les plus modérés, on

compte en France environ 2,200,000 chevaux, parmi lesquels 250,000 sont employés à la selle, aux postes et messageries ainsi qu'au roulage, on ne peut se refuser à l'idée que la cavalerie française ne puisse avoir un recrutement très-convenable, dès qu'on le voudra sérieusement. Or, si jusqu'à présent les Français passent, même dans leur opinion, pour avoir peu d'aptitude à l'équitation, c'est un préjugé, que le mauvais mode depuis long-temps employé pour recruter leur cavalerie, a pu seul faire naître et entretenir. Relativement aux remontes, il est malheureusement trop vrai que, sur ce nombre considérable de chevaux, il n'y en a qu'une faible partie qui puisse servir à la cavalerie; nous avons à cet égard une infériorité réelle sur la plupart des autres puissances, infériorité que nous avons néanmoins tous les moyens de faire disparaître.

Les provinces situées au nord de la Loire, sont les plus fertiles en céréales; elles présentent de vastes plaines où la culture se fait par des chevaux; elles donneront donc de bonnes recrues à la grosse cavalerie. Celles situées au sud de ce fleuve, en donneront beaucoup moins par les causes contraires, et en fourniront davantage à l'infanterie; néanmoins les vallées des Alpes et des Pyrénées, l'Auvergne et le Limousin, donnent de bons soldats à la cavalerie légère, qui en tire aussi des Ardennes, des Vosges et du Jura.

Le recrutement le plus facile en France, celui qui offre le plus de latitude dans le choix, est celui de l'infanterie, parce que la nation est essentiellement agricole. Les montagnes qui couvrent le centre du royaume, celles qui lui servent de frontières, les provinces de l'ouest coupées de bocages, la Corse hérissée de rochers, sont habitées par des hommes que la chasse rend adroits, en même temps que la nature et l'exercice leur ont

donné une grande vigueur de jarrets ; l'infanterie légère y trouvera donc de bons soldats. L'artillerie et le génie se recrutent facilement dans toutes les provinces, des hommes qui exercent un des arts utiles dans ces armes, et le grand nombre de nos rivières navigables rend facile le recrutement des pontonniers.

L'insoumission se fait remarquer dans quelques provinces montueuses du centre et du midi ; les hommes agrestes qui habitent ces montagnes, quittent avec peine le sol qui les a vus naître, et l'aspérité des lieux rend difficiles les recherches dont ils sont l'objet. Le nombre des insoumis dans tout le royaume paraît être de 3,000 à 4,000 par contingent ; observons cependant que tous ne sont pas perdus pour l'armée, et qu'on parvient toujours à en faire rejoindre un bon nombre.

Il n'est pas sans intérêt de savoir quel est à peu près le temps qu'exige l'opération d'une levée d'hommes, et celui qu'on emploiera pour la mettre en état de combattre, en supposant des circonstances pressantes.

L'expédition des ordres relatifs à la levée, et leur exécution sur tous les points du royaume, exigent au moins un mois, en y mettant toute la rapidité possible. Les recrues mettront aussi un mois, terme moyen, pour se rendre à leurs dépôts. Il faut environ quatre mois à l'infanterie pour habiller ses hommes, et les dresser de manière à les faire combattre passablement en ligne, enchassés dans de bons cadres et avec d'anciens soldats. Il faut au moins le double de ce temps, pour que la cavalerie fasse passer ses recrues à l'escadron, et dresse ses jeunes chevaux, si on ne veut s'exposer à laisser ceux-ci sur les routes, et à ne présenter à l'ennemi que de mauvais cavaliers. Quant à l'artillerie, quoique l'instruction de ses canonniers ne puisse s'improviser, comme il n'est pas indispensable que tous ceux attachés à une pièce soient très-habiles, elle peut,

dans quatre mois, former d'assez bons servants dans les compagnies à pied.

Il faut donc compter sur six mois pour les troupes à pied, et sur dix pour celles à cheval, depuis le moment où la levée est résolue, jusqu'à celui où ses produits pourront se présenter devant l'ennemi. Ce temps peut, sans contredit, être abrégé; ainsi, une cavalerie bien recrutée peut admettre ses soldats à l'escadron en six mois d'un travail poussé vivement; assez d'exemples le prouvent : mais que l'on prenne garde qu'une cavalerie ne tarde pas à déchoir et à faire des pertes considérables, quand ses recrues n'ont pas manœuvré au moins pendant quelque temps.

Remarquons qu'il importe moins d'avoir dans l'infanterie des soldats très-habiles à manier leurs armes, que des hommes capables de supporter de longues fatigues et des privations; or, c'est ce qui ne peut s'apprendre dans les dépôts, quoiqu'on y prépare cependant les recrues en les exerçant avec leurs sacs. De jeunes chevaux s'y préparent aussi aux fatigues qui les attendent; mais les soins dont ils sont l'objet ne permettent pas de les exercer à de longues marches, et de les charger d'un poids considérable; ils n'y apprennent pas à se livrer à des mouvements violents malgré leur fatigue. Il résulte de là, que presque tous les nouveaux soldats et les jeunes chevaux paient un tribut à leur nouvelle manière de vivre; ils entrent dans les hôpitaux et dans les infirmeries, souvent même avant d'avoir paru aux armées actives.

La proportion des malades, en temps de paix, parmi les jeunes soldats, est d'environ un douzième; elle est au plus d'un vingtième parmi ceux déjà formés.

Après avoir fait connaître les moyens de recrutement que renferme la France, nous donnerons quelques notions sur ceux des principales puissances étrangères.

La plus éloignée, mais non la moins dangereuse, est la Russie; sa population est, en Europe, de 47,000,000 d'habitants, en y comprenant celle de la Pologne; mais cette masse, dispersée sur une surface immense qui renferme des déserts, est peu éclairée, peu civilisée; l'esclavage règne dans les campagnes, le paysan appartient au seigneur dont il cultive la terre. Un Ukase détermine la force des levées; tantôt il demande tous les paysans depuis tel âge jusqu'à tel autre, tantôt il appelle au service une certaine quantité d'hommes sur 1,000 ou sur 500 de la population. Ce sont les seigneurs qui désignent les recrues d'une manière arbitraire, et qui les livrent aux dépôts. La noblesse, les bourgeois et les marchands sont exempts du service, ainsi que les colons étrangers; on ne peut d'ailleurs recruter dans diverses peuplades dispersées dans ce vaste empire. Le recrutement de l'armée russe est donc moins productif qu'il ne devrait être; il est à charge aux seigneurs dont il diminue la richesse, et la difficulté de faire rejoindre les recrues est d'ailleurs assez grande; car ces malheureux, condamnés à servir vingt-cinq ans, ont peu d'espérance de revoir jamais leurs foyers.

Ces inconvénients, des motifs d'économie, et quelques autres encore, ont déterminé l'empereur Alexandre à établir des colonies militaires. Sans entrer dans des détails sur cette institution singulière et menaçante, nous dirons que son but est d'organiser militairement les 6,000,000 de paysans que possède la couronne, et d'en faire des *cultivateurs soldats*. Les habitations d'une colonie sont toutes sur un plan uniforme, les colons sont inspectés chaque jour, ne peuvent quitter la colonie et ils s'y marient; leurs enfants reçoivent une éducation militaire et agricole, apprennent à lire et à écrire. Quand un certain nombre de villages sont organisés pour recevoir des troupes, on leur envoie des régiments d'in-

fanterie et de cavalerie, et chaque maison reçoit un soldat qu'elle nourrit ainsi que son cheval, et qui, en compensation, donne aux travaux de l'agriculture le temps qu'il n'emploie pas au service. Quand ce système sera complet, la Russie aura, sur divers points de ses frontières, des corps d'armée nombreux, peuplant et cultivant, toujours prêts à marcher, et parfaitement dans la main d'un conquérant pour exécuter ses projets.

La Russie a de grandes facilités pour remonter sa cavalerie, dans ses provinces du midi, dans l'Ukraine surtout, parmi les hordes tartares qui parcourent ses steppes, dans la Pologne et les provinces enlevées à la Perse. Il serait difficile d'évaluer le nombre des chevaux de l'empire, mais leur prix est devenu très-élevé; ce qui est peut-être l'indice d'une rareté qui se fait sentir, depuis que la Russie a augmenté le nombre de ses corps de cavalerie.

Les frontières de la Russie confinent à la Perse, aux nations barbares du Caucase, à la Turquie, à l'Autriche, à la Prusse et à la Suède : elle a donc besoin d'une armée considérable pour garder cette étendue, aussi paraît-il à peu près certain qu'elle s'élève à 800,000 hommes; mais cette masse, si formidable en apparence, ne peut l'être en réalité, car il est impossible qu'elle paraisse réunie dans les combats, puisqu'une grande partie doit rester à la garde des frontières, et que les finances de la Russie sont loin d'être dans un état florissant; aussi avons-nous vu les armées russes, à toutes les époques, comparativement plus faibles que celles de ses ennemis; et en 1812 même, quand elle faisait la guerre sur son territoire, quand elle se débattait sous les coups des français, elle n'eut que 500,000 hommes à leur opposer, et, sur ce nombre, 300,000 seulement purent d'abord entrer en ligne.

L'empire d'Autriche est une agrégation de peuples dont les langues, les mœurs, les lois et la religion sont différentes, et qui forment une population d'environ 32,000,000 d'habitants, placés presqu'au centre de l'Europe. Le recrutement n'est point uniforme dans cet empire; la conscription, mais avec des exceptions, est établie dans la Bohême, la Gallicie, l'Autriche et l'Italie; une levée, appelée insurrection, a lieu en Hongrie, en temps de guerre; le Tyrol, dans cette circonstance, met sous les armes la majeure partie de sa population, et ne recrute que quatre bataillons en temps de paix. La Croatie, la Transylvanie ont une organisation particulière qui a quelques rapports avec celle des colonies russes.

L'Autriche élève dans ses états des races de chevaux très-propres à la guerre, et qu'elle perfectionne dans ses haras militaires; d'après des documents authentiques, elle comptait en 1820 environ 1,300,000 chevaux. La Hongrie seule en élève 400,000; ses seigneurs, tous grands propriétaires, y ont des haras considérables.

La Prusse a une population d'environ 12,000,000 d'habitants, disséminés sur une zone de plus de trois cents lieues de long, et d'une largeur moyenne de quarante lieues seulement; le danger de sa position, qui la rend voisine de la France, de l'Autriche et de la Russie, le peu de force de ses frontières, des prétentions peut-être à faire valoir un jour, et le souvenir de ses malheurs, lui ont fait adopter un système qui assure son indépendance. D'après le recensement de 1821, on comptait dans ses provinces 1,332,000 chevaux de races également propres à la selle et au trait. Des haras, des dépôts d'étalons, et des soins éclairés, contribuent à les améliorer.

Il n'est point inutile de remarquer que la Prusse a toujours obligé, en cas de guerre, les princes, voisins

de ses états, à joindre leurs troupes aux siennes, et qu'elle suivra sans doute encore ce système, que lui impose en quelque sorte la configuration de ses frontières. Ainsi l'armée saxonne, forte de 12,000 hommes; celle des princes de Hesse, de Nassau et de quelques autres, qui présentent un total de près de 30,000 hommes, pourraient combattre dans les rangs des Prussiens.

Cependant l'Allemagne, divisée en trente-neuf états indépendants, forme une association, *appelée Confédération germanique*, dans laquelle l'Autriche et la Prusse occupent le premier rang par leurs états d'Allemagne; l'Angleterre et la Belgique en occupent une autre, l'une par le royaume de Hanovre, la seconde par le duché de Luxembourg. Cette association a pour but de maintenir l'indépendance et l'intégrité du territoire germanique, et a ses députés réunis à Francfort-sur-le-Mein. Chaque état doit entretenir une force armée, calculée sur sa population; celle de toute la Confédération est de 30,000,000 d'habitants. Les contingents forment une armée considérable, comprise sous trois divisions; l'une est l'armée active, la seconde est la réserve, le dépôt complémentaire forme la troisième; la Diète de Francfort détermine la force de ces divisions pour un certain nombre d'années; elles sont, au reste, organisées en dix corps d'armée, qui reçoivent un généralissime, en cas de guerre. Sans entrer dans des détails, que ne comportent pas notre ouvrage, nous donnerons, pour apprécier les forces de cette Confédération, le résumé de son établissement militaire, tel que la Diète l'a déterminé en 1819, pour cinq années; il est de 550,000 hommes et de 90,000 chevaux, dont 300,000 hommes et 50,000 chevaux font partie de l'armée active.

L'Angleterre a, dans ses trois royaumes, une population d'environ 23,000,000 d'habitants; nous avons parlé de son recrutement et de ses milices. Celles-ci peuvent

servir dans les trois royaumes, mais on ne peut les obliger à en sortir; elles présenteraient une force de plus de 300,000 hommes contre une invasion démontrée à peu près impossible. C'est principalement dans les milices que l'armée régulière se recrute, et cela par tous les moyens de séduction; car le gouvernement Anglais, qui enrôle de force ses matelots, n'a aucun moyen coërcitif pour obliger les citoyens à entrer dans ses troupes de ligne; aussi le recrutement volontaire lui coûte-t-il des sommes énormes, en temps de guerre. Il est à remarquer que le Hanovre pourra toujours renforcer l'armée anglaise d'un corps de 20,000 bons soldats, plus propres que les Anglais au service d'infanterie et de cavalerie légères.

Aucune puissance n'a autant de facilié pour ses remontes que l'Angleterre; car elle renferme plus de chevaux que la France, et personne n'ignore à quel point elle en a perfectionné la race; le Hanovre en nourrit, en outre, environ 250,000, dont les qualités sont, sous d'autres rapports, égales ou supérieures.

L'Espagne renferme environ 12,000,000 d'habitans; son armée se divise, comme celle de l'Angleterre, en troupes de ligne et en régiments de milices. Ces derniers sont l'élite de l'armée espagnole, et entrent en campagne dès qu'ils en sont requis; leurs cadres seuls sont soldés, les hommes restent dans leurs foyers en temps de paix.

Le recrutement de toutes les troupes, se fait par le tirage au sort des individus non mariés de dix-sept à trente-six ans. La durée légale du service est de six ans; mais les dispenses sont nombreuses, les remplacements faciles, les tribunaux peuvent condamner à servir les hommes repris de justice, et c'est ainsi que cette armée a toujours été faible, mal composée, et a eu peu d'esprit militaire.

Elle ne put mettre que 166,000 hommes sur pied en 1808, pour repousser l'usurpation étrangère, et en 1814, quand la Péninsule était délivrée des Français, l'armée espagnole, sur un effectif de 192,000 hommes, ne comptait guères que 132,000 combattants. La Catalogne a une organisation particulière, et n'a pas de milices. Elle fournit le contingent qui lui est demandé, en le répartissant sur toutes ses communes, qui, d'ordinaire, s'imposent une somme pour acheter les individus qui veulent s'enrôler; cependant chaque commune, en cas d'invasion, envoie, sur l'ordre du capitaine général de la province, ses jeunes gens ou miquelets à l'armée, tandis que le reste de la population mâle se rassemble, au son du tocsin, sous les ordres de son capitaine d'armes, et combat l'ennemi, tant qu'il est sur le territoire de la commune.

Les chevaux sont rares dans la Péninsule, les mulets en ont perdu l'espèce; l'Espagne n'a pu mettre en ligne plus de 8,000 à 10,000 hommes de cavalerie, pendant la guerre de son indépendance.

Si l'on compare avec la France chacune des puissances dont nous avons décrit les moyens militaires, on sentira que ses 32,000,000 d'habitants, formant une population homogène, compacte, industrieuse et éclairée, ayant les mêmes mœurs, les mêmes institutions, les mêmes intérêts; habitant un pays fertile, coupé de rivières navigables et de canaux, et possédant des ports sur deux mers, réunit des moyens de force intérieure et d'action au dehors, supérieurs à ceux de chacune des autres puissances continentales, et contre lesquels nulle ne viendrait se heurter impunément; aussi, quand la France a succombé, avait-elle toute l'Europe pour ennemie, et ses forces avaient été épuisées dans des guerres lointaines.

OUVRAGES A CONSULTER.

Lois sur le recrutement, des 10 mars 1818 et 24 avril 1824. Les moniteurs de ces époques renferment des développements intéressants, donnés à la tribune sur le recrutement et l'avancement de l'armée.

Statistique de la France, par Chaptal (1818).

Statistique des provinces frontières de l'empire autrichien, par Hietzinger, Vienne, 1818 (en allemand); cet ouvrage, rédigé d'après des matériaux authentiques, fait connaître la constitution singulière de la Croatie, du Bannat et de la Transylvanie.

Mémoires sur la statistique des états prussiens (en allemand), publiés par le gouvernement. Berlin, 1821.

Tableau statistique de l'Europe en 1828, par A. Balbi.

Géographie universelle, par Malte-Brun, 6e et 7e volumes.

Force militaire de la Grande Bretagne, par Ch. Dupin, 2e édition. On le consultera sur tout ce qui concerne l'armée de ce royaume; beaucoup d'impartialité distingue cet ouvrage; il laisse néanmoins à désirer relativement à la cavalerie.

Bulletin des sciences militaires, publié sous la direction de M. de Férussac, année 1826. On y trouvera une série d'articles sur l'armée prussienne, qui sont le fruit de nos observations pendant un voyage dans le nord de l'Allemagne.

De l'organisation, etc., des colonies militaires russes, par le docteur Lyall; Londres, 1824. Il est traduit en français; on y lira des détails qui feront bien connaître le but et les moyens de cette institution.

DE L'AVANCEMENT.

Il est, dans le cœur de l'homme, un sentiment ineffaçable, qui le porte toujours à s'élever; personne ne veut rester stationnaire dans son état, chacun veut obtenir, pour la fin de sa carrière, soit un bien-être qu'il n'avait pas quand il l'a commencée, soit un emploi ou des honneurs qui satisfassent son ambition. Or, quand on exerce un état qui met chaque jour en danger ce que l'homme a de plus cher; quand on y sacrifie sa santé, son temps et sa liberté, on a besoin, plus encore que dans tout autre, d'une perspective qui fasse supporter avec courage tout ce que cet état renferme de pénible. Tous les hommes qui se consacrent à l'état militaire veulent donc obtenir de l'avancement, pour prix de leurs bons services, pour compensation de leurs blessures et de leurs privations. Malheur à la nation qui ne ferait rien pour entretenir ce sentiment dans son armée! L'amour de la patrie, le zèle pour le service d'un Prince chéri, pourraient suffire dans de grandes circonstances; mais, dans les temps ordinaires, on en sentirait l'insuffisance; l'armée languirait dans une torpeur funeste, qui n'annoncerait que des malheurs à l'état.

Tout mode d'avancement doit, pour être juste, veiller aux intérêts de l'état comme à ceux des individus;

or, si une armée a besoin de l'expérience des anciens militaires, elle a un égal besoin de la vigueur de conception et d'exécution, dont la jeunesse est seule capable; il faut donc concilier ces deux extrêmes, et n'exclure ni l'un ni l'autre.

Accorder tout à l'ancienneté, c'est donner la possibilité de tout obtenir sans rien mériter; c'est anéantir l'émulation et étouffer les talents; c'est faire passer sur toutes les têtes le niveau de la médiocrité.

Accorder tout au choix, c'est ouvrir la porte à l'intrigue et à toutes les prétentions; le désir de posséder un grade sera regardé comme un titre suffisant pour l'obtenir. Il sera impossible au ministre le plus juste, et au meilleur Prince, d'être souvent heureux dans leur choix, parce que l'importunité de ceux qui les entourent fera oublier le mérite modeste qui n'ose se produire, et le dégoût de l'état militaire s'emparera de l'armée.

Cependant, comment concilier les droits acquis par la seule ancienneté de service, avec ceux que donne le mérite seul? Dans quelle proportion leur partager les emplois vacants? Comment d'ailleurs peut-on constater le mérite, et empêcher, en lui faisant une part, qu'elle ne devienne la proie d'intrigants sans pudeur? Pourquoi enfin l'ancienneté seule deviendrait-elle un droit? Suffira-t-il donc à la médiocrité, peut-être même à la nullité patiente, d'avoir échappé aux hasards des combats pour parvenir à tous les grades? Il semble que plusieurs gouvernements aient reculé devant la solution de ce problème, et préféré abandonner les grades à l'ancienneté, qui du moins fait taire l'intrigue devant ces tableaux, publiés chaque année, et sur lesquels les officiers sont inscrits à leur rang.

Ainsi le veut en Autriche un usage qui y a force de loi, malgré qu'une noblesse héréditaire et puissante eût dû changer un mode d'avancement, qui semble lui être

si peu favorable. Ainsi la Prusse revient à ce système, après s'être applaudie en 1813 d'y avoir renoncé en 1808. La France a cherché à assurer les droits de l'ancienneté et ceux du mérite, par une loi qui accorde les deux tiers des emplois vacants à la première, et l'autre tiers au mérite, mais en déterminant la durée du service dans chaque grade, avant d'être apte à en obtenir un autre. Cette loi, assaillie dès son origine par une foule de contradicteurs, est néanmoins la meilleure peut-être qu'il fût possible de faire en France, surtout à l'époque où elle parut. L'Angleterre a adopté un système entièrement différent; le gouvernement y vend une partie des grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel inclusivement : ils deviennent ainsi la propriété de ceux qui en sont revêtus; ils peuvent les vendre à leur tour à d'autres militaires, qui acquièrent, par un temps de service très-limité, le droit de les posséder; et, dans certains cas, le gouvernement confère ces grades gratuitement, selon qu'il le juge convenable.

Essayons de poser quelques principes sur cette matière difficile, devenue l'écueil de tous les législateurs, obligés de satisfaire à la fois toutes les ambitions, de ne froisser aucun amour-propre, de ne blesser aucune vue personnelle, et ne craignons pas à notre tour de déplaire à quelques-uns de nos lecteurs, en émettant des opinions qui peuvent leur paraître étranges.

Un système d'avancement ne peut être le même dans toutes les armées; il doit dépendre de leur mode de recrutement, de l'instruction qui s'y trouve plus ou moins répandue, de l'esprit qu'on veut y faire régner, de la nature du gouvernement.

Comment, par exemple, dans les troupes russes et polonaises, recrutées de paysans esclaves et ignorants, donner aux sous-officiers la même part d'avancement que dans les troupes françaises et allemandes, où l'instruc-

tion est si répandue? Comment, dans l'armée anglaise, où l'on enrôle pour de l'argent quiconque se présente, sans égard à ses mœurs, le soldat pourrait-il réclamer le droit de devenir officier, lorsque d'ailleurs rien ne peut le contraindre à servir ?

D'autre part, un gouvernement représentatif comme celui d'Angleterre, dont la puissance repose sur la grande propriété, a dû faciliter à celle-ci l'entrée exclusive dans les premiers emplois de l'armée; il y trouve ainsi un gage de sécurité contre la masse effrayante des prolétaires qui s'accroît sans cesse; il y est parvenu en mettant à un taux si élevé les grades d'officiers, qu'il n'est possible qu'aux riches seuls d'y atteindre. Les sous-officiers, qui n'ont aucune perspective d'avancement, en sont dédommagés par d'autres avantages, et la certitude d'un sort heureux dans leur vieillesse.

Ce système peut convenir à un pays qui n'a d'attaque à redouter d'aucun de ses voisins, et qui trouve dans sa marine un élément de puissance, supérieur à celui qu'il emprunte de son armée de terre; mais il serait fort dangereux ou même inexécutable ailleurs. Nous pensons qu'après ces considérations premières, la base de tout système d'avancement repose sur le mode d'admission au rang d'officier; que c'est de ce premier pas dans la carrière que dépend en général tout le reste, et que, si l'on admet dans une armée beaucoup de sous-lieutenants indignes de leur grade, on peut prévoir qu'elle aura un jour de mauvais officiers supérieurs et généraux.

Tous les gouvernements, pénétrés de cette vérité, ont établi des écoles, où les jeunes gens sont plus ou moins instruits dans les sciences militaires, et dont ils sortent après un temps déterminé, et des examens qui constatent leurs connaissances. Il est donc évident que si ces jeunes officiers entrent dans des corps, où on les entretienne dans l'amour de leur état, et où ils fassent l'ap-

plication des principes qu'ils ont reçus, plusieurs des grades, auxquels leur ancienneté seule les appellera, seront toujours assez bien remplis, parce qu'il ne leur faudra, pour y réussir, que de la pratique, et quelques qualités qui, d'ordinaire, s'acquièrent en servant.

Cependant, comme il importe de donner de l'émulation au soldat, et de stimuler fortement les sous-officiers à bien remplir leurs devoirs, on ne peut tirer des écoles tous les officiers d'une armée; cette vérité est devenue évidente, et, dans presqu'aucun état, il n'y a maintenant de loi ou d'usage qui interdise au simple soldat le droit de prétendre à tous les grades, quoique les moyens qu'on lui laisse pour y arriver soient souvent difficiles. Dans quelques armées, les chefs de corps présentent aux inspecteurs les sous-officiers qui, réunissant certaines conditions, leur paraissent mériter d'avancer; c'est à ces généraux à s'en assurer et à faire parvenir leur demande au pied du trône; il en est ainsi en France. Une conduite irréprochable, pendant douze ans, comme sous-officier, donne dans l'armée russe le brevet d'officier, quand même le sujet ne saurait pas écrire. Ailleurs, en Prusse par exemple, le sous-officier qui veut avancer est obligé, en temps de paix, de prouver, dans un examen public, qu'il sait tout ce qu'exige un programme donné. En Angleterre, le sous-officier parvient rarement au grade d'officier; il y en a eu des exemples dans les dernières guerres, mais c'était une pure faveur du gouvernement.

Si ces divers modes de constater l'aptitude des sous-officiers, se font avec les formalités convenables, si les examens ne sont pas illusoires, on doit supposer qu'on trouvera, en général, parmi eux des officiers aussi habiles que ceux des écoles, et, s'ils ont quelque désavantage sous certains rapports, ils le compenseront par une habitude du service que n'ont pu acquérir les élè-

ves, et surtout par une plus grande connaissance des hommes.

L'ancienneté peut et doit donc donner des droits à l'avancement. Au reste, dans le cas, fréquent à la guerre, où plusieurs officiers du même grade peuvent commander, il n'est que l'ancienneté qui puisse sur-le-champ donner le droit de ne pas laisser une troupe sans chef; tout autre mode serait inexécutable : or, il serait absurde que ce titre n'en fût pas un pour arriver au commandement de cette même troupe, quand le danger serait passé.

Il est à remarquer que les corps du génie et de l'artillerie de France ont constamment repoussé la part d'avancement, que diverses lois ou ordonnances ont accordé au mérite des officiers jusqu'au grade d'officier supérieur. C'est qu'on a senti que dans des corps à talents, où l'on entre par des examens sévères, et où les sous-officiers ne parviennent qu'après de longues années de service, chacun avait les mêmes droits aux grades inférieurs, et qu'une exception ne conduisait qu'à des abus.

Cependant le mérite n'attend pas toujours les années pour se développer; un zèle remarquable à remplir ses devoirs, des connaissances au-dessus de celles de son grade, un fait d'armes où l'entente de son état soit égale à la valeur, doivent être récompensés, si on ne veut éteindre le germe des grandes actions. Mais c'est ici que se présente un écueil, contre lequel il est fort difficile de ne pas se heurter : l'homme qui n'a qu'un nom, qu'un titre dont il est indigne; celui dont l'éclat de la fortune ne fait que mieux ressortir la nullité, ne vont-ils pas, aidés de ces avantages, s'agiter pour obtenir ce que le mérite réel, dépourvu de ce qui le ferait briller, ne pourra demander aussi haut? Quels moyens assez sévères pour apprécier la validité des titres? Quels sont les hommes assez justes, assez inflexibles pour les

faire valoir, malgré des sollicitations parties d'un lieu élevé? Quiconque connaît les hommes, et a vu les ressorts qui les font agir, les viles menées dont ils sont capables, ne trouvera peut-être qu'un moyen de ne donner qu'avec justice la portion d'avancement réservée au mérite : *les concours publics, en temps de paix, pour tous les grades, jusqu'à celui d'officier supérieur.* Mais l'énergie dans le commandement, sans laquelle on n'est pas militaire; cette conduite morale, sans laquelle on n'est pas digne de commander, et la valeur, peuvent-elles se mettre en concours? Oui, jusqu'à un certain point; les hommes doués de ces qualités, ne peuvent rester ignorés de leurs camarades; il suffira de consulter ceux-ci pour les connaître. Osons donc le dire: s'il ne restait qu'à choisir entre les candidats, qui auraient satisfait aux conditions d'un programme convenable à leur arme et à leur grade; si, relativement aux qualités morales, le corps d'officiers était admis à donner son opinion dans les affaires douteuses, on aurait écarté du choix la majeure partie des difficultés qui l'entourent; on aurait inspiré dans tous les grades une émulation, encore inconnue, à s'instruire de tous ses devoirs et à les pratiquer; le champ de l'intrigue serait fortement resserré; le choix serait bientôt fait, et ne porterait que sur des hommes de mérite.

Ce système n'est pas inconnu en France, un véritable concours à lieu à la sortie des élèves des écoles militaires. Leurs connaissances, leur aptitude, sont constatées; un numéro de mérite leur est donné; il détermine le rang d'ancienneté de tous les élèves nommés officiers le même jour; il leur assure donc des droits positifs à l'avancement.

Le gouvernement hanovrien a été plus loin, il n'a pas laissé de part à l'ancienneté; il a pris le parti de ne donner d'avancement aux officiers inférieurs que d'a-

près un examen sur toutes les connaissances utiles à la guerre; on exige d'ailleurs, des candidats, quatre ans de service dans le grade dont ils veulent sortir, et ces examens s'étendent aux capitaines qui aspirent à devenir majors.

Nous pensons, au reste, qu'il est impossible d'établir un principe général, relativement à la proportion dans laquelle on doit donner les grades au choix et à l'ancienneté; elle dépend de considérations très-délicates et particulières à la constitution militaire de chaque peuple; il nous paraît cependant, que moins on exigera de connaissances ou d'années de service des candidats, pour les admettre au rang d'officier, plus l'ancienneté devra obtenir d'emplois.

Nous croyons encore qu'il sera d'autant plus prudent de faire une forte part à l'ancienneté, qu'on sera moins sévère dans le choix des moyens à prendre pour connaître le mérite des officiers à avancer; c'est ce que l'on sentira particulièrement dans les gouvernements représentatifs, qui, de leur nature, sont favorables à l'aristrocratie de la richesse. Si on fait le contraire, on s'exposera à commettre beaucoup d'injustices, au lieu qu'en opposant aux sollicitations les droits de l'ancienneté, un ministre juste les réduira au silence, l'intrigue aura moins de latitude.

Il est, en général, dangereux pour un pays, que son armée renferme un grand nombre d'officiers riches, quoique des vues politiques puissent réclamer en leur faveur. Ces officiers, n'ayant aucun besoin de leur solde pour subsister, se prêteront difficilement aux soins pénibles et assujétissants de l'état militaire; ils passeront dans leurs familles la meilleure partie de leur temps, et seront toujours prêts à se retirer du service, dès que leur ambition sera trompée, dès qu'ils éprouveront quelques-uns de ces dégoûts, toujours si nombreux dans la

carrière des armes. Des officiers élevés frugalement, et à qui, par cette raison, leur état n'imposera aucune privation; qui n'auront de fortune à attendre que de leur épée, supporteront, au contraire, avec courage les inconvénients de la vie militaire, et s'y dévoueront entièrement. C'est parmi eux qu'on trouvera ces hommes qui ont tout oublié pour leurs drapeaux; qui n'ont de famille que leurs compagnons d'armes, et qui, par leur assiduité à tous leurs devoirs, donnent l'esprit militaire aux soldats; c'est parmi eux enfin qu'on trouvera la plupart de ces hommes à talents, qui veulent se créer une réputation méritée.

Nous pensons encore que la discipline sera difficilement bonne dans une armée, où la fortune sera le partage de la majeure partie des officiers, et que l'esprit d'intrigues y régnera. Qu'on lise quelques pages de Guibert et de Bohan; que l'on jette un coup d'œil sur l'histoire militaire de France pendant le dix-huitième siècle, et sur ce qui se passait dans l'armée anglaise avant les réformes qu'y opéra le duc d'Yorck, et on en sera convaincu. Un gouvernement doit donc, par ses mesures, permettre aux officiers sans fortune de se trouver assez heureux dans leur position, pour s'y attacher et ne pas songer à embrasser une autre carrière.

Quel que soit le mode d'avancement adopté, quelque part qu'il accorde au choix et à l'ancienneté, il sera indispensable de conférer les emplois supérieurs dans une proportion différente de celle des emplois subalternes. L'ancienneté ne doit plus réclamer ici une aussi grande part que dans les autres; elle donnerait trop de chefs de corps et de généraux avancés en âge, et la lenteur, au moral comme au physique, ne convient pas à la guerre; les talents qu'exigent d'ailleurs ces emplois, ne peuvent tous s'acquérir par l'ancienneté seule, il faut donc une nouvelle combinaison.

Il n'est pas moins nécessaire d'établir quelques modifications à l'avancement dans les troupes qui sont en campagne, non dans la proportion des emplois à donner, mais dans le nombre d'années de service à exiger dans chaque grade, pour parvenir, par le choix, à un rang supérieur. Il est incontestable qu'il faut rester quelque temps dans un grade pour en connaître les devoirs, pour apprendre à en bien remplir les obligations; mais ce temps doit être abrégé à la guerre, parce que l'instruction y est plus rapide, puisqu'on y reçoit chaque jour des leçons à la meilleure des écoles.

Il serait néanmoins dangereux qu'une action de valeur pût dispenser de toutes les années de service, exigées en temps de paix; car la valeur n'apprend pas à commander, elle ne donne ni l'expérience des hommes ni celle des choses. Or, on ne combat pas chaque jour, même en campagne; mais il faut, à chaque instant, savoir conduire, juger et administrer; il faut donc posséder beaucoup de tenue de caractère, et bien entendre les diverses parties de son état. Sans ces qualités, fruits d'observations suivies et des années, on peut, avec une valeur brillante, commettre beaucoup de fautes dans un commandement; ces fautes se paient du sang des soldats, et compromettent quelquefois le succès d'une affaire importante. Notre histoire présente, plus que celle d'aucun autre peuple, des événements à l'appui de cette vérité.

On admettra donc comme conséquence, qu'un officier ne pourra parvenir à deux grades dans la même campagne; si non l'on verra bientôt, dans une armée, briguer et obtenir des avancements, dont on cherchera sans doute à atténuer le scandale par des services imaginaires et de prétendues actions d'éclat, mais qui porteront le découragement dans le cœur de tout homme droit. Un gouvernement sage doit être avare de récom-

penses honorifiques, s'il veut leur conserver du prix dans l'opinion ; mais il doit l'être surtout de celles qui donnent du pouvoir, afin de ne pas s'ôter, lui-même, un de ses plus grands moyens d'action sur ses sujets, et détruire sa propre puissance.

On trouvera encore, dans les principes établis plus haut, un motif de conserver dans les corps un assez grand nombre d'officiers d'un âge mûr, et habitués à tous les détails du service, pour former un contrepoids à la valeur, dépourvue d'expérience, des jeunes gens, qui peuvent arriver de bonne heure aux grades élevés. C'est un besoin qui se fera sentir surtout dans la cavalerie, parce qu'il y faut des soins minutieux et multipliés pour la conserver en campagne ; or, ces soins et les mesures de prudence à prendre dans le service pénible des avant-postes, sont rarement du goût des jeunes officiers, qui n'apprécient guère que le brillant de leur état.

Quand un mode d'avancement est adopté dans une armée, on doit le regarder comme sacré, et n'y toucher qu'avec les plus grandes précautions ; personne ne doit avoir d'inquiétude sur son sort futur. En effet, quiconque se voue à un état, le fait sans doute en vue des avantages que lui assurent les lois existantes ; si ces lois changent et lui sont défavorables, on a commis une injustice à son égard, et cette injustice est des plus graves, quand elle tombe sur une classe d'hommes dont la vie est un sacrifice continuel.

L'impossibilité évidente de créer assez d'emplois élevés, pour y faire arriver tous ceux qui servent, même avec zèle, doit engager un gouvernement à rendre aussi heureuse que possible, la situation des officiers parvenus à certains grades, afin de mettre des bornes à une ambition, qu'on ne pourrait satisfaire qu'au détriment de l'Etat ; c'est ce qu'on paraît avoir senti dans les armées

anglaise, belge et prussienne, où le grade de capitaine jouit d'avantages assez grands, pour qu'un grand nombre d'officiers bornent leur ambition à l'obtenir.

L'arbitraire dans la distribution des grades, est un mal tellement grave, que toutes les précautions doivent être prises pour l'empêcher. Il rend chacun juge dans sa propre cause, il irrite tous les amours-propres qui ne pardonnent jamais. Les passe-droits sont l'injustice la plus désespérante pour un militaire; ils lui font supposer qu'on méprise sa personne ou ses services; ce sont eux qui fomentent les haines, désunissent les officiers, ruinent l'esprit de corps, occasionnent les défections.

Quand les classes moyennes d'une nation reçoivent la même éducation que les classes élevées, il est dangereux de concentrer l'avancement dans celles-ci, ou de leur réserver les emplois supérieurs, surtout si cette nation a un goût prononcé pour l'état militaire. C'est mécontenter vivement les autres classes; c'est s'ôter la latitude du choix des hommes, et se priver peut-être des services des plus habiles; c'est créer une armée où ne régnera ni esprit militaire, ni émulation; une armée dont les chefs seront sans talents, parce qu'il est rare qu'on se donne la peine de mériter ce qu'on est sûr d'obtenir. Ces vérités, méconnues en France pendant le siècle de Louis XV, ont obligé de recourir à un Danois et à un Saxon pour nous commander, ont causé nos revers de la guerre de sept ans, par l'impéritie de la plupart de nos généraux, et l'insubordination de l'armée à l'époque de la révolution.

Des lois plus sages régissent maintenant l'armée française et celles des principales nations de l'Europe. En Prusse, par exemple, toutes les classes peuvent prétendre à tous les emplois, qui jusqu'en 1818 ne se donnaient en général qu'à la noblesse. Il en est de même en Autriche, en Espagne, dans le Wurtemberg.

En Russie, le service militaire affranchit le serf et sa famille, et le grade d'officier supérieur lui confère la noblesse héréditaire. L'armée saxonne forme une exception, le soldat ne peut y devenir officier.

Si des hommes d'un âge mûr sont nécessaires dans une armée, il n'est pas moins vrai que l'âge devant être proportionné aux emplois, ceux-ci seront mal exercés si l'on peut y vieillir. Un autre inconvénient non moins grave en serait d'ailleurs la conséquence, c'est qu'il deviendrait impossible de faire entrer dans l'armée assez de jeunes officiers pour lui imprimer du mouvement, et suivre les progrès de l'art de la guerre; c'est que la plupart des officiers, étant mariés, ne demanderaient que le repos. Il n'est qu'un parti à prendre à cet égard; c'est celui de déterminer l'âge de la retraite pour les grades inférieurs et supérieurs; mesure qui d'abord semble cruelle, mais qui n'est que juste, et qu'un gouvernement reconnaissant adoucira par des moyens qui ne lui manqueront jamais, quand il voudra les employer.

Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau (rang und quartier list) des officiers de l'armée prussienne en 1806, on sera étonné de l'imprudence qui, sous ce rapport, présidait aux destins de cette armée : la plupart des généraux étaient plus que septuagénaires; beaucoup de colonels et même de majors l'étaient également, et presque tous étaient âgés de cinquante à soixante ans. Aussi l'armée prussienne ne connaissait-elle que de nom le nouveau système de guerre; elle était encore, relativement à l'instruction, ce qu'on l'avait vue à la paix de 1763, et ses généraux, alors dans la force de l'âge, avaient vieilli dans leurs emplois. La nature fait rarement des exceptions, et ce n'est pas sur elles que doivent s'établir des règles générales; si Blücher conserva dans un âge avancé l'activité de ses premières années, combien d'autres, tels que le duc de Brunswick et Moellendorf, n'é-

taient plus que l'ombre d'eux-mêmes ! Les troupes autrichiennes présentaient, sous plus d'un rapport, un spectacle semblable, et l'on ne peut nier que cette quantité de vieux officiers de tous grades, qui n'ont cessé d'y paraître, n'ait contribué aux revers qu'elles ont essuyés dans les dernières guerres. La même observation s'applique encore aux généraux qui commandaient les troupes espagnoles en 1808; accablés par l'âge, *ayant oublié* pendant une longue paix le métier des armes, ils firent des fautes de tout genre, et ne cessèrent de compromettre le sort de leurs pays.

OUVRAGES A CONSULTER.

DE L'AVANCEMENT MILITAIRE DANS L'INTÉRÊT DE LA MONARCHIE, par le général de Préval. Ouvrage recommandable aux yeux de tout homme que l'esprit de parti n'aveuglera pas.

La plupart des ouvrages déjà cités, pourront être consultés avec fruit sur cette leçon, mais surtout le Cours d'administration, d'Odier. On pourra se former une idée de ce qu'était l'avancement dans l'armée anglaise avant les réformes du duc d'Yorck, en lisant M. Dupin, ainsi que l'introduction de l'histoire de la guerre de la Péninsule, par le général marquis de Londonderry.

DE LA DISCIPLINE.

La discipline est le résultat de la subordination, de l'instruction, de l'accomplissement des devoirs des militaires d'un corps envers leurs concitoyens, et même envers l'étranger.

Sans discipline il ne peut y avoir d'armée; on peut sans elle obtenir quelques succès, dus à un moment d'enthousiasme; mais on ne pourra compter sur eux. On ne pourra d'ailleurs, sans discipline, retenir quelque temps sous les drapeaux un grand nombre d'hommes, et les assujétir à cette multitude de devoirs pénibles dont se compose le service, si l'idée du châtiment, qui suit l'infraction d'un de ces devoirs, n'est sans cesse présente à leur pensée. On ne pourra en outre leur faire affronter des dangers, dont l'idée seule fait frémir, sans exciter leur espérance d'une manière quelconque; et, quoiqu'il y ait beaucoup d'exemples d'un dévouement généreux, on ne peut nier qu'ils ne fassent exception.

La crainte et l'espérance, ces deux mobiles des actions humaines, doivent donc se combiner pour discipliner les troupes.

De bonnes institutions militaires, de bons cadres, et une discipline convenable, font de bons soldats, indépendamment de la cause pour laquelle ils combattent;

l'histoire ancienne et moderne fournit des preuves nombreuses, que des troupes mercenaires, ainsi constituées, ont battu des troupes nationales qui manquaient de ces moyens de succès.

Ainsi, ces braves Grecs qui suivirent le jeune Cyrus contre son frère; ces Gaulois, ces Espagnols, qui battaient les Romains sous les drapeaux de Carthage; ces Germains, et d'autres nations auxiliaires des Romains, avec lesquels ces derniers conquirent le monde, combattaient pour une cause qui n'était pas la leur.

Ces Polonais, qui ont combattu si bravement dans nos rangs; ces nations, nos émules en valeur dans la campagne de Russie, servaient pour des intérêts qui leur étaient étrangers, et battaient des troupes nationales.

Les troupes les mieux disciplinées ont souvent besoin, pour vaincre, d'autres mobiles encore que la crainte et l'espérance; c'est ainsi que le dévouement à la personne de leur prince ou de leur général, l'amour de la patrie, le fanatisme de l'honneur ou de la gloire, les rendront capables d'efforts extraordinaires, et que l'exemple d'un d'Assas sera imité par des corps entiers. Mais il est un ressort plus puissant que tous les autres sur l'esprit des hommes, et, s'il est possible de l'employer, il n'est rien qu'on ne puisse en attendre; nous voulons parler des croyances religieuses, qui promettent des biens immenses et impérissables pour prix de la mort qu'on reçoit pour elles. Ce sentiment, qui peut comme tous les autres se changer en un fanatisme aveugle, a fait commettre des atrocités dans les guerres civiles de tous les pays; mais il a enfanté l'enthousiasme généreux des paysans Vendéens, celui des défenseurs de Gironne et de Saragosse, et contribué à la résistance des Russes en 1812; c'est encore lui qui, porté jusqu'au fanatisme, fait soutenir aux Turcs les efforts de leurs adversaires.

La discipline ne peut être la même chez toutes les na-

tions, elle doit se modifier d'après leur caractère et leurs mœurs, comme aussi d'après leur mode de recrutement.

Les peuples du Nord, vivant sous un climat qui émousse la sensibilité des organes; d'un caractère paisible, de mœurs dures, ont besoin d'une discipline sévère; ajoutons qu'en Russie, en Pologne, en Danemarck, les habitants des campagnes sont esclaves, que dans quelques autres contrées, telles que la Poméranie, le Mecklenbourg, ils vivent encore sous plus d'un rapport sous le joug de leurs seigneurs; leur discipline ne peut donc ressembler à celle qui convient à un peuple libre. Ce que nous avons dit du recrutement de l'armée anglaise, fait sentir que sa discipline doit avoir aussi beaucoup d'analogie avec celle des peuples du nord, quoique les mœurs et le gouvernement de cette nation semblent ne pas devoir le permettre.

Les nations du midi plus vives, plus sensibles, douées d'une grande mobilité d'imagination, ont des mœurs plus douces; elles sont avides de louanges et de distinctions; la discipline de leurs armées doit donc différer, en plusieurs points, de celle des troupes du nord; sinon elle manquera son but, et produira des résultats funestes à l'état.

La nation française réunit au suprême degré les qualités que nous attribuons à celles du midi; elle a de plus une grande susceptibilité de caractère, et comme son armée se recrute parmi toutes les classes, on trouve de l'éducation dans les rangs des simples soldats comme chez les officiers; or l'éducation rend plus difficile la conduite des hommes qui doivent obéir, sans raisonner leur obéissance; il y a donc des difficultés graves pour établir la discipline dans notre armée. Il est encore d'autres considérations qui viennent à l'appui de cette vérité : les français sont légers et aiment leur liberté; la mobilité de leur imagination les porte à l'inconstance; de là, peu

soldats républicains, qui voulaient vaincre et s'illustrer, mais non s'enrichir, ni se distinguer de leurs concitoyens.

Au nom du Roi, quels prodiges de valeur n'a-t-on pas vus dans les armées françaises, dont les rois furent souvent les premiers soldats, comme ils étaient les premiers chevaliers de leur nation! Lisez surtout l'histoire des règnes de Saint Louis, de Philippe-Auguste, de Charles VIII. Voyez François Ier à Marignan, ou dans les champs de Pavie, entouré de ses gentilshommes morts en le défendant; Henry IV à Ivry et à Fontaine-Française; Louis XIV dans ses longues guerres. Lisez l'histoire d'une armée dans l'exil, de celle que commandait le descendant du grand Condé; vous y verrez les Français de toutes les époques, confondant sans cesse l'amour de leur souverain avec celui de leur patrie, et bravant tous les dangers pour les mieux servir.

La connaissance des droits et des devoirs de chacun, est indispensable à l'existence de la discipline dans un corps; sans elle, il y aura une lutte continuelle entre tous ses membres.

Le militaire doit faire l'abandon de sa volonté dès qu'il est sous les drapeaux; l'obéissance passive est de toute nécessité; ce n'est que quand il fait partie d'un conseil de guerre ou d'administration, qu'il doit conserver son indépendance, et n'avoir de supérieur que sa conscience.

Ici se présente une question grave que nous ne craindrons pas d'aborder, parce que nous devons mettre en garde les jeunes officiers, pour qui nous écrivons, contre des exemples qui les conduiraient au déshonneur, s'ils étaient tentés, par ignorance, de les imiter; nous emprunterons, au reste, la plupart des expressions d'un homme célèbre, qui a traité cette question d'une manière lumineuse. L'obéissance est-elle due au supérieur, quel que soit son grade, qui commande à une troupe de mettre

bas les armes et de se rendre? Le soldat, en jurant fidélité à son prince, a-t-il promis de suivre les drapeaux qu'il lui avait confiés, lors même qu'ils seront tombés entre les mains de l'ennemi? ou encore doit-il abandonner, sans y être contraint par une force quelconque contre laquelle il aura lutté, le poste qui lui a été confié, et cela pour rendre son sort meilleur? Nous répondrons que non, quel que soit le prétexte dont on veuille colorer une démarche pareille. *L'honneur et la réputation des armes*, si influentes à la guerre; *le moral du soldat*, sans lequel on ne peut rien, doivent passer avant tout, et se perdent par les capitulations.

Finck, général prussien, est accablé en 1759 à Maxen près Dresde par des forces supérieures; il combat vaillamment, puis met bas les armes : Hulsen, qui commandait sa cavalerie, était parvenu à se faire jour; Finck lui ordonne de revenir, attendu qu'il est compris dans la capitulation, et celui-ci a la faiblesse d'obéir. La capitulation d'Andujar a présenté de nos jours un trait semblable; bien plus, des officiers stationnés avec des détachements sur la route de Madrid en Andalousie, et à 25 lieues du point où l'on capitulait, ont eu l'indignité de s'y rendre, pour remettre leurs armes aux mains des bandes espagnoles.

Disons-le donc, le soldat n'a pas reçu ses armes pour les rendre à l'ennemi; il n'est pas tenu d'obéir à qui le lui ordonne, et, s'il peut les conserver en se séparant de ceux qui se rendent, l'honneur lui prescrit de le faire, et un officier de cavalerie trouvera aussi, dans la plupart des cas, plus de facilités que d'autres pour y réussir.

Les devoirs vont toujours en croissant, à mesure que l'on monte dans l'échelle des grades; ils deviennent considérables pour les sous-officiers; ils le sont déja pour les caporaux et les brigadiers, qui sont réellement les pivots de la discipline, puisqu'ils sont chargés d'instruire

les soldats de tous les détails du service, et de surveiller l'exécution de tous les ordres.

Les sous-officiers sont l'âme des corps; le zèle des officiers ne pourra suppléer que d'une manière imparfaite à ce qui leur manquera en fermeté et en instruction; ce sont eux qui composent la plus forte partie des cadres; leur esprit se propage rapidement chez le soldat qu'ils voient de plus près, et qui agit sans cesse sous leurs yeux.

Les devoirs des officiers sont d'une nature plus sérieuse encore. Le soldat, appelé à servir, quitte sa famille pour entrer dans une autre dont le Roi est le chef; les officiers sont ses délégués, il leur a donné une partie de son pouvoir, ils doivent en user avec la sollicitude d'un père pour ses enfants; ils doivent bienveillance et protection au soldat; tout ce qui tient à sa santé, à sa conservation, doit être l'objet de leurs soins; ils examinent sa nourriture, son logement, ils le visitent dans ses maladies; ils se rappellent que le soldat est souvent un enfant qu'il faut reprendre et corriger, et que beaucoup de patience est nécessaire pour l'instruire.

Leurs devoirs prennent en campagne une plus grande extension; les liens qui unissent l'officier au soldat se resserrent; on court alors des dangers communs, on éprouve des privations communes; le soldat s'aperçoit bientôt qu'il ne peut rien sans un officier brave et instruit; celui-ci sent à son tour qu'il ne peut, en aucune manière, se passer de vaillants soldats; de là cette maxime : qu'*il faut, à la guerre, mettre en commun les biens et les maux, les forces et les volontés.* L'officier y donne au soldat l'exemple de cette patience courageuse, qui lui fait supporter sans murmures ses misères et ses privations, et celui de cette modération généreuse, qui après la victoire protége le faible contre la violence du vainqueur; il veut donc, ainsi qu'un illustre Romain :

que ses soldats soient non seulement braves, mais encore honnêtes gens.

Un officier ne perd aucune occasion de détruire, par ses discours et son exemple, les préjugés que l'ignorance enfante souvent chez le soldat, relativement aux moyens d'attaque et de défense de l'ennemi; il le met en garde contre ces terreurs honteuses, fruit de l'ignorance et de l'irréflexion, qui causent quelquefois l'abandon d'un poste ou une capitulation infamante. Chez une nation, douée d'une imagination vive, les terreurs paniques doivent être plus fréquentes que chez d'autres, et elles le seront d'autant plus, que les soldats auront moins de discipline et de confiance dans leurs chefs; aussi les premières campagnes de la révolution en fournissent-elles beaucoup d'exemples, en Belgique et sur le Rhin. Il faut donc, en campagne, se tenir toujours près du soldat, savoir ce qu'il pense, entendre ce qu'il dit, et, quand le service l'exige, redresser son jugement et lui remonter le moral. Ne trompez jamais le Français sur la nature du danger qu'il va courir, vous pourriez le décourager; on ne risque rien, au contraire, à le lui représenter tel qu'il est, pourvu qu'on lui exprime la confiance de le surmonter avec lui. Nous l'avons éprouvé fréquemment: quelque grossiers que soient des hommes, il est rare qu'il n'y ait pas chez eux quelque fibre qu'il ne faut que savoir toucher pour les rendre susceptibles de dévouement et d'enthousiasme; ces hommes sont nombreux en France; les jeunes soldats surtout se laissent plus facilement entraîner par ces sentiments que les anciens, et compensent par là ce qui leur manque en habitude de la guerre.

Un officier donne sur un champ de bataille l'exemple du sang froid et de la valeur, et, s'il le peut, celui même de la gaieté, car le soldat français aime à en trouver dans ses chefs. C'est dans le moment où la mort

l'environne que, par ses regards et sa contenance, il doit inspirer la confiance à des hommes qui voient le danger peut-être pour la première fois. Il ranime dans les revers leur constance abattue, leur rappelle que les armes sont journalières, et qu'il faut toujours compter sur un retour de fortune. Il ne recule pas à la vue des lieux où sont entassés les victimes de la guerre; l'odeur infecte qui s'exhale de leurs plaies, ne l'empêche pas d'y pénétrer et de porter des consolations à ces hommes, compagnons de ses dangers, qui ont contribué à sa gloire, à son avancement peut-être, et qui se sont sacrifiés pour leur pays.

On se trompe quand on croit le soldat français incapable de supporter les revers avec courage; il n'en est ainsi qu'avec les généraux qui n'ont pas sa confiance. Pour ne citer que ce qui s'est passé de nos jours, qu'on lise la retraite de Moreau en 1796, celle qu'il exécuta des bords de l'Adda sur Gênes en 1799; la retraite de Macdonald du royaume de Naples, la même année; on y verra nos soldats combattre avec la même vaillance qu'en se portant en avant, et arrêter l'ennemi à chaque pas. Les soldats de Massena, pressés qu'ils étaient par une armée plus forte du double que la leur, et entourés de paysans insurgés, ont-ils fui dans leur retraite de Portugal? Les Russes, qui devaient détruire jusqu'au dernier homme de l'armée française, désorganisée par la faim et les frimats, ne l'ont-ils pas vue sur les rives glacées de la Bérézina, se retourner fièrement, et leur arracher la victoire? Ces Autrichiens et ces Bavarois, accourus à Hanau pour accabler l'armée française, déjà pressée par toutes les forces de la Russie et du reste de l'Allemagne, n'ont-ils pas été culbutés et contraints de repasser le Mein?

Le militaire, digne de ce nom, est toujours soumis aux lois; il respecte les propriétés et l'ordre établi. Il sait

que la force armée est essentiellement obéissante, que jamais elle ne doit délibérer; qu'il ferait un crime s'il isolait dans sa pensée son prince de sa patrie. Il entre chez ses hôtes, non comme un maître, mais avec le ton modeste d'un voyageur qui demande l'hospitalité; sa conduite, chez l'étranger où la guerre le conduit, est encore la même; il voit avec indignation ces actes d'une basse cupidité qui couvrent d'infamie ceux qui les commettent, il use avec modération de la victoire, respecte les mœurs et jusqu'aux préjugés de la nation chez laquelle il se trouve, et se rappelle sans cesse cette maxime de Montesquieu : *que les peuples doivent se faire, pendant la paix, le plus de bien, et pendant la guerre, le moins de mal possible.*

Pour agir puissamment sur ses inférieurs, pour leur imprimer une haute idée de lui-même, un chef a besoin de dignité; elle est de tous les grades, sans en excepter celui de brigadier, et elle doit régner dans son ton et dans ses manières. La dignité s'acquiert en mesurant ses paroles et ses gestes mêmes, avec autant de soin que sa conduite. Que l'on sache qu'il est en campagne beaucoup de circonstances où il faut que le respect du soldat pour le caractère de son chef, tienne lieu de tout autre moyen de répression.

Soyez sobres et tempérants, parce que les vices contraires affaiblissent l'esprit, corrompent le cœur et rendent l'homme incapable de remplir ses devoirs; évitez le jeu, il rend l'homme sensible à l'argent, et un militaire ne doit l'être qu'à l'honneur. Tâchez aussi d'être exempts de ridicules, parce qu'en France on les pardonne moins encore que certains vices.

La dignité se conserve en se tenant à une distance convenable de ses subordonnés, en ne se permettant aucune de ces familiarités qui les invitent à oublier ce qu'ils doivent à leur supérieur.

Vos paroles doivent être adressées d'un ton ferme et décidé; faites sentir qu'il est inutile de répliquer, parce que vous n'avez parlé qu'avec réflexion.

La fermeté, cette vertu de tous les instants, sans laquelle on n'est militaire que de nom, doit toujours vous accompagner; vous serez quelquefois obligés de fermer les yeux sur certaines fautes; mais dès que vous trouvez une opposition quelconque à vos ordres, ne ménagez rien, et punissez le coupable, quel que soit son grade.

Ne craignez pas d'être justes, ne tolérez d'injustice de la part d'aucun de vos subordonnés, quoiqu'on puisse vous dire le contraire.

Rappelez-vous que la bienveillance doit tempérer chez vous ce qu'a de pénible l'exercice de certains devoirs; que hors du service vous devez être accessibles à tous; que vos subordonnés doivent pouvoir s'adresser à vous avec confiance, vous exposer leurs besoins, vous demander des conseils. Lisez l'histoire de Turenne, vous y verrez combien ce grand homme eut d'empire sur des soldats, presque tous étrangers et mercenaires, par la bienveillance qu'il leur témoignait, les soins qu'il prenait d'eux, la fermeté qui ne le quittait jamais.

La subordination doit être hiérarchique, et la responsabilité doit avoir lieu de grade en grade pour l'exécution des ordres. Chacun doit exercer la portion d'autorité qui lui est confiée, dans toute la latitude que lui donnent les réglements; son action doit être uniforme et sans lacune; on ne doit y voir aucune de ces saillies d'humeur, où l'homme seul se montre et le chef disparait; veillez donc à ce que vos subordonnés se fassent obéir et respecter; rappelez-leur, s'il est nécessaire, devant les autres, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes à cet égard.

Une punition doit être prompte; il faut l'infliger, s'il est possible, devant les témoins de la faute; tout délai

dans cette occasion serait une faiblesse, et, si l'on vous trouve faible un jour, vous aurez le lendemain à lutter pour conserver votre autorité.

Infligez une punition avec discernement, graduez-la d'après le caractère et la conduite habituelle de l'individu; faites sentir, en punissant, que c'est pour remplir un devoir dont vous êtes comptable, et ne vous permettez aucune de ces expressions humiliantes, qui avilissent un homme à ses propres yeux.

Les moyens de répression ont été calculés en France, d'après le caractère et les préjugés de la nation, qui considère tout châtiment corporel comme déshonorant; on punit donc les officiers et les soldats par la perte de la liberté à différents degrés; nous punissons aussi le soldat par les corvées et l'exercice redoublé, punitions souvent plus salutaires que celle de la prison, dont l'oisiveté est mauvaise conseillère, et dans laquelle le soldat se gâte le cœur et perd tout amour pour la discipline; ajoutons que les corvées offrent encore le seul moyen de contenir le soldat en campagne, sans le distraire du service. Nous avons enfin adopté un dernier moyen pour châtier l'homme, que les moyens ordinaires ne peuvent corriger, et dont l'exemple peut être pernicieux; il est envoyé par un jugement dans une compagnie de fusiliers de discipline, où l'attend un traitement plus sévère; il passe enfin dans une compagnie de pionniers, si son obstination à rester dans l'inconduite ne peut se vaincre d'une autre manière.

Ces punitions en usage dans l'armée française, sont également connues dans les autres; mais, dans presque toutes, on y joint les châtiments corporels. Ainsi, les coups de canne se donnent encore chez les nations d'Allemagne, quoiqu'avec moins d'arbitraire qu'autrefois. Le knout ou le fouet, les coups de bâton, sont donnés aux sous-officiers et soldats russes; quelquefois le cou-

pable est inondé d'eau froide pendant l'hiver, et, quand ses fautes sont habituelles, on emploie, pour le punir, un moyen inusité ailleurs, *celui de le faire rétrograder au rang de recrue*, c'est-à-dire, de le faire servir sans lui tenir compte de ses années de service écoulées; le supplice des baguettes, aboli à peu près partout, est encore en usage dans l'armée russe.

Il est à remarquer qu'un officier peut y être puni par la dégradation, et condamné à servir comme simple soldat.

Le fouet, appliqué sur les épaules nues du soldat, est la punition habituelle en Angleterre; le nombre de coups est déterminé par un conseil de discipline, dont la décision est très-prompte; les sous-officiers ne reçoivent ce châtiment qu'après leur cassation.

Entre toutes les nations étrangères, la Prusse est celle qui nous a paru avoir le mieux résolu le grand problème, de conduire les hommes par la voie de l'honneur, tout en conservant une grande force à la discipline et des soldats à l'armée. Les corvées, la consigne à la chambre pour les sous-officiers et les soldats qui ont de l'éducation; la prison simple ou salle de police; celle du second degré, où le soldat est tenu au pain et à l'eau, et perd sa solde; tels sont les moyens ordinaires de répression. Après eux, la prison du troisième degré, ou *les lattes*, s'inflige au coupable dont la faute est grave. Il est renfermé seul, sans chaussure et presque nu, dans un cachot dont le sol est couvert de lattes triangulaires, sur lesquelles il ne peut s'asseoir sans douleur; il y est au pain et à l'eau; mais, tous les trois jours, il reçoit des aliments chauds et la permission de coucher dans un lit. Les sous-officiers ne sont pas passibles de cette punition, qui manque rarement son effet. Quand ces divers degrés d'emprisonnement ne peuvent avoir lieu en campagne, on attache le coupable contre un mur, un arbre, avec la figure tournée contre l'objet auquel il est fixé,

et on l'y laisse ainsi plusieurs heures; on lui retranche aussi les boissons fermentées.

Quand un mauvais sujet est incorrigible par ces divers moyens, quand un soldat a commis une action déshonorante, telle que le vol ou la désertion simple, le conseil de discipline du corps le déclare descendu à la seconde classe de l'état militaire; la cocarde nationale lui est ôtée, et remplacée par une grise; au lieu de prison, un sous-officier peut, quand il a fait une faute, lui infliger dans une chambre, et devant ses camarades, un nombre de coups de baguette qui ne peut excéder quarante. L'homme, ainsi dégradé, n'en fait pas moins son service, et il ne revient à la première classe qu'après s'être amendé; ses camarades peuvent y contribuer en se portant caution de sa conduite future.

L'officier aux arrêts sur parole, et qui les rompt, est cassé, car il a manqué à l'honneur. S'il se fait punir fréquemment, il passe ses arrêts dans une salle affectée à ce genre de punition. S'il tient habituellement une conduite immorale, le corps d'officiers s'assemble, et le déclare incapable d'avancement aussi long-temps qu'il ne donnera pas de preuves d'un changement soutenu. S'il commet une faute qui intéresse l'honneur du corps, il est jugé par un tribunal d'honneur, composé d'officiers d'un autre régiment; on peut le condamner à donner sa démission sans bruit, ou à être privé d'avancement pendant un certain temps.

Il ne peut entrer dans le plan de ce cours, de parler des lois qui punissent les crimes et délits militaires; mais nous remarquerons que les nations modernes paraissent s'être entendues, pour laisser à peu près impunis les corps, coupables de lâcheté dans un combat; quelquefois on les casse et on les incorpore ailleurs, punition qui tourne au détriment de l'état et qui fait peu d'impression sur les lâches. Les Romains les décimaient.

On se contente aussi de disgrâcier les chefs; rarement un châtiment plus sévère leur est infligé, quoique des exemples fussent souvent utiles pour prévenir la répétition d'actions déshonorantes; ainsi l'on a vu, de nos jours, Mack simplement disgracié, mourir dans sa retraite, et ce général avait rendu Ulm sans combat, avec l'armée qu'il y commandait! Ailleurs, d'autres généraux n'ont pas éprouvé un sort plus rigoureux. Un général en chef a, en France, le pouvoir de faire dans son armée les réglements qu'il juge convenables aux circonstances, et de prendre des dispositions en conséquence. Ainsi, la 67ᵉ demi-brigade ayant eu une terreur panique, à la défense de Gênes en 1800, Massena ordonna qu'elle porterait un crêpe à ses drapeaux, et serait ensuite dissoute; mais les officiers l'ayant prié de leur donner l'occasion de réparer l'honneur du corps, il y consentit en faisant combattre cette demi-brigade dans une affaire très-vive, où elle se distingua, et la punition n'eut pas de suite.

Le point d'honneur ayant une très-grande influence dans nos troupes, il sera toujours facile à un homme de sens, qui saura saisir l'à propos, de punir le soldat par la crainte d'être déshonoré dans l'opinion de ses camarades; c'est ainsi que le duc de Richelieu, dont les soldats s'enivraient fréquemment au siége de Port-Mahon, ayant mis à l'ordre que quiconque serait trouvé pris de vin, n'aurait pas l'honneur de monter à l'assaut qui se donnait le lendemain, aucun soldat, rapporte l'histoire, ne s'enivra; exemple remarquable, donné par des troupes, dont la composition était loin de valoir celle de notre armée moderne.

Il est des circonstances où vous devez lutter peut-être contre le mécontentement de vos soldats, excité par des causes qu'il n'est pas en votre pouvoir d'empêcher; tâchez alors d'être assurés de la coopération de vos sous-officiers

dans les mesures que vous serez obligés de prendre; ce sont eux qui, par leurs discours et leur conduite, influencent très-souvent le soldat à votre insu; ils sont plus que vous rapprochés de lui, et le soldat serait bien faible s'il ne comptait sur leur assentiment; un bon corps de sous-officiers, dans un régiment ou dans un escadron détaché, empêchera les séditions d'éclater, ou donnera les moyens de les comprimer sur-le-champ. C'est par les sous-officiers qu'ont commencé celles qui éclatèrent d'une manière si déplorable, au commencement de la révolution; la sédition qui eut lieu à Strasbourg, en 1815, dans le corps d'armée que commandait le général Rapp, eut aussi des sous-officiers pour chefs. Il n'en est peut-être aucune dont ils ne soient l'âme, parce qu'ayant plus d'éducation que le simple soldat, ils possèdent tout ce qu'il faut pour l'influencer, et lui font espérer qu'il trouvera des chefs en eux, au moment du besoin.

Quand vous éprouverez une résistance formelle à vos ordres, tâchez de conserver votre sang froid, et faites arrêter sur-le-champ le coupable; si cette mesure n'est pas possible, c'est à vous de juger si l'intérêt du service n'exige pas impérieusement que vous fassiez usage de vos armes pour vous faire obéir; ne paraissez pas irrésolu, prenez une décision prompte. C'est surtout quand un officier est détaché, à l'armée, qu'il peut être dans le cas de se conduire ainsi.

Si vous êtes assurés de vos sous-officiers, vous serez bientôt maîtres des insubordonnés qui refuseraient d'arrêter leurs camarades, vous les ferez saisir, et vous les livrerez à la justice.

Les longues guerres ont ordinairement pour résultat la perte de la discipline; les guerres de trente ans et de sept ans en Allemagne, donnèrent des mœurs de brigands aux troupes qui y combattirent; la guerre d'Espagne a, de nos jours, perdu la discipline dans les ar-

mées françaises et espagnoles, parce qu'outre leur mauvaise administration, cette guerre avait été trop longue. Il faut au Français des expéditions promptes, et dont le résultat ne se fasse pas attendre; il est très-propre à les faire réussir; les autres l'ennuient et le dégoûtent.

Le défaut de solde, cause sans cesse renaissante de révoltes dans les anciennes armées, composées de mercenaires étrangers, ne produit que très-rarement cet effet dans nos armées nationales; le soldat prend patience, quand il sait qu'on ne peut rien faire pour lui; l'espoir d'un meilleur avenir le soutient, et la vue de ses officiers qui partagent ses privations, l'empêche d'éclater. Si, après l'entrée des Français dans Rome en 1798, on n'eût pas vu des généraux se partager les dépouilles de l'Italie, tandis que l'armée était sans solde et sans habits, une sédition, dont les officiers furent les moteurs, n'eût pas éclaté contre Massena. Mantoue en vit une autre dans le même moment et par les mêmes causes; on fit justice et tout rentra dans l'ordre.

Si la perte de la discipline ne tient pas à quelque cause dépendante du gouvernement, il est presque toujours au pouvoir des chefs de la rétablir; on fait manœuvrer les troupes, on les occupe à des travaux dont elles sentent l'utilité, on les assujétit à plusieurs appels par jour avec armes et bagages; on occupe les sous-officiers à des théories, on passe de fréquentes inspections, et l'on montre beaucoup de vigueur.

L'esprit de corps existera dans les fractions de l'armée bien commandées, où la majeure partie des militaires aura les vertus de son état. Dans un corps où règne cet esprit (qu'il ne faut jamais confondre avec celui d'opposition à l'intérêt général), chaque individu s'intéresse à l'honneur et au bien-être du corps dont il fait partie, comme aux siens propres; on ne souffre aucune action déshonorante de personne, et l'individu qui s'en rend coupable, est expulsé par le jugement le plus sévère de

tous, celui de ses camarades; tous s'exposent volontiers pour secourir leurs compagnons en danger; il règne une confiance qui ne connaît rien d'impossible. Cet esprit, si important à faire naître et gage des plus grands succès, peut exister, non seulement dans un régiment, mais sous plusieurs rapports dans une brigade et même une division; on l'a vu régner entre des corps de différentes armes, et on a remarqué que les dangers le faisaient naître quelquefois dans ceux où il n'existait pas.

Nous avons dit que les récompenses jouaient un rôle dans les moyens d'assurer la discipline; il n'est aucun homme qui n'aime à entendre louer sa conduite, qui ne désire être distingué, et c'est à savoir tourner au profit de la discipline ces dispositions naturelles, que consiste une partie du talent d'un bon chef.

La décoration de la légion d'honneur se donne au simple soldat ainsi qu'à tous les grades; l'avancement des soldats et des sous-officiers a lieu d'après leur conduite, non moins que d'après leur instruction. Ces récompenses sont assez rares en temps de paix, tous d'ailleurs n'y peuvent prétendre et n'y prétendent pas; mais, quel que soit votre grade, vous pouvez donner des éloges publics à la conduite du soldat qui s'en rend digne; vous pouvez, par votre témoignage, lui faire obtenir une faveur, telle qu'un congé, une exemption d'appel, de manœuvre. S'il a fait une faute, vous le punissez légèrement, et vous lui faites sentir que vous avez pris en considération sa conduite antérieure. S'il s'agit de faire passer des hommes dans un corps d'élite, vous parlez de ceux qui le méritent, vous attirez l'attention sur leurs services, et le désir de conserver de bons sujets, ne vous fait pas manquer à la justice. Un de vos soldats a-t-il une éducation soignée, excitez son amour-propre, faites-lui sentir qu'il est fait pour avancer, mettez, dans vos manières avec lui, quelque chose qui le fasse considérer de ses camarades.

Excitez les hommes indolents et paresseux, faites-leur

des reproches piquants, sans trop les humilier; réveillez-les par des punitions qui les obligent à se donner du mouvement.

Si vous avez de ces hommes fougueux, indisciplinés, qu'on a peine à conduire, faites-leur envisager les suites de l'insubordination, parlez-leur d'un ton ferme, qu'ils sachent que vous n'êtes pas hommes à les ménager; mais si vous leur voyez faire quelque retour sur eux-mêmes, encouragez les efforts qu'ils font pour se corriger, et peut-être, avec un peu de patience, aurez-vous en eux d'excellents soldats.

Ayez le plus grand soin de vos sous-officiers et brigadiers, témoignez-leur de la confiance, donnez-leur, devant le soldat surtout, des marques de considération; secourez-les dans l'occasion, quand vos moyens vous le permettent, et, si leur éducation ne s'y oppose pas, honorez-les quelquefois en les admettant à votre table.

Vous avez, en campagne, plus de moyens qu'en temps de paix pour exciter vos subordonnés à se bien conduire, l'avancement et d'autres récompenses s'obtiennent alors plus facilement; mais il existe aussi des causes de désordre contre lesquelles l'honneur vous prescrit de lutter sans cesse; ces milliers d'hommes, dont la réunion compose une armée, sont animés de passions violentes : l'ambition sans frein, avec les crimes qui l'accompagnent; le désir des gains illégitimes, obtenus par la violence et la fraude; l'oubli des sentiments de bonté et de commisération envers le malheureux étranger qu'on foule aux pieds : tel est l'état moral de beaucoup de militaires; rappelez donc quelquefois à vos soldats qu'ils sont aussi des hommes, qu'ils ne doivent pas agir comme des bêtes féroces, et que tous sont exposés à rendre promptement compte de leurs actions au grand Etre, qui leur a ordonné de traiter les autres comme ils voudraient l'être eux-mêmes.

OUVRAGES A CONSULTER.

Mémoires politiques et militaires du général Lloyd. Dans la seconde partie intitulée : *Philosophie de la guerre*, les militaires de tous grades peuvent puiser des leçons de morale à leur usage.

Philosophie de la guerre, par le colonel de Chambray, 1824. Ouvrage court, mais substantiel, qui a excité d'injustes critiques. Il faut le lire et le méditer, pour apprécier ce qui tient au moral des troupes, et son influence dans les guerres modernes. On y trouvera d'ailleurs des réflexions sur d'autres sujets non moins importants, et à la portée des jeunes militaires.

Mémoires de Napoléon. On trouvera dans ses observations sur les campagnes de Frédéric, un morceau bien écrit et fortement pensé sur les capitulations ; l'auteur semble d'abord trop sévère, mais, si l'on y réfléchit sérieusement, on sentira la justesse de son opinion.

DE LA TACTIQUE

ET DE SES PROGRÈS.

La Tactique *est l'art de disposer et de faire mouvoir les troupes, de la manière la plus avantageuse à l'emploi de leurs armes.* Il résulte de cette définition que, si l'on se bornait à être *bon manœuvrier*, c'est-à-dire, à n'entendre que le mécanisme des manœuvres, on serait mauvais tacticien; avec quelque mémoire, en effet, on peut facilement retenir des manœuvres et les exécuter dans un champ de mars; mais les adapter aux divers terrains et aux circonstances de guerre, exige un sens droit, quelqu'expérience, un coup d'œil juste, et surtout très-rapide.

La tactique doit donner les moyens de porter, sur un point désigné, le plus de forces possible, avec le plus de sûreté et de rapidité; on peut encore ajouter, pour la cavalerie, de mettre le plus de sabres possible en contact avec l'ennemi.

Ces conditions résultent évidemment de l'importance:

1° D'occuper un terrain avec les forces nécessaires pour le défendre ou y attaquer l'ennemi avec avantage; 2° d'y arriver assez à temps, soit pour y prévenir l'ennemi, soit pour l'étonner par la vivacité de l'attaque; 3° de lui ôter les moyens d'attaquer lui-même pendant l'exécution

du mouvement; 4° puisqu'enfin la cavalerie ne peut combattre en ligne qu'avec ses armes blanches, il faut que tous ses soldats soient disposés pour en frapper l'ennemi.

Une troupe qui manœuvre doit se tenir hors de portée d'être chargée, car elle est alors dans un état de faiblesse, puisqu'elle se sera sans doute rompue en plusieurs fractions pour se mouvoir facilement. Ses manœuvres auront donc en général pour but, de lui faire reprendre le plutôt possible son ordre de combat. Cette considération est surtout importante pour la cavalerie, qui, ne pouvant, comme l'infanterie, résister de pied ferme dans ses diverses formations, a besoin de quelque temps pour se mettre en bataille, et prendre l'élan nécessaire au succès de sa charge. Remarquons néanmoins qu'une cavalerie bien montée et sûre de ses soldats, exécutera encore, à portée de celle de l'ennemi, des mouvements qui causeraient la perte de toute autre, tandis qu'ils seront pour elle le gage du succès.

On doit donc conclure, comme conséquence de ce qui précède, que toute manœuvre doit mettre la troupe qui l'exécute à même de se défendre et d'attaquer dans tous les instants, sur toutes les faces, et dans le plus court délai, si non elle est dangereuse; on peut, d'après ce principe, qui ne souffre pas d'exception, juger de la bonté de toutes les manœuvres, et décider dans quels cas on doit employer chacune d'elles.

La cavalerie, comme les autres armes, doit être dressée pour la guerre; elle ne doit connaître que les mouvements simples et rapides, les seuls praticables devant l'ennemi; ce n'est point en évolutions de parade, en vains exercices à pied, qu'il faut lui faire perdre un temps précieux; que ses soldats soient exercés aux opérations de petite guerre, qu'ils sachent se servir de leurs armes à toutes les allures, qu'ils exécutent la course des têtes, non seulement dans un manége, mais en plein

champ. Qu'on n'oublie pas enfin ces paroles de Bohan : « Que la première nation qui bravera le préjugé, qu'il » faut laisser sa cavalerie à l'écurie et avoir des chevaux » gras ; que les premiers régiments qui oseront sortir » tous les jours et doubler leur travail, auront un avan- » tage immense sur les autres. »

Nous appellerons *méthode de guerre*, l'emploi habituel de certaines manœuvres dans telle circonstance, ou sur tel terrain. La tactique d'une nation pourrait donc être la même que celle d'une autre, sans que sa méthode de guerre fût semblable.

La tactique, adoptée par une nation, doit être basée sur son caractère, si non elle est mauvaise ; ses vices pourront rester inaperçus pendant la paix ; mais la guerre, qui est le creuset de toutes les conceptions militaires, les fera bientôt sentir. Une nation d'un caractère paisible et froid, devra s'attacher à perfectionner le feu de son infanterie et à régulariser ses mouvements ; c'est ce que les Anglais ont fait avec succès, ainsi que les Russes. Une nation vive et impétueuse devra, au contraire, ne regarder le feu, et surtout celui à rangs serrés, que comme un objet secondaire, et s'appliquera à mettre de la rapidité dans ses mouvements, plutôt qu'une régularité qui leur ôterait cet avantage ; telle est la tactique qui conviendra toujours aux Français, quoique l'adresse leur soit naturelle.

Une méthode de guerre doit être calculée sur la nature du pays où l'on combat, sur la tactique adoptée par l'ennemi, et sur son caractère national. Elle ne sera donc pas la même dans les Alpes et les Pyrénées que dans les plaines de Flandre ; elle devra donc encore différer, par exemple, quand on aura pour adversaire une armée anglaise ou espagnole. C'est pour n'avoir pas compris ce principe, que nous avons eu quelquefois des revers, en combattant contre les Anglais.

La tactique n'est pas l'art de conduire les armées; la science indispensable pour y réussir, est la *Stratégie*, mot nouvellement adopté pour exprimer ce qu'on appelait autrefois grande tactique. *Elle est l'art d'esquisser un plan de campagne, de diriger quelquefois, à de grandes distances, une armée sur les points décisifs ou stratégiques du théâtre de la guerre, et, dans les batailles, de reconnaître les points sur lesquels il faut porter les plus grandes masses de troupes pour en assurer le succès.* Les applications de cette science sublime, de toutes les sciences la plus difficile, ont eu de nos jours d'étonnants résultats; un illustre capitaine et un habile écrivain militaire, en ont récemment posé les bases dans leurs écrits, et développé les principes; ils semblent avoir fait de la stratégie une science nouvelle et d'un ordre supérieur à la grande tactique; néanmoins quelques généraux de l'antiquité, et les plus habiles des siècles derniers, Turenne et Frédéric par exemple, l'avaient comprise au moins en partie, et avaient laissé des exemples remarquables de quelques-unes de ses applications.

Ainsi, lorsque Turenne, pour battre plus sûrement 60,000 impériaux, leur laissait prendre des quartiers d'hiver en Alsace, et se retirait en Lorraine par le col de la Petite-Pierre; puis, marchant secrètement sur plusieurs colonnes derrière la chaîne des Vosges, débouchait tout à coup par Béfort au milieu de leurs cantonnements, les surprenait, puis les battait à Turckeim avec des forces inférieures, et leur faisait repasser le Rhin; il laissait un bel exemple d'une combinaison stratégique.

La tactique est l'auxiliaire indispensable de la stratégie : ainsi, quand celle-ci a désigné le point sur lequel une armée doit marcher, le nombre et la composition des colonnes qu'elle doit former, c'est à la tactique à ordonner les troupes de la manière la plus convenable pour s'y rendre et s'y établir; quand la stratégie a dé-

signé le lieu où une bataille sera livrée, les points principaux d'attaque ou de défense, la direction dans laquelle on doit rejeter l'ennemi ou faire une retraite, c'est à la tactique à faire exécuter aux troupes les mouvements qui doivent conduire à ces résultats. Les mouvements de tactique varient selon les armes, les lieux, les troupes et les circonstances; mais il n'en est pas ainsi de ceux de la stratégie, ses principes invariables s'appliquent à tous les pays et à toutes les nations, ils peuvent seulement admettre quelques modifications par leur combinaison avec diverses circonstances politiques qu'il est rarement permis de mépriser.

C'est ainsi que dans la campagne de 1823, la dispersion des troupes françaises en Espagne, quoiqu'au premier coup d'œil contraire aux principes de la stratégie, était cependant justifiée par la nécessité de poursuivre les constitutionnels dans toutes les directions, et par celle de faire éclater les royalistes dans toutes les provinces.

La tactique est-elle, d'après le nouveau système de guerre, aussi importante que par le passé, et ne semble-t-il pas que tous ces perfectionnements intérieurs, ces exigences dans les détails que l'école prussienne a plus ou moins répandus chez toutes les nations européennes, doivent disparaître dans le choc des grandes masses qui décident aujourd'hui de la destinée des empires? Ne suffit-il pas que le soldat d'infanterie sache charger son fusil et soit habitué aux longues marches; que celui de cavalerie sache se tenir à cheval et combattre? Nous répondrons que, dans l'état actuel de l'art comme avant ses perfectionnements, la régularité que l'on exige dans des exercices de parade, n'a jamais été d'aucune utilité à la guerre, et ne fait que dégoûter le soldat; mais qu'on serait dans l'erreur, si l'on s'imaginait que des masses mal disciplinées peuvent se mesurer, avec avantage, contre des troupes moins nombreuses mais manœuvrières.

C'est en tirant fréquemment à la cible, et en manœuvrant avec armes et bagage, que l'infanterie acquiert une adresse indispensable, s'habitue aux marches fatigantes, et ne se fond pas au début d'une campagne. Quant à la cavalerie, sa constitution même lui prescrit plus impérieusement encore d'avoir été long-temps exercée, d'être rompue à toutes les manœuvres, et d'avoir des soldats qui connaissent parfaitement les soins conservateurs des chevaux. Nous dirons que dans les batailles qui se livrent aujourd'hui, et qui embrassent quelquefois plusieurs lieues de terrain, les grandes masses qui se choquent, formées de bataillons et d'escadrons, ne sont capables d'ensemble que par l'instruction particulière des individus qui les composent; que la tactique, quoique disparaissant en apparence sous la stratégie qui combine et dirige de grands plans, n'a cependant rien perdu de son influence, parce qu'après tout, c'est elle qui les exécute.

Des troupes qui ont l'habitude de l'ordre et de la discipline, qui savent se ployer en colonne et se déployer rapidement, se disperser en tirailleurs, se rallier en un clin d'œil et tirer juste; conduites d'ailleurs par des chefs de corps, et des généraux qui ont l'habitude d'appliquer ces manœuvres à tous les terrains et à tous les événements; ces troupes, disons-nous, pourront avoir des revers par l'effet d'une stratégie supérieure; mais elles les feront payer chèrement; ils seront sans résultats désastreux, l'honneur des armes sera sauvé, et les succès de ces troupes seront immenses, dès qu'une meilleure stratégie viendra les diriger.

La tactique, nécessairement dépendante de la nature des armes, a dû changer lors de l'invention de la poudre, et se perfectionner à mesure que les armes à feu se perfectionnaient elles-mêmes; les Turcs, qui avaient conservé la tactique qui les fit vaincre dans les XV[e] et XVI[e] siècles, n'éprouvaient plus que des revers, lorsqu'ils

ont enfin senti, dans ces derniers temps, qu'il fallait l'abandonner pour prendre celle de leurs ennemis.

Quoique le but de cet ouvrage ne comporte pas l'histoire de la tactique, nous croyons utile d'apprendre par quels degrés elle est arrivée au point où nous la voyons, et nous en ferons une esquisse rapide, depuis l'invention des armes à feu.

La poudre fut connue en Europe vers l'an 1330, et l'usage de l'artillerie commença à s'y répandre quelques années plus tard. On imagina, vers 1420, de suspendre les canons sur des affûts à roues, et l'artillerie, bornée jusqu'alors aux siéges, parut dans les batailles. Elle était cependant loin d'être aussi légère qu'on la voit de nos jours : elle était d'une pesanteur extrême, et embarrassait les troupes dans leurs mouvements; son service, encore dans l'enfance, ne lui permettait de tirer qu'avec lenteur, et les manœuvres lui étaient inconnues; aussi était-elle rarement nombreuse dans les armées; ce ne fut que dans le XVII[e] siècle que les Suédois, l'ayant rendue beaucoup plus mobile, la firent paraître avec succès dans la guerre de trente ans, où elle se multiplia. Elle ne cessa, depuis cette époque mémorable, de marcher vers sa perfection, et, par une conséquence naturelle, la tactique, restée en quelque sorte stationnaire, fit à son tour de rapides progrès.

Les armes à feu portatives restèrent aussi long-temps dans l'enfance que l'artillerie même. Les arquebuses à mèche, types du fusil actuel, avaient été imaginées vers la fin du XIV[e] siècle. On y mit d'abord le feu avec la main, et, plus tard, par le moyen d'un ressort garni d'une mèche. A cette arme incommode, qui obligeait le soldat à porter toujours du feu, que la pluie éteignait, et qui le trahissait dans les marches de nuit, on chercha à substituer *l'arquebuse à rouet*, inventée à Nuremberg en 1517. Une roulette d'acier canne-

lée, muc par un ressort violent, quelquefois compliqué, tournait contre une pyrite ou pierre métallique, qu'un chien portait entre ses mâchoires, et en détachait des étincelles qui mettaient le feu à la poudre du bassinet. C'était un grand pas vers la batterie moderne; mais la lenteur avec laquelle on chargeait cette arme, sa facilité à se détraquer, et la fréquence des ratés empêchèrent l'infanterie de s'en servir; la cavalerie seule l'adopta, parce que l'arquebuse à mèche lui était encore plus incommode, et elle y joignit les *pistolets à rouet*.

Les Espagnols qui, dans les guerres de Charles-Quint et de Philippe II, combattirent tour à tour en Allemagne, en Italie, en Flandre et en France, imaginèrent, pour se donner de la supériorité, une arquebuse d'un calibre supérieur à celui en usage, et percèrent avec elle les armures épaisses dont on se couvrait pour être garanti des coups d'arquebuse; Cette arme, connue vers 1550 sous le nom de *mousquet*, était fort pesante, portait d'abord des balles d'un quart, et s'allégea ensuite jusqu'à n'en porter que de 10 à la livre; elle reçut quelques améliorations dans son mécanisme, d'abord le même que celui de l'arquebuse à mèche, et fut enfin généralement adoptée.

Le feu de l'infanterie ne pouvait être vif; les charges de poudre étaient renfermées dans de petites boîtes en bois ou en fer-blanc, suspendues à une bandoulière; une poudre plus fine, contenue dans une poire, servait à amorcer; un petit sac renfermait des balles, dont le soldat remplissait sa bouche au moment du combat, et quelques brasses de mèche passaient d'une épaule à l'autre. Ce ne fut que vers 1630, dans la guerre de trente ans, que Gustave-Adolphe imagina les cartouches, dont l'usage ne devint cependant général qu'à la fin de ce siècle, et encore conservait-on une poudre particulière pour amorcer.

Remarquons ici que l'infanterie, méprisée dans les siècles d'ignorance, parce que les gentilshommes dédaignaient d'y servir, avait appris le secret de sa force, depuis que de simples paysans suisses, soulevés contre les ducs d'Autriche, avaient repoussé les chevaliers allemands. L'infanterie suisse devint célèbre, Louis XI en soudoya un corps de 6,000 hommes, et François Ier, qui en avait éprouvé la valeur à Marignan en 1515, voulut à son tour avoir une infanterie nationale, dont il forma des corps auxquels il donna le nom de légions, et qui reçurent celui de régiments sous Henri II.

Le peu de vivacité du feu, causé par l'imperfection des armes, obligeait l'infanterie à se mettre sur une grande profondeur pour résister à la gendarmerie. Elle avait adopté des Suisses la méthode de combattre en colonnes profondes. Mais c'était encore une autre cause de la lenteur de ses décharges, car il fallait attendre qu'un rang qui avait tiré eût démasqué l'autre, en se rompant à droite et à gauche, pour que celui-ci fît feu à son tour; on avait pour cela des mouvements fort compliqués, et quelquefois encore le premier rang, après avoir fait feu, se mettait à plat ventre, le deuxième, genou en terre, et le troisième inclinait les têtes pour permettre aux autres de tirer.

Quoique la cavalerie ne fût pas ce qu'elle est de nos jours, elle eût eu encore trop d'avantage contre une infanterie si mal armée, si celle-ci n'eût conservé les longues piques du moyen âge; ainsi les deux tiers d'abord, puis la moitié, puis enfin un quart des fantassins de chaque bataillon, en étaient armés. Les mousquetaires se plaçaient aux ailes, et les piquiers au centre, quand une charge de cavalerie n'était pas à craindre, sinon deux rangs de piquiers, mettant genou en terre, couvraient contre elle quatre à six rangs de mousquetaires tirant par-dessus leurs têtes.

Cependant on avait inventé en Italie, vers 1630, une batterie armée d'une pierre (en Italien *focile*, d'où est venu le mot fusil), qui dispensait d'avoir une mèche allumée pour tirer le mousquet; cette invention eut d'abord de la peine à prendre faveur, elle n'avait pas la perfection qu'elle acquit depuis; des étrangers lui firent un meilleur accueil que les Français, qui n'armèrent d'abord de fusils que quelques soldats par régiment d'infanterie et de cavalerie; nos soldats se dégoûtèrent cependant des piques, inutiles pour combattre de loin, et avec lesquelles une partie des troupes ne pouvait répondre au feu de l'ennemi, et, malgré d'assez vives oppositions, leur préférèrent le fusil, quand on eut trouvé le moyen de lui adapter une baïonnette, sans s'ôter la faculté de tirer, chose qu'on n'avait d'abord pu faire; la pique perdit alors le seul avantage qu'elle eût conservé sur le fusil, et, en 1703, d'après le conseil de Vauban, les piques et les mousquets, abandonnés, furent remplacés sans retour par le fusil à baïonnette. L'infanterie, qui avait successivement diminué sa profondeur sous Louis XIII et Louis XIV, ne combattait plus que sur quatre rangs à la fin du règne de ce monarque; c'était une conséquence du perfectionnement des armes à feu; leur tir étant plus vif et plus sûr, on pouvait mieux résister à la cavalerie sans une grande profondeur; comme d'ailleurs le feu de l'ennemi devenait aussi plus dangereux, on eût perdu trop d'hommes, si on n'eût adopté un ordre mince.

La *Gendarmerie*, composée de gentilshomes, était organisée en compagnies d'ordonnance, d'une force très-variable. Couverte d'armures épaisses, montée sur de puissants chevaux bardés de fer, cette cavalerie avait, pour armes offensives, une lance de seize à dix-huit pieds de long, une forte épée propre à tailler et à pointer, et une masse d'armes. Chaque gendarme le-

vait tantôt quatre, quelquefois six soldats, plus ou moins, qu'il équipait, montait et amenait à la guerre, au moyen d'une solde très-élevée qu'il recevait du Roi; ils formaient la cavalerie légère de la compagnie, et se divisaient en pages ou varlets, coutilliers ou arbalétriers, dénominations qui bientôt se réunirent dans celle d'arquebusiers à cheval, d'après leur arme principale; cette organisation fut adoptée dans la majeure partie de l'Europe; la réunion du gendarme et de ses soldats se nommait la lance fournie: elle était plus forte en Allemagne qu'en France.

La gendarmerie se rangeait pour combattre sur plusieurs rangs, placés à quarante pas environ les uns derrière les autres; quelquefois les cavaliers étaient serrés, souvent ils étaient espacés. La cavalerie légère, placée en avant et sur les flancs des gendarmes, éclaircissait les rangs ennemis en tiraillant; une partie se tenait en arrière, et se lançait ensuite à la poursuite des vaincus.

Les arquebusiers, formés plus tard en escadrons, adoptèrent aussi une autre tactique; chaque rang partait successivement au galop, s'arrêtait, faisait feu sur l'ennemi, et revenait charger ses armes à la queue de l'escadron. La vitesse n'était pas d'ailleurs un des attributs de cette cavalerie légère, plus pesamment armée que les cuirassiers de nos jours.

Cependant Charles-Quint, sentant l'inconvénient de ces lignes minces de cavalerie rapprochées, qui, dans une charge manquée, se nuisaient au lieu de se secourir, forma sa gendarmerie en escadrons de vingt hommes de front, sur autant de profondeur, afin d'enfoncer les lignes des Français, et organisa ses arquebusiers à cheval en *cornettes* ou compagnies particulières. On adopta donc le principe que la profondeur augmente la résistance et la force, principe faux et dangereux qui anéantit toute légèreté dans la cavalerie. Les Français, au lieu de

sentir que le seul moyen de rompre les masses lourdes et inhabiles de leurs adversaires, était de manœuvrer pour les prendre en flanc, d'espacer davantage leurs lignes, et d'y ménager des intervalles, adoptèrent à leur tour l'ordre profond, persuadés que leurs défaites à Gravelines et à Saint-Quentin, étaient dues à l'ordre mince, et leur gendarmerie perdit les qualités qui l'avaient rendue si redoutable.

Les arquebusiers à cheval se multiplièrent, à mesure que la noblesse, diminuée par les guerres civiles, et trop pauvre pour se procurer les grands chevaux propres à son service, ne pouvant remplir les cadres des compagnies d'ordonnance, occupa la plupart des emplois dans l'infanterie. La portée des arquebuses ayant paru insuffisante, on fit entrer dans les compagnies d'arquebusiers jusqu'à cinquante hommes, dont les armes, plus longues et d'un plus fort calibre, s'appelèrent *carabines*; la gendarmerie augmenta l'épaisseur de ses armes, pour résister aux coups de la carabine et du mousquet; elle se chargea, dit Lanoue, d'enclumes au lieu d'armures, et s'apesantit encore davantage.

Les Reîtres (die Reüter), cavalerie allemande composée de soldats mercenaires, qui s'armaient et se montaient à leurs frais, suppléèrent à la faiblesse de la gendarmerie. Attirés par l'appât du butin, ils vinrent combattre en France et en Flandre, pendant les guerres civiles de ces deux pays; montés sur des chevaux de taille médiocre, ayant des armures moins épaisses que celles des gendarmes, ils se servaient de l'épée et de longs pistolets, et, plus légers que la gendarmerie, ils la battirent souvent.

Les arquebusiers à cheval, trop lourds pour être utiles dans beaucoup de circonstances, firent imaginer les dragons, soldats sans armes défensives, qui portaient un long mousquet en bandoulière, et une épée; c'était d'a-

bord de l'infanterie, montée sur des chevaux de bagage ou de réquisition. Selon les uns, ils doivent leur origine au duc de Brissac en 1555; selon d'autres, au duc de Parme en 1582; mais il paraît qu'en France on fit souvent faire leur service aux arquebusiers à cheval, qui mettaient alors pied à terre.

La lance fut abandonnée en France sous Henri IV, par la rareté des chevaux propres à monter les lanciers; les tournois étant d'ailleurs abolis depuis la mort de Henri II, la jeune noblesse avait perdu l'habitude de se servir de cette arme; les Espagnols conservèrent cependant quelques compagnies d'ordonnance ainsi armées; chez les Russes et les Polonais, la lance ne cessa d'être en faveur; Gustave-Adolphe l'ôta aux Suédois dans la guerre de trente ans.

On avait donc obtenu, après les longues guerres du seizième siècle, une cavalerie sans mobilité et dont la tactique reposait sur de faux principes; une cavalerie qui, se méprenant sur sa véritable force, avait abandonné l'arme du choc, pour combattre avec des armes à feu. Engagée dans une fausse route, ses progrès dans le dix-septième siècle, furent peu sensibles, malgré les habiles généraux qui commandèrent les armées de cette époque, et la cavalerie, toujours dans une proportion exagérée avec l'infanterie, y eut rarement des succès, en rapport avec sa force numérique. Elle avait cependant, il faut le dire, adopté quelques idées plus saines que dans le siècle précédent; elle s'était débarrassée, sous Louis XIII, des armures qui l'écrasaient, et s'était même jetée dans l'excès contraire; elle avait été organisée en régiments par ce prince; elle avait diminué sa profondeur, et ne se formait plus que sur trois ou quatre rangs sous le règne de Louis XIV; cependant, quoique divers généraux français et étrangers la fissent souvent combattre l'épée à la main, elle avait toujours ses longs pistolets et des mous-

quetons. Chaque régiment avait ses mousquetaires, quelques-uns même étaient entièrement armés de mousquets ou de fusils; jamais les dragons, devenus très-nombreux, ne combattirent plus souvent à pied.

Ce n'était pas tout encore, et d'après le principe que pour rendre des troupes plus capables d'attaque ou de résistance, il faut faire soutenir une arme par l'autre, on en faussait l'application, en plaçant des pelotons de mousquetaires dans les intervalles des escadrons; on mêlait donc ces deux armes, ce qui ôtait toute impulsion à la cavalerie, obligée de se conformer à la lenteur de l'infanterie. C'était une suite d'un préjugé du seizième siècle, auquel obéissait aussi Montécuculi, en combattant même contre les Turcs, et qui occasionna plusieurs défaites aux Impériaux.

La cavalerie n'était pas manœuvrière, ses mouvements étaient difficiles et compliqués; ses chevaux n'étaient pas dressés, on se contentait de les habituer au feu; les officiers seuls exigeaient davantage des leurs; l'instruction était presque nulle et abandonnée à l'arbitraire des chefs de corps. Les charges n'avaient donc ni l'ordre, ni l'ensemble qu'on leur voit de nos jours, elles se faisaient habituellement au pas et au trot, et c'était par le feu qu'elles commençaient; quand on chargeait au galop, l'ordre n'était plus possible, c'était en fourrageurs que l'on combattait.

Il serait cependant injuste d'oublier que, malgré sa mauvaise tactique, la cavalerie française eut dans le dix-septième siècle, par sa valeur individuelle et l'habileté de ses généraux, des faits d'armes que ceux de nos jours n'ont pas surpassés. Ainsi Condé, que sa valeur impétueuse et son coup d'œil d'aigle rendaient si propre à la conduire, chargeant à Rocrol, avec 4,000 chevaux, la cavalerie espagnole qu'il culbuta, détruisit ensuite ces vieilles bandes d'infanterie, qui faisaient la force de l'armée ennemie.

Ainsi, Turenne dut à la cavalerie de son aile gauche, rangée sur le bord de la mer, la victoire qu'il remporta sur les Espagnols près Dunkerque, en 1658.

Au combat de Leuze, en 1691, on vit le maréchal de Luxembourg faire plusieurs charges impétueuses, à la tête de vingt-huit escadrons, en culbuter soixante-douze des Impériaux et des Hollandais, et leur prendre quarante étendards.

C'était encore lui qui, l'année précédente, avait à Fleurus porté, par un mouvement hardi, une grande partie de sa cavalerie sur le flanc gauche des alliés, et avait avec elle décidé la victoire.

En résumé : l'art de la guerre avait fait des progrès sensibles sous Gustave, Turenne et les généraux formés à leur école. Les campagnes de Turenne surtout sont remarquables, par des conceptions hardies quoique ne laissant rien au hasard, par la rapidité des marches, et de savantes dispositions dans les batailles; mais l'organisation des corps est vicieuse, leur administration mauvaise, les emplois s'y vendent; mais la tactique élémentaire est toujours dans l'enfance, les manœuvres sont dangereuses, parce qu'elles ne se font qu'en désordre et avec lenteur; les troupes ne font que des exercices puérils; les plus habiles généraux sont obligés de lutter contre mille difficultés, à peine soupçonnées de nos jours, et sont contrariés sans cesse dans l'exécution de leurs projets, par les moyens mauvais ou ridicules, alors en usage pour faire mouvoir les troupes. Enfin la discipline se perd dans nos armées vers la fin du règne de Louis XIV, la faveur envahit tous les postes éminents, on voit des colonels enfants à la tête des corps, le mal augmente encore après ce monarque. On s'indigne en lisant, dans le maréchal de Saxe, la peinture des désordres qui régnaient parmi nos troupes; on ose à peine croire le comte de Melfort, ce militaire estimable qui contribua

à la restauration de notre cavalerie, quand il dit : qu'avant la guerre de 1740, la dixième partie des officiers ne savait pas manier ses chevaux, que l'ignorance était profonde, que rien n'était plus rare que de voir un régiment monter à cheval pour s'exercer, qu'un colonel eût déplu à ses officiers et eût été décrié dans l'armée s'il eût osé le faire. Chose naturelle, en effet, dans une armée où les capitaines, tout à la fois propriétaires et entrepreneurs de leurs compagnies, redoutaient les exercices qui pouvaient en détériorer l'équipement.

Frédéric parut enfin, et avec lui une tactique nouvelle; héritier, en 1740, d'une armée manœuvrière et solidement constituée, dans laquelle Léopold, prince d'Anhalt, avait introduit le pas cadencé inconnu ailleurs, la baguette de fer au lieu de celle de bois partout en usage, et réduit à trois rangs la profondeur de l'infanterie; Frédéric, doué du génie de la guerre et de cette trempe d'âme, qui fait courber toutes les résistances, fit faire un pas de géant à la tactique; secondé par ses généraux Saldern et Gaudi pour l'infanterie, Ziethen et l'audacieux Seidlitz, le premier officier de cavalerie de son siècle, il donna à ses manœuvres une précision et une célérité jusqu'alors inconnues : la lenteur disparut des évolutions; une colonne profonde se déployait, une armée se mettait en bataille en quelques minutes; créateur d'une nouvelle méthode de guerre, il étonna ses ennemis par l'ordre et la rapidité de ses marches, l'impétuosité de ses attaques, et la vivacité du feu de son infanterie.

La force de celle-ci ne paraissait pas douteuse aux généraux du siècle précédent, mais celle de la cavalerie, mal comprise, inspirait peu de confiance en Allemagne où les Turcs en montraient une supérieure; Folard, grand partisan de l'infanterie, prétendait que notre entêtement pour la cavalerie passerait de mode. Cependant

Charles XII, qui connaissait parfaitement cette arme, et savait la faire combattre, en avait tiré un grand parti; mais la carrière militaire de ce prince avait été trop courte pour que ses leçons fussent répandues, ou fissent une impression durable; il était réservé à Frédéric d'apprendre à l'Europe le parti que des mains habiles pouvaient en tirer. Elle abandonna sous lui l'usage du feu en ligne, se forma sur deux rangs, chargea au galop dans le plus grand ordre. Elle abandonna encore l'antique méthode de se placer constamment aux ailes d'une armée, et d'admettre de l'infanterie dans ses intervalles. Sa cavalerie légère cessa d'être irrégulière : elle sut à la fois combattre dispersée, comme les hussards hongrois, et en ligne, avec l'aplomb des cuirassiers. Sa cavalerie se divisa sur un champ de bataille en corps de vingt, trente et quarante escadrons, et apprit à gagner rapidement les flancs de son adversaire; elle fit ainsi des charges décisives, sauva plusieurs fois ses armées, et sur vingt-deux grandes batailles, livrées par Frédéric ou ses généraux, la cavalerie prussienne, bien montée et bien conduite, décida quinze fois la victoire.

Cependant l'artillerie s'était prodigieusement accrue dans les armées qui combattaient dans la guerre de sept ans; l'obusier, cette arme si dangereuse à la cavalerie, et qui abrège la défense des lieux habités, avait été employé avec succès par les Prussiens. L'artillerie, avec ses lourdes pièces de tous calibres et leurs massifs affûts, n'était plus assez légère pour suivre les mouvements des troupes, qu'une tactique nouvelle avait rendus si rapides; la cavalerie surtout sentait le besoin d'une amélioration dans ce genre, et voyait l'avantage de se faire accompagner partout de ce puissant auxiliaire : aussi Frédéric fit-il en 1759, au camp de Landshut en Silésie, le premier essai d'une artillerie à cheval, et, en 1762, l'avantage de cette invention fut démontré à l'affaire de

Reichenbach, où trente-cinq escadrons prussiens, soutenus par une batterie de dix pièces d'artillerie légère, passèrent les défilés de plusieurs ruisseaux, se déployèrent très-près des Autrichiens, et les attaquèrent avec succès.

La guerre de sept ans offrit le phénomène d'un souverain, luttant victorieusement contre les trois grandes puissances continentales, quoique ses provinces dispersées fussent peuplées au plus de 6,000,000 d'habitants; ses ennemis l'admiraient en le combattant, et, à la paix de 1763 qui termina cette guerre, on s'empressa de toutes parts de rechercher les causes de ses succès. Des hommes superficiels les attribuèrent uniquement à la discipline de fer de son armée, à son réglement de manœuvres, à son pas oblique, à la coupe même de ses uniformes. On fut assez aveugle pour ne pas voir que le génie de Frédéric et la médiocrité des généraux qu'on lui avait opposés, avaient été dans la balance d'un aussi grand poids que sa tactique, dont on ne voyait que le mécanisme, sans s'attacher à son esprit.

L'exercice prussien, les manœuvres, toutes les minuties et les rigueurs du service de cette armée, furent imités et même calqués plus ou moins en Europe, sans égard à tout ce que le caractère national et le mode de recrutement devaient y apporter de différence. Les Français qui, par les soins du maréchal de Saxe, avaient, vers 1740, commencé à améliorer leur tactique, partagèrent cet esprit d'engouement qui outrepassait le but en voulant l'atteindre, et leur armée fut fatiguée et dégoûtée par une multitude de variations dans son organisation et son instruction; on ne peut nier néanmoins qu'elle n'y gagna des améliorations importantes; des écoles de cavalerie furent créées, et l'attention des officiers appelée sur l'équitation, jusqu'alors très-négligée dans les troupes. Un lieutenant d'infanterie prussien, M. de Pirsch, attiré en France en 1770, nous apprit les manœuvres

de sa nation. Divers règlements parurent, et après avoir été successivement corrigés, firent place à l'ordonnance de 1788, qui réglait les manœuvres de la cavalerie, et à celle de 1791, qui déterminait celles de l'infanterie.

De grandes améliorations avaient eu lieu, dès 1765, dans l'artillerie française. Le célèbre Gribeauval, qui s'était distingué au service de l'Autriche, avait senti, en combattant les Prussiens, la nécessité d'alléger son matériel, et, malgré beaucoup de contradictions, avait réussi à faire fondre des pièces plus légères que les anciennes, et à construire des affûts plus mobiles et aussi solides. L'artillerie de campagne, jusqu'alors sans divisions permanentes aux armées, fut organisée par lui en batteries de huit bouches à feu. Il n'avait cependant osé établir chez nous l'artillerie à cheval, quoiqu'il en sentît les avantages, et ce ne fut qu'en 1792 que les premiers essais en furent faits à l'école de Metz, par le général d'Aboville.

Nous avons vu la tactique suivre jusqu'ici, dans ses progrès, le perfectionnement des armes à feu : la batterie du fusil actuel, sa baguette de fer et l'invention des cartouches, ont successivement donné aux feux d'artillerie et de mousqueterie, une vivacité qui a fait diminuer la profondeur sur laquelle on se rangeait ; les baïonnettes ont fait disparaître les piques. Un grand homme a appris aux troupes à se mouvoir avec précision et célérité, à mieux se combiner sur un champ de bataille ; la cavalerie surtout a presqu'atteint la perfection en Prusse, et a fait des progrès ailleurs ; l'artillerie a vu s'ouvrir pour elle une nouvelle carrière. La révolution française éclate, et cet événement, purement politique, a cependant sur la tactique une influence singulière ; mais cette influence n'a plus pour cause de nouveaux perfectionnements dans les armes à feu ; c'est la situation politique de la France, et par suite celle où se trouvent

les autres puissances, qui fait naître une tactique, ou, pour mieux dire, une méthode de guerre nouvelle, et dont plusieurs traits rappellent cependant ces temps déjà reculés, où l'on combattait en épais bataillons hérissés de piques, et flanqués d'arquebusiers dispersés en tirailleurs.

Le recrutement qui, en 1791, ne portait en Europe que sur certaines classes, et dont les produits insuffisants se suppléaient par des enrôlements à prix d'argent, devint national en France; les priviléges disparurent, tout citoyen put être appelé aux armes. L'enthousiasme d'abord, puis la terreur révolutionnaire, et les réquisitions, firent marcher la jeunesse aux frontières contre l'étranger qui les menaçait toutes. Il fallait faire combattre ces masses nombreuses, la plupart ignorantes et peu disciplinées, contre ces troupes prussiennes et autrichiennes, les plus manœuvrières de l'Europe. Le réglement de 1791, avec ses manœuvres lentes et compassées, ne pouvait suffire dans une crise de ce genre: on résolut donc de suppléer à la discipline par le nombre, à l'instruction par une nouvelle méthode de guerre, qui favorisât l'audace et l'adresse individuelles; la guerre de tirailleurs enfin fut imaginée comme un des besoins du moment; ce genre d'attaque, bien compris par des hommes spirituels et adroits, étonna des ennemis habitués aux feux réguliers, et dont les moyens de recrutement bornés, ne leur donnaient d'ailleurs qu'une espèce d'hommes inférieure à celle qui les combattait; ils éprouvèrent donc de grandes pertes, et, quoique celles des Français fussent en réalité plus grandes encore, par l'affreux désordre qui régnait dans toutes les branches de l'administration, ces pertes se réparant promptement, furent d'abord inaperçues.

Cependant la guerre de tirailleurs, si convenable dans les Alpes et les Pyrénées, ne pouvait suffire dans les

plaines de la Belgique, où la nombreuse cavalerie des alliés avait tant d'avantage; il fallait adopter un ordre assez solide pour lui résister, et qui, déguisant d'ailleurs le danger aux yeux du plus grand nombre, fût en même temps capable de l'électriser, et de le faire combattre sans instruction préalable; on y parvint en combattant rarement en ligne déployée, comme le prescrivait le réglement à l'instar des Prussiens, et la colonne serrée, employée par lui pour faciliter les déploiements, et tant recommandée par Folard, devint aussi l'ordre de combat; ainsi les colonnes françaises, marchant l'arme au bras, et quelquefois même baïonnettes croisées, précédées de nombreux tirailleurs, chargeaient les longues lignes ennemies, qui rarement osaient les attendre. La cavalerie, très faible en 1792 et 1793, se recruta parmi les compagnies de grenadiers de l'infanterie, et acquit d'excellents soldats, mais n'eut pas, aussi long-temps que celle-ci, des masses d'hommes et de chevaux à sacrifier; le désordre des finances la réduisit souvent même au-dessous de ce qu'elle devait être, et quoiqu'elle eût pris, dans les corps de nouvelle formation, la coutume de tirailler et de combattre en fourrageurs, elle y renonça dès que le temps eût permis d'y établir plus d'instruction, et de la faire revenir à sa véritable tactique. L'artillerie fut très-nombreuse dans les armées républicaines, par l'enlèvement des métaux des établissements religieux et chez les particuliers. C'était une conséquence naturelle de la quantité d'hommes non aguerris qu'on faisait marcher, on sentait le besoin de leur inspirer, avec ce puissant auxiliaire, une confiance qu'ils n'avaient pas encore en eux-mêmes. L'artillerie à cheval, si propre à ce nouveau genre de guerre, et recrutée d'abord des meilleurs canonniers à pied, eut surtout des succès remarquables, non moins dus à son adresse qu'à son audace.

Ce n'était cependant pas à ces innovations seules, que

se bornait le nouveau système : les tentes, qu'il était impossible de fournir à tant de combattants, disparurent des armées, le bivouac les remplaça; on ne forma plus de magasins à l'avance, parce qu'on était sans argent; on imita l'exemple oublié des anciens et de quelques généraux modernes; on vécut, au jour le jour, de réquisitions en tout genre; de ces deux causes réunies, résulta une rapidité singulière dans les mouvements. Au lieu d'attaquer toujours de front, l'emploi des tirailleurs permit de faire sans cesse des entreprises sur les flancs de l'adversaire, et de les tourner. L'énergie qui animait de jeunes armées, que n'enchaînaient ni routine ni préjugés, l'esprit d'envahissement du gouvernement républicain, le désir de propager ses doctrines, rendirent bientôt habituel ce qui ne se voyait que rarement dans les anciennes guerres, et comme fort simple ce qui passait pour impossible : ainsi les places fortes furent dépassées sans qu'on s'arrêtât à les assiéger; les fleuves les plus larges furent franchis habituellement sous les yeux de l'ennemi; des montagnes, réputées inaccessibles, furent traversées avec de l'artillerie même; on ne borna plus un plan de campagne à la conquête de quelques places ou d'une province, on se dirigea d'abord sur la capitale d'un royaume, pour de là le conquérir en entier. L'organisation des armées en divisions, imaginée par Frédéric, et introduite dans nos armées par M. de Broglie, servit parfaitement le nouveau genre de guerre : on rendit la division plus parfaite, en la composant de toutes les armes, afin qu'elle pût combattre, même isolée, sur tous les terrains; mais ce mode avait néanmoins des inconvénients, relativement à la cavalerie qui, disséminée ainsi dans toute une armée, ne pouvait que difficilement faire des charges décisives; aussi ne tarda-t-on pas à faire d'elle un corps séparé; c'était un pas vers un meilleur

emploi de cette arme, mais le but fut bientôt outrepassé, ainsi que nous l'expliquerons ailleurs.

Le général qui, au 18 brumaire (9 octobre 1799), renversa le gouvernement républicain et en usurpa les pouvoirs, rétablit, dans toutes les parties de l'administration, un ordre que celui-ci n'avait pas. Le nouveau système de guerre, dont, mieux que personne, il avait tiré parti en Italie et en Egypte, se retrempa sous sa main puissante, et prit une nouvelle direction. Les camps établis en 1803 sur les côtes de l'océan, où les troupes furent long-temps exercées aux grandes manœuvres d'ensemble; la création d'une école militaire pour l'infanterie, la réorganisation de celle de cavalerie à Versailles, qui avait eu lieu quelques années avant, répandirent dans l'armée une instruction solide. Des corps de soldats du train d'artillerie furent créés, et assurèrent les succès de cette arme, qui ne dépendirent plus de la cupidité des entrepreneurs, qui louaient à l'état des chevaux et des charretiers pour conduire son matériel.

Sous l'empire, la cavalerie ne fut plus répartie dans les divisions d'infanterie, ce qui fut souvent un mal; on n'en attacha qu'aux corps d'armée composés de plusieurs divisions; le reste, constamment réuni au corps de réserve, marcha et combattit en grandes masses, qui souvent présentèrent de graves difficultés pour les faire subsister et les employer à propos; elles eurent quelquefois néanmoins des succès comparables à ceux de la cavalerie de Frédéric, par la valeur qu'elles déployèrent, plutôt encore que par la bonté de leur matériel et l'instruction du soldat. La grosse cavalerie reçut les doubles cuirasses qu'elle avait souvent prises et abandonnées depuis Louis XIII, et se rendit redoutable; les dragons, au contraire, dont on voulut de nouveau exiger deux services, prouvèrent la fausseté de cette conception; les lances, qui avaient reparu un instant en France avec le maréchal de

Saxe, y reprirent faveur; leurs effets dans les mains des Polonais qui combattaient dans nos rangs, étaient remarquables, et six anciens régiments de dragons devinrent lanciers à leur tour. Les entreprises de Napoléon eurent un plus grand caractère que celles des autres généraux de la république; ses campagnes furent plus courtes et eurent de plus grands résultats; ses vastes conceptions stratégiques, souvent bien comprises et exécutées par des généraux, qui avaient eux-mêmes commandé des armées, surpassèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; avec lui, la destinée d'un empire dépendit du gain d'une seule bataille, parce que personne ne l'égala dans l'art de démêler le point faible de ses adversaires, de les accabler par une accumulation de toutes ses forces, de les poursuivre sans relâche dans toutes les directions; parce que personne, en un mot, ne comprit aussi bien que lui la science de la stratégie, et ne réunit d'aussi grands moyens matériels pour en exécuter les plans.

La tactique, proprement dite, ne fit cependant sous lui aucun progrès; les manœuvres de l'infanterie restèrent avec leurs imperfections, et ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'aucun réglement ne suppléa à l'omission reprochée à celui de 1791, qui se taisait sur l'instruction des tirailleurs, en sorte qu'à cet égard, c'était l'expérience ou l'instinct seul qui guidait officiers et soldats. Les manœuvres, de la cavalerie, revues en 1804, reçurent provisoirement quelques améliorations, tout en laissant beaucoup à désirer pour les évolutions de ligne.

Les guerres de l'empire furent extrêmement destructives d'hommes et de chevaux, par la dissémination des forces françaises sur de si vastes pays de climats différents, la fréquence des combats, la rapidité des marches, et le désordre qui se mit à la fin dans l'organisation des armées et dans leur administration. A nulle époque, en effet, on ne vit créer un plus grand nombre de ces corps

provisoires d'infanterie et de cavalerie, où ne régnaient ni discipline, ni esprit de corps; on ne vit dépasser la force que la raison a assignée aux fractions des régiments, dont une partie des bataillons ou escadrons combattait d'ailleurs quelquefois en Allemagne, et l'autre en Espagne; on n'apporta moins de soins à la composition des différentes armes, où l'on sembla oublier que le recru, choisi convenablement, est à demi-soldat; on n'oublia davantage, surtout en Espagne, que, sans vivres et sans solde assurés, la discipline devient nulle, et qu'alors les succès sont difficiles ou impossibles. L'instruction, si bonne dans nos armées depuis 1804, disparut peu à peu par le renouvellement continuel des cadres, le soldat ne reçut plus d'instruction préalable et passa de ses foyers aux armées actives; l'armée ne fut plus que mal recrutée par une population épuisée et mécontente, et Napoléon n'eut enfin qu'une poignée d'hommes à opposer aux efforts de l'Europe conjurée. Il périt par le gigantesque de ses entreprises, et pour n'avoir pas senti qu'il avait usé tous les moyens politiques et militaires, qu'il avait reçus des mains de la révolution.

Les puissances continentales, instruites par de longs revers, adoptèrent à leur tour le système de guerre des Français, combattirent avec de nombreux tirailleurs, organisèrent comme eux leurs masses combattantes, les recrutèrent et les firent subsister par les mêmes moyens. Les Anglais seuls n'adoptèrent qu'une partie du nouveau système, et s'en créèrent un autre plus convenable à leur situation géographique, ainsi qu'à leurs moyens de recrutement, que leur forme de gouvernement ne permettait pas de changer.

OUVRAGES A CONSULTER.

Traité sur la cavalerie, par le comte Drummond de Melfort; Paris, 1776, in-fol. Il est intéressant pour étudier les progrès de la cavalerie en France, dans le XVIIIe siècle; on la voit sortir peu à peu de l'ignorance où elle végétait, et commencer à adopter de bonnes manœuvres, qu'on devait encore perfectionner.

Geschichte der krieg kunst (Histoire de l'art de la guerre), par Hoyer; Gottingue, 1800, 4 vol. Ouvrage important et étendu; il commence à l'invention de la poudre et se termine en 1800; l'auteur cite avec soin toutes ses autorités, fait une division bien entendue des époques remarquables par les progrès de l'art, en embrasse toutes les parties, et même la marine, entre dans des détails intéressants, et souvent peu connus. Des catalogues d'écrivains militaires de chaque époque complètent son travail.

Histoire générale de l'art militaire, par le colonel Carrion-Nisas; Paris, 1824, 2 vol. Cet ouvrage estimable, et fruit de beaucoup de recherches, où l'on trouve l'analyse critique des maximes des principaux écrivains militaires, doit, sous quelques rapports, être lu avec précaution. On y trouve, sur les progrès de l'art et sa décadence, des idées inadmissibles, et quelques principes contraires à ceux de la stratégie.

Cours élémentaire d'art et d'histoire militaires, à l'usage des Elèves de l'école militaire de Saint-Cyr, par J. Rocquancourt; Paris, 1828. Ce cours peut dispenser de recourir à d'autres écrivains pour y étudier les progrès de l'art; l'auteur en embrasse l'histoire chez les anciens et les modernes, entre dans des détails sur quelques batailles remarquables, et fait des réflexions judicieuses sur ce qui s'y est passé, ainsi que sur les institutions militaires françaises.

Un officier qui aspire à servir avec distinction, doit avoir une idée nette de la tactique des trois armes principales qui composent les armées. Un officier de cavalerie devra soutenir ou attaquer de l'infanterie, protéger ou enlever une batterie; il attendra peut-être lui-même une protection de ces deux armes; il fera certainement des fautes, s'il ignore leurs moyens d'attaque et de défense, s'il ignore le parti qu'il peut en tirer, et ce qu'il doit en craindre. Nous traiterons donc de la tactique de l'infanterie, puis de celle de l'artillerie, en nous bornant à ce qu'il est indispensable d'en savoir; mais nous commencerons par elles, parce que les connaissances que nous puiserons dans cette étude, nous faciliteront celle de la tactique de la cavalerie, objet principal du cours. Nous passons sous silence la tactique de l'arme du génie, ce n'est point dans un ouvrage de la nature du nôtre, que l'art des siéges peut trouver une place; nous devons donc nous borner à parler du rôle dont sont chargées les troupes du génie, dans les marches et les préparatifs d'un combat.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE.

L'infanterie est la première des armes; c'est elle qui fait la force des armées, c'est par elle que les nations conquérantes ont vaincu, c'est par la ruine de leur infanterie que ces mêmes nations ont été subjuguées. L'infanterie peut faire la guerre sur tous les terrains, même dans les plaines, parce que la nature de ses armes et la constitution qui lui est propre, lui permettent encore de s'y soutenir; elle défend les places et les retranchements; elle est dangereuse de loin et de près; il lui faut peu de chose pour vivre, et ce peu n'est ni pesant, ni volumineux. L'homme s'habitue à des privations sans nombre, à de grandes fatigues que sa force morale lui fait supporter, et quelques moments de repos, quelque nourriture prise à la hâte, réparent promptement ses forces physiques.

Ce fut la phalange macédonienne qui renversa l'empire des Perses.

La légion romaine conquit une partie du monde et détruisit la phalange grecque, et les Romains n'étaient pas cavaliers. Quand la légion n'exista plus, leur empire s'écroula.

C'est à leur infanterie que les Espagnols durent leurs victoires sous Charles-Quint et Philippe II; quand les

vieilles bandes en eurent été détruites à Rocroi, puis à Lens, ils ne se relevèrent plus.

C'est à l'infanterie formée dans les premières guerres de la révolution, et solidement disciplinée dans les camps de 1803 et 1804, que nous dûmes nos étonnants succès dans les campagnes suivantes.

C'est encore par leur infanterie, que les Anglais nous vainquirent dans les derniers temps, parce que la nôtre, mal recrutée et mal instruite, avait beaucoup perdu.

Cependant l'infanterie qui peut agir et combattre isolée, serait, sans l'appui de la cavalerie, harcelée et inquiétée sans cesse; ses mouvements seraient très-lents dans les occasions décisives, le service des avant-gardes serait accablant et mal fait; vaincue dans un pays ouvert, sa ruine serait presque certaine; victorieuse, ses succès auraient peu de résultats, l'ennemi se rallierait à quelque distance de son champ de bataille. L'infanterie et la cavalerie sont donc nécessaires l'une à l'autre, et doivent se regarder comme les parties indispensables d'un même tout.

Les dix mille Grecs, que Xénophon ramena de l'expédition du jeune Cyrus, s'aperçurent, après quelques jours de marche, que sans cavalerie, leur retraite allait devenir désastreuse; ils formèrent à la hâte, avec les chevaux de leurs équipages, un escadron de cinquante cavaliers qu'ils mirent à leur arrière-garde, et, aidés de ce faible corps, leur retraite devint beaucoup plus facile.

Les sept légions commandées par Crassus, harcelées et entourées, dans les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, par les nombreux escadrons des Parthes, périrent, dès que leur trop faible cavalerie eût été détruite.

Les victoires de Lutzen et de Bautzen, en 1813, n'eurent que peu de résultats, parce que la cavalerie française était très-faible depuis la campagne de Russie, et qu'il fallait la ménager; elle ne put donc s'abandonner

à la poursuite des Russes et des Prussiens, dont la cavalerie, bonne et nombreuse, couvrait parfaitement leurs retraites.

La campagne de 1814 n'offre pas moins d'exemples du malheur de ne pas avoir une puissante cavalerie, quand on opère dans des pays de plaines comme la Champagne; la nôtre combattit vaillamment, mais sa valeur ne put compenser son infériorité; nos succès à Montmirail, Château-Thierry, Etoges, Montereau, auxquels elle prit une si grande part, eussent été décisifs sans sa faiblesse numérique.

La cavalerie des Mamelouks, la meilleure peut-être des cavaleries irrégulières qui aient existé, éprouva dans la campagne d'Égypte en 1798, que, sans infanterie, sa valeur et sa vélocité ne pouvaient suffire pour défendre ce pays contre l'invasion des Français, opérée avec une infanterie aguerrie, puisqu'on ne peut en effet défendre une place ou une position quelconque, sans des corps qui combattent de pied ferme.

L'infanterie française est armée de fusils dont le calibre est de 32 balles au kilogramme; néanmoins nos balles ne sont que de 38, afin que la balle, enveloppée de papier, puisse toujours entrer dans le canon, même quand il est encrassé. La charge de poudre est la 82e partie du kilogramme. Tous les fusils ont avec leur baïonnette une longueur de 1 mètre 90 centimètres, excepté ceux des voltigeurs, qui ont 5 centimètres de moins. Leur pesanteur est d'environ 4 kilogrammes 61 centigrammes, y compris celle de la baïonnette.

L'épaisseur de trois hommes dans la file, quand ils ont leur sac sur le dos et quelques ustensiles de campagne, étant d'environ 1 mètre 66 centimètres, les baïonnettes du troisième rang dépassent à peine les hommes du premier.

L'infanterie des nations étrangères a des fusils dont

le calibre est un peu plus grand que celui des nôtres; cependant le fusil prussien a exactement le même diamètre. Les longueurs en sont aussi à peu près les mêmes.

Nos deux espèces d'infanterie sont armées uniformément, et les armes à feu d'infanterie et de cavalerie sont en France du même calibre.

Dans les armées anglaise, prussienne, autrichienne, et de quelques autres souverains d'Allemagne, il y a des corps d'infanterie légère armés de carabines rayées, pour lesquelles on a deux sortes de cartouches; l'une permet de tirer vivement, mais avec peu de justesse, parce que la balle remplit mal la cavité du canon; l'autre lentement, mais avec plus de certitude, par la raison contraire.

Il est utile de connaître les principes du tir des armes à feu, afin de mieux en apprécier les effets dans l'attaque et la défense : l'épaisseur de tous les canons au tonnerre est plus grande qu'à la bouche, parce que la charge y étant plus concentrée, y fait plus d'efforts, et parce qu'il serait impossible, sans cette condition, de tirer juste en visant directement au but; en effet, si le canon était cylindrique à l'extérieur, la balle ou le boulet frapperait au-dessous de celui-ci, de la quantité dont il serait épais à la bouche, et de celle dont le projectile aurait descendu par sa pesanteur, depuis son départ jusqu'à son arrivée au but; mais le canon formant un tronc conique à l'extérieur, tandis que l'âme est cylindrique, le projectile ne peut suivre la ligne que l'œil du tireur dirige au but : il passe d'abord au-dessus d'elle en la coupant très-près du canon, puis s'en rapprochant par l'effet de sa pesanteur, il la coupe une seconde fois en un point qui se nomme le *but en blanc*. Ainsi, quand le but est éloigné du tireur de la distance reconnue dans l'arme pour être celle du but en blanc, il doit y viser *directement;* si le but est entre la première intersection

et le but en blanc, il visera *au-dessous*; s'il en est plus éloigné que ce dernier, il devra viser *au-dessus*.

On appelle le *vent* d'un projectile, la différence qui se trouve entre son diamètre et celui de l'âme du canon. Le tir est d'autant plus juste, que le projectile a moins de vent, ou remplit plus exactement l'âme de l'arme à feu; c'est ce qui rend si exact le tir de la carabine rayée quand la balle y entre à coups de maillet, parce qu'elle se moule sur les raies, et que le vent devient nul.

Le but en blanc varie à raison des dimensions extérieures et intérieures du canon, du vent et du poids du projectile, de la quantité et de la qualité de la poudre, et enfin du degré d'inclinaison que le tireur ou le pointeur donne à son arme; cependant cette dernière cause de variation est à peu près nulle dans la pratique pour les armes portatives, en sorte que le but en blanc déterminé pour l'arme tirée horizontalement, est encore considéré comme le même, quand on tire au-dessus ou au-dessous de l'horizon, pourvu que les distances ne soient pas très-grandes. Celui du fusil français est à environ 116 mètres. Cependant, comme on tire toujours en campagne avec la baïonnette au canon, celui-ci devient cylindrique à l'extérieur, le but en blanc n'existe plus, et il faut viser constamment au-dessus du but pour l'atteindre; cet inconvénient est peu grave quand on tire sur des masses, mais il est réel quand on fait feu sur des tirailleurs.

Des expériences faites en France, en 1822, par ordre du ministre de la guerre, ont prouvé que pour atteindre un homme à la poitrine, il fallait viser ainsi qu'il suit, avec le fusil armé de sa baïonnette, savoir :

jusqu'à 100^{m}, directement à la poitrine ;
de 100 à 136^{m}, aux épaules;
de 136 à 175^{m}, à la tête ;
de 175 à 195^{m}, au haut du schakos;

et comme la portée des fusils étrangers diffère peu de celle des fusils français, nous pouvons conclure que le feu de l'infanterie n'est formidable que depuis environ 150 mètres, car on n'obtiendra jamais du soldat en ligne, et difficilement de celui en tirailleur, de viser autrement qu'à la tête ou à la poitrine de l'ennemi. Il résulte de cette observation constante, qu'il doit y avoir un nombre prodigieux de coups perdus, non seulement par le défaut d'exercice, mais parce que la peur de voir l'ennemi de trop près, des notions fausses sur la portée des armes, une précipitation aveugle........, ne laissent aucun sang froid au soldat ou l'engagent à commencer son feu de trop loin; aussi des militaires ont-ils cru ne pas être au-dessous de la vérité, en pensant que la dix-millième partie, au plus, des coups de fusil atteignait l'ennemi; sans rien avancer de positif à cet égard, puisque l'instruction et la composition des troupes font nécessairement varier les résultats du feu, nous pouvons affirmer avoir vu de longues fusillades ne frapper personne, parce qu'elles étaient faites d'assez loin et par des soldats mal exercés.

On observera cependant que, quoique le tir du fusil ne soit d'un bon effet qu'à une distance très-rapprochée, la balle a cependant assez de force pour donner la mort à 400 mètres, et qu'elle peut encore aller beaucoup plus loin, quand elle est tirée sous un grand angle.

Les gibernes françaises contiennent trente cartouches, mais on en fait porter d'autres au soldat dans son sac. Les gibernes anglaises et prussiennes contiennent soixante coups.

Le poids dont nos soldats sont chargés en campagne, y compris deux jours de vivres, les ustensiles de cuisine et quarante cartouches, s'élève à environ 25 kilogrammes. Nous évaluons dans ce nombre le sac complet à 7 kilogrammes 35 centigrammes, et le soldat ne s'en sépare jamais pour combattre.

Une colonne d'infanterie peut faire 4,000 mètres à l'heure, en terrain ordinaire, elle pourra en faire 5,000 en se hâtant, et si elle n'est pas trop profonde; mais elle aura alors des traîneurs.

Une infanterie habituée à la marche fera jusqu'à dix et douze lieues par jour, pendant plusieurs jours. Elle pourrait donc, dans une marche de quelque durée, fatiguer beaucoup une troupe de cavalerie dont elle presserait la retraite, et lui prendre une partie de ses chevaux, parce qu'il faut bien plus de temps à ceux-ci pour repaître et se reposer qu'il n'en faut aux hommes. On a vu, dans la campagne de 1815 contre l'Autriche, un exemple remarquable de ce que nous avançons : les troupes autrichiennes, qui s'échappèrent d'Ulm pour gagner la Bohême, furent poursuivies par plusieurs de nos divisions de dragons, et par les compagnies de grenadiers réunies que commandait le général Oudinot; cette infanterie fit jusqu'à quatorze lieues par jour, ne permit à la cavalerie ennemie de prendre aucun repos, et facilita à la nôtre les moyens d'en faire tomber une partie en son pouvoir.

Le bataillon est l'unité de force de l'infanterie chez toutes les puissances, et si, pour plus de facilité dans le commandement et d'économie dans l'administration, on en a réuni plusieurs en régiments, on ne compte cependant que par bataillons dans les manœuvres; et ceux-ci sont organisés en France, avec leur état-major et leurs compagnies d'élite, de manière à pouvoir faire la guerre comme corps isolés.

L'infanterie se forme sur trois rangs chez toutes les nations de l'Europe, excepté chez les Anglais, qui depuis 1808 ont adopté la formation habituelle sur deux rangs, sans renoncer cependant à celle sur trois, quand l'occasion l'exige. Chaque compagnie forme un peloton; la réunion de deux pelotons s'appelle division; elle est com-

mandée par son plus ancien capitaine. Le peloton se divise en deux sections. L'intervalle d'un bataillon à un autre est de 16 mètres.

La force, en quelque sorte matérielle de l'infanterie, consiste dans son feu et dans la position qui lui permet de l'exécuter avec justesse et sécurité. Le feu peut s'employer dans toutes les circonstances, et la baïonnette seulement dans quelques-unes assez rares. La force matérielle est évidemment de peu de valeur quand on n'y joint pas une force morale qui fasse aborder l'ennemi, ou l'attendre de près, pour se servir ensuite de l'arme blanche. Celle-ci n'est donc réellement qu'une arme secondaire, car son emploi est presque toujours précédé de celui du feu.

Les feux de l'infanterie sont de deux sortes : ceux à commandement et ceux à volonté. On comprend dans les premiers les *feux de bataillons, de divisions* et *de pelotons*, dans lesquels les trois rangs tirent à la fois aux commandements des chefs, et ceux exécutés successivement par chacun des rangs d'un bataillon ou d'un demi-bataillon, que l'on nomme *feux de rangs*. On entend sous le nom de feux à volonté celui de *deux rangs*, qui doit s'exécuter seulement par les deux premiers, tandis que le troisième charge les armes du second et lui passe les siennes. Le feu des tirailleurs peut être également rangé dans cette classe.

On fait rarement usage à la guerre des feux à commandements, parce qu'ils exigent, de la part des chefs et des soldats, un sang froid et une attention fort difficiles à obtenir. Il est reconnu que, dans ceux qu'exécutent les trois rangs à la fois, le soldat gêné par le commandement tire fort mal ; que la position du premier rang, qui met genou en terre, est très-incommode ; que le soldat la prend difficilement, et que, sans elle cependant, le troisième rang tire en l'air ;

que d'ailleurs les feux de bataillon ou de ses diverses fractions, laissant le bataillon entier, ou une partie de son front, alternativement dégarni de feux, facilitent une attaque brusque de l'ennemi. Il est cependant quelques occasions où il faut faire exécuter des feux par toute une troupe à la fois; ce sont celles, par exemple, où un bataillon embusqué sur les côtés d'une route voit l'ennemi se prolonger devant lui à petite portée; où des corps attendent l'ennemi de sang froid, font leur décharge à quelques pas, puis marchent brusquement en avant, sans recharger : ce feu est alors très-meurtrier, et nul autre ne le remplacerait.

Les feux qu'exécutent alternativement les rangs d'une troupe, ont l'avantage d'embrasser tout son front, et de laisser cependant les deux tiers de son feu en réserve; mais ils sont encore plus difficiles à bien faire que les autres; ils sont dangereux pour la troupe même qui s'en sert, parce que les soldats du troisième rang risquent de tuer ou de brûler ceux du premier qui restent debout : ce qui avait fait abandonner ces feux si usités dans l'enfance de la tactique, et auxquels on est revenu il y a environ trente ans. Nous pensons néanmoins que ces feux, réadmis dans notre infanterie postérieurement au réglement de 1791, sont les seuls qu'*un bataillon isolé et bien composé* puisse employer avec succès contre la cavalerie, parce qu'aux attaques successives de cette arme, on oppose aussi des décharges de même nature, qui laissent toujours une partie du feu en réserve, et qui, faites de près, donnent aux deux derniers rangs la faculté d'ajuster assez bien les cavaliers, dont la position est élevée.

C'est par des feux de rangs que, le 16 octobre 1813, près Leipzig, le général Pelet, qui commandait une brigade de la jeune garde formée en un seul carré, repoussa une charge de cuirassiers autrichiens; il l'avait

attendue à portée de pistolet, et avait fait exécuter le feu à son seul commandement : cette cavalerie était en ligne et ne renouvela pas sa charge.

Le feu le plus usité à la guerre par l'infanterie française et étrangère, celui *dans lequel dégénèrent ordinairement tous les autres, dès que le danger se fait sentir*, est le feu de deux rangs, appelé aussi feu de file. Le soldat, tirant à volonté, ajuste mieux et tire plus vite ; mais ce serait se tromper si l'on pensait que le troisième rang charge les armes du second et lui passe les siennes : on l'obtient d'abord, puis le troisième rang, plein d'impatience de ne pas prendre une part plus active au combat, et de recevoir des coups sans en rendre, cesse bientôt de passer ses armes au second ; et celui-ci, fatigué d'un échange qui occasionne des retards et des causeries, garde aussi les siennes. Les trois rangs tirent donc, et le troisième surtout tire fort mal, car les hommes qui le composent, plus petits que ceux du premier, gênés d'ailleurs par les sacs de leurs chefs de file, et les mouvements de leurs bras pour charger et faire feu, ne peuvent ajuster et tirent en l'air, tout en gênant beaucoup les hommes des deux autres. On voit donc combien de coups doivent être perdus par le tir à rangs serrés, et l'une des raisons qui ont engagé les Anglais à adopter la formation sur deux rangs. Nous pouvons, au reste, assurer que leur feu n'a rien perdu de sa vivacité et qu'il a gagné en justesse.

C'est avec le feu de deux rangs qu'on reçoit ordinairement une charge de cavalerie ; nous le croyons très-convenable quand il est exécuté par plusieurs carrés qui se flanquent réciproquement, ou quand un seul s'est à cause de sa force procuré des flancs, parce que ce feu est très-vif. Mais comment une bonne cavalerie se laisserait-elle arrêter par un bataillon qui ne serait pas flanqué, et qui l'exécuterait ? N'est-il pas évident que la

plupart des soldats peuvent être occupés à recharger leurs armes quand les cavaliers arriveront sur eux, puisqu'à la vue d'un danger pressant il est si difficile d'empêcher tous les fusils de partir à la fois? Et alors de quelle défense cette infanterie sera-t-elle capable, si, comme nous le prouverons ailleurs, c'est par son feu, et non par ses baïonnettes, qu'elle peut repousser la cavalerie?

Le feu des tirailleurs doit être le plus meurtrier, puisque le soldat, parfaitement libre dans ses mouvements, prend l'attitude la plus commode, et peut profiter de tous les accidents du terrain pour tirer avec justesse et sécurité, s'approcher de l'ennemi et choisir son but. Aussi l'expérience est-elle ici d'accord avec le raisonnement.

Les manœuvres de l'infanterie sont fort simples aux armées, et, comme elles ne peuvent avoir la même rapidité que celles de la cavalerie, elles n'exigent pas à beaucoup près autant d'instruction chez le soldat, puisque les fautes s'y réparent facilement; il importe seulement beaucoup que les cadres soient bien composés.

L'infanterie aborde l'ennemi, soit en bataille, soit en colonne, ou en se dispersant en tirailleurs. Ces mêmes méthodes et la formation du carré sont encore celles qu'elle emploie pour se défendre, soit en plaine, soit derrière des obstacles. Nous observerons, avant d'aller plus loin, que le feu des tirailleurs précède toujours celui des troupes à rangs serrés; que c'est par eux que commencent les affaires, et que cet usage dérive en partie de la nécessité de bien éclairer le terrain qui sépare de l'ennemi, de reconnaître plus facilement les dispositions de celui-ci, de l'inquiéter sur tout son front, de l'obliger à commencer son feu de loin, et de le disposer à fuir devant les masses qui vont l'attaquer.

De l'attaque en bataille.

Les troupes sont déployées, quelques tirailleurs sont devant le front des bataillons, et engagent le combat avec ceux de l'ennemi; la charge bat ensuite; les troupes marchent rapidement, l'arme au bras, ou même au port d'armes, sans répondre au feu de l'ennemi; les tirailleurs reprennent leurs rangs quand on est près de l'aborder, et on croise la baïonnette s'il ose attendre le choc, ce qui est fort rare. Souvent encore le commandement de *halte!* se fait entendre; la ligne fait une décharge générale, puis se précipite avec de grands cris sur son adversaire, sans perdre de temps à recharger ses armes. L'ennemi est en fuite, plusieurs compagnies sont lancées en tirailleurs à sa poursuite, tandis que les bataillons s'arrêtent pour rétablir l'ordre dans leurs rangs, puis se mettent en colonnes pour marcher plus facilement au soutien des compagnies détachées.

On voit que cette méthode permet aux troupes de faire usage de tout leur feu, d'aborder l'ennemi sur un plus grand front, et de lui montrer ainsi le danger partout; de rendre sa défaite plus complète et plus prompte; enfin d'avoir peu à souffrir de son artillerie tirant à boulets. Ces avantages sont positifs, et la marche en bataille, exécutée par des troupes *solides* et *bien exercées,* doit être préférée dans nombre de circonstances.

Cependant, pour obtenir ces avantages, il faut dans les troupes deux qualités qui ne sont pas communes. Cet ordre se prête mal à tous les terrains : la plupart des officiers et des sous-officiers sont en serre-file, les autres sont enchâssés dans les rangs. Le soldat n'est donc pas animé par l'exemple du cadre; l'artillerie et la mousqueterie peuvent causer dans les rangs des vides qui ne se

répareront qu'aux dépens de la rapidité de la marche ; il faudra peut-être s'arrêter pour rétablir l'ordre, et alors plus d'impulsion. L'instinct naturel du soldat l'engage à faire usage de ses armes à la vue du danger, le feu s'établit malgré les officiers, et la charge est manquée. C'est ce qui arrivera souvent quand l'ennemi, ne se laissant pas intimider, attendra la charge de sang froid, et ne commencera son feu qu'à petite portée. Ajoutons à ces considérations que la défaite d'un bataillon découvrant le flanc de son voisin, peut causer une déroute générale.

De l'attaque en colonne.

Ce sont des considérations de cette nature qui souvent font préférer l'attaque en colonne. Les troupes se ploient en colonnes serrées ou avec distance, par pelotons ou mieux par divisions. Tantôt chaque bataillon forme sa colonne particulière ; tantôt chaque régiment, et plus rarement chaque brigade, forme la sienne. Une ou plusieurs compagnies se mettent en tirailleurs sur le front et les flancs de la colonne, la lient avec ses voisines et protègent sa marche contre les tirailleurs ennemis. La compagnie de grenadiers du bataillon étant en tête, on est sûr que l'impulsion sera bien donnée ; les officiers et les sous-officiers, tous placés entre les pelotons ou divisions, et sur leurs flancs, ont sur les soldats une action physique et morale très-puissante. Les tambours battent la charge, les colonnes partent au pas accéléré, laissent à leurs tirailleurs le soin de répondre au feu de l'ennemi, et culbutent sa ligne. S'arrêter à portée d'elle et se déployer, est un mouvement dangereux qui entraîne presque toujours une déroute, si l'ennemi sait profiter de cette faute. Cette circonstance est surtout à craindre quand une colonne est profonde.

Les avantages de l'ordre en colonne se trouvent en partie dans le cœur humain : il est plus facile d'électriser des hommes massés que ceux disposés sur des lignes minces. La division de la tête, qui se sent suivie et soutenue, a plus d'audace; celles qui la suivent en montrent aussi, parce qu'elles sont couvertes par celles qui les précèdent ; les tirailleurs compensent la nullité du feu de la colonne, et ici on peut les rendre nombreux sans inconvénients, parce qu'ils ont de larges intervalles pour se retirer, et que les masses ne doivent pas tirer, tandis que, dans l'attaque en bataille, un certain nombre serait fort nuisible, puisqu'ils ne pourraient se rejeter en arrière sans démoraliser la ligne, et sans l'obliger à faire feu sur eux pour atteindre l'ennemi; ces tirailleurs couvrent enfin le déploiement des colonnes, qui peuvent alors, selon les circonstances, continuer leur marche en ordre de bataille, ou s'arrêter et commencer le feu.

Il faut observer encore que cet ordre permet de marcher rapidement sans fluctuation, se prête à presque tous les terrains et permet de s'abriter par leurs accidents contre le feu de l'ennemi. Les colonnes résistent d'ailleurs à la cavalerie, et la destruction de l'une d'elles n'a pas une influence nécessaire sur les autres.

C'est en colonne que l'on peut faire combattre des troupes sans instruction, parce qu'il importe assez peu que le soldat sache bien marcher; il suffit que les guides et les officiers soient intelligents et fermes et contiennent bien le soldat; aussi force-t-on de cette manière les défilés et les passages les mieux défendus; les morts ou les blessés, continuellement remplacés par les hommes qui les suivent, ne laissent aucun vide, et la succession d'efforts est continuelle.

Le grand inconvénient des colonnes d'attaque est d'avoir beaucoup à souffrir du feu de l'artillerie, surtout

dans les terrains plats ; cet inconvénient est souvent assez grave pour obliger à se déployer promptement ; avec des troupes animées, on a une autre ressource : c'est une plus grande rapidité dans la marche. Il est au reste fort dangereux de former des colonnes profondes, à cause des ravages qu'y occasionnent les boulets, et surtout du désordre qui en est la suite, et qui ne tarde pas à en faire des masses confuses sur lesquelles les cadres n'ont plus d'empire, et qu'on rallie difficilement quand elles ont tourné le dos.

Nos pertes, à Albuera, furent causées par cette circonstance ; on y avait eu d'ailleurs le tort de ne former, du cinquième corps, que deux colonnes serrées par bataillons déployés les uns derrière les autres ; disposition qui nous a nui dans d'autres batailles.

Nous avons obtenu nos plus grands succès en marchant en colonnes, et cette formation convient parfaitement à notre caractère. Qu'on ne pense pas cependant que les êtres animés acquièrent, ainsi disposés, une impulsion physique, semblable à celle de la matière brute ; les hommes de la première subdivision n'acquièrent pas un plus grand degré de vitesse de celle des hommes qui les suivent (si cela était, il y aurait d'autant plus de vitesse dans une colonne qu'elle serait plus profonde, ce qui est précisément le contraire) ; mais ils sentent qu'ils ne peuvent s'arrêter sans être culbutés ; leur impulsion est donc toute morale.

Nous avons quelquefois employé, dans des opérations dangereuses, un ordre d'attaque composé de ceux que nous venons de décrire, et qui nous a réussi : il consiste à faire marcher en bataille une portion de ligne, tandis que deux autres sont en colonnes à chacune de ses ailes ; on réunit ainsi les avantages des deux méthodes, et on atténue leurs inconvénients.

C'est dans cet ordre que l'armée française passa le

large lit du Tagliamento à gué, en 1797, en présence des Autrichiens; que le corps du maréchal Augereau marcha, sous le feu le plus violent, contre le centre des Russes, dès le début de la bataille d'Eylau en 1807, et réussit d'abord, quand un feu d'artillerie des plus violents causa sa ruine. C'est ainsi qu'à la bataille de Fuente de Oñoro, en 1811, nous emportâmes le village de Pozo Bello; pareille disposition fut encore prise à Waterloo par trois brigades de la garde, avec de l'artillerie dans les intervalles des régiments, et eut un plein succès. On voit en effet qu'une troupe, formée de cette manière, présente à la fois un grand front pour exécuter les feux, et de la solidité pour résister aux attaques de flanc.

L'infanterie attaque les retranchements en colonnes multipliées et peu profondes; elle expose ainsi moins de monde au feu de l'ennemi qui borde les parapets, et renforce l'attaque aux points les plus faibles. Les colonnes se dirigent sur les angles saillants dépourvus de feu, leurs tirailleurs s'arrêtent sur le bord des fossés, fusillent les défenseurs et ajustent les canonniers; les sapeurs qui les accompagnent se laissent couler dans les fossés, coupent ou arrachent les palissades, taillent des degrés dans les escarpes; les colonnes arrivent, se précipitent à leur tour dans le fossé, s'y étendent, ce qui amène nécessairement du désordre; puis les plus braves donnent l'exemple, grimpent sur la berme, tendent la main à leurs camarades; on s'élance sur le parapet, on tire à bout portant sur les défenseurs; on se jette enfin dans le terre-plein des ouvrages, on en ouvre promptement les barrières pour faire entrer les troupes restées au dehors, et on se rallie pour marcher en bon ordre contre les réserves. L'artillerie a dû assurer le succès de l'attaque par des boulets qui ont fait crouler les parapets, et des obus qui ont atteint les défenseurs derrière eux.

De l'attaque en tirailleurs.

Il y a, dans les pays montueux et boisés, des positions qu'on ne peut attaquer en bataille ni en colonne, parce que le terrain, trop couvert ou coupé de ravins et d'escarpements, ne permet d'observer aucun ordre dans la marche. On les attaque donc en tirailleurs; mais ceux-ci sont beaucoup plus nombreux que dans les cas précédents; on y met des bataillons, quelquefois même des régiments entiers : on les appelle alors *tirailleurs en grandes bandes*. On sent qu'aucune position n'est inaccessible à des hommes isolés qui, comme de simples chasseurs, se glissent et grimpent partout, ne laissent l'ennemi en sûreté nulle part, tournent et attaquent à revers les points qu'il regardait comme les plus difficiles, tirent sur les officiers et les canonniers, craignent peu l'artillerie dont les coups perdent toute certitude sur eux, et qui n'ont enfin à craindre que des tirailleurs. Nous remarquerons ici qu'il faut plus de valeur et d'adresse au soldat, pour combattre de cette manière et avancer, que dans les combats à rangs serrés. On voit, en effet, que l'influence des cadres est ici purement morale; ils ne peuvent que donner l'exemple de la valeur. Le soldat a, du reste, toute facilité pour rester en arrière, s'écarter et se dérober à la surveillance de ses chefs. Les hommes se sentent moins soutenus et plus exposés aux chances des combats corps à corps, que quand ils font partie d'une masse où le danger ne menace aucun individu en particulier. Quoique nous n'appliquions ces réflexions qu'à l'infanterie, on ne peut nier qu'elles ne soient également justes pour la cavalerie. Les officiers de cette arme y auront donc égard dans l'occasion. Il résulte de ce genre de combat que, si les tirailleurs ne sont

pas braves et électrisés, ils tireront une journée entière sans avancer, se blottiront derrière des arbres, des haies, des murs, recevront peu de mal et en feront fort peu. Les colonnes qui devaient les suivre resteront tranquilles : elles détacheront de nouveaux tirailleurs pour relever les premiers qui seront fatigués, et dont les munitions sont épuisées. Les attaques seront ainsi sans vigueur, et devront souvent échouer. Quand on n'est pas sûr de ses troupes, il semble donc qu'il serait plus sage de les faire marcher en colonne sans tirailleurs; mais ce parti est aussi fort dangereux, car l'ennemi aura la facilité d'en lancer sur le front et les flancs de la colonne, qui, ne pouvant répondre, s'arrêtera pour se déployer, perdra beaucoup de monde, et tournera sans doute le dos.

Nous avons vu des exemples fréquents de tous ces inconvénients dans les campagnes de 1813 et de 1814, parce que la plupart des puissances y combattaient avec des troupes neuves.

C'est cependant ainsi qu'une nation belliqueuse, ou habituée pendant la paix à manier des armes de chasse, pourra faire combattre toute sa jeunesse et repousser une invasion, puisque, pour être bon tirailleur, il suffit de tirer juste, être docile à la voix des chefs, et avoir l'enthousiasme qui ne manque pas dans ces grandes circonstances. C'est ainsi que les Américains, qui n'eurent d'abord que des fusils de chasse, battirent plusieurs fois les troupes de ligne anglaises dans la guerre de leur indépendance; que les paysans vendéens, souvent plus mal armés encore, repoussèrent les colonnes républicaines, et que la jeunesse du nord de l'Allemagne fut d'un puissant secours à ses troupes de ligne, pour repousser nos armées dans l'intérieur de la France.

Des tirailleurs combattant dans une plaine, sont exposés à être chargés avec avantage par la cavalerie, et peuvent, en se rejetant sur les troupes qui les soutiennent, y mettre



le plus grand désordre. On leur apprend donc à former le *carré de ralliement*, et une multitude de groupes de seize, vingt-quatre hommes et plus, s'établissent ainsi et peuvent offrir quelque résistance. Les Anglais exercent particulièrement leurs soldats à cette manœuvre. Quelques puissances d'Allemagne, telles que la Saxe, le Wurtemberg, la Hesse, ont introduit dans leur infanterie l'escrime avec la baïonnette, et une série d'exercices qui ont pour but de rendre les tirailleurs capables de se défendre contre un ou plusieurs cavaliers isolés. Les officiers de cavalerie remarqueront, à ce sujet, qu'autant il est difficile au fantassin de se servir de sa baïonnette quand il est dans le rang, autant les mouvements qu'il veut faire avec elle deviennent faciles dès qu'il est en tirailleur. Dans le premier cas, sa force pour résister à la cavalerie est dans l'ordre qu'il sait garder et dans son feu; sa baïonnette ne lui donne nul avantage. Mais dès qu'il est en tirailleur, au contraire, elle peut devenir arme principale contre des cavaliers isolés comme lui; car ceux-ci ne pourront contre des tirailleurs lestes et adroits faire usage de la vitesse de leurs chevaux pour les culbuter, parce que les fantassins n'attendront pas le choc; ils se jetteront de côté et gagneront le flanc gauche de leurs adversaires, sur lesquels ils tireront à quelques pas. Un sabre, long d'un mètre, ne permettra pas au cavalier d'atteindre le fantassin, dont le fusil en a deux; la lance même ne serait guère plus avantageuse par la difficulté de pointer de côté, et la facilité qu'a le fantassin d'en parer le coup avec une arme moins longue, plus pesante, et qu'il manie des deux mains. Le fantassin peut enfin frapper le cavalier avec plus d'assurance, parce qu'il est sur la terre, et plus de certitude de le toucher, parce que le cavalier et son cheval présentent une surface plus que triple de celle qu'il offre lui-même. Des considérations de ce genre doivent être méditées par un officier de cavalerie, pour ne pas exposer de jeunes sol-

dats, peut-être peu adroits et peu maîtres de leurs chevaux, à combattre corps à corps contre des fantassins bien exercés, à qui le terrain serait d'ailleurs favorable.

Moyens de défense de l'infanterie.

L'infanterie se défend en ligne déployée contre les troupes de son arme; elle couvre de tirailleurs le terrain qu'elles doivent parcourir pour arriver à elle; ceux-ci, embusqués derrière tout ce qui peut les couvrir, retardent l'approche de l'ennemi, et la rendent plus meurtrière : on les relève successivement par des hommes frais, puis tout à coup on marche à l'ennemi, fatigué d'une résistance opiniâtre, et on le repousse.

L'infanterie défend par son feu les retranchements naturels et artificiels, en en bordant les parapets; mais c'est un faible moyen de défense contre un ennemi résolu; ce n'est pas ainsi qu'on peut l'arrêter : il faut, pour cela, de bonnes réserves en arrière. Que peuvent, en effet, des hommes disposés sur de longues lignes minces contre un ennemi animé et plein d'ardeur, disposé en colonnes? Ils sentent leur infériorité, puisqu'ils sont obligés de se cacher derrière un parapet; ils s'exagèrent la valeur d'un ennemi qui méprise leur feu, et vient les combattre corps à corps, malgré les obstacles qui les protègent. Ils sont donc disposés à fuir; mais les réserves savent qu'elles ne sont placées que pour charger l'ennemi qui aurait pénétré dans les retranchements. Elles ne s'étonnent donc pas de l'y voir entrer; elles marcheront à lui avec confiance, car il est certainement alors dans un grand désordre. Ainsi, tant que le jeu des réserves aura lieu, l'ennemi ne sera jamais le maître des ouvrages. Souvent encore les réserves n'attendent pas l'ennemi; elles débouchent tout à coup par toutes les issues, et le prennent en flanc quand il est près de se jeter dans les fossés.

C'est ce genre de défense active qui convient surtout au caractère français. Notre moral s'affaiblit par une défense passive qui annonce trop d'infériorité; aussi, le tracé d'ouvrages qui nous est le plus favorable est celui des redoutes détachées et des redans; des parapets, en un mot, qui ne forment pas de ligne continue, parce que les réserves, placées en arrière de ces retranchements, peuvent déboucher en force par leurs larges intervalles; la cavalerie surtout y trouve un avantage qu'elle perdrait, si elle devait défiler par des passages étroits pour se lancer sur l'ennemi.

C'est ainsi que Massena défendit les environs de Gênes en 1800; que Rapp et Davoust se maintinrent à Dantzig et à Hambourg en 1813; qu'une poignée de braves défendit en 1814 les hauteurs de Toulouse contre 60,000 Anglo-Espagnols.

L'infanterie, menacée par la cavalerie, se forme en carré, ou encore en colonne serrée, dont les files extérieures font front de tous côtés. Les Français forment le carré sur trois et six rangs; quelques autres armées le forment de même. Les Anglais ont adopté la formation sur quatre rangs, ce qui est bien suffisant : les deux premiers mettent genou en terre et ne doivent tirer qu'à bout portant; les deux autres font le feu de file.

La formation d'un carré isolé ne donne pas une force réelle à l'infanterie, elle n'y acquiert que l'avantage de faire feu dans toutes les directions; mais, comme les angles sont sans défense, elle place, si elle en a le temps, en avant d'eux quelques soldats d'élite ou son artillerie; elle cherche encore à les appuyer à des obstacles, tels qu'un fossé, une haie, un bois; elle se donne enfin des flancs, s'il est possible, en disposant quelques pelotons dans ces obstacles mêmes, afin de fusiller la cavalerie au moment où elle abordera le carré.

Quand plusieurs bataillons sont menacés, ils peuvent

prendre une disposition très-solide, celle de *former des carrés en échiquier*. Si, par exemple, les carrés sont à deux cents pas les uns des autres, les projectiles, se croisant à moitié de cette distance, auront un effet très-meurtrier.

C'est en carrés par régiments et flanqués d'artillerie, qu'à Auerstaedt, les divisions Morand et Gudin repoussèrent les charges de vingt-cinq escadrons prussiens, commandés par Blücher et le prince Guillaume, qui n'avaient pas eu la précaution de préparer leurs attaques par de l'artillerie à cheval.

C'est dans cet ordre qu'à Heilsberg, en 1807, les quatre régiments de la division Legrand, et ceux de fusiliers de la garde impériale, repoussèrent les charges de la cavalerie russe et prussienne, et protégèrent celle de notre réserve; c'étaient de véritables redoutes ambulantes, qui renfermaient des cavaliers français démontés, des Russes et des Cosaques prisonniers.

L'infanterie marche en carrés dans un pays de plaines où elle est exposée aux attaques de la cavalerie, son artillerie est dans les intervalles, la majeure partie des caissons est dans l'intérieur même des carrés.

C'est ainsi que l'armée française, après s'être concentrée à Demanhour, s'avança sur le Caire; chacune de ses divisions formait un grand carré, au centre duquel marchaient son état-major, ses caissons, son bagage et sa faible cavalerie; ses bouches à feu étaient sur les flancs; elle repoussa de cette manière les attaques des Arabes, et fit échouer, à Chébreisse et aux Pyramides, les charges impétueuses des Mamelouks. C'est ainsi que plus tard, Kléber, avec 12,000 hommes formés en carrés échelonnés, se porta à la rencontre de la grande armée turque, et la battit près des ruines d'Héliopolis.

Notre avant-garde, après avoir passé le Rippach en 1813, marcha dans le même ordre dans les plaines de

Lutzen; elle formait quatre carrés de quatre bataillons chacun, derrière lesquels marchait une partie de notre cavalerie, dont le reste flanquait notre aile droite.

La colonne serrée, pour résister à la cavalerie, n'est ordinairement, dans l'infanterie française, qu'une mesure de circonstance, qu'elle prend quand elle est attaquée tout à coup dans un de ses mouvements, ce qui lui est d'autant plus facile que son réglement prescrit aux bataillons de se former toujours en colonne quand ils manœuvrent; cette formation est d'ailleurs plus prompte que celle du carré, mais le danger qu'elle présente est évident : l'état-major de la troupe, ses tambours, etc, qui marchaient sur le flanc, doivent entrer tout à coup dans la colonne et s'y faire place, ce qui occasionne de la confusion; les officiers et sous-officiers, trop pressés entre les rangs, ont peu d'action sur le soldat; l'artillerie peut faire un ravage affreux dans cette masse, et le désordre auquel il donne lieu ne peut que difficilement se réparer, parce que les blessés ne peuvent se dégager de la colonne sans être pris; ajoutons enfin que le moindre nombre des soldats peut faire feu.

L'infanterie russe combat souvent dans cet ordre, ce qui dans toutes les batailles lui a causé d'énormes pertes. Nous avons vu cependant à Essling les Autrichiens, formés en colonnes serrées par bataillons et en échiquier, repousser nos cuirassiers; mais aussi notre artillerie, en grande partie démontée, ne pouvait alors en seconder les charges.

Nous pensons que la colonne serrée, malgré ses inconvénients, peut être formée quand on combat avec des soldats chez lesquels règne peu d'intelligence ou d'esprit militaire, parce qu'ils ont ainsi la facilité de se pelotonner en s'adossant les uns aux autres, et ne peuvent reculer devant le danger. Telle est sans doute la raison qui a fait si souvent combattre les Russes dans cet ordre

dans leurs guerres contre les Turcs, les Prussiens et les Français. Cette masse de baïonnettes peut agir d'ailleurs sur l'imagination d'une cavalerie peu aguerrie, et l'empêcher de pousser ses charges à fond.

Un officier de cavalerie ne doit pas oublier qu'une infanterie brave et disciplinée peut, dans sa défaite même, trouver encore une chance de succès : en effet, cette infanterie formée en bataille, chargée par l'ennemi qui passe rapidement, peut se coucher à plat ventre, puis se relever et le fusiller par derrière; c'est ce que feront les tirailleurs détachés en avant des colonnes, et leur instinct les y porte assez naturellement; ils se relèvent quand l'orage est passé, et tirent sur la cavalerie aux prises avec les masses.

Une ligne d'infanterie russe a donné cet exemple à la bataille de la Trébie, en 1799.

Le régiment anglais de Minorque l'a répété en 1801, à la bataille d'Alexandrie d'Égypte, contre les dragons français qui l'avaient traversé.

Un régiment écossais fit encore cette manœuvre à Fuente de Oñoro, contre les compagnies d'élite de la division Kellermann.

On sent donc la nécessité d'avoir, dans une charge, une réserve ou seconde ligne qui suive la première, et sabre l'infanterie intrépide qui voudrait imiter ces exemples. D'autres motifs, que nous expliquerons, se réunissent d'ailleurs pour l'adoption de cette mesure.

OUVRAGES A CONSULTER.

ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE, par Guibert. Ouvrage très-remarquable pour l'époque où il parut, et écrit avec chaleur et talent. Il contient beaucoup de vérités parfaitement exprimées,

mais entremêlées d'erreurs; la plupart trouveront leur réfutation dans les ouvrages suivants, dans les écrits de Bohan (2e vol.), et, relativement aux marches, dans le chapitre V. du *Traité des grandes opérations militaires*, du général Jomini (3e éd.).

Du service de l'infanterie légère, par le général Duhesme; Paris, 1814. L'Auteur entendait le service de l'infanterie, et avait long-temps fait la guerre dans les pays les plus difficiles; son ouvrage renferme de bonnes leçons à la portée de tous les officiers.

Considérations générales sur l'infanterie française, par un Général en retraite; Strasbourg, 1822. Elles sont le fruit de l'expérience d'un militaire, aussi modeste que brave, qui a commandé le 69e de ligne. Il donne les principes les plus sûrs et les plus sages sur les exercices d'une arme qu'il connaît parfaitement.

De l'infanterie, par l'auteur de l'Histoire de l'expédition de Russie; Paris, 1824. On y puisera des idées justes sur les méthodes de guerre de cette arme. On doit surtout réfléchir sur celle de l'infanterie anglaise.

Histoire de la guerre de la Péninsule, par le général Foy; Paris, 1828. Le premier volume de cet ouvrage, qu'on regrette de voir incomplet, renferme des considérations intéressantes sur la tactique des armées française et anglaise, et particulièrement sur la tactique de l'infanterie.

TACTIQUE DE L'ARTILLERIE.

L'artillerie est une arme à qui des troupes d'infanterie ou de cavalerie sont indispensables pour la défendre, et donner à ses canonniers la plus grande sécurité possible dans la manœuvre de leurs pièces. On sent, en effet, que des soldats d'artillerie ne peuvent ni s'éclairer ni combattre habituellement, comme les troupes qui les appuient, sans abandonner leur matériel et se borner au rôle de cavaliers ou de fantassins, qui n'est pas dans leur institution.

Les perfectionnements apportés dans le service de l'artillerie et dans son mécanisme, l'ont rendue une auxiliaire si puissante, qu'il est impossible aux armées de s'en passer, et qu'on ne pourrait se promettre de succès contre des troupes qui en seraient munies, si on en était soi-même dépourvu. « En général, dit Napoléon, il n'est pas d'in- » fanterie, si brave qu'elle soit, qui puisse, sans artille- » rie, marcher impunément pendant cinq à six cents » toises, contre seize pièces de canon bien placées et bien » servies; avant d'être aux deux tiers du chemin, ses hom- » mes seront tués, blessés ou dispersés. » Le soldat est, en effet, puissamment affecté d'espérance ou de crainte à la vue d'une artillerie qui le protége ou le foudroie, parce

que les détonations des bouches à feu, le bruit inquiétant des projectiles qui traversent l'air, la terre soulevée par eux, la vue des files entières abattues, et des affreuses blessures qu'ils causent aux hommes et aux chevaux, tout en un mot concourt à faire agir l'artillerie sur le moral des combattants. Il ne faut donc pas être sous ce rapport inférieur à ses adversaires, sous peine de décourager ses propres soldats.

Les effets et la tactique de l'artillerie dans les batailles, méritent d'autant plus d'être étudiés des officiers de cavalerie, que c'est avec son appui qu'ils rendront les charges moins meurtrières pour leurs troupes, et ne seront arrêtés par aucune des formations que prendra l'infanterie pour leur résister. C'est avec une artillerie légère bien conduite, qu'ils combattront avec avantage une cavalerie plus nombreuse, qui n'aurait pas le même appui; c'est avec elle qu'ils oseront tenter, à portée de l'ennemi, ces déploiements audacieux et inattendus, qui, sans artillerie, seraient téméraires et pourraient être funestes. L'artillerie légère doit être enfin la compagne inséparable de la cavalerie, et, si cette dernière en entend bien l'emploi, rien ne lui paraîtra impossible.

Nous commencerons par donner sur l'artillerie les notions générales qui peuvent en faire apprécier les effets, puis nous traiterons de ses mouvements dans leurs rapports avec ceux de la cavalerie.

On appelle *batterie* la réunion d'un certain nombre de bouches à feu sur un point quelconque d'un champ de bataille. Cette expression s'emploie encore dans un sens plus restreint, pour exprimer une réunion de pièces servies par une compagnie d'artillerie. Les batteries de cette espèce sont, en France et à l'étranger, de six à huit bouches à feu, parmi lesquelles il y a toujours deux obusiers; et telle est, à proprement parler, l'unité de force de l'artillerie de campagne.

L'artillerie à pied est armée d'un fusil utile pour escorter ses voitures, et quelquefois même pour repousser les tirailleurs ennemis qui, dans certaines circonstances, s'en approcheraient de trop près. Elle a un sabre droit, court et à deux tranchants, qui lui sert plutôt de serpe pour confectionner des revêtements, que d'arme défensive.

L'artillerie à cheval est armée du sabre de cavalerie légère.

On désigne en France les canons par le poids de leurs boulets, et les mortiers et obusiers par le diamètre de leurs bombes. Les étrangers désignent toutes leurs bouches à feu par le poids vrai ou de convention des projectiles. Les Espagnols suivent cependant, à cet égard, la même règle que nous.

On compte en France trois calibres pour les canons de bataille : le 12, le 8 et le 4 (on a renoncé au 6 adopté en 1803); et deux calibres d'obusiers : celui de 6 pouces et celui de 24, ainsi nommé parce que son obus a le calibre du boulet de ce poids. Le projectile du premier pèse environ 12 kilogrammes et demi ou 25 livres; celui du second, 7 kilogrammes ou 14 livres. Notre artillerie à pied exécute tous les calibres, celle à cheval, seulement le 8 et l'obusier de 24.

On remarquera que nos obusiers sont maintenant plus longs que ceux du système de Gribeauval, que leurs effets sont plus assurés et leur portée plus grande.

Nous traduirons, pour plus de facilité, en poids de marc le poids des projectiles étrangers, qu'il nous paraît utile de faire connaître.

Les Russes ont pour les canons les calibres de 6 et de 12, et trois calibres de licornes ou obusiers, dont les projectiles pèsent 16, 8 et 3 livres. Ils ont d'ailleurs des boulets creux pour les pièces de 12, et des boulets pleins, pesant 4 livres, pour les licornes de 3.

Les Autrichiens ont les canons de 18, 12, 6 et 3, dont



les boulets pèsent un peu moins que ne l'indiquent leurs noms, et un obusier dont l'obus pèse 14 livres.

Les Prussiens ont les calibres de 12 et de 6, et deux obusiers, dont les projectiles pèsent 14 et 25 livres.

Les Anglais ont les canons de 6, 9 et 12, dont les boulets pèsent un peu moins que ne l'annoncent leurs noms, et un obusier dont l'obus pèse 13 à 14 livres. Ils ont encore, dans leurs batteries de montagne, des pièces de 3 et des obusiers dont les projectiles pèsent environ 6 livres. Les Hanovriens, sujets du roi d'Angleterre, ont aussi l'artillerie anglaise.

Les Espagnols ont les mêmes calibres que nous pour les canons et les obusiers, excepté celui de 24 qu'ils n'ont pas adopté.

Les Anglais ont dans leur artillerie des fusées à la Congrève, invention fort ancienne, mais perfectionnée par un général d'artillerie qui leur a donné son nom. Les Russes, les Prussiens et les Autrichiens en ont récemment formé des batteries. Cette arme est tout à la fois une bouche à feu et un projectile, car elle peut porter un obus avec elle, et sa percussion a la violence d'un boulet. Les avantages des fusées sont encore fort contestés dans le corps de l'artillerie française, qui ne les a pas adoptées. Les essais qu'on en a faits contre nous à Leipzig et à Waterloo n'ont pas paru de nature à mériter que l'on compliquât le service de notre artillerie, en en conduisant en campagne : il faut néanmoins s'attendre à voir nos voisins en faire usage contre nous à la première guerre.

Tous les canonniers de l'artillerie légère française sont montés sur des chevaux, tous ceux de l'artillerie à pied sont à pied : il n'en est pas ainsi chez d'autres puissances.

Les Anglais ont une partie de leurs canonniers d'artillerie légère assis sur un caisson rembourré et sur l'avant-train de la pièce, et de plus quatre hommes à cheval

outre les sous-officiers. Dans leur artillerie à pied, les canonniers peuvent au besoin, monter sur les coffrets de la pièce et sur ceux qui composent leur caisson.

Les Prussiens ont une artillerie à cheval montée comme la nôtre. Leur artillerie à pied a ses sous-officiers à cheval, et de plus six hommes par pièce montés, savoir : trois sur le coffret même de la pièce, et trois sur les chevaux de sous-verge.

On voit donc que l'artillerie à pied de ces deux puissances peut aller à peu près aussi vite que celle à cheval.

Les Autrichiens n'ont pas d'artillerie à cheval ; leur artillerie légère est montée sur une espèce de caisson, appelé wurst, dont le couvercle arrondi permet aux canonniers de s'y tenir dans la position de l'homme à cheval. Chaque pièce est, en outre, suivie de quatre chevaux de bât qui portent des munitions, et, de plus, il y a un caisson de réserve pour quatre pièces.

L'artillerie légère des Russes a tous ses canonniers à cheval, et un certain nombre d'hommes à pied servent de réserve à chaque batterie.

Le poids de nos canons de bataille est de 150 fois celui de leurs boulets ; leur charge est le tiers de ce même poids.

Leur but en blanc est, pour le 12, à 520 mètres ; pour le 8, à 450, et, pour le 4, à 400 mètres (*Aide-Mémoire*, 5e édition). Le tir devient donc assuré à ces distances, puisqu'il ne faut que pointer directement au but pour l'atteindre ; et, comme la cavalerie présente un but plus élevé que l'infanterie, les coups qu'on lui tire peuvent être encore mieux dirigés. On exerce, au reste, les canonniers à pointer à des distances doubles de celles du but en blanc.

Le tir des obusiers a moins de certitude que celui des canons, car leur diamètre extérieur à la bouche,

étant égal au diamètre à la culasse, ils n'ont pas de but en blanc, et l'obus doit toujours tomber en avant du but quand on y pointe directement. Ceci a été fait à dessein, afin d'empêcher le canonnier de pointer trop haut, et d'annuler ainsi l'effet de son arme. L'obus doit tomber d'abord, se relever ensuite, et renverser ce qui s'oppose à son passage; puis retomber de nouveau, se relever et éclater dans les rangs ennemis. Son effet sera d'autant plus meurtrier qu'il ricochera plus souvent, et, pour y parvenir, on tire l'obusier avec des charges très-faibles; elles sont de deux sortes : d'un kil. et demi et un kil. (3 et 2 liv.) pour celui de 6 pouces; de 30 et 45 centigr. (10 et 15 onces) pour celui de 24. La fermeté du sol sur lequel doivent tomber les obus est une condition essentielle de la justesse et de la grandeur de leurs effets. On en obtiendra donc d'avantageux si le terrain est ferme et uni; ce sera le contraire s'il est inégal et labouré. On peut commencer le feu des obusiers à 800 mètres contre les troupes, et s'en promettre de bons résultats; mais quand on veut incendier des habitations, on peut l'exécuter à une distance double. On donne alors plus d'élévation à la pièce; le projectile ne ricoche plus et tombe presque verticalement. Il est évident qu'avec cette arme on peut atteindre les troupes embusquées dans les chemins creux, derrière des arbres et des parapets, où le tir direct des canons ne pourrait les frapper. Une fusée en bois, enfoncée à coups de maillet et remplie d'une composition qui brûle même dans l'eau, communique le feu à la poudre qui fait éclater l'obus; mais, dans les combats, cette fusée étant toujours de la même longueur, on n'est jamais sûr que le projectile éclatera au moment désiré, et il arrive assez souvent, quand il parcourt une longue distance, que cet effet se passe en l'air, et ne fait aucun mal.

Les cartouches à canon sont de deux sortes : celles

à boulets, et celles *à balles*, appelées improprement *à mitraille* par les troupes.

La poudre est dans toutes deux renfermée dans un sac de serge lié à un cylindre de bois appelé *sabot*, lequel est creusé pour recevoir le quart du diamètre du boulet, fixé sur lui par deux bandelettes de fer-blanc.

Dans la cartouche à balles, les projectiles sont renfermés avec ordre dans un cylindre de fer-blanc fermé par deux plaques de fer ; le sac de poudre n'y est attaché que dans le calibre de 4, il est séparé dans les autres.

Les boîtes à balles pèsent beaucoup plus que les boulets ; la charge de poudre qui les accompagne n'est cependant guères plus forte, parce qu'autrement les balles s'écarteraient trop à leur sortie de la pièce ; elles sont en fer battu et varient de diamètre pour chaque calibre.

On compte deux espèces de cartouches à balles pour les canons, *la grande* et la *petite cartouche*, et une seule pour les obusiers. Dans la première il y a 41 balles, et chacune d'elles pèse autant de demi-onces, que le boulet pèse de livres. Il y a 112 balles dans la petite cartouche de 8 et de 12 ; celle de 4 en a 63 ; leur diamètre est plus petit que dans la grande cartouche. On en compte 60 pour l'obusier de 6 pouces, et 28 pour celui de 24 ; mais elles sont beaucoup plus grosses que celles des canons.

La figure que décrivent les balles en sortant d'une bouche à feu, étant un cône ou entonnoir qui va toujours en s'évasant, une partie des balles se rend directement au but, une seconde passe au-dessus ou tombe en avant de lui, le reste s'écarte sur les côtés ; la nature du terrain en avant du but, la hauteur et la largeur de celui-ci, doivent donc être d'une importance majeure dans le tir à balles, et les résultats doivent en être très-variables. Si le sol est raboteux ou labouré

par exemple, les balles qui le toucheront, s'enterreront ou se relèveront avec peu de force; s'il y a un vallon devant la batterie, ces balles n'en sortiront pas; le contraire aura lieu si le sol est ferme et uni, les balles ricocheront parfaitement. On voit encore par là l'utilité d'un sol inégal ou mouvant, un peu en avant d'une batterie, puisque les coups que l'ennemi dirigera sur elle, seront moins assurés.

D'après des expériences faites avec soin, en Prusse et en France, on doit conclure que, pour se promettre un résultat avantageux des cartouches à balles, il ne faut les employer qu'à des distances très-rapprochées, et en tirant sur des objets qui présentent beaucoup de largeur, car les balles paraissent s'écarter davantage dans le sens horizontal que dans l'autre. Ce sont ces considérations, appréciées dans nos dernières guerres, qui ont fait récemment réduire le nombre des cartouches à balles qui entre dans le chargement des caissons, et augmenter celui des boulets. Sans entrer dans des détails qui n'intéressent que des officiers d'artillerie, nous nous contenterons de dire que les distances de 500, de 400 et de 300 mètres pour chacun des trois calibres de nos canons, et de 300 pour les obusiers, sont celles où l'on peut se promettre des effets assurés de leurs boîtes à balles.

Les boulets ont sur les balles l'avantage de causer plus de terreur, de renverser de longues files d'hommes ou de chevaux, de faire encore effet sur une deuxième ligne ou une réserve; et, comme ils ont plus de vitesse, de ricocher sur beaucoup de terrains où les balles s'arrêteraient. Celles-ci sont en récompense plus meurtrières quand l'ennemi est près, et la pièce n'exige pas un pointage aussi juste.

On emploie le tir à boulets contre le front des colonnes et contre les lignes déployées. Plus la colonne sera pro-

fonde, plus les coups seront assurés et meurtriers; il est évident que ce tir est beaucoup moins dangereux contre une ligne qui présente presqu'autant de vide que de plein, et qui n'est que sur deux ou trois hommes de hauteur.

Les obus sont moins dangereux encore pour les lignes, mais leurs effets sont plus grands que ceux des boulets contre les colonnes et les carrés; ils jettent surtout le plus grand désordre dans la cavalerie. On emploie aussi les obus soit contre les défenseurs des retranchements, soit contre les retranchements mêmes, parce qu'en éclatant dans les terres fraîchement remuées, ils les font ébouler.

C'est encore avec eux et les boulets que l'on démonte les batteries ennemies.

Le tir à balles peut être utilement employé contre les flancs des colonnes, contre les lignes encore éloignées et rapprochées; surtout contre celles de cavalerie, qui présentent plus de surface; c'est dans ce dernier cas que la cartouche d'obusier peut être avantageuse.

On appelle :

Batterie directe, celle qui bat perpendiculairement le front d'une troupe; on a vu, par ce qui précède, qu'elle sera plus ou moins meurtrière, selon la profondeur sur laquelle cette troupe se présentera.

Batterie d'écharpe, celle dont les lignes de tir font un angle d'environ vingt degrés au plus avec son front. C'est ainsi qu'on tirera à boulets contre les lignes pour obtenir plus d'effet, et à balles contre le flanc des colonnes.

Batterie de revers, celle qui bat le derrière d'une troupe exposée à des feux directs; elle est la plus inquiétante pour elle, et il est rare qu'on puisse prendre une position qui permette de la battre ainsi; cette troupe serait bientôt en fuite.

Batterie d'enfilade, celle qui bat son flanc en le prolongeant; les troupes prêtent souvent, dans leurs ma-

nœuvres, aux coups de cette espèce qui sont évidemment fort dangereux, et une artillerie légère, conduite par un officier dont le coup d'œil est rapide, saisit promptement l'occasion de lui en diriger.

Batterie croisée, celle qui tirant d'écharpe, croise ses feux avec ceux d'une autre sur le même but; il est évident qu'elle est la plus meurtrière de toutes dans les circonstances semblables, puisqu'un plus grand nombre de projectiles, tirés d'une manière reconnue avantageuse, frappe le même point.

On ne tire pas les canons à ricochet sur un champ de bataille, non que ce tir ne puisse y être utile dans plusieurs occasions; mais il apporterait une trop grande complication dans les charges de poudre qui doivent être plus faibles que pour le tir de plein fouet, et rien de compliqué n'est bon à la guerre. On ne voit donc de boulets ricocher que quand une cause quelconque leur a fait toucher la terre; et cette espèce de tir ne s'emploie que dans les siéges.

Des mouvements de l'artillerie.

Les notions que nous venons d'acquérir ne suffisent pas encore pour faire comprendre les mouvements de l'artillerie sur un champ de bataille, il faut y réunir en outre quelques connaissances sur ses manœuvres et l'organisation intérieure des batteries.

Les manœuvres de l'artillerie sont dans le fond les mêmes que celles de l'infanterie et de la cavalerie; les différences légères qu'on y remarque sont causées par la construction des voitures et leur destination. Une batterie est considérée comme un bataillon ou un escadron, dont les bouches à feu sont les pelotons, et elle manœuvre

à la voix du capitaine qui la commande; elle marche en ligne pour faire feu, se forme en colonne par pièces, par section de deux pièces ou par demi-batterie, pour se transporter plus facilement d'un point à un autre; elle se déploie par les mêmes procédés que les autres troupes, elle fait des mouvements de flanc et des changements de front comme elles.

L'artillerie à pied peut presque toujours marcher d'un pas égal à celui de l'infanterie, même dans les mauvais terrains. L'artillerie à cheval ne peut aller aussi rapidement que la cavalerie, quand celle-ci prend le galop, parce que tous les chevaux de trait, quelque bons qu'on les suppose, ayant à tirer la pièce ou le caisson, et une partie ayant encore à porter des soldats du train, ont plus d'efforts à faire que ceux de la cavalerie; mais cet inconvénient est ordinairement peu grave dans la pratique, parce que l'artillerie légère ne suit pas la cavalerie quand elle charge.

L'artillerie légère, dont tous les canonniers sont à cheval, paraît devoir être bien supérieure en vélocité à celle des étrangers, dont une partie est montée sur les pièces ou les caissons; mais cette opinion cessera bientôt, si l'on considère qu'il est d'abord inutile que les canonniers arrivent devant l'ennemi plutôt que leurs pièces, ce qui peut avoir lieu dans notre système; ensuite que ces canonniers à cheval ne peuvent remonter sur leurs chevaux et en descendre continuellement dans toutes les manœuvres rapprochées qui se font sur un champ de bataille, sans perdre un temps infini pendant lequel ils ne feront aucun mal à l'ennemi et en recevront de lui; il en sera encore de même, et à plus forte raison, dans une retraite où il faudra faire feu sur un ennemi qui serre de près. Ils suivent donc leurs pièces à pied dans nombre d'occasions et ne remontent à cheval que pour un grand mouvement; mais alors cette artillerie étran-

gère, montée sur des chevaux de sous-verge et des coffrets, a autant d'avantage et même plus, car elle ne perd pas un temps précieux à remettre ses chevaux souvent impatients et effrayés à des servants, et à courir les leur reprendre pour les monter, ce qui occasionne des accidents fréquents. Les servants ont d'ailleurs souvent beaucoup de peine à suivre les mouvements de la batterie, en tenant en main quatre ou cinq chevaux que frappent ou étonnent les boulets de l'ennemi et tout ce qui se passe autour d'eux. L'artillerie à cheval n'a pas, au reste, autant de danger à craindre que ces canonniers autrichiens, montés sur un wurst, qui dans les terrains difficiles ne suit pas la pièce, ne franchit les obstacles qu'avec peine, et qu'un seul coup peut démonter. Nous pourrions étendre plus loin ces considérations, mais nous pensons qu'elles suffisent pour donner une idée du service de l'artillerie légère dans les combats.

L'artillerie à pied marche à côté de ses pièces, l'artillerie à cheval les suit, et les précède au contraire quand elle veut les masquer. Les soldats du train conduisent les pièces et les caissons; mais, chez quelques puissances, les conducteurs sont en même temps canonniers. Le commandement des batteries appartenant aux officiers ou sous-officiers d'artillerie, tout le personnel du train est tenu de leur obéir dans ce qui se rapporte au service de l'artillerie même.

Un cordage appelé *prolonge*, fixé à l'avant-train de la pièce, peut au besoin s'attacher à l'extrémité de l'affût, et bien que celui-ci repose à terre, la pièce peut encore marcher quoiqu'avec plus de peine. On peut donc faire feu en arrière et sur les flancs sans la remettre sur l'avant-train, quand il faut continuer la marche, ce qui est très-utile, surtout dans une retraite. Un autre avantage que donne la prolonge, est celui de franchir un fossé ou un escarpement, puisque les

chevaux passent d'abord l'obstacle avec l'avant-train seul, qui est très-léger, et n'entraînent la pièce que quand ils ont les pieds assurés.

La difficulté d'ôter l'affût de dessus l'avant-train et de l'y remettre, assez grande dans l'artillerie de Gribeauval, est nulle dans le système que nous venons d'adopter, et qui est celui des Anglais modifié; les mouvements de notre artillerie seront encore plus rapides que par le passé; les lieux escarpés ne pourront les arrêter. L'artillerie à cheval arrive à la prolonge sur le terrain où elle doit faire feu; l'artillerie à pied y arrive souvent aussi de cette manière; mais le système actuel permet de marcher sans prolonge dans un mouvement offensif, par la facilité qu'il offre d'être sur-le-champ en batterie, et c'est un avantage réel; car les mouvements à la prolonge sont plus difficiles pour les chevaux. Les chefs de pièces, qui sont des sous-officiers ou brigadiers, font les fonctions de guides, et jalonnent la direction indiquée par le commandant de la batterie; les soldats du train y amènent les bouches à feu, font demi-tour à gauche et les tournent vers l'ennemi. L'artillerie à cheval met pied à terre; deux servants par pièce reçoivent les chevaux, la lance est allumée et la pièce chargée. Les sous-officiers du train sont près du commandant de la batterie et de ses officiers, pour transmettre leurs ordres; on charge souvent l'officier du train de commander la réserve dont nous allons parler, si non il se tient aussi près du commandant de la batterie.

Une caisse, appelée *coffret*, est sur l'avant-train; elle contient un nombre de coups suffisant pour commencer le combat et attendre l'arrivée du caisson, voiture pesante, dont le tirage est difficile et ne se prête pas aussi bien que la pièce à tous les terrains. On abrite le coffret, s'il est possible, ce qui ne se peut que quand la prolonge est ôtée.

Les caissons se placent à quarante ou cinquante pas en arrière de la batterie, et même moins, si les localités le permettent; on les dérobe tant qu'on peut au feu de l'ennemi, par des arbres, des murs, des haies. Un artificier est à chaque caisson, et distribue les munitions aux canonniers pourvoyeurs, qui les versent dans le coffret, tandis qu'un autre les y prend pour les porter au canonnier chargeur. La ligne des caissons est ordinairement commandée par le maréchal des logis chef, quelquefois par un autre sous-officier; une roue et un timon de rechange, avec quelques outils à remuer la terre, sont fixés à chacun des caissons.

Chaque pièce a un certain nombre de caissons reconnu nécessaire, pour fournir aux consommations d'une longue bataille; il y en a trois contenant chacun 72 coups par pièce de 12; deux contenant 96 coups par pièce de 8, un seul contenant 168 coups par pièce de 4. Il était naturel de donner plus de coups à tirer aux pièces, d'après la force de leur calibre, puisque les plus grandes peuvent commencer le feu de plus loin. Les obusiers ont trois caissons qui renferment chacun 58 coups pour celui de 6 pouces, et 75 pour celui de 24. Toutes ces voitures ne se trouvent point ensemble sur le champ de bataille; on n'en fait arriver qu'une seule par pièce, et, quand on détache momentanément quelques-unes de celles-ci pour soutenir, par exemple, des tirailleurs, on ne leur donne quelquefois qu'un caisson par section, ou bien encore on se contente des munitions du coffret. Les caissons, qui ne sont pas avec les bouches à feu, forment la *réserve*, et restent parqués à quelque distance hors des atteintes de l'ennemi; on les fait arriver successivement à la batterie, à mesure des besoins, et on expose ainsi moins d'hommes et de matériel à la fois. Les caissons vides partent sur-le-champ et se rendent au grand parc, pour y être échangés contre des caissons chargés.

La réserve est commandée par un officier d'artillerie ou du train. C'est avec elles que se trouvent :

1° Les caissons à cartouches d'infanterie ou de cavalerie de la division dont la batterie fait partie ; chacun d'eux contient 17,000 cartouches et 1,700 pierres à feu ; on les fait conduire derrière les corps qui combattent, et des hommes de corvée (ordinairement les tambours ou trompettes) les enlèvent et les distribuent.

2° Divers objets de rechange, tels qu'un affût, des essieux, des timons.

3° Une forge et ses accessoires.

4° Les ouvriers de la batterie, pour faire les réparations les plus urgentes aux attirails ; on les fait venir sur le champ de bataille même, à cet effet.

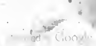
5° Les canonniers et les soldats du train, inutiles aux pièces, et qu'on y conduit pour remplacer les hommes fatigués ou hors de combat.

6° Les chevaux haut le pied.

De l'emplacement des batteries.

La position qu'occupe une batterie doit présenter des débouchés faciles en avant, si elle doit agir offensivement, et, dans tous les cas, en arrière et sur ses flancs ; car une retraite doit toujours être prévue, et, comme il faut saisir toutes les occasions de nuire à l'ennemi, ce qu'on ne peut faire qu'en se conformant à ses mouvements, la batterie doit avoir la faculté de se mouvoir dans toutes les directions. Le sol sur lequel s'établissent les pièces doit en outre être solide, sinon le tir perd de sa justesse.

Il ne faut pas que la batterie puisse être prise en rouage ou d'enfilade, ou du moins il faut être sûr qu'on



obtiendra l'effet demandé avant que l'ennemi ne puisse démonter la batterie; son emplacement ne doit pas gêner les mouvements des troupes.

On met de douze à dix-huit mètres d'intervalles entre les bouches à feu, plus ou moins cependant selon les localités; on évite de les rapprocher, pour ne pas les mettre trop en prise aux coups de l'ennemi.

On choisit, autant que possible, tous les abris naturels que présentent les chemins légèrement encaissés, les ressauts de terrain, pour tirer par-dessus leurs escarpements; on masque une batterie derrière des haies, des arbres, pour tromper l'ennemi et le faire tomber dans un piége. L'artillerie agit dans ces occasions comme les tirailleurs d'infanterie, et ne se découvre tout à fait que quand elle ne peut l'éviter: en effet, les groupes de canonniers, ceux des chevaux du train, et, dans l'artillerie légère, les chevaux des canonniers présentent des points de mire multipliés au feu de l'adversaire.

Toutes les hauteurs ne lui sont pas favorables; elle ne les occupe avec avantage qu'autant que, de leur sommet, elle peut en battre les pentes ou au moins le pied, et que le sol en avant de celui-ci ne permet pas aux projectiles de s'enterrer. Si les hauteurs sont escarpées, l'artillerie ne pouvant battre leurs pentes, l'ennemi les gravira sans danger, et si elle n'en découvre pas le pied, l'ennemi s'y massera pour assaillir la batterie; les boulets s'enterrent d'ailleurs quand ils frappent le sol sous un grand angle, ou bien ils se relèvent presque verticalement et leur effet est nul. L'erreur que nous signalons ici, est celle de beaucoup d'officiers de troupes, qui contrarient à ce sujet les officiers d'artillerie; il est donc utile de savoir que le commandement que présentent les hauteurs, n'est avantageux que quand les projectiles *peuvent parcourir toute la profondeur des troupes qui marchent sur la batterie*, et que la construction des

affûts, ne permet d'incliner que fort peu les pièces au-dessous de l'horizon. C'est sur les contreforts des chaînes de collines que l'artillerie se place souvent d'une manière heureuse, parce qu'elle peut battre d'enfilade, et même de revers, les troupes qui montent les pentes auxquelles ces contreforts sont perpendiculaires.

On évite, autant que possible, de tirer par-dessus ses propres troupes, ce serait leur donner de l'inquiétude, et présenter à l'ennemi deux buts pour un. il n'est cependant pas toujours possible d'éviter cet inconvénient dans certaines positions des pays de montagnes, où les troupes massées dans les vallées doivent être protégées dans une attaque par leur artillerie, qui se voit obligée de se placer en arrière sur des hauteurs, d'où elle découvre la position ennemie. C'est ce qui peut arriver encore dans les passages de rivière, en avant ou en retraite, quand la rive dont on est maître domine celle où se trouve l'ennemi, et, quoiqu'on tâche, dans ces cas mêmes, de croiser ses feux en avant des troupes, sans faire passer les projectiles par-dessus leurs têtes, le terrain s'oppose quelquefois à cette mesure.

C'est en général un peu *en avant des intervalles* des régiments ou des brigades, et surtout sur leurs flancs extérieurs, que se placent les batteries; il est trop dangereux pour les troupes d'avoir leur artillerie en avant d'elles, puisque les coups qui manquent la batterie, pourraient les atteindre; cette règle est néanmoins peu suivie dans la plupart des grandes batailles; mais aussi en résulte-t-il d'énormes pertes pour les troupes; c'est ce qu'on a vu à Essling, Wagram, la Moskwa...., où elles étaient sur divers points en arrière des batteries. C'est aussi une conséquence souvent inévitable des chances du combat, et de la réunion de ces batteries de cinquante et cent bouches à feu, qui occupent un trop vaste espace pour qu'on puisse le laisser dégarni de troupes.

L'artillerie peut, dans un combat, attaquer ou se défendre. Nous allons donc décrire successivement la conduite qu'elle tient dans ces deux cas.

De l'attaque.

La force de l'artillerie est toujours dans la justesse de son feu, quelquefois encore dans sa vivacité et dans la position qui lui permet de l'exécuter long-temps avec sécurité. L'audace n'est pas en général la vertu qui doit la distinguer, les saillies de valeur lui seraient presque toujours funestes; un courage tranquille et constant, une froide valeur, une grande patience dans ses travaux, telles sont les qualités qui lui conviennent et qui assurent ses succès.

L'artillerie, placée en avant des colonnes, se porte sur les points les plus avantageux pour faciliter leur marche ou leur déploiement. Son feu jette le désordre chez l'ennemi et inspire de la confiance aux troupes; elle détache quelques pièces légères pour soutenir les tirailleurs qui couvrent aussi les mouvements de formation.

Le principe incontestable, que c'est du bon emploi des masses que résulte le gain des batailles, s'applique à l'artillerie comme aux autres armes; on doit donc éviter d'en disséminer les feux, on ne doit jamais employer moins de deux pièces à la fois, sinon le feu n'ayant aucune vivacité, l'ennemi en recevra peu de mal, et pourra s'emparer facilement de cette seule pièce. On ne peut, au reste, se promettre de succès qu'en agissant par batteries de 6 à 8 bouches à feu au moins; l'ennemi ne peut alors marcher impunément sur l'artillerie. On se contente rarement de ce faible nombre dans les batailles; on réunit plusieurs batteries dont on concentre les feux

sur un point dont la prise est décisive, on démonte l'artillerie ennemie, on en disperse les troupes, et on le livre ainsi sans défense aux attaques de l'infanterie et de la cavalerie.

En principe, on ne doit pas engager de combat d'artillerie contre artillerie; ce serait le moyen de consommer inutilement beaucoup de munitions, de se faire détruire beaucoup d'hommes et de matériel, et puisque ce sont les troupes qui en définitive décident les affaires, c'est sur elles qu'il faut tirer. Ce principe est difficile à observer : les officiers d'artillerie, par amour-propre, veulent éteindre aux yeux des troupes les feux qui les foudroient, et celles-ci le demandent quelquefois hautement; on ne devrait cependant le faire que quand le feu de l'ennemi devient si meurtrier, que les troupes ne peuvent exécuter ce qu'on leur commande, ou que la batterie même court risque d'être démontée. On réunit alors le feu de deux ou trois pièces sur chacune de celles de l'ennemi que l'on démonte, et on bat successivement ainsi toutes les autres avec un feu supérieur.

On ne montre ordinairement, au commencement d'une affaire, qu'une partie de son artillerie, et on fait paraître l'autre, quand l'ennemi est déjà engagé et ne peut que difficilement changer ses premières dispositions. L'artillerie légère se place souvent derrière la cavalerie qu'elle soutient, et dès qu'elle reçoit l'ordre de préparer la charge de celle-ci, elle se porte rapidement en avant de ses flancs; sa présence frappe déjà le moral de l'ennemi, elle commence à petite portée un feu vif qui l'ébranle bientôt et prépare sa défaite entière. Il est évident que l'artillerie légère peut s'approcher de l'infanterie ennemie avec assurance, puisqu'en se mettant en batterie, par exemple, à 300 mètres d'elle, son feu sera du plus grand effet, tandis que celui de l'infanterie n'aura aucune certitude : aussi a-t-on vu des artilleurs audacieux, pleins de

confiance dans leur arme, s'approcher au galop jusqu'à 200 mètres d'une ligne avec leur pièces chargées, et, tirant à balles, la jeter tout à coup dans le plus grand désordre et décider sa déroute. Ces traits d'audace ne peuvent néanmoins être toujours pris pour modèle, l'artillerie ne doit s'aventurer hors de la protection de ses troupes de soutien, que dans quelques circonstances assez rares.

L'artillerie légère sera d'un puissant secours à la cavalerie, quand celle-ci aura des défilés à traverser pour se porter sur l'ennemi; obligée peut-être de se former près de lui, et exposée à en être chargée dans ses formations, la cavalerie sortira facilement de cette situation critique, avec une artillerie bien attelée et conduite par un officier dont le coup d'œil sûr et rapide reconnaisse promptement une position convenable. On sent combien il faut d'habitude aux officiers d'artillerie pour faire de ces sortes de reconnaissances qui permettent à peine le temps de la réflexion.

L'artillerie, après avoir produit son effet, ne suit pas la cavalerie quand elle aborde l'ennemi; elle se place de manière à soutenir sa retraite si elle est repoussée, ou à se porter en avant pour l'appuyer dans ses succès. La cavalerie ne devrait pas s'abandonner à une poursuite sans son artillerie, car si l'ennemi à conservé la sienne et s'il fait bonne contenance, il faudra s'arrêter, il gagnera du chemin et on perdra l'occasion de l'entamer.

La campagne de 1812, en Russie, fournit un exemple remarquable des inconvénients de cette précipitation aveugle qui annule de grand moyens et n'obtient que de médiocres succès.

Le prince Bagration commandant l'arrière-garde de l'armée russe, avant la bataille de Smolensk, avait laissé, pour couvrir sa retraite, le général Néwérowskoï avec

sa division, forte de 6,0000 hommes d'infanterie, des dragons de Karkhow et de huit bouches à feu; il avait pris position en arrière de Krasnoï. Murat arrive à la tête de notre avant-garde et tourne la gauche de cette position vers les trois heures du soir; le pays était découvert, la cavalerie avait toute facilité pour agir. Les dragons russes sont chargés et mis en déroute; Néwérowskoï ne forme qu'une masse de sa division et la met en retraite sur la route de Moskow, bordée de bouleaux; ces arbres rompent les charges de la cavalerie qui l'attaque en flanc; 18,000 chevaux l'entourent, il brave leurs efforts, la nuit arrive et il est sauvé; il perdit 1,500 hommes et 5 canons, mais si cette nombreuse cavalerie avait permis à l'artillerie légère qui l'accompagnait de prendre part au combat, si deux batteries eussent pu, ce qui était facile, gagner la tête de la colonne russe, elles l'eussent arrêtée et exterminée, ou réduite à mettre bas les armes.

L'artillerie, placée aux avant-gardes, ne suit pas les premières troupes de trop près, afin qu'elle ait le temps de se mettre en défense, si celles-ci tombaient dans une embuscade; mais dès qu'on a rencontré l'ennemi, le commandant de l'artillerie part, reconnait le terrain favorable et envoie chercher sa batterie, qui se porte au galop sur la position qui lui est indiquée, et tire ses premiers coups avec célérité pour en imposer à l'ennemi.

Les officiers de troupes demandent souvent que l'on commence le feu à des distances trop éloignées, soit parce qu'ils ignorent la portée des pièces, ou qu'ils jugent mal des distances, soit parce qu'ils redoutent l'approche de l'ennemi, et c'est une faute grave qu'ils veulent qu'on commette : en effet, si le tir commence quand on n'a aucune certitude de frapper le but, l'ennemi qui en reçoit peu ou point de mal, méprise ce feu, et sa confiance s'accroît; les troupes perdent au contraire la

leur dans une artillerie qui ne fait tomber personne, et on consomme inutilement des munitions, que de mauvaises communications empêchent, peut-être, de remplacer promptement, et dont on manquera, quand, l'ennemi s'approchant, le feu devrait être vif.

Nous avons donné les distances auxquelles le tir pouvait produire un grand effet, elles sont assez éloignées pour que l'artillerie ait le temps de faire beaucoup de mal à l'ennemi, s'il voulait l'aborder, et l'obliger à prendre des précautions particulières pour s'y soustraire; ajoutons à ce que nous avons dit sur le chargement des caissons, que des canonniers bien exercés, peuvent tirer trois coups par minute, en assurant leurs coups, et qu'ils peuvent en tirer jusqu'à six sans pointer, ce qui est utile dans quelques occasions. Il ne faut pas oublier que diverses causes, telles que la mobilité du but, le peu de solidité du sol de la batterie, les illusions d'optique plus fréquentes qu'on ne le croit communément, les passions qui animent les artilleurs, ne leur permettent pas de donner à leurs coups autant de justesse que dans les polygones où le sol est ferme, toutes les distances mesurées, et où règne le plus grand calme.

Dans l'attaque des retranchements, l'artillerie tire à boulets contre les parapets et les efface, elle brise les abattis qui en défendent les approches, et les palissades plantées sur les bermes; elle fait tomber ses obus dans les terre-pleins et sur les parapets, elle incendie avec eux les villages occupés par l'ennemi. On fait ordinairement arriver, dans ces occasions, des batteries de douze et d'obusiers de six pouces, restés en réserve dans les grands parcs, parce que la force de leurs projectiles opère plus rapidement sur ces divers obstacles.

De la défense.

Les effets d'une artillerie, soutenue par de bonnes troupes, seront plus grands dans la défense que dans l'attaque, puisque l'ennemi, marchant sur les batteries, en recevra le feu de plus près. Cependant l'artillerie à cheval, dont la tactique participe nécessairement de celle de la cavalerie, est dans une situation plus convenable à son esprit, dans l'attaque que dans la défense. Il n'est pas inutile d'observer ici que l'artillerie à pied défendra probablement une position avec plus de ténacité que l'artillerie légère, quoique le plus de facilité qu'a celle-ci d'échapper à l'ennemi, semblerait devoir le lui faire braver plus long-temps; mais c'est que le canonnier à pied a contracté naturellement cette solidité et cet aplomb, qui sont le partage de l'infanterie, à qui son défaut de légèreté en fait en quelque sorte une loi, et que ces qualités ne sont pas celles d'une arme qui peut fuir impunément, et revenir rapidement à la charge. Le canonnier à pied sait, qu'à moins de retirer des pièces assez long-temps d'avance, ou de les abandonner, ce à quoi il se résout difficilement, il ne peut espérer d'échapper à la cavalerie; il n'a donc, dans beaucoup de cas, d'autre parti à prendre que celui de se défendre à toute extrémité, et c'est ce que l'on a vu dans quantité d'affaires, où les canonniers français et étrangers, abandonnés de leurs soutiens, se sont fait sabrer sur leurs pièces qu'ils ne voulaient pas quitter. Le canonnier d'artillerie légère, menacé d'une charge de cavalerie, porte naturellement sa vue en arrière; il sait que son cheval l'attend, et qu'avec lui il se dérobera à un danger, auquel il ne peut résister; de là,

une ténacité moindre dans la défense, et, au contraire, plus d'audace dans l'attaque que l'artillerie à pied. Ces considérations intéressent un officier de cavalerie, obligé de charger sur des batteries, et il en sentira l'utilité en méditant sur la leçon suivante.

L'artillerie croise ses feux en avant de la position qu'elle défend ; elle s'applique à bien battre les débouchés par lesquels l'ennemi se présentera ; elle dirige ses obus sur les lieux fourrés et dans les chemins creux, où il s'embusque.

Elle construit des épaulements pour être mieux à l'abri des projectiles, et tire par des embrasures ; souvent encore elle élève la bouche de ses pièces au niveau du parapet des retranchements, et tire *à barbette,* ce qui expose davantage ses canonniers, mais lui donne un champ de tir plus vaste que les embrasures.

Quand elle doit défendre un carré, elle place une ou plusieurs pièces un peu en avant des angles privés de feu, et les fait tirer dans la direction de leur capitale, ou croiser leurs coups en avant des faces. Quand la cavalerie aborde le carré, les canonniers se réfugient dans l'intérieur, ou se jettent entre les roues, se couchent sous les affûts, et quelquefois se défendent encore à coups de fusil, avec les leviers de pointage et les écouvillons.

Dans l'artillerie anglaise, où l'on n'a pas de prolonge, les avant-trains se placent dans l'intérieur des carrés, les canonniers s'y jettent aussi au moment où l'ennemi arrive sur eux ; mais, comme celui-ci n'a pu emmener les pièces faute de chevaux, il en résulte que, s'il est repoussé, on peut sur-le-champ lui tirer des coups de canon dans sa retraite. Observons cependant que cette artillerie abandonne souvent ses pièces ou les retire dans des circonstances, où celle des autres puissances les sauverait, ou les maintiendrait dans leur position, parce

que la prolonge lui donne plus de confiance pour attendre l'ennemi, puisqu'avec elle on est plus sûr de faire échapper les bouches à feu.

Il n'est pas moins utile d'avoir de l'artillerie en réserve que des troupes des autres armes, et c'est surtout l'artillerie légère qu'il convient d'y placer; elle a l'avantage d'aller deux fois au moins aussi vite que celle à pied, et d'avoir des hommes frais, tandis que les canonniers à pied peuvent être fatigués d'une longue marche; elle peut donc paraître tout à coup sur les points où les troupes faiblissent, et y rétablir le combat. C'est par un bon emploi de ces batteries qu'on peut encore ressaisir la victoire; on entoure avec elles les têtes de colonnes ennemies, on leur dirige un feu vif d'obus et de boulets, et une charge vigoureuse achève de les disperser.

Combien faut-il de temps à l'ennemi pour aborder une batterie? Cette question ne peut toujours se résoudre facilement, parce que cela dépend de la position qu'occupe cette batterie, et des difficultés que présente le terrain en avant d'elle; mais, quand on sait que l'infanfanterie, marchant au pas accéléré, peut faire 600 mètres en sept minutes, et en trois environ si elle se met à la course (ce que ses tirailleurs feront sans doute), et que la cavalerie a tout au plus besoin de deux minutes pour parcourir le même espace, au galop, en terrain ordinaire, on a les premiers éléments d'un calcul qu'il est très-facile de faire, dès qu'on voit le terrain.

Quand une armée a éprouvé un revers, on place à l'arrière-garde les batteries qui ont le moins souffert; elles donnent leur appui à la cavalerie, qui, dans une retraite en échelons surtout, sera bien flanquée par elles.

L'artillerie d'une arrière-garde se partage ordinairement en deux parties : l'une se met à la tête, l'autre à la queue de la colonne. Celle-ci s'arrête de temps en

temps pour retarder la poursuite de l'ennemi; elle marche à la prolonge, soutenue par quelques pelotons de cavalerie; elle se tient sur la route, quand cette route est un défilé; elle tâche d'en suivre les côtés dans le cas contraire, afin de croiser ses feux sur la route même. L'artillerie de la tête prend position à l'entrée, ou en arrière des défilés, pour en favoriser le passage, et contient l'ennemi jusqu'à ce que les dernières troupes soient passées.

Elle fait quelquefois elle-même sa retraite en échelons, par batteries entières ou par fractions de batteries, et arrête par un feu roulant l'ennemi qui se précipite sur elle; c'est ce qu'elle exécuta, entre autres, à Albuera, en 1811, où toute l'artillerie française, placée à l'aile gauche, contint la droite et le centre des Anglo-Espagnols, protégea la retraite de l'armée, et fit ensuite la sienne, soutenue par la cavalerie.

Les officiers de cavalerie n'oublieront jamais que leur artillerie ne peut se défendre elle-même, et qu'elle a besoin de leur appui; que c'est à eux à éclairer sa marche et à contenir les tirailleurs ennemis qui se glisseraient près de ses batteries; que ses effets seront d'autant plus destructeurs, qu'elle attendra l'ennemi de plus près, et qu'elle ne peut l'attendre sans craindre pour son matériel, si elle est sans confiance dans la fermeté des troupes.

C'est encore par une suite de ces considérations que les troupes lui doivent des hommes de secours, toutes les fois que les siens sont hors de combat, et que son feu pourrait en souffrir. Ainsi, de simples cavaliers peuvent garder momentanément les chevaux des canonniers, et faire l'office de pourvoyeurs des pièces, parce qu'il suffit que trois artilleurs soient à chacune d'elles, pour que le feu continue sans trop de lenteur.

Tout en reconnaissant les avantages que procure une



artillerie bien servie et bien attelée, il ne faut pas se les exagérer; il ne faut pas croire surtout que le soldat ne puisse faire un pas sans elle. On doit se rappeler que c'est dans l'opinion que les troupes ont d'elles-mêmes et de leurs chefs, que doit résider leur force, beaucoup plus que dans une auxiliaire qui peut leur manquer, et qui, plus d'une fois, ne pourra suivre leurs mouvements. On a souvent remarqué que moins les troupes étaient bonnes, plus il fallait leur attacher de bouches à feu, parce que c'était le seul moyen de leur inspirer une confiance qu'elles n'avaient pas en elles-mêmes. Il ne faut à des troupes aguerries qu'une artillerie peu nombreuse; alors celle-ci, bien servie, parce qu'elle n'aura que des hommes de choix; assurée de l'effet qu'elle doit produire, parce qu'elle sentira que ses troupes de soutien ne l'abandonneront pas, n'aura qu'à paraître pour intimider l'ennemi, et déterminera bientôt sa retraite.

OUVRAGES A CONSULTER.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ARTILLERIE, à l'usage des militaires de toutes les armes, par Decker, traduit de l'allemand, etc.; Paris, 1825. On peut le consulter avec fruit, il renferme les principes les plus clairs et les plus convenables pour quiconque ne veut pas faire une étude spéciale de l'artillerie; les détails y sont d'ailleurs assez nombreux pour en faire entendre le service.

AIDE MÉMOIRE DES OFFICIERS D'ARTILLERIE, (par le général Gassendi), 5e édition; Paris, 1819. Le second volume renferme un grand nombre de mémoires intéressants sur la fabrication des armes, de la poudre, des projectiles; sur les travaux des sièges, les batteries de campagne, et d'autres sujets également

importans; on peut y recourir avec confiance. Cet ouvrage est le fruit des travaux d'un officier qui connaissait parfaitement le matériel de son arme, et qui, par sa position, était au courant de toutes les améliorations proposées dans son service.

MÉMORIAL DE L'ARTILLERIE. Le premier numéro renferme un mémoire sur un grand nombre d'épreuves, faites avec des cartouches à balles; les officiers qui désireront s'instruire d'une manière particulière sur ce sujet, y trouveront des observations remarquables.

TACTIQUE DE LA CAVALERIE.

La force de la cavalerie n'est pas, comme celle de l'infanterie, dans son feu et dans sa position; *elle consiste dans la rapidité de ses mouvements, et dans l'audace qui lui fait aborder son ennemi.* Son feu sera toujours à peu près sans effet par des raisons qui ne peuvent échapper à personne : elle ne peut défendre une position de pied ferme contre des troupes de son arme, puisque celles-ci, la chargeant au galop, la culbuteraient infailliblement; elle ne le peut davantage contre l'infanterie, dont l'arme principale est le feu, et qui, sur un front égal, lui présenterait un nombre d'hommes presque triple du sien. La cavalerie n'a donc qu'un seul moyen d'attaque et de défense, *celui de se lancer sur son ennemi, et de toujours le prévenir dans ses mouvements hostiles.*

Il est facile de conclure, de la nature même de la cavalerie, que ce n'est que par des soins multipliés, et seulement possibles pendant la paix, qu'on peut former cette arme d'une manière assez solide pour en attendre à la guerre des services proportionnés à son importance et aux dépenses qu'elle entraîne. La cavalerie ne se forme pas à la guerre, ses soldats s'y aguerrissent; mais s'ils entrent en campagne sans connaître parfaitement de tout

ce qui tient à la conservation de leurs chevaux, s'ils n'ont pas l'assurance que donne l'habitude d'en monter, ce n'est pas devant l'ennemi qu'ils acquerront facilement ces deux qualités, et ils ne tarderont pas à encombrer les dépôts de l'armée. Nous avons eu, dans les dernières guerres, de déplorables preuves de ce que nous avançons, et, malgré des succès dus à la valeur individuelle de nos cavaliers, la cavalerie française mal recrutée, et dont les soldats manquaient souvent d'instruction, a dépéri d'une manière effrayante dans plusieurs campagnes.

L'escadron est l'unité de force dans la cavalerie, mais pas exactement comme le bataillon l'est dans l'infanterie; car celui-ci, par sa force et son organisation, peut faire la guerre sans être enrégimenté. Or l'escadron, moins fortement constitué, ne pourrait y prétendre, et il combat rarement isolé. On compte par escadrons dans les manœuvres, parce que le peu d'étendue du front d'un escadron et la facilité de rendre sa marche correcte permettent de l'assigner pour base à tous les mouvements; en outre, sa division constante en pelotons rend sa marche facile dans toutes les directions.

Depuis l'ordonnance de 1766, l'escadron se forme en France sur deux rangs, et, quoique le premier seul puisse frapper l'ennemi, il est utile qu'il y en ait deux, parce que la force morale du premier, qui se sent soutenu, en est augmentée; que le second remplit les vides que le feu ou une mauvaise direction occasionnent entre les files dans un mouvement de charge; qu'il combat comme l'autre s'il y a une mêlée, circonstance rare, mais qui doit être prévue, et où il faut avoir le plus d'hommes possible sur le même point. Enfin, le second rang fait marcher le premier plus correctement, parce que les chevaux de celui-ci sont obligés de mieux soutenir leur allure, pour ne pas recevoir d'atteintes. La formation sur trois rangs, au contraire, a été abandon-

née quand on a voulu donner plus de rapidité aux manœuvres, parce qu'on a reconnu que le second rang, enchâssé entre les deux autres, ne pouvait avoir d'allures franches et vives, et que le désordre était plus difficile à réparer dans cette formation que dans l'autre.

Il est nécessaire que l'escadron ait des officiers devant son front; il ne l'est pas moins qu'il en ait en serre-files; dans quelques cavaleries étrangères il en a même aux ailes. Les uns, toujours à la tête de leurs pelotons, donnent au soldat l'exemple de la valeur et l'entraînent vers l'ennemi; les serre-files remédient au désordre qui peut se montrer dans les rangs, et que ne peuvent voir ni réparer les officiers placés devant le front quand on marche aux allures vives; ils contiennent et pressent dans les charges les hommes tentés de rester en arrière, et si enfin l'escadron entier tourne le dos, il a encore devant lui une partie de son cadre qui peut l'arrêter et lui faire faire volte-face, ce qui serait difficile, quelquefois même impossible, sans cette disposition.

On conserve des intervalles entre les escadrons, afin que les fluctuations de l'un d'eux ne puissent s'étendre sur toute une ligne; pour opérer rapidement un demi-tour par pelotons, faciliter le passage de l'artillerie ou celui d'une seconde ligne en avant; parer aux difficultés du ralliement, qui seraient fort graves dans une ligne pleine..... On avait autrefois le principe de faire combattre la cavalerie sans garder d'intervalles, ce que l'on appelait *en muraille*, parce qu'on craignait que l'ennemi ne s'introduisît par eux, et ne prît la ligne en flanc ou à revers. Il en résultait cependant des effets désastreux en beaucoup de cas où les ailes, se rapprochant tout à coup du centre, faisaient crever la ligne, parce qu'en effet les chevaux se serrent quand ils ont peur, et qu'il est difficile que les guides et les cavaliers

marchent droit devant eux sous le feu de l'ennemi. C'est ce qui arriva, entre autres, à Minden, en 1758, aux Carabiniers et à la Gendarmerie, en chargeant sur des bataillons hanovriens : les ailes, se serrant sur le centre, la ligne fut rompue, le plus grand désordre eut lieu sous le feu de l'ennemi, la charge fut manquée, et la perte considérable. La cavalerie prussienne paraît aussi avoir souvent combattu en muraille dans la guerre de sept ans, ce qui, au rapport de Warnery, la fit plus d'une fois ramener, même après des succès. C'est sans doute encore par suite de ce préjugé que la cavalerie autrichienne ne conserve d'intervalle qu'entre ses divisions, composées de deux escadrons. La crainte de voir l'ennemi pénétrer par les intervalles est chimérique, à moins qu'ils ne soient considérables; il suffirait, pour rendre ce parti funeste à l'ennemi, de placer un peloton en arrière vis-à-vis chacun d'eux, et ce peloton peut être fourni par une seconde ligne.

On compte en Europe trois sortes de cavalerie, et il est dans la nature qu'il en soit ainsi; car les hommes et les chevaux, considérés sous le rapport de la force et de la taille, peuvent se réduire à trois espèces propres à la guerre. On a répondu, à des militaires qui ne veulent que deux sortes de cavalerie, que beaucoup de chevaux d'une taille trop basse, d'une constitution trop faible pour convenir à des cuirassiers, ne seraient pas moins déplacés dans la cavalerie légère, parce qu'ils étaient encore trop grands et trop étoffés, et qu'à moins de rendre les remontes plus difficiles qu'elles ne le sont déjà, il fallait tirer parti de ces chevaux en les plaçant dans une arme qui tînt le milieu entre les deux extrêmes. Si cette réponse est juste pour les chevaux, elle l'est encore pour les hommes toutes les fois qu'on voudra les choisir convenablement pour le genre de service auquel on les destine. Il est d'ailleurs encore un motif

non moins grave, et dont nous parlerons incessamment, pour la formation de cette espèce de cavalerie mixte.

Il y a donc dans toutes les armées des CUIRASSIERS, des DRAGONS et de la CAVALERIE LÉGÈRE. Nous ne ferons aucune réflexion sur les autres corps que l'on compte dans notre cavalerie, ils doivent se ranger parmi ceux que nous venons de nommer. Il ne peut y avoir de véritables grenadiers à cheval, pas plus que des carabiniers et des chasseurs, parce que le sabre est la seule arme dont un cavalier doive faire habituellement usage. Cependant il est de ces dénominations qui, rappelant de glorieux souvenirs, méritent d'être conservées, parce qu'elles font d'ailleurs naître entre les corps une émulation utile au service. Quant aux lanciers, ils rentrent évidemment dans la cavalerie légère, au moins tant qu'ils seront montés et recrutés comme ils le sont aujourd'hui.

Considérons maintenant ces trois divisions principales d'une même arme, et commençons par les cuirassiers.

De la grosse cavalerie.

On a senti de tout temps l'importance d'avoir dans une armée une cavalerie composée d'hommes d'une haute stature et couverts de fer, montés sur des chevaux de première taille. Il faut souvent, en effet, renforcer quelques parties d'un ordre de bataille, faire une attaque périlleuse, avoir une réserve d'élite prête à se porter rapidement partout; et puisque le moral joue un si grand rôle à la guerre, il convient de l'ôter à son adversaire. Or, aucun corps n'est aussi capable de remplir ces différents buts que ceux de cuirassiers, auxquels leur armure inspire une grande confiance et frappe l'imagination de

l'ennemi, et qui, par la taille de leurs chevaux, ont un avantage positif sur les autres espèces de cavalerie. Ces principes, qui ont été méconnus, même par de bons esprits, pendant presque tout le XVIII[e] siècle, reprirent faveur dès que Napoléon eût donné la cuirasse à douze régiments de cavalerie. Les puissances contre lesquelles il combattait, en ayant senti les effets, furent obligés de l'imiter, et l'Angleterre en a aussi, depuis 1815, armé les régiments de la garde de son souverain.

La grosse cavalerie ne peut cependant compter la légèreté au nombre de ses avantages : ses cavaliers, quoique choisis parmi les plus robustes des contingents, se fatiguent beaucoup par le poids de leur armure, et leurs chevaux, auxquels on fait grâce de la souplesse en faveur de la force et de la taille, se fatiguent aussi et demandent beaucoup de temps pour repaître. On sent donc que tout s'oppose à ce que des cuirassiers fassent le service de troupes légères; on ne peut davantage leur donner l'escorte des convois, parce que tout ce qui tend à les faire rester long-temps sur les routes leur est fatal. Cette cavalerie est trop coûteuse d'ailleurs, ses hommes et ses chevaux sont trop difficiles à remplacer pour qu'on doive s'exposer à les perdre en détail. Les cuirassiers ne peuvent combattre en fourrageurs; des hussards, montés sur des chevaux plus légers, auraient l'avantage sur eux dans ce genre de combat : ce n'est donc pas à eux à poursuivre l'ennemi qu'ils ont vaincu; ils doivent reformer promptement leurs escadrons prêts à fournir une nouvelle charge, et c'est à la cavalerie légère à compléter leurs succès. Il résulte de ces considérations que cette arme n'a qu'un seul genre de service : *paraître un jour de bataille et faire des charges décisives.* On doit cependant la placer quelquefois aux avant et aux arrière-gardes, pour y soutenir la cavalerie légère quand l'ennemi s'y fait précéder ou couvrir par une cavalerie plus

nombreuse ou par des cuirassiers; mais le danger de la faire dépérir touche de près à cette manière de l'employer.

La grosse cavalerie exige en effet beaucoup de soins pour être tenue en bon état, et c'est par cette raison qu'elle doit, dans les marches, former autant que possible une colonne à part et de peu de profondeur, afin d'éviter ces retards et ces encombrements au passage des défilés ou des mauvais chemins, qui obligent à attendre des heures entières, et ruinent les chevaux par la fatigue et la faim.

Pour prix de ces soins, si minutieux en apparence et cependant indispensables, la grosse cavalerie paraîtra avec confiance sur un champ de bataille, parce qu'elle sera assurée d'y produire l'effet qu'on attend d'elle; c'est alors que cessent les ménagements dont elle a été l'objet : les attaques les plus périlleuses lui sont réservées. C'est à elle à enfoncer les carrés et les masses d'une infanterie menaçante, à prévenir la cavalerie ennemie prête à charger. Placés à la réserve avec de l'artillerie légère, les cuirassiers, se montrant tout à coup dans un moment critique, raffermiront par leur présence les troupes ébranlées, rallieront derrière leurs escadrons celles qui auraient tourné le dos, et arracheront la victoire à l'ennemi.

Des Dragons.

C'était une idée séduisante que celle d'avoir une cavalerie également habile à combattre à cheval et à pied, et qui réunît ainsi les avantages de deux armes dont l'esprit et la tactique sont si opposés; combattre en ligne avec l'aplomb des cuirassiers, et en fourrageurs avec l'adresse des hussards; mettre pied à terre, et ne cé-

der à l'infanterie ni en instruction ni en solidité au feu, le dragon eût été le beau idéal ; mais il est malheureusement prouvé qu'après beaucoup de temps et de peines on n'obtient ainsi qu'une troupe médiocre sous tous les rapports, et cela résulte de tous les essais qu'on a faits à cet égard, depuis le temps où les dragons n'étaient que de l'infanterie à cheval jusqu'à nos jours. Nous avons vu les tentatives qu'a faites Napoléon, et leur manque de succès, et quoique dans ses Mémoires il revienne encore avec force sur cette idée, il n'a pas trouvé de partisans ; les dragons ne sont plus considérés en Europe que comme une cavalerie mixte, et nous allons prouver qu'il n'en peut être autrement.

Il est sans doute assez facile de trouver un certain nombre d'hommes qui aient à la fois de l'aptitude à l'équitation et au service de l'infanterie ; mais il serait fort difficile d'en trouver assez pour en composer un corps entier, et si, à force de persévérance et aidés d'une longue paix, on parvenait à y introduire les deux instructions, la première guerre renverserait bientôt tout l'édifice et remplirait les cadres de recrues maladroites. Confier aux dragons à pied des attaques de position, leur faire charger de l'infanterie et repousser de la cavalerie, c'est les faire combattre à armes trop inégales, c'est les exposer à des pertes irréparables ; une seule affaire ruinera un corps de cavalerie nécessairement plus faible que ceux d'infanterie. L'infanterie combat maintenant beaucoup en tirailleurs : peut-on supposer que le dragon, quoique sans havresac, aura la légèreté du fantassin à sauter une haie, un fossé, son adresse à s'approcher de l'ennemi sans trop s'exposer ? Cela ne peut être : son long sabre, ses éperons, son défaut d'habitude, tout l'embarrassera ; et, si on l'exerce beaucoup à ce service, comment saura-t-il se tenir à cheval, et quelle confiance aura-t-il en lui-même,

quand il se trouvera devant un ennemi qui est excellent cavalier parce qu'il n'est que cela ? A combien de dangers ne seront pas exposés les chevaux de ces dragons à pied, si l'ennemi peut faire glisser quelques pelotons de cavalerie jusqu'à eux ! Enfin, on l'a dit souvent et on ne peut le nier, il est contre le bon sens d'inspirer à un cavalier la plus grande confiance dans son cheval et son sabre, de l'assurer qu'avec eux il peut vaincre la meilleure infanterie, et de lui dire, quand il a mis pied à terre, qu'il n'en est rien, et qu'aucune cavalerie ne peut l'entamer.

Cependant, sans être un fantassin parfait, un cavalier peut acquérir de l'adresse à se servir à pied de son mousqueton, et à en faire un bon usage dans quelques occasions où il faut suppléer à l'infanterie. C'est ainsi qu'un corps de cavalerie, chargé de couvrir une retraite, ayant à défendre un pont, un défilé, une barricade, tandis que l'arrière-garde s'écoule, fait mettre pied à terre à une partie de ses soldats, et contient quelque temps l'ennemi par leur feu ; la troupe en retraite gagne du terrain, les cavaliers remontent à cheval et la rejoignent. Une avant-garde peut empêcher un ennemi en retraite, de couper un pont ou de faire des préparatifs de défense à la tête d'un défilé, son feu arrêtera cette opération ou la retardera jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. C'est ainsi que nos dragons, ayant mis pied à terre, empêchèrent les Anglais, dans leur retraite sur la Corogne, en 1808, de faire sauter les ponts de Puente Ferreira et de Bereeira ; que le 14e de dragons soutint à Usagre, en 1811, la retraite de deux régiments de même arme, imprudemment engagés dans un défilé. Il ne s'agit pas dans ces circonstances de combattre en ligne et de manœuvrer, le cavalier est en tirailleur, ne quitte pas sa position, fait feu à l'abri de quelqu'obstacle naturel ou artificiel, et il est rare qu'il ait à combattre d'autres

troupes, que de la cavalerie à pied comme lui; on n'exige donc de lui que ce qu'on peut raisonnablement en attendre, et on doit l'amener, en peu de temps, à un degré d'instruction suffisant pour remplir ce but. Il est inutile de l'embarrasser d'un fusil et d'une baïonnette; un bon mousqueton lui suffit, et toute la cavalerie, destinée au service des avant et arrière-gardes, doit en être armée.

Nos dragons actuels sont propres au service des deux autres cavaleries, et il est très-utile qu'il en soit ainsi : en effet, les hussards et les chasseurs sont souvent trop faibles pour combattre la cavalerie nombreuse, dont l'ennemi couvre sa marche, d'autant plus qu'il y mettra souvent des cuirassiers : la cavalerie légère, peu propre à se mesurer contre eux, a besoin, pour se soutenir, d'une cavalerie plus fortement constituée qu'elle; si on lui donne toujours des cuirassiers, ceux-ci, au lieu de faire reposer et manger leurs chevaux, qui ne peuvent aller aussi vite que les avant-gardes, ni rester toujours aux arrière-gardes, où les arrêts dans la marche sont fréquents et où l'on souffre aussi de la faim, seront souvent sur pied des journées entières; ils se ruineront, et on ne les retrouvera plus dans les occasions importantes. On obvie à ces inconvénients par des corps de dragons, montés plus avantageusement que la cavalerie légère, capables de se mesurer à armes égales avec les dragons ennemis, et sans trop de désavantage avec les cuirassiers qu'ils surpassent d'ailleurs en légèreté.

De la cavalerie légère.

La grosse cavalerie devait amener la création de la cavalerie légère; aussi avons-nous vu qu'à l'époque

même où la noblesse seule formait la première, elle avait ses pages et ses argoulets, puis ses arquebusiers plus légèrement armés qu'elle, qui complétaient ses succès et lui servaient d'éclaireurs; la cavalerie légère fut long-temps irrégulière chez plusieurs nations, elle ne combattait pas en ligne, et n'osait se mesurer avec les gendarmes ou cuirassiers; on sentit enfin l'inconvénient d'avoir une cavalerie inutile un jour de bataille, et l'on ne se contenta plus de lui faire exécuter les petites opérations de guerre, on voulut qu'elle sût manœuvrer et combattre en ligne. Les Hongrois et les Croates ont été les dernières troupes irrégulières de l'empire Autrichien, Lascy les enrégimenta; les Cosaques sont maintenant les seuls corps de cette espèce qui combattent en Europe; mais il est vraisemblable qu'ils subiront à leur tour la loi commune; ces troupes sans discipline, n'ayant de solde que le fruit de leur pillage, incapables de se mesurer contre un ennemi qui veut résister, ont été utiles aux armées russes, quand elles ont fait la guerre dans des pays alliés; mais ces Cosaques parcourant un pays, dont les habitants animés voudraient tous repousser l'étranger, ne tarderaient pas à être anéantis.

Le service de la cavalerie légère est de la première importance, c'est à elle à veiller à la sûreté de l'armée, à éclairer les troupes en marche, à prévenir les surprises; elle protège le déploiement des colonnes et fait les reconnaissances, elle couvre encore l'armée dans les retraites; ses petits chevaux, plus agiles et plus sobres que ceux des cuirassiers, supportent mieux que les leurs, la fatigue et la faim qu'il faut souffrir dans ces diverses circonstances. La cavalerie légère combat dans les pays coupés sous la protection de l'infanterie, et lui épargne à son tour de grandes fatigues, en poussant au loin des éclaireurs et des postes.

Il est évident qu'un service qui embrasse tant d'objets,

exige un recrutement particulier. Il faut à la cavalerie légère des hommes de petite taille, mais robustes, qui réunissent la souplesse du corps à beaucoup d'intelligence; combattant souvent isolés ou par faibles détachements, toujours près de l'ennemi, toujours exposés, ils doivent joindre à la valeur du soldat, l'adresse et la ruse du partisan. L'officier qui les commande doit posséder ces qualités dans un plus haut degré : tantôt abandonné à lui-même avec une faible troupe, il épie les mouvements de l'ennemi et quelquefois même les devine; tantôt il passe à travers ses postes et se jette sur ses derrières; soit pour reconnaître ce qu'il veut cacher, soit pour porter un avis important à des troupes éloignées, enlever ses convois, détruire ses établissements; plein d'audace et de présence d'esprit, il voit encore des ressources où d'autres désespèrent; plein de ténacité dans ses projets, les contre-temps ne le rebutent pas; formé de bonne heure à juger le terrain, il voit d'un coup d'œil le parti qu'il peut en tirer, il sait même le représenter sur le papier; unissant enfin la valeur à la prudence, il ne frappe qu'après avoir mis le plus de chances possible en sa faveur, et ne s'abandonne jamais à ces saillies de bravoure, si fréquentes parmi nous et souvent si funestes.

Des lanciers.

Nous avons dit que la lance avait, comme les cuirasses, repris faveur en Europe dans le XIXe siècle; beaucoup de militaires qui la regardent comme une arme excellente, voudraient qu'on la donnât aux cuirassiers mêmes, et pensent qu'avec elle aucune infanterie ne pourrait leur résister. Cette opinion a trouvé

des adversaires en France, et nous ne pouvons nous dispenser d'exposer dans ce cours l'état de la question, en considérant la lance entre les mains de la grosse cavalerie et entre celles de la cavalerie légère, puis on se formera peut-être une opinion sur un sujet qui divise encore les meilleurs esprits.

La lance qui, pour être bien maniée, ne doit guères avoir plus de trois mètres de long, saillera de plus d'un mètre en avant de la tête du cheval, et le sabre n'a pas sans doute cet avantage; mais doit-on regarder au plus ou moins de longueur d'une arme dans une charge à fond? Et s'il est vrai (ce que nous croyons incontestable) que ce n'est pas par la pointe de ses sabres, mais par l'impulsion seule de ses chevaux, que la cavalerie rompt une ligne quelconque, qu'importe les dimensions de ses armes offensives? La lance, déjà embarrassante à porter, fatiguera encore le cavalier chargé de sa cuirasse, et ne lui donnera aucun avantage réel, et s'il est peu surveillé, il s'en défera dans l'occasion, comme on l'a vu se défaire du mousqueton qu'il avait reçu pour la campagne de Russie. Telle est le langage des adversaires de la lance entre les mains des cuirassiers, et leurs objections paraissent frappantes, mais ne répondent pas à un fait allégué par tous les officiers de lanciers : celui *de l'effet moral, produit par la lance, sur le soldat et même le cheval qu'elle menace*; le soldat la rédoute singulièrement, parce qu'il sait en être atteint de plus loin qu'avec le sabre; il est donc impossible que le cuirassier, qui déjà inspire un sentiment de crainte, parce qu'on le croit peu vulnérable, ne fasse pas redoubler ce sentiment dès qu'il sera armé d'une lance, et cette arme ne lui présentera aucune difficulté pour la manier, parce qu'il n'en fera usage qu'en ligne.

La question se présente sous un autre aspect quand

on veut donner la lance à la cavalerie légère. Cette arme, pour être maniée par un cavalier qui peut combattre isolé, exige beaucoup d'adresse de sa part, de la vigueur dans le bras, et une habileté peu commune en équitation, si non elle peut lui nuire; elle demande encore des chevaux d'une grande souplesse et bien assis. Ces qualités sont plus ou moins communes dans les hommes et les chevaux de certains pays que dans ceux des autres, et dépendent encore du temps que les hommes restent au service; elles doivent donc être prises en considération dans la formation de ces corps, et ce sont elles qui ont présidé à la formation de nos escadrons de lanciers. On a pensé que les hommes propres à faire de bons lanciers, et les chevaux susceptibles de les monter, étant rares en France, on obtiendrait de meilleurs résultats en en donnant deux escadrons à nos régiments de chasseurs, qu'en en composant des corps entiers, parce qu'on y ferait passer les hommes et les chevaux des autres escadrons reconnus propres à ce service, et qu'on serait assuré de la bonté des choix, par l'intérêt bien entendu des colonels. On a pensé d'ailleurs que les lanciers seuls feraient mal le service de cavalerie légère aux avant-postes, parce qu'on ne peut leur donner de mousquetons, et qu'il faudrait alors les traiter, sous ce rapport, comme la grosse cavalerie, ce qui augmenterait le poids du service de la cavalerie légère. On sent que ces motifs, et quelques autres encore qu'on peut alléguer, n'ont de valeur que dans l'état où nous sommes sous le rapport des remontes, et que le mélange de deux armes dans le même corps est une chose fâcheuse. Observons cependant que la lance, si difficile à manier dans un combat individuel, l'est beaucoup moins quand il s'agit d'en frapper des masses confuses, telles qu'en présentent des troupes battues; il faut alors achever l'ou-

vrage des cuirassiers ou de l'infanterie, empêcher l'ennemi de se rallier, percer les soldats couchés par terre, atteindre ceux qui s'esquivent; une arme de longueur est fort utile dans ces occasions, et vaut mieux que le sabre; peu d'hommes, ainsi armés, peuvent produire un grand effet dans une poursuite; ils sont assurés d'être appuyés dans l'occasion par leurs camarades armés de mousquetons, nulle rivalité ne peut exister chez les colonels pour les laisser exposés.

Les régiments de lanciers se sont multipliés chez toutes les puissances, à proportion de la facilité de les recruter et de les remonter; aussi le nord et l'orient de l'Europe, où les peuples sont plus cavaliers que dans l'ouest et le midi, en ont-ils un grand nombre. La Russie en compte vingt-quatre régiments, l'Autriche en a onze, y compris les sept régiments hongrois; mais aussi, dans ces deux empires, le soldat sert-il de longues années; la culture s'y fait par des chevaux, le Hongrois garde même ses troupeaux à cheval; l'équitation est donc familière à ces peuples, et la lance peut devenir chez eux une arme nationale. La Prusse en a huit régiment de ligne, et toute sa cavalerie landwher est aussi armée de lances, ce qui lui fait 108 escadrons de plus, qu'elle organisera en régiments au moment d'une guerre; cependant quand on considère que chez cette puissance le temps du service est borné à trois ans, on doute que ses cavaliers soient d'habiles lanciers. Le Wurtemberg en a quatre régiments, la Bavière deux, l'Angleterre et le Hanovre en ont six.

Nous ne terminerons pas cet article, sans observer que tout l'avantage de la lance s'évanouit contre un adversaire adroit armé d'un sabre, qui sait joindre le lancier corps à corps, et l'oblige ainsi à tirer le sien; que plus cette arme sera longue, plus il sera facile d'en parer le coup, et que les cuirassiers n'ont rien à en craindre.

De l'armement.

L'armement de la cavalerie ne peut être uniforme, puisque ses différents corps ne font pas tous le même service. Le soldat qui combat toujours en ligne, fait un autre usage de son arme que celui qui doit combattre en ligne et en fourrageur, et le cavalier qui veille à la sûreté d'une armée, doit avoit une autre arme que celui qui ne se trouve jamaïs aux avant-postes.

Les lames de SABRES sont droites ou courbes, et nous examinerons les effets de chacune d'elles.

La lame droite est faite pour frapper de la pointe et non du tranchant; son effet est donc le plus dangereux, puisqu'il suffit qu'elle ait pénétré légèrement pour donner la mort ou offenser les parties nobles; elle est celle qui donne au cavalier la faculté de se bien couvrir en attaquant son ennemi, d'en parer facilement les coups, et de lui en porter dont la parade est la plus difficile. Cette arme est excellente pour combattre en ligne, parce que le cavalier est assuré de trouver son ennemi devant lui; elle convient donc aux cuirassiers.

La lame courbe est celle, au contraire, dont le coup est le moins dangereux; elle tranche fort bien à la vérité, mais la blessure est peu profonde, et il arrive fréquemment que le soldat frappe du plat et non du tranchant, parce qu'il serre trop la poignée, ou parce que celle-ci est mal faite. Elle exige qu'il se découvre pour frapper, et on peut facilement parer ses coups; c'est cependant cette lame dont il convient d'armer la cavalerie légère, parce qu'elle combat souvent en fourrageurs. Le sabre droit présente en effet beaucoup d'in-

convénients dans le combat individuel, quand on se mesure avec un ennemi qui tourne autour de son adversaire, fait une opposition du poignet, se jette de côté, se penche sur l'encolure de son cheval : il faut alors de l'adresse et de la force dans le bras, autrement il vacillera et on manquera le coup de pointe. On ne peut que mal frapper du tranchant de cette lame, car pour que le contraire eût lieu, il faudrait pouvoir la ramener à soi sans qu'elle quittât la blessure, or ce mouvement ne peut se faire qu'à bras tendu et en découvrant sa poitrine; le coup de tranchant d'une lame droite est donc peu dangereux, d'autant plus qu'elle est très-légère à la pointe. Il n'en est pas ainsi de la lame courbe; avec elle on peut, dans le combat individuel, multiplier ses coups sur toutes les parties du corps de l'homme et du cheval, et les mettre hors de combat; on peut la faire jouer sur ses flancs, et faire le moulinet si on est attaqué par deux adversaires; elle exige peu d'adresse pour être bien maniée; or, tout cela n'est pas possible avec la lame droite, qu'il faut tenir horizontalement, et avec laquelle on ne peut menacer que le buste de son adversaire devant soi, où à droite très-près de soi.

Tels sont les effets des lames de sabres, leur longueur a moins d'importance qu'on ne le croit communément; en effet, quelles que soient leurs dimensions, on n'atteindra jamais avec elles un cavalier si on ne lui gagne le flanc, car la longueur de l'encolure ou de la croupe de deux chevaux, qui vont au-devant l'un de l'autre, ou qui se poursuivent, présentant une longueur d'environ deux mètres, empêchera leurs cavaliers de se frapper. Il importe que la lame soit forte et bien à la main; or, la plus longue y est rarement, il est trop facile d'ailleurs d'en écarter le coup, et de désarmer le cavalier.

Notre cavalerie n'a plus que deux sortes de sabres ; on a renoncé à la lame à gouttières dont la grosse cavalerie, et les dragons qui la regrettent, étaient armés depuis longues années. On a jugé convenable de donner une très-légère courbure à la lame de la grosse cavalerie, pour lui permettre de faire quelqu'usage du tranchant ; on a diminué au contraire la courbure de celle de la cavalerie légère, qui avait souvent désiré une lame plus droite. Ces deux lames sont évidées, leur fourreau est en tôle d'acier. C'est, au reste, une simplification utile introduite ; les remplacements se feront plus facilement aux armées, que quand nous avions quatre modèles d'armes blanches.

Le MOUSQUETON est indispensable à la cavalerie légère et aux dragons ; ajoutons aux raisons que nous en avons données plus haut, qu'une arme à feu est nécessaire aux troupes qui couvrent un déploiement, qui soutiennent une retraite, parce qu'il faut occuper l'ennemi, et l'empêcher, en tiraillant, de venir reconnaître de trop près ce qu'on veut lui dérober ; une cavalerie sans arme à feu d'une certaine portée, serait en outre exposée à se voir fusiller de près par l'infanterie dans les pays accidentés, tandis qu'avec ses tirailleurs, elle peut au moins tenir ceux de l'infanterie à distance, et prendre une disposition.

On doit admettre en principe que les armes à feu de la cavalerie doivent être plus perfectionnées que celles de l'infanterie, à raison de la difficulté plus grande de charger et d'ajuster à cheval ; le mousqueton doit donc être léger, et le cavalier trouver sur-le-champ la ligne de mire sans tâtonner ; la portée ne doit pas d'ailleurs être trop disproportionnée avec celle des armes de l'infanterie dont l'incertitude des effets est déjà si grande. Le mousqueton de 1816 a remplacé celui de l'an IX, arme solide et d'une portée convenable, mais que la

cavalerie trouvait trop lourde. Elle a demandé une arme plus légère et elle l'a obtenue (le mousqueton de 1816 pèse 2 kilogrames 66 centigrames ou 5 livres 4 onces), mais aux dépens de la portée, de la justesse du tir, et de la solidité. L'innovation de rendre la baguette indépendante du mousqueton, paraît néanmoins heureuse; on doit, par ce mode, perdre moins de baguettes que par le passé. La ligne de mire, dans le modèle de 1816, ne passe pas par le tonnerre (ce qui devrait être), mais par l'embouchoir et l'extrémité du canon; or ces deux points sont si rapprochés que l'on n'a aucune certitude de diriger le rayon visuel directement au but, et il y a d'ailleurs tant de différence d'épaisseur entre ces deux points, que le but en blanc est à 200 mètres, distance trop grande pour qu'on puisse y tirer avec succès avec une arme aussi courte; d'après des expériences faites en 1822, par ordre du ministre de la guerre, il est prouvé que jusqu'à 68 mètres, il faut viser directement, parce que c'est à cette distance que se trouve la première intersection de la ligne de mire avec celle de tir; que depuis 68 mètres jusqu'à 155 mètres, il faut viser aux genoux de l'homme pour l'atteindre à la poitrine, d'après le principe établi à la tactique de l'infanterie.

La charge d'une arme courte doit être moins forte que celle d'une arme longue, sinon le recul est considérable, et le coup perd de sa justesse. Malgré ce principe bien connu de tous les officiers d'artillerie, nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une seule cartouche, celle de l'infanterie, pour le mousqueton et le pistolet. Il est cependant certain, d'après diverses expériences anciennes et récentes, que la charge la plus convenable pour ces deux armes, est celle du 60e au 65e de la livre (122 à 130 au kilogr.); le soldat ne sera plus alors obligé de jeter une partie de la poudre de sa cartouche, sans sa-

voir ce qu'il en doit garder. Nous savons qu'on objectera qu'il est utile de maintenir une simplification importante à la guerre, où il est si facile de commettre des erreurs dans le chargement des caissons; qu'il arrivera souvent, dans les mouvements confus des parcs, un jour de bataille, d'envoyer des caissons de cartouches de cavalerie à une division d'infanterie; ceci peut en effet avoir lieu, parce qu'il n'est aucun parti exempt d'inconvénients; mais celui que nous signalons ici est trop grave pour qu'on ne doive pas le faire cesser, sinon le feu de la cavalerie aura encore moins d'effet. Remarquons, au reste, que la consommation de munitions d'une division de cette arme, est trop peu considérable pour que la batterie qu'on lui attachera soit obligée de renouveler, peut-être plus d'une fois, ses munitions dans le cours d'une campagne; qu'ainsi l'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire à l'adoption de cartouches particulières, est en réalité de peu d'importance.

On a donné LE PISTOLET à toute la cavalerie, et avec raison : le cuirassier doit se garder dans un cantonnement, un régiment de cette arme peut marcher isolé, et se faire éclairer; il lui faut donc un moyen d'avertissement qui s'entende d'assez loin. Quant à la cavalerie légère, son mousqueton pourrait, à la rigueur, lui suffire; mais, si l'on réfléchit à combien d'accidents les armes à feu sont exposées, et combien on a de peine à les faire réparer dans une campagne active, on jugera que deux armes de ce genre ne sont pas de trop à une cavalerie, qui ne doit jamais manquer d'un moyen d'avertissement rapide.

L'usage du pistolet, considéré comme arme défensive, est fort difficile à cheval, et borné à la distance d'environ quinze pas. Un cavalier, monté sur un cheval peu maniable, s'en servira contre un adversaire qui s'attache

à lui, et gagne son flanc gauche; son sabre ou sa lance peuvent lui échapper dans une charge; ces deux armes peuvent encore être brisées par des coups de feu; sans son pistolet il serait sans défense. On sent, au reste, que ce n'est que dans ces circonstances rares que l'on doit s'en servir contre l'ennemi, à moins encore que celui-ci ne fuie, et qu'on ne désespère de le joindre; il serait autrement trop dangereux d'attendre de près un adversaire résolu, qui serait sur le tireur, avant que celui-ci ne se fût mis en défense avec le sabre; ajoutons aussi que, quand on fait feu du pistolet, le sabre doit toujours pendre au poignet.

La lance, considérée sous le rapport de sa construction, a subi divers changements depuis 1815. La lame a cessé d'être plate, on lui a donné la forme triangulaire, parce que cette arme s'émoussant facilement entre les mains des cavaliers peu soigneux, il était utile de la fortifier par ces trois arêtes; le fer est court, parce que plus long il serait trop sujet à se fausser, et à rester engagé dans la blessure, ce qui compromettrait le lancier. Sa longueur est, en France, de 2 mètres 90 centimètres (près de 9 pieds).

La cuirasse, dont nous avons fait usage dans nos guerres, pesait de 7 kilogrammes à 7 kilogrammes et demi (14 à 15 livres), et ne parait ni la balle de fusil, tirée à 150 mètres, ni celle du pistolet, tirée à 36 mètres. Les cuirasses, exécutées en 1826, pèsent 8 kilogrammes et demi; elles sont faites pour trois tailles en hauteur et trois en largeur; leur fabrication, plus soignée, leur permet de parer la balle de fusil tirée à 40 mètres, même à cartouche entière, c'est-à-dire, avec la poudre d'amorce dans le canon, quoiqu'elle reçoive, dans ce cas, une empreinte profonde. On a pensé qu'une charge de cavalerie, parvenue à 40 mètres de l'infanterie, devait être considérée comme faite à fond, et qu'il était

inutile d'augmenter le poids de la cuirasse, pour lui faire parer les balles tirées de plus près; on doit observer aussi que le coup est si violent, que le cavalier, frappé à 40 pas par une balle, qui ne glisserait pas sur son armure, serait ou désarçonné ou mis hors de combat pour quelques instants.

Les cuirasses russes sont loin d'être à l'épreuve : elles ne pèsent qu'environ 5 kilogrammes et demi. Celles des Prussiens ont à peu près le même poids que nos anciennes. La cuirasse anglaise, mal fabriquée, n'est pas plus à l'épreuve que celle des Russes; les régiments que cette puissance a armés de cette manière, depuis 1815, sont probablement la cavalerie la plus lourde de l'Europe; car ils ont adopté le mousqueton et une paire de pistolets très-matériels, une giberne contenant soixante coups, outre le casque et les bottes fortes.

Le poids dont un cheval de grosse cavalerie est chargé à la guerre, est d'environ 130 kilogrammes, dont voici le détail :

Cavalier habillé militairement, environ..	80 kil.	» c.
Ses armes....................	14	50
Son équipement..............	10	82
Equipement du cheval..........	22	66
Un ferrage de rechange, environ.....	2	»
Total............	129	98

Le poids que porte un cheval de cavalerie légère, est de plus de 100 kilogrammes.

Cavalier, environ..............	65 kil.	» c.
Son équipement................	11	37
Ses armes....................	7	23
Equipement du cheval..........	17	40
Un ferrage de rechange.........	1	50
Total............	102	50

Il convient d'ajouter, pour les deux cavaleries : deux jours de vivres pour le cavalier, deux rations d'avoine, dix cartouches, les ustensiles de campagne, et les poids ci-dessus s'augmenteront d'environ dix kilogrammes. Tels seront ceux que porteront ordinairement les chevaux, mais la pluie mouille souvent les manteaux qui acquièrent alors un poids considérable, et quelquefois on est obligé de se charger de foin ou de paille. Il en résultera, dans l'un ou l'autre de ces cas, une augmentation de trois et quatre kilogrammes, et nous ne parlons pas de cette multitude d'objets dont le soldat se charge toujours, malgré la surveillance la plus sévère.

La charge d'un cheval de dragon est quelque peu plus forte que celle du cheval de cavalerie légère.

Une colonne de cavalerie marchant au pas, et dont les chevaux sont chargés du poids habituel de campagne, peut faire cinq à six mille mètres par heure, et le double au moins si elle prend le trot alongé. Ces espaces, calculés pour des terrains ordinaires, ne seront plus les mêmes dans les mauvais chemins et les pays montueux, qui rendent les allures moins franches, et font perdre du temps par les dédoublements auxquels ils obligent fréquemment.

Remarquons qu'une colonne ne peut marcher avec la vitesse d'un cheval isolé, parce que la force des chevaux qui la composent est inégale, et qu'il faut cependant y avoir égard si l'on veut être réunis ; les chevaux occupent d'ailleurs, de même que les hommes, plus de terrain dans une marche que dans une manœuvre, afin d'être moins gênés, et souvent encore parce que la nature des chemins ne permet pas de faire autrement : la colonne s'alonge donc, la queue trottera souvent poursuivre la tête, quoique celle-ci n'aille qu'au pas ; elle se fatiguera davantage : les moments d'attente, dans les mauvais passages, seront fréquents pour les derniers pelo-

tons ; leurs haltes seront moins longues, ils trouveront les chemins plus détériorés. Il importe donc de marcher à une allure modérée, et cela d'autant plus que la colonne sera plus longue ; comme les dernières troupes pourront d'ailleurs ne recevoir leurs vivres qu'après les autres, on sent qu'il est sage d'en faire prendre alternativement la tête à chacune d'elles, quand la marche est de quelque durée, sous peine d'en ruiner les chevaux.

Aux armées, la colonne de route de la cavalerie est formée, autant que possible, par pelotons, afin de rendre ses mouvements plus rapides. L'état des chemins ne doit jamais empêcher une colonne d'arriver à l'heure ordonnée : c'est à son chef à la faire marcher aux allures vives, s'il est nécessaire. L'intérêt de la conserver doit disparaître devant la raison de guerre.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Après ces notions préliminaires, passons à quelques considérations générales sur la cavalerie.

Elle paraît être, de toutes les armes, la plus difficile et la plus délicate à manier ; sans consistance par elle-même, incapable de résister de pied ferme à un ennemi, ne pouvant combattre dans tous les terrains, prompte à se désunir, et, malgré sa valeur, nécessairement dépendante de ses chevaux, la cavalerie exige des mains habiles pour être bien conduite, et l'expérience de tous les siècles prouve que les hommes qui ont su l'employer en grandes masses ont toujours été rares. Cet art exige, en effet, une parfaite connaissance de cette arme, un coup d'œil qui fasse saisir rapidement l'ensemble d'un mouvement, et qui en embrasse toutes les conséquences ; qui le calcule sur ceux de l'en-

nemi et le terrain à parcourir ; qui lui donne enfin la direction la plus favorable au but des opérations de l'armée. Or, en considérant que ce coup d'œil, difficile à acquérir, doit être encore accompagné d'une grande énergie, on cesse de s'étonner que l'histoire offre aussi peu de bons généraux de cavalerie, et que cette arme joue si rarement le rôle auquel elle est appelée.

Si l'on jette, en effet, un coup d'œil sur les guerres de 1792 à 1815, et qu'on examine l'emploi qu'ont fait de leur cavalerie les peuples qui passent pour en avoir la plus belle, on sera surpris des faibles avantages qu'ils en ont tirés, quoique leurs efforts fussent dirigés contre la nation qui, à leurs yeux, avait à la fois et les plus mauvais chevaux et les plus médiocres cavaliers.

La cavalerie autrichienne, si nombreuse et si bien montée, mais combattant presque toujours disséminée, quoique dans les pays les plus propres à ses manœuvres, n'eut que quelques beaux faits d'armes isolés dont elle ne sut tirer aucun fruit. Les généraux autrichiens, dit le plus célèbre d'entre eux, oublièrent constamment l'art de la faire combattre en masse ; ils la dispersaient alors qu'il eût fallu la réunir, ils en montraient partout des détachements, et elle n'était en force nulle part.

La cavalerie prussienne, héritière des principes que Seidlitz y avait répandus et pratiqués, ne fit cependant rien dans les trois premières campagnes de la révolution, qui fût digne de la réputation qu'elle s'était acquise. Quand, après dix années de paix, elle parut à Iéna et Auerstaedt, elle échoua contre notre cavalerie et notre infanterie, et sa destruction presque totale fut la conséquence de ces deux batailles.

La cavalerie russe, mal engagée à Austerlitz, ne put rien exécuter de remarquable, et céda partout le terrain, malgré la supériorité qu'elle acquérait de la présence de la cavalerie autrichienne. Elle montra de

la vigueur à Heilsberg, au commencement de la bataille, puis laissa à la faible cavalerie prussienne le soin de retarder les attaques des Français. A Friedland, combattant en avant d'un défilé, elle fit quelques belles charges qui se terminèrent par une catastrophe. Dans la campagne de 1812, elle dut céder soit à la valeur ou à la supériorité de la nôtre, soit à ses mouvements mieux dirigés.

Quand, en 1813, nos armées reparurent sur les bords de la Saale et de l'Elbe, avec une cavalerie et une infanterie de nouvelle levée, la cavalerie des alliés semblait devoir se promettre de rapides succès; cependant, au début même de la campagne, 18,000 hommes de cavalerie régulière russe et prussienne restent presque immobiles, pendant toute la bataille de Lutzen, exposés au feu de notre artillerie, et ne tentent pas une grande charge. L'Autriche et la Suède réunissent leurs forces à celles de ces deux puissances, l'Allemagne entière se joint à elles, et la cavalerie ennemie joue encore un faible rôle dans ce grand drame : 30,000 chevaux sont entassés au centre des armées réunies devant Dresde, et leur gauche en est presque dépourvue, ce qui occasionne sa perte. Les Français évacuent Leipzig, et atteignent avec peu de perte les défilés de la Thuringe, qu'une cavalerie, qui comptait 80,000 chevaux, devait les empêcher de revoir; ils arrivent à Hanau, où leur perte semble certaine; mais l'ennemi, qui coupe leurs communications, n'est pas secondé par la cavalerie qui eût dû les poursuivre à outrance, et ils sont sur les bords du Rhin.

Les campagnes des Anglais en Espagne ne présentent pas un autre caractère : on ne voit que circonspection et timidité dans leurs mouvements, alors que ceux des Français leur commandaient la vigueur et la résolution. Non seulement leur cavalerie ne décide aucune victoire, mais elle ne fait rien pour recueillir les fruits de celles

de l'infanterie. Ainsi, les batailles de Talaveyra, Albuerà, Fuente de Oñoro, Salamanque et Vittoria, se bornent pour les Français aux pertes qu'ils font sur le champ de bataille même; leurs retraites sont à peine troublées. De là ces retours offensifs qu'ils font sans cesse, pendant six années de guerre dans la Péninsule, avec des forces inférieures à celles des alliés, et en luttant avec les désavantages de la nature même de cette guerre, des localités et des fautes de tous genres.

La campagne de 1814 s'ouvre sous les auspices les plus funestes pour nous : la France est envahie par toutes les nations européennes, leur immense cavalerie parcourt les provinces les plus favorables à ses manœuvres, celle de leurs adversaires est presque anéantie; cependant quels avantages remporte-t-elle sur eux, qui soit en rapport avec sa force numérique et sa composition? Comment expliquer, avec sa présence, les manœuvres audacieuses de Napoléon, et ses succès avec une poignée d'hommes accablés de fatigue? Comment sa faible armée put-elle survivre au désastre de la Rothière? Comment ne fut-elle pas détruite devant Laon? Il est inoui qu'avec une cavalerie si nombreuse, les alliés aient eu les revers de Montmirail, Château-Thierry, Craonne, Nangis et Montereau?

On vit le même spectacle dans le midi de la France : la nombreuse cavalerie anglaise laissa les Français exécuter paisiblement le passage du Luy-de-Béarn après la bataille d'Orthez, et le lendemain celui de l'Adour. Leur retraite sur Castelnaudary ne fut pas troublée après la bataille de Toulouse, et les Français ne comptaient dans leur armée que 1,500 à 2,000 hommes de cavalerie légère.

Les causes du faible emploi de la cavalerie, dans ces événements, paraissent assez faciles à expliquer : si le général d'une armée n'a pas le caractère hardi et en-

treprenant, s'il n'est pas sans cesse sur l'offensive, sa cavalerie, dont l'essence est de toujours attaquer, manquera d'une des conditions nécessaires à ses succès. Si la cavalerie prussienne eut une si grande part à ceux de Frédéric, c'est que ce grand homme, outre le principe qu'il suivait, de ne la faire combattre qu'en grands corps, n'attendait jamais qu'on lui livrât bataille, et prévenait toujours ses ennemis; les nôtres, au contraire, soutinrent presque constamment des guerres défensives, ou, s'ils débutaient par des mouvements menaçants, ils cédaient bientôt à l'ascendant que nous prenions sur eux. Les généraux autrichiens, astreints à suivre des plans qui n'étaient pas les leurs, et à attendre sans cesse des ordres de leur cour, ne pouvaient être entreprenants. Les généraux prussiens, qui commandaient dans la campagne de 1806, étaient affaiblis par l'âge et un long repos; ils entraient en campagne avec une armée sans expérience, tous leurs mouvements, avant le désastre d'Iéna, n'annonçaient que de l'irrésolution. L'armée russe, dans la campagne suivante, obligée de soutenir une guerre défensive contre un ennemi vainqueur de ses alliés, changeant deux fois de généraux en chef, puis restant quelque temps sans savoir à qui elle devait obéir, ne pouvait lutter avec succès contre un homme de génie qui réunissait tous les pouvoirs, et, malgré l'opiniâtre courage de l'infanterie russe et la valeur que déployait sa cavalerie, elle devait finir par succomber sous une stratégie supérieure.

Il est impossible, en effet, qu'une arme qui est toute d'action, où il faut qu'officiers et soldats soient pleins d'énergie et de confiance dans leurs chefs, possède ces heureuses qualités, quand les opérations de l'armée n'annoncent que de la faiblesse, et quand on oublie de la faire combattre en grands corps, puisque c'est là seulement que les braves s'électrisent, et que les faibles

s'animent, parce qu'ils espèrent de grands résultats de leurs efforts.

Si, dans les campagnes de 1813 et 1814, les alliés, après avoir pris l'offensive, ne firent cependant rien de remarquable avec une cavalerie qui, de leur propre aveu, était pleine du désir de se signaler, c'est qu'outre la rareté des bons généraux de cette arme, ceux qui commandaient en chef montrèrent une singulière médiocrité, et que le système de se diviser devant un ennemi à qui n'échappait aucune de leurs fautes, prévalut toujours dans leurs conseils. Une faute grave d'un général français fait triompher les alliés à Waterloo, et cette fois enfin leur cavalerie fait des marches rapides pour nous poursuivre. Cependant, quelques jours après ce vaste naufrage, comment tous les corps de l'armée française dispersée, étaient-ils concentrés sous Paris, et l'affaire de Versailles avait-elle lieu? Etait-ce ainsi qu'après Iéna les Prussiens nous avaient échappé?

Ce n'était pas d'après de tels principes que combattaient nos armées; celui d'attaquer sans cesse, qui s'alliait si bien avec le caractère national, fut constamment suivi par leurs généraux; et de là résultèrent une partie des succès de notre cavalerie : ses chefs, presque tous jeunes ou dans la force de l'âge, étaient pleins d'audace; un assez grand nombre d'entr'eux entendaient parfaitement l'art de la conduire; ils avaient d'ailleurs la faculté d'agir selon les circonstances, faculté importante dans une arme où l'à-propos des charges fuit comme l'éclair, et où il faut le saisir, sans attendre un ordre supérieur venu peut-être de loin. La valeur individuelle de nos soldats, leur confiance dans leurs chefs, suppléait à l'habitude du cheval qui souvent leur manquait; on put enfin égaler notre cavalerie en valeur, on put la surpasser en habileté dans les manœuvres, on ne l'égala pas dans l'art de profiter d'un premier succès.

Sans une cavalerie brave et bien constituée, il est non seulement impossible, si l'ennemi en a une bonne, d'obtenir des fruits d'une victoire; mais, si l'on fait une retraite dans un pays de plaines ou peu accidenté, il est difficile qu'elle ne se change pas en déroute. On peut, au contraire, avec une bonne cavalerie, soutenir une infanterie peu aguerrie, et lui donner de la confiance; on peut supporter la mauvaise fortune avec moins de pertes, et reprendre l'offensive.

S'il pouvait y avoir quelques doutes à cet égard, nos dernières guerres, contre l'Espagne et l'Autriche, suffiraient pour les dissiper. L'infanterie espagnole, quoique sans méthode de guerre, et conduite par des chefs qui n'avaient que peu ou point d'expérience, combattit cependant assez bien dans plusieurs affaires, mais fut presque constamment abandonnée par sa cavalerie, qui, au lieu de la soutenir, la livrait au fer de celle des Français; c'est ce que l'on vit particulièrement à Burgos, Medellin, Ciudad-Real, Ocaña, Alba de Tormes et Lerida. Une nation qui veut conserver son indépendance, peut en effet lever promptement des corps d'infanterie et les faire combattre; mais de la cavalerie ne peut s'improviser, elle demande beaucoup de temps pour être solidement instruite, et mise en état de paraître devant l'ennemi.

Les retraites des armées autrichiennes, au contraire, furent presque toujours faites avec ordre, parce qu'elles étaient soutenues par une bonne cavalerie, qui se dévouait dans ces moments critiques. On en a des preuves dans la campagne de 1796 et 1800, en Allemagne et en Italie; dans celle de 1805, surtout à Austerlitz, où les régiments de Hesse-Hombourg, Seckler et Oreilly soutinrent, sous un feu d'artillerie violent, la retraite de la colonne russe à travers l'étang de Telnitz; dans la campagne de 1809, où les régiments de l'Empereur, de

Gottesheim et de Ferdinand combattirent, à Eglofsheim, contre deux de nos divisions, pour assurer la retraite de leur armée après la bataille d'Eckmühl, et le lendemain encore devant Ratisbonne, où quarante escadrons soutinrent vaillamment les efforts de la cavalerie française, supérieure en forces, et donnèrent ainsi le temps aux troupes autrichiennes de passer le Danube.

Les retraites des Russes présentent à peu près le même spectacle après de sanglantes défaites; c'est que, dans une retraite, il faut moins d'habileté peut-être dans un général de cavalerie, que de dévouement de la part de ses soldats; or, nos adversaires manquèrent rarement de cette dernière qualité.

Des manœuvres.

Nous avons établi plus haut que la force de la cavalerie consistait dans la rapidité de ses mouvements; il faut donc qu'ils soient parfaitement libres, aucun obstacle ne doit lui dérober ce qui se passe autour d'elle, aucune troupe ne doit pouvoir l'approcher, sans s'exposer à en être chargée. Elle ferait donc une faute si elle appuyait ses ailes à des bois, des vignes, des villages accessibles à l'infanterie ennemie, ou que n'occuperait pas la sienne. Si cependant une circonstance impérieuse l'obligeait à prendre ce parti, elle devrait au moins détacher des patrouilles qui l'avertiraient des mouvements qu'on pourrait faire contre elle; mais si l'ennemi se présente sur son flanc, sa position ne sera plus tenable.

A Kollin, en 1756, cinquante-cinq escadrons prussiens, conduits par Ziethen, ayant voulu déborder l'aile droite ennemie, et la prendre à revers, culbutèrent d'abord la cavalerie autrichienne, et continuèrent leur mou-



vement entre le bois de Radovesnitz et un ravin; Hulsen, qui devait seconder cette charge en attaquant le bois, ne put le faire assez tôt, et ces escadrons ayant prêté le flanc à l'infanterie qui le garnissait, furent obligés de rétrograder avec une perte de 1,400 cavaliers et de 1,600 chevaux.

Le sol, en apparence le plus uni, peut avoir des chemins creux, des fossés, un marécage, que rien ne fait soupçonner, parce que la hauteur de la neige ou des récoltes les dérobe à la vue; il résulte de cette considération la nécessité de faire reconnaître le terrain en avant et sur les flancs d'une position où l'on se prépare à combattre, et, s'il est impossible de prendre cette mesure à l'avance, des éclaireurs doivent au moins précéder les troupes à mesure qu'elles s'approchent de l'ennemi.

Par une conséquence nécessaire de la vitesse qu'elle doit toujours montrer, la cavalerie ne doit pas enchaîner ses mouvements à ceux de l'infanterie, ce serait le moyen de la faire agir timidement; on entremêlait les escadrons, de pelotons de mousquetaires dans les batailles des XVI[e] et XVII[e] siècles; mais c'est qu'alors la cavalerie n'avait aucune vivacité dans ses mouvements, et Frédéric, qui suivit encore cette méthode à Mollwitz, en 1744, en vit le mauvais effet, et depuis lors y renonça pour toujours.

Si des appuis aux ailes sont nécessaires à l'infanterie, ils sont indispensables à la cavalerie, qui, si elle est débordée, n'a pas la ressource de faire un crochet sur l'aile menacée, et de combattre de pied ferme; elle serait dans ce cas exposée à être détruite ou ramenée. Ces appuis doivent varier selon la position où elle se trouve : ils peuvent être naturels, tels qu'un bois, un village, un cours d'eau, un ravin, pourvu que ces obstacles se prolongent assez pour qu'elle ne les quitte pas,

même au moment d'aborder l'ennemi ; cette circonstance ne se rencontre pas toujours, et la cavalerie, placée derrière des corps d'infanterie, qui s'ouvrent pour lui permettre de charger, ne pourrait d'ailleurs, dans la plupart des cas, avoir de pareils appuis ; il en est donc un autre, et il est très-convenable, parce qu'il peut toujours la suivre : c'est celui d'une troupe formée en colonne en arrière de l'une de ses ailes, ou de toutes deux ; il n'est pas alors simplement défensif comme les autres appuis, il est évidemment très-propre à agir offensivement, ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

L'ordre en colonne offre à la cavalerie, comme aux autres armes, l'avantage de cacher sa force réelle, de profiter des couverts que les localités peuvent lui présenter, de marcher avec facilité vers un point donné ; mais, outre les inconvénients que cet ordre offre à la cavalerie comme à l'infanterie, il a de plus celui de rendre inutiles les sabres de toutes les subdivisions moins ceux de la première ; tel ne peut donc être l'ordre habituel de combat. Il est important d'ailleurs de ne pas adopter indifféremment, dans les manœuvres devant l'ennemi, la colonne serrée ou à distance.

La colonne serrée a l'avantage d'occuper beaucoup moins de terrain que l'autre, et par conséquent de se déployer plus rapidement ; elle est parfaitement dans la main de son chef, et peut se diriger facilement dans toutes les directions ; mais, comme elle a l'inconvénient de ne pouvoir se mettre en bataille sur ses flancs, à moins qu'on n'en fasse marcher la tête, il est évident qu'elle peut être enveloppée et détruite presque sans résistance par l'ennemi, qui, paraissant tout à coup, en attaque et arrête la tête et se prolonge sur ses flancs.

La colonne à distance, au contraire, a la facilité de se former en bataille, sur l'un ou l'autre de ses flancs, par une simple conversion des subdivisions ; elle peut

se déployer en avant ou faire face en arrière, et résister ainsi dans toutes les directions; mais sa longueur, aussi grande que sa ligne de bataille, rend ses déploiements moins rapides, ceux-ci sont même impossibles dans beaucoup de cas, à raison de l'étendue et de la nature du terrain qu'il faudrait parcourir; elle est fort mal dans la main de son chef.....

D'après ces considérations, il est facile de conclure qu'il est imprudent de marcher en colonne serrée près de l'ennemi, quand on peut craindre une attaque de flanc, et quand une disposition de troupes ou d'artillerie en avant, n'assure pas son déploiement; il serait sage alors de se former avec des distances, ou du moins de les prendre avant d'être exposé à une attaque. Ceci est surtout de conséquence dans les terrains boisés ou accidentés, où l'on peut craindre de voir paraître tout à coup un ennemi qui aurait dérobé son mouvement.

Il est essentiel qu'une colonne de manœuvre ait peu de profondeur, si l'on veut éviter le retard, et quelquefois aussi la confusion dans son déploiement; or, si l'on considère combien tout ce qui se passe sur un champ de bataille, la poussière qui s'élève sous les pieds des chevaux, le défaut d'attention, les détonations et les effets de l'artillerie, ainsi que d'autres causes, rendent les commandements difficiles à entendre, et le désordre facile à naître, on sentira que des colonnes de manœuvre devraient être au plus de vingt-quatre escadrons, nombre déjà difficile à diriger dans beaucoup de circonstances, et qu'il est préférable, quand le terrain le permet, de former plusieurs colonnes d'une force médiocre, telles que celles par brigades et par régiments.

Le défaut de largeur des chemins de traverse oblige souvent la cavalerie à marcher par deux et par quatre, ce qui est un inconvénient grave, puisque, dans le premier cas, la colonne, quelque serrée qu'on la suppose, est trois

fois au moins plus profonde que sa ligne de bataille n'a d'étendue, et plus d'une fois et demie que cette ligne, dans le second cas. C'est cependant ainsi que l'on débouchera fréquemment d'un défilé, au delà duquel on doit trouver l'ennemi; il est donc essentiel de faire reconnaître soigneusement les passages avant de s'y engager, et d'examiner si, par un léger détour, la colonne ne pourrait marcher sur un plus grand front.

Les mouvements par pelotons sont préférables à ceux par quatre, parce qu'il importe peu dans les manœuvres, que le feu de l'ennemi ait rendu les pelotons de forces inégales, tandis que les autres exigent du soldat une attention continuelle, impossible sous le feu qui dérange sans cesse les groupes de quatre; il semblerait donc qu'on pourrait renoncer à ces derniers mouvements : ils sont cependant indispensables à la guerre sur les routes qui, formant un défilé, ont trop peu de largeur pour permettre à un peloton de faire face en arrière par une conversion; or, ce cas se reproduira fréquemment, même dans les pays de plaines, où les communications sont bordées de haies et de fossés; ajoutons qu'une cavalerie formée en bataille, et obligée tout à coup de faire face en arrière, fera son mouvement avec bien plus de rapidité par quatre que par pelotons; c'est ce qui arrivera surtout dans une retraite où l'ennemi serre de près. Il n'est pas inutile de remarquer, relativement aux chevaux, que les mouvements par quatre les ménagent davantage que ceux par pelotons, puisque les chevaux placés aux ailes de ceux-ci, vont toujours aux allures vives, ce qui, dans des manœuvres de quelque durée, les fatigue extrêmement.

Il est facile, dans beaucoup de circonstances, de tromper l'ennemi sur la force de la cavalerie qu'il a devant lui : en variant, par exemple, les distances entre les subdivisions d'une colonne, on peut la faire paraître plus

ou moins profonde qu'elle ne l'est réellement; quelques pelotons, placés à la tête d'un défilé que l'œil ne peut sonder, peuvent faire croire qu'ils font partie d'une colonne profonde; une ligne déployée en arrière d'un village ou d'un bois, peut, en occupant seulement les deux extrémités de ces obstacles, faire supposer qu'elle est continue et que sa force est considérable. Cette ruse trouvera particulièrement son application, quand il faudra, dans une retraite, en imposer à l'ennemi; les Russes s'en servirent avec succès le soir à Gridnewo, la veille de la bataille de la Moskwa.

Une ligne peut se former sur un seul rang, avec la précaution d'avoir des files entières aux ailes de ses escadrons; sa force alors paraîtra double. Cette ruse, dont Seidlitz se servit, en 1758, contre les Français qui arrivaient à Gotha avec le prince de Soubise, lui réussit complètement; il avait 1,500 chevaux, avec lesquels il parvint, sans combat, à faire évacuer précipitamment Gotha à 8,000 Français, saisis d'une terreur panique. Il faut cependant du discernement pour employer une ruse de ce genre; elle réussirait fort mal en présence d'une cavalerie vigoureuse, qui voudrait voir son ennemi de près; mais nous l'avons employée utilement en 1823, à l'armée d'Espagne, pour masquer la faiblesse de nos régiments, et elle est tout à fait sans danger pour en imposer à de l'infanterie.

Il est encore un moyen bien connu pour tromper l'ennemi sur les forces réelles qu'il a devant lui, c'est celui de faire tenir en bataille, sur un point éloigné mais apparent, les chevaux de main et d'équipage d'un corps prêt à combattre; des arbres, des maisons, peuvent empêcher d'apercevoir la ruse, et l'ennemi pourra se décider à la retraite, ou s'il ne fait qu'une reconnaissance, son rapport sera erroné.

DES CHARGES.

Un officier qui se prépare au combat, adresse à ses soldats quelques paroles énergiques, il leur rappelle cette vérité incontestable, surtout dans la cavalerie, que l'hésitation est toujours fatale, et qu'ils ne peuvent éviter le déshonneur et le danger, qu'en enfonçant les rangs ennemis.

Il faut être sûr de sa troupe quand on tente une charge; si on ne l'est pas, on devrait au moins en préparer le succès par le feu de l'artillerie; on ne devrait encore en entreprendre qu'avec la résolution de les pousser à fond; le soldat doit savoir qu'on ne souffrira pas de mollesse de sa part, et qu'on le ramènera au combat s'il en sort sans succès. On vit Frédéric, avant de livrer la bataille de Leuthen, rassembler ses généraux, leur parler avec énergie, et déclarer à ceux de sa cavalerie, que s'il voyait un régiment tourner le dos, pour quelque cause que ce fût, il lui ferait mettre pied à terre, et en ferait un bataillon de garnison.

Il est des officiers qui voudraient qu'on ne mît le sabre à la main qu'à une petite distance de l'ennemi, attendu que le mouvement de tirer le sabre est très-imposant, et l'on ne peut disconvenir qu'avec une troupe dont on est très-sûr, on ne puisse s'en promettre un excellent résultat; mais avec des soldats peu cavaliers, on risquera beaucoup dans ce mouvement; les cavaliers inexercés devront arrêter leurs chevaux, les poltrons resteront en arrière, tout l'ensemble sera perdu et la charge manquera. Quelque parti qu'on prenne à cet égard, on ne peut nier qu'il ne soit absurde de faire tirer le sabre quelque temps avant la charge; ce mou-

vement doit être un signe de mort pour l'ennemi, le soldat saura qu'il ne doit rentrer la lame dans le fourreau qu'après avoir frappé.

La cavalerie faisait souvent usage de son feu, même dans le siècle dernier, avant de commencer sa charge; les Autrichiens avaient surtout cette coutume dangereuse, qui cause toujours du désordre par l'inquiétude des chevaux, et empêche que le départ de la ligne ne soit aussi prompt qu'il est nécessaire; cependant, malgré ces inconvénients, ce feu pourra quelquefois être utile, par exemple: quand une cavalerie arrive sur un champ de bataille après une longue marche, et voit celle de l'ennemi se porter sur elle avant sa formation; quand, dans une retraite, elle est obligée, quoique très-fatiguée, de faire face à l'ennemi. Si, dans ces deux cas, la cavalerie ne peut prendre l'initiative, elle devra attendre son adversaire, le pistolet ou le mousqueton à la main, faire feu à vingt-cinq ou cinquante pas, puis tirer le sabre et se lancer sur lui. Cette manœuvre réussit, à Friedland, au général Laferrière, alors colonel du troisième de hussards. Les dragons de la division Sainte-Croix, firent un mouvement à peu près semblable, près Pombal, dans la retraite de Portugal en 1811; ne pouvant prendre l'initiative, ils présentèrent la pointe de leurs sabres à la cavalerie anglaise qui les chargeait, ils l'arrêtèrent d'abord, puis faisant un mouvement en avant, ils l'obligèrent à rétrograder.

La réussite d'une charge dépend de sa vitesse bien réglée, et progressivement accélérée, jointe à un alignement parfait, qui permette à toutes les parties de la ligne d'arriver en même temps sur l'ennemi. Les chevaux doivent avoir acquis le dernier degré de vitesse au moment de l'aborder; cette impulsion violente les étourdit, ainsi que le soldat, sur le danger; et le faible est entraîné, comme le brave, dans les rangs ennemis.

Il est à peu près impossible qu'une charge se passe ainsi ; le plus ou le moins d'audace des cavaliers, et de vitesse des chevaux, s'y opposent également, et une charge en ligne n'est réellement qu'une suite rapide de charges successives, dont les braves forment les points saillants ; ce sont ces causes qui rendent le succès des charges si incertain, et qui doivent faire éviter d'en entreprendre sur de grands fronts.

La mauvaise réussite d'une charge n'est pas toujours causée par la lâcheté des cavaliers ; un sol mouvant, inégal, semé d'obstacles, rend la marche difficile ; la pluie a détrempé la terre, la neige, la gelée, font glisser les chevaux ; plusieurs d'entr'eux sont effrayés.... ; alors point d'impulsion, point de vigueur dans les mouvements, le brave même n'ose se hasarder, parce qu'il sent qu'on ne le soutiendra pas. Souvent encore un grand désordre a lieu, parce que la charge a été commencée de trop loin : en effet, les guides, qui marchent sous le feu de l'ennemi, perdent bientôt leurs points de direction ; le soldat ne marche plus droit devant lui, les intervalles se perdent, les escadrons se heurtent ; des morts, des blessés retardent le mouvement général ; l'ennemi s'élance, il devient impossible de le combattre, et on tourne le dos.

L'accélération progressive des allures, en chargeant, recommandée par tous les bons esprits, ne doit pas être légèrement oubliée ; elle met les chevaux peu à peu en haleine, et rend ainsi la marche plus correcte ; il est d'ailleurs important de préparer les organes aux mouvements violents qu'on veut en exiger, et ne pas les étonner par de brusques secousses, qui, souvent répétées, finissent par épuiser leurs forces. La cavalerie, qui commence une charge par le galop, sera hors d'haleine en abordant l'ennemi, ne pourra lui échapper facilement si celui-ci la repousse, après s'être mieux mé-

nagé qu'elle, ni poursuivre ses avantages contre une seconde ligne fraîche qui marche à sa rencontre. Un corps peut d'ailleurs devoir charger plusieurs fois dans la même affaire, et comment le fera-t-il avec succès, s'il a si peu ménagé ses chevaux? On ne doit pas perdre de vue que la cavalerie, arrivant devant l'ennemi, sort rarément de ses écuries; elle vient peut-être de faire plusieurs lieues, le temps et les chemins sont mauvais, les chevaux sont pesamment chargés, et ils ont besoin de repaître. Il est cependant des circonstances où, quel que soit l'état de la cavalerie, elle devra commencer sa charge au galop, par exemple, quand son ennemi embusqué tombe sur elle à l'improviste et de près; elle se portera alors à sa rencontre à l'allure la plus vive, afin de rendre son mouvement égal au sien.

Quand on réfléchit à toutes les causes qui peuvent faire manquer une charge, et que la plus petite, en apparence, peut produire cet effet, on sent le danger, au début d'une campagne, d'engager, dans des affaires sérieuses, une cavalerie peu aguerrie contre un ennemi dont on connaît mal les moyens; on doit leur préférer des escarmouches et des combats sans conséquence, où les hommes acquièrent de la confiance, et apprennent à manier leurs chevaux; car si, dès le début, la cavalerie éprouve des revers, elle perdra toute confiance en elle-même, ou on ne la fera pas naître; celle de l'ennemi doublera au contraire, il prendra peut-être un ascendant décidé, et on n'osera plus rien tenter devant lui.

L'art de manœuvrer, qui consiste à dérober ses mouvements, à porter rapidement la majeure partie de ses forces sur les points faibles de l'ennemi, pour les accabler, à tenir en réserve une partie de ses troupes, pour les faire paraître tout à coup dans un mouvement décisif; cet art, qui consiste encore à leur épargner des

pertes inutiles, et à éviter quelquefois le combat qu'un ennemi adroit voudrait leur faire accepter, ne peut s'exercer dans les terrains plats et découverts, que l'on croit vulgairement si propres à la cavalerie; les terrains qui lui conviennent réellement, ceux où d'habiles officiers pourront opérer de grandes choses, avec des forces inférieures, sont ces pays de plaines ondulées, parsemées de bois, de villages et de fermes, où les collines ont des pentes douces, et les vallées ont de la largeur; tels enfin que le nord de la France, la Belgique, la Hesse, la Saxe, la Prusse, une partie de la Bavière et de la Souabe en présentent si souvent.

La cavalerie ne devrait paraître devant l'ennemi que pour combattre; la tenir exposée des heures entières, sans charger, c'est méconnaître l'esprit de cette arme, c'est en détruire le moral. Les hommes ne peuvent s'animer à la vue de leurs compagnons tués ou blessés, ni les chevaux, par l'effet des boulets et des obus qui tombent au milieu d'eux. Nous n'ignorons pas qu'on ne peut toujours, dans une bataille, tenir la cavalerie à l'abri du feu jusqu'au moment de la faire charger; sa présence est quelquefois indispensable sur certains points qui ne peuvent rester dégarnis de troupes, et le terrain peut n'offrir aucun rideau pour la masquer; mais ceci doit être considéré comme une exception fâcheuse, qui ne peut jamais servir de règle. Les batailles de Napoléon n'offrent que trop d'exemples d'un emploi semblable de la cavalerie, qui l'ont obligé de la renouveler souvent, et ont enfin causé sa ruine.

Quand la cavalerie éprouve des pertes par le feu, elle ne doit pas rester immobile; elle fait d'abord un léger mouvement en avant pour dégager de ses rangs les morts et les blessés, puis d'autres en arrière ou sur les flancs qui l'éloigneront de la portée des armes, ou dérangeront les canonniers ennemis dans leur pointage.

Par une suite naturelle du principe émis plus haut, on doit se garder d'établir la cavalerie sur le terrain même qu'elle doit défendre, ce serait l'exposer au feu de l'ennemi avant que celui-ci ne fît peut-être aucune tentative d'attaque; ce serait lui faire quitter la protection, soit des appuis naturels qui pourraient couvrir ses flancs, soit de l'infanterie ou des batteries qui la soutiennent. C'est donc en arrière de ce terrain, et à distance de charge qu'elle doit se tenir. Elle en partira pour s'élancer sur l'ennemi, puis reviendra, s'il est nécessaire, au point de départ, et tant qu'elle répétera cette manœuvre, jamais l'ennemi ne sera le maître du terrain défendu. On voit donc l'inconséquence d'établir, en général, la cavalerie sur le même alignement que l'infanterie, soit dans un camp, soit sur un champ de bataille.

DE L'ATTAQUE CONTRE LA CAVALERIE.

Il faut un talent particulier pour manœuvrer contre la cavalerie, parce que la moindre faute peut être punie sur-le-champ, et un revers avoir des suites désastreuses; il n'en est pas ainsi quand on attaque les autres armes, la lenteur de leurs mouvements ne rend pas irréparable un insuccès contre elles.

Toute cavalerie arrêtée par une autre, et de près, dans un de ses mouvements, doit être culbutée si son adversaire sait profiter de son avantage; elle évitera donc de manœuvrer à portée de l'ennemi, et, si elle y est obligée, ce sera aux allures vives, et elle se hâtera de reprendre l'ordre de combat; mais qu'on prenne garde qu'il est des mouvements où le trop de vitesse pourrait faire perdre plus de temps qu'on n'en gagnerait, parce qu'il causerait un désordre qu'il faudrait d'abord réparer.

Tout officier de cavalerie doit avoir la plus grande habitude des manœuvres, même de celles par inversion; car il serait absurde d'imaginer que l'ennemi se présentera toujours de manière à ce qu'on puisse le combattre dans l'ordre naturel. Son coup d'œil doit encore lui faire mesurer rapidement un espace et le temps nécessaire pour le parcourir. Les soldats de cavalerie doivent être aussi parfaitement exercés ; bien différente en cela de l'infanterie, la cavalerie ne peut sans danger admettre dans ses rangs des hommes mal instruits, ils la compromettraient, l'influence des cadres se ferait peu sentir sur eux.

Il importe, avant d'attaquer de la cavalerie, de ne pas mettre ses projets à découvert, ce serait le moyen de les faire échouer; il est donc sage d'arriver sur l'ennemi en colonnes peu profondes, et d'opérer un déploiement inattendu sur le point qu'on veut frapper; manœuvre excellente, mais dangereuse contre une cavalerie, préparée elle-même à charger, et qui ne peut réussir que par sa rapidité, ou un feu d'artillerie qui contienne l'adversaire. Quoiqu'il semble qu'un pareil mouvement ne doive jamais se faire à portée d'être chargé, on sent qu'à la guerre il est rarement possible de se conformer aux principes dans toute leur rigueur; ce mouvement aura donc lieu dans les terrains difficiles où l'on ne peut arriver près de l'ennemi en ordre de bataille. S'il est possible, en arrivant en colonne près de son adversaire, de se prolonger parallèlement à lui, pour se remettre en bataille par une simple conversion des pelotons, et se lancer à la charge sur-le-champ, on ne doit pas négliger cette manœuvre; elle est dangereuse puisqu'on présente le flanc, il faut être sûr de ses soldats et de ses chevaux pour la tenter, mais elle est très-prompte et elle peut surprendre l'ennemi.

Les éclaireurs, qui marchent en tête et sur les flancs

d'une colonne, protégent son déploiement en tiraillant et masquent ce mouvement. Il est bon de les renforcer pour que leur feu produise quelqu'effet et engage l'ennemi à leur riposter. C'est sous leur protection, que le commandant de la colonne reconnait le terrain et les dispositions de l'ennemi. Les officiers qui commandent les tirailleurs, doivent faire moins attention au feu de leurs soldats, qu'aux manœuvres de leur adversaire; il importe surtout qu'ils veillent sur leurs flancs, pour ne pas se laisser dérober un mouvement que favoriserait un bois ou un village; ils doivent ensuite démasquer promptement la ligne au signal du ralliement et réunir leurs efforts aux siens.

Il est évident qu'une troupe qui voit se préparer la manœuvre que nous venons de décrire, ne doit pas en attendre l'effet; elle part aussitôt à la charge; culbute les tirailleurs ennemis sans s'arrêter à leur répondre, et tâche d'arriver aussitôt qu'eux sur leur ligne.

Toutes les fois que la cavalerie devra rester spectatrice d'un combat, en attendant qu'un moment favorable se présente, on se rappelera qu'il faut saisir, pour charger, le moment où les troupes passent d'une formation à une autre; celui où elles s'éloignent de leurs appuis; où elles sont déjà engagées de front et peuvent être prises en flanc; celui où elles sont sur un terrain désavantageux, et enfin quand le feu leur cause de grandes pertes. Il faut se décider promptement, et saisir ces occasions fugitives, même sans prendre toutes les mesures ordinairement nécessaires, afin de ne pas manquer l'à-propos.

Le moyen indiqué plus haut pour couvrir les ailes de la cavalerie, est celui qui, judicieusement employé, lui procurera un succès plus facile et plus décisif. La colonne, placée derrière un des flancs de la ligne ou derrière tous deux, fera un changement de direction à

droite ou à gauche, au moment où la ligne prendra le trot, puis se portera au galop à hauteur du flanc de l'ennemi, sur lequel elle tombera perpendiculairement par le mouvement : *sur la gauche ou sur la droite en bataille*, et l'enveloppera en se prolongeant sur ses derrières, ce qui rendra sa déroute complète. (Ce mouvement peut encore s'exécuter, en prenant des distances par la tête de la colonne, et se formant sur le flanc de l'ennemi par un à gauche ou un à droite en bataille.) Il importe que l'officier qui commande cette troupe de soutien, ne la démasque pas trop tôt, afin d'éviter une contre-manœuvre de la part de l'ennemi. Il n'importe pas moins que cet officier porte sa troupe assez loin du flanc de l'adversaire, pour n'être pas arrêté par lui, avant de s'être mis en bataille, et avoir fait ses dispositions pour parer les coups que lui préparerait une seconde ligne. La rapidité indispensable dans un mouvement de ce genre, la nature du terrain peut-être défavorable aux grands chevaux, la nécessité de poursuivre vivement l'ennemi, tandis que la ligne qui l'a chargé de front opère son ralliement, tout se réunit pour faire placer la cavalerie légère derrière les ailes d'une ligne de cuirassiers. (*Fig.* 1.)

Une ligne appuyée à des obstacles, tels qu'un bois ou un village, qui ne permettraient pas le mouvement que nous indiquons, pourrait en faire un plus décisif encore, en détachant, pour tourner l'obstacle, un corps assez nombreux pour ne pas craindre une rencontre du même genre; il chargerait l'ennemi à revers quand il serait aux prises avec la ligne. C'est ainsi qu'au début de la bataille de Wurzbourg, le prince Charles, qui tenait quatorze escadrons de hussards en réserve derrière l'aile droite de ses cuirassiers, leur fit tourner le village d'Enerfeld, pour charger la cavalerie française qui fut surprise et culbutée.

Le mécanisme des combats de cavalerie, exige qu'à une charge repoussée, en succède rapidement une autre, afin que les efforts étant continuels, l'avantage reste enfin au plus opiniâtre; mais il faut évidemment avoir une seconde ligne pour qu'il en soit ainsi, et dans les grands combats on doit y ajouter encore une réserve. La nécessité de cet appui est d'abord dans le cœur humain : les hommes s'exposent avec plus de confiance au danger, s'ils sentent qu'ils ont derrière eux des compagnons prêts à les secourir; elle dérive encore de l'incertitude du succès d'une charge, et du désordre qui en est la suite, même chez les vainqueurs; en sorte que l'ennemi habile qui aurait une réserve, serait assuré de ressaisir l'avantage sur la cavalerie imprudente, qui l'aurait attaqué sans s'être ménagé la même ressource; le ralliement après un revers serait enfin fort difficile, peut-être impossible. Nous observerons cependant qu'à défaut de seconde ligne de son arme, la cavalerie pourrait se rallier derrière des corps d'infanterie; mais dans ce cas même, on pourrait essuyer une grande perte et on ne pourrait facilement ressaisir l'avantage. La bataille de Wurzbourg, livrée dans une de ces circonstances, où un général doit moins écouter la prudence que l'honneur et la réputation des armes, en offre un exemple remarquable : la cavalerie française, engagée toute entière et sans réserve contre la cavalerie autrichienne, plus forte du double, fut d'abord victorieuse; mais la seconde ligne ayant rétabli le combat, la déroute fût complète, et quoique des feux d'infanterie eussent arrêté les vainqueurs, les efforts de Jourdan et de l'intrépide Bonneau, ne purent ramener à la charge notre cavalerie découragée.

La seconde ligne se tient à 300 ou 400 mètres de la première, et ses ailes doivent autant que possible déborder celle-ci; il résulte de cette dernière disposition,

qu'elle peut charger les troupes ennemies, qui, par la manœuvre précédente, prendraient en flanc et à revers les ailes de la première ligne; elle peut encore avoir, comme celle-ci, des colonnes en arrière de ses ailes, et quand cette ligne va à la charge, elle suit son mouvement au trot.

La seconde ligne doit être disposée pour donner à la première ligne repoussée un libre passage entre ses escadrons; les intervalles de ceux-ci doivent donc être plus grands que ceux prescrits par l'ordonnance des manœuvres, sinon la première ligne, ne pouvant s'écouler assez promptement, arrêtera le mouvement de la seconde qui vient prendre sa place, et l'entraînera probablement dans sa fuite. Il faut, pour bien comprendre ce qui se passe alors, se figurer une première ligne de douze escadrons, avec son artillerie, faisant un demi-tour général devant l'ennemi, et poursuivie par lui : que l'on se représente 1,200 à 1,500 cavaliers, dispersés avec les bouches à feu et les caissons, fuyant de tous côtés; en vain criera-t-on aux fuyards de démasquer la deuxième ligne, et de s'échapper par les flancs; comment, dans le désordre, entendront-ils un commandement? Il est, en outre, plus naturel de fuir en ligne directe que par une diagonale; ils se jetteront donc sur toutes les parties de la deuxième ligne, et il est d'ailleurs des terrains resserrés où il serait fort difficile et même impossible de faire autrement; quand, par exemple, cette ligne est appuyée à un bois, une rivière d'un côté, et de l'autre à de l'infanterie. Qu'on se représente maintenant la seconde ligne, au milieu du désordre, n'ayant que des intervalles de dix pas, et voyant arriver sur elle cette nuée de cavaliers : peut-on penser qu'elle ne sera pas culbutée par eux? Est-il probable que son mouvement de charge ne sera pas arrêté, et qu'alors, voyant l'ennemi près d'elle sans pouvoir le

combattre, elle ne tournera pas aussi le dos? On évitera ce malheur en formant la deuxième ligne en colonnes assez faibles pour permettre un déploiement subit, en sorte qu'à peine dépassée par les fuyards, elle referme ses intervalles et charge en ligne. Ce résultat est facile à obtenir : *que chaque escadron forme sa colonne particulière par pelotons ou divisions;* alors ses intervalles, devenus doubles ou triples, permettront l'écoulement rapide de la première ligne; et au commandement : *formez les escadrons*, la seconde sera rétablie.

C'est pour n'avoir pas pris une disposition de ce genre, à l'affaire de Château-Thierry, en 1814, que la cavalerie prussienne de l'aile gauche, chargée par la nôtre, inférieure en forces, entraîna la seconde ligne dans sa déroute, et l'empêcha de combattre.

Le danger de cette manœuvre consiste à donner à l'ennemi la facilité de pénétrer, avec les fuyards, à travers les intervalles. Ceci peut arriver en effet, si la première ligne a croisé le fer, ou si elle a fait demi-tour très-près de l'ennemi; mais cet inconvénient n'a pas les suites qu'il semble d'abord entraîner : en effet, si l'adversaire met de la chaleur dans sa poursuite, il sera dans un désordre aussi grand que les vaincus, et ses cavaliers les plus hardis qui auront traversé la seconde ligne, seront facilement sabrés par quelques pelotons détachés des soutiens des ailes. Si, au contraire, il cherche à se rallier à l'aspect de la seconde ligne qui s'avance, ou s'il marche avec mesure, les intervalles seront fermés avant qu'il ne soit à portée. Il faut observer que la distance entre les deux lignes soit assez grande pour que le commandant de la seconde ait le temps de prendre un parti; il ne doit jamais laisser pousser l'autre à outrance; il doit, aussitôt sa défaite, manœuvrer pour la dégager, et envoyer, par

exemple, quelques pelotons ou escadrons des ailes, prendre les vainqueurs en flanc et arrêter leur poursuite.

La manœuvre, connue sous le nom de *passage des lignes*, ressemble peu à celle-ci : la seconde ligne forme ses escadrons en colonnes, par pelotons, pour passer dans les intervalles de la première, qui est de pied ferme, et que l'on suppose avoir souffert du feu de l'ennemi. On n'admet pas le cas où la première fuit en désordre, ce qui arrive souvent à la guerre ; le mouvement est concerté entre les commandants des deux lignes, chose impossible quand l'ennemi se lance à la poursuite.

La difficulté de marcher sur un grand front sans se désunir, le danger d'être repoussé sur tous les points à la fois, doivent engager à n'entamer une charge que sur un front médiocre ; c'est par ces raisons que *l'attaque en échelons* est souvent employée ; un autre motif encore peut la rendre nécessaire : ainsi, la cavalerie qui débouche d'un défilé et se porte au soutien d'un corps déjà engagé ou repoussé, celle qui passe en colonne à travers les intervalles de l'infanterie, pour profiter du désordre que le feu de celle-ci ou de son artillerie a jeté chez l'ennemi, doivent souvent, pour ne pas manquer l'à-propos, charger en échelons ; c'est-à-dire, que les escadrons se déploient et chargent successivement, et sans s'attendre, à mesure qu'ils sortent du défilé.

La force des échelons n'a rien de fixe : elle dépend des dimensions du terrain, des dispositions de l'ennemi et des vues du commandant en chef. Elle ne doit pas être au-dessous d'un escadron, afin de produire quelque effet : la distance des échelons doit être calculée pour que les charges se succèdent rapidement, et elle peut être d'autant plus grande, que les échelons sont plus forts.

Les avantages que présente l'ordre en échelons, dans le combat en avançant, sont évidents : on peut avec lui profiter d'une occasion favorable, puisqu'on n'attend pas la formation entière de la ligne; on fait effort sur une des ailes de l'ennemi, ou un point décisif quelconque, sans exposer toutes les troupes que l'on commande. Pour cela, tandis qu'on charge avec un échelon renforcé d'une seconde ligne et d'artillerie, les autres, en s'avançant au pas ou au trot, ou même sans bouger, contiennent et menacent le reste de la ligne ennemie, et l'empêchent de prendre en flanc l'échelon de la tête, qui est facilement soutenu s'il éprouve un revers. Si cet échelon, au contraire, est victorieux, la défaite de l'ennemi est aussi complète que si toute la ligne eût chargé en même temps, parce qu'elle se portera aussitôt en avant, tandis que l'adversaire sera pris en flanc et à revers par le premier échelon. Enfin, un général est, par cette disposition, bien plus maître des mouvements de sa cavalerie que si elle était sur une seule ligne; il peut, sans laisser de vide dangereux, envoyer un échelon au soutien de quelque partie qui faiblit (*Fig.* 2).

Quand une charge a réussi, c'est à l'officier qui la dirige à décider si la première ligne doit poursuivre son succès, ou si c'est à la seconde à la remplacer pour lui donner le temps de se rallier : ceci dépend des efforts que la première aura faits, et des pertes qu'elle aura essuyées pour obtenir la victoire.

Il importe sans doute que les vaincus soient vivement poursuivis; mais, si le champ de bataille n'est évacué qu'en partie, il n'est pas moins essentiel que les vainqueurs se rallient promptement, afin d'être en mesure de s'opposer aux réserves. Le ralliement doit se faire alors en avançant, car, si l'on s'arrêtait, on perdrait des instants précieux à attendre les hommes

dispersés ; ceux emportés trop en avant devraient revenir sur leurs pas ; l'ennemi poursuivi peu vivement pourrait se rallier. Les étendards doivent donc se porter en avant, au pas ou au petit trot, tandis que quelques pelotons en fourrageurs poursuivront les vaincus.

Si la première ligne, trop faible, ne pouvait se mesurer contre des troupes fraîches qui se présenteraient, c'est alors le cas de faire passer la seconde ligne dans ses intervalles pour la remplacer. Ce mouvement dangereux doit se faire rapidement, avant que l'ennemi ne soit à portée de le troubler.

Quand une cavalerie en a battu une autre, les vainqueurs doivent se rallier et manœuvrer pour se jeter sur le flanc des troupes qu'elle couvrait. Ce mouvement s'exécute par un *à droite* ou un *à gauche*, par pelotons ou escadrons, de la ligne victorieuse, qui se trouve alors en colonne, puis se forme en avant en bataille, ou se déploie, s'il le faut, pour envelopper le flanc resté en l'air. Ce fut à cette manœuvre que Condé, âgé de vingt-deux ans, dut la victoire de Rocroi. Après avoir battu la cavalerie espagnole de l'aile gauche, il la fit poursuivre par Gassion avec une partie de sa première ligne, tandis qu'avec le reste et la seconde ligne, il se précipita sur l'infanterie allemande et italienne, qu'il enfonça. Ayant alors appris que son aile gauche était battue et poursuivie par la cavalerie espagnole de l'aile opposée, il passe derrière celle-ci, la charge et lui reprend ses prisonniers. Il ne restait plus sur le champ de bataille que quatre anciens régiments d'infanterie espagnole, qui, à son approche, se serrèrent en une masse que défendaient dix-huit bouches à feu : Condé rallie sa cavalerie fatiguée, et lui demande un nouvel effort ; trois charges sont repoussées, mais enfin les Français pénètrent dans les rangs de ces braves fantassins, et leur victoire est complète.

Le général Caulincourt répéta cette manœuvre à la bataille de la Moskwa, après avoir pris le commandement de la division de cuirassiers, que la mort de Montbrun avait laissée sans chef. Il renversa d'abord la ligne d'infanterie ennemie qui se trouvait devant lui; puis, faisant un mouvement à gauche, il fondit sur celle qui se trouvait placée derrière la grande redoute, et lui fit éprouver le même sort; puis enfin, revenant sur ses pas, il pénétra dans celle-ci par la gorge, avec le 5e de cuirassiers, au moment où l'infanterie italienne en escaladait les parapets. Il y trouva la mort des braves, mais sa belle manœuvre avait réussi : la redoute était conquise, quand une charge des Russes nous l'enleva.

Le général Boussard exécuta un mouvement de ce genre, à la tête du 13e de cuirassiers, à la bataille de Lerida, en 1810, et la décida en quelques minutes; soutenu par une batterie d'artillerie légère, il renversa d'abord la cavalerie espagnole, placée à l'aile gauche de l'infanterie, et celle-ci, prise ensuite en flanc, fut roulée, sabrée, et laissa près de 5,600 prisonniers.

Des manœuvres aussi habiles exigent un grand sang froid dans un commandant de la cavalerie : il n'est que trop facile de se laisser emporter à l'attrait d'un premier avantage, et de négliger l'occasion d'en remporter un plus important. Tel est le défaut des hommes fougueux et médiocres : on ne peut avec eux, compter au plus que sur des demi-succès.

On voit, d'après ce qui précède, que c'est en général sur l'extrémité d'une ligne, et non sur son centre, qu'il faut se diriger, et c'est sur l'aile dont la déroute porte le plus promptement le vainqueur sur la ligne de retraite de l'ennemi.

Si cependant cette aile était appuyée à un obstacle insurmontable, tel qu'une rivière, un bois épais, ce serait sur l'autre qu'il faudrait faire effort, afin que le

succès permit de rejeter les vaincus sur ces obstacles mêmes, où ils trouveraient leur perte. Le danger que l'on court, en pareille circonstance, doit donc engager à renforcer soi-même l'aile opposée à ces obstacles, de crainte que l'ennemi ne fasse une entreprise sur elle.

Après une charge malheureuse, il ne faut jamais essayer de rallier les troupes à portée de l'ennemi; ce serait s'exposer à une défaite entière : on doit, au contraire, passer à toutes jambes à travers la seconde ligne, et se rallier derrière elle, afin de la soutenir à son tour, si elle éprouve elle-même un revers. Il faut encore agir ainsi quand on combat en avant d'une ligne d'infanterie : on la démasque rapidement, pour que son feu puisse arrêter les vainqueurs. C'est ainsi que la cavalerie légère de notre aile gauche, à Austerlitz, chargée par les lanciers russes, trouva son salut derrière l'infanterie de la division Caffarelli, dont le feu fit succomber la majeure partie des cavaliers ennemis.

De braves officiers ne se découragent pas pour un revers aussi ordinaire que celui d'une charge manquée; ils rallient leurs cavaliers, leur inspirent une nouvelle vigueur; ils leur rappellent que ce sont les plus opiniâtres qui gagnent les batailles; ils parlent sévèrement à ceux dont la mauvaise conduite a fait manquer la charge, et leur annonce qu'ils n'ont qu'un moyen de réparer leur faute.

Il est fort rare que deux troupes de cavalerie croisent le fer, l'une d'elles tourne presque toujours le dos avant d'être abordée; lors même qu'aucune des causes dépendantes du terrain ou du défaut d'ordre dans la marche, ni des pertes essuyées par elles avant de s'aborder, ne puisss les excuser de tenir une conduite si peu militaire. Il y a donc d'autres causes qu'il faut chercher dans le cœur humain, et nous essaierons de les développer.

Il est bien peu d'hommes doués d'une trempe d'âme assez ferme, pour chercher à combattre corps à corps un ennemi contre lequel aucune passion ne les anime, et qu'ils attaquent par le seul sentiment du devoir : l'homme n'est pas une bête féroce, il lui faut l'habitude qu'on acquiert aux armées pour qu'il verse sans répugnance le sang de son semblable, et c'est encore rarement de sang froid qu'il le fait ; il faut qu'il soit excité par une résistance opiniâtre, le souvenir d'un revers récent, ou la vue des maux que l'ennemi cause à sa patrie. Il est donc naturel que le jeune soldat répugne à joindre son ennemi ; mais il faut ajouter une raison, non moins forte, qui agit également sur tous : *c'est la crainte*, qui doit se faire sentir plus particulièrement chez le cavalier que chez le fantassin. En effet, celui-ci, en ne combattant qu'avec son feu, frappe un ennemi éloigné, et l'incertitude du tir lui donne beaucoup de chances d'échapper aux coups qu'il en recevra; tandis que le cavalier, qui ne peut frapper son ennemi qu'en le joignant, sent fort bien que la chance d'échapper à son sabre est presque nulle, et que, s'il frappe, il est probable qu'il sera frappé à son tour. Enfin, il est un troisième motif : c'est que la violence des mouvements dans une charge fait sentir à tous les cavaliers que, s'ils se heurtent avec leurs adversaires, ils auront les membres brisés et seront désarçonnés. Ce sont ces causes réunies qui produisent le mouvement d'hésitation que l'on remarque ordinairement entre deux lignes de braves soldats qui vont s'aborder ; mouvement aussi remarquable dans l'infanterie, prête à faire usage de sa baïonnette, que dans la cavalerie même : on en a vu, dans la campagne de 1812, en Espagne, un exemple qui mérite d'être cité.

L'armée anglaise se retirait précipitamment sur le Por-

tugal, après avoir levé le siége du château de Burgos, et notre cavalerie la serrait de près. L'arrière-garde ennemie s'arrête au-delà d'un ruisseau encaissé entre Villadrigo et Villaropeque, se forme sur deux lignes, et met trois bouches à feu en batterie pour défendre un petit pont, seul point où les Français puissent traverser le ruisseau. Le 15e de chasseurs le passe rapidement et se forme en avant en bataille ; un escadron de lanciers de Berg et la gendarmerie auxiliaire arrivent successivement, et se forment l'un à sa droite, l'autre en colonne à sa gauche : les Anglais restent immobiles pendant ce mouvement, parce que leurs généraux Bock et Anson prennent dans ce moment les ordres du commandant supérieur de l'arrière-garde. Cependant à peine trois escadrons de chasseurs sont-ils formés, que le colonel Faverot les lance à la charge ; les Anglais les imitent : les deux lignes se touchent, elles vont se frapper... Cependant toutes deux s'arrêtent étonnées, chacun hésite et semble n'oser donner le premier coup ; enfin, un brigadier de chasseurs se décide, et sabre le soldat anglais qu'il a devant lui : à l'instant les deux lignes croisent le fer, se traversent, et mille coups sont donnés à la fois ; la gendarmerie fond sur la deuxième ligne qu'elle culbute ; le colonel et la plupart des officiers de chasseurs sont blessés, mais les Anglais perdent 300 hommes dans ce combat, et se retirent en désordre.

Nous devons ajouter aux causes déjà énoncées, que, si la valeur du soldat en général résulte du sentiment de sa force et de sa confiance dans ses armes, uni à l'idée d'une supériorité quelconque sur l'ennemi, il faut encore, pour le cavalier, la solidité de son assiette et la confiance dans son cheval, deux choses qui sont indépendantes de lui ; car il est peut-être peu cavalier, et son cheval ne vaut rien, ou il est en mauvais état.

Nous ne terminerons pas cet article sans faire une remarque qui en est le complément, et nous engageons nos lecteurs à jeter les yeux autour d'eux pour la bien peser.

Nous pensons, d'après l'expérience et même d'après le raisonnement, qu'on peut diviser les militaires d'un corps en trois classes différentes : nous placerons dans la première ces soldats, bons cavaliers, adroits à manier leurs armes et braves par tempérament, qui cherchent volontiers les dangers, et qui, chargeant franchement, ne pensent qu'à frapper et nullement à parer. Ce sont ces hommes qui donnent l'esprit à un corps, et qui, exerçant beaucoup d'influence sur leurs camarades, les entraînent par leur exemple. Après eux, viennent ces soldats dont la valeur est journalière, qui combattent bien ou mal, selon l'inspiration physique ou morale du moment; la crainte de l'opinion leur fait donner des preuves de bravoure sur lesquelles on ne peut toujours compter. Il faut enfin placer dans la troisième classe ces hommes naturellement timides, et soldats à contre-cœur, que la discipline seule retient sous les drapeaux : leurs armes les embarrassent, leurs chevaux sont souvent leurs premiers ennemis; ils sont entraînés par eux dans le mouvement général, mais ils les retiennent au lieu de les exciter, et tournent bride quand ils le peuvent. Les soldats de la première classe sont rarement nombreux, on doit être satisfait si le quart d'un escadron en est composé; ceux de la seconde sont, au contraire, en grand nombre, et ils peuvent avec le temps devenir de fort bons soldats, s'ils sont commandés par des officiers doués d'énergie et servant bien.

Les soldats de la troisième classe sont heureusement peu communs en France : le jeune homme, obligé de servir, ne tarde pas à prendre son parti et fait

son devoir. Il peut être mauvais cavalier ; il est rarement sans valeur, et il dépendra toujours du gouvernement, en recrutant convenablement les corps, de faire disparaître la première de ces deux qualités qui influe si souvent sur l'autre.

Il résulte de ces considérations, que les cavaliers les plus anciens et les plus braves doivent être, sans distinction de taille, montés sur les meilleurs chevaux et placés au premier rang, puisque c'est lui dont l'exemple entraîne le second, et qu'aux ailes surtout, où commencent les déroutes, on ne doit mettre que des hommes éprouvés.

ATTAQUE CONTRE L'INFANTERIE.

L'attaque la plus meurtrière pour la cavalerie est celle qu'elle exécute contre une bonne infanterie, qui ne commence son feu qu'à petite portée. En effet, l'infanterie, dans sa formation habituelle, présente à peu près six hommes dans l'espace qui ne contient que deux cavaliers, et peut encore doubler ce nombre quand elle est menacée d'une charge. La perte de la cavalerie peut donc être énorme ; cependant, quand son attaque est bien dirigée, nous croyons difficile, dans la plupart des cas, que l'infanterie puisse sortir victorieuse de ce genre de combat, et la raison en est en quelque sorte mécanique. Nous regardons, au reste, ses baïonnettes comme inutiles pour arrêter la cavalerie. Ces diverses assertions ont besoin de preuves, et nous allons les donner.

Il est démontré que la force avec laquelle un corps quelconque en choque un autre, est en raison de sa masse et de sa vitesse : or, un cheval de troupe, chargé de son cavalier, équivaut à une masse pesant au moins

350 kilogrammes; qu'on la suppose maintenant lancée avec la rapidité du galop de charge, il est évident qu'elle acquiert une force considérable, qui renversera sans peine les petites masses immobiles, pesant chacune 75 kilogrammes, que présentent les fantassins. On n'ignore pas qu'on a vu des chevaux emportés renverser des murs de médiocre épaisseur, et fausser des grilles de fer; et que, si la charpente osseuse de cet animal était plus solide, il romprait des obstacles bien plus résistants; mais quand il ne trouve que des hommes pour s'opposer à son passage, il doit les culbuter, fussent-ils sur dix de profondeur; car leurs corps sont beaucoup plus frêles que le sien. On a beau recommander aux fantassins de se serrer pour résister au choc, ceux-ci ne s'uniront jamais assez pour ne former physiquement qu'un tout; et ceux des premiers rangs, heurtés par l'énorme masse lancée sur eux, ne pourront trouver d'appui en arrière. Que l'on se figure donc l'infanterie présentant ses baïonnettes; celles du premier rang le dépassent d'un mètre environ : peut-on croire qu'elles arrêteront le choc? Pas plus évidemment que si le fantassin n'en était pas armé, car le cheval lancé, mais frappé au cœur, n'en achèvera pas moins son mouvement; il tombera expirant dans les rangs ennemis, où il fera une trouée et portera le désordre en se débattant contre la mort. L'expérience a toujours confirmé ce que nous avançons, car, dès qu'une charge est arrivée jusqu'à portée des baïonnettes, elle réussit; les chevaux ne peuvent plus être arrêtés, ils pénètrent dans les rangs, et ce n'est pas le sabre des cavaliers qui leur fraie un passage, ce sabre n'a pu encore atteindre personne; mais c'est à leur impétuosité seule qu'ils le doivent.

Des écrivains, frappés du danger que court l'infanterie dans cette circonstance, et sachant l'impression fâcheuse qu'éprouvent les jeunes soldats à l'aspect mena-

çant d'une charge, ont proposé divers moyens pour l'en préserver; Guibert, entr'autres, propose de planter en avant de ses carrés, des piquets qui soutiendront des cordages goudronnés, et Bohan, qui fait autorité dans la cavalerie, trouve ce moyen convenable; cependant quiconque s'est trouvé à quelques actions de guerre, sait qu'il est impossible de l'employer, pas plus que les chevaux de frise et les chausse-trapes, dont parlent si souvent les anciens auteurs, et qui pouvaient convenir quand on ne mettait aucune célérité dans les manœuvres. On ne peut charger les fantassins, engagés dans un combat, de cet appareil de cordes, de pieux, et de maillets pour les enfoncer, et dans les moments critiques, où l'on voudrait s'en servir, le temps manquerait le plus souvent pour enfermer ainsi les bataillons. Ce n'est donc réellement que sur son feu et ses bonnes dispositions, que l'infanterie doit compter pour repousser la cavalerie.

Si celle-ci combattait en ligne déployée contre l'infanterie, tous ses soldats seraient exposés d'une manière égale à en recevoir les coups, la perte pourrait être considérable et on tournerait le dos; une seconde ligne renouvellerait le combat à la vérité, mais l'infanterie ayant eu le temps de recharger ses armes, cette ligne pourrait encore éprouver le même sort que la première. Il faut donc que la cavalerie adopte une formation, qui *permette à tous ses soldats d'agir successivement sur le même point, les expose le moins possible aux effets du feu, et empêche l'ennemi de le renouveler dès qu'il s'en est dégarni.* On obtiendra ces résultats en formant la cavalerie en colonne avec des distances doubles du front des subdivisions; ces distances, déterminées par le réglement des manœuvres, peuvent être plus grandes si la colonne est exposée au feu d'écharpe de l'artillerie, et il suffit de les prendre, à mesure que les subdivisions partent pour charger.

Quand la charge est résolue, des tirailleurs doivent se détacher, ils voltigeront le long de la ligne ennemie, tourneront autour de ses carrés, élèveront de la poussière, l'inquiéteront par des coups de mousqueton qui la feront se dégarnir de son feu, et l'empêcheront de bien juger du point que la colonne s'apprête à frapper. Celle-ci part ensuite, les cavaliers de chaque subdivision ont ordre de se séparer en deux parties s'il sont repoussés, et de venir au galop se rallier derrière la colonne en longeant ses flancs; chaque subdivision verra ainsi son front démasqué par celle qui la précédait, et rien n'arrêtera son élan. On jette de grands cris quand on est près d'aborder l'infanterie, ce qui anime les chevaux, effraie l'ennemi, et étourdit le soldat sur le sifflement des balles. Le plus grand silence au contraire doit régner (mais s'observe rarement) quand on attaque de la cavalerie.

La grande profondeur d'une colonne est inutile, et peut être dangereuse; il vaut beaucoup mieux la diviser pour former plusieurs attaques les unes près des autres, ce qui étonnera davantage le moral de l'ennemi, et rendra le danger moindre pour chaque colonne.

Les pertes qu'une colonne peut essuyer en arrivant sur les baïonnettes, doivent engager à ne pas lui donner un front moindre que celui d'un escadron; s'il en était autrement, les cavaliers pourraient se décourager en voyant leur petit nombre diminué par les coups de feu, et ne pousseraient pas leur charge à fond. Quelques exemples heureux de charges qui ont réussi, quoique tentées sur des fronts moindres, n'infirment pas le principe que nous émettons.

La division, tête de colonne, doit, selon toutes les probabilités, faire une grande perte et être repoussée, mais la seconde en éprouvera beaucoup moins, et il est



vraisemblable que la troisième pénétrera. Si enfin le feu n'était pas épuisé sur elle, la quatrième division parviendrait sans doute à enfoncer les rangs; nous supposons au reste une infanterie solide, qui ménage parfaitement son feu, ce qui est rare, car dans ces occasions presque tous ses fusils partent à la fois.

Nous devons ajouter, que la cavalerie doit être brave pour ne pas se décourager à la vue des cadavres que laissent les divisions repoussées et fuyant en désordre, et qu'il lui faut en outre des chevaux bien dressés et habitués au feu.

Ces qualités, n'étant pas toujours le partage de tout un corps de cavalerie, qui peut renfermer des soldats peu aguerris et des chevaux neufs, des généraux ont souvent pris le parti de faire former la colonne serrée pour charger l'infanterie, et malgré les inconvénients bien démontrés de cette disposition, elle leur a valu des succès auxquels ils n'eussent pu prétendre sans elle. La compagnie d'élite des corps de dragons et de cavalerie légère, formant tête de colonne, donnait une impulsion suivie par les autres; quelquefois encore, on faisait mettre devant le front de la colonne une grande partie des officiers et des sous-officiers, et on lui imprimait ainsi un élan général.

C'est en colonne serrée par divisions, que le général Saint-Sulpice força le passage de la Laber, entre Schierling et Eckmühl, à la bataille de ce nom, sous un feu violent d'artillerie, qui ne fit souffrir que sa tête de colonne.

C'est encore ainsi que le général Laferrière fit attaquer et enfoncer, par les grenadiers de la jeune garde, un corps d'infanterie prussienne, qui couvrait la retraite de cette armée, après l'affaire de Château-Thierry, et avait repoussé les charges de nos dragons.

On voit par ces exemples, qu'à la guerre, la théorie

ne peut toujours s'accorder avec la pratique; mais c'est par exception, et ce n'est que pour un mieux bien évident qu'il faut s'en écarter.

On se tromperait si, pour éviter le danger du feu, on croyait devoir charger l'infanterie en fourrageurs; ces attaques partielles n'auraient aucun succès; les cavaliers les plus braves et les mieux montés, viendraient se faire tuer, les uns après les autres, dans les rangs ennemis qui se refermeraient de suite. Une charge pareille n'ayant aucun ensemble, ne frapperait pas le moral de l'infanterie, et ne l'obligerait pas à se dégarnir tout à la fois de son feu; et comme on occuperait un grand front, on ferait une perte plus grande qu'en colonne avec une distance double. La cavalerie mamelouke, mieux montée qu'aucune cavalerie européenne, et composée d'excellents soldats, fut toujours repoussée avec beaucoup de perte par notre infanterie, parce qu'ignorant les manœuvres, elle ne chargeait qu'en fourrageurs. Les Russes ont presque toujours repoussé la cavalerie turque par la même raison.

Le moral de l'infanterie qu'on veut charger, est d'une importance trop grande pour ne pas le consulter dans les dispositions à prendre; quand les affaires précédentes ont prouvé sa valeur, on s'exposerait à des pertes trop sérieuses, si on l'attaquait sans artillerie, lorsqu'elle est fraîche, et que rien n'a ébranlé sa fermeté; nous croyons qu'il est alors très-prudent de faire précéder l'attaque de la cavalerie, par quelques décharges qui feront brèche dans ses rangs; ce sera d'ailleurs une nécessité, si l'infanterie est sur quatre ou six rangs, ou formée en échiquier. On a souvent vu l'infanterie, qui avait d'abord le mieux résisté, ne pas tenir contre le canon qui tonnait sur elle. A Alba de Tormès, en 1811, la cavalerie espagnole, ayant fui lâchement devant la nôtre, abandonna son infanterie qui se retira au nom-

bre de 4,000 hommes sur une légère éminence, au bord de la Tormes; elle s'y forma en carré aux ordres du général Carrera, et elle fut assaillie aussitôt par nos chasseurs qui la chargèrent en vain plusieurs fois : la nuit commençait à arriver, le 6e de dragons se présente et gravit l'éminence; mais, au moment d'aborder l'ennemi, une décharge part, et les chevaux effrayés par la lueur du feu, font un demi-tour général; une seule pièce de canon arrive enfin; à sa vue les dragons reprennent l'espérance, son feu abat quelques files, et avec elles la confiance des Espagnols; une seconde charge a lieu, cette brave infanterie est sabrée, et la nuit seule en sauve les restes.

Il est, pour charger l'infanterie, des moments favorables qu'il faut savoir saisir, et où sa résistance ne sera ni longue ni coûteuse; ce sont ceux où l'on aperçoit une colonne en marche, engagée sous un feu bien dirigé, laissant des blessés en arrière, ou montrant de l'hésitation; il faut alors la prendre en flanc : telle fut la manœuvre du général Kellermann à Marengo. Il était en bataille, avec une faible brigade, sur le flanc droit de la division Désaix, et masqué par des vignes suspendues aux arbres; le 9e léger se fusillait de très-près avec une colonne de grenadiers, qui poursuivait les succès obtenus jusqu'alors par les Autrichiens; il allait succomber, quand Kellermann, se formant tout à coup en colonne la gauche en tête, tombe sur ces grenadiers, les enfonce, en fait la plus grande partie prisonnière, et décide la victoire en notre faveur.

Le moment de charger est encore favorable quand les troupes passent d'une formation à une autre. On se garde bien, dans ces circonstances, de perdre un temps précieux, pour prendre un ordre différent de celui où l'on se trouve, il faut charger le plus rapidement possible.

Il est en outre évident que, si la pluie a mouillé les armes de l'infanterie, la cavalerie doit la défaire sans grande peine; ainsi, à la bataille de Dresde, livrée par une pluie affreuse, nos cuirassiers, conduits par Murat et Latour-Maubourg, enfoncèrent le centre de l'aile gauche des Autrichiens, et firent plusieurs milliers de prisonniers.

Nous croyons utile d'analyser le danger que court la cavalerie en attaquant l'infanterie, puis nous en déduirons quelques conséquences importantes.

1° Un fantassin exercé peut tirer trois coups par minute, et son feu devient fort dangereux à 150 pas; car des expériences prouvent qu'à cette distance, il est probable que la moitié des coups, s'ils sont bien dirigés, atteindra le but.

2° Cependant il y a, dans un escadron en bataille, autant de vide que de plein, et le cavalier, en se penchant sur l'encolure de son cheval, diminue encore la surface qu'il présente aux coups; ceux-ci sont donc bien moins à craindre qu'on ne le croirait au premier aperçu.

3° Un cheval lancé au galop de charge, peut parcourir 150 pas en vingt secondes, et il est bien connu qu'un cheval blessé dans ce moment ne continuera pas moins à avancer.

Ceci posé : l'infanterie tirera par salves générales, ou par rang, ou fera le feu de file; elle commencera son feu à 150 pas, ou elle le tiendra plus long-temps en réserve.

Une salve générale, à 150 pas comme à 50, peut être très-meurtrière, mais elle doit causer la perte de l'infanterie; puisqu'elle n'aura pas le temps de recharger ses armes; il ne faut que mépriser ce feu, et cent exemples, tirés des guerres du XVIII[me] siècle, prouvent cette vérité; qu'on lise les rêveries du maréchal de Saxe, l'histoire de la guerre de sept ans....!

Des salves par rang ménagent mieux le feu et en im-

posent davantage; mais il est évident que le tiers seulement des soldats, tirant à la fois, on a deux fois moins de danger à courir à chaque salve, que si elle était générale; et si la cavalerie charge franchement et en colonne, la perte de chaque division sera peu considérable, la troisième ou la quatrième devra pénétrer; car le fantassin n'osera faire devant elle le mouvement de recharger son arme.

Nous avons fait sentir, dans la tactique de l'infanterie, le danger pour elle du feu de file, exécuté par un seul bataillon carré ou même déployé.

Cependant, il ne faut pas oublier que le danger que court la cavalerie de la part des fantasins, sur lesquels elle charge directement, n'est pas le seul; car une partie de l'infanterie placée hors du terrain qu'embrasse la cavalerie, peut tirer obliquement sur elle tant qu'elle n'a pas pénétré dans ses rangs. Remarquons aussi que le mouvement de tirer oblique à droite, étant fort incommode au fantasin, le feu qui partira dans cette direction sera fort incertain, et qu'il sera plus mauvais encore, si au lieu de feux à commandement, on en faisait à volonté.

Nous conclurons de ces observations et de celles contenues dans la tactique de l'infanterie :

Que si l'on charge une ligne déployée, c'est sur l'extrémité d'une aile qu'il faut se diriger, parce qu'en attaquant le centre, on aurait à essuyer des feux directs du centre, et ceux obliques des deux ailes à bonne portée, et qu'il vaut mieux charger sur l'aile droite, si le choix est indifférent. La conduite est la même si on attaque une ligne de carrés. Cependant si la ligne a ses ailes appuyées à des obstacles insurmontables, tels qu'une rivière, un ravin, il serait dangereux de les attaquer, puisque dans le désordre d'un mauvais succès, des cavaliers pourrait s'y précipiter, on doit donc pré-

férer faire une ou deux attaques, à quelque distance de ces obstacles.

Que si l'infanterie a ses ailes bien flanquées, il faudra charger son centre, soit en colonnes, soit en échelons; on ne peut cependant se dissimuler que cette dernière disposition, recommandée par l'ordonnance, n'est pas efficace contre une bonne infanterie, puisque les attaques successives n'ont pas lieu sur le même point, et qu'on donne ainsi à la portion de ligne qui a repoussé un échelon, le temps de recharger ses armes et de tirer obliquement sur les nouvelles attaques.

Que si l'on charge un carré dont les côtés ont très-peu de longueur, tel que celui formé par un seul bataillon, il est plus prudent d'attaquer un côté qu'un angle, puisqu'on n'aura que le feu direct d'un côté à essuyer. Si, au contraire, le carré est considérable, on l'attaquera par les deux angles adjacents au même côté, ce qui partagera ses feux sur chaque colonne, rendra ainsi la perte moindre pour chacune d'elles, et frappera davantage le moral de l'infanterie. (*Fig.* 3.)

Une cavalerie dépourvue d'artillerie, et qui a été repoussée plusieurs fois dans ses tentatives, ne doit pas s'obstiner à continuer des charges, où ne régneront probablement ni ordre ni ensemble; elle doit du moins éviter de les répéter exactement sur les mêmes points, afin de ne pas rencontrer les cadavres d'hommes et de chevaux, qui forment déjà une espèce de rempart à l'infanterie. Il serait plus sage de harceler celle-ci, puis si elle se met en retraite, de chercher l'occasion de tomber sur elle quand sa formation change, quand elle arrive à quelque mauvais pas, quand le terrain l'oblige à se désunir.

Les charges de cavalerie, sont la plus rude épreuve que l'infanterie ait à soutenir, de même que le feu de celle-ci, est la plus forte qu'ait à supporter la ca-

valerie; ces deux armes se redoutent réciproquement, elles sentent tout ce qu'elles ont à craindre l'une de l'autre. Le cavalier le plus brave et le plus adroit à manier ses armes, sait qu'il ne peut rien contre les coups de feu, l'infanterie sait qu'elle est perdue sans ressource, si la cavalerie fait une trouée dans ses rangs.

Quoiqu'il semble, au premier coup d'œil, qu'une seconde ligne ou une réserve soit peu nécessaire, quand on charge une infanterie non soutenue par de la cavalerie, il est cependant très-prudent d'en avoir une. On peut par cette disposition parer à un événement imprévu dans un pays accidenté; on donne de la confiance aux cavaliers et on abat celle de l'ennemi; elle ôte à la meilleure infanterie l'idée de se rallier derrière la cavalerie qui l'a traversée. La seconde ligne enfin ramasse les prisonniers et l'artillerie, et pourra en conséquence marcher en ligne déployée pour que rien ne lui échappe.

Un officier de cavalerie peut se trouver dans l'obligation de soutenir une infanterie menacée par une cavalerie supérieure, ou d'attaquer au contraire de l'infanterie soutenue par de la cavalerie. Voyons donc quelle sera sa conduite dans ces deux circonstances.

1° L'infanterie menacée s'appuiera à des obstacles et y mettra des troupes qui prendront l'ennemi en flanc. Elle se formera en carrés ou en colonnes et attendra la charge, il sera facile à ses officiers de lui faire sentir la force de la protection qu'elle a en arrière, et ils commanderont le feu à décharges successives. Si les obstacles qui appuient les ailes, sont de nature à dérober les mouvements de l'ennemi pour les tourner, la cavalerie en fera éclairer les débouchés le plus loin possible; elle se placera en arrière de l'infanterie, et sera disposée vis-à-vis ses intervalles, en colonnes assez faibles pour permettre un déploiement rapide; elle s'en tiendra à

une distance assez grande pour éviter les projectiles de l'artillerie qui battrait les carrés. Dès que l'ennemi s'avancera à la charge, la cavalerie conformera son mouvement au sien, s'approchera peu à peu de l'infanterie, et dès que celle-ci aura fait tourner le dos par une ou deux décharges à quelques escadrons ennemis, elle débouchera au galop et se lancera sur eux, mais s'en trop s'éloigner des carrés. S'il s'agit de défendre la position de pied ferme, cette manœuvre pourra se répéter tant que l'ennemi y obligera, et les carrés seront considérés par la cavalerie comme de véritables redoutes.

2° Si au contraire le but de ce mouvement était de protéger une retraite, l'infanterie profitant de l'éloignement de l'ennemi après la charge, se mettrait de suite en marche, ayant son artillerie derrière elle à la prolonge, et serait protégée par la cavalerie qui ferait l'arrière garde; celle-ci trouverait un refuge derrière les carrés ou les colonnes, si l'ennemi renouvelait son attaque.

3° Une cavalerie, obligée de défendre de l'infanterie dans une plaine nue qui ne présenterait aucun appui, pourrait se placer à deux ou trois cents pas en arrière des ailes, et manœuvrerait pour prendre en flanc la cavalerie ennemie, au moment où le feu la mettrait en désordre. Cette position est critique, car l'ennemi que nous supposons supérieur en cavalerie, fera sans doute des entreprises sur les flancs de son adversaire. Un officier d'infanterie ne s'engage pas facilement dans de pareils terrains, et s'il a le choix de deux directions, il prendra celle qui le conduit à son but par un pays accidenté; mais dans une retraite, immédiatement après une bataille, le choix est rarement possible. Une faible cavalerie qui voudrait soutenir l'infanterie dans un pays et une circonstance semblables, ferait probablement une grande perte, ainsi qu'il arriva

à la nôtre, au combat de Fère-Champenoise, en 1814; elle n'aurait d'autre ressource pour échapper au sort qui la menace, que de marcher dans les intervalles des colonnes ou des carrés, d'où, si la retraite se fait à travers champs, elle pourra déboucher pour tenter quelques charges. Si l'on marche sur une route, l'infanterie en laissera le milieu à la cavalerie et bordera les côtés; on peut ainsi après quelques heures gagner un défilé. C'est à la cavalerie à y précéder l'infanterie, en couvrir la tête et à protéger le passage des colonnes. Il est rare que les routes des pays de plaines, ne soient pas au moins bordées d'arbres ou de fossés, elles présentent alors des obstacles aux charges de l'ennemi et la cavalerie est beaucoup moins exposée.

L'attaque d'une ligne d'infanterie soutenue en arrière par de la cavalerie, peut offrir des difficultés sérieuses, ainsi qu'on a pu le sentir par ce qui précède, et ce sera rarement par ses dispositions seules que la cavalerie aura des succès; d'autres troupes devront être appelées à y concourir. Warnery conseille de former une colonne serrée par escadrons, suivie d'une ligne déployée en arrière de ses flancs. La colonne s'étant frayé un passage à travers l'infanterie, dont le feu se partage sur elle et sur la ligne, une partie se porte en avant et se déploie pour faire tête à la seconde ligne qui s'avance au secours, tandis que le reste, faisant une conversion à droite et à gauche, prend l'infanterie en flanc et la renverse. La ligne déployée menaçant l'infanterie de front, l'empêche de se former en carrés et elle l'attaque s'il est nécessaire, ou passe à travers la trouée pour charger la cavalerie ennemie.

Cette manœuvre, conseillée par un général qui avait médité sur son art, et l'avait pratiqué avec succès, est sans doute excellente; mais on doit convenir qu'elle ne peut réussir que par la mauvaise conduite de la cava-

lerie chargée de soutenir l'infanterie, ou par un défaut de dispositions de la part de son chef; ajoutons encore que si les carrés sont formés, et ont de l'artillerie, les difficultés sont bien plus graves encore, et Warnery ne parle que de l'attaque d'une ligne d'infanterie déployée.

Nous croyons donc pouvoir considérer comme inattaquable de front, par la cavalerie, et dans les circonstances ordinaires, une infanterie soutenue en arrière par une bonne cavalerie; tenter une attaque de ce genre, serait s'exposer à une perte énorme sans avoir de certitude du succès. Il serait indispensable, pour réussir, de battre d'abord l'infanterie par un grand feu d'artillerie, puis de tourner les obstacles auxquels elle s'appuie pour charger son soutien; on pourrait l'attaquer ensuite de front et à revers; ces opérations sont difficiles devant une cavalerie manœuvrière qui sait s'éclairer, et qui saura tomber à propos sur le corps détaché qui doit la tourner; si l'on est repoussé dans une pareille tentative, on peut recevoir un échec considérable, et il faut s'être préparé en conséquence. On vit, à Eylau, soixante-dix escadrons de cavalerie française, conduits par Murat et Bessières, charger l'infanterie russe de front, pour sauver les débris du corps d'Augereau, et arrêter le mouvement qui menaçait notre centre; cette charge, une des plus remarquables qui aient jamais été exécutées, était préparée par le feu de notre artillerie, moins nombreuse, il est vrai, que celle des Russes; notre cavalerie était composée de soldats éprouvés, les trois régiments de la garde s'y trouvaient; deux lignes russes victorieuses, que rencontra cet ouragan, furent sabrées et traversées; quelques corps de cavalerie, placés dans leurs intervalles, éprouvèrent le même sort; mais la cavalerie de réserve, qui était en arrière avec deux masses d'infanterie, protégea le ralliement des

vaincus; nos escadrons en désordre, accueillis par un feu destructeur, et attaqués en même temps par ceux de l'ennemi, durent exécuter leur retraite en faisant une perte considérable, et quoique cette brave cavalerie ait sans doute sauvé l'armée française, les Russes ne perdirent pas, par cette charge, un pouce de terrain; les succès seuls de l'attaque du maréchal Davoust sur leur flanc gauche, les déterminèrent à une retraite, qu'ils ne firent que lentement.

Nous avons exposé les difficultés qu'éprouve la cavalerie dans ses attaques contre l'infanterie, et nous n'en avons dissimulé aucunes; elles sont quelquefois telles, que la cavalerie la plus brave et la mieux conduite ne pourrait avoir, par *sa seule force*, la certitude de les surmonter. Nous croyons néanmoins qu'à valeur égale, et toutes circonstances d'ailleurs les mêmes, la cavalerie a, sur l'infanterie, une supériorité physique, qui doit causer la défaite de celle-ci. Quand on réfléchit en effet que, plus d'une fois, nous avons enfoncé les deux infanteries russe et anglaise, si solides et si tenaces à défendre leurs positions, et cela dans des circonstances qui leur étaient cependant favorables, il semble que nulle infanterie bien attaquée ne puisse espérer repousser son ennemi; ainsi, à Hof, en 1807, nos cuirassiers, conduits par d'Hautpoult, attaquèrent et roulèrent sous les pieds de leurs chevaux huit bataillons russes, avantageusement postés, qui avaient repoussé deux charges mal conduites de nos dragons et de nos chasseurs; Eylau et Friedland virent ensuite répéter des scènes du même genre. A Albuera, les lanciers polonais, le 20ᵉ de dragons, les 2ᵉ et 10ᵉ de hussards enfoncèrent la droite de l'armée anglaise, qui n'avait pas encore combattu, et que soutenait sa seconde ligne, et firent 1,000 prisonniers; au début de la bataille de Furente de Oñoro, les 7ᵉ et 9ᵉ de chasseurs donnèrent le même exemple; ils sa-

brèrent trois bataillons des gardes anglaises, et leur firent mettre bas les armes. Nous pourrions citer également plusieurs combats, où de bonne infanterie française fut détruite ou prise par la cavalerie étrangère.

Le moral étant la cause première des succès d'une arme contre l'autre, on ne manquera jamais d'exemples à citer en faveur de celle dont on voudra exalter la force. On pourra dono rapporter des faits contraires à l'opinion que nous émettons. On verra toujours, en effet, de brave infanterie repousser de la cavalerie médiocre, et elle la repoussera encore, malgré sa valeur, si elle est mal dirigée, si ses chevaux sont fatigués et marchent sur un sol qui ne permette ni ensemble ni impulsion, si l'artillerie la foudroie à bonne portée.... Or, tirer de l'insuccès de ces charges des conclusions favorables à l'infanterie, serait vouloir se tromper soi-même. La plupart des historiens contribuent, au reste, à répandre quantité d'erreurs de ce genre; il est rare qu'ils précisent l'état de l'atmosphère et la nature du sol dans leurs descriptions de batailles, et leurs lecteurs supposent naturellement que les mouvements se passent sur un terrain ferme et solide, et sous un ciel serein, tandis que le contraire a souvent lieu.

ATTAQUE ET DÉFENSE DES BATTERIES.

L'ATTAQUE DE L'ARTILLERIE se fait d'une manière particulière, causée par la longue portée des bouches à feu, la nature de leurs effets et la rapidité de leurs décharges.

L'artillerie a toujours des troupes d'infanterie ou de cavalerie à portée d'elle, soit avec l'ordre spécial de

la défendre, soit pour profiter de ses effets. C'est donc sur ces troupes qu'on doit d'abord se diriger, et leur attaque rentre dans les principes précédemment posés. Cependant, ces troupes n'étant pas toujours placées de manière à ce qu'on puisse les attaquer avant de s'être rendu maître de l'artillerie, ou du moins sans l'inquiéter fortement, c'est alors qu'il faudra prendre des dispositions particulières.

En se présentant en ligne, et surtout en colonne, à l'attaque d'une batterie, et ne prenant le galop qu'à la distance prescrite dans les combats de cavalerie, il est évident, d'après ce qu'on a dit à la tactique de l'artillerie, qu'on pourrait essuyer une perte considérable avant d'aborder les pièces. Il faut donc, toutes les fois que le terrain le permettra, se tenir masqué le plus près d'elles possible, et, si on ne le peut, en rester éloigné hors de portée; puis, quand la charge est décidée, prendre une disposition qui ne laisse aux projectiles qu'un petit nombre d'hommes à frapper, qui donne aux chevaux la faculté de se livrer à toute leur vitesse naturelle, puis prendre enfin le galop à une distance où les cartouches à balles soient encore de peu d'effet.

On remplira ces conditions, *en dispersant en tirailleurs les pelotons ou escadrons destinés à l'attaque, et en les lançant au galop à 600 mètres de la batterie.*

Ces tirailleurs seront nécessaires, soit que la batterie, soutenue par des troupes placées en arrière et ayant ses flancs bien appuyés, ne puisse être tournée; soit que les troupes, étant placées sur les flancs même de la batterie, aient leur front défendu par ses feux croisés.

Dans le premier cas, les tirailleurs se portent le plus près possible des flancs de la batterie, en démas-

quant son front; ils se dirigent sur les intervalles des pièces, et se précipitent sur les canonniers; un ou plusieurs pelotons désignés d'avance ont la mission d'emmener sur-le-champ l'artillerie ou de l'enclouer, les autres inquiètent les troupes de soutien si elles sont composées d'infanterie, escarmouchent avec celles de cavalerie, menacent leurs flancs ou viennent se rallier à la réserve. Cependant, quoiqu'il importe moins d'abord d'arriver avec ordre et ensemble sur une batterie, qu'avec la plus grande vitesse, les tirailleurs seraient facilement repoussés par la cavalerie qui marcherait à eux, ou par l'infanterie, qui, s'approchant des pièces, les fusillerait. Il est donc indispensable que d'autres escadrons, formés en ligne ou en colonnes, suivent au trot, à 300 ou 400 mètres, le mouvement des tirailleurs, et leur servent ainsi de réserve et d'appui. Cette ligne pourrait encore, au besoin, avoir une réserve sur ses flancs.

Dans le second cas, l'attaque des troupes de soutien se fait d'après les principes indiqués selon leur composition. On se dirige sur le flanc le moins défendu par l'artillerie ou par le terrain, et on tient l'autre en échec; puis, quand l'ennemi est dispersé, quelques pelotons des ailes se rabattent sur les derrières de la batterie, pour lui couper la retraite. Cependant les tirailleurs sont encore nécessaires, même ici; car, en laissant la batterie tirer sans inquiétude sur les troupes qui attaquent ses soutiens, on exposerait l'attaque à échouer. Il faut donc, en menaçant les canonniers par des tirailleurs, les obliger de moins s'occuper des charges latérales, que du danger qui les menace eux-mêmes plus directement.

L'attaque d'une batterie de quelques pièces ne peut être coûteuse, si elle est bien conduite; mais si, au contraire, la batterie a par exemple douze à quinze bouches à feu, sa prise pourrait coûter fort cher, si

l'on ne faisait taire une partie de ses feux avant de commencer l'attaque.

Le danger que court la cavalerie dans ces circonstances, disparaîtra cependant en partie, si l'on considère que l'extrême mobilité du but que présentent des cavaliers dispersés, ôte toute certitude aux pointeurs; que la nature du terrain à parcourir peut être défavorable aux projectiles; que, si les canonniers ne sont pas braves, ou s'ils se sentent mal soutenus, ils abandonneront ou retireront leurs pièces au moment où l'effet en aurait été le plus meurtrier, et qu'on aura ainsi, au plus, trois à quatre coups de la même pièce à essuyer, en commençant la charge à 600 mètres; qu'enfin si la cavalerie est fraîche et bien montée, elle parcourra cet espace en moins de deux minutes.

Nous remarquerons ici qu'il serait fort imprudent à de la cavalerie d'attaquer une batterie adossée à un bois, des haies, un village, quand même elle n'apercevrait pas les troupes de soutien, qui probablement y seraient embusquées : les canonniers, pleins de confiance, tireraient sur la cavalerie jusqu'à ce qu'elle fût sur leurs pièces; puis, se jetant derrière ces obstacles, ils laisseraient leur matériel dans ses mains et la fusilleraient impunément. La cavalerie ne peut tenter seule un coup de ce genre : il lui faut ou l'appui de l'infanterie, ou celui d'une batterie même.

Dès qu'on est maître d'une batterie, il faut sur-le-champ en emmener les pièces, afin qu'un revers subit ne les fasse pas retomber dans les mains de l'ennemi. Il faut les enclouer quand on ne peut les emmener, si non en briser ou emporter au moins les armements, et surtout les refouloirs : on s'évite ainsi des coups de canon au moment de la retraite.

La seule manière d'enclouer du canon, dans une circonstance aussi pressée que celle-ci, consiste à es-

sayer de faire entrer dans la lumière la baguette d'un pistolet ou d'un mousqueton, et à l'y casser. Un autre moyen très-prompt et meilleur, mais qui exige plus de sang froid et quelques instants de plus, consiste à prendre des cartouches de la batterie conquise, à en jeter la poudre, recouvrir les boulets avec les sachets qui la contenaient, et à les chasser à coups de levier dans l'âme des bouches à feu : c'est ce qui s'appelle *les engorger*.

La défense d'une batterie doit être basée sur le principe qu'*il faut se dérober le plus long-temps possible au feu de celles de l'ennemi*, qui chercheront à la démonter, et se placer de telle manière qu'*on puisse prévenir la prise des pièces sans arrêter leur feu.*

On y parviendra en se plaçant en arrière de l'un ou des deux flancs de la batterie, *à une distance égale à celle où s'en trouve la cavalerie même dont on prévoit l'attaque.* Il est clair que, par cette mesure, on arrivera à hauteur des pièces aussitôt qu'elle, et qu'on n'aura pas éprouvé de pertes inutiles. L'attaque de l'ennemi sera donc très-meurtrière, car l'artillerie le battra d'écharpe ou croisera ses feux sur lui, tandis que les troupes de soutien, qui s'avanceront d'abord lentement, ne prendront l'allure la plus vive que quand il sera trop près d'elles pour que le feu puisse continuer sans les offenser. Quelques pelotons seront placés en arrière des pièces pour arrêter les tirailleurs qui s'avanceraient sur elles; si, au lieu de marcher d'abord aux troupes de soutien, l'ennemi chargeait sur la batterie, la disposition indiquée donnerait encore le meilleur moyen de le prendre en flanc; il est des terrains où l'on pourrait embusquer ainsi quelques pelotons ou escadrons : l'ennemi croirait n'avoir rien à craindre pour ses flancs, parce qu'il supposerait que toutes les troupes de soutien sont en arrière, et il ne serait détrompé qu'au moment d'aborder la batterie.

Il est beaucoup de circonstances où l'on ne pourra prendre cette disposition ; c'est ainsi que dans un espace resserré, la batterie l'occupera tout entier, ou que le terrain en avant de ses flancs, ne permettant pas à la cavalerie d'y charger, il faudra se placer derrière la batterie même. Cette position qui offre l'avantage de ne charger, si l'on veut, que quand l'ennemi, obligé de se diviser pour passer entre les pièces, a d'ailleurs été mis en désordre par leur feu, n'est cependant pas sans inconvénients, puisque l'on offre au coups de l'ennemi deux buts pour un, que l'on peut être fort gêné par les caissons et peut-être encore par les pièces qu'on évacuera, et qui retarderont le mouvement en avant. Si enfin on est repoussé et qu'on ait laissé le matériel entre les mains de l'ennemi, on pourra le perdre sans retour. C'est à la position que prirent en arrière d'une batterie de 80 bouches à feu, les divisions de cavalerie des généraux Grouchy, Latour-Maubourg et Montbrun, à la bataille de la Moskwa, que ces divisions durent une partie de leurs énormes pertes.

Il est indispensable, dans cette occasion ainsi que dans les autres, que le commandant de l'artillerie se soit bien entendu avec celui de la cavalerie, afin que les manœuvres les plus convenables se fassent d'un commun accord, au moment du danger. C'est ainsi qu'il pourra paraître sage à tous deux, de faire retirer en arrière les avant-trains et les caissons, au moment où l'ennemi s'avancera à la charge, et de ne conserver avec les canonniers que le nombre juste de coups qu'on peut tirer, jusqu'à ce qu'il arrive sur les pièces ; on les lui abandonnera alors, avec la certitude qu'il ne pourra les emmener ; le feu ayant eu lieu jusqu'à la plus petite portée, lui aura certainement causé beaucoup de perte, et les troupes de soutien pourront sans entraves le charger à son tour. Nous pensons qu'il est en général peu pru-

dent de marcher à la rencontre de l'ennemi avant qu'il n'ait abordé la batterie, c'est annuler son feu avant qu'il n'ait produit beaucoup d'effet, et si on est ramené, le matériel court beaucoup de risques dans le désordre général, la seconde ligne ou réserve n'arrivera peut-être pas à temps pour le reprendre.

La cavalerie de soutien devra cependant se porter en avant des batteries, dans le cas où l'ennemi aurait beaucoup de facilité pour les aborder, et où l'on aurait soi-même trop de difficulté à les défendre sur le terrain où l'on est placé; cette circonstance se rencontre dans certaines positions des pays montueux et cultivés, où les batteries occupent des sommités qui ont peu de largeur. Ce sera encore une nécessité de se conduire ainsi, quand l'ennemi sortira d'un ou plusieurs défilés, tels que des ponts, des gués, des rues, des chemins encaissés battus par l'artillerie, parce qu'il *faut ne laisser déboucher que le nombre d'hommes qu'on peut espérer battre;* c'est surtout alors qu'il faut laisser à l'artillerie toute son action sur les défilés, et tâcher de charger par les flancs.

Un officier de cavalerie trouvera sans peine l'application de ces principes, quand il devra protéger quelques bouches à feu; ils exigent, au contraire, beaucoup de coup d'œil et de dextérité, pour être mis en pratique dans la défense des grandes batteries, qui occupent une étendue de terrain considérable; leur défense est rarement l'objet principal de la cavalerie qui est près d'elles, son but est plutôt de profiter de leur feu; elle se place donc, non de la manière la plus convenable pour les protéger, mais bien sur les points les plus avantageux, pour exécuter les manœuvres qu'on attend d'elle.

De la poursuite après un succès.

Si l'attaque de la cavalerie doit être vive, sa poursuite ne doit pas l'être moins; elle ne s'y abandonne cependant que quand elle est suivie d'une réserve, sinon elle se rallie promptement, et ne précipite la fuite de l'ennemi qu'avec une partie de ses forces.

Quand, après une victoire, on voit des troupes d'infanterie qui résistent encore, on ne s'arrête pas pour les charger, on les fait observer seulement par quelques troupes, ou on laisse la seconde ligne décider leur sort, et on tâche de gagner la tête des masses en désordre pour les arrêter; faire le contraire, c'est donner aux vaincus le temps de s'écouler et de se rallier. Quelque fatigue qu'ait donc éprouvée la cavalerie dans un combat, elle doit retrouver des ailes après le succès; la crainte de ruiner ses chevaux ne doit pas l'arrêter, ceux de l'ennemi deviendront les siens, les résultats de la victoire seront alors considérables; c'est ce qui rend si désastreuses pour les vaincus, les défaites causées par la cavalerie.

Le grand art dans une poursuite, est moins de faire fuir l'ennemi avec rapidité, que de l'engager au contraire à tenir quelque temps, pour lui dérober un mouvement de flanc qui tend à lui couper la retraite. Il consiste encore à morceler les colonnes ennemies, à se glisser entre elles, et à les battre en détail.

L'exemple le plus mémorable, peut-être, des résultats que produit une poursuite vigoureuse, est celui que donna l'armée française après la double bataille d'Auerstädt et d'Iéna, livrée le 18 octobre 1806 : l'armée prussienne, séparée en plusieurs corps, poursuivie sans

relâche dans toutes les directions, ne put se rallier nulle part, capitula à Erfurt, Magdebourg, Lubeck, Prenzlow et en Westphalie. Notre cavalerie suivie, de près par une infanterie infatigable, qui faisait 10 et 12 lieues par jour, avait franchi la Saale, l'Elbe et l'Oder, et malgré tant de marches divergentes, se trouvait, un mois après la bataille, sur les bords de la Vistule; les deux tiers de la monarchie prussienne étaient conquis, la Pologne soulevée contre ses maîtres, les forces ennemies presqu'anéanties.

Quand l'ennemi fait sa retraite en bon ordre (ce qui cause presque toujours de la lenteur dans sa marche), ce serait une faute à la cavalerie de s'obstiner à faire sur lui des attaques de front, presque toujours sanglantes et sans résultats marquants; il est plus sage de l'inquiéter assez fortement, pour l'obliger à se tenir toujours en mesure de résister, puis on se dirige rapidement sur quelque point favorable, tel que l'entrée d'un défilé où il doit nécessairement passer, on l'y attend et on lui coupe la retraite.

Telle fut la manœuvre du général Grouchy, à l'affaire de Vauxchamps, le 14 février 1814. Les alliés poussaient sur Montmirail le corps du duc de Raguse, lorsque Napoléon arrivant de Château-Thierry avec l'armée, attaqua Blücher et l'obligea à se mettre en retraite; il l'exécutait en bon ordre malgré nos attaques, son infanterie était formée en carrés avec du canon dans les intervalles, sa cavalerie était sur les flancs; le général Grouchy qui, dès le commencement de l'affaire, s'était porté avec le premier corps de cavalerie sur le flanc droit de l'ennemi, en passant par Leschelle et Serchamp, se rabattit tout à coup sur la grande route en arrière de Janvilliers, enfonça son arrière-garde, et lui prit 3,000 hommes et quatre bouches à feu. Il répéta ensuite cette manœuvre, et passant à travers des bois,

arriva à la chute du jour sur la route en avant de Champaubert, où il attendit les alliés; à leur aspect, il lance à la charge ses trois divisions de cuirassiers, la cavalerie de la garde, les attaque en même temps de front, leurs carrés sont rompus, leur cavalerie est sabrée et dispersée, tout fuit dans le plus grand désordre. Cette journée coûta près de 10,000 hommes aux Russes et aux Prussiens, et leur eût été plus fatale, si la nuit n'eût arrêté les vainqueurs d'ailleurs très-fatigués.

La cavalerie ne doit pas moins s'éclairer dans une poursuite que dans toute autre circonstance; elle envoie des patrouilles ou reconnaissances dans toutes les directions où elle peut supposer que l'ennemi se retire. Le trop de confiance dans ces occasions est souvent funeste, quand on a devant soi une bonne cavalerie, qui sait tendre un piége, ou faire un mouvement de retour sur les imprudents qui la poursuivent. C'est par une conséquence de ce principe, que quand on marche sur plusieurs colonnes, on ne doit pas négliger de jeter dans leurs intervalles quelques pelotons ou escadrons de cavalerie légère, pour éclairer leurs flancs, leur permettre de communiquer librement, et arrêter l'ennemi qui chercherait à se glisser entre elles.

C'est au passage des défilés qu'il importe surtout de prendre des précautions, il faut avant de s'y engager les faire reconnaître; les dispositions pour leur passage varient en raison de leur longueur, de leur largeur, des forces de l'ennemi. Il est dangereux à la cavalerie de s'engager dans un défilé, quand elle est assurée de trouver de l'infanterie à son issue, principalement quand cette infanterie ne peut être abordée à raison des obstacles qui la couvrent; la cavalerie serait probablement alors repoussée avec beaucoup de perte; il faut donc qu'elle attende son infanterie, qu'elle s'occupe pendant ce temps à rechercher des passages propres à tourner

le défilé, et laisse ensuite à celle-ci la tâche de se mesurer à armes égales avec l'ennemi. La fameuse charge des lanciers polonais, à Somo-Sierra, exécutée en colonne par quatre dans une gorge étroite, ne dément pas ce que nous avançons; il est permis de croire, sans rien ôter à la valeur des braves qui s'y trouvèrent, que si les Espagnols eussent eu de vrais soldats parmi leur infanterie, et n'eussent pas aperçu la nôtre déjà sur les montagnes, qui bordent les flancs du défilé, ils n'eussent pas abandonné une position où le sabre de la cavalerie ne pouvait les atteindre.

Un passage de défilé est beaucoup moins dangereux quand l'ennemi n'a laissé à son débouché qu'une arrière-garde de cavalerie; celle-ci pourra toujours être chargée par des soldats résolus, et, si le défilé présente plusieurs issues, son passage sera plus facile encore.

Il est, dans ces circonstances, une disposition à prendre qui prévient les inconvénients de l'agglomération d'une masse de cavalerie, permet de charger une infanterie peu solidement établie, et de culbuter la cavalerie : elle consiste à se former par pelotons, divisions ou escadrons, avec des distances doubles, plus ou moins, et à s'appuyer autant que possible au côté gauche du défilé. On ménage, entre la colonne et le côté droit, un espace suffisant pour faire un demi-tour à droite par quatre. On s'avance dans cet ordre, et, si une fraction de la colonne est repoussée, elle se rallie facilement derrière le corps auquel elle appartient, en défilant par quatre entre la colonne et le côté de la route resté libre. Dans un défilé bordé d'escarpements, où l'on pourrait se précipiter, il serait plus prudent, au lieu de tenir en bataille chaque subdivision, de les mettre toutes par quatre, ce qui laisserait plus d'espace pour la retraite; chacune d'elles se

formerait ensuite pour charger dès que celle qui la précède l'aurait démasquée. Nous avons dit qu'il faut occuper la partie gauche de la route, afin que, si tout à coup l'ennemi se jetait sur la colonne et en longeait le flanc, le bras droit des cavaliers fût dégagé.

Tout passage de défilé devrait être, autant que possible, préparé par de l'artillerie; c'est ce qui est ordinairement facile quand le défilé est un pont, un gué, ou tout autre de peu de longueur dont on peut apercevoir le débouché. C'est le contraire quand on est engagé dans une vallée étroite.

Il est quantité de défilés qui ne permettent le passage que par quatre; il faudrait alors beaucoup compter sur la faiblesse de son ennemi, pour s'y hasarder sans être précédé par de l'infanterie, ou sans avoir ses flancs éclairés par elle. Il est presque toujours possible de prendre cette dernière mesure dans les pays montueux; l'infanterie peut suivre des sentiers parallèles au chemin tenu par la cavalerie, et faciliter son mouvement.

Dans un long défilé, il est dangereux de mettre beaucoup de cavalerie à la tête de l'avant-garde; c'est au contraire l'infanterie qui doit s'y trouver; car, outre que celle de l'ennemi peut être embusquée sur les flancs, si une cavalerie nombreuse était repoussée, elle se jetterait sur l'infanterie qui la suit, et y causerait un désordre peut-être irrémédiable.

Nous ferons néanmoins sentir, dans la seconde partie du Cours, qu'il est des circonstances où la cavalerie ne doit pas s'arrêter dans une poursuite, par la crainte de voir ses flancs compromis.

DES RETRAITES.

C'est encore à la cavalerie à soutenir une retraite dans un pays de plaines, ou qui même n'est pas tout-à-fait montueux; c'est à son dévouement, après une affaire malheureuse, que l'armée devra son salut; ce sont ses charges fréquentes qui retardent la marche de l'ennemi, donnent le temps de faire circuler les ordres parmi les fractions de l'armée, de raccorder leurs mouvements, de réunir les fuyards, de garnir de troupes une position, de préparer la destruction des ponts, la défense des défilés... Tel fut l'effet des charges des cuirassiers et des chasseurs des divisions Espagne et Lasalle, aux deux journées d'Essling, quand, après la rupture de nos ponts de bateaux, l'ennemi s'avança pour profiter de ce moment critique. Les charges impétueuses et réitérées de cette cavalerie, soutenue par l'infanterie qui protégeait ses flancs, ne furent sans doute pas décisives, mais elles continrent du moins les troupes autrichiennes, les rendirent circonspectes, et assurèrent la retraite de l'armée dans l'île de Lobau.

Il faut absolument de la cavalerie à toute arrière-garde, par la raison qu'elle seule peut, après avoir chargé ou contenu l'ennemi, regagner, par la rapidité de sa marche, le temps qu'elle a perdu dans ces opérations. De l'infanterie seule à une arrière-garde, à moins que la retraite ne se fît dans des montagnes difficiles, serait exposée à être enveloppée et prise par une cavalerie, qui, la menaçant de front avec une partie de ses forces, se porterait avec le reste sur ses derrières, et lui couperait la retraite. L'infanterie ne peut s'éclairer que très-près d'elle; la cavalerie, au

contraire, le peut ordinairement de fort loin : elle connaîtra donc assez à temps les manœuvres de l'ennemi qui auraient pour but soit de l'envelopper, soit de couper quelque colonne; elle saura donc le prévenir, et donner promptement des avis aux généraux.

Cependant une arrière-garde, composée uniquement de cavalerie, serait à son tour fort exposée : un pays quelconque n'est jamais uniforme pendant quelques heures de marche. Si, par exemple, un défilé se présente tout à coup, tandis que la cavalerie est pressée vivement par celle de l'ennemi, elle éprouvera une grande perte peut-être, si de l'infanterie ne garnit pas les flancs du défilé, ne borde pas la rive du cours d'eau à repasser, les haies du village à traverser.....

Cette disposition nous réussit parfaitement dans une circonstance des plus fâcheuses de la campagne de 1814 : nous venions de perdre la bataille d'Orthez; l'armée française, agglomérée sur la route de cette ville à Saint-Sever, ne présentait qu'une masse confuse; elle arrive à Sault-de-Navailles pour y passer le Luy-de-Béarn, gros ruisseau à bords escarpés, sur lequel est un pont de bois et un gué dangereux. Le moment était critique, l'ennemi nous pressait; notre cavalerie, placée à l'arrière-garde, se déploie à droite de la route sur plusieurs lignes, un peu en avant du défilé, et contient l'ennemi. Douze bouches à feu, qui ont passé les premières, se mettent en batterie sur les hauteurs qui dominent la rive gauche, tirent par-dessus la cavalerie, et l'ennemi se laisse ainsi arrêter. Le passage se fait librement, les défilés sont enfin dégagés, et notre cavalérie les passe à son tour, et sans perte, protégée par l'infanterie.

Il est fort difficile à la cavalerie de faire une retraite avec ordre devant des troupes de même arme, si elles sont entreprenantes et animées par le succès,

et si le pays se prête à leurs manœuvres. Il faut, pour réussir, avoir entre soi et l'ennemi un espace suffisant pour qu'on ait le temps de faire des dispositions de retraite, avant qu'il ne s'en aperçoive et ne puisse les troubler, ou encore être favorisé par la proximité de la nuit, et quelquefois l'ignorance où se trouve l'ennemi des forces qu'il a devant lui; enfin, par la fatigue et les pertes qu'il a essuyées lui-même dans le combat. C'est à ces causes réunies que l'armée autrichienne, soutenue par sa cavalerie, exécuta sa retraite sur deux colonnes, et avec le plus grand ordre, après la bataille de Wagram.

En principe, toute cavalerie obligée de faire une retraite doit l'exécuter rapidement, afin de se mettre hors d'atteinte, et ne doit s'arrêter que quand elle y est parvenue. En effet, puisqu'elle se retire, c'est parce qu'elle est dans un état de faiblesse quelconque : il faut donc qu'elle évite le combat. Cependant, si la calerie n'agit pas isolée, elle devra peut-être s'arrêter et contenir l'ennemi pour faciliter l'écoulement des troupes qu'elle soutient, et prendre même en marchant l'ordre de combat, quoiqu'il nuise à la rapidité de la marche; c'est donc alors que sa position est dangereuse. La première condition pour se retirer sans désastre, est d'avoir entre soi et l'ennemi assez de distance pour qu'il ne puisse troubler les premières dispositions, et l'on ne pourra quelquefois y parvenir que par une charge vigoureuse dont on ne poursuivra pas le succès trop loin. Quand la retraite se fait dans une plaine, il faut former rapidement deux ou trois échelons, dont on couvre le mouvement par des tirailleurs nombreux, et on leur donne de l'artillerie. Cette disposition contient l'ennemi par les mêmes causes que dans le combat en avançant; elle est préférable à celle en échiquier, qui présente deux lignes morcelées sur un front que l'ennemi peut attaquer avec des forces doubles; aussi cette

ancienne manœuvre, déjà blâmée par Bohan, est-elle maintenant rejetée. Les échelons s'arrêtent successivement sur les points les plus avantageux, puis, si le pays est favorable, si l'obscurité qui commence à se répandre donne des chances de succès, on ne néglige pas de tendre une embuscade. Des patrouilles d'éclaireurs marchent le plus loin possible sur les flancs, et préviennent les surprises. Si l'on a une seconde ligne, on la traverse rapidement, et on la protége ensuite à son tour. On arrive dans cet ordre à quelque défilé : l'échelon derrière lequel il se trouve, ou celui qui en est le plus rapproché, est désigné pour en couvrir la tête; les autres exécutent leur mouvement en commençant par l'échelon le plus éloigné. Celui-ci s'engage donc dans le défilé sur le front convenable; il s'établit sur un des flancs, et s'y dispose ainsi que nous l'avons dit pour le passage en avançant, mais avec cette différence que les distances entre les fractions de la colonne peuvent être plus grandes. On passera donc successivement, avec la faculté d'être toujours en mesure de charger l'ennemi, s'il veut serrer sur les dernières troupes; l'échelon qui couvre la tête du défilé est bien soutenu par la colonne en arrière, et fera sa retraite sans perte (*Fig.* 4).

C'est à une disposition à peu près semblable, que le 21e de chasseurs dut son salut à Maubourguet, le 19 mars 1814, où il couvrait la retraite du corps de gauche de notre armée. Ses chevaux se rafraîchissaient dans cette ville, quand tout à coup ses postes se reploient et annoncent l'arrivée de l'ennemi : le colonel Duchâtel fait monter son régiment à cheval, et envoie son adjudant major disposer ses escadrons en colonne par pelotons, sur la route de Tarbes, qui forme un défilé bordé de vignes. Afin de laisser le temps d'exécuter ce mouvement, il se met à la tête de son premier peloton,

charge dans la ville la tête de colonne ennemie, la culbute et tue de sa main le lieutenant-colonel hanovrien qui la commandait, puis profitant du désordre causé par cette brusque attaque, il se retire dans le meilleur ordre, quoiqu'avec rapidité, et échappe ainsi à un ennemi supérieur.

Nous pensons que la formation de plusieurs colonnes serrées de peu de profondeur, est préférable dans une retraite à celle même des échelons, toutes les fois *qu'on peut sans inconvénient hâter sa marche, et que l'ennemi se tient à quelque distance.* On a ainsi les troupes plus réunies, et on en est plus maître, on peut les diriger aisément dans toutes les directions, on passe plus facilement à travers des terrains variés. Si l'ennemi paraît vouloir charger, le déploiement s'exécute sans peine et les échelons peuvent être formés sur-le-champ; on couvre, au reste, la marche des colonnes par des pelotons de tirailleurs.

On ne peut se dissimuler que l'emploi des tirailleurs, pour couvrir un mouvement de retraite, ne soit bon que relativement à la nature du pays et à l'ennemi qu'on aura en tête; leur feu est de peu d'effet, et un ennemi vigoureux qui les verra s'étendre dans un pays de plaines, où rien ne lui fera craindre un piége, les chargera sans balancer, et arrivera sur la ligne qu'ils couvraient; mais si le pays est accidenté, si on voit difficilement ce qui se passe, si l'ennemi a appris à connaître la bonté de la cavalerie qu'il poursuit, si elle a conservé de l'ordre, il pourra lui paraître sage de ne pas s'aventurer, et les tirailleurs seront réellement utiles.

Il importe, dans tout mouvement de retraite, de profiter des moindres obstacles du terrain pour s'en faire un abri; on se place derrière un fossé, une haie, un ressaut de terrain, un ruisseau; on laisse l'ennemi prendre

l'initiative de l'attaque, puis on profite, pour tomber sur lui, du désordre qu'il éprouve nécessairement au passage de ces obstacles.

La colonne serrée, qu'il est si dangereux d'employer pour combattre contre la cavalerie, peut cependant offrir, dans une circonstance critique, la seule chance de salut : c'est celle où l'on voudrait s'ouvrir un passage à travers un ennemi nombreux, dont on serait sur le point d'être entouré. En combattant en ligne, on présenterait un trop grand front, l'effort serait difficilement général, et si le passage où l'on doit s'engager est étroit, il y aurait un désordre dont l'ennemi profiterait, tandis qu'en colonne il suffit, pour réussir, que la subdivision de la tête, animée du désir de se faire jour, renverse ce qui se trouve devant elle ; les dernières subdivisions seules pourront souffrir, si l'ennemi se replie sur la colonne.

Warnery recommande à la cavalerie, menacée dans sa retraite par des troupes irrégulières, de faire usage de son feu, qui en effet les arrête, parce que ces troupes se hasardent rarement contre un ennemi qui se défend ; ce que les cosaques nous ont prouvé en cent occasions. Notre cavalerie a même quelquefois formé *le carré* contre eux, et s'est retirée dans cet ordre qui lui donnait l'avantage de faire usage de son feu sans s'arrêter, de mettre ses blessés dans l'intérieur, sans crainte de les voir enlever, et de marcher plus facilement. C'est ainsi qu'après l'affaire de Iuterbock, en 1813, le général Defrance se retira avec sa division de dragons, et ne fut point entamé ; des corps de lanciers poursuivis ont aussi, dans cet ordre, fait croiser les lances à leurs soldats et sont sortis du danger.

Nous ne pouvons terminer la tactique de la cavalerie, sans appeler encore l'attention des officiers de

cette arme sur diverses opérations auxquelles elle est très-propre.

La cavalerie peut défendre une côte contre un DÉBARQUEMENT, ou empêcher un PASSAGE DE RIVIÈRE.

Les mouvements d'une escadre sont si rapides, les vents qui peuvent l'amener sur une côte, lui offrent tant de chances avantageuses, pour tromper son ennemi sur le point de débarquement, qu'il est bien difficile à des troupes d'infanterie d'arriver à temps pour le prévenir.

Il en est de même quand l'ennemi veut passer une rivière : ses démonstrations sur la rive opposée, donnent le change sur le vrai point de passage, et, par une marche dérobée, la majeure partie de ses forces arrive sur le lieu désigné. Si l'on fait un cordon de troupes le long du fleuve, c'est n'être en force nulle part ; d'ailleurs l'infanterie arrivera trop tard, parce qu'avant qu'elle ne soit avertie et arrivée, l'ennemi, qui n'aura pas perdu un instant, aura fait passer des forces suffisantes et sera en mesure de combattre. La relation des célèbres passages du Rhin par Moreau, en 1796 et 1797, en offre une preuve remarquable.

C'est dans ces occasions, que la cavalerie placée d'abord à une distance convenable des divers points les plus exposés, pourra, par une marche rapide et avec son artillerie légère, frapper aisément des troupes à peine débarquées, qui s'éloignent des vaisseaux dont le feu protégeait leur descente, ou des batteries qui couvraient l'établissement des ponts. La cavalerie doit alors, s'il est possible, charger dans une direction à peu près perpendiculaire au rivage, de manière à balayer dans la mer ou le fleuve les troupes débarquées.

Elle joue un rôle analogue dans LA DÉFENSE ET L'ATTAQUE DES RETRANCHEMENTS DE CAMPAGNE.

DANS LA DÉFENSE, elle se tient assez loin dans les

terre-pleins, pour n'avoir rien à craindre des coups plongeants; puis quand l'ennemi est sur le point d'assaillir les parapets, elle débouche rapidement des ouvrages et le charge en flanc. Si le terrain, ou quelque circonstance ne lui permet pas cette manœuvre, elle peut attendre que l'ennemi ait pénétré dans l'intérieur des ouvrages pour marcher à lui, et profiter ainsi du désordre qui suit toujours un succès de ce genre. Les retranchements composés d'ouvrages détachés, tels que les redans, les redoutes, offrant de larges intervalles, sont donc les plus favorables à la cavalerie, parce qu'elle peut en déboucher sur des fronts d'escadron, et rentrer facilement dans l'intérieur sans revenir sur ses pas, ce qui en cavalerie est un inconvénient grave. Elle doit toujours *sortir par la droite des retranchements*, sabrer ce qui se trouve sur son passage, puis rentrer par la gauche; elle ne manque pas dans ce mouvement de détacher quelques pelotons de tirailleurs sur son flanc droit, pour occuper l'ennemi qui voudrait l'inquiéter.

Il est très-dangereux à la cavalerie de déboucher par des barrières, parce que leur peu de largeur l'obligerait à défiler par deux ou par quatre; sa formation serait longue, on pourrait la charger en flanc avec facilité, et la retraite serait plus dangereuse encore que la sortie; il sera donc plus sage, dans un cas semblable, d'attendre que l'ennemi ait pénétré dans les retranchements.

Dans l'attaque, elle se tient masquée, s'il est possible, en arrière des colonnes d'infanterie, prête à prendre en flanc les troupes qui feraient une sortie, et à profiter, pour pénétrer dans les ouvrages, des ouvertures qu'on lui aura pratiquées. Elle peut encore avoir la mission de les tourner, ce que la rapidité de sa marche lui rendra, dans certains cas, plus facile qu'à l'infanterie. Ce n'est point, au reste, à la cavalerie à attaquer des retranchements, c'est à l'infanterie seule; la cavalerie

doit se borner à faciliter leur prise, sans s'exposer au feu qui en part; lui faire jouer le rôle principal dans cette circonstance, c'est la faire courir à sa perte. La charge malheureuse de la division de cuirassiers du duc de Padoue, sur les retranchements de Margraf Neusiedel à Wagram, vient à l'appui de cette assertion.

Son service dans les SIÉGES OFFENSIFS, consiste d'abord à former tout à coup, par une marche rapide, l'investissement de la place; c'est-à-dire, à occuper les villages qui l'entourent, les débouchés qui y conduisent, les points favorables à l'attaque. Elle empêchera ainsi les secours d'y entrer, les émissaires d'en sortir, les vivres d'y arriver; elle cède ensuite ces mêmes fonctions à l'infanterie qui doit la suivre de près. Quand le siége est commencé, on dispose quelquefois des escadrons aux extrémités des parallèles, pour prendre en flanc les troupes de la garnison qui les attaqueraient. La cavalerie escorte les convois qui arrivent pendant le siége, elle rassemble des vivres dans le pays environnant.

Quoique, dans les SIÉGES DÉFENSIFS, son rôle paraisse être assez borné, elle peut être néanmoins fort utile. Elle ira, à plusieurs lieues de la place, enlever les vivres et les bestiaux qui serviront à son approvisionnement, et en privera l'ennemi; ses escarmouches contrarieront l'investissement, elle poussera devant elle la cavalerie ennemie, et facilitera à l'infanterie l'enlèvement des dernières ressources des cantonnements les plus rapprochés de la forteresse. Sous sa protection, les émissaires pourront sortir ou apporter des nouvelles. Quand la place a de grands dehors, elle peut, avec le secours de l'infanterie, disputer le terrain pied à pied; elle s'embusque derrière les ouvrages détachés, puis en sort pour en défendre les approches; ses charges sont alors exécutées par des pelotons (rarement par des escadrons), qui suffisent pour chasser ou inquiéter les travailleurs, et

repousser l'infanterie qui s'avancerait de trop près. La relation des attaques devant Barcelone en 1808, des siéges de Badajoz en 1811 et 1812, de Dantzig en 1813, fournissent de nombreux exemples de l'heureux emploi de la cavalerie dans une forteresse, dont on défend les dehors avec vigueur.

Quand, par la prise des dehors, la cavalerie resserrée dans la place, ne pourrait être utile que par ses soldats qu'on attache comme auxiliaires à l'artillerie et au génie, un gouverneur peut lui demander un dernier service, plus en rapport avec son esprit et plus utile peut-être à la défense même; c'est celle de partir, après l'avoir divisée en plusieurs détachements, auxquels on donnera pour mission, de se jeter en partisans sur les derrières de l'ennemi, d'enlever ses convois, sa correspondance, de brûler ses magasins. Le départ de la cavalerie s'exécute la nuit, au moyen d'une sortie qui masque ce mouvement; il doit donc avoir lieu dès que la prise des ouvrages extérieurs, annonce que le rôle de la cavalerie a cessé dans la place.

Nous terminerons ici *la tactique de la cavalerie;* mais, dans la seconde partie du cours, nous entrerons dans d'autres détails qui en formeront le complément.

OUVRAGES A CONSULTER.

Ils sont en grand nombre, mais il y en a fort peu que l'on puisse lire avec fruit; la plupart sont remplis de principes faux et dangereux; nous ne citerons donc que les meilleurs de ceux que nous connaissons.

Éléments de tactique pour la cavalerie, par Mottin de la Balme; Paris, 1778.

Ils sont loin de renfermer une théorie complète de la tactique de cette arme; mais les principes qu'on y puisera sont la plupart excellents. Leur auteur, homme de sens, et ayant fait la guerre dans la gendarmerie, le corps de cavalerie alors le plus instruit, entre dans des détails souvent trop négligés, et que tout instructeur doit connaître, s'il veut entendre le mécanisme de son arme. La Balme était indigné de ce qu'il avait vu à la guerre, où la cavalerie n'avait pas fait ce dont elle était capable, et de ce qui se passait pendant la paix, où l'on voulait faire des écuyers de tous les cavaliers que l'on dégoûtait de leur état; personne n'était d'accord sur les principes qui devaient diriger la cavalerie, soit dans l'instruction individuelle, soit dans les manœuvres; la Balme voulut en poser: on peut encore recourir à son livre; ceux qui ont écrit depuis ne l'ont pas fait oublier. Il y a cependant quelques erreurs, et l'une d'elles nous paraît devoir être signalée: la Balme recommande de s'aligner sur le centre, dans la marche en ligne, et il en donne des raisons peu solides; ce principe est dangereux, son exécution tendrait à former une ligne pleine, par le resserrement des escadrons des ailes sur le centre qui finirait par *crever;* on perdrait en outre l'appui des obstacles qui couvrent les ailes. C'est donc avec raison qu'on désigne l'escadron extrême d'une de celles-ci pour base de l'alignement.

Remarques sur la cavalerie, par le général de Warnery; Paris, 1828.

Cette édition, donnée par M. le général de D., est fort bonne, et fera oublier la première qui parut à Lublin, en 1781.

Warnery, officier au service de diverses puissances, puis colonel d'un régiment prussien, avait beaucoup fait la guerre, ses écrits sont nombreux; celui-ci, malgré sa brièveté, est, par son sujet et ses principes, celui qui peut être le plus utile à un officier de cavalerie; les ressources de son arme y sont appréciées par un homme qui en entendait parfaitement le mécanisme, et qui d'ailleurs déclare exposer les principes dont Seidlitz, son ami, avait fait usage, pour porter la cavalerie prussienne au point de perfection où elle parvint dans la guerre de sept ans. Il y a quelques erreurs dans Warnery, mais elles sont de peu de conséquence: M. de D. les a presque toutes relevées dans des notes. On trou-

vera à la fin de l'ouvrage une notice sur notre ancienne cavalerie, qu'on lira avec intérêt.

Examen critique du militaire français, par le baron de Bohan; Genève, 1781, 2 vol.

Il est le résultat des méditations d'un officier général qu'affligeaient les désordres introduits dans l'organisation de l'armée. On trouvera donc, dans son ouvrage, beaucoup de réflexions qui se rapportent aux circonstances du moment, et qui n'intéressent plus que l'homme qui veut étudier les événements dans leurs causes; les abus signalés par Bohan ne tardèrent pas, en effet, à porter leurs fruits. Le projet d'une constitution militaire, qui forme le sujet du premier volume, contient néanmoins, avec quelques erreurs, d'excellentes vues et des remarques qui n'ont rien perdu de leur justesse. On lira surtout les chapitres sur la discipline et les écoles; le temps a fait justice des escadrons à quatre compagnies, et du projet d'exclure des emplois d'officiers quiconque ne serait pas né gentilhomme; mais le temps ne changera rien aux principes généraux de tactique, si clairs et si vrais, que Bohan a réduits en axiomes; à ses principes sur la distinction de la cavalerie en trois armes, sur les déploiements en colonnes d'escadrons, et sur les charges contre l'infanterie. La troisième partie renferme les principes de l'équitation militaire, devenue l'objet de controverses puériles, dont les résultats étaient pitoyables; il voulut, comme la Balme, y mettre un terme, et il y a réussi, du moins sous beaucoup de rapports; ses principes sont devenus la base de l'enseignement.

Un capitaine de hussards a donné, en 1821, une bonne édition, en un volume, de presque tout ce qui peut intéresser et être utile dans Bohan; la première est devenue fort rare.

Nachrichten und Betrachtungen über die Thaten und Schicksale der Reuterei, etc. Considérations sur les actions et l'emploi de la cavalerie, etc., dans les campagnes de Frédéric II, et celles des derniers temps; Berlin, 1823, 2 vol.

Cet ouvrage, non terminé, d'un officier prussien qui a gardé l'anonyme, renferme de bons principes en rapport avec le système de guerre moderne. Il donne des renseignements peu connus sur ce qui se passa dans les armées russe et prussienne, en 1806, 1807 et 1813, jusqu'à la bataille de Lutzen inclusivement. On trouve, à la fin du premier volume, une instruction du 25 juillet 1744, donnée par Frédéric à ses généraux de cavalerie;

elle prouve que ce grand homme en entendait déjà parfaitement la tactique, et savait tout le parti qu'on pouvait en tirer; il est cependant à remarquer qu'il ne prescrivait que des intervalles de cinq pas à ses escadrons de première ligne, ce qui était évidemment trop peu.

L'auteur de ces considérations a manqué de matériaux suffisants pour décrire les faits d'armes de la cavalerie française, dans toutes ses campagnes, et sous ce rapport son ouvrage, intéressant d'ailleurs, laisse beaucoup à désirer. Nous tâcherons d'être plus heureux dans une histoire de notre cavalerie, que nous nous proposons de publier.

Examen du livret provisoire de commandements, etc., par le colonel M. Marbot.

Cet opuscule se trouve dans plusieurs numéros du Spectateur militaire de 1827, et a été imprimé à part; le nouveau réglement sur les manœuvres y a donné lieu, et nous engageons nos lecteurs à le méditer. L'auteur rapporte des exemples frappants et peu connus, des dangers auxquels est exposée une cavalerie qui ne sait combattre que dans l'ordre naturel, qui prend indifféremment devant l'ennemi l'ordre en colonne serrée ou avec distance, qui n'augmente pas les intervalles entre ses escadrons de seconde ligne..... On y lira enfin des réflexions intéressantes sur les principales évolutions, et toujours accompagnées d'exemples tirés des guerres dernières. L'auteur, en faisant sentir l'inconvénient de la colonne serrée, propose, pour la déployer sur un de ses flancs, quand la tête ne peut avancer, une manœuvre qu'il a vu pratiquer, et que nous croyons devoir indiquer à nos lecteurs. Ne pourrait-on pas, dit-il, lorsqu'un accident imprévu, arrêtant le premier escadron d'une colonne serrée, empêche de la mettre en bataille par la queue ou par la tête, du côté par où l'ennemi se présente; ne pourrait-on pas la mettre en bataille sur un de ses flancs, en la formant sur deux lignes parallèles, au moyen d'une marche de flanc, opérée en *sens contraire* par les escadrons pairs et impairs? Ceux-ci viendraient tous en première ligne tandis que les autres formeraient la seconde. Le colonel convient que ce mouvement n'est pas très-régulier (les escadrons n'auront pas en effet assez d'espace, pour mettre en bataille tous leurs soldats); mais il vaut mieux se former irrégulièrement avec la facilité de se défendre, que de rester amoncelés, pour se faire tuer sur place sans bouger.

DES RECONNAISSANCES

MILITAIRES

SOUS LE RAPPORT DU TERRAIN.

Le coup d'œil militaire est donné par la nature, mais il se perfectionne et peut même s'acquérir par l'exercice et la réflexion. Il *consiste à saisir rapidement les avantages et les inconvénients d'un terrain, ou d'une disposition quelconque de troupes ou de matériel, soit au moment d'un combat, soit pour s'y préparer*. Or, c'est presque toujours par ses rapports avec le terrain qu'une disposition est bonne ou mauvaise; il importe donc à tout militaire de démêler promptement les propriétés de celui qu'il est chargé de défendre ou d'attaquer; il doit d'ailleurs pouvoir rendre compte de tout ce qui offre quelque intérêt pour le service, dans le pays qu'il parcourt ou qu'il est chargé de reconnaître. C'est pour en faciliter les moyens, et aider à se former le coup d'œil, que nous avons rédigé cette instruction, dans laquelle nous n'avons fait entrer que ce qui présente le plus d'utilité à un officier de cavalerie.

Des Communications.

On comprend sous ce nom les routes, les chemins vicinaux, les sentiers, souvent même les rivières navigables et les canaux.

Une route sert aux communications d'une ville, et d'une province à une autre; elle est ordinairement bonne et praticable dans toutes les saisons; sa largeur, quoique variable, permet presque toujours à deux voitures au moins de passer de front.

Les routes de France ont généralement 12 à 15, et même 20 mètres de large; celles d'Espagne et d'Allemagne 8 à 10 seulement, et celles de la Belgique de 10 à 12.

Un chemin vicinal sert à communiquer d'un village à un autre, à une ville ou à une route; il est ordinairement étroit, permet rarement à deux voitures de se croiser, est souvent encaissé aux approches des villages, et mauvais dans l'arrière-saison. La largeur des chemins vicinaux est celle des voitures du pays, ce qui la fait varier souvent. Il en résulte encore que, dans beaucoup de pays montueux, ces chemins demandent du travail pour y faire passer de l'artillerie.

Les sentiers ne servent qu'aux hommes et aux bêtes de somme.

Le point de réunion de plusieurs communications se nomme *nœud*. Les villes considérables sont presque toujours au nœud de plusieurs bonnes routes, ce qui rend leur possession intéressante.

Pour bien reconnaître une communication, considérez : d'où elle part et où elle se rend; la nature de son fond,

pavé, ferré, ou en terre,...; sa largeur variable ou constante.... L'essieu des voitures d'artillerie ayant ordinairement 2 mètres 30 centimètres, un chemin encaissé ne doit pas avoir une largeur moindre pour admettre une file de voitures. Il faut, en général, compter au moins 3 à 4 mètres pour qu'une file marche facilement, et 8 à 9 pour deux files. La largeur des communications diminue souvent au passage des ponts et à celui des villages; les voitures qui marchaient sur deux files doivent alors dédoubler et les troupes diminuer leur front, ce qui occasionne des temps d'arrêt dans la marche; il faut donc noter cette circonstance si elle se répète souvent, si non le général qui aurait calculé l'heure de l'arrivée d'une troupe, serait trompé, et son entreprise peut être manquée.

Est-elle bordée de haies vives, d'arbres, de fossés? Leurs dimensions approximatives. Il est des haies si épaisses qu'elles font de la route un véritable défilé; des fossés sont aussi fort gênants s'ils sont profonds, une colonne ne peut s'étendre qu'avec peine sur les côtés. Ils peuvent aussi recéler de l'infanterie, qui repoussera les attaques de flanc que la cavalerie ennemie tenterait pendant une retraite. Les arbres enfin rompent les charges de la cavalerie, et, si on ne peut marcher sur les côtés de la route par une cause quelconque, quelques arbres coupés et tombés sur elle arrêteront l'ennemi.

Est-elle bordée par des montagnes, la mer, un cours d'eau, des ravins? Il est en Espagne et en Italie de ces routes qu'on appelle en corniche, qui suivent les sinuosités de la mer, et sont bordées d'un autre côté par des montagnes à pic; il ne faut que quelques heures de travail pour en interdire le passage, soit en y faisant des éboulements, soit en en faisant sauter quelque portion par la mine. Ces routes se voient souvent encore dans les vallées profondes où coulent des rivières,

Il est rare qu'une communication bordée par des montagnes n'ait pas sur elle quelque sentier qui suive sa direction; il faut s'en informer, il servira à garantir les troupes, engagées dans le défilé, des pierres et des balles que l'ennemi embusqué ferait pleuvoir sur elles. On y fera passer des flanqueurs, ou même le corps principal composé d'infanterie, puis la cavalerie et l'artillerie suivront le chemin dans la vallée.

Quels sont les villes et villages, les bois que traverse la route? Les chemins qui y débouchent, sont-ils propres à une embuscade? Peut-on tourner ces sortes de défilés? Les tournants ne sont-ils pas trop courts dans les montagnes, pour y engager des voitures attelées de plusieurs chevaux? Cette circonstance est assez ordinaire dans les pays où la culture se fait par des bœufs.

Y a-t-il d'autres communications qui conduisent dans la même direction, au même lieu, ou qui s'en écartent peu? Est-il facile d'en ouvrir de nouvelles? Remarquez, à cet égard, que toute route neuve en suppose ordinairement une vieille, qui ne se confond pas toujours avec elle, et qui est encore praticable.

Evaluez toujours en heures de marche la longueur des routes. En effet, il ne suffit pas toujours de connaitre la distance d'un point à un autre, pour savoir en combien d'heures une troupe peut s'y rendre, puisqu'elle ne peut aller avec la même vitesse dans les pays montueux que dans ceux de plaines. Cette méthode est, en outre, plus sûre à la guerre que celle de se servir des mesures usitées, qui varient d'un pays ou d'une province à l'autre, tandis qu'une heure de marche est à peu près la même partout; nous disons *à peu près*, car en Catalogne, par exemple, l'heure de marche donne une distance plus longue qu'en Allemagne; c'est que les Espagnols en général, et les Catalans en particulier, sont de fort bons marcheurs.

Les sentiers demandent quelquefois à être reconnus avec beaucoup de soin, surtout dans les montagnes et les forêts; il ne faut pas toujours s'en rapporter aux gens du pays, qui, par ignorance ou autres motifs, les annoncent comme impraticables. Il est peu de sentiers praticables aux hommes qui ne le soient encore aux chevaux, malgré l'âpreté des lieux : le passage du mont Saint-Bernard par l'armée de réserve, et celui du Splugen par le corps du général Macdonald, en 1800, en offrent des exemples mémorables; nous en avons vu d'autres dans les guerres d'Espagne et de Portugal.

Observez que c'est souvent par des sentiers qu'un ennemi actif arrive où on l'attendait le moins : un berger, un contrebandier, qui en connaissent l'importance, les montrent à l'officier qui les cherche. C'est sur les indications d'un pâtre, qu'en 1808, le général Saint-Cyr, engagé en Catalogne dans des défilés dangereux, trouva un sentier qui lui fit éviter le fort d'Hostalrich, et le conduisit sur la route de Barcelone qu'il allait secourir.

C'est avec le secours d'un Navarrein, que l'exercice de son industrie amenait chaque année dans les montagnes du nord du Portugal, que le maréchal Soult, près d'être accablé par des forces supérieures, sauva son armée en 1809 par des sentiers difficiles, et la ramena en Galice.

L'histoire ancienne et moderne est remplie de pareils faits.

Remarquez :

Que les chemins dont le fond est pierreux ou de gravier sont les seuls bons en tout temps, et que ceux ouverts du sud au nord sont promptement secs ;

Que ceux qui sont encaissés, serrés par des haies ou des bois, qui traversent des terres fortes ou légères, qui suivent le pied d'une chaîne de montagnes, sont toujours

mauvais en temps de pluie, et que les voitures devront peut-être y doubler leurs attelages. Il est cependant de ces sortes de chemins qui sont toujours bons : ce sont ceux qui passent sur des hauteurs, parce que le vent les tient secs;

Qu'entre deux rivières ou ruisseaux qui coulent parallèlement ou à peu près, il existe une chaîne de collines sur laquelle on trouve presque toujours de ces sortes de chemins, qui sont d'autant plus utiles que les troupes qui y marchent éclairent fort bien le pays, et sont à l'abri des attaques trop brusques de l'ennemi; on profite d'ailleurs, pour le transport du matériel de l'armée, des chemins qui sont toujours au pied de ces hauteurs et cachés à la vue de l'adversaire.

L'armée d'Espagne se servit utilement, en mars 1814, de plusieurs chaînes de collines semblables qui se trouvent entre les affluents de l'Adour, pour opérer divers mouvements devant les alliés qu'elle avait obligés à suspendre leur mouvement sur Bordeaux. Elle les tint en échec, pendant plusieurs jours, tout en regagnant lentement sa communication avec le Languedoc, par Tarbes.

Des Eaux.

Elles jouent un grand rôle dans les opérations militaires, et demandent beaucoup de soin pour être bien reconnues.

Examinez en reconnaissant une RIVIÈRE :

La nature de son fond, sablonneux, pierreux ou vaseux; la simple vue vous l'apprendra, sinon des bateliers ou des pêcheurs vous le diront; ils vous apprendront encore quelle est sa profondeur, aux points que vous désirez connaître. C'est à vous à estimer sa lar-

geur, si elle n'est pas connue, et s'il est impossible de vous faire conduire sur la rive opposée, ou encore si vous ne pouvez faire une opération de géométrie pratique. Il est utile aussi de noter la rapidité du courant; s'il fallait la donner exactement, mesurez au pas un espace quelconque sur la rive, puis abandonnez au courant un corps léger, tel qu'un morceau de liége, et voyez, montre en main, le temps qu'il met à parcourir l'espace mesuré.

La rivière est-elle navigable ou flottable? Depuis quel point et en quelle saison? Est-elle encaissée? Quelle est la rive dominante? Ses abords sont-ils commodes, ainsi que les communications qui y conduisent?

Quel est le nombre, quelles sont les dimensions des bateaux qu'on peut rassembler sur la partie reconnue? Ceci est de conséquence pour savoir combien d'hommes, par exemple, on pourrait jeter dans un temps donné sur la rive opposée.

C'est la cavalerie légère qui est chargée de rassembler les bateaux, parce que cette opération exige une grande célérité; sans elle l'armée pourra se trouver dépourvue de cette importante ressource, puisque l'ennemi doit chercher à les détruire ou à les réunir sur la rive dont il est maître. On envoie donc des détachements le long des rives, ils s'emparent des bateaux qui s'y trouvent, obligent les bateliers à les conduire sur le point désigné, on y met une garnison d'infanterie pour plus de sûreté; quelquefois des pontonniers viennent les prendre des mains de la cavalerie et les conduisent à leur destination.

Si, dans une retraite, on était soi-même obligé de détruire des bateaux, on y parviendrait promptement, en y mettant le feu avec du goudron qu'on prendrait chez les commerçants; ou bien on les coule, en perçant leur fond avec une tarière.

La rivière forme-t-elle des ILES? Leur grandeur, leur culture, la facilité d'y aborder....... C'est par le moyen des îles, qu'on exécute facilement le passage des grandes rivières, parce qu'étant divisées en plusieurs bras, elles présentent à l'établissement des ponts moins d'obstacles, qu'une grande masse d'eau réunie; les îles souvent couvertes de saules et de broussailles, permettent d'ailleurs d'y aborder en bateaux avec des troupes qu'on n'aperçoit pas d'abord, et qui protégent l'établissement des ponts. C'est surtout à la faveur des îles boisées du Danube, que nous opérâmes le passage de ce fleuve à Ebersdorf, en 1809, un peu au-dessous de Vienne, et presqu'en vue de l'armée autrichienne. Cependant les quatre bras de ce fleuve ont ensemble plus de 900 mètres de largeur.

La rivière est-elle sinueuse? Coule-t-elle dans une vallée large, resserrée? Distances des hauteurs voisines, facilité de garder la rive dont on est maître.... Quels seraient les postes à établir?

On trouve sur une rivière des ponts stables en pierre ou en bois, des ponts volants, des bacs, des gués. A défaut de ces moyens de passage, ou pour suppléer à leur nombre, on établit des ponts militaires.

LES PONTS sont-ils en pierre ou en bois? Leur largeur, leur longueur, leur solidité..... Peut-on facilement faire sauter les premiers ou détruire au moins leurs parapets? Cette dernière circonstance est à noter quand on doit les défendre, parce que les parapets sont utiles à l'ennemi, qui veut passer le pont de vive force sous le feu de la rive opposée. Le tablier des ponts de bois peut-il être enlevé facilement, ou par quels moyens prompts peut-on du moins en détruire quelque portion? Il est des ponts de pierre, auxquels on laisse une arche en bois pour en interdire promptement le passage; on a résolu de prendre cette mesure pour les

ponts près de nos frontières, et elle a déjà reçu un commencement d'exécution sur l'Isère et la Moselle.

Les débouchés du pont sont-ils commodes? Peut-on en fortifier la tête? Si le pont n'est pas isolé, il faut noter exactement les rues de la ville ou du village qui y conduisent ; la largeur du défilé peut alors être importante, il faut la décrire, et savoir si au-dessus ou au-dessous du pont, il n'y a pas un gué, ou au moins possibilité d'établir un autre moyen de passage.

Il est utile de savoir comment on fait sauter un pont, quoique les compagnies de sapeurs d'arrière-garde soient chargées de cette opération, et non les officiers de cavalerie.

La destruction des ponts solides, s'opère en creusant un fourneau dans une ou plusieurs piles, on y met le feu et les arches sont renversées.

Cette opération demande plusieurs heures, et exige des soins et des outils particuliers; on peut y suppléer en creusant le tablier du pont en forme de croix, jusqu'à l'extrados de la voûte d'une ou plusieurs arches; on remplit cette tranchée avec de la poudre, la réaction des fluides élastiques contre les parois suffit pour opérer l'écroulement. On recouvre la tranchée avec des madriers, quand une arrière-garde doit y passer.

Un baril de poudre, ou une auge soutenue avec des poutrelles verticales sous la voûte d'un petit pont, la fait sauter; ce moyen, très-facile, est surtout praticable sur les ruisseaux encaissés, mais peu profonds, quand on n'a que quelques instants pour se préparer, tandis que le pont est couvert de troupes en retraite.

On brûle les ponts de bois, soit en entourant leurs pilots de fascines goudronnées attachées avec du fil de fer, soit en amoncelant ces mêmes fascines sur le tablier; on les détruit en suspendant un baril de poudre avec des cordages sous une travée, et les pièces de

bois qui la composent sauteront dans la rivière. On peut encore briser les pilots avec des barils de poudre qu'on y fixera à fleur d'eau.

Tous ces moyens, plus ou mois bons, interdisent le passage d'un cours d'eau pendant au moins quelques heures, ce qui cause souvent le salut d'une armée. Témoin le pont de Lesmont sur l'Aube, que nous fîmes sauter dans notre retraite, après la bataille de la Rothière; les alliés, sans pontonniers habiles, perdirent à le réparer un temps précieux, mais nous sommes rarement arrêtés par de pareils obstacles; on jette des poutrelles sur les arches rompues, on profite des pilots à demi-brûlés pour y établir des longerons qui les réunissent, puis on y place des madriers et le passage est bientôt rétabli. Cette opération que nous avons souvent faite, nous fut particulièrement utile pour passer l'Elbe, près Dessau, en 1806, quand nous marchions sur Berlin.

On nomme PONT VOLANT, un ou plusieurs bateaux réunis, sur lesquels on a établi un plancher entouré d'un garde-fou, et qui navigue au moyen d'un cordage qui passe d'une rive à l'autre, et d'un gouvernail que frappe le courant. Quand UN BAC navigue comme le pont volant, on dit qu'*il est à traille.*

Combien d'hommes, de chevaux, de voitures, un pont volant ou un bac peut-il passer à la fois? La durée de la traversée? Comment navigue-t-il? L'embarquement et le débarquement sont-ils commodes?

Une rivière qu'on ne peut passer par ces différents moyens, offre peut-être DES GUÉS.

Quel est le fond d'un gué? Le meilleur est de gravier, le fond de sable se creuse, et il faut ensuite passer à la nage. Quelle est sa profondeur? Un gué ne doit pas avoir plus de 80 centimètres à 1 mètre pour l'infanterie, quoiqu'il y ait des exemples où l'on en a passé avec 1 mètre 30 centimètres ou 4 pieds

d'eau, mais le courant doit être alors presque nul; la profondeur du gué peut être de 1 mètre à 1 mètre 30 centimètres pour la cavalerie. Le courant est-il rapide? Les rives sont-elles en pentes douces ou escarpées? Le fond des gués est souvent de roc dans les montagnes, ce qui est un avantage s'il n'est ni glissant ni trop raboteux, mais on y trouve ordinairement de grosses pierres.

Les gués sont d'une importance majeure dans beaucoup de circonstances de guerre; c'est par des gués qu'on opère des surprises, qu'on rend nulle la rupture des ponts, qu'on poursuit chaudement une armée battue, qu'on échappe à un ennemi vainqueur : nous devons donc entrer dans beaucoup de détails sur cet article, qui intéresse spécialement la cavalerie légère.

Quand pendant l'été vous voyez l'eau couler avec rapidité entre deux bancs de sable, il est probable qu'il y a un gué, quoique les habitants du pays n'en connaissent pas; pour vous en assurer faites-y entrer un cavalier avec son cheval; il serait plus commode de se servir d'une nacelle et de sonder, mais on n'en a pas toujours, et à la guerre il faut se servir de ce qu'on a sous la main.

Ces sortes de gués sont nouveaux, ils sont dus à une crue d'hiver, ils ne sont pas sûrs et ils durent peu; l'eau resserrée coule plus vite, parce que la même quantité doit s'écouler par une ouverture étroite.

Les petites rivières ont ordinairement des gués à leur embouchure dans la mer, on en trouve encore au confluent de deux rivières, tel qu'à celui de la Vienne dans la Loire. Les eaux courantes en se choquant contre celles de la mer ou d'une autre rivière, perdent une partie de leur rapidité et laissent tomber les matières impures qu'elles entraînaient; de là ces barres qui gênent la navigation de tant de fleuves.

Quand un pont sur une rivière rapide a été rompu, on doit chercher de préférence un gué en aval; si au contraire la rivière coule lentement, il est plus probable qu'on trouvera un gué en amont; c'est que les eaux pressées entre les arches des ponts s'échappent avec rapidité, creusent le lit en aval, puis perdant peu à peu leur violence, vont à quelques centaines de pas déposer les matériaux qu'elles ont enlevés. C'est le contraire dans les rivières tranquilles, les ponts arrêtent les plantes et les impuretés qu'entraînent les eaux, des dépôts s'y forment et le fond s'exhausse.

Il est à remarquer qu'en général les gués des rivières tranquilles sont très-sûrs et durables, quoique ces cours d'eau aient un fond de vase; c'est qu'il s'y trouve des bancs de rochers ou de glaise dure sur lesquels le courant n'a aucune prise. L'Escaut, la Sambre, le Thouet, en ont de semblables.

Pour assurer le passage d'un gué dont on se sert habituellement, on plante sur les extrémités de sa largeur deux rangs de piquets que l'on joint avec des cordages, et qui servent de garde-fous.

Il est des gués dont la direction n'est pas perpendiculaire aux rives; ils sont quelquefois difficiles à reconnaître : il est bon de les jalonner pour éviter les accidents.

Il existe un gué de ce genre sur le Tage, au-dessous du pont d'Almaraz. Ney, invité par le maréchal Soult à le faire chercher, ne le trouva pas, ce qui fut un malheur; car le pont d'Almaraz étant alors détruit, Ney eût passé ce gué avec son corps d'armée, et eût prévenu les Anglo-Espagnols sur Truxillo, ce qui coupait leur ligne de retraite après la bataille de Talaveyra. Ce gué est formé par un banc de rochers, et sa direction est presque parallèle au rivage. Cet événement, arrivé en 1809, fait sentir quelles funestes conséquences peut avoir pour une armée l'ignorance d'un officier chargé d'une reconnais-

sance; en vain dira-t-on qu'on ne peut exiger d'un officier de cavalerie les connaissances spéciales de celui d'état-major, cette réponse ne peut satisfaire un homme raisonnable : un officier de cavalerie légère ne doit être étranger à aucune de ces connaissances pratiques dont l'usage est journalier dans son arme.

Pour passer un gué profond et rapide, les fantassins marchent par files, ils se tiennent par la main, et les plus grands entrent les premiers dans le gué. On place aussi de la cavalerie en amont pour rompre le courant. et en aval pour sauver les soldats qu'il entraînerait. Observons que, si l'opération est longue, les chevaux en amont seront très-fatigués et pourront aller à la dérive, parce que l'eau s'amoncèle contr'eux ; ils seront alors portés sur le gué où ils causeront beaucoup de désordre : il faut donc les relever de temps en temps.

Quelquefois encore on fait porter un fantassin en croupe à chaque cavalier ; c'est ce qui arrivera à de la cavalerie légère d'avant-garde, qui, dans un pays fourré, peut rarement marcher sans infanterie.

Un officier de cavalerie, qui devra passer un gué où le courant est rapide, recommandera à ses cavaliers de fixer un point sur la rive opposée, et d'y diriger leurs chevaux, mais de ne pas regarder l'eau; s'ils font le contraire, une illusion d'optique leur fera suivre le courant sans qu'ils y pensent, et ils seront entraînés par lui.

La cavalerie peut être chargée DE FAIRE ROMPRE DES GUÉS, et doit en connaître les moyens; elle rassemble donc, dans les communes riveraines, le nombre d'hommes jugés nécessaires : on leur fait couper des arbres que l'on jette dans le gué avec toutes leurs branches, la tête tournée vers la rive ennemie, et on les oppose obliquement au courant, si celui-ci est rapide. Si les localités ne permettent pas l'emploi de ce moyen, on verra s'il est possible de creuser un fossé dans la lar-

geur du gué ; cette mesure, qui est la meilleure, est longue et n'est pas souvent praticable. Il en est une troisième, mais elle est mauvaise : elle consiste à placer des herses de laboureur au fond du gué, en les y fixant par des piquets et de grosses pierres.

On nettoie un gué encombré d'arbres, en attachant des cordages après les branches, et on fait tirer des hommes ou des chevaux dans le sens du courant.

Si le gué est coupé par un fossé, on fait faire des fascines dans l'intérieur desquelles on met des pierres, et on comble l'obstacle.

Remarquez :

Qu'il est imprudent de se fier aux gués des rivières et ruisseaux des pays montueux, parce que le moindre orage les fait enfler sur-le-champ, et les gués disparaissent; c'est ce qui rendit si funestes pour nous les suites de la bataille de la Katzbach, en 1813, et pensa causer la perte d'un corps de notre armée, le 13 août de la même année, quand nous repassâmes la Bidassoa, après notre tentative pour secourir Saint-Sébastien ;

Que les rivières qui descendent des hautes montagnes, telles que le Rhin, le Danube, le Pô, ont deux crues périodiques; l'une, au printemps, causée par la fonte générale des neiges; l'autre, à la fin de l'été, causée par la fonte des neiges des plus hautes sommités des Alpes. Toutes les rivières qui prennent leur source dans des chaînes de médiocre élévation, éprouvent, au reste, la première crue; ainsi, la fonte des neiges de la masse de l'Auvergne, de la chaîne des Vosges, du Jura, du Morvan, font enfler la Loire, la Seine, la Saône, la Moselle, la Meuse, et beaucoup de leurs affluents.

On entend par ponts militaires ceux qu'établit une armée par des moyens expéditifs; ce sont les ponts de pontons, de bateaux, de radeaux, de chevalets, de chariots, de tonneaux....

Une armée a des équipages de ponts de bateaux et de pontons qui la suivent (on nomme pontons des bateaux formés d'une carcasse légère, mais doublée de cuivre ou de fer-blanc ; nous en avons abandonné l'usage, les étrangers l'ont conservé), et c'est pour suppléer à leur nombre que l'on s'empare de ceux du pays envahi.

Les ponts de radeaux se construisent avec des arbres légers ; on s'en sert surtout dans les pays de montagnes, où l'on n'a pu conduire d'équipages de ponts, et même dans ceux de plaines quand les localités le permettent, et qu'on manque d'autres moyens de passage. Les peupliers, les trembles, les pins et les sapins, sont les arbres les plus propres à cet usage, et il faut noter dans la reconnaissance s'il s'en trouve sur les bords de la rivière. On remarquera que les radeaux offrent l'avantage de pouvoir exécuter un passage de vive force avec beaucoup de troupes à la fois, et de ne pas craindre d'être coulés par le feu de l'artillerie. On trouve des radeaux tout préparés sur beaucoup de rivières de nos frontières et de celles des pays voisins ; c'est le commerce qui les fait construire, afin de conduire plus facilement les arbres d'un lieu à l'autre : il ne faut pas manquer, dans l'occasion, de se saisir de ces trains de bois. L'Isère et la Drôme reçoivent les sapins des Hautes-Alpes, et les portent au Rhône ; la Moselle et la Saône, ceux des Vosges ; l'Aragon, le Sègre et la Cinca, reçoivent les sapins des Hautes-Pyrénées espagnoles, et les versent dans l'Ebre ; le Rhin, les arbres verds de la Forêt-Noire ; le Mein, ceux du Spessart ; l'Elbe, les pins de la Bohême et de la Saxe ; le Pô et l'Adige, ceux des Alpes juliennes et tyroliennes.

Les ponts de chevalets se construisent avec des matériaux pris chez les particuliers qui font le commerce de bois, ou encore avec la charpente des maisons situées près du point de passage.

LES PONTS DE CHARRIOTS s'établissent en plaçant des voitures parallèlement les unes aux autres; on les retient par des piquets, et on les unit par des madriers : ils servent à l'infanterie, ainsi que ceux construits avec des futailles.

Il faut remarquer que les ponts de pontons ne s'établissent que sur les rivières tranquilles et peu larges; que ceux de bateaux et de radeaux peuvent être jetés sur les fleuves les plus larges et les plus rapides, à cause de la solidité dont ils sont susceptibles; que ceux de chevalets s'établissent sur les petites rivières trop peu profondes pour tenir les bateaux à flot, sur celles dont les bords sont marécageux, enfin sur les rivières tranquilles où les moyens manquent pour établir un autre genre de passage, parce que les chevalets peuvent, avec des ouvriers habiles, se construire très-rapidement, ainsi que nos pontonniers en donnèrent la preuve au passage de la Bérésina, en 1812.

Il est, pour passer les rivières, une espèce de pont fort simple dont on pourra faire usage dans une campagne d'hiver, soit en Belgique, soit dans le nord de l'Allemagne : quand la glace commence à porter des hommes, on la recouvre d'une couche de paille de 2 décimètres d'épaisseur, en plaçant les tiges perpendiculairement au fil de l'eau. On recroise cette couche par une autre, et on verse sur elles, et peu à peu, de l'eau qui se gèle promptement; on peut ensuite y mettre un lit de planches pour rendre le passage plus commode. Ces ponts supportent de l'artillerie : le général russe Lewis, poursuivi par les Prussiens, alliés des Français dans la campagne de 1812, dut son salut à un pareil pont, sur lequel il passa la Dwina avec un corps de 5,000 hommes, près Linden, à dix lieues de Riga.

On choisit de préférence, POUR ÉTABLIR DES PONTS, le point où l'on domine la rive ennemie, et celui où la

rivière forme un rentrant vers la rive dont on est maître, parce que les batteries placées sur cette rive croisent leurs feux en avant du débouché, et flanquent fort bien la tête de pont qu'on peut y établir. Un autre motif s'y joint encore, c'est qu'en repassant le pont dans une retraite, l'artillerie ennemie établie près la tête du pont voit mal, ou même ne voit pas les troupes qui défilent sur le pont ou qui en sortent.

Remarquons enfin qu'on établit presque toujours deux ponts, l'un près de l'autre, non seulement pour que le passage se fasse plus promptement, mais encore pour parer aux accidents fréquents auxquels sont sujets les ponts militaires.

Les ruisseaux, quand ils sont larges et qu'ils ont quelque profondeur, acquièrent souvent beaucoup d'importance, et demandent autant de soins que les rivières pour être bien reconnus; il faut surtout décrire les usines qui s'y trouvent. Les moulins, les scieries, les forges qu'ils font mouvoir, forment souvent d'excellents postes, parce qu'il est ordinaire de tirer une dérivation du ruisseau pour faire agir leur mécanisme, ce qui présente un double obstacle. Il faut savoir si on ne peut leur couper l'eau, si en tenant leurs vannes fermées, on ne peut causer une inondation en amont, et jusqu'à quel point; et si, en les levant, on ne peut rompre un gué en aval. Il est encore important de savoir si, au moyen d'une digue transversale, on inonderait le vallon où coule le ruisseau. C'est à une digue semblable, construite en 1813, et qui fait partie de la route d'Espagne, que Bayonne doit un des meilleurs moyens de défense de son camp retranché.

La reconnaissance des canaux est en tout semblable à celle des rivières. Il faut de plus noter le parti qu'on peut tirer, pour la défense, de leurs parapets et des arbres qu'on y trouve; de l'effet que l'on produirait si

ou brisait leurs écluses, ou même si on n'inonderait pas leurs bords en rompant leurs digues; c'est ce qui aurait lieu pour plusieurs canaux et rivières de la Belgique. C'est par les eaux retenues dans nos canaux, et celles de nos rivières canalisées, qu'on pourrait former de vastes inondations dans le département du Nord, et suppléer ainsi aux moyens de défense que la nature lui a refusés.

Les étangs sont formés par un ou plusieurs ruisseaux, dont on retient une partie des eaux. On les empoissonne, puis, quand la pêche est faite, on les met en culture. Ainsi des étangs, indiqués par une carte, peuvent être à sec au moment d'une reconnaissance, et couverts de récoltes. On examine si on est maître de la retenue des eaux, ou si l'ennemi peut les faire écouler. On y trouve quelquefois des chaussées qui les traversent : il faut les décrire.

Les lacs se reconnaissent comme les cours d'eau : ils sont nombreux non seulement dans les pays de hautes montagnes, comme les Alpes et les Pyrénées, mais aussi dans les pays de sables et de bruyères. Ainsi, le département des Landes en renferme beaucoup, et le nord de l'Allemagne encore plus. Il est, dans cette partie de l'Europe, des rivières, telles que la Sprée, la Havel, et beaucoup d'autres, dont le lit s'élargit tout à coup, forme un bassin considérable; il reprend ensuite une largeur très-médiocre, puis forme encore, bientôt après, un nouveau lac. Il y en a de remarquables, près Postdam et Spandau, qui permettraient d'y arrêter un ennemi venant de Magdebourg.

Les marais et les prairies marécageuses sont aussi en grand nombre dans les pays de sables et de bruyères, et dans ceux où on brûle de la tourbe. Indiquez la nature de ces marais, sachez s'ils sont praticables, et dans quelle saison; mais il est facile d'être trompé à

cet égard, et il faut y entrer soi-même quand on a intérêt à connaître la vérité; souvent les habitants ignorent des passages que fait trouver une reconnaissance bien faite, ou quelque événement. C'est ainsi qu'à la bataille de Biberach, livrée par Moreau en 1796, le général Saint-Cyr fit tourner une colonne autrichienne par un régiment d'infanterie, qui traversa le marais de Moos-Grund sur un point que l'ennemi croyait impraticable.

C'est encore ainsi que Masséna tourna l'aile droite de l'armée anglaise à Fuente de Oñoro, en 1811, en dirigeant toute son armée à travers un marais, près Nava de Avel, où l'on avait reconnu un large passage.

Parmi les rivières qui se jettent dans la mer, il en est beaucoup dont les bords sont marécageux à leur embouchure, parce que le flux les couvre, et que le reflux les laisse à sec : il y a souvent des passages presque ignorés, qu'il peut être intéressant de connaître; tel est ce sentier à travers les marais de Santoña, sur la côte nord d'Espagne; on les avait toujours regardés comme impraticables, quand plusieurs de nos soldats, instruits par des contrebandiers, nous détrompèrent en prenant ce sentier pour déserter, pendant le blocus que nous y soutînmes en 1813.

Il faut se défier des prairies dont l'herbe, haute et serrée, contient de petits roseaux, et de celles où l'on voit des parties couvertes de mousse d'un vert jaunâtre; l'eau est près de la surface, on peut y être englouti, surtout dans des pays tourbeux. On trouve de la tourbe en Picardie, dans la Flandre, l'Artois, la Belgique, la Saxe, et quelques parties de la Prusse; les bords de la Somme, de la Lys, sont couverts de tourbières quelquefois très-profondes, et dont on ne peut saigner les eaux; elles contribueraient à la défense de ces deux rivières.

Des Montagnes et des Collines.

Cet article ne peut être traité, dans ce cours, avec l'importance qu'il mérite d'ailleurs, parce que des officiers de cavalerie sont très-rarement chargés de reconnaître les grandes chaînes; ce que nous allons dire suffira dans les cas ordinaires.

On appelle PLATEAU une plaine sur le sommet d'une montagne. Quand le sommet est sans largeur, c'est un FAÎTE, et, s'il est semé d'inégalités, on dit qu'il forme une CRÊTE.

On appelle COLS dans les Alpes, les Vosges, quelquefois PERTUIS dans le Jura, et PORTS dans les Pyrénées, le passage d'une pente ou versant à une autre qui lui est opposée.

Un CONTRE-FORT est une portion d'une chaîne de montagnes ou de collines qui s'en détache et qui est ordinairement perpendiculaire à la direction de cette chaîne, de même que les contre-forts de maçonnerie le sont à la direction des murs qu'ils soutiennent. Presque toutes les chaînes de collines ou de montagnes détachent des contre-forts sur lesquels on trouve souvent des villages; ils sont d'une importance majeure dans le choix des positions en pays accidenté : ils en forment réellement les bastions, puisqu'ils flanquent de leurs feux les parties les plus accessibles.

Les montagnes ou collines forment-elles une chaîne? Sa direction.... Sont-elles, au contraire, isolées?.... Dominent-elles le pays?.... Nature de leurs pentes, douces, raides, nues, cultivées, boisées.... Leurs contre-forts.... Accessibles à quelle arme et en quels points.... Temps

nécessaire pour les gravir.... Que trouve-t-on sur leur sommet?.... Ce sommet est-il une crête, un plateau? Sa largeur.....

Il faut parler des ravins qui sillonnent les flancs des collines : quelquefois on peut y cheminer pour tenter une surprise, souvent ils présentent un escarpement considérable, utile à la défense; tels sont ceux qui sillonnent les montagnes de la Catalogne. Les plateaux recèlent souvent des vallons étroits et boisés où coulent des ruisseaux; il faut les décrire avec soin. Ces vallons peuvent être utiles, soit pour servir d'appuis, soit pour faciliter la subsistance des troupes établies sur les plateaux, où l'eau manque souvent; il y a d'ailleurs ordinairement des moulins dans ces vallons.

Des Forêts.

Les forêts sont presque toujours d'une importance majeure à la guerre; elles ajoutent puissamment aux difficultés que présentent les montagnes pour être franchies; elles servent à tendre des embuscades, à dérober la marche des troupes, à appuyer leurs ailes. La France a des forêts d'une grande étendue, dont on peut tirer un grand parti dans une guerre d'invasion : telles sont celles de l'Alsace et de la Lorraine, qui couvrent la chaîne des Vosges et s'étendent dans les plaines qui l'avoisinent; celle des Ardennes, qui, pendant quinze à vingt lieues, est perpendiculaire à la ligne d'opérations des Prussiens, qui partiraient de Luxembourg pour marcher sur Reims ou Châlons; la forêt de Mormal, entre Maubeuge et le Quesnoy; les bois de Saint-Amand et de Marchiennes, entre Valenciennes et Douai.

Faites, s'il est possible, le tour de la forêt que vous

devez reconnaître, examinez les chemins qui en sortent, informez-vous d'où ils viennent et où ils vont; il sera nécessaire d'avoir un bon guide pour bien faire cette reconnaissance. Observez aussi les ruisseaux et les ravins qui sortent de la forêt, voyez si elle est marécageuse; c'est une circonstance fréquente dans les forêts des pays de plaines, où les eaux ont peu d'écoulement : telles sont celles de plusieurs parties de la Flandre, de la Champagne, de la plaine d'Alsace, et de celles du duché de Bade, entre le Rhin et les Montagnes-Noires.

La forêt est-elle en futaie ou en taillis? On fait de bons abatis avec les futaies; il n'en est pas de même des taillis, souvent très-pénétrables aux tirailleurs d'infanterie; et, s'ils croissent en mauvais terrains, la cavalerie passera facilement à travers : telle est la forêt de Fontevrault. Quand les bois de pins et de sapins sont jeunes, ils sont ordinairement très-fourrés, l'infanterie même n'y passera pas en tirailleurs : tels sont la plupart de ceux du nord de l'Allemagne et de la Pologne. Quand, au contraire, les arbres y ont acquis douze à quinze ans, la forêt se dégarnit, les branches inférieures tombent, la cavalerie peut souvent charger en fourrageurs entre les arbres. On trouve aussi beaucoup de flaques d'eau dans ces sortes de bois qui croissent dans des sables.

Voit-on des villages, des fermes, des châteaux dans l'intérieur de la forêt? C'est une circonstance peut-être intéressante à noter. Un convoi peut s'y arrêter pour y passer la nuit, ou s'y réfugier quand il est menacé; le danger de marcher à lui, par des chemins faciles à défendre et à embarrasser, peut faire renoncer l'ennemi à son entreprise; le convoi dont le mouvement est masqué s'échappera, pendant qu'une partie de son escorte sera aux prises. Ces lieux peuvent encore recéler des *Partis* qui y trouveront les moyens de vivre, et d'attendre secrètement l'occasion de tenter quelque coup

sur un cantonnement, un convoi, une troupe en marche.

Y a-t-il des TROUÉES? On donne ce nom à un espace plus ou moins large et dégarni d'arbres, qui se trouve entre deux parties d'une même forêt. Cette ouverture donne-t-elle la facilité de la traverser, peut-on s'y retrancher, l'encombrer promptement par un abatis? C'est ainsi que Villars s'était retranché derrière la trouée qui se trouve entre les bois du Sart et de la Lanière, quand le prince Eugène vint lui livrer la bataille de Malplaquet.

Remarquez :

Que les difficultés que présente le passage d'une forêt varient fréquemment, à cause des coupes et des défrichements;

Qu'en France, tous les bois de l'Etat et ceux des particuliers sont entourés d'un fossé qui peut être fort utile à la défense.

Des villes ouvertes et des villages.

Une reconnaissance pouvant avoir différents buts, il est bon de diviser celle-ci en trois parties.

1° *Pour cantonner :*

Population, nombre de maisons, leur capacité pour recevoir des hommes, des chevaux.... Observez à cet égard qu'à la guerre on se contente le plus souvent d'abriter les uns et les autres, et qu'on ne peut toujours prétendre à les loger commodément : on remplit d'hommes les greniers et les étages supérieurs ; on met les chevaux dans les écuries, les granges, les cours et sous les hangars. Il en résulte que les villages les plus médiocres abritent quelquefois un grand nombre de trou-

pes. — Facilité d'établir un hôpital, une ambulance, dans quelque grand bâtiment..., de se procurer de l'eau..., de parquer..., de se rassembler en cas d'alarme....

Les maisons sont ordinairement réunies dans les villages où la culture se fait par des chevaux; c'est le contraire quand elle se fait par des bœufs : la lenteur de ces animaux a obligé les habitants à construire leurs demeures près de leurs héritages; c'est ce qu'on remarque dans presque tous les pays montueux.

On trouve de grandes fermes dans les pays où la culture se fait en grand, dans ceux où les propriétés sont concentrées dans un petit nombre de mains, et en France dans tous les pays de bocage, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Garonne; on en voit également un grand nombre dans la Picardie et dans la haute Normandie.

Les maisons des villages où se cultive la vigne, sont petites, très-serrées, présentent peu de ressources pour y loger la cavalerie. Ces villages, souvent bâtis sur des côteaux, sont d'un accès difficile; leurs chemins, encaissés et bordés de haies, sont rarement bons.

Les auberges isolées sur les routes d'Espagne sont souvent importantes, parce qu'elles se trouvent dans des lieux déserts : telle est la venta de San Raphaël, au pied de la Sierra de Guadarrama; celle de Santa Lucia, en Aragon, sur la route de Saragosse à Lerida...., et quantité d'autres où les écuries sont vastes, où des hangars règnent autour des cours, et où des marres et des puits conservent de l'eau, impossible à trouver ailleurs.

2° *Pour les vivres et objets utiles aux troupes* :

Productions du pays environnant, leur quantité positive ou approximative, facilité de les rassembler.... Quantité de bestiaux propres à la boucherie, bêtes de somme et de trait..... Les moulins, les fours; ce que l'on peut y cuire de rations dans vingt-quatre heures :

on observera qu'on peut faire six fournées dans cet espace de temps, et que, pour obtenir 90 pains d'un kilogr. et demi, il faut 100 kilogr. de farine sur environ 60 litres d'eau. De ces diverses données, on conclura le temps pendant lequel on peut nourrir un certain nombre d'hommes et de chevaux..... Nombre de voitures, ce qu'elles peuvent porter en hommes et en denrées..... Les jours de marché, et ce qu'on y trouve.

Les manufactures d'objets utiles aux troupes, les selliers, bourreliers, cordonniers, tailleurs, maréchaux-ferrants, charrons.

Tous ces renseignements s'obtiennent près des autorités locales, et il est facile de s'assurer, jusqu'à un certain point, de la vérité de leurs réponses.

3° *Pour la défense :*

Nature des constructions, en pierre, en brique, en torchis, en bois. Dans beaucoup de parties de la France et de l'Allemagne, on construit les maisons en bois; dans la Picardie, l'Artois, l'Aragon, la Catalogne, les villages sont en général en torchis avec des toits de chaume. — Ces diverses constructions sont à peu près nulles pour la défense. Dans la Flandre française, au contraire, et dans la Belgique, les villes et les villages sont généralement bâtis en brique; on perce aisément des créneaux dans de pareils murs; le feu y est peu à craindre, les projectiles qui y pénètrent n'en détachent pas d'éclats : de pareilles maisons sont d'une bonne défense, et valent mieux que celles en moellon.

Les maisons sont-elles dispersées, forment-elles une seule masse, ou sont-elles divisées par groupes? Observations importantes, puisque c'est de ces circonstances que dépend le plus ou moins de facilité de défendre un village, ou d'y cantonner une troupe avec sûreté.

Les petites villes ont quelquefois des portions de vieille enceinte : ne peut-on encore les utiliser? Y a-t-il un

lieu propre à servir de réduit, où les troupes attaquées pourront se réfugier?

Voyez l'église et le cimetière d'un village, il est rare qu'on n'en puisse faire un bon poste, parce que les cimetières sont en général fermés de murs, et qu'on peut créneler l'église, ou y mettre des échafaudages pour tirer par les fenêtres. N'y a-t-il pas quelque château où l'on puisse se concentrer? Quelque grande ferme où l'on puisse être réuni?

Il est peu de villages qui n'aient une place, souvent devant l'église même : elle peut servir de place d'alarme.

Examinez la nature du terrain environnant, la facilité qu'a l'ennemi de se porter sans être aperçu sur le cantonnement, les moyens que les jardins, les vergers et leurs clôtures présentent pour résister..... La direction à suivre pour faire une retraite prompte. — La facilité de communiquer, par des signaux, avec des cantonnements voisins.

Des Positions.

On nomme POSITION, *un terrain qui présente à une troupe le moyen d'y combattre avec avantage, même à force inégale contre une autre qui viendrait l'attaquer.*

Une position est offensive ou défensive; elle est offensive, quand on la prend avec l'intention d'en sortir pour se porter en avant, et comme elle suppose une supériorité morale ou numérique sur l'ennemi, on est moins difficile sur son choix, que sur celui d'une position défensive qui suppose le contraire.

Une position défensive est celle où l'on attend l'ennemi; or, comme celui-ci peut être très-nombreux, et

qu'il a l'initiative de l'attaque, ce qui est un avantage, ces sortes de positions exigent, pour être bonnes, une réunion de beaucoup de conditions, et souvent même des travaux pour être améliorées.

On distingue dans une position : *son front*, *ses flancs* et *ses derrières*. Le terrain en avant du front et des flancs, se nomme *les abords* de la position.

Une position doit présenter un avantage de terrain décidé, et ne doit être dominée, ni sur son front, ni sur ses flancs à portée de canon. Les hauteurs qui la forment doivent s'étendre en pentes douces, de manière que l'artillerie puisse bien voir et battre leur pied; aucun ravin, aucun pli de terrain ne doit être dérobé à ses vues ou à celles de la mousqueterie.

Dans les pays de plaines où il est impossible de prendre des positions dominantes, il faut au moins qu'elles aient les autres avantages ci-après décrits.

Le terrain sur lequel les troupes doivent combattre, doit être assez dépouillé d'obstacles, pour qu'elles puissent y circuler librement dans tous les sens, et se porter au secours des parties qui faibliraient dans le combat; il faut donc se hâter d'ouvrir de larges brèches dans les murs de clôture et les haies qui peuvent l'obstruer, et combler les fossés ou du moins y faire des passages. C'est pour avoir manqué à ce principe, que les Autrichiens reçurent le sanglant échec de Dresde, le 27 août 1813. Le prince de Schwartzenberg ayant étendu la gauche de son armée au-delà de l'étroite vallée de Plauen, bordée de montagnes à pie, Napoléon fit occuper fortement le pont de Plauen, seul point de communication du centre des Autrichiens avec leur gauche, et écrasa celle-ci.

Il est, dans une position, des terrains convenables à une arme plutôt qu'à une autre; nous avons donné, dans la tactique de la cavalerie, des notions suffisantes pour choisir ceux qui lui convenaient; ajoutons encore

ici, qu'elle doit avoir devant elle une carrière suffisante pour y faire des charges à fond, et assez spacieuse pour opérer aisément un mouvement de retour. Il ne sera donc pas borné par un ravin dans lequel on pourrait se précipiter.

L'étendue du front d'une position doit être proportionnée à celle de la troupe qui doit l'occuper. Tous les points en seront suffisamment, mais pas également garnis, parce qu'il est inutile et qu'il peut être dangereux d'amonceler des troupes sur les points naturellement forts. Il est facile d'évaluer le nombre d'hommes, de chevaux, et de bouches à feu que peut contenir le front d'une position, en sachant qu'un bataillon de 600 à 700 hommes occupe environ 120 mètres, qu'un escadron de 48 files en occupe 50, intervalles compris, et que chaque bouche à feu exige 12 à 18 mètres entre elle et ses voisines. L'étendue du front n'est pas la seule chose à considérer, il faut encore que la *profondeur* d'une position soit telle, que les troupes puissent s'y former sur deux lignes, et aient en outre des réserves en arrière, sur des points d'où elles puissent arriver facilement sur le front même. On regarde en général que la profondeur doit être au moins de 600 mètres, et mieux vaudra qu'elle soit plus grande.

Remarquons donc à cet égard qu'il est beaucoup de chaînes de hauteurs, qui au premier coup d'œil offrent des positions, qui réellement n'en sont pas, parce que leur sommet est sans largeur. Elles peuvent être utiles à une avant ou arrière-garde, pour s'y établir et ôter ainsi à l'ennemi la vue de ce qui se passe derrière elle; mais on ne peut y tenir sérieusement puisqu'on y sera sans troupes de soutien. Ce serait pire encore si ces hauteurs étaient escarpées du côté de la retraite.

Une position doit offrir de l'eau et du bois sur elle-

même, ou du moins très-à proximité, et il faut que l'ennemi ne puisse en interdire l'usage. Si cette position est destinée à recevoir des troupes qui y séjourneront, il est avantageux que le pays environnant soit fertile, et puisse fournir aux besoins de l'armée. Il est cependant certains points dans les hautes montagnes où l'on ne trouve rien de ce qui est nécessaire à la vie, et où l'on établit néanmoins des postes d'infanterie qu'on approvisionne; tel est le rocher d'Arola, poste important qui éclaire la vallée de Baigorry, et que l'on occupera dans toutes les guerres défensives avec l'Espagne; tels sont encore le col Ardente, le col de Tende dans les Alpes, que l'on occupe dans les guerres avec le Piémont. Une position peut être fort bonne en elle-même, et ne rien valoir pour le but qu'on se propose; il faut que l'ennemi ne puisse, si elle est défensive, la dépasser, sans craindre pour ses communications et qu'elle couvre bien les vôtres. Si la position est offensive, elle doit surtout menacer les communications de l'ennemi.

Positions défensives.

Leur front doit être couvert par des obstacles tels que l'ennemi ne puisse s'y porter qu'en défilant; leurs abords, en un mot, doivent être difficiles.

Ces obstacles sont une rivière qu'on ne peut passer facilement à gué, ou des ruisseaux à bords escarpés, — des marais où les passages sont rares, — des ravins, — des chemins creux, — des villages, des vignes, des bois, pourvu que ces derniers obstacles soient bien soumis aux vues du canon qui défend la position.

Les fermes et châteaux, les maisons de campagne isolées, si fréquentes sur les pentes des hauteurs, pré-

sentent aussi des moyens de défense excellents sur les abords d'une position. L'histoire de toutes les guerres est remplie d'événements qui prouvent le parti qu'on peut en tirer; nous citerons seulement ce qui se passa à la bataille de Raab, livrée le 14 juin 1809 : 800 Autrichiens retranchés dans la ferme de Kiss-megger, y résistèrent pendant dix heures aux attaques les plus vives, dont la dernière nous coûta 700 hommes, et ils ne furent pris qu'après que nos obus eurent incendié cette grande ferme.

Les villages, par leurs rues tortueuses, par les vergers qui les entourent, et la difficulté qu'éprouve l'ennemi pour les bien reconnaître, les rendent d'excellents soutiens. C'est surtout dans les pays de plaines dépourvus d'obstacles naturels, qu'ils servent puissamment; c'est à l'aide des villages d'Essling et de Gross-Aspern, que nous soutînmes pendant deux jours les attaques redoublées des Autrichiens contre nos ponts du Danube; c'est aux villages de Gross et Klein-Görschen, Kaya et Rana, qui forment un quadrilatère, que nous dûmes, en 1813, notre résistance aux attaques des alliés qui nous avaient surpris dans notre marche sur Leipzig et voulaient enfoncer notre centre.

Quand on ne peut couvrir le front par des obstacles naturels, ou quand il faut suppléer à leur nombre ou à leur force, on construit des retranchements, on fait des abatis, des inondations........

Il est cependant utile de remarquer que si on doit rendre très-difficiles les abords d'une position, il ne faut pas y être emprisonné et s'ôter les moyens de faire une défense active; l'ennemi aurait d'ailleurs la facilité de manœuvrer sur les communications de l'armée ainsi renfermée, et l'obligerait bientôt à décamper.

Les positions défensives se trouvent souvent au confluent de deux rivières, ce qui permet d'avoir leur front

et un des flancs bien couverts; il est une de ces positions que beaucoup de nos lecteurs pourront reconnaître, c'est celle de Villeneuve-Saint-Georges, près Paris; elle serait utile pour couvrir cette capitale, contre l'ennemi qui marcherait sur elle par la Bourgogne. Son front est bordé par l'Hyères et le ruisseau de Réveillon, son flanc gauche s'appuierait au Bois-Notre-Dame, et son flanc droit à la Seine; des villages, des maisons de campagne aideraient à sa défense; de bonnes communications serviraient à la retraite sur la position de Charenton, qui lui est parallèle.

Cette position est à double front, c'est-à-dire, qu'on peut aussi l'occuper contre un ennemi venant de Paris. C'est ce que fit Turenne, en 1652, dans les guerres de la Fronde, quand le prince de Condé occupa la capitale.

Les flancs sont la partie la plus faible d'une troupe; il faut donc, pour les protéger, que ceux de la position soient encore plus forts que le front. On les appuie à des bois dans lesquels on fait des abatis et que l'on garnit d'infanterie, à des villes et des villages que l'on retranche, à des cours d'eau, à des escarpements, ou enfin à des obstacles artificiels. Quand on ne peut appuyer un flanc, on dit qu'il *est en l'air*, il faut alors y masser des troupes pour pallier ce grave inconvénient.

Les obstacles doivent être assez prolongés pour que l'ennemi ne puisse les tourner sans faire un long circuit, ce qui donne le temps de marcher à lui et de le prévenir.

Les derrières d'une position doivent être libres; on ne doit donc y attendre l'ennemi, quand on a une rivière ou des défilés à passer en retraite, qu'autant qu'on aura multiplié les ponts et les passages sur ces obstacles dangereux, et qu'on aura assuré d'avance leur défense, par une disposition de troupes ou par quel-

ques retranchements. Il est quantité de batailles dont les suites n'ont été désastreuses que par l'oubli ou le mépris de cette précaution; c'est ainsi que de nos jours les combats sanglants qui se livrèrent en avant et autour de Leipzig se terminèrent par une catastrophe, parce qu'on n'avait, pour évacuer cette position avec un immense matériel, qu'un seul pont qui débouchait sur une chaussée d'une demi-lieue de long, bordée de prairies coupées de ruisseaux; cependant l'Elster est une rivière qui n'a que dix mètres de large.

L'affaire de Montereau, le 18 février 1814, imprudemment soutenue par le prince de Wurtemberg, eut le résultat auquel il devait s'attendre en combattant sur le plateau de Surville qui domine cette ville du côté de Paris, puisque ce plateau a une pente très-rapide couverte de vignes vers la Seine, et que les alliés n'avaient, pour se retirer sur la rive gauche, que le pont qui est au confluent de cette rivière et de l'Yonne.

Quant, au contraire, le pays en arrière d'une position, quoique très-boisé ou accidenté, est bien percé par des communications dont on s'est d'avance assuré la possession de la tête, il est très-favorable à une retraite, puisque l'ennemi obligé, pour poursuivre, de s'engager dans des défilés, y sera arrêté facilement par de l'infanterie qui garnira les coupures ou les abatis qu'on y aura préparés.

Observons ici que pour attaquer une bonne position, l'ennemi devra peut-être franchir des défilés dont la nature rendra sa retraite périlleuse s'il est repoussé, mais qu'il est dans une situation morale ou numérique fort différente de celui qui l'attend; qu'il est maître de tous ses mouvements, tandis que les défenseurs subordonnent les leurs aux siens; qu'il est presque toujours maître de cesser le combat quand il le veut et de retirer ses troupes à temps; néanmoins mille exemples

prouvent que si l'attaquant a affaire à un ennemi qui ménage ses forces, et fasse un bon emploi de ses réserves, sa retraite peut aussi devenir désastreuse. C'est ce qui arrivera surtout après un passage de rivière.

Positions offensives.

Il est indispensable, dans une position de passage que l'on va quitter pour se porter en avant, d'avoir de bons débouchés sur son front; on ne peut donc penser à le couvrir aussi solidement que celui d'une position défensive, quoiqu'on ne néglige pas les précautions les plus essentielles. Les flancs sont toujours bien appuyés.

En résumé :

Une troupe quelconque occupe une position avantageuse quand elle a toutes les facilités pour y vivre, pour y faire le meilleur emploi possible de ses armes, et pour en déboucher à volonté dans tous les sens; quand elle oblige l'ennemi à combattre sur un terrain vu par elle de tous côtés, plongé à portée de canon et de fusil, embarrassé d'obstacles naturels ou artificiels qui ne permettent d'avancer qu'avec lenteur, empêchent les colonnes ennemies de se secourir mutuellement, leur ôte les moyens de se déployer et ne leur permettent pas de faire usage de leurs armes. Il est rare de trouver des positions qui présentent tous ces avantages au même degré, mais aucune n'en doit être tout à fait dépourvue.

Les reconnaissances de terrains se combinent souvent avec celles de l'ennemi dont nous parlerons ailleurs, parce que si ces dernières ont, par exemple, une attaque pour but, il est indispensable de faire savoir si les localités la rendent facile ou non; elles exigent tou-

jours un rapport à un officier général ou supérieur. Il faut que ce rapport soit écrit très-lisiblement et à mi-marge. Le style doit en être clair, simple et laconique, il faut pouvoir affirmer ce qu'on a vu, parce qu'on aura pris des précautions pour ne pas se tromper; et si on a *entendu dire,* on désignera par leur état ou leur condition, les individus dont on tient des renseignements. On omettra tous les détails qui n'iraient pas au but que s'est proposé le chef en ordonnant la reconnaissance; on sentira donc qu'il est bien des cas, où il sera inutile d'insérer au rapport beaucoup de ceux contenus dans chacun des articles de cette leçon; on évitera surtout de le remplir de ces détails topographiques, qu'un coup d'œil jeté sur une bonne carte fait mieux connaître que de fatigantes descriptions, défaut que n'ont pas évité des hommes de mérite, et dont offrent la preuve *les Principes de stratégie* du prince Charles.

Toutes les fois qu'on joint un dessin au rapport d'une reconnaissance, le rapport ne doit exprimer que ce que le dessin ne peut rendre, et réciproquement; quelques coups de crayon suppléeront à des pages d'écriture que l'on a rarement le temps et la patience de lire.

OUVRAGES A CONSULTER.

TRAITÉ SUR LE SERVICE DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DES ARMÉES, par le général Grimoard; Paris, 1809. Il y a un petit traité des reconnaissances où nous avons puisé; nos voyages nous ont en outre fourni des détails.

L'AIDE-MÉMOIRE DES OFFICIERS D'ARTILLERIE contient aussi un traité sur les reconnaissances; il diffère peu de celui de Grimoard, LE MÉMORIAL TOPOGRAPHIQUE en contient un autre fort bien écrit, et avec des applications, à la Forêt-Noire et au Tyrol.

Si on veut des connaissances étendues sur la construction des ponts militaires, il faut consulter encore l'Aide-mémoire, ou LE GUIDE DU PONTONNIER, par Drieu; tous deux sont satisfaisants.

L'HISTOIRE DES CAMPAGNES DE L'ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE, en 1796 et 1797, par le général Dedon, offre la relation détaillée des deux passages du Rhin par Moreau; on y appréciera les difficultés d'un passage de rivière devant l'ennemi, et les moyens de le faire réussir.

Un officier qui veut s'instruire sur les reconnaissances, peut se dispenser de consulter beaucoup d'ouvrages; qu'il observe la nature, qu'il utilise ses promenades, ses parties de chasse, et, s'il a quelques notions d'art militaire, il découvrira promptement les propriétés des divers terrains relativement à telle arme, il se fera des idées justes sur leur défense et leur attaque; il leur appliquera les manœuvres qu'il a lues dans ses réglements, et qu'on ne lui fait pratiquer peut-être que sur des esplanades bien nivelées, où il ne peut acquérir nulle idée de la guerre. Cet officier apprendra enfin à évaluer les distances, à la simple vue, par quelques points mesurés d'abord; *il se formera le coup-d'œil* si la nature le lui a refusé; *il le perfectionnera* si elle a été libérale envers lui.

DES CARTES,

DES GUIDES, DES ESPIONS ET DES DÉSERTEURS.

Un officier qui veut faire la guerre avec fruit et intelligence, doit, en entrant en campagne, se procurer la carte du pays où l'armée va pénétrer. Il est donc utile d'avoir, sur les cartes en général, quelques notions qui puissent guider dans le choix qu'on voudrait en faire, et le parti qu'on peut en tirer ; c'est d'ailleurs avec elles qu'on supplée aux guides et aux espions, qu'il n'est pas toujours facile de se procurer, et que l'on évite d'être trompé par eux, ou que l'on profite de leurs indications.

Une carte est ou générale ou particulière. Les cartes générales comprennent un état ou quelques-unes de ses grandes divisions ; les cartes particulières ou topographiques n'en renferment que quelques parties, mais leur échelle permet d'y faire entrer quantité de détails intéressants qui manquent aux cartes générales.

Quoique ces dernières ne puissent guères donner que les chaînes principales des montagnes et des collines, elles n'en sont pas moins très-utiles pour embrasser d'un coup d'œil le théâtre d'une guerre, et en connai-



tre toutes les grandes communications; si d'ailleurs ces cartes sont bien faites, elles exprimeront aussi la majeure partie des cours d'eau qui, excepté dans quelques-uns des pays plats du nord de l'Europe, surgissent toujours d'une chaîne de montagnes ou de collines dont les sinuosités leur servent de lit; on aura donc encore par eux une idée de la configuration du pays, et l'on jugera à la première inspection s'il est montueux et accidenté. Ces connaissances peuvent devenir importantes quand on est détaché, et préviennent des méprises fâcheuses; on peut, d'ailleurs, porter commodément la plupart des cartes générales dans un schakos ou une schabraque, et leur prix est à la portée du plus grand nombre des militaires.

Quelque bonne que soit une ancienne carte, on doit presque toujours lui préférer la plus récente, parce que les progrès de la civilisation apportent souvent dans un pays d'importants changements. Le mouvement extraordinaire imprimé à ce siècle, par les événements qui se sont passés de nos jours, se fait ressentir dans toute l'Europe depuis 1815 : de nouvelles routes s'ouvrent, des canaux se creusent, des forêts se défrichent, la culture s'empare de terrains stériles, un pays change d'aspect après quelques années, et ses cartes deviennent inexactes. Les cartes générales des états de l'Europe sont maintenant très-répandues, et, depuis les progrès de l'art, il y en a beaucoup de bonnes; les guerres dernières ayant mieux fait connaître les pays sur lesquels on n'avait que de mauvais matériaux, on a fait beaucoup de rectifications aux cartes générales soignées, et d'ailleurs presque tous les gouvernements en ont publié de topographiques.

On trouve quantité de cartes dans le commerce : quelquefois elles portent une date récente quoiqu'elles soient anciennes, mais la fraude peut souvent se découvrir à

d'anciennes traces de limites et à des lettres du titre mal effacées.

La beauté de l'exécution est presque toujours un indice de leur bonté, car les cartes peu soignées et inexactes sont généralement mal gravées. Dans une carte générale, il faut examiner : si toutes les villes, les bourgs, et même les villages un peu considérables, y sont portés, si toutes les rivières et les principaux ruisseaux y sont tracés (et remarquez qu'il est peu de villages, et encore moins de villes, qui ne soient sur un cours d'eau); si les chaînes de montagnes sont bien rendues, ce qu'il est assez facile d'apercevoir en suivant de l'œil le bassin des grandes rivières, qui toutes ont des affluents qui prennent leur source dans ces chaînes; si les grandes masses de forêts n'ont pas été omises (il en est dont le nom est bien connu, et qu'on doit y trouver); *si l'on a tracé toutes les communications des villes les unes avec les autres, et avec les principaux bourgs; si les grandes routes sont distinguées des chemins.* Il est des cartes générales où l'on a marqué beaucoup de chemins de traverse, et d'autres où les distances d'un lieu au plus voisin, et à la capitale, sont indiquées par des chiffres; celles-ci sont très-utiles à des militaires, et leur épargnent la peine de recourir sans cesse à l'échelle et au compas.

Quand on ne connaît pas le pays dont on veut se procurer la carte, il n'est d'autre moyen, pour n'être pas trompé sur sa bonté, que de la comparer avec une autre dont on soit sûr, ou encore d'en examiner quelques parties que l'on connaît, et, par leur exactitude, de conclure celle des autres.

Dans les cartes topographiques, *rien ne doit être omis :* les hameaux, les maisons isolées ; telles que celles de poste, les châteaux, les grosses fermes, doivent y être portés ; les ruisseaux avec les ponts et les bacs, les chemins de traverse et les sentiers dans les hautes mon-

tagnes, les bois, doivent y être exprimés, ainsi que les collines, et même leurs principaux accidents. Dans celles qui sont soignées, et sur une grande échelle, on donne la configuration des villes et villages, et leurs principales rues. C'est la France qui, dès 1744, a commencé à donner l'exemple de la confection de ces belles cartes exécutées par Cassini avec des procédés rigoureux, et qui depuis ont été perfectionnées par le Dépôt de la guerre. Ces cartes forment des collections embarrassantes et trop coûteuses pour être à la portée de la plupart des officiers; les états-majors les reçoivent au début d'une guerre, et elles leur servent pour diriger les opérations; mais on trouve fréquemment à se procurer des cartes détachées de ces collections, ou d'autres qui représentent une province ou les environs d'une grande ville, et qui peuvent être très-utiles si l'on doit y rester pour faire la guerre.

Quelque confiance qu'une carte particulière paraisse mériter, on ne doit cependant s'en servir qu'avec circonspection, et après avoir questionné des personnes qui connaissent le pays. Nous recommandons, en général, de ne rechercher que des cartes exécutées dans le pays même qu'elles représentent, celles publiées à l'étranger étant souvent fautives, surtout dans l'orthographe. Ajoutons qu'elles doivent, d'ailleurs, porter le nom d'un corps savant ou d'un géographe distingué : ainsi celles même des pays étrangers, publiées par le Dépôt de la guerre (et elles sont en grand nombre) méritent beaucoup de confiance; elles ne se recommandent pas moins par leur exactitude que par la beauté de leur exécution. Nous citerons encore la carte de France par la Direction des ponts et chaussées, celle des états prussiens et autrichiens par l'Etat-major de ces deux puissances, quelques-unes de celles de l'Institut de Weymar, toutes celles de l'Institut de Milan

(autrefois Dépôt de la guerre du royaume d'Italie). Parmi les géographes, nous nommerons Cassini, Capitaine, Chanlaire, qui ont exécuté la carte de France sur différentes échelles (le Dépôt de la guerre a fait des corrections aux cartes des deux premiers); Lapie, Bruée, qui en ont donné de bonnes de diverses parties du monde; Bacler d'Albe, qui a rédigé celle d'Italie; Ferraris, général d'artillerie autrichien, qui a dirigé le levé de celle des Pays-Bas; Gotthold, qui a donné une bonne carte du nord de l'Allemagne; Lehmann, qui en a publié de quelques états allemands; Cary, qui a fait celle de l'Angleterre....... On trouve en Allemagne un grand nombre de cartes particulières, publiées par des officiers de diverses puissances, et beaucoup d'entr'elles sont fort exactes. Observons que les cartes d'Espagne sont, en général, mauvaises; celles de Lopez, outre leur exécution peu soignée, sont remplies de fautes; celles d'Arrowsmith en contiennent aussi un grand nombre : il faut donc se servir des cartes publiées par le Dépôt de la guerre, par Lapie, et une société de militaires espagnols et français.

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas fait une étude de la topographie, peuvent être embarrassés en étudiant une carte; nous leur ferons donc remarquer, que tous les objets qu'ils y voient représentés le sont en plan, et non en perspective, c'est-à-dire, qu'ils n'en voient que les formes en longueur et en largeur, mais non en hauteur. Il faut, pour comprendre ceci, qu'ils se supposent suspendus en l'air, et immédiatement au-dessus de chacun des objets représentés; alors ils n'apercevront d'une maison, par exemple, que le contour du toit; d'un pont, que le dessus ou tablier, et la partie supérieure des piles; des arbres, que leur sommet, qui sera représenté par un point ou un cercle; des murs, des haies, que leur ligne supérieure.

Les montagnes sont plus difficiles à bien connaître : ces lignes brisées, qu'on y voit en si grand nombre, représentent les pentes ; plus ces lignes sont courtes et fortes, plus la pente est rapide ; plus elles sont rares, longues et légères, plus la pente est douce. Le sommet d'une montagne est ordinairement laissé en blanc, à moins qu'il ne soit couvert par une forêt ; on le distinguera facilement du pied, parce que près de celui-ci coule presque toujours une rivière ou un ruisseau. Il est inutile de pousser plus loin cette explication ; les signes conventionnels que nous avons tracés sur une carte qui représente un pays accidenté, suffiront sans doute pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence des cartes topographiques, et nous les prévenons que ces signes conventionnels sont à très-peu près les mêmes chez les géographes de toutes les nations.

DES GUIDES.

Une armée ne peut se passer d'hommes qui connaissent le pays où elle fait la guerre et qui la guident dans ses marches ; et il est utile que ces hommes soient intelligents. Les meilleures cartes sont loin de toujours suffire ; avec leur secours seul on se reconnaîtrait difficilement dans les sentiers qu'on est si souvent obligé de suivre, et les pays couverts où l'on combat ; on serait, sans guide, dans une incertitude continuelle, on craindrait à chaque pas de se fourvoyer. Il est encore d'autres raisons qui rendent les guides indispensables : c'est par eux qu'on apprend souvent quantité de détails intéressants sur les localités, les ressources du pays, l'opinion des habitants ; c'est par eux, s'ils sont affectionnés, qu'on fait prendre des renseignements secrets dans les lieux près

desquels on passe, et cela sans compromettre la sûreté de la troupe qu'on commande; ce sont eux qui, dans certaines circonstances, peuvent encore le mieux l'éclairer.

Il est ordinairement facile de se procurer des guides, on s'adresse à cet effet aux autorités locales qui doivent connaître les hommes les plus capables de l'être; c'est ainsi qu'on choisira de préférence les gardes champêtres et forestiers; il n'est aucun d'eux qui ne puisse conduire une troupe, même pendant la nuit, dans les sentiers les plus difficiles de la commune ou des forêts qu'il est chargé de surveiller. Il est encore plusieurs autres classes d'hommes qui, par leur genre de vie, sont très-propres à guider les troupes; ce sont les chasseurs ou braconniers, les bergers, les charbonniers et les bûcherons dans les forêts, les contrebandiers sur la limite des États. Ces hommes toujours pauvres sont faciles à gagner, on peut s'adresser à eux, soit pour en être guidé, si on a une marche secrète à exécuter, soit pour faire parvenir un avis. Il est encore, dans les pays de montagnes, des individus qui font profession d'accompagner les voyageurs dans la recherche des plantes et des minéraux et d'autres curiosités naturelles, ils sont nombreux, surtout en Allemagne; ils n'ont souvent pas d'autre moyen d'existence, et comme la guerre les laisse sans ressource, on est assuré, pour peu qu'on le veuille bien, de ne pas manquer de guides dans les pays mêmes où ils sont les plus précieux.

Si le patriotisme des habitants les portait à se refuser à servir de guides à l'ennemi de leur pays, on emploierait la violence, et on userait de tous les moyens praticables pour s'en procurer. Il n'est pas probable qu'un paysan ne connaisse pas les chemins qui conduisent aux villages les plus voisins du sien, et quelque ménagement qu'on doive avoir pour les autorités locales, il faut, si elles montrent de la mauvaise volonté, saisir

quelques-unes des personnes qui en font partie, et les contraindre à marcher elles-mêmes ; c'est un moyen que nous avons pris plus d'une fois dans les guerres d'Espagne.

Il arrive quelquefois que l'homme, qui aurait la meilleure envie d'être utile à l'armée, en est détourné par la crainte de se compromettre, et de passer pour un traître aux yeux de ses concitoyens; c'est alors le cas de paraître maltraiter celui auquel on a reconnu cette disposition, de manière qu'aux yeux du public, il aura paru ne céder qu'à la force; on le récompensera ensuite généreusement.

Il est beaucoup de circonstances où il est sage de ne pas choisir ses guides parmi des hommes sans éducation, mais au contraire de les prendre dans des classes relevées; on en obtient, sur le pays, des renseignements plus étendus et surtout plus exacts, on pourra donc s'adresser aux employés des diverses administrations qui doivent connaître les localités, et choisir de préférence ceux qui parlent notre langue.

Il faut questionner un guide avant de se confier à lui, et s'assurer de son intelligence. Si l'on peut s'en procurer plusieurs, ce qui est prudent, on les questionne séparément sur le pays où ils doivent conduire, puis si leurs réponses diffèrent, on les confronte et on sait alors à quoi s'en tenir. Il faut observer, en général, de ne pas les faire aller plus loin que le canton qu'ils doivent connaître, et de les faire relever par d'autres dans les communes où l'on peut s'arrêter.

Si l'on n'a qu'un seul guide, on le place à l'avant-garde de la troupe en marche; on le laisse libre si on est sûr de lui, mais pour peu qu'on le soupçonne, on le met entre deux hommes chargés de le surveiller et de le tuer s'il tente de s'échapper; il est prévenu du sort qui l'attend dans ce cas, et dans celui où il éga-

Allemand : Mainz, Cöln, München, Regensburg, Braunschweig....... On s'exposerait donc à des méprises fâcheuses, ou à être inintelligible dans les questions qu'on ferait aux habitants du pays, si l'on ne prononçait comme eux. Nous ne terminerons pas cet article sans appeler l'attention sur diverses classes d'émigrants, qui peuvent être utile à une armée pour en guider les corps.

L'Espagne est parcourue dans tous les sens par des Gitanos ou Bohémiens, qui exercent toutes sortes de vils métiers. Chaque année, plusieurs centaines d'Auvergnats et de Gascons passent les Pyrénées, et vont pendant l'automne y raccomoder des ustensiles de cuivre, fondre des cuillers d'étain....... Des Napolitains émigrent dans l'Italie et les îles voisines pour y exercer le même genre d'industrie. Un assez grand nombre d'habitants du duché de Parme et de la principauté de Lucques, travaillent hors de leur pays comme journaliers et bûcherons.

Les Savoyards parcourent la France et la haute Italie comme ramoneurs et marchands de pelleteries. Les chaudronniers du pays de Munster se répandent dans le Hanovre, le duché de Brunswick et une partie du Brandebourg. Les Tyroliens descendent dans la Bavière et le pays de Salzbourg, pour y vendre les produits de leur industrie et exercer différents états.

Tous ces émigrants vont de ville en ville, de village en village, s'arrêtent partout, connaissent les localités, peuvent donner des renseignements sur elles et servir de guides ou même d'espions.

DES ESPIONS.

Un des premiers besoins qu'on éprouve à la guerre, est celui de connaître ce qui se passe chez l'ennemi; mais cette connaissance est ordinairement difficile à acquérir, ce n'est que tard, et avec peine qu'on obtient les moindres renseignements, parce que les émissaires ont des dangers à éviter, et doivent souvent prendre beaucoup de détours pour apporter des avis.

Dans une marche en avant, il est ordinairement facile de se procurer beaucoup de renseignements sur la force de l'ennemi qui évacue le pays, et sur les directions qu'il fait suivre à ses troupes; c'est le contraire quand on fait une retraite, on a beaucoup de peine à savoir quelque chose, on ignore surtout les mouvements de flanc par lesquels on peut être tourné; un avis reçu à propos peut cependant être d'une grande importance alors, on peut saisir son ennemi au moment où il se divise pour accélérer sa poursuite, et par un mouvement de retour, accabler ses colonnes isolées. C'est, dit le maréchal Jourdan : « l'incertitude dans » laquelle sont presque toujours les généraux sur les » marches et la position de leur adversaire, qui rend » si difficile le commandement d'une armée, et c'est » la connaissance qu'en ont ceux qui écrivent après les » événements, qui rend la critique si facile ».

Quelque bonnes que soient les troupes légères, ce sera difficilement par elles qu'on apprendra ce qui se passe chez un adversaire, qui se couvre d'un rideau de postes bien placés et qui savent servir; on ne pourra connaître positivement ses forces, ni savoir quand il reçoit des renforts, s'il fait de ces mouvements prépa-

ratoires qui amènent des affaires importantes. Aucune découverte n'apprendra si l'ennemi attend un convoi, s'il prépare un gros détachement, et les difficultés seront bien plus grandes encore, si on fait la guerre dans un pays où l'ennemi peut masquer toutes ses manœuvres avec de nombreuses troupes légères. On ne peut donc se passer d'espions à la guerre, et on ne doit rien épargner pour en avoir d'excellents.

Il serait déplacé de parler ici de toutes les classes d'espions; nous devons nous contenter, pour traiter ce sujet, contre lequel la morale ne cessera de réclamer, de donner quelques détails indispensables à des officiers, qui peuvent être chargés de préparer des moyens d'espionnage aux avant-postes, et qui doivent aussi se garantir de ses effets.

Nous traiterons donc uniquement des espions de métier, qui appartiennent aux classes inférieures de la société et qui exigent une grande attention, car la plupart, pour doubler leur salaire, servent les deux armées.

Parmi ces individus, nous rangerons d'abord *les Contrebandiers*. Aucun métier ne fournit plus d'hommes à l'espionnage que la contrebande; ceux qui s'y livrent sont adroits et audacieux, souvent ce sont d'anciens militaires, et leurs facultés sont continuellement excitées par la soif du gain, et le besoin d'échapper aux douaniers qui les poursuivent; ils connaissent d'ailleurs, par nécessité, les moindres sentiers du pays où ils exercent leur industrie. L'Allemagne et l'Italie, divisées en un grand nombre de principautés indépendantes qui s'entourent presque toutes d'un cordon de douanes, renferment dans leur sein un grand nombre de contrebandiers, toujours prêts à servir sans scrupule les troupes qui y font la guerre. L'Espagne, dont les lois fiscales isolent plusieurs provinces les unes des autres, en renferme aussi un grand nombre, surtout dans le nord.

Après les contrebandiers de profession, nous citerons cette nation, qui, formant en Allemagne une population de 300,000 individus, se venge sur la société de la haine et du mépris qu'on y a pour elle; réduite dans plusieurs états à la condition la plus abjecte, par des lois inhumaines, on trouve beaucoup de ses membres disposés à servir l'étranger. Insensibles aux rebuts, habitués aux mauvais traitements, l'appât d'un salaire leur fait tout souffrir et tout entreprendre en faveur de l'armée qui se les attache; ils exercent surtout le métier de colporteur, ou de marchands de comestibles. Ils se glissent partout, et c'est même à leur industrie que l'armée française a dû la conservation de beaucoup de ses soldats dans la campagne de 1807, en Pologne.

Une armée, en se portant sur la frontière qu'elle doit défendre, ou qu'elle va franchir, est rarement embarrassée pour trouver de ces sortes d'espions. Il y a toujours, en effet, sur la limite des états, bon nombre de gens qui passent chaque jour d'un pays à l'autre sous différents prétextes vrais ou faux, tels que pour leur commerce, liens de parenté.... On est habitué à les voir, ils circulent librement et n'excitent aucuns soupçons; il est facile de prendre des renseignements sur eux près des autorités municipales et de choisir ceux qui veulent servir l'armée. On peut encore, dans d'autres circonstances, trouver ces diverses classes d'espions *par les sous-officiers et les soldats*. En effet, ces individus recherchent toujours les lieux occupés par les troupes, les uns pour y vendre du tabac, des objets de contrebande, et des menus effets à l'usage du soldat, les autres pour y acheter le produit de la maraude; on recommande aux sous-officiers de les surveiller et de les conduire à l'officier général ou supérieur qui en a besoin. Des militaires cantonnés peuvent encore obtenir d'utiles renseignements par leurs hôtes,

qui ayant des parents, des fermiers, dans les lieux occupés par l'ennemi, communiquent peut-être avec eux par quelque détour, et en reçoivent des denrées; on peut profiter de cette circonstance pour savoir ce qui se passe chez l'ennemi, et trouver parmi ces paysans des espions d'autant plus utiles qu'ils excitent moins la surveillance.

Il est aux avant-postes un moyen cruel, mais que la guerre autorise, d'avoir des nouvelles de l'ennemi, quand par d'autres voies on ne peut rien apprendre : c'est celui d'obliger un habitant, sous peine de piller sa maison et de mettre sa famille en prison, à passer chez l'ennemi, puis à venir rendre compte de ce qu'il a vu et appris. On doit, pour ne pas exposer inutilement un malheureux, chercher celui qui a des parents ou des amis dans le lieu où on l'envoie; il feint, en outre, d'avoir été maltraité et obligé de quitter ses foyers. Frédéric conseille de joindre à un espion de ce genre un homme entendu, parlant la langue du pays, qu'il fait passer pour son domestique, et dont on le rend responsable : c'est cet homme qui vient ensuite rendre compte de la mission. Frédéric, à qui ce moyen réussit, en donne encore un autre que nous avons vu employer avec succès dans diverses occasions : on sait que les soldats de deux armées se réunissent quelquefois aux avant-postes, où ils oublient un instant qu'ils se font la guerre, et boivent ensemble; c'est de ces moments d'épanchement qu'on peut tirer parti pour faire des questions adroites. Quand on réfléchit à tous les inconvénients qui naissent de ces pourparlers, inconvénients qui sont loin de se borner à l'espionnage, on devrait les proscrire sévèrement; mais c'est ce qui n'est pas facile quand rien n'anime les troupes les unes contre les autres, et surtout quand une guerre dure plusieurs campagnes. Ainsi, nous avons été témoins de pareils rapprochements entre les Français et les Espagnols,

entre les Français et les Anglais, en 1811 et 1813. Il faut alors chercher à utiliser ces réunions, qui ont lieu principalement quand les postes des deux partis sont fort près les uns des autres, et souffrent des privations communes.

Nous ne mettrons pas au rang des espions ces hommes qu'un dévouement généreux, et non un vil salaire, engage à se servir d'un déguisement, et à passer chez l'ennemi de leur pays, pour découvrir ses projets et les dévoiler au général chargé de le défendre. De pareils hommes sont rares, et leur action est singulièrement honorable ; ils seraient plus nombreux, si un injuste préjugé ne semblait les flétrir. Les Romains ignoraient ce préjugé ; on vit Sertorius se déguiser et passer dans le camp des Cimbres, près d'Aix en Provence, puis, après avoir observé leurs mouvements, venir en rendre compte à Marius, qui les défit complètement. Il paraît aussi que ce préjugé serait ignoré ou méprisé dans l'armée anglaise, d'après les ordres du jour que notre état-major faisait circuler en 1813 dans le camp de Bayonne, où l'on signalait à notre surveillance des officiers étrangers, qui circulaient parmi nous pour examiner nos moyens de défense.

Lorsqu'on est réduit à faire la guerre dans son propre pays, on doit espérer avec raison que les habitants de toutes les classes s'empresseront de dire ce qui se passe chez l'ennemi ; il y a sans doute du danger à le faire, mais cette conduite est honorable ; car un citoyen doit contribuer de tout son pouvoir à découvrir les projets nuisibles à son pays. C'est alors qu'on a la facilité de faire déguiser un militaire en simple habitant, sans exciter de soupçons, et les rapports d'un homme qui entend quelque chose au mouvement des troupes, mériteront plus de confiance que ceux d'un émissaire ordinaire.

Quand on entre dans un pays où règnent deux partis, on est presque toujours bien au courant de leurs mouvements, si l'on donne son appui à l'un des deux ; les individus qui le composent surveillent ceux de l'autre dans leurs moindres actions, et en rendent compte sans intérêt à leurs protecteurs. C'est ce qui nous est arrivé dans la campagne de 1823, en Espagne, quelquefois même dans les précédentes : aussi, le prince généralissime, qui avait reçu 800,000 fr. pour le service secret de son armée, en remit-il 500,000 au trésor public. Dans une guerre nationale, au contraire, on obtient difficilement des renseignements : c'est ainsi que l'espionnage, ordinairement si bien organisé dans nos armées, fut nul dans la campagne de Russie, et qu'en 1813, où l'Allemagne se soulevait contre nous, le métier d'espion devenant fort dangereux, nous avions beaucoup de peine à savoir ce qui se passait chez les alliés. Remarquons cependant que, dans ces cas même, on apprend quelquefois par des femmes ce que l'on a intérêt de savoir ; plus d'une surprise a manqué par elles, même dans les pays insurgés, parce que la passion qu'elles avaient conçue pour un militaire les engageait à tout révéler pour qu'il ne fût pas victime.

Nous avons parlé des espions doubles : ils sont dangereux sans doute, mais ils peuvent être fort utiles, parce qu'ils vont sans obstacle d'un camp à l'autre, et que, dès qu'on les connaît pour tels, on peut, sans qu'ils s'en doutent, leur faire porter de fausses nouvelles à l'ennemi. On cherche, au reste, à les gagner par un plus fort salaire ; puis, si l'on voit qu'ils ne rapportent rien d'intéressant, on ne balance pas à s'en défaire.

Il y a un art, pour interroger ces gens-là, qui consiste à leur faire des questions dont quelques-unes soient insignifiantes, afin de les détourner de penser qu'on a

quelque dessein; on les fait beaucoup parler pour s'assurer de leur intelligence; on paraît traiter avec distraction les affaires importantes, et, si l'on s'y arrête, c'est avec l'apparence de ne pas croire ce qu'ils disent, et de penser qu'ils exagèrent ou diminuent; on leur fait naître de fausses idées sur les projets qu'on peut avoir; on leur fait quelquefois de fausses confidences en leur recommandant le secret, qu'ils vont aller à coup sûr découvrir à l'ennemi. On ne doit jamais laisser séjourner dans un camp, ou dans un cantonnement, les émissaires dans lesquels on a même le plus de confiance, ni les laisser s'aboucher avec personne : ils doivent être inconnus les uns aux autres, et, pour ne pas les compromettre, on les désigne par un *nom de guerre* et jamais par le leur.

On doit exercer une surveillance sévère sur tous les individus non militaires d'un camp; les espions, pour y pénétrer, se déguisent souvent en mendiants, en marchands, en joueurs d'instruments...... Ils se présentent quelquefois, comme curieux, avec des habitants de toutes les classes, qu'on y admet sans défiance; ils vont partout, et adressent des questions, avec une simplicité trompeuse, aux soldats et aux officiers. Souvent les femmes galantes et les prostituées exercent encore ce métier, et excitent peu de soupçons; c'est surtout quand l'armée est campée, ou cantonnée pendant quelque temps, qu'elles ont la facilité de faire des liaisons et de servir l'ennemi. Que l'on prenne garde, dans les pays méridionaux, de se fier à la robe sacrée que portent certaines gens; une longue expérience a appris à tous ceux qui y ont fait la guerre qu'ils étaient fort dangereux; il est sage de chercher à se les attacher, tout en se défiant d'eux, et peut-être en obtiendra-t-on de bons avis. Les officiers doivent donc faire surveiller les habitants qui paraissent rechercher les militaires, recommander à leurs subordonnés de se défier des ques-

tions qu'on pourrait leur adresser, et d'arrêter eux-mêmes quiconque leur paraîtrait suspect d'espionnage, sans égard à l'habit dont il serait revêtu. Ils n'oublieront pas aussi qu'il est bon d'être attentif à la conduite des cantiniers; ces gens-là entendent les discours des soldats, ils savent tout ce qui se prépare dans un camp, l'ennemi peut les avoir gagnés par l'entremise de quelque habitant, et tout ce qu'on espérait cacher sera découvert. Il en est de même de ces employés subalternes des vivres et des fourrages, pris sans choix au moment d'une guerre, et renvoyés à la paix; ils connaissent les états de situation des corps, et leur position les rend plus que d'autres accessibles à la séduction.

Dans un camp où règne une police convenable, il y a une place assignée qui sert de marché, et aucun individu ne doit circuler dans les baraques ou les bivouacs pour y vendre aux troupes. La gendarmerie surveille ce qui se passe, et ne permet à aucun cantinier ou marchand de profession de s'établir dans le camp sans la permission du chef d'état-major de l'armée ou du corps d'armée; on l'expulse ou on l'arrête à la moindre infraction qui pourrait exposer la sûreté générale.

DES DÉSERTEURS.

Après avoir parlé des espions, il est naturel de dire un mot du parti qu'on doit tirer des déserteurs, puisqu'ils ne manquent pas de donner sur l'ennemi tous les renseignements qui peuvent leur valoir une réception favorable.

On ne doit ajouter foi qu'avec circonspection aux rap-

ports des déserteurs, car ces misérables mentent souvent, pour flatter le parti auquel ils passent, et exagèrent la mauvaise situation où peut se trouver celui qu'ils ont quitté. Il faut donc en interroger plusieurs, mais séparément, et avec adresse. On les fait garder avec soin, on les empêche de communiquer avec qui que ce soit; puis on leur fait quitter promptement l'armée sous escorte, parce qu'il arrive quelquefois que l'ennemi, ne sachant comment avoir des nouvelles, fait déserter un homme, qui s'échappe ensuite, et vient lui en rapporter.

On demande d'abord à un déserteur la cause de sa désertion, et, si cette cause est la même pour un assez grand nombre de ces transfuges, on en tirera des conséquences certaines; on apprend ensuite comment il a pu tromper la vigilance des postes, et, d'après sa réponse, on pourra tenter ou non l'enlèvement de celui qu'il a su éviter, ou dont il a déserté. On le questionne encore sur le numéro ou le nom de son régiment, sur sa force, ses recrues, ses remontes; où est-il campé, cantonné, à quelle brigade et division appartient-il? Comment se fait le service? les vivres sont-ils abondants? Y a-t-il beaucoup de malades? Quels sont les bruits qui circulent? Quelquefois encore, d'après le projet qu'on médite, quel est le caractère et la conduite des officiers supérieurs de son régiment?

Si la désertion a lieu d'un corps en marche, on demande : la force présumée de la colonne, la direction qu'elle suivait, l'espèce de troupes qui la composaient, le nom du général qui la commandait.

Travaille-t-on à des retranchements? Répare-t-on des chemins; les élargit-on? Fait-on des magasins de vivres, et sur quels points?

Il est, au reste, beaucoup d'autres questions à adresser à des déserteurs, suivant l'arme dans laquelle ils

servent; on écrit leurs réponses, et on les envoie cachetées à l'officier dont on reçoit des ordres. Il est ordinairement défendu de questionner les déserteurs aux avant-postes; on doit les faire partir sur-le-champ pour le quartier du général qui commande les troupes qui les reçoivent, et c'est son chef d'état-major, ou lui-même, qui les interroge. On évite, par cette mesure, cette quantité de bruits, souvent absurdes et dangereux, qui circulent dans une armée, où la police se fait mal; cependant, comme il est beaucoup de circonstances où un officier de cavalerie tirera des réponses d'un déserteur, des connaissances qu'il faut appliquer sur-le-champ, il est bon qu'il sache l'interroger.

Les voyageurs peuvent quelquefois aussi donner d'utiles renseignements; on ne manque donc jamais de les arrêter, et quoiqu'il soit probable que l'ennemi ne les eut pas laissé passer, s'il eut fait quelque mouvement important, on peut cependant en tirer des lumières qu'on ne doit pas négliger. Un voyageur peut dire s'il a vu beaucoup de troupes dans les villes et villages qu'il a traversés; si les chemins sont bons, si l'on fortifie quelque point, si les vivres sont chers, si l'ennemi en fait des magasins, s'il se fortifie quelque part; on prie le voyageur de donner les gazettes qu'il peut avoir; on fait même la visite de sa voiture et de ses effets, et tout cela, tantôt avec politesse, tantôt avec des menaces, selon les circonstances.

Nous avons donné le mode de recrutement des principales puissances, contre lesquelles nous pouvions être en guerre, et il est facile, en y réfléchissant, de savoir quelles sont celles dont les armées doivent offrir le plus de prise à la désertion. Ce crime est devenu infiniment moins commun depuis qu'on a appelé, dans presque tous les états, tous les citoyens à porter les armes, et qu'on a cessé de concentrer, dans une seule classe, les pré-

rogatives de l'avancement. Cependant il y a toujours des causes, telles que le manque de vivres, celui de solde, l'ennui et les fatigues d'une longue guerre, qui engageront de lâches soldats à quitter leurs drapeaux pour passer sous ceux de l'ennemi.

L'armée anglaise, quoique bien traitée et bien soldée, a cependant plus de déserteurs, en proportion, que les autres, aux moindres privations qu'elle éprouve; c'est qu'elle se recrute de prolétaires et d'étrangers; que le soldat a peu ou point d'avancement à espérer, et surtout parce que l'Anglais aime ses aises, et souffre les privations avec peine.

Le royaume de Belgique, composé de pays qui, pendant trois cents ans, ont été rivaux et ennemis, et dont ni la religion, ni la langue, ne sont les mêmes, doit avoir beaucoup de déserteurs dans une guerre contre la France, et cela d'autant plus qu'on parle notre langue dans une partie de ses provinces.

La Prusse et l'Autriche, malgré la conscription établie dans leurs états, ne doivent pas en avoir un moindre nombre, parce qu'aucune partie n'est homogène dans leurs vastes territoires; le Polonais, le Saxon, les habitants de la rive gauche du Rhin, ceux de la Westphalie, réunis à la monarchie prussienne, par suite des derniers traités, n'ont pas les mêmes motifs pour lui être attachés que ceux de ses anciennes provinces. Les Polonais, les Italiens et les Vénitiens, devenus sujets de l'Autriche, et dont le caractère ressemble si peu à celui des Allemands, doivent, par les mêmes motifs, donner des exemples fréquents de désertion. Ces deux puissances composant d'ailleurs leurs régiments d'hommes des mêmes provinces, doivent s'attendre, après un revers, à ce que les soldats qu'on y aura levés retourneront dans leurs familles, pour les aider à supporter les maux de l'invasion, et nous avons, à cet égard, l'expérience des guerres passées.

La France, au contraire, est loin d'avoir à redouter de pareils inconvénients dans une armée devenue nationale, où le simple soldat peut prétendre à tous les grades, et possède souvent quelque bien qui l'attache au sol de son pays. Si, dans les dernières guerres, nous avons vu quelquefois la désertion de nos troupes à l'ennemi, c'était presque toujours des soldats qui n'avaient de français que le nom qui s'en rendaient coupables, leur langue et leur origine étaient étrangères ; on aura encore, dans certains cas, des désertions à l'intérieur, mais on n'aura plus l'affreux scandale qu'a donné la guerre de sept ans, où notre armée perdit 50,000 hommes, par la désertion à l'ennemi, dans les trois premières campagnes, et en perdit 6,000, quinze jours après l'ouverture de celle de 1761.

OUVRAGES A CONSULTER.

Il faut chercher, dans beaucoup d'ouvrages, les détails contenus dans cette leçon, et il en est quelques-uns qu'on n'y trouvera pas. LE MÉMORIAL TOPOGRAPHIQUE, publié par le dépôt de la guerre, donnera des notions sur les cartes. L'INSTRUCTION DE FRÉDÉRIC A SES GÉNÉRAUX, mais surtout LE MANUEL DU SERVICE DES ÉTATS-MAJORS, par le général Thiébault, en donneront de satisfaisants sur l'espionnage. LES MÉMOIRES DU DUC DE ROVIGO, qui peuvent, sous plusieurs rapports, intéresser un militaire, renferment aussi quelques renseignements sur celui que peuvent exercer les classes élevées de la société. Il semble néanmoins qu'aucun écrivain n'ait osé traiter à fond cette partie honteuse de l'art militaire, ni exposer au public les moyens de corruption qu'il faut multiplier autour de soi, pour n'être pas victime des desseins de l'ennemi.

La connaissance des divers sujets, traités dans la leçon suivante, est indispensable aux officiers qui veulent entendre le mécanisme des mouvements d'une armée. Elle est d'ailleurs le complément naturel de la tactique des trois armes dont nous avons parlé, puisqu'on y voit leur combinaison; elle peut enfin servir d'introduction à la lecture des ouvrages où l'on traite des grandes opérations d'une manière spéciale; ouvrages souvent difficiles à comprendre par les lecteurs peu familiarisés avec les mouvements de troupes, et le sens de certaines expressions.

DE L'ORGANISATION DES ARMÉES

EN CAMPAGNE,

DES MARCHES ET DES BATAILLES.

DE L'ORGANISATION DES ARMÉES EN CAMPAGNE.

Les troupes destinées à former une armée sont dirigées des garnisons de l'intérieur sur la frontière, et, dans les circonstances pressantes, on dispose, sur les routes, des relais de voitures mises en réquisition dans les communes voisines, et l'on transporte l'infanterie avec une grande célérité.

Un maréchal, ou un lieutenant-général, prend le commandement des troupes ainsi réunies, et leur donne une *organisation pour la guerre*, quand elle n'a pas encore eu lieu par les soins du ministre.

Un officier général, désigné, en France, sous le nom de chef de l'état-major de l'armée, et, dans les troupes du nord, sous celui de quartier-maître général, est adjoint au général en chef, et lui ôte une partie du poids du commandement, en se chargeant des immenses détails qui y sont attachés. Il transmet tous les ordres de ce général, et peut même en donner en son nom, auxquels on doit obéissance ; il reçoit les rapports des généraux,

ainsi que les états de situation des corps, et il en surveille l'administration; il prépare la marche des troupes en prenant lui-même, ou faisant prendre, par ses officiers, et par tous les moyens possibles, des renseignements sur l'ennemi, sur les localités à occuper et les ressources qu'elles présentent sous tous les rapports; ses buraux sont organisés de manière que chaque branche importante du service a le sien, et tous sont dirigés par des officiers du corps d'état-major.

Les chefs des services de l'intendance, des vivres et fourrages, des hôpitaux, de la poste aux lettres, du trésor, le grand prévôt (officier de gendarmerie), et des ingénieurs géographes, font partie de l'état-major de l'armée, et se tiennent au quartier-général, d'où ils reçoivent des ordres qu'ils transmettent à leur tour aux employés répartis dans les divisions.

L'artillerie et le génie ont chacun leur état-major particulier, qui dirige le personnel de ces deux armes, ainsi que le détail des travaux et des mouvements des parcs; mais les ordres généraux, relatifs à ceux-ci, partent de l'état-major général; les commandants des batteries et des compagnies de sapeurs en reçoivent en outre des généraux qui commandent les divisions auxquelles ils sont attachés.

Toutes les armées, en entrant en campagne, sont organisées en brigades, divisions, et souvent aussi en corps d'armée. Cette organisation est même permanente en Prusse et en Russie, et, à côté de quelques inconvénients inévitables, elle presente à ces puissances l'avantage de pouvoir mobiliser promptement leurs armées, parce que les troupes sont constamment sous les ordres des généraux qui doivent les conduire en campagne, et qu'elles sont munies de tout ce qui est nécessaire à la guerre. La sécurité extérieure de ces deux pays est donc plus assurée; ils peuvent repousser plus prompte-

ment une invasion, et sont plutôt en mesure d'en opérer, que leurs voisins.

Deux régiments au moins d'infanterie ou de cavalerie, forment une brigade, et un maréchal de camp la commande; deux brigades au moins forment une division, elle est commandée par un lieutenant-général. Chaque division a un état-major proportionné à sa force, et dirigé par un officier supérieur, qui remplit, envers ses troupes, les mêmes fonctions que le chef de l'état-major général remplit envers l'armée.

On évite ordinairement de composer les divisions d'un même nombre de bataillons ou d'escadrons; car l'ennemi connaîtrait, par une seule, la force de toutes les autres, inconvénient de l'organisation des armées russes et prussiennes. Il est d'ailleurs utile d'avoir des divisions de force inégale, parce que le général en chef en donnera le commandement à des officiers de confiance, qu'il détachera pour des opérations importantes qui exigeraient le concours de deux faibles divisions. Quelques généraux désirent encore que celles-ci soient composées de trois brigades, parce que, dès qu'elles combattront isolées, elles pourront avoir deux unités en ligne, et une en réserve, tandis que, dans l'organisation à deux brigades, il n'y aurait qu'une fraction en réserve, ce qui serait vicieux.

Il est important de ne pas changer légèrement, pendant le cours d'une guerre, l'organisation une fois établie, car l'habitude de combattre ensemble, de se voir et de s'aider dans toutes les circonstances, fait naître entre les corps qui composent les fractions d'une armée, une confiance et des relations qui contribuent puissamment à leurs succès. Les généraux connaissent parfaitement leurs troupes, et sont à leur tour appréciés par elles. C'est à ces causes réunies que l'on doit sans doute une partie de nos succès dans les campagnes de

1805, 1806 et 1807; car les généraux s'y trouvaient à la tête de ces mêmes troupes qu'ils commandaient, les années précédentes, dans les camps établis sur nos côtes.

On attache à chaque division :

1° Une ou plusieurs batteries d'artillerie. On y compte en général au moins deux bouches à feu, par mille hommes de troupes, sur un champ de bataille, outre un certain nombre en réserve dans les parcs.

2° Une ou plusieurs compagnies du génie, et de plus un capitaine de l'état-major de cette arme, dans les divisions d'infanterie seulement ; les compagnies du génie sont armées, non seulement comme l'artillerie, mais chaque soldat porte en bandoulière, et dans un étui, un outil à remuer la terre, et un cheval ou mulet de bât est chargé des instruments nécessaires pour creuser une mine.

3° Une brigade de gendarmerie.

4° Un sous-intendant, avec des employés des vivres et des fourrages.

5° Des chirurgiens d'ambulance.

Dans les premières campagnes de la révolution, la cavalerie française était disséminée dans les divisions d'infanterie, tantôt par brigades, quelquefois même par régiments, et il en était à peu près ainsi chez les autres puissances belligérantes. Ce mélange avait des avantages incontestables : la division pouvait, comme la légion romaine, se garder facilement, pousser des éclaireurs au loin, occuper rapidement une position, combattre sur tous les terrains, donner un résultat à ses succès et faire une retraite avec moins de perte, puisqu'un seul général faisait concourir toutes les armes au même but. Ces avantages étaient surtout sensibles quand une division combattait isolée, circonstance fréquente dans les pays coupés et accidentés. Cependant la cavalerie, ainsi dispersée, n'étant en force nulle part, ne

pouvait obtenir que de médiocres succès ; il fallait, dans une poursuite, la tirer rapidement des divisions pour la réunir à l'avant-garde, quand l'ennemi en opposait une supérieure, et il en résultait des retards; les inconvénients étaient plus graves encore dans une retraite. La cavalerie, obligée de suivre le pas de l'infanterie, se conservait moins. On commença donc, en 1796, aux armées du Rhin et d'Italie, à en réunir plusieurs régiments qui formèrent un corps particulier appelé division de réserve; mais, en 1800, Bonaparte, en organisant l'armée d'Italie, n'attacha pas de cavalerie à l'infanterie, il l'organisa en plusieurs divisions qu'il réunit sous un seul chef; il continua à suivre ce système dans toutes ses guerres, et ces divisions réunies s'appelèrent *réserve de cavalerie.* Des généraux des deux armes ont émis le vœu que quelques escadrons de cavalerie légère entrassent dorénavant dans la composition des divisions d'infanterie, ce qui leur épargnerait beaucoup de pertes et de fatigues, et n'affaiblirait pas sensiblement celles de cavalerie. Ces dernières sont ordinairement composées de corps de même arme : néanmoins, dans la campagne de Prusse, nos cuirassiers avaient de la cavalerie légère dans leurs divisions ; organisation avantageuse pour donner de grands résultats à une charge, et quand une division agit isolée.

La réunion de plusieurs divisions sous un même chef, se nomme *corps d'armée;* ces corps ont un état-major particulier et des parcs ; on les organise comme une armée particulière; ils sont commandés en France par un maréchal ou un lieutenant général. Nous avons vu des corps d'armée composés uniquement de cavalerie ; peut-être en verrons-nous encore, car les hommes se meuvent long-temps dans le cercle des mêmes erreurs ; mais ces corps sont trop difficiles à mouvoir, à faire subsister, le terrain manque pour les faire combattre,

l'à-propos des charges est manqué......, les hommes et les chevaux s'y ruinent, ces corps s'usent d'eux-mêmes.

La plupart des puissances étrangères ont adopté successivement l'organisation des armées françaises; mais le grade inconnu chez nous, celui de *général de l'infanterie* ou *de la cavalerie*, intermédiaire entre ceux de maréchal et de lieutenant-général, leur permet de faire commander leurs corps d'armée d'une manière plus avantageuse à la subordination, toujours difficile à établir entre officiers du même grade.

C'est ainsi qu'on organise les armées dont le plan d'opérations est étendu; le pouvoir y est plus concentré, puisque les grands commandements sont dans un plus petit nombre de mains; les corps d'armée sont assez forts pour être chargés d'opérations particulières; et du quartier général comme centre, partent les ordres qui dirigent tous les corps vers un but commun. Ces grandes armées ne sont cependant bien commandées que par le souverain en personne, ou par un prince de son sang, dont la position élevée et *durable* commande l'obéissance et anéantit les rivalités.

Une armée de force médiocre s'organise en aile droite, centre, aile gauche et réserve; la cavalerie est ou réunie ou répartie entre ces grandes fractions qui, pendant les dernières guerres, se nommaient *lieutenances générales*, dénomination convenable qui fait regretter que le titre de général de division n'ait pas été conservé; car on ne sait comment désigner, en France, l'officier-général qui, sans être maréchal de France, commande une de ces fractions. C'est cette organisation qu'adopta Moreau, en 1796, pour l'armée du Rhin, et Bonaparte, en 1797, pour celle d'Italie; elle a été suivie depuis dans plusieurs autres campagnes. Remarquons qu'elle ne serait pas nécessaire pour une armée peu nombreuse, de 30,000 hommes par exemple, parce que

le général en chef peut surveiller les mouvements de ses divisions, et leur faire parvenir promptement ses ordres; mais, dans une armée plus nombreuse, il est utile que deux ou trois divisions soient réunies sous un général d'un rang supérieur, qui puisse les faire concourir au but commun d'après le plan du général en chef, et sans attendre ses ordres. C'est ce qui est essentiel dans les batailles et les retraites, où une division maltraitée a souvent besoin du secours de ses voisines, qui, pouvant le lui refuser sous divers prétextes, feraient manquer une opération.

On a souvent réuni les compagnies d'élite de l'infanterie d'une armée, pour en faire un corps séparé. Les Autrichiens ont même ce système en temps de paix; les Prussiens, chez lesquels il était autrefois en faveur, l'ont abandonné; ses inconvénients sont graves en effet, il tend à faire perdre leur moral aux régiments que l'on prive des soldats dont l'exemple animait les autres, elle les rend numériquement plus faibles, et, si l'on expose davantage ces compagnies d'élite, elles épuisent les corps de leurs meilleurs sujets, puisqu'elles se renouvellent plus souvent.

Les munitions et attirails de guerre sont rassemblés dans les places de la frontière d'où l'armée doit partir. Il en est d'autres dépôts, établis plus en arrière, qui doivent lui servir en cas de revers, ou à mesure que les premiers s'épuisent. Elle en traîne à sa suite sur des voitures de l'état, ou sur celles qu'on met en réquisition dans le pays ennemi. Une armée a donc des parcs d'artillerie de siége et de campagne, et des équipages de ponts, commandés par des officiers et conduits par des troupes d'artillerie (chez quelques puissances, les pontonniers forment un corps particulier ou dépendent du génie militaire). Elle a des parcs d'outils tranchants et à creuser la terre, commandés par

des officiers, et conduits par des troupes du génie. Elle a des caissons pour les vivres et les médicaments, et des fourgons pour transporter les blessés. On organise encore, pour faire la guerre dans les pays montueux du midi, des brigades de mulets de bât pour servir à ces mêmes transports, qui tous sont dirigés par les intendants militaires, et conduits par les soldats du train des équipages.

Quand une armée a reçu son organisation définitive, quand ses parcs sont approvisionnés et attelés, que le service des vivres et celui des hôpitaux, ainsi que les moyens de transport sont assurés, *elle est prête à entrer en campagne.* Ajoutons que le soldat d'infanterie doit avoir deux paires de souliers dans son sac; celui de cavalerie, un ferrage de rechange, et que les régiments de cette arme doivent être suivis d'une forge. Si l'on ne tient pas la main à cette mesure, quantité d'hommes resteront en arrière, beaucoup de chevaux seront hors de service, après quelques jours de marche. C'est ainsi qu'au rapport du général Thiébault, 2,000 dragons et chasseurs, partis de Bayonne le 1er novembre 1807, ne présentaient plus que 600 hommes en état de combattre au 1er décembre suivant, jour de leur arrivée à Lisbonne.

Définitions.

Les divers obstacles d'où part une armée pour se porter dans le pays ennemi, tels que les places fortes, où sont ses approvisionnements, un fleuve, une chaîne de montagnes, qui lui offrent des appuis en cas de revers, et de bonnes positions à défendre, se nomment sa *base d'opérations.* Ces mêmes obstacles, si l'armée,

au lieu d'envahir, se tient sur la défensive, se nomment *une ligne de défense*.

Si l'on suppose, par exemple, une guerre avec l'Autriche, l'armée française, qui opérera sur le Danube, aura Strasbourg, et même Neufbrisack, pour base d'opérations, et, si elle est repoussée, le cours du Rhin, derrière lequel se trouvent ces deux Places, lui servira de ligne de défense.

Une armée ne peut, sans imprudence, s'enfoncer dans le pays ennemi, ni s'éloigner de sa base d'opérations, sans se créer de nouveaux appuis. On choisit, à cet effet, derrière une rivière, une masse de forêts, ou derrière une chaîne de montagnes, une ou plusieurs places fortes dont on s'empare, ou même des villes ouvertes que l'on retranche; on y forme des magasins de toutes espèces, on y construit des fours, s'il est nécessaire; on y établit des forges pour les réparations de l'artillerie; on arme de doubles têtes de pont les passages sur les rivières, on fortifie les défilés. L'armée se réunit, se réorganise même sur ces points, en cas de revers, et peut ensuite reprendre l'offensive, tandis que si elle se retirait jusqu'à sa première base d'opérations, elle perdrait tout le territoire conquis, et serait peut-être détruite pendant le trajet. L'armée française, dans sa retraite de Moskow jusqu'à la Vistule, en offre un triste exemple; sa retraite de Dresde, aux bords du Rhin, en présente un autre. Elle n'avait, dans ces deux circonstances, ni places fortifiées, ni têtes de pont sur ces longues lignes d'opérations; Napoléon y manqua, *malgré ses assertions*, aux règles de prudence qu'il avait si bien suivies dans ses campagnes précédentes : en effet, Ulm sur le Danube, et Augsbourg sur le Lech, toutes deux au débouché des Montagnes-Noires, Braunau et Passau sur l'Inn, assuraient nos opérations contre l'Autriche en 1805 et 1809. Dans l'invasion de la

Prusse, en 1806, Wurtzbourg, Forcheim et Cronach nous donnaient une base sur le versant méridional des montagnes de la Thuringe; puis Magdebourg et Wittemberg nous en offraient une nouvelle sur l'Elbe, avec de bons débouchés pour nous porter sur l'Oder.

On se forme aussi de nouvelles lignes de défense, à mesure qu'on se retire dans son propre pays. Si, par exemple, notre armée devait évacuer les bords du Rhin, elle pourrait prendre en arrière, sûr les sommités des Vosges, des positions qui couvriraient la Lorraine, et que soutiendraient les forts de Bitche, de la Petite-Pierre, Phalsbourg et Béfort. Elle trouverait successivement d'autres positions derrière la Moselle et la Meuse, avec les places de Metz, Toul et Verdun.

La direction que suit une armée envahissante, pour arriver au but où tendent ses efforts, se nomme sa *ligne d'opérations*. Une armée est quelquefois obligée, dans le cours d'une campagne, de changer sa ligne d'opérations primitive, et d'en prendre une nouvelle, parce que les mouvements de l'ennemi qui se retire ou qui prend l'offensive, ne se font plus dans la même direction. On voit donc qu'un plan de campagne ne peut, ainsi qu'on le croit communément, embrasser toutes les opérations. En effet, les moyens d'exécution du plan adopté reposent évidemment sur la destruction ou la dispersion des forces ennemies; c'est donc sur elles qu'il faut d'abord se diriger; or, quoiqu'on puisse, d'après l'expérience des guerres passées, la configuration des frontières, et les intérêts politiques, calculer assez exactement quelques-uns des mouvements de l'armée adverse, on sent qu'on ne peut les prévoir tous, et que le plan de campagne ne peut guères aller au-delà des premières opérations.

Il faut observer aussi que plus une ligne d'opérations est longue, moins elle est avantageuse, puisqu'on s'é-

loigne davantage de ses ressources; il faut plus de temps pour faire arriver les convois et les renforts; les opérations peuvent donc souvent languir, et les suites d'un revers sont plus graves.

Ce serait une erreur de croire que deux armées, prenant chacune une ligne d'opérations différente pour se rendre au même point, dussent avoir des succès assurés contre une seule, qu'elles croiraient envelopper par ce mouvement. Il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, que chacune d'elles fût plus forte que l'armée sur la défensive, ou qu'elles pussent réunir leurs efforts contre elle; si non cette armée, se plaçant dans l'intervalle qui les sépare, pourrait, en se portant sur la plus rapprochée, l'accabler de sa supériorité, puis, se retournant sur la seconde, lui faire éprouver le même sort; c'est ce que les écrivains militaires appellent *occuper une ligne intérieure contre deux extérieures*. Cette manœuvre, qui a réussi à plusieurs généraux, a été souvent employée par Napoléon; c'est à elle qu'il dut ses succès en 1814, malgré l'immense supériorité des Alliés. Il s'établit entre la Marne et la Seine, et battit successivement l'armée de Silésie, et la grande armée austro-russe, qui, manœuvrant séparément sur ces deux rivières, avaient encore eu l'imprudence de se morceler en plusieurs détachements et de s'éloigner assez l'une de l'autre pour ne pouvoir se secourir à temps.

La direction que suit une armée en rétrogradant pour se rendre au point où elle veut s'arrêter, se nomme *sa ligne de retraite*. Souvent, pour arrêter l'ennemi, et se faciliter la réoccupation du pays qu'elle abandonne, elle laisse des garnisons dans les places, ce qui est presque toujours une faute grave, surtout en pays étranger. Des exemples anciens et récents prouvent que les troupes ainsi abandonnées eussent été plus utiles à l'armée active, déjà affaiblie par ses revers, et dont ces gar-

nisons diminuent encore les forces. Ainsi nous avons vu les places de Dantzig, de Hambourg, de Sagonte, de Tortose, et beaucoup d'autres, occupées par de nombreuses garnisons, tandis qu'on manquait de soldats pour défendre les hauteurs de Montmartre.

Une ligne de communications est la route par où se dirige la correspondance d'une armée, ses convois, ses recrues. Une rivière pouvant, sous quelques rapports, être plus commode qu'une route, sert souvent au même usage; ainsi l'Elbe et le Danube nous ont été utiles dans plusieurs campagnes pour le transport de nos munitions de guerre et de bouche, et l'évacuation de nos hôpitaux. Cette ligne est ordinairement la même que celle d'opérations; elle commence où celle-ci se termine; quelquefois cependant il n'en est pas ainsi : par exemple, quand, pour marcher sur la Prusse, en 1806, nous partîmes de Bamberg et de Cobourg, notre ligne d'opérations passait par Strasbourg, Stuttgard, Cronach et la vallée de la Saale; mais après la bataille d'Iéna et la prise d'Erfurth, elle passa de Mayence par Francfort, Eisenach et Gotha, et devint ainsi beaucoup plus courte.

On sent que plus une ligne de communications est longue, plus elle est difficile à garder, et plus il faut disséminer les troupes pour y parvenir; on y met en général celles de nouvelles levées, afin de ne pas trop affaiblir l'armée par des détachements, elles la rejoignent à mesure des besoins, et sont successivement remplacées par d'autres venant de l'intérieur.

La conservation d'une ligne de communications est devenue d'une importance majeure dans les guerres modernes; une armée serait souvent fort embarrassée, si l'ennemi s'en emparait. César pouvait, sans inquiétude, faire la guerre dans la Belgique, quoiqu'éloigné de plus de 200 lieues de l'Italie, parce que ses légions combat-

taient principalement à l'arme blanche, et que les traits qu'elles lançaient pouvaient se fabriquer aisément partout : Turenne pouvait, sans beaucoup s'inquiéter de ses communications, faire, en 1646 et 1648, des marches rapides et hardies sur le Bas-Rhin, joindre avec sa petite armée les Suédois dans la Hesse, et de là se porter sur le Danube, parce qu'une partie de son infanterie était armée de piques, que le feu des mousquetaires était peu vif, qu'il avait peu d'artillerie, et qu'alors la cavalerie était en plus grande proportion que de nos jours; mais la consommation de munitions des armées modernes est immense par l'emploi continuel des tirailleurs, et la quantité de bouches à feu qu'elles traînent après elles; il faut donc en tirer sans cesse des dépôts; il faut d'ailleurs des hôpitaux, des magasins, des ateliers de réparations pour le matériel......, c'est sur les lignes de communications qu'on les établit; on ne peut donc changer facilement celles-ci, ni les perdre avec indifférence, et, si l'ennemi se porte sur elles avec de grandes forces, on n'a souvent d'autres ressources que de se retirer sur les bases d'opérations secondaires qu'on s'est créées.

Un point stratégique *est une localité quelquefois assez étendue, dont la possession peut donner d'éminents avantages à une armée, soit immédiatement sur l'armée ennemie, soit en général sur l'état auquel on fait la guerre.* Ainsi, dans une guerre offensive, les divers points d'une base ou d'une ligne d'opérations sont *stratégiques*, quand l'armée, en les occupant, a la facilité de se porter sur les communications de son adversaire, tout en conservant les siennes. Dans la guerre défensive, les points stratégiques peuvent être encore les mêmes, mais ils doivent de plus protéger le pays en arrière, et ne pas permettre à l'ennemi de les dépasser impunément.

D'après cet exposé, il est évident qu'une armée attaquante doit, tout en occupant des points stratégiques, chercher à s'emparer de ceux de son adversaire. Elle manœuvrera donc tantôt contre une des ailes de celui-ci, pour *tourner* les positions qu'il occupe et gagner ses communications, ou pour le rejeter sur un obstacle tel que la mer, un fleuve, des ravins..... où il trouvera sa perte. Tantôt elle se portera en masse contre le centre de ces positions, si elles sont trop étendues, l'enfoncera, et, se retournant contre les ailes, les battra ensuite à leur tour.

Un point tactique est, dans la défensive, *une position avantageuse à occuper sur une ligne de défense ou de retraite,* et elle serait peu utile si elle ne se trouvait aussi sur une localité stratégique. Dans l'offensive, on entend par cette expression *le point sur lequel il faut faire effort pour obtenir un succès plus facile contre les troupes que l'on combat,* quel que soit leur nombre ; les divisions d'une armée chargée de diverses attaques peuvent donc avoir devant elles chacune un point tactique, dont il faut qu'elles s'emparent pour être victorieuses sans trop de perte, tandis qu'il n'y a qu'un point stratégique, dont l'occupation donnera à l'armée entière un succès complet. Si donc son général n'avait pas la tête stratégique, elle pourrait sans doute avoir des succès par les combinaisons seules de la tactique; mais ils auraient peu de résultats : de là tant de victoires inutiles, et tant de guerres qui traînent en longueur.

On peut, à l'inspection d'une carte, reconnaître les principaux points stratégiques d'un pays, en partant d'une base ou d'une ligne d'opérations donnée; ils sont au confluent de deux rivières navigables, au nœud de plusieurs grandes routes, au débouché de plusieurs vallées importantes. Ainsi Lyon, au confluent du Rhône et de la Saone ; nœud des routes de Paris en Suisse, en Italie et en Provence ;

Lyon, ville de commerce considérable, et offrant une bonne position militaire, est un point stratégique de première importance contre le roi de Sardaigne, et même contre les Autrichiens qui déboucheraient par le Simplon.

Pampelune, place forte et commerçante, au débouché des vallées de Roncevaux et de Bastan; au nœud des routes de Biscaye par Tolosa, de l'Aragon et de la Castille par Tudela, Alfaro et Estella, est encore un point stratégique, que doit occuper une armée espagnole contre une invasion des Français.

Il y a donc des points stratégiques permanents; *ce sont aussi des points géographiques.* Il y en a d'autres qui ne sont tels, qu'à cause de la position occupée par l'ennemi, et qui, en eux-mêmes, n'ont aucune importance.

Il est évident que les capitales des États sont des points stratégiques permanents, puisque leur possession offre de très-grands avantages, sous tous les rapports.

Nous avons dit ailleurs que les troupes ne portaient plus de tentes; les Anglais seuls les ont conservées par des motifs, tirés sans doute de la composition de leurs armées, et surtout de la nature de leurs guerres. La mobilité des armées est devenue plus grande depuis la suppression des tentes, et les mouvements dérobés sont plus faciles. La reconnaissance des positions ennemies qui, autrefois, se faisait aisément, parce que les lignes de tentes les dessinaient à l'œil de l'observateur, se fait maintenant avec plus de peine. Le bivouac, quoique fort mal sain pendant la pluie, ne l'est pas, en général, autant qu'on le croit; le soldat s'y endort, les pieds au feu dont la chaleur sèche la terre, chose impossible dans une tente où le froid se fait vivement sentir, et où les hommes, rassemblés dans un si petit espace, corrompent bientôt l'air qu'ils respirent.

Les troupes ne bivouaquent cependant qu'à défaut d'habitations, ou quand elles sont en présence; on les cantonne, autant que possible; les troupes, chargées de la

sûreté de l'armée, restent seules au bivouac, elles s'y font des abris contre le vent et la pluie, avec de la paille, du feuillage et souvent avec des matériaux qu'elles enlèvent des maisons voisines.

Quand les circonstance nous ont obligé à tenir pendant quelque temps beaucoup de troupes rassemblées sur des positions où l'on ne pouvait les cantonner, nous les avons établies dans des baraques en bois, comme au camp de Boulogne, et, plus tard, dans nos quartiers d'hiver sur la Passarge pendant la campagne de Pologne; où nous avons fait des baraques en clayonnage et couvertes avec de la fougère, comme dans nos camps des Pyrénées, pendant la campagne de 1813. Nous avons cependant encore des milliers de tentes dans nos magasins, et nous avons campé sous elles devant Pampelune et Saint-Sébastien, pendant le blocus de ces deux places en 1823 ; nous avons ainsi ménagé le pays, qui ne présentait pas d'ailleurs assez de ressources pour cantonner ; mais observons, en passant, que ces tentes n'ont pas empêché les maladies les plus fâcheuses d'assaillir nos troupes, quoique rien ne leur manquât.

DES MARCHES.

Un jour de marche, ou simplement une marche, est de six à huit lieues environ. Cette longueur est calculée sur le temps nécessaire au soldat pour se reposer, préparer ses aliments, soigner son cheval et ses armes, réparer les diverses parties de son équipement. Une marche de huit lieues, pour l'infanterie, est déjà forte, car elle suppose environ dix heures employées à la faire, même en terrain uni, à cause des haltes indispensables pour faire rafraîchir et reposer les hommes. La nature des opérations militaires ne permet cependant pas de toujours borner les marches,

même à huit lieues; elles sont souvent de dix lieues, et quelquefois plus, ce qui devient pénible, et, si elles durent quelques jours, beaucoup d'hommes et de chevaux ne pouvant les soutenir, restent en arrière et tombent malades.

On partage, autant que possible, les longues marches en deux parties; on fait faire la soupe au soldat pendant la première, et on fait repaître les chevaux, ce qui réunit les traîneurs, et donne la force de faire facilement la seconde qui peut être suivie d'un engagement avec l'ennemi. On séjourne d'ailleurs, autant que les opérations le permettent; mesure utile, indispensable même dans certains pays difficiles, pour conserver les troupes et le matériel. On remarquera qu'une marche en avant contre un ennemi qui se retire, n'exige pas autant de ces sortes de précautions, qu'une marche en retraite; il importe ordinairement, dans la première, de montrer plutôt des têtes de colonnes que beaucoup de troupes, les traîneurs rejoignent ensuite; mais cette même rapidité, dans une marche en retraite, perd complètement une armée, elle se désorganise, les hommes restés en arrière tombent successivement entre les mains de l'ennemi.

Les premiers moments de notre invasion en Russie, donnent un exemple effrayant des maux causés par la rapidité soutenue d'une marche en avant; plus de dix mille chevaux périrent, huit jours après le passage du Niemen, et le mal allant toujours en empirant, la cavalerie ne présentait plus à la bataille de la Moskwa que 30,000 chevaux au lieu de 80,000 qui composaient son effectif, en entrant en campagne; l'infanterie avait moins souffert à proportion.

Les marches se divisent en deux espèces: *les marches de concentration*, par lesquelles les divers corps d'une armée se réunissent sur quelque point du territoire ennemi ou du leur propre, et *les marches-manœuvres* qu'exécute une armée à portée de l'ennemi même.

Des marches de concentration et des moyens de faire subsister les troupes.

Les marches de concentration se faisant en général assez loin de l'ennemi pour qu'on n'ait rien à redouter de ses entreprises, peuvent exiger quelques calculs compliqués, mais ne présentent aucun danger, et si les troupes se portent des garnisons de l'intérieur sur la frontière, ce n'est qu'un simple déplacement; mais elles sont plus difficiles si le point de rassemblement est indiqué dans le pays ennemi. Ce mouvement, qui semble dangereux et d'ailleurs peu naturel, a cependant de grands avantages, car on peut ainsi épargner beaucoup de chemin aux troupes, et gagner un temps considérable que l'on eût perdu à les réunir de tous les points du territoire sur un seul, pour de là les porter chez l'ennemi. Ces mouvements auront donc souvent lieu dans une guerre d'invasion, contre des puissances dont on veut prévenir les desseins hostiles, ou dont les forces sont encore éloignées des frontières; aussi Frédéric et Napoléon en ont-ils souvent fait usage.

L'état-major donne un itinéraire à chaque colonne de marche ; il assigne à chacune les villes et villages où elle devra cantonner et fourrager, tel et tel jour; le quartier général de chacune d'elles, et le point de réunion, en cas d'alarme ; les généraux qui les commandent sont instruits des mouvements des colonnes voisines, et se mettent en rapport avec elles.

Dans ces sortes de marches, on multiplie les colonnes, et on évite de les composer d'armes différentes. Il en résulte que les troupes peuvent marcher avec toute la vitesse de leurs allures naturelles, ne s'embarrassent pas, et trouvent

plus facilement à vivre. Ces colonnes observent néanmoins une partie des mesures de sûreté que nous allons décrire pour les marches-manœuvres.

Expliquons cependant, avant d'aller plus loin, comment on parvient, dans une marche quelconque, à faire subsister une armée sans former de magasins à l'avance, ou sans faire traîner sans cesse ses approvisionnements avec elle.

Les habitants nourrissent le soldat cantonné chez eux, des ressources qu'ils s'étaient amassées pour eux-mêmes, ou fournissent sur-le-champ aux réquisitions, en vivres et fourrages, des troupes qui ne font que traverser leurs communes; et, quand on ne peut se procurer des vivres d'une manière régulière, on s'en pourvoit par la marande. On ne forme de magasins que sur certains points où l'on prévoit que l'armée, devant se réunir en masse, les ressources locales seraient insuffisantes. On remplit ces magasins au moyen de réquisitions, et, pour cela, on s'adresse aux autorités locales qu'on charge de les répartir et de les faire rentrer, mais dont on appuie les décisions par la force armée. Souvent encore (ce qui est préférable) on passe des marchés avec des entrepreneurs que l'on solde du produit des contributions payées par les habitants. On forme, pour la boucherie, des parcs de bestiaux qui suivent facilement les troupes dans tous leurs mouvements.

Cependant une armée qui entre en campagne ne peut, sans imprudence, se passer d'un approvisionnement de biscuit, au moins pour quelques jours, et nous y avons rarement manqué. Une partie est traînée à la suite des divisions par les voitures affectées à chaque régiment, ou par celles de réquisition; les soldats portent l'autre. On est alors beaucoup plus en mesure de faire des mouvements rapides, et de tenir l'armée réunie pendant quelque temps sur des points qui ne pourraient subvenir à ses besoins, soit parce qu'ils ne sont pas très-fertiles, soit parce qu'on

n'a pu encore les approvisionner, puisqu'ils sont entre l'ennemi et l'armée ; cet approvisionnement ne se consomme, au reste, qu'en cas de nécessité absolue ; on n'en vit pas moins chez l'habitant.

Mais comment concevoir que la zone de terrain, suivie par une armée nombreuse, puisse satisfaire à tous ses besoins ? Comment n'est-elle pas sans cesse affamée? Ceci s'explique par l'état florissant de la culture des céréales et des légumes farineux dans une grande partie de l'Europe, et par la population nombreuse qui s'y trouve répandue. On compte, en effet, dans la plupart de ses États, au moins 800 et souvent plus de 1000 habitants, par lieue carrée.

Supposons donc une armée de 100,000 hommes, divisée en quatre colonnes qui suivent quatre routes différentes pour se réunir au même point, et que l'espace embrassé par ces colonnes soit de cinq lieues, ce qui est fort peu pour une marche de concentration, et n'a rien d'exagéré dans une marche-manœuvre; on voit que si la marche est de six lieues, elle aura embrassé un espace de trente lieues carrées; mais les deux colonnes des ailes auront pu, s'il le faut, étendre leurs réquisitions de vivres à une lieue, au moins, sur les flancs extérieurs de la marche, et celle-ci aura embrassé quarante-deux lieues carrées au lieu de trente. La population sera, terme moyen, de 40,000 habitants sur tout cet espace; or, il est probable que chaque famille rurale, et les boulangers dans les villes, sont approvisionnés pour au moins un mois de vivres, sans parler des magasins formés par les négociants en gros, et les réserves que vendent habituellement les agriculteurs, et qui assurent la subsistance des hommes et des bestiaux jusqu'aux récoltes prochaines. On voit donc qu'une armée, quoique consommant davantage, à proportion, qu'un nombre d'habitants de même force, trouvera pour au moins douze jours de vivres dans un pareil pays, et, si elle ne fait que le traverser, il ne sera

pas épuisé. On sent d'ailleurs que, tandis qu'on consomme ces denrées, on a le temps de faire des achats dans les pays limitrophes pour former des magasins; les besoins des habitants en font arriver d'autres, pour leur propre compte, et, *à moins d'un séjour prolongé*, le pays offre toujours des ressources.

Cette méthode de faire subsister les troupes, exige, de leur part, une discipline sévère, pour ne pas dissiper des denrées dont la privation se fait cruellement sentir, si l'on fait un mouvement rétrograde dans le pays qu'on a ruiné; il est donc du devoir de tout officier de comprimer sévèrement les désordres auxquels beaucoup de soldats ne sont que trop portés à se livrer. Une sage prévoyance se réunit, à cet égard, à ce que commande l'humanité.

Cependant, ce système n'est réellement praticable que dans les pays abondants; rien de plus facile que de l'employer en France, en Belgique, dans presque toute l'Allemagne et l'Italie : on pourra encore y éprouver quelques privations, parce que la population n'y est pas toujours aussi également répartie que notre supposition pourrait le faire croire; mais elles seront passagères, tandis qu'en Espagne, où l'on ne compte, en général, que 650 habitants par lieue carrée; où certaines provinces, telles que l'Estramadure et la vieille Castille, en ont moins encore; où d'autres, telles que la Catalogne, ne peuvent alimenter leurs habitants mêmes que pendant six mois de l'année; en Portugal, où l'on ne compte que 450 habitants par lieue carrée, qui tirent du dehors une partie de leurs céréales, il est indispensable de former des magasins partout, et de traîner des vivres avec soi, quand on y opère avec une armée, même de force médiocre; et, comme la rareté de bonnes communications y gêne singulièrement les transports, les approvisionnements seront difficiles, et souvent il faudra vivre de maraude; c'est aussi ce qui nous est arrivé sans cesse dans nos guerres avec ces deux pays, mais

les habitants ruinés prennent alors les armes, et l'armée a un ennemi de plus.

La Pologne et la Russie présentent les mêmes difficultés pour les subsistances, la population y est même, en général, plus rare encore que dans la Péninsule; les communications y sont bien plus mauvaises, et, quoique les pommes de terre offrent en Pologne une ressource précieuse, et que les villes situées sur la Vistule fassent un grand commerce de grains, les armées russe et française y ont subi les privations les plus dures, pendant leur campagne d'hiver de 1806 à 1807, parce que ces armées étaient nombreuses et se disputèrent long-temps le même terrain.

Ces circonstances prennent un caractère plus grand encore, quand l'ennemi a dévasté le pays en se retirant, en a consommé ou détruit les récoltes, ruiné les moulins, ainsi que firent les Anglais en Portugal, en 1810, et les Russes, dans leur pays, en 1812. Il faut alors envoyer au loin des détachements, sur les côtés des routes, pour y rassembler des vivres et des fourrages; et, aux fatigues des marches, se joignent celles de ces expéditions : beaucoup d'hommes, ainsi dispersés, traînent, s'égarent, sont pris par l'ennemi ou égorgés par les habitants irrités; où encore ils restent en arrière, s'établissent chez ceux-ci, et vivent à leurs dépens; le soldat, continuellement à la maraude, perd toute discipline, l'ennemi fait sans cesse des prisonniers. Les marches rapides, dans des pays pauvres, obligent à disséminer les colonnes plus que la prudence ne le voudrait, afin de vivre plus facilement; mais on est alors exposé à être battu en détail, et l'on ne peut les réunir assez à temps pour profiter d'une faute de l'ennemi, et frapper un coup de vigueur. Il semble, d'après ces diverses considérations, qu'il serait plus prudent d'ouvrir une campagne à l'entrée de l'automne, que dans toute autre saison, puisqu'on trouverait les récoltes en-

core intactes : cet avantage, qui est positif, est compensé par l'inconvénient de détruire beaucoup plus d'hommes et de matériel, au moins dans les pays du nord, que pendant une campagne d'été ; et, d'ailleurs, des raisons politiques laissent rarement le choix des saisons.

En résumé : vivre des ressources de l'habitant, cantonner chez lui ou bivouaquer, faire dix et douze lieues par jour dans les circonstances qui exigent de la célérité, livrer une grande bataille décisive, tels sont le but et les moyens du système de guerre moderne; telle est la guerre d'invasion, qui, entreprise avec de grandes forces, donne d'immenses résultats, et ressemble à un torrent qui surmonte tous les obstacles. L'armée envahissante peut, à cause de sa supériorité, négliger des régles de prudence qui retarderaient ses opérations : elle bloque les places fortes et les dépasse, elle s'attache à joindre les troupes ennemies pour les anéantir, sûre que les forteresses, dépourvues d'appui, tomberont bientôt entre ses mains. A mesure que l'invasion s'étend, les ressources de l'Etat attaqué diminuent : il ne peut recruter dans les provinces conquises, il n'en reçoit plus de contributions. Cette guerre, conduite avec génie, doit donc triompher de *la guerre défensive*, car elle a l'initiative des mouvements; le général peut porter des masses de troupes sur les points faibles de l'ennemi, qui ne peut savoir à temps où il sera frappé, parce qu'on a eu l'art de le tenir en suspens, et qui, obligé de subordonner ses mouvements à ceux de son adversaire, tombe dans toutes les combinaisons de celui-ci. L'état moral des troupes n'est pas, d'ailleurs, le même : le soldat est plein de confiance en combattant sur le sol de l'étranger ; c'est déjà une preuve de supériorité; tandis que ce n'est que par suite d'un revers ou d'une grande faiblesse, qu'on est réduit à combattre dans son propre pays.

Les suites d'une défaite sont incalculables pour l'armée défensive : on la poursuit jour et nuit à toute outrance, les vainqueurs se dirigent en force sur la capitale, désorganisent le gouvernement, s'emparent de toutes les ressources du pays par des contributions en argent, des réquisitions de chevaux, d'objets d'habillement et d'équipement, qui leur font trouver ainsi, dans une victoire, les moyens d'en obtenir d'autres. Malheur aux Etats qui sont tout entiers dans leur capitale! Si elle est prise, ils n'ont de ressource que de demander la paix à tout prix; s'ils continuent la guerre, toutes les chances sont contre eux.

Les guerres sont devenues plus courtes, mais les malheurs qui pèsent sur les habitants sont plus grands que par le passé. Ce système est aussi la plus dure épreuve des hommes et des chevaux; il leur faut une santé de fer pour supporter ces longues marches et les privations qui en sont la suite. Il faut que le soldat soit industrieux, pour se construire promptement un abri en tressant de la paille ou des branchages, pour trouver les vivres que les habitants ont voulu soustraire à ses recherches, pour se procurer le bois qui doit le réchauffer et cuire ses aliments, pour se donner enfin un bien-être de *quelques heures*, sans lequel il restera en chemin le jour suivant. Les chevaux, exténués de fatigue, jalonnent les routes de leurs cadavres; la force de caractère et l'espérance d'un meilleur sort soutiennent le soldat : il n'en peut être ainsi des chevaux, qui périssent en plus grande proportion.

La discipline est difficile à conserver au milieu d'une pareille existence; l'officier devient au bivouac le compagnon du soldat; la distance qui les séparait s'y efface; le supérieur y est sans cesse dans la dépendance de ses subordonnés pour en recevoir des vivres, et des inconvénients graves en sont la conséquence nécessaire.

Des Marches-manœuvres.

Les marches-manœuvres présentent des difficultés beaucoup plus grandes que celles de concentration ; elles exigent, de la part d'un général en chef, un talent particulier pour être bien dirigées, et sont une des parties les plus délicates de l'art de la guerre. Nous ne pouvons entrer, dans ce cours, dans les nombreux détails dont ce sujet est susceptible ; nous chercherons seulement à ne rien omettre de bien essentiel.

On sent qu'une armée nombreuse ne peut, sans lenteur et sans danger, marcher, à portée de l'ennemi, sur une seule colonne ; car il lui faudrait beaucoup de temps pour se déployer, et, si la tête en était attaquée brusquement, elle courrait risque d'être battue avant de s'être mise en défense. Les troupes trouveraient plus difficilement à vivre, et l'ennemi saurait toujours, positivement où on veut le frapper ; tandis que, si l'on s'avance par plusieurs routes, il sera dans l'incertitude. Il court, en outre, par-là un plus grand danger, puisque, s'il veut tenir quelque part, il est débordé sur ses flancs par les colonnes des ailes ; c'est ce qui arrive surtout dans les retraites. Une armée nombreuse qui manœuvre près de l'ennemi marche donc presque toujours sur plusieurs colonnes, composées de toutes les armes, excepté dans les pays de montagnes, où la cavalerie ne pouvant agir, on lui fait former une ou plusieurs colonnes particulières.

Cependant, il faut à une armée un corps moins nombreux et plus léger qu'elle, qui la précède au loin, pour préparer les routes, suivre les mouvements de l'ennemi, prévenir des piéges qu'il aurait tendus, et reconnal-

tre le pays. Ce sera ce corps qui devra former les avant-postes de l'armée, et veiller à sa sûreté. D'autres raisons exigent encore qu'on ait une *avant-garde;* elle doit, par sa résistance, donner aux troupes qui la suivent le temps d'occuper une position que le terrain où elle se trouve ne lui présente pas; de faire des dispositions pour combattre l'ennemi qu'on rencontrerait tout à coup, et qui sans elle se porterait brusquement sur les têtes de colonnes, qu'il refoulerait avant qu'elles eussent pu se déployer. L'avant-garde précédera donc l'armée d'une marche ou d'une demi-marche, rarement plus, quelquefois moins; ce qui dépend de la force de l'armée, des mouvements de l'ennemi, des projets du général en chef, et de la nature du pays, qui rend une attaque brusquée plus ou moins facile.

Une armée a donc ordinairement une avant-garde générale. On prend cette mesure quand l'armée marche très-réunie, ou qu'on veut lui donner le temps de l'être; quand elle est fort près de l'ennemi, ou que celui-ci est en retraite sur une seule direction; quelquefois encore, quand, pour l'attaquer sur un de ses flancs, il faut masquer ce mouvement par un corps considérable qui puisse le contenir.

Quand ces circonstances n'ont pas lieu, on se contente ordinairement d'une avant-garde à la tête de chaque colonne, et elle remplit à son égard les mêmes fonctions que l'autre à l'égard de l'armée. Cependant, quoiqu'il y ait une avant-garde générale pour celle-ci, chaque colonne en a néanmoins une particulière.

Il n'est pas moins nécessaire que l'armée, ou chacune de ses colonnes, ait une arrière-garde, dans une retraite, pour contenir l'ennemi victorieux et donner le temps à l'armée de se rallier; et, si les troupes d'une avant-garde doivent être excellentes, les mêmes conditions sont indispensables dans celles d'une arrière-garde,

qui ne doivent participer en rien au découragement qui règne souvent dans l'armée.

Dans une marche en avant, les colonnes n'ont ordinairement pour arrière-garde que quelques troupes, destinées plutôt à maintenir la police, et faire rejoindre les traîneurs, qu'à veiller à leur sûreté; et tel est le poste d'une partie de la gendarmerie. On doit supposer, en effet, qu'on n'a pas laissé d'ennemis en arrière ou sur ses flancs; mais, quand cette circonstance a lieu, on organise une bonne arrière-garde composée principalement de cavalerie légère.

Il y a quelques exemples de troupes très-nombreuses marchant sur une seule colonne; le plus remarquable est celui de la grande armée française, pressant la retraite des Russes sur Smolensk : plus de 130,000 hommes et de 20,000 chevaux se trouvaient réunis; ils marchaient sur la route et ses côtés, à travers les moissons, tandis qu'une autre colonne, de 40,000 hommes, en était à deux lieues, et se dirigeait sur le même point. Les Russes ne formaient aussi qu'une seule colonne de 80,000 hommes. La route est, au reste, d'une largeur considérable, et traverse des pays de plaines, mais boisés et coupés de ruisseaux.

Le nombre et la composition des colonnes n'ont rien de fixe; on se règle sur le nombre et la nature des communications, qui permettent de marcher sur un front plus ou moins grand; sur la nature du pays, qui permet l'emploi de toutes les armes, ou qui le restreint. Le général en chef a, d'ailleurs, des vues qui peuvent l'engager à renforcer une colonne plutôt qu'une autre, à lui donner plus de cavalerie ou d'artillerie.

D'après des calculs faciles à faire, une division d'infanterie de douze bataillons, marchant en colonne serrée, par pelotons et au pas de route, occupera environ 600 à 700 mètres de long; et son artillerie, supposée de

16 bouches à feu avec leurs caissons, marchant sur deux files, en occupera près de 400. La division entière formera donc une colonne de 1,100 mètres de profondeur. Cet espace, qui peut paraître exagéré, est au contraire un des moindres qu'elle puisse occuper, car toutes les communications ne peuvent permettre de marcher sur un aussi grand front; et, si les chemins sont défoncés par les pluies, les troupes, ne pouvant marcher serrées, la colonne deviendra fort longue. Un corps de trente-six bataillons, formant environ 25,000 hommes, occuperait trois fois cet espace, et mettrait un peu plus d'une heure pour se déployer sur une aile, et moitié moins sur son centre.

Une division de cavalerie de vingt-quatre escadrons, à 48 files, marchant par pelotons, occupera 1,200 mètres de long. Son déploiement, sur une aile, pourra se faire en huit minutes, au trot, et en quatre minutes sur le centre.

Nous supposons que ces troupes se déploient sur une seule ligne, et que le terrain ne présente pas d'obstacles; mais il est beaucoup de positions où il est impossible de se déployer aussi promptement, et où le placement des troupes, rendu difficile par divers obstacles, n'a lieu, selon les règles de la tactique, qu'après plusieurs tâtonnements.

L'armée, prête à se porter en avant, prend donc les armes. Les troupes sortent de leurs cantonnements ou de leurs bivouacs, et se forment en colonnes de marche par pelotons, s'il est possible, si non par sections. On est souvent forcé de marcher sur de moindres fronts dans les chemins de traverse, ce qui occasionne des lenteurs; l'infanterie, obligée de faire *par le flanc*, occupe le double d'espace qu'elle tiendrait en bataille, et la cavalerie, marchant par quatre ou par deux, en occupera le double ou le triple; les déploiements sont donc alors beaucoup plus lents que nous ne l'avons dit.

Supposons, pour mieux fixer les idées, une armée de 80,000 combattants, sur lesquels on compte 62,000 hommes d'infanterie, 12,000 de cavalerie, 5,000 d'artillerie servant et conduisant 180 bouches à feu avec leurs parcs, et 1,000 hommes du génie : cette armée est organisée en quatre corps d'infanterie ; le premier est fort de 20,000 hommes, le second de 16,000, les deux autres de chacun 13,000, et tous ont une brigade de cavalerie légère ; l'artillerie est répartie entr'eux, de sorte que le premier corps a 48 bouches à feu, le deuxième corps en a 36, et les deux derniers chacun 24. Il y a, d'ailleurs, trois divisions de cavalerie de réserve, dont une de cuirassiers et deux de dragons : la première a deux batteries d'artillerie légère, les autres en ont une. Le reste de l'artillerie est au grand parc, et remplacera les consommations.

Le général en chef ordonne une marche sur quatre colonnes, et prescrit leur composition : la première est formée du premier corps et de deux divisions de cavalerie, dont celle de cuirassiers ; la seconde est composée du deuxième corps et d'une division de dragons ; les deux autres sont formées des corps les plus faibles.

Il n'y a pas d'avant-garde générale.

L'ordre de marche et l'itinéraire de chaque colonne, avec le but qu'elle doit remplir, étant donnés, ainsi que la direction générale du mouvement, son avant-garde part avec des guides pour éclairer sa marche, et la devance d'une, deux ou trois heures. La force d'une avant-garde se calcule ordinairement sur celle de la colonne qu'elle précède ; en effet, plus celle-ci sera longue et ses débouchés difficiles, plus elle mettra de temps à se déployer ; il faut donc que l'avant-garde puisse résister assez long-temps pour que l'ennemi, en la rejetant sur la colonne, n'y porte pas la

confusion. C'est encore par ce motif que celle-ci se fera précéder d'assez loin, pour avoir le temps de prendre position, et ne pas être obligée de se former sous le canon de l'ennemi. Ainsi, dans la supposition que nous avons embrassée, les quatre colonnes auront leur cavalerie légère à leur avant-garde; elle sera soutenue, à la première, qui, d'après les dispositions arrêtées, doit commencer l'attaque, par une division d'infanterie et deux batteries; à la seconde, par une brigade d'infanterie et une batterie, et aux autres, par trois bataillons et quatre bouches à feu. Les localités obligent, en outre, à réunir à l'avant-garde des deux premières colonnes les compagnies du génie : elles combleront les mauvais pas avec des fascines, feront des ouvertures dans les haies, et jetteront des madriers sur les ruisseaux dont l'ennemi a ruiné les ponts. La quatrième colonne a réuni les sapeurs de ses régiments pour faire le même service, et a demandé d'être précédée par deux bateaux, qui lui serviront à jeter un pont sur un gros ruisseau, où elle a appris qu'elle ne trouverait qu'un bac.

Un général est à l'avant-garde, et doit réunir à beaucoup de caractère une grande vigilance, beaucoup de connaissance de la guerre, et, s'il est possible, celle du pays, pour ne pas être dupe des mouvements de l'ennemi, et pouvoir donner des avis certains au commandant de la colonne. Le général en chef se trouve habituellement à l'avant-garde, d'où il peut le mieux juger ce qui se passe; des officiers d'état-major s'y trouvent également; ils reconnaissent le pays et les positions qu'il présente; ils portent aux commandants des colonnes les ordres du général en chef, et dirigent les troupes sur les points qu'il leur a indiqués. Des patrouilles de 20 à 30 chevaux précèdent au loin la marche des avant-gardes, et les éclairent; d'autres, détachées sur leurs flancs, marchent à leur hauteur,

fouillent le pays, et, par des communications transversales, se mettent en rapport avec les flanqueurs des autres colonnes; en sorte que le front de la marche de l'armée s'étend, comme un réseau, sur tout le pays.

Les colonnes se mettent donc en marche : l'infanterie vient d'abord, avec son artillerie en tête; derrière elle, marche la cavalerie; disposition convenable dans tous les terrains, puisque la cavalerie peut, si le cas l'exige, gagner promptement la tête de la colonne en longeant ses flancs; tandis qu'elle pourrait compromettre l'infanterie, si, en marchant à sa tête, le terrain ne lui permettait pas de combattre, et qu'elle dût se retirer pour lui faire place. On eut un exemple remarquable de cet inconvénient, le 19 juin 1799, à la seconde bataille de Plaisance ou de la Trébie : la colonne du centre des Français, qui avait en tête la majeure partie de notre cavalerie, marchait par la chaussée de Plaisance à San Nicolo; le terrain ne permettait pas à la cavalerie de se déployer; une attaque vigoureuse des dragons de Lobkowitz, qui la prit à revers, soutenue par une brigade de grenadiers, culbuta la cavalerie sur l'infanterie qui la suivait, et le désordre fut complet. Pareil événement pensa arriver à Heilsberg, à notre avant-garde, qui était nombreuse et composée de cavalerie.

Le parc d'artillerie de la colonne, ses bagages, marchent à la queue. Les troupes cheminent, non seulement sur les routes, mais encore sur les côtés, et profitent des ouvertures que les sapeurs leur ont préparées. On avance ainsi sur le plus grand front possible, et sans s'astreindre à beaucoup de régularité; les colonnes en sont moins longues, et les déploiements plus rapides. Il est néanmoins évident que, s'il y a beaucoup de défilés sur la route, il y aura des

encombrements fréquents, car les troupes qui marchaient sur les côtés devront la rejoindre.

Pour éviter une partie de cet inconvénient, on forme deux colonnes qui se suivent à une ou deux heures de distance. On épargne alors beaucoup de fatigues aux troupes, obligées d'attendre que les défilés soient libres; on va plus vite, la seconde colonne trouve les passages évacués quand elle se présente, et, si la première est attaquée, elle lui sert de seconde ligne ou de réserve.

Le quartier général marche avec la colonne d'où la transmission des ordres est la plus facile.

Les parcs généraux de l'armée la suivent à la distance d'une marche ou d'une demi-marche; ils forment une seule ou plusieurs colonnes, que protègent quelques troupes d'infanterie.

Sachons maintenant comment chaque colonne isolée se liera avec les autres, au moment d'un combat.

Si le front de l'armée en marche embrassait un espace beaucoup plus grand que celui de l'armée en bataille, chaque colonne, étant trop éloignée de ses voisines, ne pourrait les soutenir ni en être soutenue, et l'ennemi pourrait les détruire en se jetant dans leurs intervalles avec des forces supérieures. C'est ce qui est arrivé à des troupes qui faisaient des mouvements trop étendus, dans l'espérance d'envelopper leur adversaire. Si, d'ailleurs, le front de la marche ne pouvait avoir d'étendue que celui même de la ligne de bataille, il serait difficile de toujours trouver des débouchés suffisants, surtout dans les pays à défilés, comme aussi de faire vivre les troupes dans un espace aussi resserré; on ne doit pas, en outre, se priver des positions avantageuses qui peuvent se trouver près de la direction que suit l'armée. Ces diverses considérations permettent de donner, au front qu'embrassent les colonnes,

une fois et demie environ l'étendue qu'elles occuperaient en bataille. Quelques minutes suffiront pour resserrer les intervalles, et rapprocher les colonnes au moment du combat. L'armée qui nous sert d'exemple, forte de 80,000 combattants rangés sur deux lignes, avec une réserve de 12,000 hommes, occupant environ 8,000 mètres en bataille, pourra, sans s'écarter des règles de la prudence, en embrasser 12,000 à 14,000 dans sa marche, c'est-à-dire environ trois lieues. L'armée sera donc bien réunie, pourra opérer un grand effort et se porter facilement, par un changement de direction, sur les points reconnus les plus avantageux. Les avant-gardes protégeront et masqueront ce mouvement.

Les marches-manœuvres embrassent quelquefois plus de terrain que nous ne le disons, soit à cause de la rareté des communications, soit parce qu'on veut menacer l'ennemi dans plusieurs directions, pour lui donner le change sur la véritable; peut-être encore parce qu'on ignore où sont positivement ses principales forces; parce qu'enfin, dans les pays montueux et coupés, on ne peut prétendre former des lignes de bataille dont toutes les parties soient contiguës, et que les divisions ou les corps d'armée doivent y combattre isolés. Cependant la prudence exige, dans tous les cas, que le terrain qui sépare les colonnes ait des communications transversales, par lesquelles elles puissent se secourir mutuellement ou se donner les avis qui les intéressent, sans que l'ennemi ait le moyen de se jeter entre elles. Il faut encore que ces colonnes aient une telle force qu'elles soient capables de se maintenir, et attendre les renforts que les autres leur enverront.

C'est pour avoir manqué à ces diverses mesures de prudence, que l'archiduc Jean éprouva le désastre d'Ho-

henlinden, le 3 décembre 1800 : sa marche était sur quatre colonnes, qui devaient traverser la vaste forêt d'Ebersberg, au débouché de laquelle Moreau avait réuni ses divisions. Les colonnes autrichiennes s'avancent à travers un pays montueux et par un temps affreux : elles ne peuvent communiquer entr'elles ; la colonne principale, dont l'attaque a devancé celle des autres, est attaquée de front et à revers, et ne peut se déployer entièrement ; elle est battue et presque détruite. Les autres, successivement engagées, sont repoussées à leur tour. Les Autrichiens se retirent avec une perte de 12,000 hommes, pris ou tués, et 100 bouches à feu tombent entre les mains des vainqueurs.

Cette sévère leçon ne corrigea pas l'état-major autrichien, car l'officier général, qui avait conseillé le mouvement décousu d'Hohenlinden, le fit répéter aux Austro-Russes à Austerlitz, où il n'eut pas un meilleur succès.

En donnant les principes d'une marche, nous n'avons pas spécifié son but ; nous avons supposé simplement qu'on voulait s'approcher de l'ennemi, et qu'on lui présentait la tête des colonnes, ce qui s'appelle *une marche de front.* Elle est de même nature encore, quoiqu'on marche en retraite, quand on présente à l'ennemi la queue des colonnes.

Dans *une marche de flanc*, l'armée se prolonge parallèlement à la position de l'ennemi ; on l'appelle ainsi, parce que les subdivisions des colonnes présentent leur flanc à celui-ci. Il en résulte qu'une ligne de bataille se trouve formée sans déploiement, mais par une simple conversion des subdivisions, ce qui est fort rapide. Ces marches s'exécutent assez rarement : elles sont dangereuses quand elles laissent à découvert la ligne de communication, sur laquelle l'ennemi peut alors faire des entreprises. Il faut laisser sur cette ligne un corps

imposant, pour la garder et rester en communication avec le reste de l'armée; il est également très-important d'avoir, entre les troupes en marche et l'ennemi, des obstacles, tels qu'une chaîne de forêts, une rivière, des ravins, qui l'empêchent de se jeter sur elles avant qu'elles n'aient trouvé une position de combat.

Les colonnes sont alors beaucoup plus rapprochées les unes des autres, que dans les marches de front; s'il en était autrement, la plus rapprochée de l'ennemi, étant attaquée sur tout son développement, serait enfoncée sans avoir ni seconde ligne ni réserve. On sent que, dans une marche de ce genre, l'avant-garde n'est pas tout entière en tête de l'armée; la majeure partie est sur le flanc extérieur, c'est-à-dire du côté de l'ennemi, pour arrêter ses mouvements hostiles. Il faut, en outre, une bonne arrière-garde.

Les campagnes de la guerre de sept ans présentent un grand nombre de marches de flanc, à la vue même de l'ennemi, Frédéric en faisant rarement d'autres; ses troupes, formées en colonnes par lignes, arrivaient devant une des extrémités de la position ennemie, se prolongeaient devant elle par un changement de direction, puis se formaient en bataille, par une conversion des pelotons, au signal de quelques coups de canon. Rarement Frédéric faisait déployer ses colonnes. Ce système pouvait convenir avec de petites armées, et contre des ennemis aussi lents dans leurs mouvements, aussi irrésolus dans leurs desseins, que les Russes et les Autrichiens l'étaient alors; mais pareille manœuvre ne se ferait pas impunément devant un adversaire vigilant et résolu : le mouvement processionnel de l'armée prussienne, à Kollin et à Leuthen, où elle défila tranquillement devant le front des Autrichiens, pour tourner leur droite et leur gauche, ne se ferait pas de nos jours ; il faudrait se déployer.

L'ensemble des détails dans lesquels nous sommes entrés, pouvant présenter encore de l'obscurité à nos lecteurs, nous leur citerons, pour la dissiper, quelques marches fort remarquables par leurs combinaisons et l'étendue de leurs résultats.

Quand, à la fin d'août 1805, l'Autriche déclara la guerre à la France, nos armées répandues sur les côtes, depuis Brest jusqu'aux bouches du Weser, durent se porter sur le Danube au-devant des Autrichiens qui avaient pris l'offensive. Au lieu d'assigner un point de notre territoire pour s'y réunir, ce qui eut fait perdre un temps précieux, Stuttgard fut indiqué comme point de concentration. Les troupes qui se trouvaient en France passèrent le Rhin, dans les derniers jours de septembre, à Strasbourg, Lauterbourg, Spire et Manheim. Celles qui arrivaient de Hollande, traversèrent ce fleuve à Mayence, tandis que Bernadotte, qui venait du Hanovre, se dirigea sur le Danube, par Würzbourg et Bareuth. Les colonnes françaises, fortes de 200,000 hommes et organisées en six corps d'armée, outre la garde et la cavalerie de réserve, se trouvèrent ainsi échelonnées à Stuttgard et ses environs, de manière à pouvoir se réunir, en moins de deux jours, s'il était nécessaire. Ce mouvement avait été masqué aux Autrichiens établis sur le Danube et l'Iller, par les maréchaux Lannes et Murat qui, ayant débouché par Strasbourg, occupaient la tête des défilés de la Forêt-Noire, y poussaient des patrouilles, et faisaient ainsi croire aux reconnaissances ennemies, que toute l'armée se portait aux sources du Danube.

Après ces marches forcées, l'armée française prend quelques moments de repos dans des cantonnements. Napoléon, dont l'espionnage est parfaitement organisé, apprend ce qui se passe chez l'ennemi, et la répartition de ses forces. L'armée se reporte donc en avant, les 2, 3 et 4 octobre. Ney forme la droite et part de Stuttgard ;

il marche par Heydenheim, passe le Danube à Gunzbourg, en laissant deux divisions sur la rive gauche, près d'Ulm, dont elles resserrent la garnison ; il sert *de pivot* au reste de l'armée, et masque ses mouvements. Les autres corps forment trois colonnes ; Soult marche par Nordlingen, et force le passage du Danube, à Donawerth ; il est suivi par Lannes et Murat ; Davoust, réuni à Marmont, surprend le passage du pont de Neubourg ; Bernadotte, auquel s'est joint l'armée bavaroise, traverse le fleuve, à Ingolstadt, puis se dirige sur Munich. Les Français sont à trente lieues, sur les derrières de l'armée autrichienne ; celle-ci est coupée de sa base ; ses corps disséminés, et obligés de combattre partout contre des forces supérieures, sont pris ou mis en fuite. Une partie de l'armée française observe le mouvement des Russes qui s'avancent, mais trop tard ; l'autre remonte le Danube par la rive droite, revient sur l'Iller, et Mack est enveloppé dans Ulm ; 60,000 Autrichiens, 200 bouches à feu et leurs parcs tombent en notre pouvoir ; l'armée ennemie est complètement désorganisée, quinze jours après notre entrée en campagne.

On voit, en jetant les yeux sur une carte, que le point de concentration des Français avait été choisi sur le flanc droit de l'ennemi, et que le moindre mouvement en avant les portaient sur ses communications. Mack fit la faute, quoiqu'inférieur en forces, de trop s'éloigner de sa base, au lieu d'attendre, plus près de Vienne, l'arrivée des Russes, et en outre de rester presqu'immobile, pendant les mouvements des Français. On trouve, tout à la fois, dans cette première partie de la campagne de 1805, un exemple d'une grande conception stratégique prise à 200 lieues du théâtre de la guerre : d'une marche de concentration, puis d'une marche-manœuvre dirigée sur des points stratégiques.

On remarquera sans doute que la colonne de gauche se trouvait à Ingolstadt, à trente lieues de celle de

droite ; mais c'était sans imprudence, puisque les Autrichiens n'ayant que 90,000 hommes sur l'Iller, et dans le pays environnant, nous avions une grande supériorité sur eux. Le corps de Ney, tout en masquant notre long mouvement, avait, en outre, l'avantage de couvrir nos communications, et pouvait être soutenu par notre centre qui était à Donawerth. Une faute grave fut cependant commise par Murat, qui fit passer sur la rive droite du Danube une partie du corps de Ney, au lieu de le tenir tout entier sur la rive gauche, pour couper aux Autrichiens leur retraite sur la Bohême; le prince Ferdinand en profita, s'échappa, après un combat honorable, avec près de 11,000 hommes, et quoiqu'il en perdit la plus grande partie, il rejoignit cependant les Russes; or, avec de la résolution, Mack eût imité sa conduite et eût échappé aux Français.

La campagne de 1806 présente une manœuvre à peu près semblable. L'armée française cantonnait dans l'évêché de Bamberg, pour veiller sur les mouvements des Prussiens commandés par le duc de Brunswick ; des reconnaissances secrètes sont ordonnées dans les montagnes boisées de la Thuringe ; leurs défilés sont explorés, leurs communications examinées. On approvisionne Würzbourg, Forcheim et Cronach, pour fournir un mois de vivres à l'armée, en cas de revers ; puis, dès que la guerre est déclarée, un rideau de cavalerie légère s'étend en avant de l'armée, et interrompt toutes communications. Derrière ce rideau, les Français commencent leurs opérations, ils quittent leurs cantonnements et marchent sur trois colonnes; celle de gauche, composée des corps de Lannes et d'Augereau qui se suivent à quelques heures de distance, arrive à Cobourg, se porte, par la vallée de la Saale, sur Grafenthal et Saalfeld, où elle défait une avant-garde ennemie ; la colonne du centre, formée des corps de Bernadotte, de Davoust,

de la garde et de la cavalerie de réserve, marche par Lobenstein, Saalbourg et Auma; celle de droite, commandée par Soult, suivie à une demi-marche par le corps du maréchal Ney, se dirige sur Hof, Plauen et Gera. Le front embrassé par la marche de l'armée est de quinze lieues, il se resserre peu à peu, et 195,000 hommes sont concentrés dans un espace de cinq lieues. Lannes arrive à Iéna, il y reconnaît l'armée ennemie, et sert de pivot à la nôtre dont les colonnes vont faire un changement de direction à gauche; elles débouchent toutes dans la vallée de la Saale, et s'y étendent; les unes montent sur le plateau d'Iéna, tandis que Murat, Davoust et Bernadotte descendent la vallée et arrivent à Naumbourg, en faisant une marche de flanc. L'armée prussienne s'était divisée en deux corps; le plus fort, qui était de 50,000 hommes, marchait par la route de Weimar à Leipzig sur Naumbourg, avec le roi, pour regagner l'Elbe, circonstance qu'ignorait Napoléon; Davoust seul le combat avec 28,000 hommes, l'empêche de déboucher par le défilé de Kösen, et le rejette sur l'Unstrut, tandis que Napoléon accablait avec des forces supérieures, et après une belle défense, le prince d'Hohenlohe, resté avec 40,000 hommes sur le plateau d'Iéna.

Dans cette courte campagne, on voit une grande armée que de mauvaises communications obligent à marcher sur un grand front: mais chaque colonne est très-forte; le terrain se refuse à un ordre de bataille en ligne contigue; on ne peut faire agir beaucoup de troupes à la fois; l'ennemi n'aurait pas plus d'avantage que son adversaire, s'il l'attaquait; et la marche un peu divergente de chaque colonne a l'avantage de rendre les Prussiens incertains du point qu'on veut frapper. Tout à coup cette armée se concentre, et, dans ce pays difficile, où nos troupes, qui paraissent dispersées, sont cependant toutes sous la main de leur chef, où les

avis parviennent tard et avec peine, l'ennemi ne peut démêler le but de nos mouvements ; puis, quand il prend enfin un parti, il se divise au lieu de se tenir réuni, et court au-devant de sa perte ; la marche du corps de Davoust et de celui de Bernadotte qui devait le soutenir, tendaient à isoler les Prussiens de leur base d'opérations qui était sur l'Elbe. Les Français prêtaient singulièrement le flanc dans cette manœuvre ; on voit, en effet, qu'ils tournaient le dos à l'Allemagne, tandis que les Prussiens le tournaient à la France ; une catastrophe était inévitable dans cette position, mais les chances étaient en faveur des Français, parce qu'ils étaient supérieurs en nombre, et que leurs troupes avaient une longue habitude de la guerre. Leurs communications, par la vallée de la Saale, étaient d'ailleurs assurées avec la Franconie.

La campagne de 1809 offre, dans une bataille de cinq jours, des exemples de marches non moins remarquables que les précédentes.

Napoléon était en Espagne, quand l'Autriche, après des préparatifs formidables, ouvre tout à coup la campagne. Le prince Charles envahit la Bavière par les deux rives du Danube avec 175,000 hommes. L'Italie, la Pologne sont attaquées, et des réserves s'organisent encore dans l'intérieur de l'empire autrichien. La Bohême, avec sa ceinture de montagnes forestières, était, sur la rive gauche du Danube, la base d'où partait le maréchal de Bellegarde. Vienne, centre de puissance, était celle de la rive droite ; la Traun, l'Enns, l'Inn et l'Iser, perpendiculaires aux lignes d'opérations qu'on pouvait diriger sur Vienne, étaient des bases secondaires qui, au besoin, devenaient des lignes de défense.

Le prince Charles passe l'Iser, le 16 avril, et marche vers l'Abens sur trois colonnes fortes de plus de 100,000 hommes, qui embrassent un front de deux à trois lieues ; *il est au centre de l'intervalle* qui sépare les deux masses

françaises mal dirigées par Berthier, et accourues du nord de l'Allemagne et de la France ; l'une est à Ratisbonne, l'autre est à Augsbourg ; toutes deux vont être accablées isolément si le prince Charles sait profiter de sa fortune ; le corps de Bellegarde va se joindre à lui. Napoléon arrive et n'a d'abord, pour s'opposer au danger, que les Bavarois et les Wurtembergeois ; mais son activité va réparer les fautes de son chef d'état-major : il ordonne à Davoust d'évacuer sur-le-champ Ratisbonne, en y laissant une garnison, et de se retirer sur Neustadt ; à Massena, de se porter en avant, en se dirigeant de Munich sur Pfaffenhofen. Ce mouvement est favorisé par la lenteur de l'archiduc qui met trois jours à faire huit lieues, et tâtonne quand il fallait agir vivement. Les corps français commencent à se concentrer sur l'Abens, quand une dépêche interceptée découvre leur plan à l'archiduc qui, sans doute pour éviter une affaire générale, se jette sur sa droite, marche sur Ratisbonne, avec 73,000 hommes, et en laisse 36,000 avec Hiller et l'archiduc Louis, sur la rive droite de l'Abens, pour couvrir ses communications avec Vienne.

Cependant Davoust faisait une marche de flanc sur quatre colonnes pour arriver à Neustadt ; mais ce mouvement coïncidant avec celui de l'ennemi, les têtes des colonnes autrichiennes se rencontrent avec celles de Davoust, dont la marche était favorisée par un pays montueux et coupé de bois. Une affaire sanglante s'engage à Thann, mais Davoust résiste à l'orage, et ne peut être forcé dans la position qu'il a prise à la hâte. L'armée française est enfin réunie sur l'Abens, et s'étend sur une ligne de huit lieues, trop longue si l'ennemi n'eût formé qu'une masse, mais indispensable dans l'état des choses, puisqu'il formait lui-même deux corps.

Davoust menace la droite de l'ennemi ; Lannes, Lefebvre et les alliés sont devant son centre ; Massena,

qui est à huit lieues de ceux-ci avec 40,000 hommes, forme l'aile marchante de l'armée qui se porte sur les communications des Autrichiens. Le 20 avril, Davoust a ordre de contenir le prince Charles, tandis que le centre des Français, fort de 60,000 hommes, se porte en avant et culbute les corps désunis des Autrichiens, sépare Hiller et l'archiduc Louis du prince Charles; tandis que Massena, par une marche forcée, va couper leur retraite sur Landshut. Le 21, Hiller est rejeté sur cette ville où sont les parcs de l'armée autrichienne; Massena, qui a fait passer sa cavalerie légère sur la rive droite de l'Iser, attaque Landshut à revers, y entre, après un sanglant combat, et met Hiller en pleine retraite. Davoust, soutenu par Lefebvre, avait, pendant ce temps, combattu contre l'archiduc qui ignorait le peu de forces qu'il avait devant lui. Napoléon abandonne Hiller, revient sur ses pas et tourne toutes ses forces contre la grande armée autrichienne enfermée dans le rentrant du Danube; elle n'a, pour s'échapper, que le pont de Ratisbonne. Le 22, elle est attaquée à Eckmühl par toutes nos forces; l'archiduc perd la bataille, il est rejeté sur Ratisbonne où il devait trouver sa perte, si la garnison française, attaquée sur la rive gauche par Bellegarde, sur la droite par un corps détaché, et manquant de munitions, n'eût capitulé, et ouvert ainsi aux Autrichiens un passage pour se retirer en Bohême.

Nous avons cité quelques marches de flanc; mais l'une des plus remarquables peut-être, est celle qu'exécuta Masséna, le 28 septembre 1810. Les Anglo-Portugais établis sur le plateau de Busaco, qui fait partie de la Sierra de Alcoba, avaient repoussé la veille une attaque vigoureuse des Français, que n'avait pu seconder leur cavalerie ni leur artillerie; des avis opinaient pour se retirer en Espagne; mais Massena, qui avait fait reconnaître sur sa droite une communication qui tournait la po-

sition de Busaco, y dirigea l'armée ; son avant-garde, formée par des dragons, se mit en marche pendant la nuit ; elle fut suivie, au point du jour, par l'armée qui se dirigea sur Coïmbre par Avellans de Cima, en passant par les défilés de Serdao. Le deuxième corps d'armée forma l'arrière-garde, et attendit devant l'ennemi que nos bagages et nos nombreux blessés eussent défilé. Les Anglais qui observaient ce mouvement, et pouvaient facilement nous attaquer en flanc, n'en firent rien, mais décampèrent au plutôt, dès que leur position fût tournée, et les Français arrivèrent en deux jours à Coïmbre. Cette marche est fort audacieuse, le succès la justifia ; mais elle devait échouer et causer la perte d'une partie de l'armée, si l'ennemi, déjà plus nombreux que nous, eût été plus entreprenant.

DES BATAILLES.

Après avoir traité de la tactique des trois armes, il nous reste peu à dire sur la manière de les faire combattre réunies ; nous n'appuierons donc que sur quelques circonstances qui peuvent faciliter encore l'intelligence de ce qui se passe dans ces grandes scènes.

On a quelquefois comparé une bataille à une action dramatique qui a son *introduction*, puis son *développement*, dans lequel les actions de tous les personnages sont dirigées vers un même but, qui est le *dénouement* ou la *victoire*, et on ne peut nier qu'il n'y ait de l'exactitude dans cette comparaison empruntée à la littérature.

Nous avons mis une armée en marche, et, comme deux armées ne combattent pas sans s'être reconnues,

et avoir pris des dispositions, nous devons supposer que l'une d'elles occupe une position militaire, tandis que l'autre s'avance pour la combattre.

Dès que les patrouilles qui précèdent l'avant-garde, aperçoivent les avant-postes ennemis, leurs chefs en préviennent le général qui, à son tour, en donne avis au commandant de la colonne. On fait une courte halte, on réunit les traîneurs, les rangs se serrent, la marche reprend de la régularité. L'avant-garde précipite ses mouvements, et manœuvre pour enlever ses avant-postes, qui d'abord escarmouchent, puis se retirent sur leurs soutiens. On pousse donc vivement ceux-ci; le général en chef et les commandants des colonnes, cherchent à profiter du terrain qu'ils occupaient, pour reconnaître les forces et les dispositions de l'ennemi; on s'aide, à cet effet, des renseignements que donnent des cartes topographiques, les gens du pays, les prisonniers qu'on vient de faire et les espions. Si le général en chef n'est pas à l'avant-garde, c'est à celui qui la commande à prendre tous ces renseignements, qu'il lui transmettra à son arrivée. Il fait en outre des dispositions, et s'empare d'un ou de plusieurs points avantageux pour le succès des attaques; il y tient vigoureusement contre les efforts de l'ennemi qui voudrait l'en déposter; il peut opiniâtrer sa défense, parce qu'il est soutenu de près par l'armée qui arrive.

Telle fut la conduite du maréchal Lannes, commandant l'avant-garde de l'armée qui se dirigeait sur Friedland, le 14 juin 1807; il déboucha, à trois heures du matin, dans les plaines qui entourent cette ville, y soutint quelques attaques de la cavalerie russe, fit manœuvrer ses troupes à la faveur des collines, des villages et des moissons, les fit paraître plus nombreuses qu'elles n'étaient, et couvrit ainsi les défilés des bois, d'où l'armée devait déboucher. Il contint jusqu'à huit heures, avec

20,000 hommes seulement, 60,000 Russes qui pouvaient facilement le repousser.

Cependant le général en chef, ayant sous sa main la majeure partie de ses troupes, réunit les généraux qui commandent les colonnes, et leur explique ses projets, si non il leur envoie ses instructions par écrit. Ils sont prévenus du rôle qui leur est destiné dans les attaques; et du moment où elles auront lieu; ils savent sur quels points se feront les plus grands efforts, dans quelle direction on doit tâcher de rejeter l'ennemi, et celle de la retraite de l'armée, en cas de revers. Ils sont prévenus que le général en chef se tiendra pendant le combat sur tel point, d'où il surveillera les mouvements les plus importants, et où tous les rapports devront lui être adressés sans retard. Du reste, le général en chef donne beaucoup de latitude à la conduite particulière de ses lieutenants; il sait que, sur un champ de bataille qui embrasse une ou deux lieues d'un terrain accidenté, il lui est impossible de tout voir, de tout ordonner, que l'occasion passe vite, et qu'il faut la saisir sans attendre d'ordres. On sent donc combien il faut de talent dans les généraux qui commandent les corps d'armée; ils doivent souvent suppléer aux instructions qui ne peuvent tout prévoir; il faut, d'après la connaissance du plan général, qu'ils adoptent les meilleurs moyens tactiques pour le faire réussir; ils doivent juger le temps et les circonstances, et parer à quantité d'événements imprévus; ils doivent donc être tacticiens habiles, et avoir l'habitude de la guerre, habitude difficile à suppléer, même par du talent. On exigeait bien moins d'un officier général, quand les armées étaient de force médiocre; Turenne et Condé pouvaient tout voir, et rectifiaient les fautes de leurs lieutenants, chose rarement possible avec les grandes armées modernes.

Le général en chef se fait remettre un état des hommes présents sous les armes, état si différent de celui des hommes qui composent l'effectif des corps, qu'il faut presque toujours défalquer au moins un cinquième de l'effectif, pour avoir le nombre des combattants. Les malades, les déserteurs, les traîneurs, les hommes détachés....., causent cette différence.

Les préparatifs d'une grande bataille, tels que la réunion des colonnes, les reconnaissances, la transmission des ordres, quelques travaux pour ouvrir des communications et placer des batteries....., ne permettent pas toujours de la livrer le jour même où l'on se trouve en présence, parce qu'il resterait trop peu de temps pour pousser les attaques et profiter d'un succès; on la remet donc ordinairement au lendemain, et les troupes passent la nuit au bivouac dans l'ordre où elles doivent combattre. Les faisceaux d'armes sont devant les feux, le soldat prépare ses aliments pour se restaurer avant le jour, car il sait qu'il lui faut des forces pour soutenir les fatigues qui l'attendent. L'artillerie prépare peut-être, à la hâte, quelques portions d'épaulements ou de parapets, pour garantir ses pièces, élargit de mauvais chemins, fait des ponts sur des ruisseaux ou des ravins; les sapeurs ouvrent des brèches dans les murs et les haies qui gêneraient la circulation des troupes d'une aile à l'autre, comblent des fossés, adoucissent des escarpements. Les parcs s'approchent ou envoient quelques divisions de leurs voitures pour fournir aux consommations, et les batteries de réserve s'approchent du champ de bataille. Telles furent les dispositions des Français pour recevoir la bataille d'Austerlitz, et livrer celles d'Iéna, de la Moskwa, de Waterloo..... Mais, le plus souvent, les circonstances ne permettent pas de remettre une affaire importante au lendemain, et les troupes se préparent au combat, tandis qu'on reconnaît rapi-

dement l'ennemi. Des batailles ainsi improvisées, ne peuvent avoir lieu que quand l'une des deux armées marche très-réunie, et quand la nature du terrain lui permet de bien découvrir ce qui se passe, ou encore, quand elle se présente de très-bonne heure devant l'ennemi dans les longs jours d'été. C'est ainsi qu'eut lieu la bataille de Friedland, où l'armée française, qui était arrivée successivement dans la matinée, ne fit qu'à cinq heures du soir son attaque générale; mais, au mois de juin, les nuits sont presque nulles à cette latitude. Ainsi la bataille de Lützen, quoique livrée entre deux puissantes armées, fut une rencontre à laquelle les Français, attaqués dans leur marche, ne s'attendaient pas; mais aucun de leurs mouvements n'échappait à l'ennemi, maître des hauteurs qui dominent au sud les plaines de Lützen, et il n'y eut de préparatifs de faits de part ni d'autre relativement au terrain.

Les ordres pour le combat étant donnés, un ordre du jour se lit quelquefois aux troupes : le général cherche à les électriser, et leur prescrit des mesures d'ordre à observer.

Les colonnes se portent sur les points qui leur sont assignés; l'infanterie se déploie par masses de bataillons, de régiments, quelquefois même de brigades. Tandis que son avant-garde engage déjà ses tirailleurs avec l'ennemi, l'infanterie déploie successivement ses masses, selon les besoins, mais elle se forme toujours sur deux lignes, disposition basée sur le cœur humain : le soldat qui se sent soutenu acquiert plus de confiance; une seule ligne serait trop facilement enfoncée, et, si une réserve ne se trouvait derrière elle, on n'aurait que peu de ressource pour rétablir le combat.

Une colonne, composée de deux divisions, place l'une en première, l'autre en seconde ligne, ou ne forme celle-ci que d'une seule brigade. Le déploiement d'une

colonne peut donc se faire plus promptement qu'il ne le semble d'abord, puisque les troupes de seconde ligne peuvent n'avoir à parcourir en diagonale qu'un peu plus de l'étendue de leur front.

Quand le combat s'engage, il est ordinaire de faire déployer la première ligne d'infanterie, parce qu'elle est la plus exposée aux boulets. C'est ainsi qu'une partie du corps d'armée du maréchal Lannes, qui formait notre centre à la seconde journée d'Essling, se déploya sous le feu d'une vive canonnade, et marcha aux Autrichiens à travers des plaines qui rendaient cette formation facile. Cependant, toutes les parties de la première ligne ne font pas ce mouvement; on ne déploie que celles qui doivent faire feu, ou qui sont exposées à l'artillerie. On tient en colonnes, plus ou moins profondes, celles qui sont abritées : on est ainsi plus en mesure de marcher, et de résister aux charges de cavalerie.

On met, entre deux lignes d'infanterie, un intervalle assez grand pour que les balles, qui n'auraient pas atteint la première, ne puissent arriver jusqu'à la seconde; 300 mètres, quelquefois 400, sont la distance ordinaire; cependant on les rapproche davantage, quand des accidents de terrain dérobent la seconde ligne aux coups de l'ennemi.

La seconde ligne se déploie plus rarement que la première; on préfère la tenir en plusieurs colonnes, parce qu'il est facile alors de la porter, en tout ou en partie, au soutien des troupes qui faiblissent, et que la première ligne peut se retirer par ses intervalles, sans y causer de désordre; on déploie néanmoins encore celles de ses parties qui souffrent des boulets. Quelquefois la seconde ligne déborde l'autre pour l'empêcher d'être prise en flanc.

On voit que ces dispositions donnent à la fois aux

troupes *de la mobilité* et *de la solidité*, deux choses qu'on ne doit jamais séparer dans un mouvement d'infanterie.

Une division se place ordinairement tout entière à une ligne; si le contraire avait lieu, son général serait obligé de partager son attention sur les deux lignes, ce qui serait un inconvénient, d'autant plus que la seconde peut être obligée à des mouvements pour couvrir la première. Néanmoins, dans les pays boisés ou accidentés, il est utile que chaque division forme sa seconde ligne, parce que les terrains où l'on peut combattre y étant resserrés, le général ne peut toujours être soutenu par les divisions voisines, et n'est pas obligé de se conformer sans cesse à leurs mouvements, comme dans les pays de plaines : c'est ainsi que notre infanterie combattit à Austerlitz.

La cavalerie, qui ne peut combattre dans tous les terrains, n'a pas, comme l'infanterie, de place fixe dans un ordre de bataille; les Romains la plaçaient exclusivement aux ailes. Cette disposition, adoptée par les modernes et fondée sur l'importance de prendre l'ennemi en flanc, quand il marche sur la position défendue, ou d'attaquer et tourner ses ailes, quand il se tient sur la défensive, donnait d'ailleurs la faculté de la porter en avant sans embarrasser l'infanterie, qui combattait en lignes contiguës. Cependant Frédéric, dont la cavalerie était manœuvrière, et qui sentait l'inconvénient de suivre toujours cette routine, puisque la cavalerie, ne pouvant combattre de pied ferme, compromet par sa fuite l'infanterie dont elle couvre le flanc, s'en était écarté à Lowositz, en 1756, et avait placé sa cavalerie, forte de 69 escadrons, sur trois lignes, derrière son infanterie. Melfort proposait, en 1776, cette disposition, comme pouvant avoir de grands avantages; mais Guibert, dans sa *Défense du Système de guerre mo-*

derne, s'effrayait du passage de la cavalerie à travers les bataillons en colonnes, pour se porter en avant, et semblait ignorer les exemples qu'en avait laissés Frédéric, quoique dans le système prussien, de combattre en lignes déployées, le passage de la cavalerie fût plus difficile.

On place maintenant la cavalerie selon les convenances du terrain, et, si celui-ci n'en restreint pas l'emploi exclusivement aux ailes, on préfère la disposer en plusieurs colonnes derrière l'infanterie, et sur des points d'où l'on puisse la porter facilement partout. Il en résulte qu'elle n'est exposée au feu que quand sa présence y est nécessaire; qu'elle est entière, et a conservé son moral quand elle doit charger; que le centre de l'armée, quelquefois très-éloigné des ailes, est à portée d'être bien soutenu; et d'après la méthode actuelle de combattre des troupes à pied, celles-ci lui donnent un passage facile dans leurs intervalles, qu'elles augmentent encore, au besoin, en doublant leurs pelotons.

Quoiqu'il soit sage de réunir la cavalerie en plusieurs masses pour exécuter des charges décisives, on n'en laisse pas l'infanterie tout à fait dégarnie, et le prince Charles recommande d'en placer quelques escadrons légers en arrière de la première ligne, vis-à-vis les intervalles des bataillons, afin de se lancer sur l'ennemi que le feu aura mis en désordre.

Si le terrain oblige à mettre la cavalerie sur les ailes, il est inutile qu'elle soit à hauteur de la première ligne d'infanterie; car il faudrait qu'elle se portât à 200 ou 300 mètres en avant pour charger. Elle commencerait donc le combat avant que le feu de l'infanterie, peut-être même de l'artillerie, eût pu agir efficacement sur l'ennemi, et elle essuierait probablement une grande perte. En plaçant donc la cavalerie à hauteur de la

seconde ligne d'infanterie, on ne s'écarte pas de la distance convenable pour la faire agir promptement sur le front où le flanc de l'ennemi, qui marcherait à l'attaque ou qui se défendrait. (TACTIQUE DE LA CAVALERIE, pages 193 et 194.)

Le terrain, qui joue un si grand rôle dans les guerres modernes, a quelquefois fait placer la cavalerie au centre de l'ordre de bataille, disposition fort dangereuse; car, si elle est battue, les deux parties de la ligne d'infanterie qu'elle unissait peuvent être prises à revers, et détruite par la cavalerie ennemie qui se jette dans la trouée. C'est ce qui arriva à la bataille de Blenheim, ou de Hochstedt, en 1704, où les Alliés, ayant forcé notre centre composé de cavalerie, firent mettre bas les armes à l'infanterie qui était dans Blenheim.

Cette disposition fut prise, à la bataille de la Moskwa, par plusieurs de nos divisions, ainsi qu'à la Rothière. On ne peut nier cependant que le danger ne soit moindre, si les bataillons sont en colonnes et sont bien soutenus. A Essling, par exemple, quand nous débouchâmes sur la rive gauche du Danube, notre infanterie occupant fortement les villages d'Essling et de Gross Aspern, situés à environ une demi-lieue l'un de l'autre, flanquait fort bien notre cavalerie, qui se mit dans l'intervalle, et qui n'avait pas d'ailleurs le choix de sa position.

S'il est nécessaire de déployer la cavalerie d'une aile avant de l'engager, et afin de la tenir prête à charger, Jomini regarde comme l'ordre de bataille le plus avantageux pour elle, d'avoir un quart de sa force déployé, la moitié en colonne à droite et à gauche, et l'autre quart en réserve; cette disposition générale doit, d'ailleurs, être modifiée selon le terrain, qui permet plus ou moins de s'étendre, et les dispositions de l'ennemi, qui mettent ou non ses flancs en prise. Il paraît alors

naturel de faire déployer une partie des cuirassiers et des dragons, et de placer l'autre à la réserve, tandis que la cavalerie légère serait sur les ailes. Frédéric ne s'éloigne pas de cette disposition, dans une instruction à ses généraux de cavalerie, datée de 1744. Napoléon pense, contre l'opinion de quelques généraux, que les grandes charges de cette arme sont bonnes au commencement comme à la fin d'une bataille, et que c'est montrer l'ignorance de son emploi, que de la borner à ne paraître qu'à la fin d'une affaire. Nous devons supposer qu'en émettant cette opinion, ce général pensait au moins qu'il serait imprudent de l'engager contre des troupes d'une infanterie fraîche, dont rien n'aurait ébranlé le moral, ou contre une cavalerie bien soutenue par elle et de l'artillerie; si non la bataille de Waterloo, où la cavalerie, inconsidérément engagée par le maréchal Ney, fit de si grandes pertes sans résultats décisifs, prouverait contre son assertion.

L'artillerie se place selon les convenances du terrain, les dispositions de l'ennemi et les vues du général en chef, qui veut faire un effort sur tels et tels points. Il est évident qu'on ne peut, pas plus qu'à la cavalerie, lui assigner une place dans l'ordre de bataille.

En arrière des lignes, sur des points avantageux dont les débouchés sont commodes, on place en réserve, et sur plusieurs colonnes, des troupes solides de toutes les armes; des corps d'élite, tels que la garde du souverain, des bataillons de grenadiers, des régiments de cuirassiers; des batteries de pièces de 12 et d'artillerie légère; des troupes, enfin, que la vue du malheur arrivé aux autres ne puisse intimider. De bonnes réserves influent puissamment sur le moral du soldat, qui ne craint pas de se jeter tête baissée dans le danger quand il se sent soutenu. D'autres motifs, plus graves encore, se réunissent pour qu'on ne néglige ja-

mais de former des réserves : les plus sages combinaisons sont souvent renversées à la guerre, et il faut avoir sous la main des troupes prêtes à réparer le mal. Il y a presque toujours d'ailleurs, dans une action de quelque durée, un moment où la victoire balance, et où les deux partis, épuisés, sont incapables de grands efforts : si, dans ce moment, des troupes fraîches se présentent, elles feront nécessairement pencher la balance, et la victoire restera à celui qui les aura employées le dernier; ce sera lui encore qui s'en assurera les fruits; car les vaincus, harassés des efforts qu'ils auront faits dans le combat, ne pourront se dérober aux troupes de la réserve qui les poursuivront.

C'est au bon emploi de ses réserves que Bonaparte dut ses victoires de Marengo et de Lützen........ C'est pour ne les avoir pas engagées, que sa victoire à la Moskwa fut sans résultats.

Il y a, dans toutes les positions, un point dont la prise ou la conservation peut causer celle des autres : c'est *la clef de la position;* et, dans les champs de bataille accidentés, ce point est ordinairement le plus dominant. Si la position est étendue, il est évident qu'il peut y avoir plusieurs de ces points dont la prise ou la conservation entraînera celle des autres. C'est sur ces points, promptement démêlés par le coup d'œil du général en chef, ou des généraux chargés des attaques partielles, que doivent être dirigés les principaux efforts des troupes assaillantes, et c'est sur eux que l'adversaire accumule le plus d'obstacles et rassemble ses meilleures troupes. Ces points, trop forts peut-être pour être attaqués de front, peuvent présenter des facilités pour être *tournés*, et l'on ne manque pas de tenter cette manœuvre. Elle est dangereuse quand elle se fait à la vue de l'ennemi, et expose à une défaite; mais la nuit,

un bois, des accidents de terrain, la favorisent, et la réussite offre évidemment des résultats plus avantageux que ceux d'une attaque de front, puisqu'on fait ordinairement prisonnières les troupes qui défendaient la position. Ainsi, dans toutes les batailles, ou du moins dans presque toutes, cherche-t-on à exécuter un mouvement de ce genre.

La définition que nous avons donnée d'un point stratégique, doit faire sentir qu'il peut quelquefois se confondre avec celui qui constitue la clef d'une position; mais c'est cependant ce qui est assez rare. Il est, en outre, à remarquer que la possession d'une clef de position peut ne donner qu'un avantage partiel, tandis que l'occupation d'un point stratégique peut donner un avantage général. La force d'une position s'évanouit devant l'occupation de ce point, sa défense est annulée, et, si on la prolonge, on y trouve sa ruine totale.

Quand les Alliés attaquèrent, le 30 mars 1814, les hauteurs qui dominent Paris, ils dirigèrent leurs prinpaux efforts sur celles de Belleville, et finirent par s'en emparer. Si, maîtres de ce point, ils n'eussent eu la faculté de se porter en quelques minutes sur la Seine, d'en occuper les ponts, et de couper ainsi la retraite à l'armée française sur Fontainebleau, la défense des hauteurs de Montmartre eût encore pu avoir lieu; mais elle dut cesser au contraire, car les troupes qui s'y trouvaient, déjà attaquées de front vers Saint-Denis, l'eussent encore été à revers par les boulevards.

Nous avons exposé la formation régulière d'une armée attaquante, dans un terrain peu accidenté; celle de son adversaire sera à peu près la même, mais elle déploiera probablement plus de troupes, parce qu'un grand feu est encore plus nécessaire pour se défendre que pour attaquer. Cependant, une position renfermant

souvent des villages, des fermes isolées, des bois, des haies, des collines, la régularité disparaît dans la formation des troupes : de l'infanterie occupe les villages, barricade les rues, s'établit dans les maisons, perce des créneaux dans les murs, borde les haies, se place dans les fossés; des escadrons sont en arrière, et, masqués par les arbres, les maisons, ils se tiennent prêts à déboucher; des travailleurs font des abatis, et des fantassins se placent en arrière pour les défendre; ici, des sapeurs préparent des fougasses pour faire sauter un pont. L'armée défensive campe dans l'ordre où elle doit combattre : de là le défaut des ordonnances, qui assignent toujours les deux extrémités d'une position à la cavalerie, comme si cette arme pouvait avoir une place fixe.

Les caissons d'ambulance se placent derrière les troupes, sur des points abrités contre les coups de l'ennemi; des chirurgiens se tiennent près d'eux, et s'apprêtent à appliquer le premier appareil aux blessés.

Les dispositions s'achèvent : les tirailleurs des deux armées sont engagés sur tout le front, et couvrent les reconnaissances des généraux qui examinent les points d'attaque et les moyens tactiques qu'exige le terrain. Ceux-ci sont de retour à leurs postes ; les avant-gardes prennent, dans la disposition générale, la place qu'on leur a indiquée, et un nombre déterminé de coups de canon sera le signal auquel toutes les attaques commenceront à la fois.

Mais comment faire entendre tout ce qui se passe dans une bataille, à l'homme qui n'a jamais assisté à aucune? Quel tableau peut rendre cette multitude de scènes si variées, si affreuses, et cependant si grandes, souvent aussi tellement confuses, que les acteurs mêmes s'accordent rarement sur leurs principales circonstances, et presque jamais sur leurs détails? Il n'est qu'un moyen

pour y réussir : il faut lire quelques-uns de nos meilleurs écrivains militaires, consulter les cartes annexées à leurs ouvrages, et l'on satisfera une curiosité qui conduira à l'entente parfaite des opérations; si l'on veut ensuite examiner différentes positions, se les représenter couvertes de troupes prêtes à les défendre, tandis qu'une armée se prépare à les attaquer; si on reconnaît les points dont la prise peut donner les plus grands résultats, et qu'on y suppose engagées la majeure partie des troupes des deux partis, on prendra, sur le terrain même, une excellente leçon. Si l'on peut enfin visiter quelques champs de bataille célèbres, et, une bonne description à la main, y suivre les mouvements des deux armées, on aura fait un plus grand pas encore; on se sera formé le coup d'œil, on relèvera souvent des fautes échappées aux historiens, et on conclura, après beaucoup de réflexions, que *la guerre a toujours été la même; qu'il s'agit d'être le plus fort sur un point donné*, et que *le reste est accessoire;* que beaucoup de batailles se ressemblent donc par leurs principales circonstances et par leurs résultats, puisque les mêmes manœuvres et les mêmes fautes produisent des effets semblables, quels que soient le temps et les lieux.

Essayons cependant, en empruntant quelques traits communs à la plupart des batailles modernes, de donner une idée de ce qui s'y passe à nos jeunes lecteurs, qui, presque toujours, se le représentent d'une manière peu conforme à la vérité.

Un grand feu d'artillerie ouvre la scène, les batteries se sont concentrées sur quelques points avantageux, elles font converger leurs projectiles sur les masses de troupes, et lancent sur les villages à attaquer, des obus qui les incendient. Des colonnes d'infanterie se forment et s'avancent sous la protection de ce feu; on voit leurs tirailleurs épars marcher à travers des vignes, des vergers,

se glisser le long des haies; les cris *en avant* se font entendre; une tête de colonne touche déjà le village à emporter, une autre va le tourner...... Tout à coup un feu terrible de mousqueterie part des fenêtres, des haies, des barricades et des murs de clôture; une batterie, démasquée à propos, sillonne les colonnes de ses boulets et y porte le désordre; les officiers essaient en vain, par leurs cris, de rétablir le combat : on s'arrête, quelques coups de feu partent, les colonnes tourbillonnent, puis tournent le dos. Des escadrons de hussards débouchent aussitôt d'un verger, où ils attendaient le moment favorable; ils se lancent sur les fuyards, et les sabrent. Mais la seconde ligne s'avance à leur soutien; elle les laisse s'écouler, et commence un feu qui fait rétrograder la cavalerie. Cependant ce village est la clef de la position, et une seconde attaque doit avoir lieu : les colonnes sont moins profondes; les difficultés du terrain ont été mieux jugées, on profite de ses accidents pour s'abriter; des sapeurs sont en tête des colonnes, ils brisent les barricades à coups de hache, on se précipite par les brèches; les rangs sont confondus, les derniers soldats poussent les premiers; on se fusille à bout portant, les défenseurs sont tués à coups de baïonnettes dans les maisons; mais une réserve arrive : les assaillants, occupés au pillage, sont dans un désordre complet; leurs officiers, frémissant de colère, ne peuvent réunir qu'un petit nombre d'hommes; ils sont repoussés à leur tour, et l'ennemi a repris le village. La cavalerie, qui s'avançait pour profiter du succès, doit se retirer promptement.

Plus loin, la charge bat : une colonne profonde passe à gué un ruisseau bourbeux sous un feu de mousqueterie et d'artillerie; sa marche est jalonnée par des cadavres et des blessés; elle s'engage dans un chemin creux, et l'on n'aperçoit plus que la pointe de ses baïon-

nettes; elle se déploie hors du défilé, et répond au feu de l'ennemi. La cavalerie, qui la suit, trouve le gué creusé; elle est dans la fange, ses chevaux s'y abattent, et s'en tirent avec peine; elle se forme derrière l'infanterie, puis tout à coup elle débouche par pelotons à travers ses intervalles, et s'élance sur l'ennemi en désordre; la terre tremble sous les pas des chevaux; de grands cris s'élèvent; la terreur devance les cuirassiers, leurs cuirasses étincellent au milieu des baïonnettes.....; leur charge est heureuse, ils ramènent l'infanterie prisonnière; ils hâtent leur retraite, et se rallient derrière les bataillons déjà formés en carrés, à l'aspect de la cavalerie ennemie qui s'avance à son tour.

Ailleurs, la cavalerie légère, déployée, marche à travers les moissons; ses éclaireurs tiraillent avec ceux de l'ennemi, et les obligent à se retirer; elle s'arrête, et se tient prête à charger; sa seconde ligne est en colonnes et masquée par un pli de terrain.

Les réserves, placées sur des points d'où elles voient le combat, poussent des cris de joie à la vue du succès des attaques, et les encouragent; on entend des expressions de regrets, quelquefois même leurs risées, à la vue d'une charge manquée. L'infanterie se repose, assise sur ses sacs et l'arme au pied; la cavalerie a mis pied à terre, quelques régiments font même rafraîchir leurs chevaux fatigués; des vedettes veillent à leur sûreté.

On combat sur toute la ligne avec des succès divers; bientôt toutes les troupes auront été successivement engagées, et rien ne se décide encore. Le feu roulant de l'artillerie et de la mousqueterie fatigue et assourdit les hommes les plus habitués à ce bruit; les villages disparaissent dans des tourbillons de fumée; de grandes détonations se font entendre : ce sont des caissons qui sautent; des obus, en éclatant près d'eux, y ont

mis le feu. Ici, des ouvriers intrépides remettent à des affûts les timons, les essieux brisés par le feu de l'ennemi; des mouvements de voitures d'artillerie ont lieu sans cesse entre les batteries et les réserves; des caissons s'établissent derrière les troupes, et remplacent leurs munitions épuisées. Des cadavres couvrent la terre : on les voit dépouiller aussitôt par des hommes avides, qui bientôt éprouveront le même sort. De nombreux blessés se détachent des lignes, et se dirigent vers les ambulances, portés ou soutenus par leurs camarades, dont un grand nombre saisit cette occasion pour quitter un poste dangereux, et les corps en sont considérablement affaiblis; mais le général, qui commande l'armée assaillante, a prévu cet inconvénient, et a ordonné qu'on n'enlèverait les blessés qu'après le combat. Ceux qui ne peuvent marcher restent donc sur le champ de bataille, exposés à de nouvelles chances, et sont souvent foulés aux pieds des chevaux ou écrasés sous les roues de l'artillerie.

Le général en chef est sur une éminence, tantôt à pied, tantôt à cheval; une carte est sous ses yeux, une lunette est dans sa main; des officiers arrivent de tous côtés lui rendre compte de l'état des choses; il en fait partir dans toutes les directions pour porter ses ordres; il a près de lui des troupes de confiance, qu'il ne fera donner que dans le plus grand danger.

Cependant une colonne, composée de toutes les armes, s'est mise en marche de bonne heure pour tourner le flanc droit de la position ennemie ; on attend avec inquiétude qu'elle ait débouché des défilés où elle a dû s'engager ; le jour s'avance, et on n'apprend rien. Des aides-de-camp sont dépêchés coup sur coup pour avoir de ses nouvelles, et presser sa marche; on apprend enfin qu'elle est en présence, et les mouvements de l'ennemi ne permettent pas d'en douter. Le

canon de cette attaque commence à se faire entendre : la joie éclate parmi les assaillants, rebutés de leurs vains efforts; l'espérance renaît dans leurs cœurs. Les défenseurs, étonnés, voient la victoire prête à leur échapper : ils tirent de leur gauche des renforts qu'ils font filer vers leur droite, et ils y portent leurs réserves.

Le moment décisif est arrivé : les réserves de l'armée attaquante marchent à leur tour, pour seconder l'attaque de flanc. Elles marchent fièrement, parce qu'elles sentent que toute l'armée a les yeux sur elles, et que c'est surtout dans leur valeur qu'on espère. La vue des cadavres et des blessés, cette vue, si effrayante pour les jeunes soldats, les trouve insensibles. Les batteries de 12 les précèdent : elles ouvrent un feu violent qui réduit au silence l'artillerie ennemie, puis elle en foudroie les troupes. Aussitôt des colonnes de grenadiers se dirigent sur la position, et franchissent tous les obstacles ; elles abordent l'ennemi, qui les attend de pied ferme, en ligne déployée, et qui tire à bout portant; leur perte est considérable, elles hésitent un instant, vont riposter à ce feu, et tout élan sera perdu; mais les généraux, et tous les chefs, se jettent en avant et entraînent leurs soldats par leur exemple. — Une grande charge de cavalerie se prépare; des batteries d'artillerie légère se portent au galop sur le flanc des lignes, et préparent leur succès. — Les deux cavaleries marchent l'une contre l'autre : ici, des escadrons, pressés sur un terrain inégal et détrempé, se désunissent et ne peuvent fournir leur carrière; plus loin, des obus, qui éclatent au milieu d'eux, effraient les chevaux et les font reculer; ailleurs, les escadrons, marchant avec ordre, sont prêts à croiser le fer; mais le cœur manque à leurs adversaires, qui tournent le dos et sont vivement poursuivis. On voit

des canonniers sabrés sur leurs pièces, qu'ils défendent encore à coups de leviers et d'écouvillons; on combat avec acharnement, mais enfin les progrès de l'attaque de flanc sont décisifs; elle se prolonge sur les derrières de la position, bientôt le chemin de la retraite va être coupé; des hussards s'y portent même déjà, et s'emparent de plusieurs voitures de bagage.

La retraite est ordonnée, les troupes de la réserve, qui sont les moins fatiguées, sont destinées à la soutenir; une brigade est dirigée, en toute hâte, sur un défilé où l'armée doit passer, et la protègera; on prescrit la formation de plusieurs colonnes de marche, mais l'armée est trop fortement engagée pour que sa retraite se fasse sans donner trop d'avantage à l'ennemi : il y a de la confusion, et quelques généraux perdent la tête dans ce moment critique. En effet, les assaillants, vainqueurs sur tous les points, n'ayant plus rien à ménager, lancent toute leur cavalerie pour recueillir les fruits de la victoire; des corps de lanciers se précipitent sur les carrés et les enfoncent; des masses d'infanterie s'ouvrent un passage; des soldats du train coupent les traits de leurs chevaux, et abandonnent leurs pièces. On voit cependant des corps qui conservent une attitude martiale au milieu du désordre général, et auxquels se rallient quelques débris; la cavalerie tente même des charges qui obligent les vainqueurs à marcher avec plus de mesure. Les champs sont couverts d'hommes, de chevaux et de voitures qui fuient dans toutes les directions; quelques coups de canons se font encore entendre; la nuit, favorable aux vaincus, arrive enfin; la poursuite cesse, et peu à peu tout rentre dans le silence.

Telles sont quelques-unes des circonstances d'une bataille; mais, si l'on considère le pays et la saison dans laquelle elle se livre, elle prendra, pour ainsi dire, une physionomie particulière. Quelle différence d'une ba-

taille engagée sous le ciel brûlant de l'Andalousie, dans les rochers couverts de chênes verds, de myrtes et d'aloès du Portugal ou de la Catalogne, les bruyères arides et pierreuses des deux Castilles, à celle livrée dans les boues et les sapins de Hohenlinden, par une neige fondante; à celle où l'infanterie russe et française périssait, ensevelie dans les fanges de Pultusk et de Golymin; où la cavalerie chargeait sur les lacs glacés et couverts de neige d'Eylau; où l'infanterie russe était engloutie dans les étangs d'Austerlitz! Que d'efforts rendus inutiles par l'état de l'atmosphère! Combien de fois la valeur trompée par les difficultés du terrain! Ces tourbillons de neige, que le vent du nord chasse à la figure des Français, aveuglent tout à coup les divisions d'Augereau, qui s'engouffrent entre le centre et la droite des Russes, à Eylau. La pluie, qui mouille leurs armes à Gross-Beeren et à la Katzbach, les livre au fer de la cavalerie russe et prussienne. Les nuages de poussière, qui s'élèvent sous les pas des chevaux dans les sables du Brandebourg, rendent plus difficiles les mouvements de la cavalerie à Jüterbogk. La terre, détrempée à Waterloo par une pluie abondante, ôte l'impulsion à la cavalerie française, retient les roues des canons et les empêche de se porter aux points décisifs; tandis que l'armée anglaise, qui se tient sur la défensive, souffre peu de ces inconvénients.

Cependant, le général de l'armée vaincue emploie toute la nuit pour rétablir l'ordre dans ses troupes: des officiers d'état-major partent, dans diverses directions, pour rassembler les corps épars, et les conduire au point de ralliement; les arrière-gardes s'organisent plus régulièrement; on y envoie une cavalerie plus nombreuse, et on y fait passer des compagnies de sapeurs qui feront sauter des ponts et encombreront les défilés par des abatis. L'armée se retire sur plusieurs co-

lonnes, qui suivent des routes différentes, *mais peu distantes entre elles, et aboutissant au même point.* Les vainqueurs ne pourront donc d'abord juger sur quelle route marche la colonne la plus nombreuse; ils craindront d'engager trop peu de troupes dans la direction où l'ennemi est le plus fort; ils s'arrêteront, pousseront des reconnaissances et prendront des informations; mais les vaincus profitent de ces retards pour évacuer leurs parcs et leurs blessés.

Telle fut la belle retraite de l'armée autrichienne après la bataille de Wagram : le prince Charles lui fit former deux colonnes; l'une prit la route de Bohême par Znaïm, l'autre celle de Moravie; mais ces deux routes, qui ont entre elles une bonne communication couverte par la Taya, permettaient de diriger sur l'une toutes les troupes qui se trouvaient sur l'autre, et le pays montueux présente des obstacles à chaque pas. Les Autrichiens exécutèrent leur retraite fort lentement, et ce ne fut qu'après plusieurs reconnaissances qu'on sut, le lendemain dans la matinée, qu'ils avaient suivi les deux routes; ce ne fut que plus tard encore, qu'on apprit que la plus forte colonne suivait la route de Bohême. Ces retards donnèrent le loisir aux Autrichiens de faire filer leurs parcs, d'enlever leurs blessés, et de remettre de l'ordre dans leurs troupes. Les Français mirent cinq jours à faire les vingt lieues qui séparent Znaïm du champ de bataille, et furent obligés de combattre à chaque pas.

Une armée vaincue, ou obligée par une cause quelconque d'exécuter une retraite, pourrait difficilement éviter des retards et des encombrements dans sa marche, si elle la faisait sur une seule colonne ou sur une seule route, et ces retards lui seraient funestes : l'ennemi se porterait, par une marche rapide, sur la tête de cette colonne, et l'envelopperait. La perte de l'ar-

mée pourrait avoir lieu au passage d'un pont ou d'un gué rompu, que l'ennemi aurait occupé. On sait de quoi dépendit le sort de l'armée française, dans sa retraite de Portugal, en 1809, et plus tard à Borisow et à Hanau.

Cependant l'armée qui ferait sa retraite sur plusieurs colonnes dont les directions seraient divergentes, s'exposerait ainsi aux malheurs qu'elle croirait éviter. Cette mesure, avantageuse au premier aspect, en ce qu'elle oblige les vainqueurs à se diviser à leur tour pour poursuivre, conduirait les vaincus à leur perte totale; quelques colonnes pourraient peut-être échapper d'abord; mais puisque les vainqueurs sont plus nombreux, les colonnes atteintes seraient accablées presque sans résistance par cette supériorité, et l'on éprouverait une perte plus considérable quo celle qu'on a faite dans la bataille même. Tel fut le sort de l'armée prussienne après Iéna : ses colonnes divergentes furent prises ou détruites en détail, tandis que, si elles se fussent toutes dirigées sur Magdebourg, elles eussent présenté à leur réunion une masse imposante, et se seraient sans doute frayé un passage pour gagner l'Oder.

La théorie de la guerre peut s'apprendre avec des livres, mais les applications de cet art, si faciles encore dans les manœuvres de paix, sont loin de l'être devant l'ennemi, parce que, dans des exercices à poudre, l'une des plus fortes passions qui agissent sur l'homme, *la peur*, ne peut trouver d'accès chez lui. Or, à la guerre, tous les calculs, ou à peu près tous, sont cependant basés sur elle. Ce n'est dono qu'à la guerre que les officiers qui veulent parvenir à des commandements éle-

vés, peuvent se former; ce n'est qu'au milieu des dangers qu'ils apprendront à se connaître, à faire usage de leur sang froid, et qu'ils feront juger de leur capacité.

Cette considération, et beaucoup d'autres dont il est inutile de grossir ce chapitre, devraient engager un gouvernement à ne jamais perdre l'occasion d'une guerre, soutenue par ses alliés, pour exciter des officiers zélés à demander l'autorisation de prendre du service dans les troupes étrangères, pendant sa durée. C'est ainsi qu'une armée aurait toujours, quoiqu'après une longue paix, des officiers expérimentés et habitués à la guerre, et qu'elle ne serait pas neuve, s'il fallait entrer en campagne contre des troupes aguerries.

OUVRAGES A CONSULTER.

TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES, par le lieutenant général Jomini, 3e édition; Paris, 1818, 3 vol.

Il renferme l'exposition des principes de la stratégie, appliqués aux campagnes de la guerre de sept ans. Ces principes sont clairs, faciles à saisir pour les officiers, qui ont déjà quelqu'habitude des manœuvres; la science y est dégagée de tout le fatras et des obcurités dont une foule d'auteurs, qui ne la comprenaient pas, l'avaient entourée; ce livre a opéré une révolution dans l'esprit des militaires; il renferme d'ailleurs des principes de tactique non moins solides que ceux de stratégie.

HISTOIRE CRITIQUE ET MILITAIRE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par le même, 2e édition; Paris, 1820, 15 vol.

Elle renferme les campagnes des Français de 1792 à 1803, et de nouveaux développements des principes contenus dans l'ou-

vrage précédent. Beaucoup d'impartialité, un jugement sain, des réflexions politiques justes et profondes, distinguent cette histoire, qui seule peut former une bibliothèque militaire.

PRINCIPES DE LA STRATÉGIE, développés par la relation de la campagne de 1796, en Allemagne ; traduits de l'allemand.

L'illustre auteur (le prince Charles) donne des principes rigoureux, et qu'il démontre d'une manière géométrique ; il faut quelques études préliminaires pour le comprendre. Le général Jomini a joint à la traduction de cet ouvrage des notes qui modifient, critiquent ou développent diverses assertions. Le prince, qui avoue avec noblesse les fautes qu'il a commises dans la campagne de 1796, est par fois injuste envers le général en chef de l'armée de Sambre et Meuse, qui a publié à son tour une histoire de cette campagne, où il sait se justifier des fautes que son émule lui reproche.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES, par le général M. Dumas.

Cet ouvrage, qui commence à la campagne de 1799, comprend déjà 19 volumes, et n'est encore qu'à la campagne de 1808 exclusivement, il doit se continuer jusqu'à la Restauration. Il renferme, outre *le Précis, etc.*, des notes et observations, et un assez grand nombre de pièces justificatives, dont quelques-unes nous paraissent remarquables. On regrette souvent de ne pas trouver dans cet ouvrage estimable, des réflexions critiques sur des opérations qui en réclamaient, réflexions que le talent de l'auteur eût rendues intéressantes. Les notes, toutes relatives à des sujets politiques et militaires, se recommandent par leur importance, la justesse des vues et des remarques.

Il est néanmoins, dans le Précis, une assertion que, dans un ouvrage de la nature du nôtre, nous ne pouvons passer sous silence, parce que nous la croyons dangereuse. L'auteur (tome 3e des campagnes de 1806 et 1807) dit « qu'en étudiant l'histoire » d'une guerre, on doit moins s'attacher à la recherche des » prétendues règles de l'art qu'aux inspirations du génie....... Les » seuls principes de tactique sont fixes, les opérations de la stra- » tégie n'ont point de règles dont on puisse faire un corps de » science. Napoléon, qui avait réduit à un petit nombre d'axio- » mes les résultats de son expérience et de ses profondes mé- » ditations sur l'art de vaincre, ne connut de revers que lors- » qu'il dévia de ses propres principes. »

1° Un art qui s'exerce sans règles, ne mérite pas ce nom, et

les inspirations du génie seraient ordinairement fort malheureuses, si, dans la circonstance qui se présente tout à coup, il n'appliquait un principe, quoique peut-être il l'ignore. — Le général qui, à vingt-deux ans, gagna la bataille de Rocroi, avait probablement peu médité sur l'art de vaincre; mais il était né avec le génie de la guerre, et ses inspirations étaient si bien conformes aux règles, qu'en imitant sa conduite on aura encore des succès. Qu'on ne s'y trompe pas néanmoins, le génie, sans l'étude et la méditation, peut avoir des succès, mais ils seront passagers; Turenne, moins brillant que Condé, fit de plus grandes choses que lui, et le battit en plusieurs rencontres. Turenne avait beaucoup médité sur son art; il avait servi comme simple volontaire, et comme capitaine, avant de parvenir au commandement.

2° « Si Napoléon a réduit à un petit nombre d'axiômes, etc. » il y a donc des règles pour vaincre, puisqu'il eut des revers quand il s'en écarta; or, pourquoi les maximes qui valurent des victoires à Napoléon n'en donneraient-elles pas à ceux qui les suivraient? Moreau, Masséna, Saint-Cyr, le prince Charles....., et leurs prédécesseurs, anciens et modernes, n'en avaient-ils pas remportées en les observant? Ces maximes sont-elles de nature à ne convenir qu'à un seul général qui sait se créer ainsi des armes que lui seul peut manier? Mais c'est ce que dément l'histoire, surtout celle des guerres depuis 1792; les armées qui ont commis les mêmes fautes en ont été punies par les mêmes revers. Qu'on lise Jomini et toutes les histoires du temps, il ne restera de doutes à cet égard qu'à ceux qui fermeront les yeux.

Parmi les relations particulières des dernières campagnes, il en est quelques-unes que nous engagerons aussi nos lecteurs à consulter.

JOURNAL DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE CATALOGNE, en 1808 et 1809, sous les ordres du général Saint-Cyr; Paris, 1818, 1 vol.

Opérations remarquables par l'esprit de calcul et de réflexion qui y a présidé, et par la vigueur qui les exécutait malgré les difficultés particulières que présente un pays aussi favorable à la défense, que la Catalogne, l'esprit des habitants, et la nature de cette guerre injuste autant qu'impolitique. On sentira, en lisant ce récit, qu'il est souvent moins difficile à un général, de vaincre que d'assurer la subsistance de ses troupes. L'habile général y a prouvé, à Cardedeu, qu'on pouvait battre sans artillerie une armée qui en était pourvue; mais il est permis de croire qu'avec

d'autres ennemis, cet exemple d'une exception à une règle positive, n'eût pas été donné.

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE, en 1812, par le marquis de Chambray, colonel d'artillerie; 2e édition, 1825, 3 vol.

Histoire qui se distingue de toutes les relations de cette trop célèbre campagne, par une impartialité rare, des principes militaires solides, une attention scrupuleuse à l'exactitude des faits. Le coup d'œil jeté sur les événements qui ont précédé l'invasion de Russie ne se lira pas avec moins d'intérêt. Les notes qui terminent chaque livre contiennent des détails sur diverses circonstances politiques et militaires, et sont écrites dans le même esprit de justice et d'observation que le corps de l'ouvrage.

M. le colonel de Chambray émet cependant, à l'égard de la cavalerie, une opinion que nous ne pouvons passer sans la combattre : après avoir rapporté la retraite de la division russe de Néwérowskoï devant la cavalerie de Murat, il ajoute (page 304) que ce combat offre un exemple mémorable de la supériorité d'une infanterie aguerrie et bien conduite sur la cavalerie, assertion qu'il a répétée dans SA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE. Il nous paraît évident que, d'après les détails mêmes dans lesquels est entré M. de Chambray, on ne peut tirer une semblable induction de ce fait. La cavalerie de Murat fut conduite avec précipitation, c'est-à-dire, sans réflexion; les rangées de bouleaux qui bordent la route de Moskow rompaient les charges que l'on faisait sur les flancs, et, si une cavalerie si nombreuse ne fit que 800 prisonniers, c'est qu'elle ne chargea pas avec une forte résolution de pénétrer; ce qui peut s'expliquer aussi jusqu'à un certain point, par la fatigue des chevaux; car il était trois heures du soir quand notre avant-garde atteignit les Russes, et on marchait depuis la pointe du jour. Il est évident que, si les charges eussent été combinées sur une route aussi large, quelques escadrons de cuirassiers, devançant la colonne russe et la chargeant en tête, tandis qu'on l'eût chargée en queue et sur les flancs, elle devait enfin succomber, sans même qu'on employât d'artillerie.

MÉMOIRES SUR LA GUERRE DE 1809 EN ALLEMAGNE, par le général Pelet; 1824, 4 vol.

Ils doivent être considérés sous deux points de vue : celui des considérations politiques, et celui des événements militaires. Ce n'est point dans ce cours que nous devons faire la critique des premières; relativement aux autres, le récit et le développement

des opérations, les principes répandus dans l'ouvrage, une narration animée et un style pur, doivent les faire rechercher par les officiers qui désirent connaître les détails de cette campagne célèbre.

Mémoires pour servir a l'histoire de la campagne de 1814, par F. Koch, chef de bataillon d'état-major; 1818, 3 vol.

L'auteur raconte les événements avec l'esprit de critique d'un militaire qui connaît son art, parce qu'il l'a pratiqué; occupant à l'armée principale un poste qui lui permettait de bien voir, il rend compte avec clarté des mouvements dont il a été témoin; il a en général fait usage de bons matériaux pour ceux auxquels il n'a pas assisté, et l'impartialité guide toujours ses réflexions.

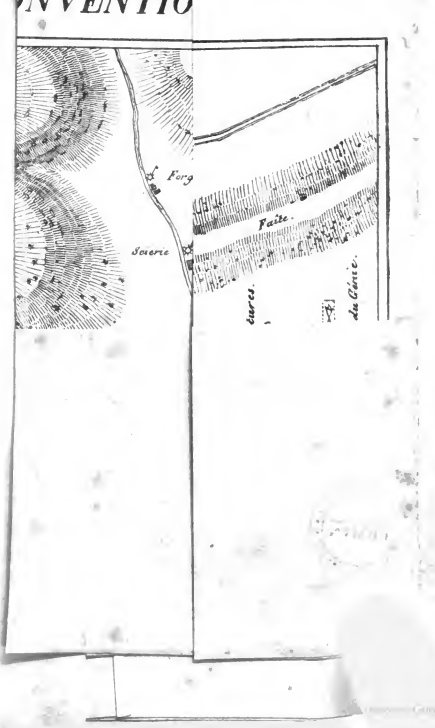
Les jeunes officiers qui désireront connaître les moyens d'agir sur le moral des troupes par le moyen de la parole, doivent lire l'Éloquence militaire ou l'art d'émouvoir le soldat. Cet ouvrage, rédigé par une société de militaires et de gens de lettres, est bien écrit; il renferme des principes sûrs en littérature et en morale; des traits d'éloquence choisis avec soin, et dans toutes les situations de la vie militaire, donnent de l'attrait à sa lecture, et font naître des émotions généreuses. Nous engageons surtout à méditer les chapitres *de l'ambition*, *de la gloire* et *de l'honneur;* ce dernier mot surtout, souvent si mal entendu, exige que l'on se pénètre de son véritable sens; il ne consiste pas seulement à montrer de la valeur, il réside encore dans l'accomplissemant de tous nos devoirs, comme hommes et comme militaires.

TABLE

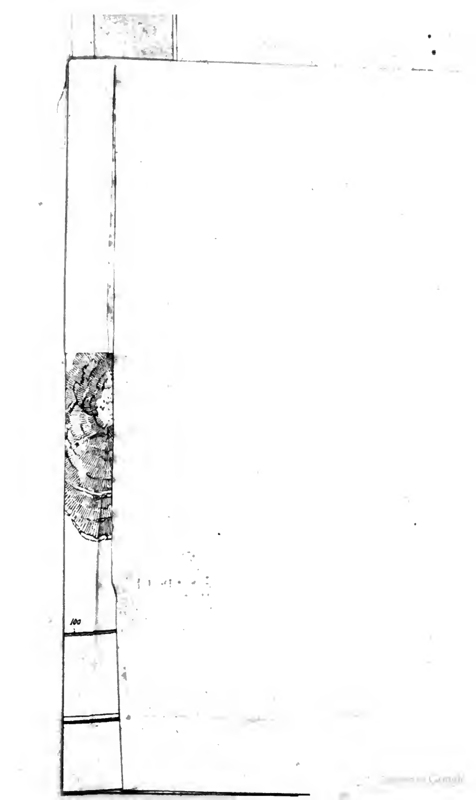
DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

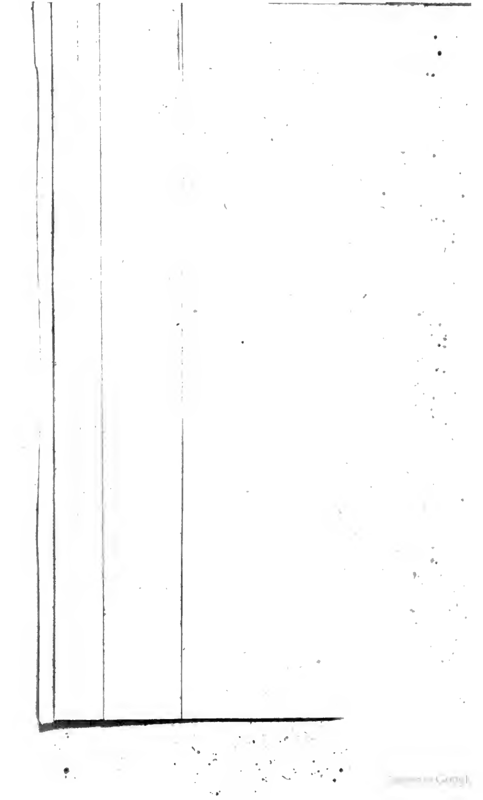
FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

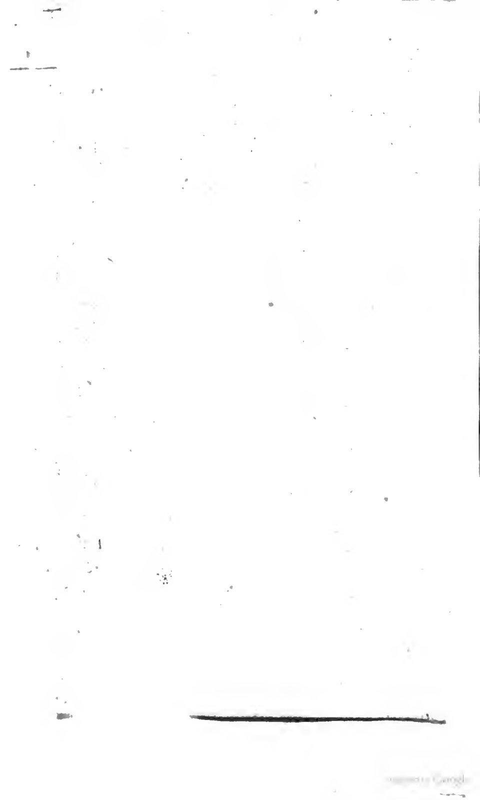
ONVENTIO


ONVENTIO
Forg
Scierie
Faîte.
tures.
du Génie.




100





COURS

D'ART ET D'HISTOIRE

MILITAIRES.

SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT.

Avant de traiter des opérations secondaires de la guerre, nous avons dû faire connaître les principes généraux d'après lesquels se meuvent et combattent les troupes de toutes armes, et cette marche, singulière en apparence, doit être justifiée; on peut objecter en effet, que les opérations secondaires de la guerre étant beaucoup plus faciles à comprendre et à exécuter, que la plupart de celles expliquées dans la première partie du cours, c'était par elles qu'on devait commencer.

Nous répondrons : que les moindres opérations, telles, par exemple, que la conduite d'un simple détachement près de l'ennemi, exigent, pour être bien faites, la connaissance de la tactique de l'arme où l'on sert et de celles qu'on peut combattre, et qu'il est impossible, si on l'ignore, de ne pas commettre sans cesse des fautes; qu'il serait peu rationnel, en parlant du service des avant-postes et des reconnaissances, de laisser ignorer à un officier quels sont les rapports de ces services avec les mouvements d'une armée, et la nature du terrain; si on les passe sous silence, cet officier pourra faire son service sans intelligence, il ne verra que la troupe qu'il aura sous la main, il ne sentira pas que ses mouvements font partie d'un grand ensemble, et leur importance lui échappera. Comment un militaire, chargé

d'éclairer l'armée, de poursuivre l'ennemi après un combat, de couvrir sa retraite, pourra-t-il comprendre que l'exécution des mesures que nous lui conseillerons est indispensable aux succès des troupes qui le suivent ou qui le précèdent, s'il ignore comment elles marchent et combattent, et quelles sont les conséquences de tel mouvement? Il faudrait donc donner de longues explications préliminaires avant d'aborder chaque sujet; mais il était plus méthodique d'en faire un corps complet dont l'enseignement précédât celui du reste.

Il y a, nous en conviendrons, dans la première partie du cours, quelques opérations qui peuvent paraître difficiles à comprendre à de jeunes officiers; mais peu à peu tout s'éclaircira, une leçon rendra l'autre plus intelligible, et après la lecture attentive de tout l'ouvrage, nous espérons que rien n'y paraîtra obscur.

Si l'instruction devait être donnée à des sous-officiers, nous n'hésitons pas à dire qu'il faudrait encore la faire précéder au moins de quelques notions sur la reconnaissance des terrains, leur dire ce qui constitue une position, leur donner les moyens de se procurer des guides, de trouver des espions; notions telles qu'en renferme notre abrégé. M. le général de la Roche-Aymon a suivi cette marche dans son manuel du service de la cavalerie légère; il a senti sans doute qu'il était naturel, avant de traiter du mécanisme de ce service, de donner des notions préliminaires sur ce qui en fait la base.

Les opérations de petite guerre nécessitent des mesures minutieuses, et des préceptes particuliers, parce que la moindre omission peut les faire échouer, et que, malgré leur peu d'importance apparente, elles influent quelquefois puissamment sur le sort d'une armée. Malheur à celle qui aurait une cavalerie légère, conduite par des officiers sans expérience, ou qui man-

queraient au moins d'une théorie raisonnée! Elle verrait chaque jour ses mouvements entravés par l'ignorance où elle serait des mouvements de son adversaire; ses postes mal placés, des reconnaissances mal faites, l'exposeraient à chaque instant à des échecs, qu'un ennemi habile et vigilant saurait lui préparer. On entrera donc dans tous les détails qui peuvent faciliter un service aussi important, et, quoiqu'il semble n'appartenir qu'à la cavalerie légère, MM. les Officiers de cuirassiers et de dragons n'oublieront pas qu'ils peuvent être aussi appelés, par les chances de l'état militaire, soit à entrer dans cette arme, soit à en faire le service.

Nous engageons tous les officiers qui devront servir aux avant-postes, à se munir d'une carte du théâtre de la guerre, d'une lunette d'approche qu'ils placeront facilement dans une des fontes de leur selle, ou dans leur giberne. Un carnet sur lequel ils écriront le résultat de leurs observations, ou l'abrégé des ordres qu'ils auront reçus de vive voix, leur sera encore nécessaire; ce sera le seul moyen de les bien exécuter, et de ne rien omettre dans les rapports qui leur seront demandés.

COURS
D'ART ET D'HISTOIRE
MILITAIRES.

DES DÉTACHEMENTS
EN GÉNÉRAL,
ET DES RÈGLES POUR LES CONDUIRE.

On entend, sous le nom de DÉTACHEMENT, *toute partie d'un corps ou d'une armée, que l'on en tire pour quelque service particulier*. Un détachement peut donc être composé de fractions d'un seul ou de plusieurs corps, et, quand il s'agit d'un détachement considérable de l'armée, il est composé de corps entiers souvent de toutes armes.

Quoique les préceptes que nous donnerons puissent s'appliquer, sous beaucoup de rapports, à tous les détachements, quelle que soit leur force, nous ne traiterons en général, dans ce cours, que de ceux qu'un officier particulier est dans le cas de conduire. Nous supposerons toujours que le détachement, pris pour exemple, est obligé de marcher et de se garder militairement, c'est-à-dire, avec toutes les précautions que nécessite le voisinage réel ou possible de l'ennemi.

Quel est le but du détachement? Va-t-il en reconnaissance? Doit-il dresser une embuscade, escorter un convoi, former une avant ou une arrière-garde? Est-ce simplement un détachement qui quitte son dépôt, et qui rejoint l'armée? Quoique ces diverses circonstances puissent modifier la conduite à tenir par le commandant, les préceptes qui vont suivre peuvent s'appliquer à tous les cas, et nous éviterons, en les donnant ici, de fastidieuses répétitions dans les leçons suivantes.

Un chef de détachement doit bien se pénétrer de sa mission, demander l'explication de ce qu'il n'entend pas, puis ensuite exécuter ses ordres, sans se permettre de s'en écarter en aucune manière. Ce n'est pas lui qui répond des suites, c'est le chef qui l'a détaché sur qui en retombe la responsabilité; quand quelque circonstance ne lui permet pas de suivre ses ordres à la lettre, il se conforme à leur esprit, et toujours pour le plus grand bien du service; mais il faut qu'il y ait réellement impossibilité, et c'est alors que l'officier qui saura habilement prendre un parti de lui-même, prouvera qu'il a l'entente de son état, et qu'on peut lui confier des commandements difficiles. Il a dû, avant son départ, passer l'inspection de l'armement et de l'équipement; examiner si le paquetage est bien fait, la ferrure en bon état; si chacun a les vivres et les munitions nécessaires.

Les précautions avec lesquelles marche une armée, conviennent aussi à un simple détachement, et aucun d'eux ne peut s'en écarter sans imprudence; nous en répéterons ici les raisons pour les officiers ou sous-officiers qui n'étudieraient pas la première partie du cours.

Toute troupe, en marche, est ordinairement dans un état de faiblesse; les distances se perdent, quoi qu'on puisse faire; la colonne s'alonge, et occupe, dans sa marche, plus d'espace qu'en bataille; l'ordre de marche

peut rarement convenir pour aborder l'ennemi ou pour le recevoir, et le terrain que l'on parcourt est loin d'être toujours favorable à un combat ; il est donc nécessaire d'avoir quelque peu d'avance pour se former, et ne pas être attaqué à l'improviste, ce qui amènerait une défaite, ou pour se retirer, si on ne veut pas combattre. On a donc senti le besoin de faire précéder une troupe quelconque, d'une plus faible qui, sondant le terrain, pût annoncer la présence de l'ennemi. On a pris la même mesure pour assurer les derrières de la colonne contre un ennemi embusqué, et pour maintenir la discipline. Une troupe marche ainsi entre une avant et une arrière-garde.

Les fonctions de l'avant-garde sont de reconnaître le pays, de le fouiller, d'éventer les embuscades, d'annoncer la présence de l'ennemi ; quand elle est forte, on la charge encore de repousser les avant-postes ennemis, de se maintenir sur une position, ou d'en gagner une, et d'y attendre les troupes qui la suivent.

Le chef d'une avant-garde doit toujours faire marcher sa troupe dans l'ordre le plus parfait, et la tenir prête à combattre; il se fait précéder par un ou plusieurs éclaireurs, qui forment *la pointe* de l'avant-garde, et en envoie en outre à quelque distance, sur ses flancs ; il leur prescrit à tous de marcher, leurs armes à feu à la main et prêtes à tirer ; la grosse cavalerie a le pistolet au poing et le sabre à la dragonne ; la cavalerie légère fait haut le mousqueton ; tous les cavaliers ont les fontes découvertes, et l'usage, suivi dans les dernières guerres, de leur faire rouler le manteau et de le passer en écharpe, mériterait d'être conservé.

Aucun lieu, propre à cacher une troupe, ne doit rester à portée de l'avant-garde, sans avoir été visité ; son chef doit être soupçonneux, quoique sans timidité ; il examine la route, voit s'il n'y a pas de traces con-

sidérables d'hommes et de chevaux, et observe leur direction; il arrête les passants, les questionne tantôt avec douceur, tantôt avec menaces, selon les circonstances; il les fait même fouiller, s'ils lui paraissent suspects, et empêche ceux qui vont dans la même direction que le détachement, de le dépasser. Sa vigilance s'exerce surtout aux approches des bois, des défilés et des villages. Il fait surveiller les guides qu'on lui confie, ou en prend de nouveaux; car, à moins de suivre une grande route ou de bien connaître le pays, on ne marche jamais sans guide à la guerre; cette précaution devrait même se prendre encore en suivant une grande route, si l'on pouvait supposer que quelque circonstance pût obliger à la quitter.

Les flanqueurs restent toujours, autant que possible, en vue du corps qui les détache; si l'un d'eux disparaît, on envoie de suite en reconnaître la cause; leur service étant pénible, puisqu'ils marchent à travers champs, et font plus de chemin que le détachement, on les fait relever de temps en temps. Il est surtout important de faire entrer les flanqueurs dans les chemins qui débouchent sur celui qu'on suit, car c'est de là que peut arriver une troupe ennemie; on les fait arrêter dans ces chemins mêmes, jusqu'à ce que le corps principal les ait dépassés.

L'avant-garde fait prévenir aussitôt le commandant du détachement de ce qu'elle apprend d'intéressant; elle se tient toujours à la distance, qui lui a été prescrite, du corps principal, et, dans les chemins tortueux où on la perdrait quelque temps de vue, elle laisse un ou plusieurs cavaliers en arrière, pour entretenir la communication avec lui; dans les haltes, elle se garde avec soin.

On ne peut donner aucune règle sur sa force; on la calcule sur celle du détachement, le besoin de bien

s'éclairer et la difficulté de le faire ; une longue colonne exige plus de temps, pour être disposée en ordre de bataille, qu'une petite ; il est moins de positions qui peuvent lui convenir, il est plus facile d'y porter le désordre; son avant-garde doit donc pouvoir se soutenir quelques moments par elle-même et sans secours ; car, si elle est attaquée, il est probable qu'elle ne le sera d'abord aussi, que par une avant-garde. On y met ordinairement le cinquième ou le sixième du détachement, et on la compose selon que celui-ci l'est lui-même, et selon la nature du pays plus ou moins favorable à l'infanterie ou à la cavalerie.

Quand l'avant-garde arrive à un chemin creux, ou à un village, elle ne s'y engage pas inconsidérément, elle y fait d'abord entrer ses éclaireurs et s'arrête, elle écoute et examine. Elle envoie d'ailleurs faire le tour du village par ses flanqueurs, et, si la marche est secrète, on n'y entre pas, on prend un détour.

On envoie prévenir le commandant du détachement que l'on reconnaît le défilé, et celui-ci fait halte ; un sous-officier ou brigadier, engagé avec les flanqueurs ou éclaireurs, prévient ensuite que l'on peut avancer ; mais si cette mesure paraît impraticable, d'après les renseignements pris sur la longueur du défilé, on se fait précéder, de quelques centaines de pas, par un ou deux cavaliers ; on divise la troupe en plusieurs pelotons qui se suivent à quelque distance, et on passe rapidement, sans s'arrêter.

Il est, en effet, beaucoup de défilés qui ont plusieurs lieues de long, tels que ceux des routes tracées entre une rivière et une chaîne de montagnes. On ne peut penser à les faire reconnaître par des éclaireurs, avant de s'y engager ; mais une troupe de cavalerie ne doit cependant marcher qu'avec beaucoup de précautions dans de pareils lieux, ordinairement fort propres aux embus-

cades d'infanterie ; c'est ce qui doit aussi l'empêcher de former une colonne continue; cent chevaux marcheront, par exemple, en quatre, six ou huit pelotons, au lieu de marcher par quatre, et augmenteront les distances; ils présenteront alors beaucoup plus de vide que de plein, au feu de l'ennemi embusqué sur les côtés du défilé.

Il est de principe de ne s'engager dans un défilé, que quand on est maître des hauteurs qui le dominent, précaution que l'on néglige souvent, parce qu'on veut s'épargner beaucoup de peine, et un long détour peut-être, mais qui n'en n'est pas moins utile. Au reste, la cavalerie ne peut toujours éclairer ces sortes de hauteurs, à raison des difficultés du terrain.

Si tout-à-coup l'avant-garde se trouve en présence de l'ennemi, dans un défilé ou à sa sortie, elle tourne bride et revient au détachement qui se met en défense, ou qui se retire; elle peut encore rester immobile, si elle n'a pas été aperçue, et envoyer prévenir; enfin, d'après sa force et ses instructions, il lui reste le parti de charger l'ennemi, et de donner ainsi le temps au corps principal de se préparer au combat, ou de sortir du défilé.

Une avant-garde, parvenue au pied d'une hauteur, doit y faire halte, ou du moins s'arrêter, avant d'être arrivée au sommet; car elle ignore si l'ennemi, qui l'a aperçue de loin, ne l'y attend pas en embuscade; on fait donc avancer deux éclaireurs d'une manière suffisante pour que, sans se mettre trop en vue, ils puissent découvrir si le plateau, ou la vallée opposée, ne recèle pas un corps ennemi ; le chef de l'avant-garde fait aussi lui-même cette reconnaissance, s'il soupçonne le zèle ou l'adresse de ses éclaireurs.

La destination de l'arrière-garde est de couvrir les derrières du détachement, et de l'avertir de l'appari-

tion de l'ennemi qui, par une ruse assez fréquente, aurait laissé passer les premières troupes ; elle fait donc volte-face dans cette occasion, pour leur donner le temps de se reconnaître et de faire une disposition ; elle fait rejoindre les traîneurs toujours nombreux, si la marche est longue et difficile, et elle empêche le maraudage auquel se livrent les hommes isolés ; on doit donc, dans beaucoup d'occasions, y mettre spécialement un officier, ou un sous-officier, d'une grande fermeté, à qui on en donne le commandement ; il se tient souvent près de ses derniers soldats, se retourne fréquemment, et voit ce qui se passe ; c'est surtout quand le détachement passe par un village, qu'il redouble de surveillance pour ne laisser personne derrière lui.

Ses fonctions, dans une retraite, deviennent aussi importantes, mais sont souvent plus difficiles que celles de l'avant-garde, dans une marche en avant ; elle a à contenir les efforts d'un ennemi encouragé par un succès, elle retarde sa marche par son feu ou des charges fréquentes, et donne le temps au corps principal de gagner du terrain en arrière. Il est évident qu'il faut un chef très-ferme pour la commander dans une pareille circonstance, et empêcher qu'une retraite ne dégénère en fuite.

Le commandant du détachement se tient ordinairement à la tête du corps principal, quelquefois il le laisse marcher, pour observer s'il garde de l'ordre ; souvent encore il se porte à la tête de son avant-garde, pour jeter un coup d'œil sur le pays, et déterminer d'avance ses dispositions, s'il était nécessaire d'en prendre. Il a divisé sa troupe en plusieurs pelotons auxquels il a assigné des chefs, et leur a donné ses instructions, d'après le but principal que doit remplir le détachement. Il se tait sur ses desseins, parce qu'il sait que, sans discrétion, on ne réussit pas à la guerre. Il peut

cependant, selon les circonstances, confier l'objet de sa mission à l'officier qui commanderait après lui ; il est encore quelques opérations où il faut prévenir le soldat même de ce qu'on va exiger de lui, leur réussite en est alors plus assurée.

La troupe marche dans l'ordre qui lui paraît le plus convenable pour combattre ; c'est ordinairement par pelotons, et on fait en sorte, quelle que soit l'étendue du front, de laisser toujours une partie de la route libre, afin de faire un demi-tour sans confusion, si on était assailli tout-à-coup par des forces supérieures qui ne permissent pas le déploiement.

Si le détachement est composé d'infanterie et de cavalerie, on combine ces deux armes pour qu'elles s'appuient mutuellement : ainsi dans la marche de jour, en pays de plaines, la cavalerie forme l'avant-garde, tient la tête du corps principal, et fait encore l'arrière-garde. On fait le contraire, dans la marche de nuit, et, de jour, dans les pays montueux et coupés ; on fait cependant précéder l'avant-garde de deux ou trois cavaliers, afin de l'avertir plus rapidement ; l'arrière-garde se fait suivre de la même manière.

Il est naturel, dans le premier cas, de faire marcher la cavalerie la première, puisqu'elle éclairera facilement la marche, et que, le terrain se prêtant à ses manœuvres, elle pourra elle-même attaquer rapidement l'ennemi, et donner le temps à l'infanterie de se préparer, ou de prendre une position de combat, ce qui peut exiger du temps, puisque le pays ne lui est pas favorable.

Dans le deuxième cas, la cavalerie ne peut éclairer les flancs de la marche, et, à moins d'avoir un beau clair de lune, elle ne combattra pas de nuit, sans beaucoup s'exposer ; d'ailleurs, si elle est repoussée dans un défilé, elle se rejettera sur l'infanterie qui la suit,

et y causera un désordre irréparable. L'infanterie, au contraire, ne craint rien de la cavalerie dans les pays coupés ; on ne peut ordinairement l'attaquer que sur les routes où il lui est facile de se défendre, surtout quand elles ont des haies ou des fossés. Si la cavalerie ennemie la surprend dans une marche de nuit, elle la reçoit et l'arrête par son feu, ou bien encore elle se jette sur un des côtés de la route, elle la borde, et, prenant la cavalerie ennemie en flanc, elle lui fera éprouver une perte considérable, tandis que la cavalerie qu'elle protège et qui la suit, aura le temps de se préparer à un mouvement quelconque. Si enfin elle est culbutée sur la cavalerie même, celle-ci pourra toujours se dégager facilement, de jour comme de nuit.

Il est néanmoins une objection à faire à cette disposition. Un pays est rarement le même dans une marche de quelques heures ; les collines succèdent aux plaines ; on trouve des bois, des défilés ; faut-il donc changer ses dispositions, à mesure que le pays change ? Nous répondrons qu'on peut alors disposer la cavalerie, comme nous le prescrivons pour la marche en pays coupés, parce que si l'on est attaqué en plaine, la cavalerie pourra toujours gagner rapidement la tête du détachement, en se jetant sur ses flancs, et protègera les dispositions de l'infanterie.

On ne fait halte que dans les terrains qui, sans mettre en vue, permettent de découvrir au loin ce qui peut survenir, et on fait toujours prévenir les chefs de l'avant et de l'arrière-garde, de s'arrêter. On se met en bataille face au côté où il est plus probable que l'ennemi se présentera ; on place des vedettes ou des sentinelles, et, si l'on fait rafraîchir les chevaux, les cavaliers se tiennent près d'eux, la bride au bras ; une partie même, selon le terrain et les circonstances, ne doit pas débrider.

On ne fait jamais de halte dans un défilé, ni à son entrée, mais après l'avoir passé; car l'ennemi embusqué pourrait en occuper les flancs et le débouché, ou y faire rouler des pierres et des troncs d'arbres sur les troupes. On ne devrait pas les faire dans un village, (quoique rien ne soit plus ordinaire); il faudrait au moins que par sa position et la commodité de ses débouchés, il ne permît pas d'être surpris; mais il faut être alors bien sûr des intentions des habitants, ou les empêcher de communiquer avec l'ennemi qui est peut-être dans les environs; on place donc des sentinelles ou vedettes, aux issues principales, et dans le clocher.

Quand on soupçonne une embuscade quelque part, on s'arrête, on prend des informations, ou bien on fait examiner les avenues du lieu où on la suppose, par deux ou trois hommes; ils y apercevront sans doute des traces qui la feront découvrir; si l'on ne veut ou si l'on ne peut prendre ces précautions, on tire sur le lieu qu'on croit la recéler, ce qui fera sans doute sortir l'ennemi.

On peut reconnaître, à la figure des habitants, et, dans un pays insurgé, à leur insolence, que l'ennemi n'est pas loin, et qu'ils s'attendent à un combat; plus d'un détachement a dû, en Espagne, son salut à cette observation, et il en a été de même en Calabre.

Si le détachement ne peut éviter de repasser par un pont, un gué, un défilé, et qu'il craigne que l'ennemi ne l'y prévienne, et ne s'y embusque, on y laisse un officier ou sous-officier avec quelques hommes qui veilleront, et avertiront de l'arrivée de l'ennemi, par des coups de feu ou une ordonnance; ils rejoindront le détachement, ou se retireront, selon les circonstances et leurs instructions. Si on a passé une rivière dans un bac, on s'en empare et on le retient sur la rive la moins exposée, jusqu'au retour du détachement. On fait sage-

ment, en général, de ne pas revenir par le même chemin ; on a moins à craindre d'être coupé par un ennemi qui aurait épié la marche. Il est des terrains qui se prêtent mal aux dispositions que nous recommandons ; mais si, par exemple, le pont, ou tout autre passage, était dominé par une colline, ce qui est assez ordinaire, le détachement peut y laisser un petit poste qui, par l'incendie d'une botte de paille ou de foin, lui annoncera ce qu'il a intérêt d'apprendre.

Un officier doit savoir s'orienter, c'est-à-dire reconnaître de suite les quatre points cardinaux, soit par le soleil, soit par les étoiles ; on sait, d'un paysan quelconque, dans quelle direction se trouve le soleil à midi, et celle du nord s'obtient la nuit par la grande ourse, constellation composée de sept grandes étoiles, quatre desquelles forment à peu près un carré ; on la connaît vulgairement sous le nom du *chariot*. La petite ourse donnerait une indication beaucoup plus exacte ; mais ses étoiles fort petites la rendent moins facile à apercevoir ; en voici cependant le moyen : si, par les deux étoiles du carré de la grande ourse opposées à celles les plus rapprochées de sa queue, on imagine une ligne tirée de bas en haut, elle rencontrera une étoile assez brillante de la petite ourse, qu'on nomme *la polaire*, parce qu'elle est, à très-peu près, au pôle nord.

Un chef de détachement se retourne de temps en temps en arrière pour considérer le pays sous différents points de vue, attention utile dans les pays montueux et boisés, qui présentent différents aspects, selon qu'on les considère dans telle ou telle direction. S'il doit revenir la nuit, et sans guide, par le même chemin, il fait des remarques pour le reconnaître ; une borne, une croix, un arbre lui servent de points de repère, ou bien il fait faire des brisées, quand il passe

dans un bois. L'entrée d'une forêt est souvent difficile à retrouver, et, si l'on est poursuivi, il peut en résulter un malheur; on ne doit donc pas oublier de la bien faire remarquer, en ôtant de leur écorce à quelques arbres.

Quand on a besoin de se procurer des vivres et des fourrages ailleurs que des magasins de l'armée, et qu'étant en marche on craigne d'être surpris, on évite de faire entrer le détachement dans un lieu habité, on y envoie quelques hommes avec un officier intelligent; ils s'adressent à l'autorité civile, et font leur réquisition; et, si l'on craint pour eux, on tâche de saisir un habitant que l'on charge de la demande; puis on menace d'une exécution militaire si l'on n'y satisfait pas. On déguise quelquefois sa force; on demande plus de rations qu'il n'est nécessaire, et on les fait apporter par les habitants mêmes. On se tient sur ses gardes dans ce moment, car, si l'ennemi est dans le voisinage, les habitants vexés l'enverront sans doute prévenir; aussi, dès qu'on a reçu ses vivres, doit-on partir en diligence et aller se rafraîchir plus loin.

Quand la marche doit être secrète, on fait fourrager dans une ferme isolée et écartée de la route; on place des vedettes à ses issues, et on y envoie très-peu d'hommes; mais on leur donne un chef assez ferme pour les empêcher de se livrer à aucun désordre, ce qui est souvent difficile; on leur fait faire promptement des trousses, ou charger le fourrage et les vivres sur une voiture qu'on amène au détachement, qui pendant ce temps se tient embusqué.

Ces opérations, souvent dangereuses, devraient se faire, autant que possible, à l'entrée de la nuit; elles font perdre beaucoup de temps, et, si on a l'ennemi près de soi, il est à craindre qu'on n'y perde ses fourrageurs. Si l'on ne redoute pas une surprise, tout le détachement entre

dans la ville ou le village, après s'être assuré, par une patrouille, que l'ennemi ne s'y trouve pas. On place sur-le-champ des vedettes aux issues principales; on s'adresse aux autorités, on leur donne quelques cavaliers pour les accompagner, et on leur fait prendre, chez les boulangers, les bouchers et autres commerçants, les vivres nécessaires dont on charge de suite le soldat. On se procure les fourrages dans une auberge, ou chez un propriétaire, puis on part promptement. On est sûr que la présence de la troupe activera l'opération, et arrêtera toutes les difficultés qui ne manquent jamais de s'élever entre les autorités et les administrés.

Quand on peut passer la nuit dans le lieu même, on fait nourrir les soldats par les habitants qui les logent.

Il est à la guerre deux circonstances qui se présentent assez souvent, et sur lesquelles il est utile de donner quelques préceptes.

Le chef d'un détachement arrive dans un gîte où il a l'intention de passer la nuit : il a rencontré l'ennemi, qui n'a osé l'attaquer, mais il craint de l'être le lendemain en se mettant en marche ; ou bien encore il apprend qu'une troupe ennemie se trouve entre le gîte et le point où il se rend ; la force ou la composition de son détachement, quelqu'autre motif peut-être, ne lui permettent pas de se mesurer avec l'ennemi, et il veut éviter sa rencontre. Il redouble donc de vigilance, recommande que personne ne s'écarte des écuries ; il fixe publiquement l'heure du départ pour le lendemain; il fait commander, s'il est nécessaire, ses voitures de bagage, et annonce qu'il se rend à tel lieu.

Quand il est nuit close, et que ses chevaux ont mangé, il fait tout à coup monter à cheval; il a pris secrètement des informations sur quelque sentier ou chemin de traverse qui lui fera éviter la route ordinaire,

et il s'est pourvu d'un guide. Il part ensuite, et se trouve, au jour, avoir fait beaucoup de chemin.

Pour mieux déjouer l'ennemi, qui peut se trouver dans les environs, on place tout à coup des vedettes ou des sentinelles aux issues principales, avec ordre de ne laisser sortir personne de la ville ou du village; puis on prend une route différente de celle que l'on a annoncé devoir suivre; ou bien encore on suit pendant quelque temps la véritable route, puis on la quitte pour se jeter dans une traverse.

On prendra souvent ce parti quand on escortera un petit convoi, quand on conduira de jeunes soldats à l'armée, quand on voudra éviter un défilé où l'on croit être attendu par un ennemi qui a des espions chez les habitants.

Les marches de nuit sont dangereuses, par la difficulté de faire usage de ses armes si l'on est attaqué, par l'ignorance où l'on se trouve de la force de l'ennemi, et la crainte qui en est la suite; en sorte qu'il suffit de quelques hommes embusqués pour mettre une troupe considérable dans un désordre complet. Ces inconvénients sont plus graves encore pour la cavalerie, et, néanmoins, il est des circonstances où il faut qu'elle fasse des marches de nuit pour se tirer d'affaire. Nous citerons, entr'autres, la suivante, qui rentre évidemment dans celle dont nous venons de parler.

Une troupe de cavalerie est obligée d'entrer dans un défilé qu'il lui est impossible de tourner, à moins de faire un trop long détour, ce qui arrive ordinairement au passage d'une rivière ou d'une chaîne de hautes montagnes, et elle apprend que l'ennemi est embusqué dans le défilé. Elle prend le parti d'en forcer le passage : il est probable qu'elle réussira, si l'ennemi ne l'a pas barricadé, et la conduite à tenir est très-simple. En partant de jour, on doit s'attendre à

être criblé de coups de fusil ; la nuit, au contraire, il est probable qu'ils seront mal ajustés : on part donc à la nuit serrée, ou un peu avant le jour ; l'avant-garde est formée des hommes les plus braves, et précédée, à deux ou trois cents pas, de quelques soldats commandés par un bon sous-officier. Le corps principal la suit de près, il est formé par pelotons, avec distance d'environ cinquante pas, et sur le plus grand front que permette la largeur de la route ; puis il passe au galop, sans répondre par un seul coup au feu de l'ennemi.

Il n'y a de danger, dans cette opération, que si le défilé étant barricadé, l'on ne peut franchir l'obstacle ; mais c'est ce dont on sera instruit par la pointe de l'avant-garde, et on retournera sur ses pas.

S'il n'existe aucune barricade, l'avant-garde essuiera probablement seule le feu de l'embuscade, qui, mal dirigé, ne lui fera que peu ou pas de mal. Cette conduite réussit parfaitement à un officier du 15ᵉ de chasseurs, qui, obligé de repasser les défilés de Pancorbo en revenant de Miranda, savait être attendu par les Espagnols insurgés près de l'embranchement de la route de Bilbao.

Quelques dispositions qu'ait prises l'ennemi, il est évident que, dès qu'on n'a pas d'infanterie, le passage de nuit est à préférer à celui de jour. Nous ne parlons ici que de la marche d'un faible détachement ; car, s'il s'agissait d'un corps de cavalerie plus considérable, il pourrait passer de jour en faisant mettre pied à terre à une partie de ses cavaliers, et en les envoyant en tirailleurs sur les flancs du défilé.

Les mesures que nous conseillons, et qui nous ont plus d'une fois réussi, trouveront leur application quand on devra revenir sur ses pas après avoir fait une escorte, ou une reconnaissance, dans un pays insurgé,

et quand l'ennemi, en se retirant, a laissé des corps de partisans dans le pays conquis.

On doit sentir aussi combien il est intéressant d'examiner les accidents du terrain adjacent à la route que l'on suit, et par laquelle on repassera.

Un chef de détachement doit souvent supposer qu'il est sur le point d'être attaqué, et se demander *quel parti il prendrait, si tout à coup l'ennemi paraissait :* si la réponse l'embarrasse, si un parti tout à la fois prudent et honorable ne se présente pas à son esprit, *il n'est pas encore un bon officier,* et son détachement est très-exposé; car il est probable qu'il perdra la tête s'il est attaqué.

Il est utile de savoir évaluer une distance, la force d'une troupe et la direction de sa marche; et, quoiqu'on ne puisse rien dire de bien positif sur ces sujets, il est cependant quelques observations qui peuvent conduire à une connaissance approximative de la vérité.

Quoique personne n'ait exactement la vue semblable à celle d'un autre, on a cependant remarqué assez généralement qu'on pouvait évaluer les distances, à la simple vue, et par un temps clair, d'après les apparences suivantes.

A 2,000 mètres, on n'aperçoit les hommes et les chevaux isolés que comme des points; on ne voit pas leurs mouvements.

A 1,200 mètres, on commence à distinguer la cavalerie de l'infanterie, et, si celle-ci marche par le flanc, on peut reconnaître ses files, mais on ne distingue pas les mouvements.

A 800 mètres, les mouvements sont marqués.

A 700 mètres, on peut de temps en temps distinguer la tête du reste du corps.

A 400 mètres, on la distingue fort bien.

Il est facile, avec un peu de persévérance, de se faire

des règles assez positives pour l'évaluation des espaces : on mesure avec soin un espace de quelques centaines de mètres sur une route, ou l'on s'informe de la distance exacte de divers points de cette route à tel autre où l'on se tient; puis on s'y rend souvent pour examiner quelles sont les apparences des hommes à pied, à cheval, et des voitures à ces diverses distances.

C'est encore ainsi qu'on connaîtra la force de la lunette dont on fera habituellement usage.

La force d'une troupe est difficile à connaître de loin; elle ne peut s'obtenir qu'en évaluant l'espace qu'elle occupe, soit dans sa marche, soit dans l'état stationnaire, et qu'en observant, dans le premier cas, quel est le front de sa colonne. Il n'est guère d'autre moyen, pour réussir, que d'avoir un guide qui donne la distance, entre deux points, de l'espace couvert de troupes ennemies, ou de s'être soi-même exercé à ce genre de calcul. On apprend, par exemple, que d'un point à un autre d'une route il y a 500 mètres, et que celle-ci en a 12 de large; cet espace est couvert de cavalerie marchant par pelotons à distance : on en concluera qu'il y a environ 40 pelotons, dont la force peut s'évaluer à 800 ou 900 chevaux.

Quand on est muni d'une bonne lunette, il devient facile de connaître le nombre des bataillons ou escadrons, et des régiments, par les intervalles qui les séparent et la différence des uniformes. Les voitures d'artillerie s'évaluent assez facilement, quand on sait qu'elles occupent en général 10 à 12 mètres dans la file.

En observant des points fixes, tels que des arbres, des maisons, près desquels passent des troupes, on peut connaître quelle est la direction de leur marche, surtout si elles présentent le flanc à l'observateur, puisque ces objets seront successivement atteints et dépassés par elles.

Cette méthode est plus sûre que celle qui se fonde sur l'effet de la lumière des armes éclairées par le soleil, et qui n'est applicable qu'à l'infanterie et aux cuirassiers. Nous observerons, d'ailleurs, que la marche d'une troupe anglaise ne pourrait se connaître ainsi, car ses fusils sont brunis.

Cependant il est bon d'observer que, quand une troupe d'infanterie marche directement à l'observateur qui a le soleil derrière lui, elle lui envoie des rayons de lumière forts et continus, et qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre, si elle se retire.

La poussière, élevée par la cavalerie et des voitures, forme ordinairement un épais nuage qui s'élève au-dessus des colonnes; ce nuage est plus léger quand il est causé par la marche de l'infanterie.

Le bruit que fait une forte colonne, en marchant de nuit, est distinct et continu; celui d'un petit nombre d'hommes est faible et intermittent.

Quand, pendant la nuit, on entend aboyer beaucoup les chiens d'un village, on peut être assuré qu'il s'y passe quelque chose d'extraordinaire; c'est peut-être une troupe qui y arrive. Ces aboiements se prolongent encore quand la cause en a cessé.

Quoiqu'un poste ennemi cache son feu derrière un mur, une maison, on peut encore en deviner la position à une lueur qui se répand dans l'air, surtout quand la nuit est obscure.

Il faut se défier des illusions d'optique, très-fréquentes dans les pays de montagnes, et de celles que causent les brouillards : deux montagnes situées à une très-petite distance, l'une derrière l'autre, et éclairées de la même manière, ont souvent des pentes semblables, et paraissent ne faire qu'une seule masse, quoiqu'une vallée étroite, et souvent profonde, existe entr'elles.

Nous avons vu en 1810, dans les montagnes de la

Vieille-Castille, un bataillon d'infanterie engagé à la poursuite d'un corps d'insurgés espagnols, tomber dans une erreur de ce genre, qui pensa lui être funeste.

La bataille de Luzzara, en 1702, offre un autre exemple fort remarquable d'une illusion d'optique de même nature.

Le Zero est un torrent à sec pendant les chaleurs, et qui se jette dans le Pô. Une digue défend la rive gauche contre ses inondations, et cette digue avait des talus très-doux. Sa verdure se confondait avec celle de la plaine et des prairies de la rive droite, en sorte qu'elle en paraissait être la continuation : le Zero n'existait pas à l'œil trompé. L'armée française, fort mal éclairée par sa cavalerie, arrive entre le Pô et le Zero, et y établit son camp. Les tentes se dressent : un major place des postes autour de son régiment, et monte sur la digue; il aperçoit à ses pieds l'armée autrichienne, en silence et formée en masses, s'apprêtant à surprendre les Français dès qu'ils se livreraient au repos. Le prince Eugène avait apprécié l'erreur dans laquelle ils pouvaient tomber : il sortit du lit du torrent, et les attaqua aussitôt; mais tous les régiments étaient encore sous les armes, et, bien que surpris, ils parvinrent à le repousser.

Les objets étant peu éclairés le soir, pendant la nuit et les temps brumeux, semblent plus éloignés qu'ils ne le sont réellement; et, comme leurs dimensions sont cependant les mêmes, ils paraissent plus grands que nature.

On peut reconnaître de loin la forme des retranchements, quand la terre, fraîchement remuée, se dessine sur des fonds obscurs; on le peut mieux encore si le soleil les éclaire; les parties saillantes projetteront des ombres sur les parties rentrantes.

Il faut remarquer que deux lignes parallèles, et peu distantes l'une de l'autre, se confondent souvent à l'œil;

ainsi, deux lignes formées en échiquier pourront paraître n'en faire qu'une seule continue, et il sera peut-être difficile de démêler l'erreur.

Une troupe de cavalerie peut être obligée de passer une rivière à la nage, et cette opération demande de la hardiesse si la rivière est large et le courant rapide. Le cheval nage fort bien et assez long-temps, mais sa croupe plonge dans l'eau : il est donc utile de se procurer quelques bateaux, ou de faire un radeau, pour y déposer les porte-manteaux des cavaliers et quelques autres objets qui acquièrent un poids considérable quand ils sont mouillés. On aura levé alors une grande partie de la difficulté. La rive où l'on doit aborder doit être en pente douce; si l'eau, trop profonde, ne permettait pas aux chevaux de s'appuyer sur les pieds de derrière pour s'élancer sur le rivage, ils se noieraient probablement. Le premier rang entre dans l'eau, le second le suit à quelque distance; les cavaliers sont de front, ce qui leur permet de se soutenir contre le courant, qu'ils *coupent en diagonale;* ils se bornent à diriger légèrement leurs chevaux, qui, s'ils étaient saccadés, pourraient se renverser. On leur recommande encore, comme dans le passage des gués, de ne pas fixer l'eau, mais le point où ils doivent aborder.

On a vu quelquefois des cavaliers passer une rivière en bateaux, en tenant par la longe leurs chevaux qui nageaient. Ce moyen ne peut convenir qu'à une petite troupe, et a beaucoup d'inconvénients, par la difficulté de tenir les chevaux, qui, en se pelotonnant autour des bateaux, s'ôtent la liberté du mouvement et gênent la manœuvre; beaucoup de ces animaux refusent, d'ailleurs, d'entrer dans l'eau sans être montés, et dans un moment critique on serait fort exposé.

Il est, au reste, beaucoup d'exemples, dans les anciennes guerres, de passages de rivières à la nage par

une cavalerie, qui devait trouver l'ennemi sur la rive opposée; les guerres modernes en offrent aussi quelques-uns. Ainsi 24 escadrons de cuirassiers autrichiens se jettèrent dans le Mein, le 3 septembre 1796, près Würtzbourg, afin de laisser à l'infanterie l'usage du pont de Schwartzach, et combattre plus promptement les Français; ainsi le colonel Wathier, du 4e de dragons, passa le Lech à la nage, avec 200 chevaux, le 7 octobre 1805, pour attaquer à revers le pont de Rain; tandis que Murat le faisait attaquer de front.

DES MISSIONS PARTICULIÈRES.

Nous ne terminerons pas cette leçon sans parler de la conduite à tenir par un officier envoyé pour porter des ordres à des corps éloignés, quand le pays qu'il doit traverser, est insurgé ou infesté par des partis ennemis.

Une faible troupe, pouvant plus facilement passer partout, sans être aperçue ni laisser de traces, doit être préférée à une forte, à moins que celle-ci ne soit assez considérable pour ne craindre aucune rencontre; mais ce n'est pas de cette dernière dont nous voulons parler. Un officier doit être accompagné, au moins, par deux cavaliers de confiance des mieux montés; n'être suivi que d'une seule ordonnance, c'est courir à sa perte, comme cent exemples le prouvent. En principe, il faut éviter les grandes routes, et leur préférer les traverses; fuir les villes et villages; se reposer le moins possible, et toujours dans des lieux écartés; se rafraîchir dans une maison isolée. L'officier, qui a deux ordonnances, se fait précéder de l'une d'elles de quelques centaines de pas, dans les lieux qui lui paraissent dangereux,

et l'envoie prendre des informations, quand elles lui sont nécessaires ; mais lui-même ne doit le faire que quand il y a nécessité absolue ; alors il y va avec tous ceux qui l'accompagnent, et se garde militairement.

Des dépêches devraient, en général, être écrites en chiffres ; mais cette précaution se prend assez rarement ; l'officier qui en est porteur doit donc les tenir sur lui, de sorte qu'au moment d'être arrêté par l'ennemi, sans espoir d'échapper, il puisse les prendre promptement pour les déchirer en mille morceaux, et les jeter au vent, ou mieux encore les avaler. Il doit en outre avoir, toutes prêtes à débiter, des réponses adroites aux questions que l'ennemi ne manquera pas de lui faire, sur sa mission et la situation de l'armée ; il ne se laissera intimider par aucune des menaces qu'on fait ordinairement, en cette occasion, pour savoir la vérité.

Il est évident que, pour réussir dans cette mission, il faut bien connaître le pays, ou avoir un bon guide, sinon s'être fait remettre, par l'état-major, une carte ou un croquis du terrain à parcourir ; il faut encore connaître assez la langue du pays, pour prendre des informations sur la route, la situation de l'ennemi.....

On prend rarement aux armées assez de précautions, relativement aux missions particulières ; on ne devrait les donner qu'à des officiers qui méritassent la confiance la plus entière, sous le rapport moral et militaire. Ce service n'est pas brillant, sans doute, mais il exige quelquefois beaucoup d'intelligence et de fermeté pour être bien fait, et, s'il l'est mal, on verra les projets les mieux conçus échouer au moment de l'exécution.

Les Russes dérobent leurs mouvements et vont surprendre les cantonnements français dans la Prusse orientale, en janvier 1807 ; Ney et Bernadotte attaqués se

retirent. Napoléon voit jour à couper la ligne de communications de l'ennemi, et à le rejeter sur la mer Baltique; il donne ses ordres en conséquence, et, s'ils sont suivis, les Russes seront dans la situation la plus critique. On profite, à l'état-major, d'un jeune sous-lieutenant arrivant de l'école de Fontainebleau, et se rendant à l'un des régiments du corps de Bernadotte, pour envoyer l'ordre au maréchal. Ce jeune homme part sans escorte, et sans prendre de renseignements sur son chemin; il est enlevé par les Cosaques, sans détruire sa dépêche. Benningsen voit le sort qui le menace, concentre ses troupes dispersées, et se met en retraite; on lui livre bataille à Eylau, Bernadotte étant sans ordres, n'y prit aucune part, et elle ne fut pas décisive.

Ce fut par une dépêche interceptée, par la prise d'un officier qui se rendait de Madrid près du maréchal Soult, que Moore apprit que l'armée française se dirigeait sur lui, et qu'il allait être accablé; ce qui le décida à se retirer sur-le-champ. Ce général éprouva lui-même, quelque peu après, l'inconvénient d'une mission mal remplie. Il était en retraite sur la Corogne, vivement poursuivi par le maréchal Soult; voulant enfin livrer bataille près Lugo, et y tenir quelques jours afin de rétablir l'ordre dans son armée, qui en avait le plus grand besoin, il expédie aux divisions Hope et Crawford qui le précédent, l'ordre de rétrograder, et de se réunir à lui. Cet ordre est confié à une ordonnance qui s'enivre, et reste en chemin; la réunion n'a pas lieu, et l'armée anglaise doit continuer sa désastreuse retraite.

La guerre d'Espagne présente, pendant sept campagnes, une suite continuelle d'événements de ce genre, en apparence indifférents, mais par lesquels l'ennemi ne cessa d'apprendre ce qu'écrivaient nos généraux dans

leur correspondance. Ajoutons aussi qu'on y vit, en 1811, un exemple mémorable d'une mission importante autant que dangereuse, parfaitement remplie par un brave soldat du 6e de ligne, nommé Tillet, qui traversa le camp des Anglais et leurs postes, devant Almeida, après avoir surmonté avec un dévouement rare des dangers inouïs, et parvint à entrer dans la place bloquée, où il remit au général Brenier l'ordre de l'évacuer, en en faisant sauter les fortifications; ordre qui fut exécuté avec autant de prudence que de bonheur, dans la nuit du 11 au 12 mai.

La bataille de Brienne, en 1814, fut indécise parce que le maréchal Mortier n'y put prendre part; la dépêche par laquelle ce mouvement lui était ordonné fut prise par l'ennemi. Blücher vit le danger, rappela Sacken près de lui, et fut en état de nous résister.

SERVICE

DES AVANT-POSTES.

On entend, sous le nom D'AVANT-POSTES, *tous les détachements tirés d'un corps principal, pour le couvrir, observer les mouvements de l'ennemi, et qui, à cet effet, occupent une position déterminée, et la plus avantageuse possible pour bien voir.*

La cavalerie légère est, de toutes les armes, la plus propre au service des avant-postes, parce qu'elle peut, mieux qu'aucune autre, supporter les fatigues de tous genres qu'on y éprouve ; qu'elle peut éclairer de beaucoup plus loin les mouvements de l'ennemi, et abandonner rapidement, et sans perte, un poste qu'on ne veut ou que l'on ne peut défendre. Il est néanmoins évident qu'elle a besoin de l'appui de l'infanterie légère, dans les pays coupés de haies et de bois, afin de ne pas être elle-même trop en prise à l'infanterie ennemie.

La sûreté de l'armée, la justesse des mesures à prendre pour assurer le succès des opérations, dépendent, en grande partie, de la vigilance et de l'instruction de la cavalerie légère ; ses officiers n'oublieront jamais que

les avant-postes doivent former un rideau impénétrable, derrière lequel l'armée exécute tous ses mouvements, sans que l'ennemi puisse les découvrir, ni même les soupçonner ; et qu'il faut pouvoir connaître et découvrir les siens. Or, des armées qui bivouaquent souvent, qui n'ont plus de tentes à porter, et qui sont à peu près assurées de trouver des vivres partout, sont capables de mouvements très-rapides, et peuvent donc les dérober facilement aux troupes peu vigilantes, chargées de les observer.

L'éloignement où les avant-postes doivent se trouver du corps qu'ils couvrent, n'est soumis à aucune règle fixe ; il dépend de la nature du terrain et de la position de l'ennemi. Il faut, en principe, que le corps principal ait le temps de prendre les armes, et de faire des dispositions de combat, avant d'avoir l'ennemi sur lui. Ainsi, dans les pays ouverts, on les place à 2000 et quelquefois à 3000 mètres ; il est naturel de les tenir plus rapprochés, dans les pays coupés qui favorisent les surprises. Il est encore évident qu'il est certaines positions assez fortes en elles-mêmes pour que l'armée, qui les occupe, puisse se dispenser de pousser ses avant-postes au loin.

Les avant-postes se composent de *grand'gardes*, de *petits postes* ou *postes intermédiaires*, de *vedettes* ou de *sentinelles*, qui forment *la chaîne* ou *le cordon* des avant-postes.

Une armée fait encore soutenir ces derniers par des postes plus considérables, placés en arrière, et qui marchent à leur secours, ou leur servent de points de concentration. Ils sont capables de résister pendant quelque temps, et donnent ainsi à l'armée le temps de prendre les armes ; on leur fait occuper des villages et des points retranchés ; ils ont du canon léger ; on les nomme *postes de soutien*, et c'est ordinairement

l'infanterie qui les fournit ; quelquefois on ne les place qu'à la nuit, et, pour qu'ils puissent secourir facilement les grand'gardes, on les dispose *à peu près à mi-distance des vedettes et du corps que l'on couvre;* et, s'il est nécessaire, on les fait communiquer avec les grand'gardes, par des postes intermédiaires.

Si les circonstances ou les localités ne permettent pas d'établir de postes de soutien, on y supplée par un *piquet* qui reste avec le corps principal, et se tient toujours prêt à marcher au premier signal.

Quand l'armée est en marche, c'est l'avant ou l'arrière-garde de chaque colonne qui fournit les troupes d'avant-postes ; mais quand elle a pris position, et qu'elle attend l'ennemi, l'avant ou l'arrière-garde reprenant ordinairement sa place dans l'armée, les avant-postes sont fournis par les corps qui se trouvent en première ligne.

L'avant-garde, arrivée à la position qu'elle doit occuper, pousse quelques détachements en avant pour observer l'ennemi ; l'arrière-garde en laisse en arrière pour le contenir, et se tient sous les armes. C'est sous la protection de ces détachements que le général commandant, ou des officiers de son état-major, font la reconnaissance du terrain. Ils sont accompagnés d'un officier supérieur et d'un adjudant-major des corps qui fourniront les grand'gardes. Ils déterminent le cordon des avant-postes, c'est-à-dire, la ligne que les vedettes ne dépasseront pas, et les principaux points à occuper par les postes ; ils donnent, en outre, des instructions sur les circonstances qui peuvent survenir. C'est ordinairement le cours d'une rivière, d'un ruisseau, les bords d'un ravin, d'un marais, la lisière d'un bois, des chaînes de hauteurs, qui déterminent le tracé d'un cordon, ou du moins il est très-utile que de pareils obstacles le dessinent.

Les troupes se tiennent, pendant ce temps, sous les armes, commandent leurs hommes de garde, leur distribuent de suite les vivres et fourrages dont elles peuvent disposer, puis les font partir, et prennent elles-mêmes du repos. Les détachements qui couvraient les reconnaissances du terrain, rentrent ensuite à leurs corps.

Telle est la manière régulière d'établir des avant-postes; mais on s'en écarte souvent, parce que la fatigue des troupes, l'éloignement où l'on est de l'ennemi,.., engagent à se relâcher de ces précautions utiles dont l'oubli se paie quelquefois assez cher. Souvent encore, après une longue marche, il reste trop peu de jour pour que ces opérations se fassent avec les soins convenables, et il y a ordinairement beaucoup de fautes commises dans l'emplacement des postes.

Le commandement d'une grand'garde est, en général, confié à un capitaine; celui d'un poste de soutien, ou du piquet d'une brigade ou division, l'est à un chef de bataillon ou d'escadron qu'on appelle officier supérieur de service.

C'est à ce dernier à reconnaître le terrain, avec les détails où l'on n'a pu entrer; à faire les rectifications qu'il jugera indispensables dans l'emplacement des grand'-gardes; à établir les petits postes et les vedettes; à répartir enfin les troupes qu'il commande, d'après les convenances du terrain, et les instructions qu'il a reçues.

C'est d'après les mêmes principes, qu'un régiment ou des escadrons détachés établissent les postes qui veilleront à leur sûreté; ils les rapprochent cependant beaucoup plus que ceux d'un corps considérable, parce que leur faiblesse les ferait facilement enlever, et qu'une troupe peu nombreuse peut prendre plus promptement des dispositions défensives. Le colonel, ou un officier supérieur, établit les postes, ou donne ses instructions

à un adjudant-major qui les remplit, conjointement avec un adjudant.

Remarquons qu'il faut toujours avoir soin, dans le tracé d'une chaîne d'avant-postes, de l'étendre au-delà des ailes du corps qu'elle couvre, afin d'éviter qu'il ne soit tourné. On pousse même quelquefois des patrouilles à d'assez grandes distances, pour parer à ce danger.

Établissement des Postes.

La force d'un poste se calcule d'après la résistance qu'on veut qu'il oppose, le nombre de vedettes à fournir, les patrouilles qu'il faut faire, l'isolement plus ou moins grand où le poste se trouve des secours.

Les postes doivent bien découvrir ce qui se passe autour d'eux, sans être eux-mêmes en vue. On les établit donc sur les points dominants, et on les couvre de toutes manières; une haie vive, un mur, une maison, un bouquet d'arbres, et, dans une plaine rase, un fond, peuvent les dérober à la vue de l'ennemi. Il faut éviter, autant que possible, de les établir dans les villages mêmes; on y a trop de peine à empêcher le soldat de s'écarter.

Il ne faudrait jamais les placer vis-à-vis d'obstacles assez rapprochés pour couvrir une surprise; en sorte que si l'on a devant soi un village, un bois, des champs couverts de hautes récoltes, il serait prudent de s'en tenir à une assez grande distance, quand on ne peut poser, au-delà, des vedettes ou des sentinelles; mais les localités contrarient quelquefois ces mesures: il faut alors redoubler de vigilance, car, quelque bien qu'on se garde dans un pareil poste, on y sera toujours fort exposé; les vedettes rapprochées des obstacles pouvant être assaillies à l'improviste. Telle fut la prin-

cipale cause de la surprise qui eut lieu le 7 octobre 1813, à l'armée d'Espagne.

La division Maucune occupait la chaîne de montagnes qui borde la rive droite de la Bidassoa, entre la montagne de Louis XIV et la mer; les alliés occupaient la rive gauche; on prenait les armes dans toute l'armée française, à quatre heures du matin, et l'on ne rompait les rangs que quand les découvertes étaient rentrées; la division Maucune était restée sous les armes jusque vers neuf heures, et ne pouvait envoyer à la découverte, puisque la rivière était devant elle.

Les Espagnols étaient descendus de la montagne de Saint-Martial pendant la nuit, et s'étaient embusqués derrière des murs et des champs de maïs qui se trouvaient sur le bord de la Bidassoa, presqu'en face de Béhobie; dès qu'ils virent que la division Maucune avait rompu ses rangs et était rentrée dans ses baraques (elle envoyait d'ailleurs, dans ce moment, aux distributions à Urrugne), les Espagnols, sous la conduite du général Freyre, se jetèrent dans la Bidassoa que la basse mer rendait guéable, et la passèrent en force. Les Anglais, sous les ordres du général Graham, la passaient également, en face d'Hendaye, où un poste de 30 hommes pouvait seul les arrêter : nous fûmes surpris, un combat très-inégal s'engagea ; 15,000 alliés combattaient contre 5,000 français, et les repoussèrent jusqu'à Urrugne; pareille attaque avait lieu en même temps sur toute notre ligne.

Une grand'garde se place, s'il est possible, à un carrefour ; elle se donne ainsi plus d'aisance dans les mouvements qu'elle sera dans le cas de faire ; ses petits postes, poursuivis, peuvent se réunir facilement à elle; sa retraite doit être assurée ; rien ne doit la gêner pour l'exécuter. Un terrain, favorable à beaucoup d'égards, peut cependant offrir quelques difficultés pour la liberté

des mouvements : un officier ne doit pas alors hésiter; il envoie prendre, dans les maisons voisines, quelques outils tranchants, ou propres à creuser la terre; il fait couper la haie, combler le fossé, ou abattre le pan de mur qui le gêne.

Il est imprudent de s'établir sur une route même; c'est sur un des côtés qu'il faut placer une grand'garde; elle y sera beaucoup plus en sûreté, car si tout à coup l'ennemi se présente, surtout de nuit, et veut l'enlever, elle le prendra en flanc et aura tout l'avantage sur lui.

Il n'est pas moins nécessaire, pour éviter les surprises, de couvrir les vedettes de quelques obstacles qui empêchent l'ennemi de se porter sur elles avec trop de rapidité. On barricade les ponts en pierre; on enlève quelques planches à ceux en bois; on embarrasse les défilés. Ces opérations se font promptement, avec des charriots, des échelles, des arbres à demi-coupés qu'on fait tomber sur la route, des tonneaux vides.

Un poste de cavalerie, chargé de surveiller les bords d'une rivière qui ne présentent aucun couvert, peut être obligé de placer des sentinelles au lieu de vedettes, parce que celles-ci seraient trop exposées au feu de l'ennemi, et qu'on les apercevrait d'ailleurs de trop loin; il serait utile, dans ce cas, de leur creuser un fossé dont la terre relevée les couvrirait.

Les petits postes, ou postes intermédiaires, se placent à 400 ou 500 mètres de la grand'garde qui les fournit. Leur force dépend du nombre de leurs vedettes; elle est de quatre hommes pour une seule; on peut se contenter de n'en mettre que six, s'il en a deux. Un brigadier les commande; mais s'ils sont très-forts, on y mettra aussi un officier ou un sous-officier. On relève les petits postes de quatre en quatre heures, afin de donner à leurs chevaux le temps de manger, chose qu'ils ne peuvent faire avant d'être de retour à la

grand'garde, parce qu'ils doivent toujours rester bridés, et même montés, s'il y a du danger. On voit donc qu'il n'en est pas ici comme dans le service des places, relativement à la fixation du nombre d'hommes affecté à chaque poste; on peut dans les places le borner à trois ou à quatre par sentinelle; mais ce nombre doit être doublé, quand il y a un poste intermédiaire, sinon celui-ci devrait rester vingt-quatre heures sans débrider, ce qui est impossible; et s'il fait le contraire, il compromet gravement la sûreté de la grand'garde. Ce n'est que dans un terrain bien découvert, et quand l'ennemi est éloigné, qu'on peut permettre cet adoucissement à la règle.

Il est encore des localités assez fortes en elles-mêmes, ou qu'on a rendues telles, qui peuvent dispenser d'établir un poste intermédiaire; mais elles sont rares, et ce n'est qu'avec beaucoup de réserve qu'on doit négliger ce moyen de surveillance.

La grand'garde ne doit jamais perdre ses petits postes de vue, et ces derniers doivent toujours apercevoir leurs vedettes; quand les localités ne le permettent pas, on met, dans l'intervalle, des sentinelles ou vedettes de communication.

Une vedette a un avantage évident sur une sentinelle; sa position élevée lui fait découvrir de plus loin; la vitesse de son cheval lui permet de donner promptement un avis, et de se dérober au danger. On la relève de deux en deux heures, et plus souvent, si la saison l'exige, ou la nuit, si l'ennemi est fort près, s'il a de bonnes troupes légères, et si l'on commande soi-même à des soldats de nouvelles levées. Cette mesure tient plus de monde sur pied dans un moment où la vigilance se relâche, et diminue la fréquence des patrouilles, en remplissant le même but.

La distance des vedettes aux petits postes, est de



400 à 500 mètres ; leur éloignement des grand'gardes sera donc de 800 à 1,000 mètres, ou d'environ un quart de lieue. Ces distances sont calculées : 1° sur la portée de la vue de l'homme qui voit peu distinctement, par tous les temps, à de plus grandes distances ; 2° sur le temps nécessaire à la grand'garde pour brider et monter à cheval, et s'avancer au soutien de ses petits postes, s'ils sont attaqués. Il faut, en effet, deux à trois minutes pour cette opération, et l'ennemi mettra environ trois minutes pour franchir 1,000 mètres au galop ; mais, à moins de circonstances très-défavorables, les vedettes l'auront aperçu à 200 ou 300 mètres de distance ; on sera donc bien en mesure de le recevoir. Nous supposons, dans ce calcul, que le terrain n'a pas permis de barricader les avenues des postes, sinon le temps que l'ennemi perdra à se débarrasser des obstacles, sera gagné pour les dispositions défensives. Dans les pays de plaines, l'ennemi sera aperçu de plus loin que nous ne l'avons supposé, et, dans les pays coupés et à défilés, où les surprises sont plus faciles, sa marche peut être rendue plus lente.

Il est évident que les distances indiquées doivent être diminuées, 1° pendant la nuit, où la cavalerie est moins à craindre, mais où l'on peut enlever plus facilement les postes ; 2° quand les obstacles sont de telle nature que l'on n'a rien à redouter d'une attaque subite.

Si, au-delà de 800 ou 1,000 mètres du cordon, il y a un point qu'il paraisse indispensable d'occuper, on s'y établit avec deux ou trois cavaliers qu'on relève de quatre en quatre heures. Ces hommes font du feu à quelques centaines de pas du point d'observation, et vont s'y chauffer tour à tour, s'il fait froid ; ce feu trompe l'ennemi sur la position du poste ; un des cavaliers reste en vedette, un ou deux font patrouille, un autre se chauffe.

On place les vedettes derrière un arbre, un buisson, à l'angle d'un mur, dans un chemin creux ; on les dérobe enfin à la vue de l'ennemi de toutes les manières, mais sans gêner leurs mouvements de retraite. Chacune d'elles doit apercevoir ses deux voisines ; aucun fond, aucune circonstance du terrain ne doivent échapper à leur surveillance ; aucun individu ne doit pouvoir passer entr'elles, sans être aperçu et arrêté.

On est souvent obligé de garder une étendue de terrain disproportionnée avec le nombre d'hommes dont on dispose. Quand on ne peut donc mettre le nombre nécessaire de vedettes fixes, on ordonne à celles-ci de se promener en se croisant, et en décrivant une ligne courbe ; on les appelle alors *vedettes volantes* ; elles sont de vraies patrouilles permanentes, et offrent un bon moyen d'entretenir la communication d'un poste avec un autre.

On ne se contente pas toujours d'établir des vedettes en avant ; il est des localités et des circonstances où il faut aussi en mettre sur les flancs, et même sur les derrières du poste.

Les vedettes qui sont sur une route, doivent toujours rester immobiles ; mais si elles sont doubles, l'une d'elles peut parcourir le terrain environnant, dont elles verraient mal les accidents, si elles étaient fixes toutes deux.

Il est encore utile que les vedettes soient doubles, afin de pouvoir partager leur attention sur un même point, et ne voir pas plus d'un espace égal au quart du cercle. S'il y a d'ailleurs quelqu'avis à faire passer, un individu à arrêter, quelqu'objet à examiner, une d'elles se détache ; et la chaîne n'est pas interrompue ; il en est ainsi dans les troupes allemandes, où il y a beaucoup de cavalerie légère ; mais, dans nos armées, les vedettes sont souvent seules, au moins pendant le jour. Il serait à souhaiter qu'elles ne le

fussent jamais la nuit, quand elles ne sont pas aguerries, et que le terrain favorise les surprises.

La sécurité de l'armée serait mieux assurée encore, si, au lieu d'une simple chaîne, on plaçait les vedettes et sentinelles en échiquier. Il résulterait de cette méthode, que l'ennemi connaîtrait plus difficilement la force et la position des avant-postes; qu'il serait moins facile aux espions et aux déserteurs de tromper leur vigilance; que l'ennemi aurait plus de peine à deviner les mouvements de l'armée. Cette mesure pourrait être utile, surtout dans un pays où les surprises seraient faciles; dans les positions bien connues de l'armée ennemie qui les a occupées précédemment; enfin quand les habitants sont insurgés.

On place, de jour, les vedettes sur les points élevés qui sont les plus favorables pour bien voir; à la nuit, au contraire, on les place au pied des hauteurs, ou même sur leurs pentes, de manière que leurs têtes en dépassent le sommet. Elles seront ainsi moins faciles à enlever, et découvriront ce qui paraîtra sur les sommités, parce que les corps s'y dessinent mieux dans le vague de l'air. Si on laissait les vedettes sur les hauteurs, elles apercevraient difficilement les hommes qui en graviraient les pentes, parce qu'ils se confondraient avec les objets qui les couvrent.

On prescrit aux vedettes de tenir rabattu le collet de leurs manteaux, afin de mieux entendre; on leur indique un signal à faire, pendant le jour, pour appeler leur brigadier; tel, par exemple, que d'agiter leur mouchoir, tenir le mousqueton en l'air......

D'après les détails précédents, on voit que l'ennemi, qui veut pénétrer jusqu'au corps principal, doit percer trois lignes, savoir: celles des vedettes, des petits postes et des grand'gardes; il peut encore y en avoir une quatrième, celle des postes de soutien.

Du Service de jour.

L'officier, chargé du commandement d'une grand'-garde, étant arrivé au poste qui lui a été indiqué, met sa troupe en bataille, face à l'ennemi; fait numéroter ses hommes, de la droite à la gauche, et de façon que les anciens cavaliers soient mêlés avec les nouveaux. Il laisse sa troupe aux ordres de son lieutenant, et, accompagné des premiers numéros, il reconnaît rapidement le terrain, et établit ses petits postes, ainsi que ses vedettes, et fait rentrer ensuite les détachements, qui ont protégé cette opération avant son arrivée.

S'il s'agit de relever un poste établi, la nouvelle garde se place à la gauche de l'ancienne, puis les deux commandants partent ensemble pour relever les petits postes; celui de l'ancienne garde fait part de ses observations à son collègue, lui donne sa consigne, lui apprend tout ce qui peut intéresser le service.

Il peut y avoir un point important dépendant du terrain occupé par la grand'garde, et qu'on ne veut pas confier à un sous-officier; on y détache un officier avec douze ou quinze chevaux; mais comme sa position peut être dangereuse, et qu'il doit toujours être prêt à combattre, on le fait alors relever plusieurs fois, pendant les vingt-quatre heures, pour que ses chevaux puissent repaître.

Si le commandant est le premier qui occupe le poste où il arrive, et que le terrain soit difficile, il est probable qu'il aura quelque chose à rectifier dans l'emplacement de ses vedettes; c'est ce qu'il fera, un peu plus tard, après une reconnaissance plus exacte.

Quand les vedettes sont posées, le commandant revient au poste de la grand'garde, et, si rien de la part de l'ennemi ne lui fait supposer le dessein d'attaquer, il fait mettre pied à terre à sa troupe, pour faire manger les chevaux, en ayant soin, toutefois, de faire placer une ou plusieurs sentinelles devant les armes, pour observer les petits postes; mais le genre de service que font ces sentinelles ne les dispense pas de celui de vedettes, quand leur tour les y appelle.

Les cavaliers se tiennent près de leurs chevaux, ayant la bride au bras gauche, leur mousqueton au crochet. Ils ont en main la longe du licol, et ne l'attachent à un arbre, ou à un piquet, que quand rien ne fait craindre une attaque brusquée. Ils peuvent encore, dans ce cas, tenir la bride à terre derrière leurs chevaux, et se reposer eux-mêmes; mais, selon les circonstances, il y aura toujours une partie des chevaux bridés. Les cavaliers garderont leurs rangs, en les espaçant seulement davantage; ils seront alors en état de monter à cheval en un clin d'œil, et sans confusion. Si, au contraire, on ne tient pas la main à ces mesures, les chevaux s'animeront ou s'effraieront au bruit des coups de mousqueton des petits postes, et, par l'empressement des cavaliers à les brider; on n'en sera pas maître, on ne pourra soutenir les vedettes, et il faudra évacuer le poste sans combat.

Le commandant prend ensuite des renseignements sur les communications de son poste, soit avec ceux qui l'avoisinent, soit avec l'ennemi; il va ou fait reconnaître le poste à occuper la nuit, et son abreuvoir; il fait enfin parcourir les chemins qui doivent servir aux patrouilles, par ceux qui doivent les faire; il s'adresse, pour tous ces détails, aux habitants qu'il fait venir près de lui.

Il part de nouveau, s'il le croit nécessaire, se fait accompagner d'un sous-officier, rectifie la position de ses vedettes et de ses petits postes, examine les avantages et les inconvénients du terrain, sous le rapport défensif, et celui de l'attaque qu'il peut être chargé de faire; comment il opérerait sa retraite, et par quel chemin.

Il fait faire à son retour la même reconnaissance par l'officier qui commande sous lui.

On abreuve ordinairement les chevaux avant d'aller occuper le poste du jour, et le soir, dès qu'ils sont arrivés, pour reprendre celui de nuit, si ce dernier est hors de danger; mais, s'il en est autrement, il faut le faire à l'entrée de la nuit, avant de quitter le poste de jour, et, s'il y a des postes détachés de la grand'garde, on va les relever avant la nuit, afin qu'ils fassent abreuver aussi.

On ne fait quitter le poste qu'à un quart des chevaux seulement, si l'abreuvoir est éloigné, et à la moitié s'il est très-près; et, pendant que dure l'opération, les cavaliers restants se tiennent à cheval; si l'abreuvoir était entre la grand'garde et les vedettes, tout le poste pourrait, selon les circonstances, y aller à la fois; les chevaux doivent d'ailleurs boire bridés, on desserre seulement un peu la muserolle.

On doit avoir le soin, quand on envoie à l'abreuvoir, de disposer un ou deux cavaliers pour lier l'abreuvoir avec le poste, afin d'avertir de ce qui pourrait arriver à celui-ci pendant qu'on abreuve.

On peut, dans les grandes chaleurs, faire boire aussi à midi; mais, s'il y avait du danger à le faire, il vaudrait mieux y renoncer, ou tâcher de se faire amener de l'eau dans un tonneau avec des baquets, par les habitants les plus voisins.

Les détachements qui forment les avant-postes doivent

avoir reçu des vivres de leurs corps avant de les quitter; cette mesure devrait toujours avoir lieu, mais quelquefois aussi les circonstances s'y opposent, et le commandant d'une grand'garde peut être dans la nécessité d'envoyer fourrager; il ne le fait qu'en prenant les précautions indiquées pour envoyer à l'abreuvoir, et, s'il y a possibilité, il se fait apporter des vivres et du fourrage par les habitants.

Un commandant de grand'garde veille à tout ce qui se passe; il interroge les allants et venants, et leur demande des nouvelles de l'ennemi. (On doit sentir que, quand la circulation n'est pas interrompue, c'est que l'ennemi est assez loin des avant-postes, et qu'on ne veut pas se priver des ressources que peut présenter le pays en avant). Il se porte fréquemment à ses vedettes, et les fait visiter par ses officiers et ses sous-officiers. Elles sont souvent ignorantes, et c'est à eux à les instruire; on leur recommande de remarquer tous les mouvements qu'elles apercevront chez l'ennemi, le nombre de ses vedettes et sentinelles, celui des cavaliers qui accompagnent le brigadier qui vient relever, le chemin qu'il prend quand il arrive et quand il part, la force des patrouilles, le moment où elles se font, la poussière qui s'élève derrière une colline, un village occupé par l'ennemi; à quelle heure elles entendent sonner les trompettes ou battre les caisses; si elles ont aperçu des généraux ennemis passer sur la ligne des vedettes. Toutes ces observations, et d'autres encore, ont pour but de les rendre attentives, et de développer leur intelligence; on ne manque pas, quand elles sont relevées, de les questionner sur ce qu'elles ont vu; on pique leur amour-propre par quelques reproches ou par des éloges. On indique aux vedettes le chemin qu'elles ont à tenir à l'approche de l'ennemi, de façon à ne pas rentrer au petit poste en ligne directe, mais par

un détour, ce qui évite à ce poste d'avoir trop vite l'ennemi sur les bras.

Quand les vedettes sont doubles, si l'une déserte, l'autre doit faire feu sur elle (chose qu'on obtiendra difficilement du soldat).

On ne fait pas rentrer de suite à la grand'garde les petits postes relevés, on leur fait faire d'abord une patrouille; car plus on parcourra le cordon, plus on sera en sûreté.

Le commandant inspecte les hommes qu'il envoie en patrouille, et aux petits postes, et leur donne ses instructions. Il apprend à ces derniers ce qu'ils ont à faire, si on attaque la grand'garde voisine; il leur recommande d'envoyer de suite le prévenir, et, selon les circonstances, de se porter près de leurs vedettes, ou de les retirer.

Les vedettes ne laissent passer personne venant de chez l'ennemi, ou s'y rendant, sans que leur brigadier ne leur en ait donné l'ordre, et celui-ci ne le fait que d'après l'ordre du commandant, qui a dû se faire montrer une autorisation écrite de son chef immédiat; on n'admet pas les cantiniers aux avant-postes, les espions se trouvent souvent dans cette classe d'hommes, et il faut les empêcher d'observer ce qui se passe.

On arrête donc tous les individus qui cherchent à dépasser furtivement les vedettes, et on tire sur eux si l'on ne peut les atteindre. On conduit les individus arrêtés devant le commandant de la grand'garde, qui les interroge et les fait même fouiller avec soin, puisqu'ils sont peut-être des émissaires de l'ennemi.

Un poste établi pour surveiller le cours d'une rivière, doit avoir des renseignements sur les gués qui peuvent s'y trouver, ou qui s'y formeront par la baisse des eaux. Les bateaux doivent en être rassemblés sur un seul point et être spécialement gardés. Si les Autrichiens, qui défen-

daient le pont de Laufen, sur la Salza, en 1800, eussent suivi ce principe, trois Français n'eussent pas passé cette rivière à la nage, le sabre entre les dents, pour s'emparer d'une nacelle qui servit à jeter un bataillon sur les derrières des défenseurs du pont, et les obligea à se retirer avec perte.

Si un déserteur se présente, le brigadier du petit poste le fait désarmer avant de l'admettre dans l'intérieur du cordon, puis l'envoie au commandant de la grand'-garde. S'il s'en présente un certain nombre, on ne les laisse pas approcher, on leur ordonne de jeter leurs armes avant d'être à portée des vedettes; le commandant est prévenu sur-le-champ, et on prend des précautions pour les recevoir. On ne leur permet de vendre ni leurs chevaux ni aucune partie de leur équipement, et on les conduit à l'officier supérieur de service.

Dès qu'une vedette seule aperçoit une troupe qui s'avance, elle fait au petit poste un signe convenu, et le brigadier va de suite reconnaître, en prévenant la grand'garde par un autre signe, ou l'envoi d'un cavalier, qu'il y a quelque chose de nouveau. Si cette troupe est l'ennemi, le petit poste fait feu, la grand'garde se porte à son soutien, et, d'après ses instructions, cherche à se maintenir dans sa position, sans trop s'engager, ou elle se retire par échelons, et en combattant, sur les troupes qui doivent la soutenir; elle évite surtout de se retirer en désordre; elle doit donner, par sa fermeté, le temps aux troupes en arrière de prendre les armes.

Quand une vedette, par le mouvement qu'elle aperçoit, ne peut douter que ce ne soit l'ennemi qui s'avance, elle se porte un peu en avant et fait feu, et le petit poste doit arriver à son soutien. On recommande à une vedette de tourner son cheval par la droite, toutes les fois qu'elle s'apprêtera à tirer; cette

position est commode pour ajuster, et la vedette est prête à partir sur-le-champ, sans que son cheval puisse se cabrer.

Quand on entend attaquer les postes voisins, on fait aussitôt monter le sien à cheval, et l'on se tient prêt à combattre; on ne fait cependant pas rentrer légèrement ses petits postes; ce peut n'être qu'une fausse attaque, qu'une ruse de l'ennemi, pour gagner un point d'où il peut découvrir ce qui l'intéresse. Le commandant envoie cependant un officier ou un sous-officier examiner ce qui se passe.

Si la grand'garde est elle-même attaquée, son commandant doit détacher, sur ses flancs, un officier ou un sous-officier intelligent, qui verra si l'ennemi ne cherche pas à l'amuser de front, tandis qu'il fait un circuit pour l'envelopper.

Une grand'garde est établie pour avertir et non pour combattre; elle ne doit pas s'obstiner à une défense trop vive, ce qui serait le moyen de se faire enlever; elle fait feu, tiraille beaucoup, se retire en bon ordre, et sans trop se presser, afin de se faire rejoindre par ses postes détachés, et donner le temps aux troupes de soutien de venir à son secours.

Si la poursuite n'est pas vive, si l'ennemi paraît tâtonner, on peut s'arrêter et essayer une charge; mais il faut être sûr que l'ennemi ne se glisse pas sur les derrières.....

Quand un envoyé ennemi se présente aux avant-postes, il doit être accompagné d'un tambour ou d'un trompette, et s'arrêter à quelque distance des vedettes, puis faire battre ou sonner un appel. S'il s'avance sans cette précaution, le droit de la guerre est de le faire prisonnier malgré ses réclamations. Quand les vedettes sont doubles, une d'elle se détache, fait arrêter l'envoyé ennemi, et lui fait tourner le dos au poste; l'autre

appelle le brigadier. Si la vedette est seule, elle ne bouge, mais crie à l'envoyé de s'arrêter et de se retourner, et avertit son brigadier, qui à son tour fait prévenir le commandant de la grand'garde. Celui-ci vient de sa personne ou envoie savoir l'objet de la mission. S'il s'agit de la remise d'un paquet, il en donne un reçu, l'envoie immédiatement à l'officier supérieur de service, puis renvoie le parlementaire.

Si, au contraire, celui-ci demande à être introduit, on prend d'abord des ordres supérieurs avant de l'admettre dans le cordon; puis, si l'on reçoit l'ordre de le recevoir, on lui bande les yeux, et on le conduit à l'officier supérieur de service.

Toutes ces précautions sont trop souvent négligées, et, si les parlementaires sont adroits, ils causent avec le soldat, examinent les avenues et la force des postes, et une surprise en est la conséquence; souvent même leur prétendue mission n'a pas d'autre but : ils ne sont envoyés, sous un prétexte quelconque, que pour observer ce qui se passe dans une armée, et entendre ce qui se dit; aussi faut-il les retenir quand on fait un mouvement que l'ennemi doit ignorer, et ne leur rendre la liberté qu'après son exécution.

Le commandant de la grand'garde instruit sur-le-champ son chef de tout ce qui arrive, ou de ce qu'il aperçoit chez l'ennemi qui mérite attention; il fait des rapports aux heures qui lui sont fixées, et c'est ordinairement le matin, à midi, et le soir.

Le commandant d'une grand'garde peut être chargé d'escorter un officier général qui veut reconnaître les positions ennemies : c'est donc à lui à disposer sa troupe pour couvrir ce mouvement, et empêcher qu'on ne le trouble; c'est par une file de flanqueurs poussés au-delà même des vedettes, si le terrain l'exige, qu'il apercevra les manœuvres que fera l'ennemi pour con-

trarier la reconnaissance; il fera soutenir ces flanqueurs par un peloton qui marchera entre eux et le général, et auquel ils se réuniront en cas d'attaque. S'il est possible de dérober ces dispositions, on n'y manque pas; car il faut éviter d'attirer l'attention de l'ennemi. Un terrain couvert donne cette facilité; on peut protéger la reconnaissance par quelques pelotons embusqués qui, se montrant tout à coup si l'ennemi se présente, l'arrêteront probablement, et soutiendront la retraite de leur général.

Si, au contraire, c'est l'ennemi qui tente une reconnaissance de ce genre, le commandant de la grand'-garde, prévenu par ses vedettes, en donne avis à l'officier supérieur de service, et fait tous ses efforts pour empêcher que l'ennemi ne voie le terrain qu'on veut lui cacher; il est, au reste, probable qu'on lui enverra un renfort pour le mettre en état de combattre avec succès les troupes qui protégeront l'opération.

Du Service de nuit.

L'officier commandant doit recevoir le soir, quelquefois plutôt, selon l'ordre de l'armée, le mot d'ordre et de ralliement. On envoie aussi quelquefois de l'infanterie dans ce moment, pour soutenir la cavalerie; précaution utile dans un pays coupé, quand on a une cavalerie peu aguerrie, et, devant soi, des troupes habiles et entreprenantes; les deux commandants se concertent donc sur les dispositions à prendre en cas d'attaque.

Le moment ordonné, pour prendre le poste de nuit, étant arrivé, on fait monter toute la garde à cheval, et, quand on est près de l'ennemi, on ne retire les

vedettes que quand la nuit est close, afin qu'il ne devine pas quel chemin elles ont pris, et ne s'aperçoive pas de suite de leur mouvement qu'il pourrait troubler. La grand'garde fait halte de temps en temps, se retourne, et écoute; les petits postes font l'arrière-garde, et s'arrêtent de même pour entendre si l'ennemi ne les suit pas.

On a pour but, dans ce mouvement, de tromper l'ennemi qui voudrait tenter une surprise; parce qu'il ignorera où sont placés les postes qu'il a aperçus le jour; on concentre d'ailleurs l'armée qui peut mieux se défendre contre une attaque nocturne, toujours dangereuse pour celui qui la reçoit, si l'on est trop disséminé, et quand l'ennemi connaît le pays. On est enfin beaucoup mieux gardé, puisque les postes sont plus rapprochés. Cependant ces considérations n'empêchent pas qu'on ne laisse quelquefois les postes à la même proximité de l'ennemi que pendant le jour, soit parce qu'on craint qu'il ne dérobe un mouvement, soit parce que le terrain en arrière est désavantageux, soit parce qu'il serait dangereux de le laisser s'emparer de celui que l'on quitte; mais, dans ce cas, on doit au moins changer quelque chose à l'emplacement des vedettes et des petits postes.

On ne peut donner de règles sur l'éloignement des postes de nuit à ceux de jour; les localités le déterminent. On doit aussi faire entrer en considération le nombre d'hommes dont on dispose, la facilité de se garder, celle qu'a l'ennemi de tenter une attaque brusquée. On peut donc être obligé de faire de la force d'une grand'garde une répartition fort différente de celle de jour, parce que le terrain et les communications à garder ne sont pas les mêmes, et il faut d'avance s'y être préparé, pour éviter de commettre des fautes.

On sait donc d'avance où l'on placera les vedettes, qu'il faudra presque toujours augmenter, les petits postes et la grand'garde ; et, à mesure qu'ils arrivent, en se retirant sur leur emplacement, on les y laisse, puis ils y font des barricades.

Quand tous les postes sont occupés, et que les chevaux sont revenus de l'abreuvoir, le commandant fait faire l'appel, et donner le mot de ralliement à ses vedettes ; il désigne les hommes qui doivent aller en patrouille, et veille à ce que ses cavaliers soient alertes et vigilants ; il fait manger une partie des chevaux, l'autre est bridée et prête à être montée.

Quoique l'ordonnance de 1788 et l'instruction attribuée à Frédéric, recommandent que tous les chevaux soient bridés la nuit, on ne peut se dissimuler qu'il est beaucoup de cas où cette mesure est inexécutable. Une troupe, après une longue marche qui a duré tout le jour, a besoin de faire repaître ses chevaux pendant toute la nuit, si elle ne veut les faire périr d'inanition. On ne peut d'ailleurs, pendant les longues nuits d'hiver, tenir les chevaux quatorze et quinze heures sans manger ; et si, après les avoir fait jeûner ainsi, on était obligé de faire, à la pointe du jour, un mouvement quelconque, il serait impossible de l'exécuter. Cette règle est donc impraticable dans toute sa rigueur, et il faut la modifier, selon les circonstances. Si on a eu la précaution de bien fermer tout accès à la cavalerie ennemie, on aura, en cas d'alerte, le temps de brider, et on n'aura pas inutilement fait dépérir ses chevaux. Nous conviendrons cependant qu'il est des plaines où l'on sera posté, qui ne présentent aucun couvert, et que rien ne pourra y arrêter une attaque soudaine ; cependant si le poste est bien établi, s'il prend toutes les précautions d'usage, il est probable qu'il entendra venir l'ennemi de loin, et, comme celui-ci ne peut

connaître sa position, il y a toutes probabilités qu'il se trompera, et manquera de trouver le poste. C'est évidemment, dans une situation pareille, qu'un renfort d'infanterie sera utile.

Le soldat, obligé de faire sa cuisine, doit allumer du feu dans la plupart des cas; mais, dans celui dont nous venons de parler, on ne peut le lui permettre; le feu s'aperçoit la nuit de très-loin, et, quoiqu'on fasse, il en paraît, s'il est flambant, une lueur à l'horizon, qui décèle l'existence d'un poste. Il faut n'en allumer que derrière quelqu'abri, comme un mur, une maison, dans un fossé; si ces objets ne touchent pas le poste, et que la saison soit rigoureuse, on y envoie les cavaliers s'y chauffer, à tour de rôle. On fait sagement, au reste, d'en allumer où on ne soit pas, et sur les flancs du poste, ce qui trompe l'ennemi sur sa position, et lui fait croire gardés des points qui ne le sont pas. Les petits postes n'en allument jamais; on les relève alors plus souvent, quand la saison est rigoureuse; il serait trop facile de les surprendre, et à l'infanterie d'arriver près d'eux pour les fusiller.

On doit, dans tous les cas, avoir de l'eau ou de la terre près du feu, pour l'éteindre en cas d'alerte.

Le commandant d'une grand'garde ne doit jamais oublier que le salut des troupes en arrière, peut-être de l'armée, dépend de sa vigilance; qu'une grande responsabilité pèse sur lui, et que lui ni ses soldats ne doivent dormir; il leur défend l'usage immodéré des liqueurs fortes; il leur parle souvent; relève leur moral quelquefois facile à ébranler; leur rappelle leurs devoirs, et mêle habilement la fermeté à la bonté; il leur fait redoubler de vigilance dans les temps de brouillards, les nuits pluvieuses et les grands vents; il visite ou envoie visiter ses vedettes; il peut même ordonner à un de ses officiers de se tenir constamment à un

petit poste important. Le peu d'habitude de la guerre des troupes qu'il commande, le défaut de bons sous-officiers, l'obligent à une multitude de précautions particulières.

On convient d'un signe au moyen duquel les vedettes reconnaîtront le brigadier qui vient les relever, et les rondes et patrouilles qui passeront près d'elles; ainsi, un battement de main, un coup sur quelque partie de leur armement, avertiront de leur présence. Les vedettes ne crieront donc pas un *qui vive* qui, dans les postes exposés, pourrait trahir leur position à l'ennemi, et il sera moins facile de les enlever. Si, en effet, elles crient d'avancer au mot de ralliement, avant d'être assurées d'avance que la troupe qui se présente est amie, on peut, en feignant de leur donner le mot, se jeter sur elles, les désarmer et les saisir ou les tuer.

Quand une vedette entend ou aperçoit quelque chose la nuit, elle s'avance sur-le-champ de quelques pas vers le côté qui attire son attention, examine ce qui se passe, et crie *halte;* si le bruit continue, elle tire et rentre au poste; si le bruit cesse, elle crie *qui vive*, et, sur la réponse, appelle son brigadier. On lui recommande de ne pas tirer de trop loin, et d'examiner, avant de donner une fausse alérte; on se trompe souvent la nuit; un objet inanimé, un animal sauvage peuvent occasionner une erreur.

Il est cependant des positions où l'on ordonne à des vedettes de tirer sur tout ce qui se présentera, sans crier *qui vive;* c'est un parti qu'il faut prendre quand on sera obligé de les placer le long d'un bois, ou d'un terrain couvert quelconque que l'ennemi doit traverser pour arriver à elles, ou enfin dans les postes très-exposés.

Si un homme déserte, étant de grand'garde, le com-

mandant doit en être prévenu sur-le-champ ; on change le mot de ralliement, et on l'envoie aux vedettes du poste ; on en prévient en même temps les postes voisins ; on change quelque chose à la position des vedettes et des petits postes ; on fait prévenir du tout l'officier supérieur de service.

On l'envoie également avertir quand des troupes détachées du camp arrivent la nuit, à portée des vedettes ; le chef du poste les fait arrêter au-dehors, et fait venir leur commandant près de lui ; il l'examine, le questionne, le garde près de lui, s'il ne le connaît pas personnellement, quand même il aurait donné les mots d'ordre et de ralliement, et lui indique un lieu où son détachement puisse passer la nuit ; il se conduit d'ailleurs d'après les ordres que son chef lui adressera. Si l'officier a une nouvelle pressante à faire passer au général en chef, il lui permettra d'y aller ou d'y envoyer, et le fera escorter.

S'il se présente beaucoup de déserteurs, on leur assigne un lieu pour y passer la nuit, assez loin des vedettes, pour qu'ils ne puissent les surprendre, et on les désarme ; on prévient le chef des avant-postes de cette circonstance, et, si on ne voit aucune sûreté à garder ces déserteurs près de soi, on lui demande une escorte pour les emmener.

Une des surprises les plus remarquables, causée par l'oubli des précautions que nous venons de recommander, et surtout par trop de mépris de l'ennemi, est celle de Hochkirch, du 16 octobre 1758 : Frédéric avait laissé l'armée autrichienne sur son flanc droit, et négligé de placer assez de postes sur ses derrières.

Quelques jours avant la surprise, des essaims de Croates venaient tirailler avec les avant-postes prussiens, et leur donnaient de fausses alertes, auxquelles on ne fit bientôt aucune attention.

Dans la nuit du 16, des travailleurs autrichiens s'avancent près des postes ennemis et font de grands abatis dans une forêt : ils s'appellent les uns les autres, font un bruit continuel; leurs cris et les coups de hache retentissent.

A la faveur de ce bruit, l'armée autrichienne se masse en silence sur son flanc gauche, et dirige plusieurs corps sur les derrières du camp prussien pour l'envelopper.

L'avant-garde est composée de cuirassiers portant en croupe des grenadiers.

Vers cinq heures du matin, de prétendus déserteurs, nombreux et résolus, se présentent aux avant-postes prussiens : leur nombre grossit à chaque instant, et surpasse celui des troupes de garde. On s'alarme enfin, mais les postes sont égorgés; la surprise est favorisée par un brouillard qui couvre tout le champ de bataille, bientôt éclairé par l'incendie du camp. Plusieurs centaines de Prussiens passent du sommeil à la mort; les autres sortent à demi-nus de leurs tentes embrasées..... Leur valeur, leur excellente discipline, le sang froid de Frédéric, sauva leur armée d'une destruction totale; ils laissèrent 8,000 hommes sur le champ de bataille. Leur cavalerie, qui heureusement était restée sellée, fit plusieurs belles charges et soutint la retraite.

C'est la nuit surtout que le silence de la nature, rendant plus sensible le bruit que font les hommes dans leurs mouvements, il faut prêter une oreille attentive à celui qui paraît venir du camp ennemi. Quelques précautions qu'on y prenne, il est bien difficile, si l'on y fait quelque grand mouvement, que rien ne le fasse soupçonner : le reflet des armes aux rayons de la lune, le roulement des voitures, le claquement des fouets, le hennissement des chevaux, annoncent

un départ ou une arrivée de troupes. Quand le bruit paraît rester dans le même lieu, quand de nouveaux feux s'allument, il est à supposer que des troupes arrivent. Quand l'ennemi prend à ses avant-postes des précautions extraordinaires, quand ses feux s'éteignent peu à peu, il est probable qu'il décampe; on peut encore en avoir un autre indice, c'est quand il met le feu aux abris de ses bivouacs, imprudence qui annonce peu de discipline chez lui, et dont les jeunes soldats donnent souvent l'exemple.

Environ deux heures avant le jour, et, selon les circonstances, vers minuit même, le commandant de la grand'garde fait brider et monter à cheval tout ou partie de ses cavaliers; puis, quand le jour commence à paraître, il fait partir deux découvertes commandées par des officiers ou sous-officiers, et qui, prenant des directions opposées et latérales au poste, fouillent le terrain, laissent des vedettes de distance en distance pour former une chaîne entr'elles et les petits postes, se font précéder d'éclaireurs, et se portent aussi près que possible des vedettes ennemies, pour examiner s'il n'y a pas quelqu'embuscade préparée. Les deux découvertes décrivent un demi-cercle, et, s'étant rejointes, le chef de l'une d'elles reste avec la vedette la plus avancée, tandis que l'autre revient à la grand'garde pour y rendre compte. Si, d'après le rapport, il paraît qu'on n'ait rien à craindre, le commandant rassemble tous ses cavaliers et va reprendre son poste de jour.

Dès qu'il y est arrivé, il met sa troupe en bataille, en laisse le commandement à son lieutenant, et, accompagné d'un des sous-officiers ou brigadiers qui ont fait la découverte, il se rend à la vedette la plus avancée, examine la vérité du rapport qui lui a été fait, et, s'il le trouve exact, il envoie retirer les vedettes

placées lors des découvertes, et rétablit ses postes comme ils étaient la veille.

Les cavaliers qui font la reconnaissance, sont ordinairement ceux qui doivent aller les premiers en vedette.

On fait ensuite mettre pied à terre à la grand'garde, ou elle reste à cheval, selon les circonstances.

Quand le temps est brumeux, on redouble de précautions, et on ne reprend le poste de jour que quand le brouillard est dissipé.

On examine aussitôt le rétablissement des postes, si l'ennemi n'a rien changé aux siens; s'il n'a pas fait quelque mouvement; et l'on en rend compte de suite.

Les découvertes doivent se faire, quand même on n'aurait pas changé de poste à la nuit; l'on y prend les mêmes précautions pour rester lié avec la grand'-garde. Si celle-ci a été renforcée par de l'infanterie, c'est à cette dernière à soutenir la cavalerie, qui pourra alors tout entière, s'il le faut, se porter en avant et faire sa découverte.

Il est ordinaire de faire prendre les armes avant le jour aux troupes d'un camp ou d'un cantonnement, et d'envoyer des détachements aux avant-postes, soit pour les renforcer, soit pour faire des découvertes. Souvent encore on relève les postes à la pointe du jour, ce qui double leur force, fatigue moins les troupes que l'envoi de ces détachements, et rend plus difficile à l'ennemi la connaissance de la force des troupes de garde.

Ces diverses mesures sont causées par l'incertitude où l'on se trouve sur les mouvements que l'ennemi a pu faire pendant la nuit, et sur la possibilité d'une attaque subite de sa part. Les troupes du camp ne quittent les armes qu'après la rentrée des découvertes.

Si l'officier, commandant une grand'garde, reçoit avis

que l'armée va décamper, que les troupes cantonnées se retirent; il prend plus de précautions encore pour que l'ennemi ne puisse s'en apercevoir. Mais aucune de ses précautions ne doit paraître à l'extérieur, s'il ne veut qu'elles deviennent suspectes à un ennemi vigilant. Il arrive souvent, à cet effet, que les avant-postes ne doivent pas quitter leurs positions avant le jour. Il faut donc surveiller les mouvements de l'ennemi, être très-alerte, repousser ses reconnaissances s'il en envoyait, faire des patrouilles extérieures comme à l'ordinaire, mais les redoubler dans l'intérieur du cordon, et surtout prendre garde à la désertion; aussi doit-il éviter d'instruire ses soldats du mouvement qui se passe ou se prépare.

Le chemin à suivre, si ce n'est pas une grande route, doit être bien connu de l'officier; et, quand la retraite se fait de nuit, le mieux est de la jalonner par quelques postes.

Il y a surtout des précautions particulières à prendre, quand la terre est couverte de neige et qu'on a contre soi une bonne cavalerie légère : il faut avoir soin que la ferrure ait des clous à glace, indiquer, par des perches auxquelles on met une poignée de paille, le chemin à suivre, si plusieurs se croisent et qu'on n'ait pu disposer de quelques cavaliers pour les jalonner; car il est très-facile de se tromper de direction pendant l'hiver, et surtout par la neige, à cause de l'uniformité de la nature.

On sentira surtout l'utilité de ces mesures quand on n'occupera un poste que depuis quelques heures, ce qui empêchera sans doute d'en connaître les environs.

Quand le moment de se retirer est arrivé, il fait monter la grand'garde à cheval, charge un officier ou sous-officier de rassembler les petits postes et les ve-



dettes à une heure désignée, et part rapidement pour suivre la route qui lui a été indiquée; quand il est à une distance raisonnable, comme une demi-lieue, une lieue, par exemple, il ralentit son allure; les petits postes disparaissent à leur tour, sans bruit, avec les vedettes, avant que le jour ne soit bien prononcé, et le rejoignent au galop. L'ennemi ne peut commencer sa poursuite que quelque temps après; car, avant que ses avant-postes n'aient rendu compte et reçu des ordres pour pousser en avant, une ou deux heures, peut-être plus, se seront écoulées, et l'arrière-garde aura fait déjà du chemin.

Il est beaucoup d'exemples où une armée a ainsi gagné une marche sur son adversaire, et elle l'a dû autant à l'habileté de son général qu'à la manière dont les avant-postes ont fait leur service. Tel fut le mouvement de Massena, avec l'armée de Portugal, dans les nuits des 5 et 11 mars 1810, devant l'armée anglaise; de Kutusow, avec la grande armée russe, dans la nuit du 6 au 7 septembre, après la bataille de la Moskwa......

On laisse ordinairement dans le camp quelques troupes chargées d'entretenir les feux; elles se font aider par des paysans quand elles ne sont pas assez nombreuses; c'est la cavalerie qui est chargée de ce soin. On doit tâcher de faire apercevoir à l'ennemi le même nombre de feux qu'à l'ordinaire, et des mouvements d'hommes autour d'eux. C'est ainsi que Frédéric réussit à tromper les Autrichiens le 14 août 1760 : près d'être enveloppé par eux dans la position de Liegnitz, en Silésie, peu propre à la défensive, un hasard heureux lui apprit leur projet; il décampa la nuit dans le plus grand silence, laissant quelques escadrons de hussards et des paysans pour entretenir les feux et faire des patrouilles; puis, ayant pris une position plus forte,

mais très-rapprochée de celle qu'il quittait, les Autrichiens, qui comptaient le surprendre et répéter la scène de Hochkirch, tombèrent sans s'en douter au milieu de ses troupes, bien préparées à les recevoir. Un combat de nuit, vif et sanglant, s'engagea : les Prussiens y restèrent vainqueurs.

DES PATROUILLES.

On entend, sous le nom de patrouilles, les détachements tirés d'un poste pour en parcourir les avenues, et veiller à sa sûreté ; quelquefois encore on appelle ainsi les détachements qui précèdent un corps ou une armée en marche, pour battre le pays dans toutes les directions, et rendre compte des mouvements de l'ennemi. Nous ne traiterons que des premières dans cet article ; les autres trouveront leur place aux leçons des COMBATS et DES RECONNAISSANCES.

C'est par l'emploi bien entendu des patrouilles qu'on évente la marche de l'ennemi contre les postes, qu'on prévient les surprises, qu'on s'assure de la vigilance des vedettes. L'ennemi peut quelquefois éviter celles-ci dans les pays accidentés ; mais jamais il n'aura l'assurance de ne pas rencontrer des patrouilles, puisqu'elles ne partiront jamais à heures fixes, et, qu'en les conduisant avec prudence, il ignorera quel terrain elles parcourent. C'est donc par des patrouilles qu'on pourvoiera principalement à la sûreté des grand'gardes, toutes les fois qu'elles ne pourront multiplier assez les vedettes et les sentinelles sur l'espace dont la garde leur est confiée.

Il est inutile, dans la plupart des cas, et même il pourrait être dangereux de faire de fortes patrouilles,

puisqu'elles ne doivent pas combattre ; il vaut mieux les composer d'un petit nombre d'hommes, ce qui permet de les multiplier, et de les dérober facilement à la vue de l'ennemi ; trois ou quatre hommes peuvent presque toujours suffire ; ils font peu de bruit en marchant, peuvent s'embusquer et se glisser partout, et ont ainsi moins de risque à courir que s'ils étaient en plus grand nombre.

Les patrouilles se font dans tous les instants du jour et de la nuit ; quoiqu'au premier coup d'œil, celles de jour ne semblent pas indispensables, il faut néanmoins en faire, surtout quand on a devant soi un pays couvert, des vallons, des villages où l'ennemi pourrait se placer sans qu'on l'aperçût, et attendre le moment favorable à une surprise ; dans ceux encore où les postes communiquent difficilement entr'eux, parce que des obstacles gênent la vue, et obligent à des détours. Les patrouilles de nuit se font d'après les mêmes principes ; mais, comme elles exigent quelques précautions particulières dont on peut se dispenser dans les autres, nous allons appeler principalement l'attention sur elles.

Une patrouille est, selon son importance, commandée par un officier, un sous-officier ou un brigadier ; dans les postes détachés, où il n'y a qu'un ou deux sous-officiers, on en confie le commandement à un ancien cavalier qui entend le service.

On fait l'inspection des hommes et des chevaux avant de partir, et on prend le mot de ralliement. Le commandant du poste indique d'ailleurs au chef de patrouille les objets sur lesquels il doit principalement fixer son attention. La patrouille part, faisant haut le mousqueton.

Une patrouille ne doit jamais aller en ligne droite ; la manière de battre beaucoup de terrain, et de dé-

couvrir tous les piéges que peut tendre l'ennemi, est d'aller en zigzag. Les déserteurs qui se cachent, et les espions qui cherchent à se glisser dans le camp, ou à en sortir, sont découverts facilement par une marche de ce genre, et la patrouille ne manque pas de les arrêter, si elle le peut.

Plus le terrain sera couvert de bois, de haies et de fossés, plus on ira lentement, et plus on prendra de précautions. On évite, autant que possible, d'entrer dans les chemins creux et étroits, d'où la retraite est difficile, et où l'on peut tomber dans une embuscade d'infanterie ; car, quoiqu'on fasse, il est fort difficile à une troupe de cavalerie de ne pas être entendue la nuit. Il faut, par cette raison, éviter aussi les chemins pierreux, passer, autant que possible, à travers champs, ce qui fait rarement du bruit, et prendre à revers les haies, derrière lesquelles l'infanterie peut s'embusquer.

On chemine ainsi sur la ligne des vedettes, sans les dépasser, à moins qu'on en ait l'ordre ; on voit si elles sont alertes et bien placées ; on s'arrête de temps en temps pour écouter, surtout dans les carrefours ; on fait descendre un homme de cheval, et on lui fait mettre l'oreille contre terre, afin d'entendre le bruit que peut faire une troupe en marche, ou le roulement éloigné des voitures. Le chef de patrouille fait d'ailleurs les mêmes observations que celles recommandées aux vedettes devant l'ennemi.

On doit sentir que le plus grand silence doit s'observer; qu'il ne faut parler qu'à voix basse, quand il y a nécessité ; qu'on ne doit pas fumer, et qu'on n'emmène pas de chevaux qui hennissent ou s'ébrouent aisément.

Il est utile, dans plusieurs circonstances, de faire des patrouilles en avant des vedettes, même pendant la nuit,

quoique cette mesure ne soit pas sans inconvénients. Ainsi, quand le terrain, qui sépare les vedettes de celles de l'ennemi, est de nature à lui permettre de s'approcher très-près d'elles sans être aperçu ; quand on a eu une alerte dont on n'a pu connaître la véritable cause, et qu'on suppose donnée par une embuscade qui s'est trahie, mais semble ne pas poursuivre son dessein ; quand on a des motifs de croire que l'adversaire décampe, ou fait un grand mouvement qu'on espère mieux découvrir, en s'approchant de plus près, on peut dépasser le cordon, et se porter assez près de l'ennemi pour bien voir ou entendre ; mais il faut, avant de le dépasser, que les vedettes en soient prévenues, et que le petit poste, par lequel on doit rentrer, ait l'ordre de laisser approcher une patrouille *de tant d'hommes*, commandée *par tel sous-officier qui fera tel signal*. Il faut prendre ces précautions pour éviter qu'une vedette ne fasse feu sur la patrouille, comme aussi pour qu'elle ne se laisse pas approcher par une troupe ennemie, qu'elle prendrait pour amie. C'est par l'oubli de cette mesure que le général Laharpe fut tué, près Plaisance, par ses propres soldats, dans la campagne de 1796. Il avait dépassé les avant-postes pour faire une reconnaissance, après une alerte causée la nuit par les Autrichiens ; il rentra par un chemin différent de celui par où on l'avait vu sortir, et fut pris pour l'ennemi. On doit, au reste, éviter de faire voir souvent aux vedettes des patrouilles venant du côté de l'ennemi ; c'est les habituer à une confiance qui peut avoir des suites dangereuses.

Une patrouille pouvant tomber dans une embuscade malgré ses précautions, doit toujours prendre celle de faire marcher ses cavaliers par un ; c'est le moyen d'éviter le choc des armes, et de permettre aux hommes de la queue de s'échapper, si la tête est prise. Quand

on passe devant une maison, on ne manque pas d'y prendre des renseignements sur ce que les habitants ont pu voir ou entendre ; on ne s'approche qu'avec précaution d'une auberge ou d'un cabaret, l'ennemi pouvant y être lui-même.

Il est des circonstances où il est prudent de tenir tout un poste à cheval, tant que ses patrouilles sont dehors ; par exemple, après une alerte dont on veut savoir la cause.

Il n'est pas moins prudent, dans certaines localités, de faire suivre une patrouille par une autre qui s'en tiendra à quelque distance. En effet, si l'on s'avance loin des vedettes, on pourra ignorer l'enlèvement d'une patrouille, sans cette précaution. Il y a plus : un poste peut être établi fort en avant d'un cantonnement, et doit entretenir sa communication avec lui ; mais si l'ennemi parvient à passer entre le poste et le cantonnement, pour surprendre ce dernier, comment le poste évitera-t-il d'être enlevé, s'il n'a sans cesse des patrouilles sur sa communication ? s'il n'en envoyait qu'une à la fois, l'ennemi pourrait la lui enlever sans qu'on entendît aucun bruit.

Quand une patrouille aperçoit de nuit l'ennemi en marche, sans qu'elle en ait été vue, elle envoie sur-le-champ un cavalier pour prévenir la grand'garde ; elle s'approche ensuite, si elle le peut, pour reconnaître la force de l'ennemi, et en rendre compte.

Une patrouille, à qui l'ennemi crie *qui vive*, ne doit pas répondre, encore moins tirer ; elle doit rester immobile, à moins qu'on ne marche à elle ; on sait, en effet, qu'il est facile de se tromper la nuit ; il est donc possible que l'ennemi croie être dans l'erreur, quand il n'entend plus remuer, et continue sa marche ; c'est d'ailleurs, si l'on est en force pour cela, un bon moyen pour enlever les patrouilles ennemies.

Une patrouille ne doit enfin faire feu que quand la retraite lui est coupée, ou quand l'ennemi s'avance pour surprendre son poste.

Quand une patrouille est rentrée, on demande à son chef des renseignements sur le terrain qu'elle a parcouru, sur la vigilance des vedettes et des postes. On adresse quelques questions du même genre aux simples cavaliers ; on fait rendre compte de tout ce qu'on a aperçu chez l'ennemi, et on ne se contente pas de la réponse *rien de nouveau*, que font des chefs de patrouilles insouciants ou ignorants.

Observations.

Avant de terminer cette leçon, il n'est pas hors de propos de considérer notre aptitude au service des avant-postes, et celle de quelques autres peuples que nous pouvons combattre.

Le Français s'astreint difficilement à des mesures de vigilance ; ces précautions minutieuses, qui préviennent les surprises, ne s'accordent nullement avec son caractère confiant, et il est toujours prêt à accuser de timidité les chefs qui l'obligent à les prendre. Il en résulte que dans aucune armée, peut-être, les surprises de tous genres ne sont plus fréquentes que dans les nôtres ; dès que nous ne voyons plus l'ennemi en face, nous oublions qu'il est à craindre ; nous nous endormons après un succès, sans redouter un mouvement de retour, et les premiers ennemis à vaincre, pour un officier de grand'garde qui veut bien servir, sont souvent ses propres soldats. Cette disposition d'esprit est d'autant plus fâcheuse, que notre langue étant très-répandue, les étrangers ont, par cette connais-

sance, un moyen naturel de nous surprendre, sans que nous puissions souvent user de réciprocité, parce que les langues étrangères sont peu connues de nos officiers. Il en résulte encore que l'intelligence de nos soldats n'a pas, dans le service des avant-postes, les résultats qu'elle devrait avoir; aussi, rien de plus ordinaire qu'une armée française manquant des renseignements les plus simples sur les mouvements de son adversaire.

Les armées des peuples auxquels nous faisons ordinairement la guerre, se gardent, en général, beaucoup mieux; et il en est devant lesquelles il est fort dangereux de s'endormir dans la sécurité, soit parce qu'elles ont beaucoup de troupes légères, soit parce que celles-ci sont habiles et aguerries.

Les armées russes sont toujours environnées de pulks de Cosaques et de Tartares, peuplades dont les mœurs leur donnent beaucoup d'avantages pour le service des avant-postes; habitués à vivre dans d'immenses plaines presque désertes; habitant sous des tentes et des chariots; toujours à cheval, passant les rivières à la nage; s'orientant, dans leur vie errante, sur les étoiles, ces peuples ont l'ouïe et la vue excellentes; vivant des produits de la pêche et de leurs troupeaux, plutôt que de ceux de l'agriculture, ils ont peu de besoins. L'ukase, qui les appelle à la guerre, est pour eux le signal du pillage; ils sont sans solde, ils ont rarement part aux distributions; mais le pays conquis, parcouru par eux dans tous les sens, non moins pour la sûreté de l'armée que pour vivre et piller, supplée à ce qu'on leur refuse. A peu près inutiles un jour de bataille, les Cosaques, semblables à des insectes importuns, harcellent les troupes dans les marches, enlèvent les traîneurs, achèvent les blessés; ils rôdent sans cesse la nuit, et cherchent à surprendre les postes.

La guerre qu'ils font souvent aux Turcs et aux peuplades guerrières du Caucase, les rend adroits à ces sortes d'opérations.

L'Autriche a des troupes légères, supérieures en qualité à celles de la Russie. La Hongrie, où les guerres des Turcs ont laissé des déserts, renferme de grandes plaines, des montagnes et des forêts où paissent de nombreux troupeaux que leurs bergers gardent à cheval; ceux-ci font d'ailleurs une chasse continuelle aux animaux sauvages qui les attaquent. Des corps de hussards, recrutés chez de pareils hommes, doivent donc entendre parfaitement leur service ; aussi les hussards hongrois ont-ils servi de modèles aux autres.

La population de la Croatie, du Bannat et de la Transylvanie, dispersée dans des contrées montueuses et forestières, organisée tout entière en dix-huit régiments nombreux, dont un seul de cavalerie (les hussards de Szeckler), entretient sans cesse, sur la frontière de Turquie, des troupes qui forment un cordon permanent contre la peste et le brigandage des populations Gréco-Musulmanes. Ces peuples ont donc des habitudes très-guerrières ; ils forment une excellente infanterie légère, qui à l'adresse du tir joint la connaissance des ruses de la guerre.

Les Croates, les Hongrois et les Cosaques sont, en général, mariés; ils ont des foyers, leurs langues difficiles sont peu connues; la désertion est donc rare parmi eux, et les prisonniers qu'on leur fait offrent peu de ressource, sous le rapport des renseignements à en tirer, puisqu'il est difficile de les questionner.

Ces considérations doivent engager des officiers de cavalerie à servir avec rigueur aux avant-postes, à ne pas tolérer, à moins d'urgence, d'infractions aux réglements, et à redoubler de vigilance quand ils font la guerre chez l'étranger, puisqu'il est probable que

l'ennemi a dans ses troupes des hommes qui connaissent les localités où l'on se garde. La fortune des armes est journalière; la conduite la plus prudente, les dispositions les mieux prises, n'empêchent pas toujours d'éprouver un échec qui n'a rien de déshonorant; mais il est toujours honteux d'être surpris, parce que c'est preuve de paresse et de négligence, et l'on mérite une punition sévère, quand on a laissé prendre ou ramener la troupe que l'on commandait immédiatement, ou exposé les troupes qui se confiaient à la vigilance de leurs avant-postes.

DES COMBATS.

Les principes généraux, contenus dans LA TACTIQUE DE LA CAVALERIE, peuvent suffire pour faire comprendre à un officicr le but et l'esprit des manœuvres qu'on lui commande dans une bataille; mais leur application à la conduite d'un détachement, obligé de combattre dans diverses circonstances, pouvant lui présenter encore quelques difficultés, nous entrerons ici dans des détails dont la connaissance lui sera particulièrement utile, quand il se trouvera à la tête d'un détachement d'environ cent chevaux, et au-dessous. Ces détails, qui peuvent encore convenir dans le commandement d'un corps plus considérable, feront mieux sentir que nous ne pourrions l'expliquer, que tout s'enchaîne dans l'art de la guerre comme dans les autres sciences, et que, sans les connaissances acquises dans les leçons précédentes, on pourrait manquer à une partie du service auquel on serait appelé.

Commençons par poser ou rappeler les principès suivants, qui ne conviennent pas moins à la conduite d'un faible détachement qu'à celle d'un corps plus nombreux.

On ne doit jamais, à moins d'être surpris, engager de combat avant d'avoir *reconnu* l'ennemi; faire le contraire est une témérité, de même que se retirer avant

cette reconnaissance, et à la simple apparition de l'ennemi, prouve ignorance ou lâcheté. On ne doit donc jamais se laisser approcher par une troupe de cavalerie dont on ignore la force et les moyens; de là beaucoup de mesure quand on aperçoit un corps de cette arme encore éloigné, qui débouche d'un défilé. La proximité de l'infanterie ne présente pas le même danger, puisqu'on peut toujours se dérober à ses coups.

L'hésitation est dangereuse à la guerre; l'occasion passe vite, et elle est souvent sans retour; il faut donc prendre promptement un parti quelconque.

Toute attaque doit être faite avec vigueur et dévouement; quand on sent que le moral d'une troupe, ou la force de ses chevaux, n'en permet pas une de ce genre, il faut se retirer, ou, selon les circonstances, observer l'ennemi et attendre que l'on soit soutenu; faire le contraire, c'est s'exposer à tout perdre. Nous ne parlons ici que des positions ordinaires; dans les autres, il faut faire de nécessité vertu.

La ruse est préférable à la force ouverte; c'est d'abord un moyen de compenser l'infériorité du nombre; c'est en outre celui de faire le plus de mal à l'ennemi sans en recevoir soi-même. Il faut donc faire des dispositions pour surprendre celui-ci, toutes les fois que le terrain et les circonstances y sont favorables.

L'apparition subite d'une réserve, d'abord inaperçue, étant très-capable de faire une impression fâcheuse sur l'ennemi, il faut, autant que possible, en former une du tiers ou du quart du détachement, et l'embusquer pour ne paraître que quand la charge sera décidée. Si la faiblesse d'une troupe ne permet pas cette mesure, il faut au moins désigner quelques cavaliers des ailes, qui tomberont, en jetant de grands cris, sur les derrières de l'ennemi pendant le combat.

Ici se présente une question dont la solution se trouve

dans la tactique de la cavalerie, mais qui peut encore offrir quelque difficulté. Un détachement de cavalerie, appuyé par un corps d'infanterie, et sur le point de combattre, doit-il former une réserve? il semble que non; car, s'il est ramené, il est sûr de pouvoir se rallier derrière son infanterie, et, s'il forme une réserve, il s'ôte un avantage certain, puisqu'il ne combattra qu'avec une partie de ses forces : nous pensons néanmoins qu'il est prudent à un officier de se donner une réserve toutes les fois que la force de son détachement le lui permet, et quand il s'apprête à charger une cavalerie ennemie, dont la force n'est pas supérieure à la sienne; c'est surtout sur un terrain, où il voit mal ce qui se passe sur les derrières ou les flancs de l'adversaire, qu'il prendra cette mesure, parce que celui-ci peut user du même moyen sans qu'on s'en aperçoive, et que, si l'on est vainqueur, on sera probablement peu maître des cavaliers qui poursuivront les fuyards d'autant plus vivement, qu'ils verront du butin à faire soit sur eux, soit dans les villages où ils passeront.

Le 13 septembre 1810, le maréchal Mortier attaque, à Fuente de Cantos, en Estramadure, un corps aux ordres du marquis de la Romana; le combat est vif, le succès est disputé; le maréchal fait tourner l'aile droite ennemie par quelqu'infanterie et par sa cavalerie, que commandait le général Briche, et qui consistait en deux régiments; cette manœuvre réussit, elle décide l'affaire en notre faveur, et la cavalerie se disperse en poursuivant les vaincus. Neuf escadrons portugais, masqués par une colline, paraissent tout à coup et marchent en colonne contre notre infanterie sur la route de Séville. Une compagnie d'élite de hussards se trouvait heureusement en réserve près du maréchal; elle charge avec audace la tête de cette colonne, et la repousse; mais, si le commandant portugais eût su ma-

nœuvrer, s'il se fût borné à contenir l'infanterie avec quelques escadrons déployés, qui eussent enveloppé cette compagnie de hussards, et eût envoyé les autres contre notre cavalerie, celle-ci devait faire une perte considérable, car on eut d'abord beaucoup de peine à la rassembler.

Un officier prépare sa troupe au combat par quelques paroles énergiques; il relève ou exalte son moral par son ton et ses regards; il la partage en plusieurs pelotons, se place à la tête, et met aux ailes les cavaliers les plus sûrs; puis, quand il a examiné le côté faible de son adversaire, il s'y porte rapidement. Les flancs présentant le plus de difficulté à la défense, c'est l'un d'eux qu'il cherche à gagner; il choisit de préférence celui qui n'est pas appuyé, et qui le porte sur la ligne de retraite de son ennemi. Il ne néglige pas de couvrir au moins un des siens, soit par sa réserve, soit par un obstacle.

Telle est la conduite à tenir dans un combat qui se prépare dans une plaine; mais, s'il doit se livrer sur une route formant défilé, on se conformera à la disposition indiquée à la TACTIQUE DE LA CAVALERIE, page 234.

Toutes les fois qu'une troupe, engagée dans un défilé, et marchant par deux ou par quatre, devra en déboucher pour tomber sur l'ennemi qui l'attend ou qu'elle doit surprendre, elle fera ce mouvement au galop, ou au grand trot, et en serrant le plus possible; les pelotons se formeront à mesure qu'on débouchera, et ceux de la tête se porteront en avant, ou obliqueront au moins à droite ou à gauche, pour laisser à ceux qui les suivent l'espace nécessaire pour déboucher à leur tour. Il faut charger sans perte de temps, et sans attendre tous les pelotons. La réserve se tiendra à l'entrée et un peu en avant du défilé, pour le couvrir, le laisser repasser aux troupes repoussées, et former

ensuite l'arrière-garde. Elle pourrait encore se tenir dans le défilé même, si celui-ci présentait un terrain convenable pour prendre en flanc l'ennemi qui poursuivrait imprudemment; c'est enfin aux circonstances, capables d'influer sur le moral des troupes, qu'on aura égard dans le placement de cette réserve.

Il est une circonstance qui exclut presque toujours toute manœuvre; c'est celle où, par la faute de l'avant-garde ou des flanqueurs, on a tout à coup sur les bras une troupe de cavalerie ennemie : si elle se présente sur la tête du détachement, le commandant de celui-ci, gardant son sang froid, charge bravement à la tête de son premier peloton en enlevant sa troupe; le chef du dernier peloton, s'il a l'intelligence de son état, n'attendra pas un ordre qu'on ne peut lui donner; il cherchera à sortir de la colonne et à gagner le flanc de l'adversaire. Il est évident que si l'ennemi fait cette attaque dans un défilé avec une cavalerie nombreuse, il ne pourra faire usage de sa supériorité pour envelopper le détachement; si donc celui-ci charge sans balancer, il refoulera la tête de colonne sur le reste, y jettera la confusion, et se donnera le temps et l'espace nécessaires pour se dégager; si, au contraire, il a recours à la retraite, il est probablement perdu; car l'ennemi qui est sur lui, l'atteindra en un instant, et lui prendra hommes et chevaux.

Si le détachement est attaqué en flanc, sa position est plus critique; cependant, en y réfléchissant, on voit que cette circonstance ne peut guères avoir lieu à l'improviste que dans un défilé, où l'ennemi débouchera par un chemin qui se croise avec celui que l'on tient; son attaque coupera donc le détachement en deux portions; mais celle qui voit l'ennemi devant elle, a autant d'avantage pour le combattre qu'il en a lui-même, et pourra, si le chef d'une de ses subdivisions conserve

son sang-froid, le faire repentir de son entreprise, et sauver le détachement ; si, en outre, le défilé a quelque largeur, il est évident que les derniers pelotons, par le mouvement *en avant en bataille*, pourront prendre l'ennemi en flanc à mesure qu'il débouchera, et rendront sa position très-critique. Relativement à l'attaque de flanc, en pays ouvert, le simple mouvement *à gauche*, ou *à droite en bataille*, suffit pour donner la faculté de combattre.

On peut être embarrassé pour faire un demi-tour dans un défilé, dont on aurait eu l'imprudence d'occuper toute la largeur ; il est plusieurs moyens pour sortir d'embarras, le plus simple est de rompre le peloton en deux sections ; la première se porte quelques pas en avant, et converse à gauche ; la seconde converse à droite sur place, et l'on se retrouve dans l'ordre qu'on a quitté.

Les ordonnances, et l'honneur plus encore qu'elles, défendent à un officier de capituler en rase campagne, quelle que soit la force de l'ennemi dont il est environné ; il doit donc repousser toute sommation, et chercher *à se faire jour* en trompant l'ennemi sur le point où il veut percer. Il se rappellera qu'un mouvement audacieux étonne souvent et déconcerte un adversaire ; que mille exemples prouvent qu'avec une forte résolution, on sort d'un danger qui, au premier aspect, paraissait insurmontable ; qu'enfin il n'est qu'un moyen honorable de tomber entre les mains de l'ennemi : c'est celui d'être pris en combattant, et quand il est impossible de se servir de ses armes. C'est ainsi que deux de nos rois restèrent prisonniers à Poitiers et à Pavie, et purent dire : que tout était perdu hors l'honneur.

Un officier brave et habile, jetant un coup d'œil autour de lui, apercevra bientôt le côté faible de son adversaire, s'y portera rapidement, et échappera à la mort ou à la captivité. Ce parti, qui semble téméraire,

n'est que hardi; en effet, une troupe, quoiqu'enveloppée, peut toujours espérer culbuter ce qu'elle a devant elle, sans être atteinte par toutes les forces de l'ennemi; ceci n'arrivera qu'en se tenant immobile et dans l'incertitude, mais non par une conduite vraiment militaire. L'infanterie, entourée par une nombreuse cavalerie, a souvent peu de chances d'échapper, mais la cavalerie en a presque toujours, et les troupes de toutes armes doivent au moins le tenter.

Celle que l'on prescrit ici a immortalisé plusieurs généraux de tous les temps, non moins que de simples officiers. Ils ont prouvé qu'une audace réfléchie pouvait tirer des plus grands dangers. Convenons-en néanmoins, il en est de telle nature qu'ils exigent une trempe d'âme peu commune pour être surmontés, et malheur à l'homme qui, en embrassant la carrière des armes, n'aura fait que suivre une vocation peu prononcée, ou des convenances de famille. Il sera trouvé faible au jour d'épreuve, et son nom restera entaché.

Tel n'était pas ce général, que nous vîmes si faible dans un événement politique fatal à la France, mais qui montrait tant d'énergie sur un champ de bataille; qu'on lise quelle fut la conduite de Ney, lorsque, chargé de former l'arrière-garde de l'armée, en quittant Smolensk, le 17 novembre, avec 6,300 hommes, il trouva sa communication coupée par toute l'armée russe, et l'on sentira tout ce qu'il fallait de force de caractère et d'intrépidité pour se tirer d'une position en apparence aussi désespérée. Ney essaie d'abord de forcer le passage, il ne peut réussir, et perd la moitié de ses soldats; il revient donc sur ses pas, il passe le Dniéper pendant la nuit, partie à gué, partie sur les glaces, puis cherche à rejoindre l'armée; il n'y parvient, après cinq jours de marche et de combats, qu'en s'ouvrant un chemin à travers de nouveaux ennemis, et en animant, par

son exemple, ses soldats mourant de faim, de fatigue et de froid.

Il avait aussi une intrépidité peu commune, ce major du 15e léger, mort lieutenant-général, dont le dévouement sauva l'armée de Portugal, en 1809 : des forces considérables pressaient de tous côtés cette armée de 18,000 hommes; les milices portugaises lui fermaient sa retraite sur la Galice, Béresford était sur son flanc droit, lord Wellesley le suivait. Obligée, par la faute d'un général qui devait l'éclairer sur les mouvements de l'ennemi, de prendre des sentiers impraticables à l'artillerie, elle arriva à Salamonde, le 15 mai au soir. Le maréchal Soult y apprit que l'ennemi travaillait à détruire le Ponte Novo, sur le Cavado, par où passe le chemin de Montalègre : c'était le seul point de retraite, le moment était critique. Le major Dulong fut chargé, avec cent hommes d'élite, un officier du génie et quelques sapeurs, de surprendre et de rétablir ce passage. La nuit était obscure, la pluie tombait à flots : le major arrive au Ponte Novo; ce pont avait deux travées en bois et une arche en pierres; le tablier des travées n'existait plus, on avait laissé seulement deux poutrelles sur chacune; le torrent était furieux, les poutrelles glissantes; l'intrépide major se met à cheval sur elles avec ses soldats, un seul homme se noie; le Cavado est passé; un poste, que les Portugais avaient mis au débouché, est égorgé; on répare le pont, et, le 16 au matin, l'armée y défile. Ce jour encore, le major Dulong força le passage du pont de la Misarella, défendu par un long abatis, et un retranchement derrière lequel se tenaient 1,200 Portugais avec du canon.

Si, après avoir reconnu l'ennemi, on juge convenable de l'attaquer, quoiqu'il ait des forces supérieures, on ne peut le faire avec apparence de succès qu'en choisissant un lieu propre à s'embusquer; et, pour réussir, on

doit se retirer légèrement avant d'avoir été aperçu. Comme on n'est pas toujours maître qu'il en soit ainsi, il faut, si l'on a été découvert, faire partir promptement une partie du détachement, avec ordre de se placer en embuscade; l'autre se retire lentement, ce qui peut donner à l'ennemi l'envie de la poursuivre; on échange quelques coups de pistolet ou de mousqueton avec les cavaliers les plus avancés; puis on tourne bride. On amène ainsi ces imprudents sur l'embuscade, que l'on dépasse; on fait ensuite volte-face, et on leur coupe la retraite. Cette ruse, connue de tout temps, est néanmoins une de celles qui réussissent le mieux; il faut, pour y recourir, ou que le pays soit très-couvert, ou avoir fait une attention particulière à des accidents du terrain qu'on a suivi d'abord pour rencontrer l'ennemi, et par lequel on se retire.

Cette manœuvre ne pouvant toujours avoir lieu, il en est une autre qu'un détachement bien monté peut employer : il se tient à quelque distance de l'ennemi, le côtoie et détache des tirailleurs qui le harcèlent à coups de mousqueton; si celui-ci veut riposter, ou essayer une charge sur ces tirailleurs incommodes, sa marche sera retardée, il se désunira, et c'est ce moment qu'il faut choisir pour tomber sur lui.

On peut encore, dans un pays qui présente alternativement des bouquets de bois, des parties cultivées et des collines, menacer l'ennemi tantôt sur un point, tantôt sur un autre, l'inquiéter sans cesse; et si, par le désordre qui se montre chez lui, son irrésolution, la fatigue de ses chevaux, on juge l'occasion favorable, on se précipite sur lui, et on le prend en tête et en queue sans lui donner le temps de manœuvrer. On peut encore lui laisser commencer une charge, puis se retirer légèrement en se tenant bien réunis; on fait ensuite un mouvement de retour sur ses cavaliers isolés,

et on les enlève. Il faut, pour tenir cette conduite, être sûr des cavaliers que l'on commande, et avoir de bons chevaux; on gagnera bientôt avec eux un des flancs de l'adversaire.

Telle sera la conduite d'un officier de cavalerie légère, envoyé en partisan sur les communications de l'armée ennemie, avec ordre de lui faire tout le mal possible, et de ne laisser passer aucun faible détachement sans l'inquiéter ou l'attaquer. Les nouveaux soldats qui rejoignent leurs corps, ces bataillons ou escadrons de marche, formés de soldats de toutes les armes et de tous les régiments, commandés par des officiers qu'ils ne connaissent pas, présentent ordinairement une proie assez facile à une bonne cavalerie.

Une troupe de cavalerie, qui se trouve inquiétée dans sa marche, et ne veut pas combattre, doit se donner quelques flanqueurs qui repousseront ceux de l'ennemi, mais ne s'écarteront pas. Elle se forme sur le plus grand front possible, prend une allure vive, telle que le grand trot, qui la mettra bientôt hors d'atteinte, parce que l'ennemi, qui la côtoie à travers champs ou en suivant des chemins de traverse, ne pourra marcher aussi vite qu'elle.

Quand on a obtenu un succès, on ne se laisse pas emporter à la poursuite des vaincus; pour peu que l'ennemi résiste encore sur quelques points, on se contente de les faire suivre par quelques hommes pour les empêcher de se rallier, et on ramène le reste à la charge. On recommande, en outre, de ne pas faire de prisonniers tant qu'on éprouve de la résistance quelque part; il faut sabrer jusqu'à ce que l'ennemi ait mis bas les armes : c'est alors à la réserve à se charger des prisonniers, le reste du détachement poursuit les fuyards. Il est difficile de contenir le soldat dans ces sortes d'occasions; il fait des prisonniers, les fouille et ne combat plus : l'ennemi peut alors se rallier.

L'attaque d'une troupe d'infanterie se fait d'après les mêmes principes; on évite les terrains coupés qui favoriseraient sa défense, on attend qu'elle se trouve en plaine. Si cette infanterie paraît aguerrie, si elle fait bonne contenance, on la harcelle en lui tirant des coups de mousqueton; on la menace de tous côtés, on côtoie ses flancs, on profite enfin du désordre qui a lieu dans ses files à la suite d'un mauvais pas, et on la charge. Si elle forme une ligne de tirailleurs, on manœuvre pour les prendre en flanc et les sabrer. Si cette infanterie, composée de recrues, fait mauvaise contenance, il faut la charger sans lui donner le temps de se pelotonner; et, si le terrain est peu favorable à un mouvement, il faut du moins chercher à l'entourer, tirer sur elle, la menacer et la sommer de mettre bas les armes.

Un officier de cavalerie doit savoir faire un emploi judicieux de l'infanterie, qui peut se trouver dans son détachement; nous donnerons donc comme règle générale : qu'il faut autant que possible, et toutes les fois qu'elle sera en nombre inférieur, ou qu'elle aura à craindre une attaque de cavalerie, *la placer sur les terrains qu'il serait dangereux ou même impossible à la cavalerie d'occuper*. Si l'on y réfléchit bien, on verra que ce principe embrasse tous les cas, et que l'infanterie combattra sur le sol le plus convenable.

C'est ainsi qu'un détachement, composé de deux armes, et qui rencontre l'ennemi dans un défilé, fait passer son infanterie sur les côtés pour fusiller les flancs de l'ennemi, tandis que la cavalerie le charge de front.

C'est encore ainsi que l'on place l'infanterie sur un sol labouré ou accidenté, tandis que la cavalerie se range près d'elle, et en arrière du point où l'ennemi pourrait la tourner.

Un détachement qui précède l'avant-garde d'un corps en marche pour attaquer, doit peu s'en écarter, afin de ne pas donner trop tôt l'éveil à l'ennemi. Le commandant, tout en se faisant bien éclairer, n'expose pas ses flanqueurs à être enlevés; il ne charge pas les reconnaissances ennemies, à moins qu'il n'en soit aperçu de très-près, surtout si c'est de nuit.

Après un combat avantageux, l'officier, qui commande la tête d'une avant-garde, ne doit poursuivre l'ennemi qu'avec précaution dans les pays coupés; il se fait bien éclairer en avant et sur ses flancs, et ne perd cependant jamais l'adversaire de vue.

Mais, si cette dernière condition n'a pu avoir lieu, si le pays est difficile à fouiller, le détachement mettra d'autant plus de mesure dans sa marche, surtout quand les combats précédents lui auront fait connaître la valeur de l'ennemi. Rien de plus ordinaire, néanmoins, que les surprises dans ces sortes d'occasions : on méprise presque toujours les conseils dictés par la prudence, que l'on taxe de timidité, et, parce que la témérité a été quelquefois heureuse, on perce devant soi, comme si l'ennemi qu'on ne voit pas n'était plus à craindre. C'est ainsi que, dans la campagne de 1808, le général Lefebvre-Desnouettes ayant passé à gué l'Esla, enflé par les pluies, près de Benavente, en poursuivant, avec les chasseurs de la garde, l'arrière-garde anglaise, fut repoussé par des forces nombreuses qu'il ne pouvait apercevoir, et resta prisonnier, avec 60 cavaliers, en couvrant la retraite de son régiment.

Si la cavalerie du baron de Frimont n'eût pas compté légèrement sur la retraite de celle que commandait le général Milhaud, et se fût éclairée d'une manière convenable, le 6 janvier 1814, elle n'eût pas été mal engagée entre Colmar et Sainte-Croix, où elle reçut de nos dragons une rude leçon de prudence : deux colo-

nels autrichiens, avec plus de 400 hommes, y furent pris ou tués.

Un officier d'avant-garde s'attachera à découvrir les têtes de colonnes ennemies, parce que, si l'on veut tendre une embuscade, ce sont elles qui s'arrêtent pour la former, tandis que les queues continuent leur marche comme si de rien n'était. Si le terrain que traverse la route ne se prête pas à cette découverte, l'officier fera sagement de s'en écarter quelque peu pour se porter légèrement de sa personne sur des points plus favorables. Il a encore un autre motif pour agir ainsi : c'est que, dans une retraite précipitée, des colonnes ennemies peuvent se croiser, se tromper de direction, ou rencontrer des obstacles : il faut alors que l'une d'elles s'arrête; mais ce moment est avantageux à saisir, et l'officier, qui est à la pointe de l'avant-garde, doit en donner promptement avis à son chef.

Il est difficile, quand une armée est en retraite après une défaite à travers un pays coupé, que des corps ne s'égarent pas pendant la nuit; un général de cavalerie peut alors envoyer des détachements, qui feront sans doute beaucoup de prisonniers en se glissant entre les colonnes ennemies. C'est ce qui arriva aux Autrichiens, après la bataille d'Eckmühl.

C'est aussi dans une circonstance semblable qu'un officier, qui n'a pas perdu la tête, peut se tirer du danger avec honneur, surtout pendant la nuit, où l'on ne peut voir sa faiblesse numérique, et où tout l'avantage est ordinairement au plus hardi.

Ainsi, après le combat de Wertingen, en 1805, le commandant Wilhems, du 29e de dragons, égaré la nuit avec un seul cavalier, tombe tout à coup au milieu d'une compagnie d'infanterie autrichienne isolée : il fait aussitôt, sans se troubler, quelques commandements, comme s'il était suivi, et charge ces soldats intimidés, qui se rendent prisonniers.

On suit l'ennemi d'aussi près que possible, mais en bon ordre; on tiraille avec lui, ce qui retarde sa marche, et on lui fait craindre une attaque plus sérieuse, en le menaçant de front et sur ses flancs. Ces manœuvres, si ses troupes sont braves et ont conservé de l'ordre, peuvent l'engager à tenir au passage d'un défilé et quand il se trouve sur une position avantageuse; or, c'est aussi à quoi l'on doit tendre, car une arrière-garde qui s'arrête, et qui donne aux troupes qui la poursuivent le temps d'arriver en force, court risque d'être enveloppée et prise.

Quand on joint l'ennemi engagé dans un défilé, il ne faut pas s'exposer à une perte inutile en voulant l'y forcer; on tient seulement une partie du détachement devant lui pour l'occuper, et on cherche à tourner le défilé avec le reste pour lui couper la retraite. Cette manœuvre trouvera souvent son application à l'entrée des villages encombrés de troupes et de bagages; il suffit souvent de gagner la tête de la colonne pour tout prendre.

Si l'on joint l'ennemi au passage d'une rivière dont il veut faire sauter le pont derrière lui, on ne doit pas balancer à charger les troupes qui protègent les travailleurs; elles sont probablement démoralisées, et ne tiendront pas. Si les ponts sont détruits, un officier d'avant-garde doit, sans perdre un instant, s'informer près des habitants où sont les gués et les bateaux les plus près du point de passage; il envoie des officiers ou des sous-officiers intelligents à leur recherche.

La retraite de l'armée anglaise, après la levée du siége de Burgos, offre plusieurs exemples de l'avantage, dans ces diverses occasions, d'une poursuite exécutée vivement, soit pour empêcher la destruction des ponts, soit pour profiter des gués que l'ennemi n'a pas eu le temps de rompre.

C'est ainsi qu'une colonne anglo-espagnole, étant entrée dans Palencia, et s'y défendant pour protéger la destruction du pont du Carrion, en arrière de cette ville, le général Foy la fit attaquer vivement par un bataillon du 69ᵉ, et, l'ayant emportée, il arriva au Carrion au moment où le feu allait être mis aux poudres, et fit manquer l'opération.

Ce même jour, le général Gauthier, qui suivait une autre colonne ennemie, arriva presqu'aussitôt qu'elle au pont de Tariejo, sur la Pisuerga; la précipitation avec laquelle les Anglais minèrent ce pont empêcha l'effet de leur travail; il ne produisit qu'une légère coupure que nos voltigeurs franchirent sur-le-champ, et 50 Écossais, restés pour protéger les mineurs, furent faits prisonniers.

L'officier d'avant-garde qui traverse une ville ne néglige pas d'aller lui-même ou d'envoyer à la poste aux lettres, y prendre tous les paquets qui s'y trouvent; il arrête les voitures publiques et les courriers qui vont du côté de l'ennemi, et questionne les voyageurs qui en arrivent; il interroge aussi les habitants sur la direction suivie par l'ennemi, les magasins qu'il a pu laisser en arrière; il rassemble des guides pour les troupes qui vont arriver, prend près d'eux des renseignements sur la nature du pays à traverser, et fait part de tout ce qu'il apprend à l'officier général ou supérieur dont il reçoit des ordres.

Ney fut détaché de la grande armée, après la bataille de Lützen, pour marcher sur Berlin; il passa l'Elbe à Torgau, et se dirigea sur cette capitale. Les patrouilles, qui éclairaient sa marche, arrêtèrent la poste de Breslau, et l'on apprit par une gazette le passage, dans cette ville, d'un corps de 20,000 Russes, commandés par Barclay, qui se dirigeait sur Bautzen pour y renforcer les Alliés. Le général Jomini, chef

d'état-major de Ney, lui ayant représenté combien sa marche sur Berlin devenait alors inutile à la grande armée, qui allait avoir besoin de son secours, le décida à se diriger sur Bautzen. Remarquons qu'il est à peine, en Allemagne, une ville de quelqu'importance qui n'ait une gazette, et qu'on peut, en interceptant des courriers, se procurer quelquefois des nouvelles intéressantes.

Quoique, dans une poursuite, il soit nécessaire d'observer des mesures de prudence, on doit éviter de tomber dans la timidité. Ainsi, un officier qui, en poursuivant un ennemi découragé après un grand revers, se sent soutenu de près, peut tenter ce qui serait imprudent dans tout autre cas. Le général Richepanse poursuivait l'arrière-garde autrichienne après la bataille de Hohenlinden, et l'atteignit le 18 décembre à Wocklabrück, sur la route de Munich à Vienne; là, il lui enleva 300 hommes et un général. L'ennemi, espérant l'arrêter, laisse trois bataillons dans le bois traversé par la route, afin de le prendre en flanc s'il ose s'y aventurer : Richepanse, qui se sent soutenu par le gros de son avant-garde, se jette au galop et sans balancer dans le défilé, le traverse et va atteindre les troupes en retraite qui l'ont dépassé; le feu des trois bataillons ne lui cause aucune perte; ceux-ci, ne pouvant se dégager, restent prisonniers.

Les détachements, qui forment l'extrême arrière-garde d'une colonne, doivent marcher rapidement en escarmouchant, et faire de petites charges sur les tirailleurs ennemis, pour les obliger à ne s'avancer qu'avec mesure. Ils donnent ainsi, au gros de l'arrière-garde, le temps de gagner du pays, et le rejoignent ensuite au galop.

Ces détachements, si la retraite a lieu sans avoir été précédée immédiatement d'un combat, sont ordinairement formés par des grand'gardes et des postes de sou-

tien. Nous avons indiqué, dans la leçon précédente, la conduite à tenir par eux dans cette circonstance.

Si la retraite se fait d'un champ de bataille, on prend les détachements qui les couvrent parmi les corps qui ont le moins souffert. Il faut un talent particulier pour conduire ces détachements, toujours fort exposés; il faut bien connaître les chemins que l'on doit suivre, et profiter habilement des obstacles qu'ils présentent pour arrêter l'ennemi; examiner les mouvements de celui-ci, et rendre compte avec célérité de ceux par lesquels une colonne pourrait être coupée. Un officier prévoyant ne s'occupe pas uniquement de l'ennemi qu'il a devant lui, sa vigilance s'étend plus loin : il jette les yeux sur ce qui se passe sur ses flancs, et découvre un mouvement de l'ennemi qui menace la sûreté de l'armée.

Il n'hésite pas, en certains cas, à faire mettre pied à terre à une partie de ses cavaliers, à l'issue d'un défilé, pour faciliter l'écoulement des troupes arrêtées derrière lui par un de ces encombrements si ordinaires dans les retraites. Il faut beaucoup de sang froid dans ce moment critique, dont un ennemi attentif voudra profiter : l'officier doit d'abord chercher à faire encombrer le défilé par des objets, tels que futailles, échelles, voitures, qu'il fait prendre dans les maisons voisines. Une partie du détachement se tient à cheval pendant cette opération, et se met en bataille de préférence sur le côté de la route; il laisse celle-ci libre, ou se place sur elle s'il est impossible de faire autrement, mais en y laissant un passage. Les chevaux des cavaliers qui défendent la barricade à coups de mousqueton, sont placés en arrière et tenus en bon ordre; dès qu'il est possible de se retirer, ces cavaliers se portent rapidement à leurs chevaux, les montent et partent; leurs camarades, restés à cheval, s'avançant vers

l'issue du défilé même, font une décharge de leurs armes pour faciliter cette opération, puis les rejoignent au galop. Si l'on a laissé de l'infanterie pour soutenir la cavalerie dans cette circonstance, celle-ci se tient à cheval pendant le feu, puis fait prendre les devants à l'infanterie, et soutient sa retraite.

Quoique les deux armes se doivent une assistance mutuelle, on ne peut se dissimuler qu'il est, dans les retraites, des circonstances graves où la cavalerie doit, pour échapper à sa perte certaine, séparer son sort de celui de l'infanterie : cette dernière ne peut aller vite, et, à moins qu'un pays montueux ou coupé de bois ne la favorise, elle ferait détruire la cavalerie, qui, par dévouement, ne voudrait pas l'abandonner devant une cavalerie supérieure, soutenue elle-même par de l'infanterie.

Ainsi, lorsqu'à l'affaire de Culm, le 30 août 1813, le corps d'armée de Vandamme fut enveloppé et accablé, après une vive résistance, par les forces réunies des Austro-Russes et des Prussiens, la brigade de cavalerie légère, que commandait le général Corbineau, se fit jour à travers l'ennemi en sabrant les troupes de Kleist, qui occupaient la route de Nollendorf, sa seule retraite; elle mit l'artillerie prussienne dans un désarroi complet, et facilita même, à une partie de notre infanterie, le moyen de regagner les montagnes et de rejoindre la grande armée. Cette action de vigueur, l'une des plus remarquables de la campagne de 1813, doit servir d'exemple à tout officier de cavalerie, et en cela nous ne sommes pas en contradiction avec ce que nous avons avancé, page 221 de la Tactique de cette arme. Ajoutons à ce qui s'y trouve, que l'on a vu quelquefois un faible détachement de cavalerie trouver son salut en se réfugiant dans un carré d'infanterie.

Le commandant d'un détachement d'arrière-garde pro-



tège la destruction de tous les moyens de passage que l'on trouve sur les rivières, et prend position, à cet effet, en avant des ponts à couper ou à faire sauter; s'il n'a pas le temps de faire détruire ou replier sur l'autre rive les bacs et les bateaux, il en fait au moins couper les cordages et les abandonne au fil de l'eau. Si cette opération peut se faire avec calme, il ne négligera rien pour ôter à l'ennemi le moyen de passer la rivière après lui; il fera faire la recherche du moindre batelet, et le détruira.

Quand l'ennemi met peu de vivacité dans sa poursuite, on ne néglige pas les moyens qui peuvent le tromper sur la direction suivie par la colonne : on ramasse les traîneurs, et on les oblige à rejoindre; on enlève les blessés, que l'on charge sur des voitures de réquisition. Tel fut le mouvement de Barclay de Tolly, le 27 juillet 1812, près de Witepsk.

Soit qu'on poursuive l'ennemi, soit qu'on se retire, la plus grande vigilance est recommandée aux détachements d'avant ou d'arrière-garde; ils doivent rarement desseller les chevaux, et seulement quand ils sont assurés de n'avoir rien à craindre. On ne les fait entrer dans les écuries que quand le temps est décidément mauvais, et on préfère aux écuries des villes et villages celles des auberges et des fermes isolées sur les routes. On voit mieux, en effet, ce qui se passe autour de soi, et le soldat a moins de facilités pour s'écarter, chose contre laquelle il faut toujours être en garde. Cette précaution est utile dans tous les cas, et il est imprudent, quand on a l'ennemi près de soi, de faire halte dans un lieu quelconque dont on ne peut se retirer qu'avec perte. Si l'arrière-garde du 10ᵉ de chasseurs eût observé ce principe, le 22 mars 1814, elle n'eût pas été obligée de soutenir un combat désavantageux, dans les rues même de Saint-Gaudens, où

elle perdit une cinquantaine d'hommes contre l'avant-garde des Alliés.

UNE ARMÉE QUI FAIT UNE MARCHE DE FLANC pousse, du côté de l'ennemi, des détachements pour couvrir ce mouvement; ceux-ci doivent ne pas perdre l'ennemi de vue, afin d'avertir de tout ce qu'il peut entreprendre. Il est probable, en effet, que s'il se doute de cette marche, il fera des reconnaissances pour s'en assurer et savoir sa direction. Une grande vigilance est donc indispensable : il faut empêcher toute communication des habitants avec l'ennemi, repousser les moindres patrouilles qui tenteraient de s'approcher, et tenir cependant son détachement assez réuni et assez couvert pour éviter de le laisser apercevoir et enlever; car l'ennemi cherchera à faire des prisonniers, pour en tirer des éclaircissements.

La conduite d'un détachement, dans cette circonstance, n'a rien du reste de particulier; car, s'il doit suivre le mouvement de l'armée, il se considérera comme marchant isolément, et n'enverra de flanqueurs que du côté de l'ennemi. Les détachements qui le précèdent lui épargnent de s'éclairer en avant, à moins qu'il ne forme lui-même la pointe de l'avant-garde; s'il doit, au contraire, rester stationnaire tandis que l'armée exécute son mouvement, il se considère comme étant de grand'garde, et fait faire des patrouilles continuelles autour de sa position; il rejoint ensuite la colonne qu'il couvre, ou il en fait l'arrière-garde.

Une marche de flanc étant presque toujours dangereuse, on évite de la faire connaître à l'ennemi; aussi se fait-elle ordinairement la nuit. L'armée suit les vallées, tandis que les troupes qui la flanquent marchent sur les hauteurs qui les dominent; ou encore, l'armée suit celles-ci, tandis que les flanqueurs longent leur pied, en profitant des chemins qui s'y trou-

vent presque toujours ; et ils poussent des éclaireurs dans les plaines.

Les détachements qui côtoient l'ennemi qui fait lui-même une marche de flanc, doivent éviter de se laisser apercevoir, et de tirailler avec les troupes qu'on pourrait placer devant eux, pour les occuper, ce qui donnerait à l'ennemi le moyen de changer la direction de sa marche sans qu'on s'en aperçût ; ceci est surtout à craindre à l'entrée de la nuit, et pourrait jeter l'armée dans le plus grand embarras. Un détachement, chargé de cette mission, doit avoir de bons guides, car il est probable qu'il ne pourra suivre que des chemins de traverse où il courra risque de s'égarer ; il doit aussi tâcher d'enlever les petites patrouilles dont l'adversaire couvre les gros détachements qui flanquent sa marche ; il en tirera de bons renseignements qu'il se hâtera de faire parvenir à l'état-major.

Il faut observer, en général, qu'un officier alerte et aimant son état, trouve fréquemment l'occasion de faire des prisonniers dans les marches qu'il exécute à portée de l'ennemi, et dans ses patrouilles ; parce qu'il est très-difficile d'empêcher le soldat de s'arrêter dans les cabarets et ailleurs, pour y boire ou commettre des désordres, et qu'il est facile d'enlever des traîneurs et des maraudeurs.

Les troupes des avant-postes sont souvent chargées de donner des alertes a l'ennemi ; ces sortes d'entreprises ont l'avantage d'aguerrir les jeunes soldats, de fatiguer l'ennemi qu'on oblige d'être continuellement sous les armes, et dont les chevaux ne peuvent prendre ni repos ni nourriture ; elles finissent aussi ; quand on les répète plusieurs fois sans leur donner de suites plus sérieuses, par inspirer à l'ennemi une sécurité qui peut lui devenir funeste. Pour y réussir, on en varie les heures et on change les points d'attaque, ce

qui empêche l'ennemi de tendre des embuscades. Il faut avoir une parfaite connaissance des lieux (on l'acquiert, quand on est depuis quelques jours sur le même point, en questionnant les habitants et en allant reconnaître de nuit les postes que l'ennemi occupait de jour); on profite d'une pluie qui oblige celui-ci à se mettre à couvert, ou d'un brouillard; on choisit encore le moment où la chaleur est la plus forte. Un petit nombre d'hommes suffit à ces expéditions : tantôt on s'embusque et on tombe sur les petits postes et les vedettes, tantôt on fond sur eux en tirant et en criant. On profite de son avantage pour pousser jusqu'aux grand'gardes, puis on revient par un chemin différent; le poste d'où les assaillants sont partis doit se tenir sous les armes pendant leur absence, afin de les soutenir s'ils sont ramenés.

Il est des circonstances où l'on exécute de fausses attaques sur toute une ligne d'avant-postes; c'est ce qui arrive, entr'autres occasions, quand l'armée doit faire un mouvement important qu'on veut dérober à l'ennemi; ces attaques peuvent se renouveler plusieurs jours de suite; celui-ci n'ose dégarnir aucun point, de peur de donner dans un piége, et, quand il s'aperçoit de la ruse, il est trop tard pour en parer les effets. Un officier qui commande une grand'garde, peut former la tête d'une troupe chargée d'une de ces attaques; il doit agir avec prudence, tirailler et escarmoucher sans trop s'engager; agir quelquefois très-vivement d'abord, puis s'arrêter, tirer et s'avancer ensuite, et, par des mouvements simulés que peuvent favoriser des haies, des murs, un bouquet de bois, faire croire qu'il a plus de monde qu'il n'en commande réellement. En effet, une fausse attaque devant donner le change à l'ennemi, celui-ci doit toujours ignorer quelles sont les forces qu'il a devant lui; aussi

les exagère-t-on à ses yeux, et, pour cela, on lui fait voir des têtes de colonnes sans profondeur ; on disperse des tirailleurs sur leur front; on les fait beaucoup tirer et se répandre sur le plus de terrain possible ; on leur donne même de l'artillerie.

Un officier, obligé de se défendre contre des attaques de ce genre, doit tenir sa troupe réunie, et lui défendre de tirailler ; il ne prend pas le change sur les projets de l'ennemi, ne se laisse point intimider par une vaine fusillade, mais fait sa retraite en bon ordre et par échelons sur son poste de soutien ; et, s'il voit jour à tomber sur les assaillants désunis, il le fait vivement, sabre ou enlève les plus avancés, ce qui rend les autres plus circonspects ; si le terrain le favorise, si sa retraite est bien assurée, il place une embuscade sur le côté de la route, et laisse l'ennemi s'y engager.

DES EMBUSCADES,

DES SURPRISES ET DES PARTISANS.

On *surprend* une troupe quand on l'attaque sans qu'elle ait fait de dispositions défensives, et une *embuscade* est souvent nécessaire pour y parvenir ; mais, dans un pays couvert et avec un ennemi qui se garde ou s'éclaire mal, *une marche rapide* remplira le même but qu'une embuscade, et offrira plus souvent qu'elle la certitude de réussir.

Quand après avoir calculé les chances d'une entreprise de ce genre, on s'aperçoit qu'on peut faire un tort réel à l'ennemi, en ne courant soi-même que peu de risques, on a résolu le problême que présente toute opération militaire, et l'on ne s'écarte pas des règles de la prudence en l'entreprenant.

Il faut, pour réussir dans une embuscade, être sûr des soldats qu'on y destine ; il faut des hommes pleins de confiance en eux-mêmes et dans leurs chevaux ; l'officier qui les commande doit bien entendre son métier, car il est de ces entreprises quelquefois difficiles qui exigent de l'audace et une résolution prompte ; des événements imprévus peuvent arriver au moment

de l'exécution, et il faut être en état de les parer; or, si le chef manque de tête, son entreprise échouera, un désastre pourra même en être la suite. Il est, au reste, des embuscades que l'occasion fait naître, qu'un coup d'œil fait décider, et qui préviennent les calculs, de même que les précautions trop recherchées. Quoique les surprises opérées par la rapidité d'une marche, n'exigent pas des qualités moindres dans un chef, le choix des soldats est moins important; ce dont il est facile de se convaincre, si l'on réfléchit au concours de circonstances nécessaires pour qu'une embuscade ne soit pas éventée.

Une surprise peut avoir différents buts : enlever un poste, un convoi, un cantonnement, un courrier, un personnage important; attaquer une troupe dans sa marche. On peut encore s'embusquer pour faire une reconnaissance; mais, quelque but qu'on se propose, les règles sont toujours à peu près les mêmes, puisqu'il s'agit de cacher à l'ennemi qu'on est près de lui, et de l'assaillir brusquement.

Les avant-postes et les patrouilles peuvent donner des renseignements utiles pour réussir dans une surprise; on en obtient par les espions et les déserteurs, que l'on ne peut avoir que par eux; c'est ainsi qu'on apprend le départ d'un convoi, la marche d'un détachement, la négligence qu'apporte l'ennemi à servir, la composition d'un poste, sa situation, l'état moral d'une troupe qu'on veut attaquer; c'est encore par ces individus qu'on sait quel est le caractère et la conduite de l'officier ennemi qui commande dans une des circonstances dont on veut tirer parti, connaissance qui est souvent tout à la guerre.

La nuit est ordinairement le temps le plus favorable pour se rendre au point où l'on doit s'embusquer, et les précautions les plus minutieuses, en apparence, sont

souvent indispensables, soit d'après le but qu'on se propose, soit d'après la nature du pays ou la proximité de l'ennemi. On n'emmènera donc pas de chevaux qui s'ébrouent ou hennissent facilement, et, dans plusieurs circonstances, il faudra éviter les routes ferrées ou pierreuses, sur lesquelles résonnent les pieds des chevaux, ou marcher du moins sur les côtés; faire envelopper de paille ou de foin les fourreaux de sabres, et assujétir les passants des banderoles de gibernes. On a même vu des officiers, chargés de surprendre un poste, qui avaient fait envelopper de toile grossière les pieds de leurs chevaux; mais cette mesure ne peut convenir que quand on n'a qu'une distance très-courte à parcourir.

Il peut aussi y avoir des précautions d'un autre genre, utiles à prendre, si l'on partait d'un cantonnement, pour laisser ignorer aux habitants le lieu où l'on se rend : la meilleure, peut-être, est de commencer par faire fausse route, puis de revenir, par un détour, à la vraie direction; on peut encore annoncer se rendre dans un autre lieu, sous un prétexte imaginaire, et l'on fait ses préparatifs en conséquence; il est trop difficile, dans la plupart des cas, d'empêcher, par des sentinelles placées sur des avenues, quelqu'espion de s'échapper, et d'aller avertir l'ennemi.

On dirige sa marche par les chemins les moins fréquentés, pour arriver avant le jour au point où l'on doit s'embusquer; car, quelle que soit l'heure à laquelle on veuille attaquer, il importe d'être embusqué avant qu'on n'ait pu être aperçu par les habitants, et que les patrouilles ennemies ne soient en campagne. On doit toujours se porter sur la route que suivra l'ennemi, par une direction qui lui soit perpendiculaire ou à peu près, ce qui rend plus difficiles à reconnaître les traces du détachement, et nécessiterait que

les flanqueurs ennemis s'écartassent beaucoup pour les apercevoir.

Il est des pays à défilés et coupés de rivières, où un détachement pourrait être obligé de suivre, pendant quelque temps, une route qui sera précisément celle que devra tenir l'ennemi même ; c'est un inconvénient qu'on ne peut éviter, par exemple, en passant un pont, un gué, ou certains défilés ; il faut alors, si le terrain prend l'empreinte des pieds des chevaux, que le commandant fasse continuer à suivre cette route par une troupe qui occupera le même front que le détachement entier, tandis que celui-ci se rendra directement au lieu de l'embuscade. La petite troupe marchera pendant un quart d'heure, une demi-heure, plus ou moins, puis, par un détour qu'un terrain sec peut favoriser, elle se rendra où se trouve le détachement. Elle pourrait encore *revenir sur ses pas*, ce qui ferait supposer à l'ennemi que c'est une patrouille ou reconnaissance, qui s'est avancée jusque-là.

On ne peut se dissimuler, au reste, que cette mesure ne soit qu'un palliatif contre un inconvénient grave ; car, quoi qu'on fasse, l'ennemi saura toujours qu'une troupe a passé depuis peu sur ce chemin, et il cherchera à savoir ce qu'elle est devenue ; son avant-garde ou ses éclaireurs s'en apercevront d'abord, et donneront l'éveil. Il faudrait, pour qu'on ne pût s'apercevoir du mouvement, que le détachement quittât la route suivie, pour se jeter dans une autre qui lui fût parallèle, ou à travers champs ; il marcherait ainsi jusqu'à un point commode où il s'embusquerait, et assez éloigné de celui où il a changé de route, pour être en mesure d'attaquer avant que l'avant-garde ennemie ne fût arrivée au point où il a quitté la route, et n'eût éventé sa piste. Cette mesure pouvant souvent se prendre, c'est celle que nous conseillerons de préférence.

On arrête le détachement à quelque distance du point où l'on croit pouvoir s'embusquer ; puis le commandant part avec un ou deux hommes de confiance pour examiner les lieux ; quand il a reconnu celui qui réunit les conditions nécessaires, il envoie chercher son détachement, et l'y fait entrer un à un, si le terrain reçoit l'empreinte des pas des chevaux.

Ce lieu doit être *assez spacieux pour contenir la troupe d'une manière commode ; assez écarté des communications pour qu'on n'ait pas à craindre de le voir fouillé par les patrouilles ennemies, ou visité par les habitants ; assez couvert pour que la troupe n'y soit pas aperçue de loin.* On doit y trouver, au moins, deux issues, parce qu'on doit toujours s'assurer une retraite ; la communication avec le point sur lequel on veut attaquer l'ennemi, doit être bonne, afin que l'attaque soit brusque.

La cavalerie n'a pas, comme l'infanterie, la facilité de s'embusquer partout ; elle ne peut, comme elle, se placer derrière des bleds, des rochers, dans des fossés, derrière des haies ; elle doit donc choisir ses emplacements avec beaucoup de soin. Ceux qui lui conviennent le mieux sont les vallons sinueux qui débouchent sur une grande route ; les bois d'où elle peut sortir facilement dans différentes directions ; des ravins peu escarpés et assez larges. Les murs élevés et les cours, à double issue, des fermes isolées, peuvent être encore très-propres à masquer une troupe. Un village peut rarement convenir, s'il faut y attendre l'ennemi pendant quelques heures ; il est trop facile, dans la plupart des cas, à un habitant de s'échapper, et d'aller prévenir. Il faut excepter ceux qui se trouvent dans un défilé, et quand on fait une guerre où l'opinion des habitants est en faveur de la troupe attaquante.

L'inconvénient qui semble résulter, pour la cavalerie,

de ne pouvoir se placer très-près de son ennemi, est bien réparé par la rapidité avec laquelle elle fond sur lui; il est d'ailleurs plus difficile aux éclaireurs de la découvrir, puisqu'en s'embusquant, par exemple, à 600 et 800 mètres de leur chemin, elle franchira cette distance en peu de minutes.

Les lieux les plus convenables pour y attaquer une troupe, sont ceux où elle ne peut combattre qu'avec une partie de ses forces, où sa colonne est très-profonde, et ne peut se déployer; les défilés sont dans ce cas; les lieux où il est à supposer qu'il gardera peu d'ordre, et où sa vigilance se trouvera en défaut. Les marres, les gués où les chevaux s'arrêtent pour boire, les pentes rapides qu'ils montent lentement, les haltes où les conducteurs s'écartent ou s'endorment, présentent des facilités pour attaquer un convoi; un bois, le revers d'une éminence en offrent pour surprendre un cantonnement ou des troupes qui vont à l'abreuvoir; les environs des villages, pour attaquer les détachements qui s'y arrêtent pour se rafraîchir, et enlever les maraudeurs qui se répandent dans les vergers. Un jour de fête publique ou particulière, un jour de foire ou de marché, peuvent encore présenter des chances avantageuses pour surprendre un cantonnement.

Dès qu'on est arrivé au lieu de l'embuscade, on établit des sentinelles et des vedettes, que l'on a soin de bien couvrir. Si l'on est dans un bois, on place des vedettes ou des sentinelles sur les lisières; on peut encore faire monter quelques hommes sur des arbres. Si l'on est derrière une colline, une sentinelle se place de façon que sa tête seule en dépasse le sommet. On double les sentinelles afin que l'une puisse venir annoncer ce qui se passe, et on leur défend de se promener; elles arrêtent d'ailleurs tous les individus qui les découvrent, et on les conduit au commandant du

détachement, qui les fait attacher, ou simplement garder jusqu'à ce que l'ennemi ait paru.

On partage le détachement en plusieurs troupes, selon le but qu'on se propose; on assigne un chef à chacune d'elles, on l'instruit de ce qu'il a à faire dans tel et tel cas; cette instruction doit être courte; et l'on n'a pas la prétention de tout prévoir; on lui fait reconnaître le terrain sur lequel il devra agir.

On doit défendre, selon les circonstances, d'allumer du feu, quelquefois même de fumer; on fait observer beaucoup de silence, on ne permet à personne de s'écarter, on tient toujours une partie de la troupe prête à combattre, tandis que l'autre fait repaître ses chevaux.

Comme il est utile de connaître la marche de l'ennemi, la manière dont il s'éclaire, et l'ordre qu'il observe, on fait déguiser, en habitant du pays, un homme intelligent qui se place près du chemin que doit tenir l'adversaire, et y prend l'attitude d'un homme qui travaille à la terre; ou bien encore, selon le projet à exécuter, il se rend près du point qu'on veut surprendre, ou entre dans celui d'où partira la troupe que l'on attend. On le revêt, à cet effet, des habits du premier habitant qu'on rencontre, et on garde celui-ci avec soi.

Les sentinelles se retirent doucement, si elles aperçoivent une patrouille, ou des éclaireurs ennemis, se diriger vers elles, et le détachement fait des dispositions pour les envelopper sans bruit; ou bien on se retire pour tenter fortune ailleurs dans un lieu plus favorable, parti qu'il faudrait encore prendre, si un homme désertait. On ne renonce cependant pas trop facilement à son entreprise, malgré qu'on soit découvert; une attaque rapide peut troubler l'ennemi, et donner des chances de succès.

Les embuscades que l'occasion fait naître, et pour lesquelles on ne peut prendre de précautions recherchées, sont celles que forme une troupe poursuivie de près par un ennemi enhardi par un succès, et qui se laisse entraîner trop loin sans s'éclairer, ni être soutenu. On rend par elles l'ennemi plus circonspect, et on se débarrasse de lui pour quelques moments.

Il est évident qu'il faut mettre en embuscade les troupes les plus éloignées de l'ennemi, celles qu'il ne peut apercevoir, tandis que les dernières tiraillent avec lui, puis se retirent au galop, en dépassant le lieu de l'embuscade, et attirent ainsi les imprudents avec eux. Comme la cavalerie forme, en général, l'arrière-garde d'un corps, et que, dans un pays coupé, on la fait soutenir par quelques compagnies d'infanterie, on met souvent ces deux armes en embuscade, et l'une achève ce que l'autre a commencé.

L'infanterie se place, le plus près possible, de la route suivie par l'ennemi, de manière à lui faire éprouver une perte considérable par une décharge faite à propos ; mais l'inconvénient de ces entreprises est que la poltronnerie d'un seul homme suffit pour les faire manquer ; car un poltron craint de voir son ennemi de près, et fait feu du plus loin pour le faire fuir ; un maladroit, sans expérience, agira encore de même. Il faut, dans ces occasions, que l'infanterie ait l'arme au pied, soit bien surveillée, bien cachée ; son chef seul devrait veiller sur la marche de l'ennemi, et le laisser s'engager, avant de faire son commandement ; c'est toujours sur la queue de sa colonne qu'il faudrait faire feu, et non sur la tête, afin que celle-ci, obligée de faire volte-face, reçût encore des coups de fusils, et la décharge est à peine faite, que la cavalerie doit partir au galop, de son embuscade, pour sabrer les troupes épargnées par le feu, et faire des prison-

niers. Il faut beaucoup de sang-froid de la part des officiers qui se trouvent dans ces sortes d'affaires, et il en est fort peu qui le gardent. L'espérance de faire un coup heureux; la crainte que l'ennemi ne se retire, sans avoir reçu de mal; la vue de ces hommes auxquels on va donner la mort, sans qu'ils s'en doutent; tous ces motifs font palpiter le cœur, et de là résulte la difficulté d'attendre et de saisir le moment favorable, si on n'a pas le calme que donne l'habitude de la guerre.

L'armée française, après avoir passé l'Adour, se retirait sur Aire, par la route de Grenade; deux compagnies d'élite d'infanterie, et un escadron du 21ᵉ de chasseurs étaient à l'extrême arrière-garde; on résolut de tendre une embuscade à la cavalerie anglaise qui s'avançait avec confiance; l'infanterie se plaça sur les côtés de la route; les chasseurs continuèrent à escarmoucher; l'ennemi donnait dans le piége, quand quelques voltigeurs ayant tiré sans ordre, tout fut manqué; l'ennemi s'arrêta, et devint plus prudent.

La cavalerie seule convient donc, en général, beaucoup mieux pour ces sortes d'embuscades; et, si elle est bien menée, si elle est en nombre suffisant, elle aura des succès auxquels ne peut prétendre l'infanterie, parce que sa vitesse frappera l'ennemi de terreur, et lui ôtera l'usage de ses armes.

Les moindres précautions omises peuvent faire manquer un projet fondé sur la réussite d'une embuscade; il est même évident que, quoiqu'on ait bien opéré, mille causes indépendantes de la troupe et de son chef peuvent encore empêcher son succès; il n'en est pas ainsi des surprises qui s'exécutent en se portant rapidement, d'un point éloigné, contre un poste, un cantonnement, une troupe en marche, que l'éloignement même où ils savent être de l'ennemi, engage à

se tenir moins sur leurs gardes, et parce que les troupes de l'expédition pourront presque toujours arriver à portée de l'adversaire, sans qu'il en ait connaissance, si le pays est favorable.

Quand, pour la réussite de l'entreprise, on juge convenable de morceler le détachement en deux troupes, il est dangereux de faire partir l'une d'elles d'avance, et par des chemins différents de l'autre ; en effet, quelque calcul qu'on ait fait à cet égard, mille circonstances peuvent retarder la marche de cette troupe, et l'empêcher d'arriver à sa destination, à l'heure désignée. C'est surtout, s'il faut faire une marche de nuit, que cet inconvénient est sensible ; les guides s'égarent ou s'échappent, les chemins sont mauvais, un gué est rompu, une patrouille ennemie évente la marche, une troupe doit attendre l'autre et envoyer prévenir, tout alors est manqué. Il est beaucoup plus sage de faire marcher le détachement réuni, et de ne le diviser que le plus près possible du lieu de l'attaque, et au moment où elle doit se faire ; c'est ainsi que le commandant pourra prendre un parti selon les circonstances ; changer ou modifier un premier projet, sans craindre que les officiers détachés n'y puissent prendre part.

L'heure la plus propre à surprendre les troupes qui servent mal, est celle qui précède le jour ; parce que si elles ont veillé jusqu'alors, elles succombent ensuite au sommeil ; cette heure est d'autant plus convenable, quand on attaque un cantonnement, que le jour venant à paraître bientôt après, on peut parer à des événements auxquels il est difficile de remédier, si on opère pendant la nuit ; on a d'ailleurs, dans l'obscurité, beaucoup de peine à contenir le soldat qui se disperse pour piller, et on ne doit le choisir que dans l'impossibilité de faire autrement. Les temps de pluie

et de brouillards ne sont pas moins propres aux surprises; elles peuvent encore réussir au milieu du jour, dans les fortes chaleurs.

On calcule donc le temps que durera la marche à raison de la nature du pays et des chemins; on la dirige par le pays le plus désert, par les points où on est le moins attendu, et on arrive à l'heure jugée convenable devant l'ennemi; si celui-ci fait partir des patrouilles ou des découvertes, et qu'on en aperçoive, on les laisse faire leur service, sans les attaquer, à moins qu'on n'en ait été aperçu, sinon l'on fond sur elles et on arrive pêle-mêle avec elles, soit dans le cantonnement, soit sur le poste ou la troupe à surprendre; on doit cependant, pour éviter leur rencontre, ordonner à l'avant-garde de peu s'éloigner de la colonne, de n'envoyer que des flanqueurs en petit nombre, dont on soit sûr et qui ne s'écarteront que très-peu de la route, et de se retirer à l'approche des patrouilles encore éloignées.

Il vaut mieux n'attaquer un poste ou un cantonnement, qu'après la rentrée de ses patrouilles ou découvertes, parce que les troupes prennent ordinairement les armes pendant leur absence, et qu'après leur retour elles se livrent au repos, espérant n'avoir rien à craindre; si donc on se présente dans ce moment, peut-être trouvera-t-on l'ennemi occupé à panser ses chevaux, à revoir leur équipement, à les faire ferrer, ou à faire une distribution.

Les données d'après lesquelles on tente une surprise, pouvant changer avant son exécution, il est évident qu'elle exige une résolution très-prompte et qu'il faut se décider sur-le-champ, d'après les avis qu'on a reçus. En effet, l'ennemi peut prendre tout à coup des mesures de sûreté particulières; une barricade, une coupure peuvent être faites, des patrouilles ordonnées, un

renfort d'infanterie ou de cavalerie peut arriver, un espion a peut-être trahi, et l'on peut tomber dans le piége qu'on préparait aux autres.

Une considération de ce genre, indépendamment de toute autre, doit engager à se ménager une réserve.

On donnera, dans les leçons suivantes, des détails sur l'attaque d'un cantonnement et d'un convoi; on se contentera d'en donner, dans celle-ci, sur l'enlèvement des postes et l'attaque des troupes en marche.

Le succès de la première de ces opérations dépend surtout de la connaissance des localités; une carte topographique, des habitants, un point élevé, duquel on examine, peuvent la donner, sinon l'on prendra le moyen indiqué, page 473.

Si l'on est depuis quelques jours en présence, on doit connaître la manière de servir de l'ennemi, on voit s'il se garde avec vigilance, si ses vedettes sont bien placées et bien soutenues, si ses patrouilles se croisent fréquemment; les surprises sont difficiles contre un ennemi qui se garde ainsi, et les tenter peut devenir funeste; si, au contraire, on aperçoit de la négligence chez lui, l'on peut espérer un succès, surtout quand les localités sont favorables. Quoi qu'il en soit, on n'oubliera pas *qu'une audace réfléchie*, surmonte souvent de grands obstacles. Si l'on veut donc surprendre un poste soutenu en arrière par une troupe qu'on ne puisse attaquer, il faut bien connaître l'emplacement de ce poste, les chemins qui y conduisent, et faire en sorte de s'en ménager un pour la retraite, différent de celui qui a servi pour l'arrivée. On doit savoir encore quelle est la force et la composition du poste, et surtout s'il a de l'infanterie.

On divise ensuite le détachement en deux parties, l'une est destinée à attaquer, l'autre à observer; on embusque cette dernière, on lui donne des instructions;

puis l'autre s'avance au galop, sabre et enlève le poste, et revient rapidement. Si l'ennemi a tendu une embuscade, si les troupes de soutien se présentent, le détachement placé en observation marche en avant, jette de grands cris, paraît vouloir charger ou le fait effectivement. Ce détachement peut encore, d'après les localités, échelonner l'autre pour soutenir sa retraite; quand la troupe attaquante est poursuivie, et elle doit avoir prévu ce cas, elle fait un détour pour entraîner l'ennemi loin de son poste, et le livrer sans défense aux coups de la réserve.

Il est des localités qui permettent encore de faire des prisonniers de la manière suivante : on sait que l'ennemi fait partir tous les matins une découverte; on va s'embusquer avant le jour à portée du chemin qu'elle tient ordinairement et on ne l'inquiète pas, à moins que ne s'approchant beaucoup du point d'embuscade, on ne voie jour à l'enlever. Quand elle est en chemin pour rentrer, on la côtoie doucement et on s'arrête; elle rapportera n'avoir rien vu de nouveau, que tout lui a paru tranquille; un peu après sa rentrée, on tombera brusquement sur le poste, ou, si l'occasion est favorable, on y entrera avec elle.

On doit encore, pour surprendre plus sûrement un poste, tâcher de le tourner, parce qu'il est ordinaire de prendre peu de précautions sur ses derrières.

On enlève pendant la nuit une vedette ou sentinelle sans expérience, en se glissant près d'elle sans bruit et en rampant s'il le faut; on examine où elle est, on s'élance ensuite sur elle, en la menaçant de la tuer si elle crie, et on l'emmène. Si par son *qui vive,* on s'aperçoit qu'elle est encore trop éloignée pour qu'on puisse la saisir, on se donne pour déserteur, on s'avance en engageant la conversation avec elle, ce qui détourne son attention, et donne la facilité de s'en emparer. Il

faut peu d'hommes pour ces coups de main, trois ou quatre doivent suffire, un plus grand nombre serait aisément découvert. Une petite pluie, un brouillard, un vent violent, un orage, présentent beaucoup de facilités pour réussir. Une vedette surprise permet encore d'enlever le petit poste ou une grand'garde, ce qui peut favoriser un projet plus étendu.

Si l'on est séparé de l'ennemi par une rivière et qu'on puisse se procurer un bateau, l'enlèvement de quelques hommes peut présenter des facilités plus grandes qu'il ne le semble au premier aperçu; il est rare qu'on se garde bien quand on a devant soi un obstacle difficile à franchir; les postes font mal leur devoir, des hommes rôdent sur les bords de l'eau, soit pour fouiller les maisons qui s'y trouvent, soit pour couper le bois planté sur les rives, soit pour y puiser de l'eau même; on peut avec de l'adresse enlever quelques-uns de ces hommes.

Quand on veut surprendre une troupe dans sa marche, il est important de décider laquelle de ses parties l'on attaquera de préference, et c'est sur quoi il est difficile de rien dire de bien positif.

Il faut faire entrer dans les motifs déterminants, la force du détachement que l'on commande et celle de l'ennemi, la nature des lieux, l'ordre de marche et diverses circonstances morales.

En général, on risque beaucoup moins à attaquer une arrière-garde, que le corps principal et son avant-garde, surtout quand, par les localités, il est difficile à l'ennemi de revenir sur ses pas pour la secourir; c'est ce qui arrive quand le corps principal est dans un défilé où l'arrière-garde n'est pas encore entrée. Il est naturel à des troupes attaquées sur leurs derrières, d'avoir beaucoup d'inquiétude, parce qu'elles ignorent à qui elles ont affaire; si le défilé est étroit, la con-

fusion s'y mettra facilement, puisqu'on voudra se presser pour revenir sur ses pas, ou pour s'enfuir, et le commandant perdra aisément la tête. Une arrière-garde s'éclaire d'ailleurs mal, et souvent pas du tout.

Si l'on ne veut pas se borner à ce succès et qu'on se décide à attaquer le corps principal, on se tient assez écarté pour que les flanqueurs de l'avant-garde ne s'aperçoivent de rien; on choisit, pour tomber sur l'ennemi, un point où il ne puisse être rejoint facilement par son avant et son arrière-gardes, que l'on occupe d'ailleurs aussi, soit par des tirailleurs, soit plus sérieusement; il arrivera de là, que les chefs de ces deux parties qui ignorent si l'ennemi est nombreux, chercheront peut-être, l'un à gagner pays au bruit des coups de feu qu'il entend derrière lui, l'autre à retrograder de peur de se compromettre, et laisseront ainsi le corps principal livré à ses seules forces.

Une avant-garde s'éclaire ordinairement, et à moins qu'elle ne soit très-faible, et que par l'imprudence de sa marche elle ne soit fort éloigné du corps principal, elle sera difficile à surprendre, ou pourra être promptement secourue. Il faut savoir quelle est la composition du corps que l'on veut attaquer; il est évident que s'il est composé de cavalerie, la rapidité de ses mouvements pourra rendre plus dangereuse l'attaque de l'avant-garde, que si l'on n'a affaire qu'à de l'infanterie.

Toutes ces attaques doivent être faites avec la plus grande rapidité; un officier ou un sous-officier intelligent a suivi les mouvements de l'ennemi, et a vu le lieu favorable pour le frapper, les dispositions ont été faites, le terrain reconnu d'avance; on attaque sur plusieurs points à la fois, on traverse la colonne ennemie, on la sépare en plusieurs portions que l'on enveloppe, on ne fait de prisonniers que quand l'affaire est terminée, et on les emmène diligemment. La réserve reu-

force l'attaque au point où l'on trouve le plus de résistance, et fait ensuite l'arrière-garde.

Toutes les opérations, indiquées dans cette leçon, deviennent très-faciles quand on fait la guerre dans son propre pays, puisqu'on peut y recourir sans exposer ses soldats à divers déguisements pour avoir des renseignements sur l'ennemi, et qu'on est favorisé par les habitants; mais il faut, au contraire, beaucoup d'adresse et souvent aussi des circonstances heureuses, pour réussir en pays étranger. Nous avons vu fréquemment tendre des embuscades pendant la guerre d'Espagne, et fort peu réussir; des marches très-rapides, faites de nuit surtout, nous ont, au contraire, donné des succès.

La campagne de 1815 présente un exemple remarquable de la surprise d'une avant-garde de cavalerie, imprudemment conduite.

L'armée française s'était réunie sous Paris, après le désastre de Waterloo : les Prussiens, ayant passé la Seine au Pecq, près Saint-Germain, se disposèrent à attaquer les Français sur la rive gauche de cette rivière, tandis que les Anglais les contiendraient devant Saint-Denis. Ce mouvement était aussi mal conçu que ceux auxquels Blücher avait dû ses défaites en 1814, et il était facile, en le rejetant sur son point de passage mal assuré, de renouveler la scène de Friedland. Les ordres furent donnés en conséquence le 1er juillet; ils reçurent un commencement d'exécution, puis ils furent contremandés, pour ne pas compromettre le succès de la négociation dans laquelle un gouvernement de quelques jours était engagé avec les Alliés. Ceux-ci avaient détaché, dans la nuit du 30 juin, le lieutenant-colonel de Sohr, avec sa brigade, composée des hussards de Brandebourg et de Poméranie; il s'était porté sur Versailles pour éclairer le pays, et devait se jeter sur la route d'Orléans, afin de porter l'alarme sur les com-

munications des Français : telle est du moins la version prussienne. (Wagner, batailles des Prussiens en 1813, 1814 et 1815).

Le général Excelmans, cantonné à Montrouge, devait participer au mouvement ordonné contre Blücher; mais, soit qu'il n'eût pas reçu contr'ordre, soit qu'il ne se souciât pas d'y obéir, il marcha, le 1er juillet, sur Versailles, par Velisy, avec 4 régiments de cavalerie, et dirigea le général Piré sur Rocquencourt, par Ville-d'Avray, avec ordre de s'y embusquer sur la route de Versailles à Saint-Germain, pour couper la retraite à l'ennemi.

Le colonel de Sohr ayant quitté Versailles, avec l'avis que l'infanterie du général Thielmann occuperait cette ville, se dirigeait au grand trot, et fort imprudemment, sur la route de cette ville à Montrouge, sans se faire éclairer, comme si l'armée française n'existait plus : tout à coup sa colonne rencontre celle du général Excelmans à la jonction du chemin de Bièvre à Versailles, près le bois de Verrières. Les Prussiens culbutés sont rejetés sur Versailles, les Français les poursuivent, mais la grille de l'avenue se ferme sur eux ; M. de Sohr n'apprend aucune nouvelle des troupes qui devaient le soutenir, quoiqu'il fût fort tard, et se décide à continuer sa retraite sur Saint-Germain. Cependant le général Piré avait gagné le point d'embuscade, et s'y était établi ; le 1er de chasseurs barre le chemin aux Prussiens, tandis que le 44e d'infanterie les fusille à bout portant ; ils parviennent à se dégager, se jettent sur leur droite, et gagnent le village de Chenaye; mais l'infanterie les y avait déjà devancés, et occupait le flanc du défilé. Le 1er et le 6e de chasseurs leur ferment toutes les issues, et cette brigade, forte de 1,000 à 1,100 chevaux, est enfin prise presqu'en totalité, avec son chef grièvement blessé. Le peu d'hommes qui s'échappèrent apprirent encore cette fois aux Prussiens que, si l'imprudence est naturelle aux

Français, leurs ennemis devraient quelquefois aussi se défendre d'une présomption que rien ne justifie.

Quoique cette surprise ait été exécutée par un corps considérable, nous ne la proposons pas moins comme un exemple à suivre, parce que la combinaison en était simple, et qu'une troupe plus faible peut en exécuter une semblable. On remarquera 1° que les routes suivies par les deux colonnes françaises sont fort bonnes; 2° que le pays, quoique très-peuplé, se prête fort bien à une marche dérobée et aux embuscades, à raison des petits bois, des murs et des maisons de campagne qui le couvrent; 3° que les Français étaient assez forts pour ne pas craindre la rencontre des têtes de colonnes prussiennes, et qu'un pays aussi couvert eût, en outre, favorisé leur retraite; 4° que le point d'embuscade était bien choisi, et que la combinaison des chasseurs avec de l'infanterie en assurait le succès, et devait anéantir toute résistance.

La marche des hussards prussiens était fort mal conçue : quand on se porte en partisan sur les derrières de son ennemi, ce n'est pas à sa portée, en plein jour et sur une grande route, qu'on exécute ce mouvement; c'est de nuit, et par des traverses; et, si l'on fait tête de colonne d'une avant-garde, on reste lié avec elle par des détachements de 15 à 20 chevaux, ou davantage, qui préviennent de ce que l'ennemi peut tenter pour couper la communication avec le gros de l'avant-garde, et font des patrouilles dans les environs de leur poste.

DES PARTISANS.

C'est ici le lieu de parler des partisans, et de considérer l'avantage d'en former des corps.

On nomme PARTISAN, *un officier détaché de l'armée ou d'une place forte, avec une troupe quelconque, et qui se tient dans un rayon déterminé du pays occupé par l'ennemi, soit avec une mission spéciale, soit avec celle d'y faire tout le mal possible à celui-ci.* Cet officier *est libre* dans ses mouvements, et, comme le secret et la célérité sont ses principaux moyens de succès, il ne communique avec le général qui l'a détaché, qu'à la fin de sa mission, ou pour lui faire des rapports qui l'intéressent, et dont il faut promptement profiter, ou enfin pour mettre ses malades et ses prisonniers en sûreté. On détache des partisans dans le pays ennemi, quand on se prépare à y pénétrer, ou même pendant le cours des opérations; et l'on en jette sur les derrières et les flancs d'une armée envahissante, quand on se retire. Dans le premier cas, on a ordinairement pour but de connaître les mouvements de l'ennemi, l'emplacement de ses forces, etc.; dans l'autre, on a souvent des vues plus étendues, et les partisans peuvent aider puissamment l'armée à repousser l'invasion.

Il faut, pour pénétrer dans le pays étranger et reconnaître ce qui s'y prépare, des officiers habiles et sûrs de leurs soldats. Les partisans, chargés de cette mission difficile, marcheront en détachements assez forts pour ne pas craindre la rencontre des patrouilles d'avant-garde ou de flanqueurs de l'ennemi, parce que, s'ils n'apprenaient rien de toute autre manière, il faudrait faire des prisonniers pour en tirer des renseignements.

Il semble possible, en diverses circonstances, de détacher un ou plusieurs régiments de cavalerie légère, sous les ordres d'un officier général, qui, se tenant avec une force respectable au nœud d'un certain nombre de communications importantes, enverrait des détachements à plusieurs jours de marche, avec ordre

de battre le pays, de se glisser entre les colonnes ou les cantonnements ennemis, et de venir lui rendre compte de leur force, de la direction de leur marche, en un mot, de tout ce qui se fait et de ce qui se dit d'intéressant. Cette mission peut être facilitée par des événements politiques : la France, par exemple, dans une guerre avec la Prusse et l'Autriche, peut être alliée à quelque puissance d'Allemagne du second ordre, dont le territoire est envahi ou près de l'être. Les officiers, envoyés en partisans par son armée, seraient sans doute alors favorisés par les habitants, qui leur donneraient tous les renseignements dont ils ont besoin.

Si Mack avait eu, en 1805, près de Strasbourg et de Stuttgard, des officiers actifs et entendant la guerre, il eût connu de bonne heure les projets des Français, et eût pris ses mesures en conséquence.

Si le duc de Brunswick eût détaché, en 1806, quelques officiers adroits pour éclairer le pays de Cobourg, et savoir ce qu'y faisaient les Français, puisque l'espionnage était nul dans son armée, il n'eût pas ignoré, jusqu'au malheureux combat de Saalfeld, le mouvement qui causa la perte de la monarchie prussienne; il n'eût pas dispersé son armée pour observer l'ennemi sur des directions où il ne devait pas se présenter.

Ces opérations étaient d'autant plus faciles que les Autrichiens, et surtout les Prussiens, eussent été favorisés par les habitants, dont ils parlent d'ailleurs la langue, et par la nature du pays, montueux et boisé.

Une armée, qui ne reçoit aucun rapport de ses espions, et qui veut cependant apprendre ce qui se passe sur les derrières de l'ennemi, peut aussi envoyer à cet effet des détachements de cavalerie légère, pour lui en rendre compte. Cette mission rentre, sous ce point de vue, dans les reconnaissances dont nous traiterons plus

loin. On peut encore donner à ces détachements la mission de brûler des magasins, ou de détruire un convoi important, faiblement escorté peut-être, parce que l'ennemi croit n'avoir rien à craindre sur ses derrières. On sent ce qu'il faut d'adresse et d'intelligence pour réussir dans ces expéditions.

Relativement aux partisans qu'une armée peut détacher sur les communications et les flancs d'un ennemi qui envahit son territoire, si des officiers, ainsi détachés, sont en assez grand nombre et connaissent parfaitement le pays où ils opèrent; *s'ils possèdent toutes les qualités d'un bon officier de cavalerie légère*, et sont à la tête de détachements assez considérables, tels que de 400 à 500 hommes, plus ou moins, selon le pays et la nature de leur mission, ils rendront à l'armée les services suivants :

L'ennemi, n'étant en sûreté nulle part, sera obligé de mettre de fortes garnisons dans tous les lieux d'étape, et, si sa ligne d'opérations est longue, son armée active sera fort affaiblie. Il sera, en outre, obligé de donner des escortes aux moindres convois; ses hommes isolés, ses convalescents, ne pourront rejoindre, il faudra les réunir en troupe, les escorter même, pour aller d'une étape à une autre; ce qui ruinera les hommes et les chevaux en garnison sur la ligne d'opérations.

Si l'ennemi forme des colonnes mobiles, pour donner la chasse aux partisans, il devra les faire fortes; si non, ceux-ci, en se réunissant, les obligeront bien vite à se retirer. S'il tire ses colonnes mobiles des garnisons, celles-ci, étant affaiblies, courront le risque d'être enlevées; et, s'il les tire de son armée même, il l'affaiblira, et ses opérations en seront au moins ralenties. Les partisans connaissant le pays, parlant sa langue, avertis par les habitants de tous les mouvements qu'on fait

contr'eux, se glissant dans les garnisons ennemies pour en épier la force et la manière d'y servir, auront peu à craindre, s'éloigneront quand on marchera en force sur eux, puis reviendront rapidement, tomberont sur les corps les plus faibles, les détruiront et mettront l'ennemi dans des inquiétudes continuelles.

La correspondance de celui-ci sera fréquemment enlevée avec ses courriers et ses ordonnances, et l'on connaîtra ses desseins, tandis qu'il aura lui-même beaucoup de peine à découvrir ceux de son adversaire, entouré de partis qui l'éclairent au loin. Ses mouvements seront donc lents s'il veut agir avec prudence, et, s'ils sont rapides, ils prêteront aux coups de main des partisans, qui ne le perdent pas de vue. Ce n'est pas tout encore : ceux-ci empêcheront, de toutes les manières, la rentrée des contributions en argent et en denrées, imposées par l'ennemi; ils arrêteront les déserteurs de l'armée, qui comptaient sur l'impunité; ils feront rejoindre les recrues qui espéraient se soustraire au service; ils empêcheront, en un mot, l'ennemi d'être le maître ailleurs que dans ses garnisons. Les partisans, aux premiers bruits d'une défaite de l'ennemi, s'attacheront les uns à sa poursuite, les autres à semer sur ses derrières des bruits alarmants, et à faire soulever le pays.

C'est ainsi qu'agirent les guerillas espagnoles, dans la guerre de l'indépendance, et les partisans russes et prussiens, tels que Tettenborn, Czernischef, Lützow, Thielmann....., dans la campagne de 1813. L'Espagne soulevée rejetait un prince que la fraude et la violence lui imposaient; l'Allemagne, fatiguée du joug que nous faisions peser sur elle, voulait s'en affranchir. On conçoit facilement les succès des partisans dans ces deux pays; et si la valeur, plutôt qu'une lâche férocité, eût été le partage des guerillas, elles eussent fait beaucoup

plus de mal aux Français; elles avaient d'ailleurs un inconvénient grave, et il est difficile qu'il ne se rencontre pas dans des corps de semblable formation, si la guerre dure quelque temps. Nous allons le signaler.

Des officiers, abandonnés à eux-mêmes, peuvent difficilement faire observer la discipline à leurs soldats; n'étant nulle part en garnison, se transportant sans cesse d'un point à un autre, n'ayant aucun contrôle à subir dans leurs opérations, ces corps, s'ils ne sont commandés par des hommes de beaucoup de caractère, remplis de zèle pour le service et pour le bien de l'Etat, seront les fléaux de leurs concitoyens, et deviendront des brigands privilégiés. Mais alors, ne trouvant plus d'appui dans l'opinion des habitants empressés de se débarrasser d'eux, ils tomberont dans les piéges de l'ennemi. Tous les officiers, qui ont fait la guerre en Espagne, savent en effet que ce fût d'après les indications des habitants vexés que nous surprîmes quelquefois des chefs de bandes, que nous ne pouvions atteindre par nos propres moyens.

Les partis réellement utiles, quand l'ennemi pénètrera sur le territoire de la patrie, seront ceux que commanderont des officiers, sachant faire la guerre, et dont un certain nombre reconnaîtra pour chef un officier général. Celui-ci les réunira quelquefois pour tenter une entreprise importante, et donnera à tous leurs mouvements une direction déterminée par le gouvernement ou par le général en chef de l'armée. Celle-ci ne sera pas sensiblement affaiblie par ses détachements, qui se tiendront facilement au complet par les recrues des provinces où ils s'établiront; d'ailleurs, le départ de 4,000 à 5,000 hommes, par exemple, jetés sur la ligne d'opérations de l'ennemi, obligera celui-ci à en détacher beaucoup plus; car ces partis se multipliant, pour ainsi dire, par leur activité, leur force ne sera jamais positivement

connue, et paraîtra plus grande qu'elle ne le sera réellement.

Nous ne parlons ici que des partisans tirés des corps de l'armée : nous les regardons comme les meilleurs, parce qu'on y établira plus facilement la discipline et des sentiments élevés, que dans ceux formés de la réunion d'hommes sans choix, dont l'unique but est trop souvent de vivre aux dépens de leurs concitoyens. Le métier de partisan est fort dur pour qui veut le bien faire : il faut y être d'une activité extraordinaire, bivouaquer souvent et se garder avec vigilance; or, ce genre de vie convient peu à des hommes sédentaires et habitués au repos. L'état de pauvreté, dans lequel vit la masse des nations espagnole et portugaise, le défaut d'industrie agricole et manufacturière, des vices dans l'administration française, et la misère devenue enfin générale, ont fait jeter une grande partie du peuple dans les guerrillas; mais elles ont contribué, par leurs excès en tous genres, à la ruine de leur patrie au moins autant que les Français; elles en ont rendu les mœurs encore plus féroces, et les événements, qui ont eu lieu dans ces deux royaumes après notre départ, en offrent des preuves assez évidentes.

On peut se demander si les Français sont propres au service de partisans : nous répondrons que, si l'intelligence dans le simple soldat, l'audace et la rapidité dans les mouvements, suffisaient pour faire de bons partisans, les Français seraient les meilleurs de l'Europe; mais que la vigilance, qui est aussi une des qualités indispensables de cette position, n'étant pas dans leur caractère, ils y auront des désavantages. Leurs entreprises seront hardies, ils auront des succès brillants; mais, à la longue, des revers les compenseront. Nous croyons donc que les Français pourront faire ce genre de guerre avec succès dans leur propre pays,

à cause des facilités que l'on a toujours dans une circonstance semblable; ils l'ont prouvé aux Alliés, en 1814, dans les Vosges, la Champagne et les Basses-Pyrénées; mais ils seront rarement heureux en pays étranger, à moins que les habitants ne les favorisent. Les Français doivent faire la guerre en masse, et c'est d'ailleurs la seule qui conduise aux grands résultats.

Nous croyons en avoir assez dit sur le service des partisans, pour pouvoir nous dispenser de faire un long article sur lui. Ce service comprend toutes les opérations de petite guerre, mais comme on ne doit, dans beaucoup de cas, prendre conseil que de soi-même, comme on n'est pas toujours soutenu de près par l'armée, et qu'il faut sans cesse suppléer au nombre par la ruse, et échapper aux dangers de toute espèce dont on est entouré, il faut avoir dans l'esprit des ressources qui ne sont le partage que d'un petit nombre d'hommes privilégiés; et, quoiqu'un ouvrage puisse jusqu'à un certain point enseigner la conduite à tenir dans beaucoup de cas, il ne donnera pas à un officier, envoyé en partisan, ces qualités intellectuelles sans lesquelles la valeur ne peut suffire pour y être heureux.

DES RECONNAISSANCES

DE L'ENNEMI.

Les reconnaissances de ce genre ont pour but d'examiner secrètement ou à force ouverte, de jour ou de nuit, *la position, la force, les mouvements* ou *les établissements* de l'ennemi; les troupes qui en sont chargées peuvent partir d'un camp, d'une place forte, ou d'un cantonnement, et se porter à quelques heures, ou même à quelques jours de marche du point de départ; elles diffèrent donc des *découvertes* que l'on envoie tous les matins aux avant-postes pour s'assurer si l'ennemi n'a pas fait la nuit quelque mouvement, ou préparé une attaque.

Il faut du coup d'œil, de la présence d'esprit, beaucoup de prudence et de résolution, souvent même bien entendre la guerre, pour exécuter une reconnaissance. La marche d'un détachement, chargé d'une pareille mission, peut offrir en effet beaucoup de difficultés : on ignore peut-être où se trouve l'ennemi, mais on sait qu'on doit le craindre partout; il a pu éventer la marche du détachement et lui préparer un piége;

les habitants, ou la nature du pays, sont défavorables; enfin, si l'ennemi masque habilement ses manœuvres, il faut savoir se glisser à travers les troupes qui les couvrent, ou même les surprendre et les repousser; s'établir près de lui, et rendre compte de ce qui se passe.

L'officier, chargé d'une reconnaissance, doit parler la langue du pays où il fait la guerre, ou avoir au moins avec lui un ou deux hommes qui la connaissent; il manquerait probablement son opération sans cette précaution, puisqu'il ne pourrait questionner ni les prisonniers ni les habitants; une bonne lunette lui est encore plus nécessaire dans cette circonstance que dans d'autres, et, s'il n'a pas une carte particulière du pays à parcourir, il doit en demander un croquis au général dont il prènd les ordres. Il serait avantageux qu'il pût se passer de guides, mais c'est un mal indispensable, s'il ne connaît pas très-bien le pays; il doit donc en avoir un bon et affectionné, s'il est possible, à la cause pour laquelle on combat. C'est sans doute à l'état-major à le lui fournir d'abord, mais comme il est probable, si sa mission doit durer plusieurs jours, qu'il sera obligé d'en changer, il faut qu'il sache s'en procurer.

Il doit se faire expliquer l'objet de sa mission de manière qu'il ne lui reste aucune obscurité dans l'esprit, et, comme il est possible que des contre-temps lui surviennent, il demande aussi quelle sera la conduite à tenir en certains cas.

Quoique l'heure du départ et la composition du détachement, soient rarement au choix de l'officier qui le commande, il est utile de connaître les principes à suivre à cet égard.

Une reconnaissance devant être ignorée de l'ennemi, il est prudent, en général, de ne la faire partir qu'à

l'entrée de la nuit ou pendant la nuit, à moins qu'un motif particulier n'oblige à choisir un autre moment. C'est en effet le seul moyen de ne pas se trahir soi-même trop tôt, c'est celui de passer plus facilement à travers les postes ennemis, de faire beaucoup de chemin jusqu'au jour, et de se trouver ainsi dans le pays occupé par l'adversaire, hors du rayon où il exerce une vigilance particulière, et du terrain que parcourt ses patrouilles. Si enfin on est découvert, on peut, la nuit, donner le change à l'ennemi, prendre un autre chemin, et ne pas échouer au début même de l'opération.

Dans un pays couvert, et avec d'excellents guides, on peut, *en tournant de loin* les positions occupées par l'ennemi, marcher de jour, et se glisser sur ses derrières avec peu de danger; mais il est possible que les détours, alors inévitables, fassent perdre un temps précieux.

Les vues du général qui ordonne la reconnaissance, le plus ou moins de troupes légères que l'ennemi a répandues dans le pays, sa vigilance à se garder, modifient nécessairement la conduite à tenir, et l'on est souvent obligé de faire partir des reconnaissances pendant le jour, parce qu'on a besoin d'avoir promptement certains renseignements.

Nous ne traitons dans ce moment que des reconnaissances secrètes; celles de vive force sont soumises à des règles fort différentes.

Une reconnaissance ne doit pas être forte; autrement il lui sera plus difficile de dérober sa marche, et elle éveillera l'attention, tandis qu'une faible troupe en excite rarement, à cause de sa faiblesse même, qui ne fait pas soupçonner qu'elle ose s'aventurer; son but n'est pas d'ailleurs de combattre, mais d'observer et de rendre compte. Comme il ne faut pas néanmoins qu'elle puisse être accablée par la moindre patrouille,

ennemie, il semble que quinze à vingt chevaux peuvent suffire dans la plupart des cas.

Une reconnaissance pouvant, outre le but d'apprendre la présence de l'ennemi sur tel point, ou ses dispositions, avoir celui de tenter quelques coups sur ses établissements, sa force sera calculée en conséquence, et devra surpasser celle que nous lui assignons; il en sera encore de même si l'ennemi a une nombreuse cavalerie légère, qui ne détache que de fortes patrouilles, ou si, obligé de suivre une direction déterminée, on doit supposer qu'on rencontrera de ses troupes.

Les cavaliers qui font partie d'une faible reconnaissance, ne devraient pas être pris par rang de contrôle; il serait prudent de choisir, au contraire, des hommes éprouvés et très-bien montés. Des recrues sans expérience peuvent tout faire manquer; il faut, en effet, beaucoup de résolution pour oser s'aventurer, en si faible nombre, au milieu des troupes ennemies, et, quoique la prudence soit nécessaire, il faut aussi de la hardiesse, et savoir s'exposer à propos pour réussir. Un détachement de vingt chevaux doit avoir au moins un maréchal des logis et deux brigadiers intelligents, fermes, ayant servi, et pouvant suppléer leur officier dans un moment difficile; il faut encore, en composant le détachement, ne pas oublier l'obligation où l'on serait d'en distraire quelques cavaliers pour porter des avis à l'état-major. Nous pensons aussi qu'une reconnaissance de cinquante chevaux, par exemple, devrait quelquefois avoir plus d'officiers qu'on n'en assigne ordinairement à un détachement de cette force, et l'on en sentira les raisons dans la suite de cette leçon.

La cavalerie légère est l'arme la plus convenable pour faire une reconnaissance qui exige une marche rapide, ce qui est presque toujours le cas; elle peut d'ailleurs passer à peu près partout. L'infanterie, trop

lente dans ses mouvements, ne peut convenir quand il faut se porter au loin; mais il est des localités où elle pourra servir d'appui à la cavalerie, en occupant un défilé où elle devra nécessairement repasser après avoir battu le pays en avant.

Nous supposerons ici que la reconnaissance est de vingt chevaux; il sera facile de comprendre les dispositions à prendre, si elle est plus forte.

Le détachement étant prêt à se mettre en marche, le commandant apprendra à son sous-officier et à ses brigadiers le but de sa mission, s'il le croit nécessaire, ou du moins le lieu où il se rend, et ce qu'il attend de leur zèle et de leur bravoure; il pourra encore, selon les circonstances, tenir le même langage aux cavaliers.

Il forme ensuite son avant-garde d'un brigadier et de trois cavaliers, et y place un guide monté sur un cheval de réquisition. Il prescrit au brigadier d'aller d'un pas uniforme, et de ne pas s'éloigner de plus de 200 à 300 mètres; de se faire précéder lui-même de quelques pas seulement par un cavalier qui sache la langue du pays, et puisse répondre au qui-vive de l'ennemi; il lui recommande de ne pas faire feu s'il apercevait celui-ci, à moins qu'il ne fût coupé; mais de revenir sur-le-champ, et sans bruit, vers le détachement, ou encore, si la circonstance le permet, de rester immobile, et d'envoyer seulement un cavalier avertir de ce qu'il a vu. Il lui ordonne, si la marche ne doit pas être rapide, de s'arrêter de temps en temps et d'écouter; quelquefois même de faire descendre de cheval un cavalier qui, plaçant l'oreille près de terre, écoutera s'il n'entend pas le bruit d'une troupe en marche.

Il forme une arrière-garde de deux cavaliers de confiance, et leur prescrit de suivre le détachement à 200

mètres environ, et de venir l'avertir de ce qu'ils verront ou entendront. Le corps principal aura le commandant et le maréchal des logis à sa tête; le second brigadier sera à la gauche, et fera passer, à voix basse et de bouche en bouche, ce qu'il apprendra de l'arrière-garde, et il laissera un cavalier dans les carrefours pour indiquer le vrai chemin à celle-ci.

Le détachement se mettra ensuite en marche au trot, et dans le plus grand silence; il sera défendu de fumer la nuit. On chemine en profitant de tout ce qui peut couvrir la marche, on se glisse le long des bois, des haies; on passe le plus près possible de ces obstacles qui, ne renvoyant aucune lumière, ne trahissent pas ceux qui suivent leurs lisières; on prend des sentiers à travers les bleds, les vignes, on coupe à travers champs.

On doit s'éclairer très-peu loin la nuit, surtout sur ses flancs, si non l'on s'expose à voir les flanqueurs s'égarer, tomber entre les mains de l'ennemi, ou lui donner une alerte dont il voudra connaître la cause. C'est encore entraver sa marche pour les attendre. Nous pensons donc que, dans une marche *rapide*, faite *de nuit*, il vaut mieux se tenir réunis, n'avoir pas de flanqueurs, ni même d'arrière-garde; on sera ainsi moins exposé à perdre des hommes; or ceci est de conséquence, car un seul homme pris peut mettre l'ennemi sur les traces de la reconnaissance.

Si on marche de jour, il peut être utile, au contraire, de s'éclairer sur ses flancs.

Nous avons dit ailleurs qu'il fallait s'arrêter au pied des hauteurs ou sur leurs pentes, et faire examiner ce qui se passe dans la plaine opposée; on peut, le jour, apercevoir des mouvements de troupes, et, la nuit, des feux de bivouac ou une lueur qui les fait deviner. Il est des pays où, pendant l'automne, les bestiaux pâtu-

rent la nuit et leurs bergers allument des feux ; on pourrait croire, en les apercevant, qu'on est près de l'ennemi, quoiqu'il n'en fût rien, et réciproquement ; il faut donc s'en assurer.

Quand on passe près d'un lieu où l'on croit trouver l'ennemi, *et quand on a intérêt à s'en assurer*, on fait halte. Le commandant détache une ou deux patrouilles et les envoie reconnaître. Le gros du détachement s'embusque, s'il est possible, pendant leur absence et se garde avec soin. Si les patrouilles font un rapport qui mérite attention, le commandant va lui-même le vérifier avec elles.

Si le lieu où l'on croit trouver une troupe ennemie est un village, il est assez facile de s'assurer de la vérité pendant la nuit, en s'en approchant de très-près. Un qui-vive en langue étrangère, un bruit quelconque peuvent apprendre s'il est occupé ; on y envoie le guide dont on est pourvu pour prendre des informations, cet homme qui est du pays ne peut exciter de soupçons, mais il faut être sûr de sa fidélité. Si l'on ne peut employer ce moyen, deux hommes adroits dont l'un sait la langue du pays, donnent leurs chevaux à tenir, se dirigent vers une maison isolée, écoutent ce qui s'y dit, frappent à la porte, questionnent l'habitant avec douceur et l'engagent à venir parler au commandant. Celui-ci pourra lui-même être obligé d'y aller s'il est le seul qui entende la langue, ou s'il craint que la mission ne soit mal remplie. Il est, au reste, pour avoir dans cette circonstance des nouvelles de l'ennemi, un moyen que nous avons vu employer et réussir plusieurs fois, c'est celui de se donner pour déserteur et de demander à être conduit aux troupes les plus voisines.

On sent qu'on ne doit pas s'aventurer dans un village traversé par le chemin que l'on suit, sans avoir pris une précaution de ce genre, le mieux serait de le

tourner, mais c'est ce qui n'est pas toujours possible, surtout de nuit.

Si l'on apprend qu'une troupe ennemie a paru dans la commune où l'on passe, soit en reconnaissance, soit pour y faire des réquisitions ou pour toute autre cause, on s'informe, près des autorités et des habitants, de sa force, de sa composition, du corps d'armée à qui elle appartenait, des chemins qu'elle a tenus pour arriver et pour partir, et des discours des soldats.

Il arrive fréquemment qu'on envoie une reconnaissance à tel lieu pour obtenir ces renseignements mêmes, qui donnent des lumières sur la marche et les desseins d'un corps ennemi; il faut quelquefois de la sagacité dans un officier pour les obtenir, il ne se bornera donc pas toujours à les chercher dans la commune que son général lui a désignée, il ira dans toute autre, où il espère qu'on suppléera aux réponses mal intentionnées ou insuffisantes qu'il a reçues.

Quels que soient la force et le but d'une reconnaissance faite pendant le jour, on doit, si elle présente des difficultés, arrêter le détachement près du point où se trouve l'ennemi, le disposer en deux ou trois troupes qui s'embusquent et s'échelonnent, et placer les plus mauvais chevaux au dernier échelon. Nous ne pouvons donner la distance qui doit régner entre ceux-ci, elle dépend des accidents de terrain qui serviront à les masquer; mais, autant que possible, il est bon que les échelons puissent s'observer entr'eux, qu'ils soient placés un peu en arrière d'un carrefour et de manière à voir ce qui se passe sur leurs flancs; un quart de lieue, une demi-lieue entre le premier et le dernier échelon, peuvent donc paraître convenables. Le commandant s'avance ensuite avec deux ou trois hommes de confiance et des mieux montés, et voit ce qu'il a intérêt de connaître. L'attention de l'ennemi n'est pas éveillée par

cette faible troupe, que l'obstacle le plus léger peut dérober à sa vue. S'il la découvre, il est probable qu'il sera moins prompt à la poursuivre, que celle-ci ne le sera à s'échapper; car il ne saura d'abord si elle est amie ou ennemie. Le commandant rejoint son premier échelon qui, se montrant tout à coup, fera sans doute faire un temps d'arrêt à l'adversaire, étonné de cette apparition, et qui voudra savoir si on ne lui a pas tendu un piége où l'on veut l'attirer; cependant les plus mauvais chevaux qui ont de l'avance se montrent aussi à leur tour, l'adversaire est donc dans l'incertitude et il est probable qu'il sera circonspect, car il ignore à qui il a affaire; si d'ailleurs la reconnaissance était forte, un mouvement offensif le contiendrait encore mieux; si sa poursuite est vive et de quelque durée, ses meilleurs chevaux seuls pourront la soutenir, et il sera possible, en faisant volte-face, de prendre ou de sabrer les cavaliers les plus obstinés, ce qui pourra dégoûter les autres de les imiter. Il s'agit ici de la part du commandant de conserver son sang froid et de tenir près de lui huit à dix hommes réunis et bien montés, qui, dans des chemins peu larges, en braveront un plus grand nombre. Sa place est à l'arrière-garde, d'où il protègera le reste de son détachement. Il fait des temps d'arrêt pour laisser reprendre haleine à ses chevaux, puis continue la retraite à une allure vive quand l'ennemi s'approche : cette manœuvre répétée deux ou trois fois l'engagera bientôt à se retirer.

On évitera, dans cette circonstance, de suivre dans toute sa longueur le chemin par lequel on est arrivé, à moins qu'il ne soit favorable; il vaut mieux en changer et se jeter sur un terrain accidenté qui fasse perdre la trace à l'ennemi, et permette de lui tendre une embuscade; mais il est probable qu'il n'osera poursuivre long-temps de peur d'y tomber.

Il reste enfin, pour échapper à l'ennemi, un moyen qu'on ne doit employer qu'à l'extrémité, c'est celui de disperser le détachement en trois ou quatre troupes sous la conduite des sous-officiers et brigadiers, à qui on donne pour rendez-vous le camp, un cantonnement ou un objet quelconque éloigné et remarquable, tel qu'une tour, un clocher, un moulin à vent. Il est probable qu'alors une partie du détachement échappera et rapportera des nouvelles.

Toutes les fois qu'une reconnaissance n'a pas l'ordre spécial de ne se porter que sur un seul point, il est utile qu'elle batte le plus de terrain possible, et, par ce motif, elle doit éviter de revenir par le chemin qu'elle a d'abord suivi, si ce n'est quand elle a un rapport pressé à faire; c'est encore le moyen d'échapper à un piége que lui aurait tendu une troupe ennemie qui aurait épié sa marche. Enfin, quoiqu'une reconnaissance doive éviter de combattre, elle sacrifiera ce principe à la nécessité de faire des prisonniers pour en tirer les renseignements qu'elle ne peut se procurer de toute autre manière.

Tels sont les principes généraux qui, avec ceux de la leçon sur LA CONDUITE DES DÉTACHEMENTS, nous paraissent les plus propres à diriger la marche d'une reconnaissance. Nous passons maintenant à quelques-unes de leurs applications, et nous commencerons par celle dont le but est de RECONNAÎTRE UN ENNEMI CAMPÉ OU CANTONNÉ.

Cette opération peut exiger que l'on passe entre les postes ennemis, ou du moins qu'on s'en approche de très-près, pour apercevoir la position ou les cantonnements qu'ils doivent couvrir. Il sera donc nécessaire, dans le premier cas, de partir de nuit, afin de traverser les postes pendant l'obscurité; cette mesure peut être encore utile, mais n'est pas indispensable dans le se-

cond cas. On ne réussira, dans cette mission difficile, que si l'on connaît bien le pays, ou avec un bon guide qui indique, avec précision, les points où l'on peut passer ou s'embusquer. Il est cependant des positions dominantes qui permettent de découvrir, soit à la vue simple, soit avec une lunette, les troupes qui s'y trouvent; il ne faut alors que s'en approcher avec adresse. Le point du jour est le moment le plus favorable pour cette reconnaissance, parce qu'alors l'ennemi prend les armes, et fait des appels dans ses camps; la cavalerie va à l'abreuvoir; les troupes cantonnées sortent des villages, et occupent peut-être des positions; on peut donc estimer leurs forces; mais l'inconvénient est qu'au jour les patrouilles et les découvertes sont en campagne, et qu'on est fort exposé à en être aperçu. Il est donc indispensable d'être embusqué de bonne heure, dans quelque lieu d'où l'on puisse non seulement faire sa reconnaissance, mais encore apercevoir les mouvements des avant-postes, afin d'éviter la rencontre de leurs détachements. Si le terrain ne permettait pas cette mesure, si l'on ne pouvait que s'approcher des postes, sans se couler entr'eux, il serait plus prudent de s'en tenir éloigné jusqu'à la rentrée des découvertes, puis de s'en rapprocher peu à peu. C'est un parti qu'on sera peut-être encore obligé de prendre, après avoir marché rapidement pendant une longue nuit, parce que les chevaux seront très-fatigués, et qu'il faudra les faire repaître pendant une demi-heure ou une heure, afin de les mettre en état de prendre une allure vive, si l'on était poursuivi. Or, il serait trop dangereux de se livrer à cette opération, si l'on n'était à une certaine distance de l'ennemi.

On se gardera avec soin; on fera mettre pied à terre à quelques hommes qui se glisseront où l'on ne

pourrait aller à cheval sans danger; ils observeront si quelque troupe, ou soldat ennemi, ne se dirige pas vers le détachement; le commandant se portera ensuite sur un point commode pour bien voir, et ne craindra pas de s'exposer pour réussir; des maraudeurs, des soldats isolés qui rôdent toujours dans les environs d'un camp, quelque paysan sorti des cantonnements ennemis, passeront peut-être à portée de l'embuscade, et se laisseront saisir; on les interroge, et, s'il est possible, on se fait conduire par eux sur quelque point plus favorable encore pour découvrir.

L'armée française du midi était en position derrière le Léez, près Lembège (Basses-Pyrénées), au mois de février 1814; ce pays est sillonné de vallées étroites et profondes, il est coupé de bois et de haies vives. Le maréchal Soult voulant savoir si les environs d'Orthez, et la route de Bayonne à Tarbes, étaient fortement occupés par les Alliés, ou si, comme il le désirait, toute leur armée était devant la nôtre, envoya en reconnaissance le commandant Dania, du 5e de chasseurs, avec cent chevaux montés par des hommes d'élite; ce détachement devait d'ailleurs donner des inquiétudes à l'ennemi, en lui faisant voir des partisans sur ses derrières.

Cet officier part de Momy, où était notre quartier général, à la chute du jour, avec de bons guides et par des sentiers difficiles, se dirige sur le bourg d'Hagetmau, situé sur la route d'Orthez à Saint-Sever; il arrive à sa vue, à la pointe du jour, après une marche de huit fortes lieues; il fait reposer sa troupe, et, pendant ce temps, il envoie savoir secrètement ce qui se passe dans ce lieu; on lui rapporte que tout y est endormi; il s'y porte rapidement, y entre au galop, place sur-le-champ des vedettes aux issues, et fouille les principales maisons; il y ramasse une centaine

d'Anglais et quarante chevaux, et rend la liberté à des prisonniers faits à la bataille d'Orthez. Ses vedettes lui annoncent l'arrivée d'un corps d'infanterie ; il rassemble son détachement, et part, en se portant sur la route de Pau, où il continue à remplir sa mission, et rentre, le 25, au quartier général.

On voit, dans cet exemple, la marche d'une reconnaissance qui se dirige sur l'extrême gauche des positions ennemies pour les tourner, fait un coup de partisan, puis, changeant de direction, examine tout ce qui se passe sur les derrières de l'ennemi, et achève le cercle commencé, en revenant sur Tarbes. On sent que la surprise d'Hagetmau ne devait avoir lieu que pour donner des inquiétudes à l'ennemi ; c'eût été une faute dans toute autre circonstance, car elle éveillait l'attention sur la marche du détachement.

La reconnaissance des forces de l'ennemi se faisant rarement sans celle de sa position, l'officier commandant en examinera les avenues, les obstacles qui s'y trouvent, son étendue, ses points d'appui. Des lignes de tentes, de baraques, la fumée des bivouacs pendant le jour, leurs feux pendant la nuit, dessinent quelquefois assez clairement les contours d'une position, ou servent à l'observateur pour s'en faire une idée.

On ne doit pas se rebuter d'avance par les difficultés que peut présenter cette reconnaissance ; on trouve au pied des hauteurs qui forment une position, des villages, des fermes ; l'ennemi ne les occupe pas tous ; les habitants questionnés diront quels sont les chemins qui permettent d'arriver directement sur la position, ou de la tourner ; ils diront pour quelle arme ils sont praticables. Si des bois, des broussailles sont occupés par l'ennemi, l'officier apprendra quelle est leur nature ; il saura si, sur les sommités, il y a des ravins, des

villages, des défilés. L'ennemi, qui se répand dans la plaine, fait des réquisitions dont l'espèce peut faire apprécier ses forces; des patrouilles, qui viennent habituellement dans une auberge, ont tenu des discours utiles peut-être à rapporter.

Une mission de ce genre peut avoir pour but de s'approcher des cantonnements d'une armée qui bloque une place, pour s'informer si elle se prépare à en faire le siége; il est assez facile d'avoir des renseignements précis à cet égard, en se portant sur la ligne de communications de cette armée avec ses dépôts; on y apprendra des habitants, s'ils ont vu des transports d'artillerie et de munitions de guerre; si les troupes confectionnent des saucissons et des gabions; si elles ne mettent pas en réquisition des outils et des sacs à terre; on apprendra bientôt aussi sur quel point tous ces objets sont dirigés. On fera des observations de même nature, si l'on est envoyé, d'une place forte, pour savoir au dehors si l'ennemi n'a pas des vues sérieuses contr'elle.

Un officier peut encore être chargé, après avoir reconnu les points occupés par l'ennemi, de l'observer pendant plusieurs jours, pour rendre compte de ses mouvements; cette mission dangereuse ne peut réussir que dans les pays couverts ou montueux, ou quand l'ennemi n'a que peu de cavalerie légère: il faut changer fréquemment de lieu; ne passer jamais la nuit dans celui où l'on aura passé le jour; être sans cesse sur pied; éviter de faire du feu; desseller les chevaux le moins possible; il faut, de temps en temps, faire passer des rapports écrits à son général; on se sert, pour cette mission, de cavaliers qu'on fait partir deux à deux, si l'on est en pays ennemi; mais il est plus sûr, si l'on a quelques habitants affidés, de faire tenir les rapports par eux, et l'on ne manque pas de changer de lieu, après leur départ.

Lloyd, alors au service d'Autriche, fut chargé d'une mission de ce genre, pendant une partie de la guerre de sept ans; il avait un détachement de 300 hommes dont 200 hussards, et, malgré l'activité de la cavalerie légère prussienne, il se tenait très-près de l'ennemi, observait ses mouvements, et en rendait compte à Daun; il dit n'avoir jamais perdu qu'un homme, qui fut pris après s'être enivré. Cette guerre se faisait en Bohême, en Silésie, et dans la partie montueuse de la Saxe; ces pays sont très-favorables à une mission comme celle de Lloyd, et une grande partie des habitants étaient affectionnés à la cause qu'il servait.

Une colonne en marche peut être observée avec plus de facilité qu'un corps en station, parce qu'il suffit de ne pas perdre de vue ses éclaireurs pour savoir où elle se trouve; tandis qu'en station, il faut se tenir sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi, ce qui est toujours difficile, à raison des mouvements de troupes qui se font sans cesse dans ces directions; quant à se tenir devant son front, il est évident que les difficultés sont encore plus grandes, à moins d'une singulière négligence de sa part.

Si l'officier, chargé d'une reconnaissance de ce genre, est sans expérience de la guerre, il faut du moins qu'il en entende la théorie; sinon, ne pouvant rien comprendre aux divers mouvements que fera l'ennemi, à la marche de tel et tel gros détachement, à l'occupation de tel point, ses rapports jetteront dans l'incertitude ou dans l'erreur, le général qu'il devait éclairer.

Ces sortes de reconnaisances auront lieu quand une armée, se trouvant à un ou plusieurs jours de marche de son adversaire, aura besoin d'apprendre ce qui se passe chez lui; s'il se dispose à marcher, et dans quelle direction; s'il rassemble ses troupes canton-

nées, reçoit des renforts....; quelle est la force de telle colonne.

L'officier qui aura réfléchi sur ce que nous avons dit précédemment du système de guerre moderne, comprendra l'importance de pareilles missions; car, avec la rapidité actuelle des marches, les avis que transmet l'espionnage arrivent souvent beaucoup trop tard, et sont d'ailleurs trop fréquemment erronnés; tandis qu'un détachement bien monté, conduit par un officier habile, se multiplie en quelque sorte, apprend tout ce qu'il importe de savoir, et en rend compte avec célérité; il peut d'ailleurs ne pas négliger les moyens que donne l'espionnage pour être instruit, et la somme la plus médiocre, mise à sa disposition au moment du départ, lui suffira pour envoyer des émissaires sur les points où il ne pourra lui-même pénétrer.

Une armée POUSSE DES RECONNAISSANCES EN AVANT ET SUR SES FLANCS, APRÈS UNE BATAILLE GAGNÉE, pour avoir des nouvelles de l'ennemi qui, par une marche habile, a dérobé ses mouvements aux vainqueurs; il serait fort inutile de prendre alors toutes les précautions que nous avons indiquées; elles feraient perdre un temps précieux: il s'agit de savoir sur quelles routes l'ennemi se retire, la force et la composition des colonnes qui ont pris telle et telle direction. Les traces d'hommes et de chevaux, des traîneurs, des blessés abandonnés, des questions adressées aux habitants, des prisonniers faits à un détachement d'arrière-garde, donneront des indications dont il faut se hâter de faire part; la célérité est ici de rigueur, et il y a du mérite à en montrer, car il est probable que la cavalerie est très-fatiguée. Il ne faut pas moins de sagacité pour ne pas donner de faux renseignements, ce qui ferait commettre une faute grave à l'armée. C'est alors que l'on

sentirait amèrement l'inconvénient d'avoir une cavalerie légère mal recrutée et mal commandée, dont les officiers croiraient que de la valeur les dispense de tout le reste. En vain objecterait-on que les chevaux sont trop fatigués pour aller plus loin ; ceux de l'ennemi le sont autant, et trouvent cependant des jambes pour s'échapper ; pourquoi n'en aurait-on pas pour les suivre ?

Une reconnaissance de ce genre ayant été mal faite, après la bataille d'Austerlitz, fit ordonner un faux mouvement à l'armée française : le corps du maréchal Lannes et la cavalerie de réserve prirent la route d'Olmütz, sur laquelle on croyait l'ennemi en retraite, ce qui était assez naturel ; mais on n'y trouva que ses bagages et ses parcs ; les Alliés avaient pris la route de Hongrie par Göding, et il fallut contremander tous les ordres.

Pareil événement eut lieu après la bataille du 16 juin 1815, à Ligny ; mais les suites en furent très-graves. Ce ne fut que le lendemain, vers dix heures, que les reconnaissances crurent que l'ennemi s'était retiré sur Namur, ce qui était faux ; on donna des ordres en conséquence ; mais on apprit, un peu après, que les Prussiens avaient marché sur Wavres.... On perdit un temps précieux, et Blücher se réunit aux Anglais, à Waterloo. La cavalerie française ne montra pas alors l'activité dont elle avait donné tant de preuves ; elle ne suivit les Prussiens qu'avec une lenteur inouïe et les laissa se rallier ; elle manqua enfin à sa fortune.

Une armée en retraite ne doit pas négliger d'envoyer sur ses flancs des patrouilles ou reconnaissances, pour lui rendre compte des mouvements de l'ennemi ; et, si elles servent mal, l'événement le plus fâcheux peut en être la conséquence. Le prince de Hohenlohe en acquit la funeste preuve en se retirant après la

bataille d'Iéna ; il allait échapper aux troupes françaises qui le poursuivaient, quand il arriva dans les environs de Prenzlow ; il hésitait sur la route qu'il devait tenir pour gagner Stettin sur l'Oder, parce que le combat de Wischmansdorf, où le régiment des gendarmes de la garde venait d'être pris, lui révélait l'existence d'un corps de cavalerie française sur sa droite : s'il passait par Prenzlow, il se rapprochait de l'ennemi, mais il était assuré de trouver, dans cette ville, des vivres dont ses troupes harassées avaient le plus grand besoin ; s'il se dirigeait par Passewalk, il échappait plus sûrement, mais cette route lui offrait moins de ressources ; il entra dans Boitzenbourg, y passa la nuit, et poussa le lendemain une reconnaissance sur Prenzlow ; les officiers de hussards, fatigués, firent mal leur devoir ; ils rapportèrent que les Français n'avaient pas paru près de cette ville, et n'en donnèrent aucunes nouvelles. Leur général, trompé, s'achemine sur Prenzlow ; mais ses troupes y étaient à peine engagées, que Murat arrive avec trois divisions de cavalerie, charge la queue de sa colonne, et en fait, en même temps, attaquer la tête ; les Prussiens, au nombre de 12,000 hommes, presque tous d'infanterie, capitulent et mettent bas les armes.

Une reconnaissance, envoyée dans le but D'APPRENDRE SI L'ENNEMI SE MET EN MOUVEMENT POUR ATTAQUER, peut se conduire de la manière suivante :

Le commandant, prévenu par son avant-garde qu'elle aperçoit l'ennemi, ou arrivé près du lieu où il se trouve, fait embusquer son détachement ; il se porte, de sa personne, à hauteur de l'avant-garde, et s'avance avec quelques cavaliers pour reconnaître.

S'il a marché sur la route même que tient l'ennemi, il est probable qu'il verra mal, puisque celui-ci sera couvert par son avant-garde et ses flanqueurs ; il

pourra estimer la force de cette avant-garde; il pourra encore, si la colonne ennemie élève de la poussière, juger à peu près de sa force; mais si le pays montueux ne lui permet pas de jeter un coup d'œil du sommet d'une hauteur sur la plaine occupée par l'ennemi, ou si celui-ci, descendant des montagnes, ne développe pas ses forces à la vue de l'observateur, son rapport sera nécessairement inexact. Il faut donc, en général, à la première apparition des coureurs de l'ennemi, se jeter sur le côté de la route le plus favorable pour bien découvrir, puis se porter en avant, ou choisir un point d'embuscade tel que le revers d'une colline, ou un bois, et se tenir fort alerte, car il est probable que les flanqueurs ennemis s'approcheront du détachement.

On examine en quoi consistent les troupes de l'ennemi, leur composition, leur nombre; dans quel ordre marche l'artillerie; la direction suivie par la colonne, si elle paraît disposée pour le combat; comment marchent les bagages. On peut juger, à l'ordre observé par les troupes, si elles sont fraîches ou fatiguées; ainsi quand, sur une belle route, on voit une colonne s'alonger, des soldats, des chevaux former une longue queue, on peut supposer qu'elle est fatiguée; on en peut encore tirer une induction, d'après l'heure à laquelle on la rencontre, parce qu'il est ordinaire de se mettre en marche de bonne heure. Les mesures de prudence qu'elle prend, le bon ordre observé, des bagages en petit nombre, et marchant à la queue de la colonne, tous les officiers à leurs postes, donneront la preuve que la discipline règne parmi ces troupes, ou qu'elles ont des vues hostiles. Ces diverses observations peuvent être utiles à l'officier qui veut engager un combat avec un détachement ennemi; et l'on a vu, à l'article *des Combats*, qu'on ne devait en livrer qu'après cette reconnaissance.

Avant d'avoir tout examiné, il ne néglige pas de faire partir sur-le-champ deux cavaliers bien montés, avec un mot de sa main, pour annoncer que l'ennemi se porte vers le camp ou les cantonnements, et qu'il fera dans quelques minutes un rapport plus détaillé.

Il est tel officier, timide ou ignorant, qui, à la première vue d'une troupe ennemie, retourne brusquement en arrière, et vient faire un rapport mensonger. Il parle de colonnes qui n'existent que dans son imagination effrayée; il a vu une forte avant-garde, et des nuages de poussière qui annoncent des troupes nombreuses; il justifie le désordre de sa retraite, en ajoutant qu'il a été vivement poursuivi..... De là, l'incertitude où se trouve un officier général, qui ne sait comment faire cadrer ce rapport avec d'autres qui lui parviennent de différents points, et qui annoncent que l'ennemi est tranquille, et se contente de détacher quelques patrouilles.

Un officier brave et intelligent ne s'en laisse pas imposer par quelques apparences : il fait tous ses efforts pour connaître positivement les desseins et les forces de l'ennemi à travers le rideau de troupes légères qui le couvre; il ne se borne pas à quelques tentatives, qui peuvent être d'abord infructueuses, il cherche à s'approcher et à bien voir. Qu'a-t-il devant lui? Est-ce l'avant-garde d'un corps considérable, une troupe jetée en avant pour masquer un mouvement de flanc? Est-ce un détachement de peu d'importance, ou une reconnaissance qui, pour voiler sa faiblesse, fait des démonstrations et veut donner le change sur les projets de l'ennemi? Il est bien peu de pays qui ne se prêtent aux desseins d'un officier chargé d'une pareille mission : une maison, un gros buisson, un bouquet d'arbres, un champ de blé, de maïs, de chanvre; et, dans les terrains même dépouillés, les fossés d'une route, une dépres-

sion de terrain, un chemin creux, cachent facilement quelques chevaux. Une colline est encore plus favorable : on se tient derrière elle, tandis qu'un observateur, à pied ou couché, s'il le faut, à plat ventre sur le sommet, examine l'ennemi qui passe dans la plaine.

Toutes les fois qu'une reconnaissance de ce genre n'a pas reçu l'ordre de suivre une seule route désignée, il est utile qu'elle parcoure le plus de terrain possible, et dans plusieurs directions; c'est ainsi qu'elle rencontrera les troupes ennemies qui auraient dérobé leur marche; c'est encore ainsi qu'elle échappera à leurs recherches. Si, avant d'avoir *reconnu*, on est découvert, on s'éloigne sur-le-champ; puis, si le pays s'y prête, on fait un détour, et on revient s'embusquer sur le flanc de l'ennemi.

Quand on ne peut reconnaître secrètement, il faut absolument chercher à faire quelques prisonniers, dont on tirera des renseignements. Ainsi, le maréchal Davoust, arrivé à Naumbourg, apprenant vaguement que les Prussiens marchaient de Weymar sur lui, et ne sachant quelles étaient leurs forces ni leurs dispositions, envoya le colonel Bourke, son aide-de-camp, en reconnaissance, avec le 1er de chasseurs, au delà du défilé de Kösen, le 13 octobre 1805. Cet officier tomba sur une reconnaissance prussienne, avec laquelle il engagea une échauffourée où il fit des prisonniers qui donnèrent une partie des renseignements dont on avait besoin, et que vint bientôt compléter un Français, déserteur des gardes-du-corps du roi de Prusse.

Si l'on rencontrait l'ennemi non loin du camp ou d'un cantonnement, on ne doit pas manquer de tirailler, avec son avant-garde, en se retirant dans le meilleur ordre possible et avec lenteur; ce qui donne l'alarme aux troupes, et leur permet de courir aux

armes. On envoie, d'ailleurs, au galop prévenir les avant-postes de ce qui se passe.

Il est une reconnaissance qui exige, outre de l'intelligence, beaucoup de hardiesse, non seulement dans celui qui la commande, mais aussi dans ses soldats : c'est celle qu'ordonne un général, qui APPREND QUE L'ENNEMI FAIT UN MOUVEMENT DE FLANC, *mais qui ignore positivement dans quelle direction il l'exécute, et avec quelles forces.* Cette mission est d'autant plus délicate, que l'ennemi manque rarement de couvrir son mouvement par de forts détachements dont il faut percer la chaîne; mais, s'il a mis une rivière entre lui et son adversaire, ainsi que fit Benningsen, en 1807, en se retirant sur la rive droite de l'Alle, pour marcher sur Friedland, ou comme Barclay de Tolly, en passant sur la rive droite du Dniéper après la prise de Smolensk, il sera peut-être nécessaire de passer cette rivière à gué, ou à la nage, pour aller reconnaître la marche de l'ennemi qui se dirige parallèlement à ses bords. Il est trop dangereux de faire cette reconnaissance pendant le jour, ou du moins faudrait-il des circonstances bien favorables pour la tenter.

La conduite à tenir est assez simple : il faut avoir un bon guide, un détachement d'hommes sûrs et bien montés, et mettre en tête un officier ou sous-officier prêt à répondre dans la langue de l'ennemi, et ne pas former d'avant-garde. Le détachement, arrivé près du point où il suppose qu'il rencontrera l'ennemi, se forme par quatre (la marche par pelotons serait trop difficile), et se dirige à travers champs afin d'éviter les patrouilles, qui sans doute occupent les chemins ; il marche rapidement et dans le plus grand silence, ne s'arrête pas à la vue d'une faible troupe, passe près d'elle, répond laconiquement à son *qui-vive*, annonce apporter une nouvelle pressée, et sans répondre à son feu si elle tire.

En avançant ainsi en silence, on entendra probablement le bruit de la colonne que l'on suppose être en marche. On peut, d'ailleurs, faire de temps en temps une halte de quelques secondes qui permettra de mieux écouter, et il est fort difficile qu'un bruit quelconque ne trahisse pas, même d'assez loin, la marche d'une troupe nombreuse, malgré ses précautions. Dès qu'on l'entend, on ralentit l'allure, on s'approche d'elle et on l'examine, si le pays permet de le faire sans être trop en vue; ou encore on la côtoie en l'observant et en écoutant ce qui se dit. Une nuit obscure, ou un clair de lune, peuvent apporter quelques modifications à la conduite à tenir.

Si tout à coup l'on tombait dans la colonne ennemie, on la traverserait sans s'étonner et en jetant, dans sa langue, des cris qui annonceraient qu'on est poursuivi; ce qui occasionnerait probablement beaucoup de confusion chez elle; on pourrait ensuite la retraverser rapidement, ou attendre qu'elle se fût écoulée et qu'on y trouvât un intervalle.

Si jamais armée ennemie a eu, sans en profiter, l'occasion de faire une pareille reconnaissance, et de jeter le plus grand désordre chez son adversaire, ce fut l'armée anglo-espagnole, le 19 mars 1814, quand les divisions du lieutenant-général Clausel marchaient le soir, et une partie de la nuit, à travers les landes de Ger, pour gagner la route de Pau à Tarbes : les troupes suivaient, sans observer aucun ordre, un chemin mal tracé, et chacun jetait les yeux avec inquiétude vers notre flanc droit, pour découvrir si l'ennemi ne pousserait pas quelques corps de cavalerie, qui, dans ces vastes landes, eussent eu le plus beau champ pour nous charger.

En réfléchissant à cette mission, on la trouvera moins dangereuse en réalité qu'elle ne l'est au premier aspect; en effet, si l'on est reconnu, on a peu à redouter de

la cavalerie pendant la nuit, car elle ne peut poursuivre quelque temps sans qu'on ne la mette en défaut, soit en se dispersant, soit en gagnant quelque lieu couvert; et elle craindra, en outre, de s'aventurer. Quant à l'infanterie, le pis aller est d'en recevoir quelques coups de fusil mal ajustés, et il est probable qu'avec *un bon guide* la reconnaissance se fera tranquillement : l'ennemi supposera difficilement qu'on soit assez hardi pour s'approcher ainsi de lui.

Une armée, sur le point de combattre, envoie ou du moins doit ENVOYER EN OBSERVATION SUR SES FLANCS, des détachements assez forts de cavalerie légère, qui l'avertiront des mouvements que l'ennemi pourrait exécuter pendant le combat pour la tourner. Cette mission peut être considérée comme une reconnaissance, et il est important qu'elle soit confiée à *un excellent officier*. Elle rentre évidemment dans la classe des reconnaissances, dont le but est de rendre compte de la marche d'un ennemi qui veut attaquer; mais il y a quelques précautions particulières à observer.

L'officier commandant se portera à la distance qui lui aura été indiquée, s'établira sur un point commode, d'où il puisse découvrir une certaine étendue de pays, ou du moins à un point où viennent aboutir diverses communications qui pourraient servir à l'ennemi dans le mouvement qu'on redoute. Le commandant gardera une réserve près de lui, et enverra des patrouilles, commandées par des officiers et sous-officiers, dans les directions les plus convenables; il leur donnera l'ordre d'être toujours en mouvement, et à quelques-unes de s'approcher le plus près possible du flanc de l'armée ennemie, afin de surveiller la marche des corps qui s'en détacheraient; elles ne devront se rafraîchir nulle part, comme il n'arrive que trop souvent; il faut qu'elles soient extrêmement vigilantes, et qu'elles entretiennent

leur communication avec le commandant de la reconnaissance, par quelques cavaliers laissés en intermédiaire. Dès qu'elles font un rapport intéressant, le commandant part rapidement et va le vérifier, ou, s'il a pleine confiance dans l'officier qui le lui adresse, il en fait part sur-le-champ au général qui l'a détaché. Il est bien essentiel de ne pas se tromper dans l'évaluation des troupes qui se présentent, et de ne pas confondre l'envoi de quelque cavalerie légère, qui veut causer une alerte, avec celui d'un corps considérable, qui peut faire une entreprise sérieuse. C'est alors qu'il faut un coup d'œil juste et un grand sang froid, pour juger rapidement la marche et les moyens de l'ennemi, et donner un avis sur lequel on puisse compter. Telles n'étaient pas sans doute les qualités de ces officiers qui, détachés sur le flanc gauche de l'armée française combattant à Ligny, accoururent dire au général Vandamme qu'une forte colonne ennemie se présentait du côté d'Heppignies, et se dirigeait sur Fleurus. Celui-ci, en ayant prévenu le chef de l'armée, il suspendit le mouvement important qu'il préparait contre le centre des Prussiens. On reconnut enfin l'erreur : ce prétendu corps ennemi était celui du général Drouet; mais une heure avait été perdue, et, quoique l'attaque réussit, il était tard, la nuit arriva, et l'on ne profita pas du succès.

Des reconnaissances semblables auront encore lieu, quand on observera le cours d'une rivière dont on veut empêcher le passage à l'ennemi. Celui-ci ne manque jamais de donner de l'inquiétude sur plusieurs points, pour détourner l'attention de celui où il veut réellement passer. Il faut donc ne pas prendre le change, en se laissant tromper par de fausses démonstrations : or, c'est néanmoins ce qui arrive presque toujours, et l'on ne peut nier que l'ignorance des officiers de tous

grades, chargés d'apprécier les forces et les moyens de l'ennemi, non moins que leur négligence dans la manière de se garder, et le peu d'entente dans l'établissement des postes de surveillance, ne contribue beaucoup au succès de ces opérations.

Les reconnaissances offensives ou de vive force, se font avec des détachements considérables, souvent composés des trois armes; et, quoique leur conduite n'appartienne ordinairement qu'à des officiers généraux, nous croyons utile d'en donner une idée dans ce Cours.

Ces reconnaissances ont quelquefois lieu simultanément sur toute la ligne occupée par une armée ennemie, et quelquefois sur un seul point. Les reconnaissances secrètes n'ont pu pénétrer, et les espions, ne rapportant rien de satisfaisant, il faut absolument rejeter les avant-postes sur le corps qu'ils couvrent, et obliger celui-ci à se montrer.

La cavalerie légère prend ordinairement la tête de l'expédition, parce qu'il importe de marcher vivement; quelques compagnies de bonne infanterie l'accompagnent, ainsi que quelques bouches à feu. Les troupes qui la suivent s'arrêtent aux principaux passages, soit pour marcher à son soutien, s'il est nécessaire, soit pour protéger sa retraite. On culbute les avant-postes, dont on interroge à la hâte quelques prisonniers; on les poursuit sans s'arrêter, et *on occupe un point d'où l'on puisse découvrir*. Il est probable, pour peu que le pays s'y prête, que cette brusque attaque ne permettra pas à l'ennemi d'opposer d'abord toute la résistance possible, et qu'on gagnera quelques instants dont on profitera pour examiner sa position et ses forces. On se hâte de pousser des patrouilles dans diverses directions, afin d'éventer les troupes ennemies qui chercheraient à gagner les flancs de la reconnaissance et lui couperaient la retraite, et on entretient

le combat jusqu'à ce que le général, ayant tout vu, et ses officiers d'état-major ayant fait un croquis du terrain, on puisse faire reployer les troupes en s'échelonnant.

Si l'ennemi, préparé, repousse la reconnaissance avant qu'elle ait rempli son but, la cavalerie se retire promptement en entretenant le combat, soit avec une arrière-garde, soit avec de l'infanterie, se porte rapidement à quelque distance sur un point où l'ennemi soit moins préparé, et cherche à le surprendre. S'il dégarnit le point d'abord attaqué, des troupes placées en embuscade y marchent aussitôt, s'en emparent, et la reconnaissance réussit.

On n'a pas toujours l'intention de combattre en exécutant une reconnaissance offensive, mais on doit être assez fort pour ne pas craindre une attaque, et repousser les patrouilles qui se présenteraient. C'est surtout dans un pays accidenté, et quand l'ennemi a beaucoup de cavalerie, qu'il faut marcher en gros détachements.

Si, par exemple, le général Latour-Maubourg, envoyé en reconnaissance de Badajoz sur Elvas, le 22 juin 1811, eût été faiblement accompagné, il eût eu sans doute beaucoup de peine à rentrer au quartier-général. En effet, lord Wellington avait, ce jour même, envoyé d'Elvas sur Badajoz, mais par un chemin différent, une reconnaissance de 600 chevaux : celle-ci, en revenant, prit la grande route d'Elvas, que suivaient les Français à leur retour, et les deux reconnaissances se rencontrèrent. Les Anglais fondent sur le 27e de dragons, qui formait l'avant-garde, et croient n'avoir affaire qu'à lui, parce que les sinuosités du chemin leur dérobe la vue de la colonne : son colonel se retire sur le gros de la division ; les Anglais surpris sont entourés ; 300 hommes sont pris ou tués, et leurs chevaux remontent notre cavalerie.

Toute reconnaissance exige un rapport verbal ou par écrit : on ne doit s'y livrer à aucune conjecture, on doit s'être assuré de tout ce que l'on avance; on ne rougit pas de convenir qu'on ignore telle et telle circonstance sur laquelle on est interrogé; on donne d'abord le lieu, le jour et l'heure où la reconnaissance s'est faite, puis on passe à ce qu'on a observé. Le style du rapport doit être simple et laconique ; on évite les rodomontades et les exagérations où tombent volontairement certains officiers qui veulent se faire valoir, et qui manquent ainsi au premier de leurs devoirs, *celui de dire la vérité*. Il n'est que trop d'exemples d'événements fâcheux arrivés parce qu'on n'ajoutait aucune foi aux rapports d'officiers d'une réputation de véracité équivoque, rapports qui, dans ces circonstances, se trouvaient cependant exacts.

DES CANTONNEMENTS.

Une armée qui cantonne près de l'ennemi, est couverte par son avant-garde et des obstacles naturels ou artificiels ; elle est dans ce cas très-réunie, car elle veut attaquer ou elle s'attend à l'être : quand au contraire on l'établit dans des cantonnements, soit pendant l'hiver après une campagne pénible, soit dans toute autre saison pendant une armistice, il faut ordinairement la disperser, parce qu'elle a ainsi plus de facilité pour vivre, surtout dans les pays peu abondants. On ne manque jamais alors de s'établir derrière une bonne ligne de défense, qui empêche d'attaquer les cantonnements sans des préparatifs qui annoncent ce dessein. On choisit, en outre, une position militaire qu'on indique aux généraux, et sur laquelle ils ont l'ordre de réunir leurs troupes quand l'ennemi fait des mouvements offensifs. Cette position doit être en arrière des cantonnements, sinon l'ennemi, en se portant sur elle, y battrait successivement les corps de l'armée à mesure qu'ils y arriveraient.

Telle fut la faute commise par Turenne, en 1645, près Mergentheim ou Marienthal, en Franconie : ce grand homme cédant aux représentations des officiers de sa cavalerie, qui avait souffert dans une campagne active,

contre les Impériaux, répartit son armée dans plusieurs villages, et fixa son quartier général à Marienthal sur la Tauber; concevant néanmoins des inquiétudes pour la sûreté de ses cantonnements, il les resserra et poussa des reconnaissances, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi. L'une d'elles revient le 2 mai à deux heures du matin, et lui annonce la marche de Mercy avec son armée. Turenne monte à cheval avec sa grand'garde, se porte en avant pour reconnaître, et envoie avertir sur-le-champ ses troupes cantonnées, de se réunir à Herbthausen, à une lieue et demi de Marienthal et point à peu près central. Cependant les Impériaux arrivaient, et Mercy qui compte sur une surprise agit avec vigueur; Turenne ne peut mettre en ligne que 3,000 fantassins et une partie de sa cavalerie; le feu s'engage, l'ennemi bien supérieur repousse l'aile droite des Français, et tourne leur position; leur perte est considérable, et s'accroît de celle des troupes qui, arrivant successivement, sont battues à leur tour. Turenne, obligé de faire sa retraite, perdit 1,200 chevaux, la majeure partie de son infanterie et toute son artillerie; cette affaire malheureuse ne cessa de lui être présente; vous oubliez que j'ai été battu à Marienthal, répondait-il à ceux qui admiraient devant lui ses grandes actions.

C'est à la cavalerie légère à occuper les cantonnements de première ligne, par la raison qui exige que les avant-postes d'une armée soient fournis par elle; mais des troupes d'infanterie doivent l'appuyer et partager son service, si l'on ne veut, au lieu de rétablir ses chevaux, consommer leur ruine et s'exposer à des surprises.

C'est d'après ces principes qu'étaient établis les cantonnements de la grande armée française, en Pologne et sur la Passarge dans la Prusse orientale, à la fin de la campagne de 1806.

L'armée française, harassée de fatigues et de combats

continuels pendant la saison la plus dure, avait besoin de repos ; l'ennemi s'étant éloigné après la bataille de Pultusk et paraissant prendre des quartiers d'hiver dans la Pologne russe, un ordre fut donné pour établir l'armée dans des cantonnements depuis le Bug, l'un des affluents de la Vistule, jusqu'à la mer Baltique. Les corps d'armée furent répartis dans les petites villes et les villages, situés sur la rive droite de la Vistule; le Narew, la Rosoga, l'Omulew et l'Orezyc, rivières marécageuses, perpendiculaires à la direction que pouvait suivre l'ennemi pour les attaquer, formaient des lignes de défense successives, couvertes par la cavalerie légère des corps d'armée, qui s'étendaient jusqu'à Ostrolenka. La cavalerie de la réserve, composée des dragons et des cuirassiers, était beaucoup plus en arrière et cantonnait sur les deux rives de la Vistule, où elle trouvait des ressources que les autres parties de la Pologne, moins productives, ne pouvaient lui présenter. La garde était cantonnée à Varsovie et les environs.

Les maréchaux commandant les corps d'armée avaient leurs points de concentration à Varsovie, Sierock, Pultusk, Golymin, Mlawa et Osterode, et pouvaient réunir leurs troupes avant l'apparition de l'ennemi.

Des hôpitaux, des ateliers de réparation d'armes et d'équipement, des manutentions, étaient établis dans les villes principales les moins exposées de l'arrondissement de chaque corps d'armée. La masse des troupes françaises occupait ainsi la Pologne prussienne, tandis que Ney et Bernadotte couvraient, par leurs cantonnements dans la Prusse orientale, les blocus de Dantzig et de Graudentz. Cent cinquante mille hommes étaient donc répandus sur une ligne de 50 lieues de long, dont toutes les parties étaient bien liées, condition indispensable dans un pays couvert de forêts, où l'ennemi pouvait dérober ses mouvements.

Une marche offensive des Russes, dont nous parlerons à la fin de ce chapitre, obligea bientôt la majeure partie de l'armée de se rapprocher de la Baltique; mais après la bataille d'Eylau, elle cantonna de nouveau; elle resta seulement beaucoup plus réunie et formée sur plusieurs lignes. La Passarge, que l'on arma de plusieurs têtes de pont, devint sa ligne de défense sur laquelle s'établirent la cavalerie légère et des postes d'infanterie; Osterode fut indiqué comme point général de concentration; la grosse cavalerie et les dragons furent placés en arrière, et toute l'armée pouvait être réunie en deux jours de marche.

On peut aussi regarder comme non moins judicieusement conçue, la disposition de cantonnements offensifs, que le prince Eugène prit en 1813 derrière la Saale, pour contenir les Alliés jusqu'à la réorganisation et l'arrivée de l'armée française. Il aguerrit ses recrues, en leur faisant voir souvent l'ennemi dans de petits combats, remonta le moral de ses troupes épuisées et se maintint jusqu'à l'ouverture de la campagne.

Ces dispositions méritent d'être étudiées et peuvent servir de leçons. On sent que l'infanterie ne peut seule éclairer un pays de plaines et de bois, où il faut chaque jour aller au loin apprendre des nouvelles de l'ennemi; ses mouvements sont lents, et si on la met en première ligne, sa concentration interrompue par une brusque attaque, n'aura pas lieu, et elle sera battue en détail. La cavalerie légère, au contraire, outre qu'elle s'éclaire au loin, peut se réunir promptement de points éloignés, et se trouver en mesure de s'opposer aux premières troupes ennemies, nécessairement composées de cavalerie; mais pendant ce temps les avis circulent, l'infanterie se rassemble, et quand la cavalerie doit enfin se reployer, elle a un appui assuré; une surprise est possible sur un cantonnement isolé, elle est fort difficile sur toute une ligne.

Nous supposerons, dans cette leçon, qu'une troupe de cavalerie est cantonnée dans une petite ville ou un village, où elle doit se garder avec soin contre les entreprises de l'ennemi. On peut donc supposer que ce cantonnement est en première ligne. Mais sans faire partie d'une chaîne de postes, une troupe isolée cantonne encore soit dans une marche, soit pour assurer les communications, et si le pays est peu soumis, si l'ennemi y a laissé des partis, ou est en force à proximité, il n'en faudra pas moins observer les mêmes précautions.

Le commandant arrivé dans le cantonnement qui lui est assigné, commande un piquet et place des postes provisoires aux principaux débouchés, puis il fait la reconnaissance du lieu avec les autorités locales qui lui fournissent sur les logements, les écuries et les vivres, tous les renseignements dont il a besoin pour s'établir d'une manière tout à la fois commode et militaire. Ces mesures doivent se prendre sur-le-champ, quand même la troupe n'aurait qu'une nuit à passer dans ce lieu; car on ignore si l'ennemi prévenu de son arrivée, ne choisira pas cette nuit même pour l'enlever. Or, l'embarras de son chef sera extrême, s'il n'a pas reconnu les environs de son cantonnement, prévu la possibilité d'une attaque, la nécessité d'une retraite, et pris ses mesures pour assurer celle-ci.

La nature des localités rend cette reconnaissance importante; en effet, il n'est ni ville, ni village, bâtis ou situés exactement de la même manière, et les moyens de s'y loger et de s'y défendre doivent varier en raison du site et des constructions.

Le cantonnement est-il dans un défilé : occupez la partie la plus rapprochée de la route qui servira à votre retraite, ou qui favorisera l'arrivée d'un secours.

Est-il traversé par un cours d'eau : tâchez de n'oc-

cuper que la partie opposée à celle par où l'ennemi peut se présenter.

Les maisons sont-elles isolées par groupes : choisissez celui qui réunit le plus d'avantages et laissez les autres, occupez surtout les maisons bâties en briques, évitez celles couvertes en chaume.

Le logement doit être assis dans le plus petit nombre de maisons possible ; ainsi, à défaut d'une grande auberge, d'une ferme, d'un château où tous les chevaux puissent être réunis, vous l'établirez, si les maisons du lieu sont rapprochées, dans une ou deux rues seulement. A défaut d'écuries, on occupe des granges dont on enlève les portes, s'il est nécessaire, pour faire sortir promptement les chevaux ; on ne choisit pas les écuries qui débouchent sur des rues étroites, on s'établit de préférence dans les maisons qui ont une place libre devant elles. Le choix de l'abreuvoir exige de l'attention ; si ses abords sont incommodes, il faut sur-le-champ y faire travailler, et éviter celui qui serait éloigné.

Montrez-vous très-ferme dans le choix auquel vous vous arrêterez, vous ne pouvez entrer dans les considérations personnelles que les habitants font toujours valoir, n'hésitez pas à leur préférer la sûreté de la troupe que vous commandez.

On loge les cavaliers dans les maisons mêmes où sont leurs chevaux, et si cette mesure n'est pas possible, on leur fait au moins passer la nuit dans les écuries. Les sous-officiers ne quittent jamais les hommes de leurs pelotons ; les officiers, sans écouter leurs convenances particulières, se logent avec leur troupe ou du moins très-près d'elle, et y passent la nuit s'il y a du danger ; le commandant garde toujours un ou plusieurs trompettes près de lui.

Les cavaliers ont leurs armes près d'eux, le harnachement reste aux écuries. On fait faire de fréquents



appels pour empêcher les cavaliers de s'écarter trop loin. On ne fait abreuver qu'une partie des chevaux à la fois, si l'abreuvoir est éloigné ; s'il n'est pas couvert par les postes avancés, on fait partir, avant d'y envoyer, une patrouille qui en fouillera les avenues.

Les mesures de sûreté extérieure exigent beaucoup d'attention ; la cavalerie devant éviter de combattre dans des rues, il est indispensable de lui assigner un point où elle puisse se rassembler et se défendre. Il est assez difficile d'en trouver ailleurs que hors du cantonnement, à moins d'occuper une maison ou un groupe de maisons isolées. On choisit donc un lieu qu'on désigne sous le nom de *place d'alarme;* l'ennemi doit ne pouvoir s'y rendre que difficilement, les troupes du cantonnement doivent, au contraire, avoir plusieurs issues commodes pour y arriver, et une retraite facile sur d'autres cantonnements. Si deux places convenaient également, on avertirait, tous les soirs, à laquelle on on devrait se rendre, en cas d'alerte. Quand cette place est choisie, on barricade les chemins qui peuvent y amener l'ennemi. Tous les travaux, qu'exige la sûreté des troupes, sont exécutés par les habitants à qui l'on demande des hommes de corvée, que dirige un officier.

On ne néglige pas de barricader les rues qui conduisent au logement de la troupe, quand elles ne sont pas indispensables au service même ; quant à celles dont on ne peut se passer, on les rétrécit par des coupures, ou l'on tient prêt quelqu'obstacle, tel qu'une voiture, pour l'embarrasser sur-le-champ, en cas de surprise. On isole, en un mot, le quartier qu'on habite, de tous les autres ; on perce quelques créneaux aux maisons voisines des coupures.

Ces précautions ne peuvent toujours se prendre dans les premiers moments de l'arrivée, mais il faut au moins n'en pas négliger quelques-unes.

Pour établir les postes, reconnaissez les débouchés qui peuvent servir à l'ennemi; examinez si un poste bien placé ne peut pas tenir lieu de plusieurs autres; une tour, un clocher, un édifice élevé quelconque, peuvent être utiles à cet effet; placez-y une sentinelle qui préviendra, par un coup de mousqueton, qu'elle aperçoit une troupe se diriger vers les cantonnements.

Examinez si ces débouchés ne se réunissent pas à un carrefour, à l'entrée de la ville ou du village; assignez-le pour point de réunion aux postes repoussés, et donnez-leur, pour consigne, de s'y rendre dès que l'ennemi se présentera; cette mesure serait d'autant plus utile, qu'en y tenant quelques minutes, on donnerait le temps aux troupes cantonnées de monter à cheval; mais les localités permettent assez rarement une disposition de ce genre, à moins que le cantonnement ne soit à l'issue d'un défilé.

Si l'on ne peut réunir les postes, on leur ordonne de rentrer au cantonnement, en cas d'alerte, ou de se rendre sur la place d'alarme; ce sont les localités qui décident lequel des deux partis est le meilleur. S'il y a, dans la ville ou le village, une place commode d'où l'on puisse déboucher, il vaut mieux l'assigner pour point de réunion, que d'ordonner à des postes isolés de se rendre sur une place d'alarme, où on peut les sabrer en détail, quand l'ennemi a la facilité de s'y porter de prime abord; or, c'est ce qui lui est ordinairement très-facile dans les pays de plaines.

Ayez toujours un piquet d'une force raisonnable; assignez-lui une écurie particulière ou un hangar; ses chevaux sont toujours sellés, et les cavaliers prêts à les monter; établissez-le de jour, soit dans le cantonnement même, soit au point de réunion des postes extérieurs; tenez-le, la nuit, sur la place d'alarme.

Ordonnez à vos postes de faire de fréquentes pa-

trouilles dans les lieux couverts, de communiquer entr'eux, et avec les cantonnements voisins.

S'il y a de l'infanterie dans le cantonnement, le service devient beaucoup plus facile; la cavalerie fait celui de jour, l'infanterie celui de nuit; les troupes peuvent alors se reposer, et sont mieux gardées.

Il arrive souvent que les chemins, par lesquels l'ennemi peut se présenter, sont si nombreux, qu'il faut renoncer à les occuper par des postes; c'est alors le cas de n'avoir qu'un piquet placé près des écuries; il sera composé du tiers ou du quart des cavaliers, et fera de fréquentes patrouilles dans les environs.

A la chute du jour, on fait rentrer les postes extérieurs; on ferme les barricades, on y place des sentinelles; on fait des patrouilles au-dehors; les chevaux sont sellés et chargés jusqu'au lendemain, après la rentrée des découvertes, et, si l'on est très-près de l'ennemi, ils passent la nuit attachés dans les rues; les hommes armés, et prêts à monter à cheval au premier signal, couchent sous les portes qui sont tenues ouvertes; on modifie cette disposition, quand le temps est très-mauvais. Dans tous les cas, les cavaliers ont ordre, s'ils sont surpris, de ne pas chercher à sortir, les uns après les autres, des maisons ou des écuries, ce qui serait le moyen d'être égorgés; mais de faire feu par les fenêtres sur l'ennemi, jusqu'à ce que le piquet les ayant dégagés, une sonnerie les avertisse de monter à cheval.

On prend les armes un peu avant le jour, et l'on se porte sur la place d'alarme; mais l'infanterie peut rester dans le cantonnement même qu'elle est propre à défendre; on fait partir des découvertes, et, après leur retour, on reprend les postes de jour, et on rentre dans les logements. On redouble de précautions, les jours de brouillard, et, dans tous les cas,

on ne panse les chevaux qu'une heure ou deux après leur rentrée aux écuries.

Dans un cantonnement très-exposé, où les secours peuvent tarder à arriver, et dont les localités ne se prêtent pas à la défense, une troupe de cavalerie doit se regarder comme étant toute entière de garde, car on ne la laissera sans doute pas long-temps dans un pareil poste, sans la relever. On bivouaque donc hors du cantonnement, et jamais deux jours de suite dans le même lieu ; on monte à cheval à la chute du jour, puis, quand la nuit est close, on se rend au lieu où l'on veut passer la nuit, et l'on pose des vedettes ; on laisse quelques faibles postes aux débouchés qui peuvent amener l'ennemi, avec ordre, en cas d'attaque, de l'attirer dans une fausse direction, ce qui permettra au détachement de faire ses préparatifs, soit pour se retirer, soit pour tenter un coup de main sur les assaillants. Cette disposition n'aura cependant pas lieu, si le temps est très-mauvais, des hommes et des chevaux trempés par la pluie, et piétinant dans la boue, n'étant pas propres à combattre.

Un chef de cantonnement doit s'être tracé un plan de défense, dont il fait part à ses officiers ; il en instruit aussi sa troupe d'une manière générale ; c'est le moyen de ne pas être pris au dépourvu, et de voir tous les efforts concourir au même but. Dans tous les cas, on habitue les cavaliers à se tenir toujours prêts, en faisant quelquefois donner des alertes par les postes, et, quand on voit de la paresse à s'armer, on fait bivouaquer ; c'est la punition la plus utile qu'on puisse infliger.

Les dispositions défensives étant arrêtées, on se concerte avec l'autorité civile pour en avoir des vivres et des fourrages ; il faut savoir, si le soldat sera nourri par ses hôtes, ou si on lui fera des distributions ; si

des communes voisines ne doivent pas contribuer à alimenter les magasins à établir. C'est ordinairement l'intendance qui se charge de donner des ordres à cet égard; mais le commandant du cantonnement doit tenir la main à leur exécution. Les magasins seront placés le plus près possible du quartier occupé par la troupe, afin que la garde en soit facile. On ne fait pas ordinairement de magasins dans un cantonnement exposé : on tient, à quelque distance en arrière, un petit dépôt de vivres et de fourrages, avec lequel on alimente plusieurs cantonnements qui vont s'y pourvoir, soit au moyen d'hommes de corvée (ce qui a beaucoup d'inconvénients, surtout si l'ennemi se présente pendant leur absence); soit par des voitures de l'armée, ou mises en réquisition.

Ne méprisez jamais les avis, de quelque part qu'ils viennent; c'est toujours une faute grave de négliger les précautions, parce qu'on a mauvaise opinion de la valeur de son ennemi; *l'adversaire qui peut nous surprendre est toujours à craindre*. Traitez les habitants avec douceur et fermeté, et faites observer une discipline sévère : on a vu plus d'une fois des habitants maltraités donner à l'ennemi les moyens d'opérer une surprise. Des Espagnols ont levé des guerrillas pour se venger des mauvais traitements personnels que nous leur avions fait éprouver, et nous les ont fait payer cher. Tâchez, au contraire, d'engager les habitants à vous servir en quelque sorte d'espions, en leur faisant sentir que leur sûreté dépend de la vôtre; que leurs maisons seront infailliblement pillées s'il s'engage un combat dans leur commune; que si, d'ailleurs, ils causaient votre perte par leurs intelligences avec l'ennemi, on ne manquerait pas d'envoyer un autre détachement, soit pour incendier leurs maisons, soit pour leur faire payer une forte contribution.

C'est pour avoir manqué à ces principes, que les troupes françaises ont été souvent surprises pendant la guerre de l'indépendance, en Espagne, malgré les avis que leur faisaient passer des alcades ou leurs partisans secrets; nous avons même quelquefois porté l'imprudence à un point incroyable, et, parmi un grand nombre d'exemples que nous pourrions en citer, nous nous contenterons de rapporter celui de la surprise d'Arroyo Molinos, le 28 octobre 1811.

Le général Girard, à la tête de la division dite d'Estramadure, forte d'environ 5,000 hommes de toutes armes, parcourait le nord de cette province pour y lever des contributions et disperser les insurgés. Après s'être avancé jusqu'aux frontières du Portugal, près des cantonnements occupés par le général Hill, il se rendit, le 27 octobre, à Arroyo Molinos, village à quelques lieues de Caceres, où il résolut de passer la nuit. Le général Briche, qui, avec une faible brigade de cavalerie légère, faisait l'arrière-garde de la division, avait averti le général Girard qu'il était prévenu que les Anglais s'étaient mis secrètement en marche, et se dirigeaient vers lui; et, par un second rapport, lui avait annoncé qu'ils étaient en vue de son arrière-garde, et montraient deux fortes colonnes qui marchaient à sa droite et à sa gauche. Le général ne fit aucune attention à ces rapports, et cantonna dans Arroyo Molinos comme s'il n'avait rien à craindre; il ne fit placer que les postes les plus ordinaires : l'infanterie et la brigade de dragons du général Bron s'établirent dans les maisons; l'artillerie y envoya aussi ses chevaux, et fut gardée par un bataillon.

Le général Briche, arrivé à la nuit, bivouaqua avec sa brigade dans le cimetière, entouré de murs, et fit de nouveau prévenir son général qu'il eût à prendre ses précautions pour recevoir l'ennemi, qui paraissait

fort nombreux ; mais le général Girard, aussi brave qu'imprudent, lui fit dire, pour toute réponse, que, s'il ne se croyait pas en sûrcté à son bivouac, il pouvait venir partager son logement.

Cependant, vers les dix heures du soir, deux paysans, dont l'un était alcade d'Arroyo del Puerco, se présentent et demandent à parler au général : celui-ci, occupé à une partie de cartes avec plusieurs officiers, ordonne à son chef d'état-major d'aller les entendre. Ces deux Espagnols lui apprirent la marche de l'ennemi, qui n'était qu'à une lieue, ses forces et ses intentions. Le chef d'état-major, plein d'humeur d'être interrompu dans sa partie, les écouta à peine, les maltraita et les mit à la porte.

Le lendemain, le 26e de dragons partit avant le jour pour Merida, et le général Rémond avec sa brigade pour Montanches; ils n'aperçurent pas d'ennemis, mais, quand le général Briche commença à faire brider ses chevaux, il vit les troupes anglaises qui défilaient, dans l'obscurité, des deux côtés du cimetière : c'étaient le 71e régiment et le 92e composé d'Ecossais, qui marchaient sur Arroyo Molinos, tandis que deux autres colonnes anglo-espagnoles occupaient les routes de Montanches et de Merida. Heureusement les Français prenaient les armes, et se rassemblaient, quoique sans défiance, sur le chemin de cette dernière ville, sous les ordres du général Dombrowski : il pleuvait à verse..... Tout à coup les Anglais débouchent et se jettent dans le village; l'artillerie et le bataillon qui la gardait, tombent sans coup férir entre leurs mains. La cavalerie du général Briche, obligée de sortir du cimetière en défilant par des brèches, soutient un combat inégal et perd beaucoup de cavaliers. Le prince d'Aremberg, colonel du 27e de chasseurs, est pris; le général Bron, dont le cheval s'est renversé, éprouve le même sort; un poste anglais est

devant la maison du général Girard, qui, à demi-vêtu, monte à cheval dans la cour, sort par une porte de derrière et culbute quelques soldats ennemis qui veulent l'arrêter; il rejoint Dombrowski, et parvient avec 1,300 hommes à se faire jour au milieu d'une foule d'ennemis, qui l'entouraient et le sommaient de se rendre. Sa conduite, pendant sa retraite, fut aussi digne d'éloges qu'elle avait été blâmable la veille : pressé par la cavalerie ennemie, il repoussa ses charges, fit toujours bonne contenance, et parvint, avec des peines infinies et par des détours, à gagner Merida où il fut rejoint par les restes de sa cavalerie.

Telle fut la surprise d'Arroyo Molinos, l'une des plus remarquables de la guerre d'Espagne, où l'on en vit tant d'autres. Elle coûta aux Français 16 bouches à feu et près de 1,000 hommes pris ou tués.

Quand le commandant est averti, pendant le jour, de l'approche de l'ennemi, il se porte avec le piquet à la rencontre des postes repoussés, les rallie, et fait tête à l'ennemi pendant quelques minutes; ce qui lui permet de connaître à qui il a affaire, et donne le temps à tous les cavaliers du cantonnement de monter à cheval; il se retire ensuite avec eux sur la *place d'alarme*, ou charge l'ennemi, selon que le terrain ou les circonstances le lui permettent. Si les postes n'ont d'autre point de réunion que la *place d'alarme* même, en passant au-dehors du cantonnement, il se met à la tête du piquet, et défend les abords des écuries; si c'est de nuit, où l'on suppose que le piquet est sur la *place d'alarme*, le commandant réunit ses postes et défend les barricades les plus importantes; on monte à cheval peu à peu, puis, quand toute la troupe est prête, elle se fait jour et débouche rapidement pour exécuter sa retraite ou prendre l'ennemi en flanc. Le piquet a dû, à la première alarme, faire partir un

ou deux cavaliers bien montés pour demander du secours.

Souvent on a préparé, sur une ligne de cantonnements, des signaux pour annoncer une attaque : le signal le plus facile est une ou plusieurs perches, au haut desquelles on place un fagot légèrement goudronné ou suifé; on y attache des mèches soufrées, et le feu y prend promptement. Ces perches sont toujours placées auprès d'un poste.

La circonstance la plus dangereuse est quand l'ennemi entre dans le cantonnement même, pêle-mêle avec les postes; aussi ne peut-on trop recommander de leur faciliter des passages pour qu'ils n'y soient pas obligés, ou pour qu'ils aillent se réunir sur la *place d'alarme*. Si cela a été impossible, il faut que le piquet charge sur ce qu'il a devant lui, sans distinction d'amis ni d'ennemis; mesure qui paraîtra peut-être trop dure pour être exécutée, et qui serait la seule capable d'empêcher la perte du reste des troupes.

Une attaque de nuit est toujours très-dangereuse pour celui qu'on attaque, et surtout pour la cavalerie : le piquet, qu'on suppose sur la *place d'alarme*, doit d'abord faire tête à l'ennemi, et, si quelque raison n'a pas permis de le faire sortir du cantonnement, il aidera les postes à défendre les barricades ou les portes, à coups de mousqueton; les cavaliers montent à cheval peu à peu, les combattants y montent à leur tour, et on fait alors une sortie générale.

Cette mesure est surtout facile quand toute la troupe est réunie dans un seul bâtiment, précédé d'une cour. Il est impossible, au reste, de donner des règles bien positives pour une défense de ce genre, parce que les localités et le nombre des troupes y apporteraient trop d'exceptions.

Quand il y a de l'infanterie dans le cantonnement,

la cavalerie ne cherche pas moins à en sortir, afin de la seconder : elle se porte en arrière ou sur ses flancs, pour y saisir le moment de charger.

Dans quelque situation qu'un officier se trouve, il n'écoute aucune des propositions de l'ennemi ; quoique surpris, il se défend avec le peu d'hommes qu'il a pu rassembler, combat de rue en rue, cherche à se faire jour le sabre à la main, ou se renferme dans une maison désignée d'avance, et s'y défend jusqu'à l'extrémité.

Attaque d'un cantonnement.

Passons maintenant aux moyens d'enlever des troupes cantonnées qui se gardent mal, ou qui, tout en servant bien, sont cependant faciles à surprendre, soit par leur faiblesse numérique, soit par les localités ou de mauvaises dispositions.

On commence par se procurer une connaissance exacte du terrain ; on l'acquiert du sommet d'une hauteur, soit secrètement, soit en repoussant, quelques jours avant l'entreprise, un poste ennemi qui empêche de bien voir. Si ces moyens ne peuvent s'employer, on met dans ses intérêts un habitant adroit qui rend compte de tout, ou bien encore, on fait déguiser en habitant du pays un sous-officier, ou un soldat qui doit faire partie de l'expédition, et on l'envoie reconnaître.

Il faut savoir : quelle est la force des troupes cantonnées, et leur composition ;

La manière dont le service est organisé, la force et la disposition des postes ;

La place d'alarme, la ligne de retraite, et le temps,

nécessaire pour qu'il arrive du secours du cantonnement le plus voisin.

Quels sont les chemins pour aller et revenir, et s'il en est un qui conduise directement sur celui de la retraite de l'ennemi;

Il importe enfin de savoir si le commandant est un homme de tête, qui entend son métier et le fait faire aux autres; ou si c'est un homme négligent, que quelque passion détourne de ses devoirs.

S'il y a, dans le cantonnement, un jour de foire ou de marché, si l'on y donne une fête, et qu'on ne prenne pas, dans ces occasions, quelques précautions particulières, on pourra les choisir de préférence. C'est ainsi que le général Lefebvre-Desnouettes fut surpris à Altenbourg, en Saxe, le 28 septembre 1813 : chargé de poursuivre Thielmann qui, ayant déserté le service de son souverain pour celui de Prusse, s'était jeté en partisan sur nos communications, il le battit près de Mersebourg, et l'obligea à se retirer vers la Bohême. Il marcha ensuite sur Altenbourg avec sa division, et il y cantonna. Thielmann se rallia avec Platoff, qui, outre ses cosaques, avait quelques troupes autrichiennes sous ses ordres, et se tint près d'Altenbourg. Les habitants de cette ville, d'intelligence avec lui, engagèrent les officiers français à un bal, qui, dans les circonstances où se trouvait la Saxe, eût dû donner des soupçons à leur général. Ce fut à la suite de ce bal, et à la pointe du jour, que Platoff entra dans Altenbourg et surprit nos troupes, qui se retirèrent en désordre sur Weissenfels. Un bataillon badois fut enveloppé et pris, en soutenant l'évacuation de la ville, tandis que Thielmann, qui s'était porté sur le flanc gauche des Français, cherchait à leur couper toute retraite. Un capitaine du 6e de dragons, ayant fait ferme avec sa compagnie au passage d'un pont, non loin de Zeitz,

empêcha par son feu les cosaques de déboucher assez tôt sur nos derrières pour aider Thielmann, et rendit ainsi un service éminent à son général et à l'armée.

C'est d'après ces renseignements, plus ou moins circonstanciés, que l'on forme un projet d'attaque, ou qu'on doit y renoncer. Il est néanmoins une circonstance où, sans être parfaitement instruit de ces divers détails, on aurait tort d'abandonner un projet semblable, lorsqu'il présente des chances raisonnables de succès : c'est quand on est en mesure d'attaquer un cantonnement le jour même où l'ennemi s'y est établi, ou la nuit qui suit ce jour, car il ne peut être encore au fait des localités. Il est probable que ses postes sont mal placés, et qu'il y aura de la confusion chez lui, s'il est attaqué.

On doit regarder comme un principe dont il ne faut pas s'écarter, celui d'attaquer rapidement, sans avant-garde, sans tirailleurs, et d'être en nombre supérieur, afin d'accabler l'ennemi de prime abord, et lui ôter toute espérance de résister : c'est le vrai moyen de perdre peu d'hommes, parce que la résistance n'est pas longue, et que l'expédition est terminée avant l'arrivée des secours. Nous avons été témoin d'une surprise bien combinée, qui n'eut qu'un mauvais résultat, parce que les attaquants, au lieu de former des colonnes, se jetèrent en tirailleurs dans nos cantonnements.

Un corps de 5,000 Espagnols, commandés par Porlier dit le Marquesito, s'étant dirigé des Asturies sur Santander et Torre la Vega, par une marche adroite dont nous n'eûmes pas connaissance, se partagea l'attaque simultanée de ces deux points, éloignés l'un de l'autre de cinq lieues. C'était le 14 août 1811 ; on y fut complètement surpris. Une partie de la garnison de Santander, dispersée dans divers quartiers, parvint cependant à se réunir, et se fit jour l'épée à la main avec

son général, qui se dirigea sur Torre la Vega, faiblement poursuivi, tandis que le reste, sous les ordres d'un brave officier, tint ferme dans une caserne, et ne put être pris. La garnison de Torre la Vega, casernée dans plusieurs maisons isolées, était forte de cinq compagnies du 130e régiment : elle fut attaquée, à la pointe du jour, sur plusieurs points, par plus de 2,000 hommes; mais l'attaque, manquant de vivacité parce que les Espagnols sondaient le terrain avant de s'engager, on fut bientôt sous les armes. Une partie de la garnison fit une sortie vigoureuse, repoussa les premières troupes, et, les ayant poursuivies, obligea les autres à se déployer. Nous apprîmes alors à qui nous avions affaire : les Espagnols renouvelèrent leurs attaques, mais, à la faveur d'un terrain coupé et de la hauteur des maïs, nous parvînmes à nous maintenir sur les avenues extérieures de notre cantonnement jusqu'à la nuit, où la garnison de Santander, paraissant inopinément sur les derrières des Espagnols, en tua quelques-uns et obligea le reste à se retirer. La perte, des deux parts, fut considérable; plusieurs officiers supérieurs français furent tués. Les Espagnols devaient réussir, ils furent punis pour avoir agi mollement, au lieu de se jeter brusquement, en masse, au milieu de nous. La perte de la province de Santander eût été le résultat de cette surprise; nos autres cantonnements, dispersés sur la côte, ne pouvant se rallier, eussent été détruits en détail.

Un temps brumeux, ou légèrement pluvieux, est très-favorable aux surprises : on voit mal ce qui se passe par le brouillard, et par la pluie l'on ne pense qu'à se mettre à couvert; les sentinelles se gardent mal. Les surprises peuvent aussi réussir, en plein jour, dans les grandes chaleurs ; les troupes, fatiguées de n'avoir pu dormir la nuit, où on les a tenues continuellement sous les armes, se reposent le jour, et la chaleur les

y invite encore. C'est ainsi que notre armée, sous les ordres du maréchal Soult, surprit, le 8 août 1809, le passage du Tage, au pont de l'Arzobispo, et traversa ce fleuve à un gué, près de ce pont, à une heure de l'après-midi. Une partie de l'armée espagnole avait cédé au sommeil, et s'était dispersée pour en jouir; un combat très-vif, qui s'engagea sur la rive opposée, fut à notre avantage.

Une surprise est plus facile à conduire pendant le jour, surtout quand la cavalerie l'exécute; on a mieux la troupe sous sa main; on peut l'empêcher de se livrer aux désordres ordinaires dans ces occasions; on pare plus aisément aux événements imprévus; il est, d'ailleurs, difficile de bien prendre ses mesures dans les rues tortueuses des villages et les chemins bordés de haies qui y conduisent. Dans presque tous les cas néanmoins, on se mettra en marche de nuit, soit afin d'être prêt à attaquer au jour, soit pour s'embusquer et attendre le moment favorable.

On met à l'avant-garde un officier intelligent qui s'écartera fort peu de la colonne, ne se fera éclairer qu'à une très-petite distance, de peur de donner l'éveil à l'ennemi, et aura l'ordre de ne pas poursuivre ses patrouilles, s'il en rencontrait. C'est de l'infanterie qu'il faut mettre à l'avant-garde, parce qu'elle fait moins de bruit dans sa marche, et s'aperçoit de moins loin que la cavalerie. Il est prudent de lui défendre d'amorcer ses armes; il suffit d'un poltron, qui craint un combat, pour faire manquer l'entreprise : un coup de fusil, parti la nuit dans une colonne, peut y occasionner un désordre irrémédiable. C'est ainsi qu'échoua cette sortie bien combinée que fit la garnison de Mayence, le 11 avril 1793, quand elle marcha sur trois colonnes contre les Hessois, alliés des Prussiens, établis autour de cette place sur les hauteurs de la rive droite du

Rhin. Aubert Dubayet commandait la colonne qui marchait, le long du fleuve, sur Biberich; son avant-garde avait surpris un poste ennemi, et continuait sa marche avec confiance, quand un coup de fusil, parti des troupes qui la suivaient, ayant blessé un homme, un désordre général eut lieu, chacun fit feu croyant être entouré d'ennemis; beaucoup de Français furent tués ou blessés, et, malgré les efforts de Dubayet et de Kléber, l'ordre ne put se rétablir : le but de la sortie fut manqué.

On donnera à chacune des divisions de la colonne, un officier particulier qui comprendra bien le rôle qu'il doit remplir, et chacune de ces divisions aura un guide. Si l'on attaque la nuit, on donnera deux mots de ralliement aux soldats; si l'on craint qu'une ressemblance dans l'uniforme ne fassse confondre l'ami et l'ennemi, on peut encore faire attacher un mouchoir au bras ou à la coiffure.

Ces dispositions nous paraissent pouvoir convenir à la plupart des cas; nous convenons néanmoins qu'il est assez embarrassant de prescrire rien de bien positif dans une opération de cette nature, et surtout de conseiller les autres mesures qui doivent conduire l'entreprise à une bonne fin, car tout doit être basé sur les localités, sur la force des troupes à assaillir, et leurs relations avec celles dont elles attendent des secours; or, nous n'avons aucune de ces données principales. Essayons cependant de tracer, d'une manière assez générale, la conduite à tenir, pour qu'à l'aide de quelques modifications indiquées par les circonstances, on puisse se diriger sans faire trop de fautes.

1° Puisqu'une troupe, privée de ses chefs au moment du danger, est dans une désorganisation complète, il faut donc chercher à s'emparer d'abord du commandant et des autres officiers.

2° La cavalerie, démontée et surprise, étant peu

propre à faire une bonne défense, on doit encore se porter promptement aux écuries, et faire les cavaliers prisonniers, à mesure qu'ils y arrivent ou qu'ils en sortent.

3° On doit d'ailleurs, pour qu'aucun homme n'échappe, se porter d'avance, et avant l'attaque, sur le chemin que suivra l'ennemi dans sa retraite.

4° Une réserve est indispensable pour soutenir l'attaque, et recevoir les prisonniers.

5° La plus grande célérité doit enfin présider à l'opération.

Il sera difficile, pour remplir ces différentes conditions, de ne pas partager les troupes attaquantes en trois divisions : l'une sera chargée de l'attaque, la seconde coupera la retraite à l'ennemi, la troisième servira de réserve, et comme nous ne pouvons supposer qu'on ignore rien de ce qu'il importe de savoir, on aura formé les divisions avant de partir, leur force aura été proportionnée à leurs fonctions.

Dès qu'on est arrivé près du cantonnement à surprendre, on fait halte; l'officier, commandant la colonne, envoie reconnaître le passage par lequel on doit se glisser pour entrer, ou bien le poste qu'il faut surprendre; il fait partir d'avance la division chargée d'aller saisir le débouché de la retraite, et attend, pour attaquer, qu'elle l'envoie prévenir, ou que quelque bruit lui annonce qu'elle a été aperçue; il dispose, en même temps, sa réserve sur le chemin qu'il se propose de suivre dans sa retraite, et de façon à pouvoir soutenir facilement l'attaque, recevoir les prisonniers, et se défendre contre les secours; il la compose d'ailleurs des hommes le plus mal montés.

Il donne, pour instruction, à la première de ces deux troupes : de se placer sur le côté du chemin de retraite de l'ennemi, afin de pouvoir mieux le surprendre;

De ne pas s'arrêter, s'il rencontre quelque poste sur son passage, mais de toujours percer en avant;

D'envoyer des vedettes assez loin sur la route des cantonnements voisins, pour être averti à temps des secours;

De faire de petits détachements autour des enclos, pour ramasser les fuyards;

De se tenir d'ailleurs dans le plus grand silence, de ne tirer que s'il arrivait du secours, et de ne faire usage que du sabre.

S'il y a de l'infanterie dans le détachement, c'est à elle à se charger de l'attaque proprement dite, à forcer les barricades, et faire main basse sur tout ce qui résiste. C'est à la cavalerie, au contraire, à se placer sur la direction où l'ennemi fera sa retraite, et à détacher des pelotons aux principales avenues. Si la nuit est obscure, il faut dresser une embuscade d'infanterie près de la cavalerie, pour tirer sur les fuyards.

Il faut observer ici qu'il est beaucoup de lieux qui ne permettent pas qu'on en fasse le tour, ainsi que nous le supposons; que la position de quantité de petites villes et de villages situés dans des vallées, sur le bord d'un cours d'eau, ou entourés de vignes et de vergers, pourrait rendre fort long le circuit qu'on serait obligé de faire, et qu'il sera peut-être indispensable, pour se porter sur la retraite de l'ennemi, de traverser son cantonnement même. S'il en est ainsi, il faut que cette division soit à la tête de la colonne, et attaque vivement, puis que, sans riposter au feu qu'elle recevra, elle aille prendre poste, et laisse à celle qui la suit le soin de forcer l'ennemi dans ses logements.

Quand le commandant a fait ses dispositions, il entre sans bruit dans le cantonnement, soit par un passage non gardé, soit en égorgeant ou repoussant un poste, et arrive avec lui sur l'ennemi; il ne perd pas un instant pour envoyer arrêter le commandant et les

officiers ; on se porte, en même temps, aux écuries dont on s'empare ; on saisit les cavaliers à mesure qu'éveillés par le bruit, ils sortent de leurs logements, et on les envoie de suite à la réserve ; si on trouve de la résistance quelque part, on ne s'obstine pas à forcer la maison, mais on y met le feu, et bientôt on en voit sortir les défenseurs. S'il y a une place dans l'intérieur du cantonnement, le commandant de l'attaque s'y placera avec une partie de sa troupe ; c'est de là qu'il donnera ses ordres, fera soutenir les parties qui en auraient besoin, remédiera à ce qu'il n'aura pu prévoir.

Il est très-difficile, dans ces occasions, d'empêcher les soldats de piller, et c'est aussi ce qui peut faire manquer l'opération ; il faut défendre le pillage, sous une peine rigoureuse, et annoncer que les chevaux et le butin pris à l'ennemi seront exactement partagés.

Quand l'expédition est terminée, la réserve forme l'avant-garde, et part promptement avec les prisonniers ; la division qui a coupé la retraite à l'ennemi fait l'arrière-garde.

Quand on craint les secours des cantonnements voisins, on fait de fausses attaques sur eux et on détourne ainsi leur attention.

Ce que nous avons conseillé nous paraît pouvoir s'appliquer à beaucoup de circonstances, mais il en est encore où, au lieu d'attaquer comme nous l'avons dit, on ferait sagement de porter la plus grande partie de son monde sur la *place d'alarme*, et d'entrer de ce côté dans le cantonnement, tandis qu'on ferait simplement une fausse attaque du côté où l'on est naturellement attendu ; on pourrait encore se tenir en silence sur la place d'alarme, et prendre l'ennemi à mesure qu'il déboucherait.

On ne peut trop recommander la promptitude d'exé-

cution, car on court beaucoup de risques, si on est soi-même attaqué quand on est dispersé dans des rues, d'où il est souvent difficile de faire sortir les soldats. On ne doit faire de prisonniers que quand on ne trouve plus de résistance, sinon c'est s'embarrasser inutilement.

On rassemble diligemment tous ses détachements, on part en allant d'abord grand train, puis on peut ralentir son allure dès qu'on s'aperçoit qu'on n'est pas suivi.

Telle est à peu près la conduite à tenir quand on veut se borner à enlever un cantonnement isolé; c'est un coup de partisan qui peut avoir un but d'utilité comme tous ceux de ce genre; mais si cette entreprise n'est au contraire qu'un acheminement à un plus grand dessein, si le détachement qui l'exécute fait partie de l'avant-garde d'un corps d'armée en marche pour surprendre son adversaire, on ne s'arrête pas en chemin, et l'on n'enlève d'ailleurs ce cantonnement, que parce qu'il est sur une communication dont on a besoin; il serait, dans le cas contraire, plus prudent de le dépasser avec l'assurance qu'il n'échappera pas aux troupes qui suivent. On se porte donc sur les derrières ou au centre des cantonnements ennemis, et on enlève ses troupes à mesure qu'elles se présentent.

Si Benningsen eût suivi ce principe en janvier 1807, le corps du maréchal Ney enveloppé, eût sans doute été victime de l'imprudence de son chef, qui malgré des ordres formels l'avait disséminé dans un espace de 25 lieues, et n'était plus à même d'être soutenu par le reste de l'armée.

Benningsen, cantonné à quelques lieues d'Ostrolenka, masque par ses cosaques le mouvement de flanc qu'il médite, il concentre en cinq jours son armée, forte de 80,000 hommes, derrière la grande forêt de Johannis-

bourg, impénétrable aux Français, et se porte sur la tête des cantonnements de Ney, étendus jusqu'à 10 lieues de Königsberg. Ses avant-postes surpris sont culbutés par l'avant-garde russe, forte de 40 escadrons, et le 20 janvier 1807, l'armée entière passant entre les lacs de Spirding et de Löwenthin, pousse les Français sur Guttstadt, par Bichoffstein et Heilsberg. Ce mouvement trop large permit à Ney de se concentrer sur Gilgenbourg; mais si l'ennemi se fût porté d'abord sur Neidenbourg, il tournait ses cantonnements, les enlevait avant leur réunion, et pouvait mettre l'armée dans une position critique. Nous avons vu ailleurs que la découverte du projet de Napoléon, engagea ensuite Benningsen à se retirer promptement, et à renoncer à ses projets.

Si l'on veut un exemple remarquable de l'avantage que pourrait avoir un mouvement rapide, dans une opération de ce genre, qu'on lise la relation de cette campagne de funeste mémoire, où l'on vit encore une fois la France inondée par les troupes de l'étranger. Les Anglais et les Prussiens, dispersés dans leurs cantonnements en Belgique, furent surpris par les Français rassemblés. Les Prussiens, obligés de combattre seuls et avec une partie de leurs forces, furent battus à Ligny, et eussent dû être détruits, si Ney eût suivi ses instructions, car la droite de Blücher était en l'air et débordée par lui. Les Anglo-Belges, isolés des Prussiens, combattirent le même jour avec une partie de leurs forces aux Quatre-Bras., et combattirent encore à Waterloo sans leurs alliés jusqu'à six heures du soir; ce ne fut qu'alors que ceux-ci, s'étant réunis à eux, les firent enfin triompher.

DES CONVOIS.

On entend, sous le nom de convoi, une expédition faite sous escorte, d'un point à un autre, de munitions de guerre et de bouche, de bagages, d'effets d'habillement et d'armement, ainsi que de malades ou blessés, et de prisonniers.

Il est évident que, dans les pays fertiles et ceux où l'on trouve des manufactures, les convois seront beaucoup moins fréquents que dans les pays pauvres ; en outre, si l'on a conquis des arsenaux à l'ennemi, on usera de leurs ressources, et les transports de munitions, depuis la base d'opérations, seront assez rares.

La conduite d'un convoi est une des missions les plus délicates dont un officier puisse être chargé. Rien n'est, en effet, plus difficile à défendre, et plus facile à attaquer, qu'une file de voitures ou de bateaux, qui quelquefois occupe un long espace, et que le moindre obstacle peut arrêter. Quelque difficulté que présente cette opération, l'officier qui en est chargé, doit néanmoins savoir qu'avec de l'intelligence et du courage, on surmonte souvent des obstacles contre lesquels vient échouer l'homme ignorant et sans énergie ; car, si la défense d'un convoi est difficile, l'attaque en est aussi par fois mal entendue et mal conduite. Il est des

principes importants à observer, et, quoiqu'on puisse encore, en les suivant, éprouver un malheur, si l'on est attaqué par des forces supérieures, on en diminuera cependant les chances, et, à coup sûr, on en atténuera les effets.

L'escorte d'un convoi doit se composer d'infanterie et de cavalerie légère. L'infanterie seule peut défendre des voitures sans s'éloigner d'elles, et profiter de l'obstacle qu'elles présentent à l'ennemi, pour s'en faire un rempart et un appui; mais de l'infanterie n'éclairera jamais un convoi d'assez loin pour découvrir les piéges qu'on lui prépare, et prévenir l'escorte assez à temps pour qu'elle fasse des dispositions. Il n'est pas moins évident que des prisonniers pourraient facilement s'échapper, si quelques pelotons de cavalerie, placés sur les flancs d'une colonne, ne leur montraient le danger, toujours imminent, d'être atteints et sabrés, s'ils s'en écartaient. L'infanterie et la cavalerie sont donc indispensables pour bien remplir ce service, et, dans les grands convois, on leur donne encore de l'artillerie.

Nous ne traiterons particulièrement, dans ce Cours, que des convois par terre, qui intéressent plus spécialement des officiers de cavalerie, et quoique tous les détails où nous entrerons ne semblent pas, au premier coup d'œil, devoir être de leur ressort, ils sentiront bientôt que, pour exécuter avec intelligence le service dont on les chargera, soit dans la défense, soit dans l'attaque, il est indispensable qu'ils les connaissent.

Conduite d'un convoi.

Avant de se mettre en marche, le commandant de l'escorte doit avoir reçu un état des voitures ou des



bêtes de somme dont il est composé, et une instruction, par écrit, afin de régler sa conduite d'après les circonstances qui se présenteront. Il doit avoir pris des renseignements exacts sur la nature des chemins à parcourir, les difficultés qu'ils peuvent offrir, et le parti qu'on peut en tirer; savoir ce qu'il a à craindre de la part de l'ennemi, et s'être pourvu de guides.

Les voitures sont ordinairement rassemblées la veille, près du chemin qu'on doit suivre, et quoiqu'il y ait presque toujours un officier ou employé de l'intendance, avec un convoi de vivres, et un officier ou conducteur d'artillerie, si les voitures sont chargées de munitions, le commandant de l'escorte n'examine pas moins si les voitures sont en bon état, le chargement bien fait, les objets bien fixés et bien répartis, en sorte que chaque voiture ne soit pas plus chargée qu'une autre, ou qu'elle ait un plus fort attelage, dans le cas contraire. Cette mesure est de conséquence; la marche du convoi sera continuellement retardée, si les objets mal chargés peuvent tomber, ou si les attelages ont plus à traîner les uns que les autres. Il donne toujours connaissance de sa destination aux chefs de son avant et de son arrière-garde; mais il pourra ne communiquer aux autres officiers ou sous-officiers que les instructions relatives à leurs fonctions; il ne garde aucun commandement particulier, et se porte partout où sa présence est nécessaire; il a toujours près de lui une ou deux ordonnances à cheval; il a prévu le cas où il serait obligé de disperser son convoi pour le sauver, et indique, dans ce cas, un ou plusieurs points de rendez-vous.

La marche d'un convoi peut rarement être tenue secrète; les voitures ou les bêtes de somme qu'il faut rassembler, la longueur et la nature de leur

chargement, font toujours connaître aux espions ce qu'on voudrait leur cacher; mais on peut mettre dans la marche une célérité qui empêche l'ennemi d'arriver à temps. Ainsi, avec de bons attelages, et des voitures peu chargées sur lesquelles on fait monter l'infanterie, on ira presque toujours au trot; les bêtes de somme peuvent aussi aller fort vite. Néanmoins, dans les cas ordinaires, il faut compter que des voitures feront au plus 4000 mètres par heure sur une belle route en plaine, et seulement 3,000, quelquefois moins encore, dans les pays montueux et les chemins fangeux. Une voiture, attelée de quatre chevaux, occupe, en général, à peu près douze mètres dans la file, en y comprenant la distance entre chaque voiture. On voit donc que cent voitures occuperont plus d'un quart de lieue; cette longueur sera plus grande encore si, au lieu d'attelages à timons, on n'a que des voitures à limonières où les chevaux sont attelés traits sur traits; elle sera plus petite si l'on a des charrettes attelées de deux bœufs, ou de deux chevaux de front, ainsi qu'il est d'usage dans divers pays.

Il est des pays montueux, tels que les provinces du nord de l'Espagne et du midi de la France, où l'on se sert de bœufs pour le tirage; la lenteur de cet animal doit faire renoncer, autant que possible, à s'en servir quand on croit être attaqué; mais c'est un inconvénient souvent impossible à éviter; de là tant de petits convois enlevés pendant la guerre d'Espagne. Observons, en passant, que les petites charrettes basques ont néanmoins l'avantage de passer à peu près partout, et que si leur faiblesse apparente ne les fait charger habituellement que du poids de 500 à 600 kilogrammes, on peut, au besoin, élever ce poids jusqu'à 1,000; nous en avons la certitude.

Dans d'autres provinces espagnoles, dans les Pyrénées françaises, les Alpes et le Piémont, on se sert de mulets, plutôt encore comme bêtes de somme que de trait. Les ânes servent aussi au même usage; on peut les faire passer par les sentiers les plus difficiles, ce qui est souvent nécessaire pour éviter l'ennemi. Il faut aussi beaucoup d'attention pour empêcher le désordre de se mettre parmi ces animaux, si l'on est attaqué, parce que leur instinct les porte à se pelotonner quand ils sont effrayés; alors leurs chargements froissés se brisent, tombent ou se détériorent. Les bons mulets peuvent porter de 150 à 200 kilogrammes, et faire sept à huit lieues à un pas alongé avec ce chargement; on voit donc combien ils peuvent être précieux. Aussi est-ce avec eux que l'on peut tenter plus facilement l'introduction d'un convoi de vivres ou de munitions dans une place assiégée; c'est ainsi que Gironne fut ravitaillée, le 1er septembre 1809, par le général espagnol Garcia Conde, qui surprit la division italienne de Lechi, la mit en déroute, et pénétra dans la place avec un convoi de 1,000 bêtes de somme.

Si le convoi est assez considérable, par exemple s'il est de cent voitures, on le divise en deux ou quatre sections, dont on donne la surveillance à un officier qui est responsable de l'ordre qui doit y régner, et s'il est possible, on attache à chacune d'elles une ou deux voitures vides pour transporter le chargement de celles qui se briseraient pendant la marche.

La largeur des chemins décide si l'on marchera sur deux files; ce serait le moyen de rendre la marche plus prompte et de se défendre avec facilité; mais c'est ce qui ne peut toujours avoir lieu, parce qu'outre l'espace nécessaire aux voitures, il faut encore qu'une partie de leur escorte puisse marcher près d'elles, et le terrain qui borde la route ne permet pas toujours

de s'étendre. Si l'on rencontre d'ailleurs beaucoup de ponts et de villages à rues étroites, il faudra dédoubler souvent, ce qui fera perdre un temps précieux dans des lieux, où il est toujours dangereux de s'arrêter. Cependant si les voitures étaient assez peu chargées pour qu'il fût possible à une division de prendre le trot, tandis que l'autre continuerait au pas, on dédoublerait ainsi sans perdre de temps, et il y aurait de l'avantage à marcher en double colonne, quand même on saurait ne pouvoir toujours rester dans cet ordre.

On met en tête du convoi les voitures dont le chargement est le plus précieux, mais avec l'attention de les faire précéder par quelques-unes des moins importantes. Les armes et les munitions de guerre sont les objets les plus précieux, viennent ensuite les vivres, puis les objets d'équipement, d'habillement et autres. On met aussi à la queue du convoi les voitures dont la perte peut être la moins sensible.

Il ne faut pas souffrir que les bêtes de somme marchent en troupe, elles doivent voyager sur une ou deux files séparées, et il serait à souhaiter qu'il n'y eût que deux chevaux ou mulets pour un conducteur.

Les moyens de transport dont on se sert aux armées, sont presque tous fournis par le pays ennemi, car ceux de l'armée sont rarement suffisants; c'est par des réquisitions qu'on se les procure. Ce mode, qui est très-à charge aux habitants, oblige aussi à beaucoup de surveillance et de sévérité de la part du commandant de l'escorte, parce qu'au moment du danger, les charretiers peuvent couper les traits de leurs chevaux et se sauver à travers champs, et les muletiers agir de même en coupant les sangles qui retiennent les chargements. Il faut donc veiller attentivement sur eux; être en garde contre les demandes indiscrètes

dont ils ne sont pas avares, et leur déclarer qu'on tirera sur quiconque tentera de se sauver devant l'ennemi.

Ces dispositions arrêtées, on composera l'avant-garde relativement au pays à parcourir et à la longueur du convoi. Il est clair que si l'on a des défilés à franchir, dont il faille occuper les sommités pour y prévenir l'ennemi; ou si l'on peut supposer trouver ces défilés encombrés, il faut de l'infanterie en assez grand nombre avec des sapeurs, ou des ouvriers du pays à l'avant-garde; la cavalerie seule ne suffirait pas, mais dans un pays de plaines ou légèrement accidenté, elle pourra se passer d'infanterie.

Le départ de l'avant-garde doit être calculé sur le temps nécessaire au convoi pour se mettre en défense, sur l'espèce d'ennemis qu'on doit craindre, sur les obstacles qu'on suppose rencontrer.

Si le convoi est de cent voitures marchant sur une file, il lui faudra plus de temps pour sortir du danger ou se mettre en carré, que s'il marche sur deux files; en sorte que s'il fallait, par exemple, le faire doubler, la cinquante et unième voiture mettrait environ dix minutes en plaine, pour arriver à hauteur de la première, dont elle est éloignée de 600 mètres: or, cette mesure est nécessaire pour former le carré promptement.

Si l'on peut craindre une attaque de cavalerie, il faut encore se faire éclairer de beaucoup plus loin que si l'infanterie seule est à redouter, puisqu'une troupe de cavalerie, embusquée à une demi-lieue, arrivera sur le convoi en huit à dix minutes.

Si enfin les défilés sont embarrassés par des abatis, si l'ennemi a ruiné un pont de bois, le dégagement ou les réparations de la route exigeront un certain temps, et peut-être faudra-t-il d'abord combattre pour exécuter ces opérations.

Nous pensons qu'en général l'avant-garde d'un convoi

de cent voitures devra partir au moins deux heures avant lui, afin d'avoir le temps de bien éclairer le pays, non seulement en avant, mais aussi à une assez grande distance sur les flancs; il est encore beaucoup de cas où il sera nécessaire de faire occuper un jour ou plusieurs heures d'avance, certaines positions où il faut absolument prévenir l'ennemi, parce qu'il en coûterait trop pour le débusquer s'il y était établi. Le chef de l'avant-garde se conduira avec beaucoup de prudence, et cherchera toujours à gagner quelque sommité, d'où il enverra de petites patrouilles dans toutes les directions pour avoir des nouvelles de l'ennemi; il les y attendra, et ne partira qu'après leurs rapports; une allure vive, soutenue pendant quelques minutes, lui fera regagner le temps perdu; il s'échelonne d'ailleurs dans les endroits dangereux, pour ne pas être coupé du convoi. Une avant-garde de trente chevaux, par exemple, en détacherait cinq en avant et sur chacun de ses flancs, l'officier marcherait avec dix ou douze chevaux, et laisserait les autres en intermédiaire; un coup de trompette, quelques coups de mousqueton, rappelleraient près de lui ses hommes détachés.

Cet officier aura encore pour mission de rassembler, s'il est nécessaire, des travailleurs dans les villages traversés par la route, de reconnaître les terrains propres aux haltes et à parquer.

Si l'on eût pris quelques-unes de ces précautions, au mois de mai 1811, pour éclairer le défilé de Salinas, entre Vittoria et Mondragon, 2,000 Espagnols, commandés par Mina, n'y fussent pas restés embusqués pendant deux jours, pour surprendre un nombreux convoi parti de Vittoria, et dont ils prirent la plus grande partie; mais l'escorte ne s'était même pas éclairée, et son avant-garde faisait déjà le logement à Mondragon, que l'ennemi attaquait le convoi et égorgeait les blessés qui retournaient

en France. Nous supposons, au reste, qu'on n'eût pas méprisé les avis secrets qui prévenaient de ce qui allait se passer.

L'inconvénient, en faisant partir une avant-garde longtemps avant le convoi, est de donner à une cavalerie bien conduite, la facilité de se retirer sans être aperçue, à l'approche des éclaireurs, puis de revenir s'embusquer près de la route après leur passage; il n'y a de remède contre cette manœuvre, que d'avoir d'autres éclaireurs avec le convoi même; ils fouilleront les points les plus dangereux; ces points sont les ravins et les défilés qui débouchent sur la route suivie par le convoi, et il est à remarquer qu'il y a presque toujours un village ou un hameau à ces débouchés. Le chef de l'avant-garde, ayant envoyé prévenir que l'ennemi ne paraissait pas, le convoi se préparera à partir, et, s'il est de cent voitures, il emploiera environ une demi-heure pour se mettre en file.

Un convoi plus considérable pourrait donc, au lieu d'atteler tous les chevaux en même temps, ce qui les fatigue sans utilité et les empêche de manger, ne les atteler qu'à mesure qu'une division de cent voitures se mettrait en marche.

Le commandant place un ou plusieurs pelotons d'infanterie à la tête de chacune des divisions de voitures, afin de les défendre et d'y maintenir la police; et, si ses forces le lui permettent, il attache un fantassin à une ou deux voitures pour obliger le conducteur à garder sa distance, l'empêcher de s'arrêter pour faire boire ses chevaux au passage des gués et des flaques d'eau, et de s'évader, en cas d'attaque. Quand la force de l'escorte ne permet pas cette mesure, on y supplée par un piquet de trois ou quatre cavaliers avec un sous-officier, qui, se plaçant à la tête de la subdivision qui leur est assignée, se laissent dépasser par elle, rega-

gnent la tête et recommencent souvent la même manœuvre. On sent que ces mesures ne sont pas toutes nécessaires quand le convoi est conduit par des soldats du train.

Une réserve est formée des troupes qui ne sont pas indispensables auprès des voitures mêmes, et elle marche soit sur la route au centre du convoi, soit à quelque distance sur le côté le plus exposé et à hauteur de ce centre. Nous assignons cette place, afin que la réserve soit à portée de prévenir plus tôt l'ennemi sur les premières et les dernières voitures; mais il est clair que dans les défilés cette disposition pourrait ne pas convenir, et qu'il faudra quelquefois que la réserve se place toute entière ou en partie soit à la tête, soit à la queue du convoi. Sur les routes dont un des côtés est défendu par un obstacle naturel, tel qu'un cours d'eau, ou un ravin, la réserve peut souvent marcher sur les hauteurs opposées et s'y trouver en mesure d'arrêter l'ennemi. Il est évident que la réserve est la portion la plus importante de l'escorte, il faut donc, en cas d'attaque, la renforcer des pelotons attachés aux voitures, lorsque celles-ci ne sont pas attaquées en même temps; car il faut nécessairement leur laisser des défenseurs, outre les soldats chargés de la police.

On forme une *arrière-garde* dont la composition peut être à peu près la même que celle de l'avant-garde; elle envoie aussi des éclaireurs sur ses flancs, marche à quelques centaines de mètres des dernières voitures, et communique avec elles par des cavaliers. Si l'on prévoit l'utilité d'encombrer un défilé après le passage, on lui adjoint aussi des sapeurs ou des ouvriers du pays.

La tête du convoi doit marcher d'un pas uniforme plus lent qu'accéléré, sinon les dernières voitures ne



pourront suivre ; c'est par cette raison que l'on conseille d'y en mettre une médiocrement attelée pour régler le pas des autres. Si l'on avait des voitures tirées les unes par des chevaux, les autres par des bœufs, on devrait placer celles-ci à la queue, parce que dans un moment critique il serait trop difficile de les faire échapper, néanmoins on en mettra aussi une à la tête.

On s'arrête d'heure en heure, pendant quelques minutes, pour laisser reposer les attelages et donner aux dernières voitures le temps de serrer sur les autres. On ne fait de grande halte que *quand la journée est très-longue*, et alors on choisit un lieu ouvert où l'on ne puisse être attaqué subitement. *On ne fait pas dételer*, on rafraîchit sur place et l'on oblige les conducteurs à rester près de leurs chevaux ; chose difficile à obtenir si l'on est près d'un village, et à laquelle il faut cependant veiller. On se garde militairement pendant cette halte. Si une voiture se rompt, on la tire promptement à l'écart pour ne pas arrêter la marche, réparer ses avaries et la faire suivre à la queue. Si sa réparation est impossible, on met son chargement sur l'une des voitures qui vont à vide, sinon on le répartit sur plusieurs et on renforce de ses chevaux les attelages les plus faibles. Si par quelqu'évènement on venait à perdre des chevaux ou des charretiers, on en mettrait en réquisition dans les villes ou villages où l'on passerait ; l'avant-garde en serait prévenue, et les ferait tenir prêts.

On ne permet pas aux soldats d'infanterie de mettre leurs sacs sur les voitures ; cette mesure, contre laquelle nous les avons toujours vus réclamer, doit cependant être observée avec rigueur ; car en cas d'attaque, on peut être assuré que le soldat courra d'abord à son sac où est tout son bien ; il y aura de la confusion, et si l'attaque est vive, la défense en souffrira.

Si l'on a plusieurs jours de marche à faire, le chef de l'avant-garde, en arrivant au gîte, doit reconnaître un terrain propre à parquer le convoi ; on le choisit, autant que possible, dans l'intérieur du lieu où l'on doit passer la nuit, à moins qu'on ne doive se défier des habitants et qu'on ne soit trop faible pour braver leurs mauvaises dispositions. Si l'on n'y trouve aucun point propre à cet usage, on fait parquer sur un autre dont la défense est facile, et l'on s'appuie à des obstacles. Si le convoi se compose de bêtes de somme, on fait déposer leurs chargements sous des hangars ou autres lieux dont les abords permettent de recharger promptement. On loge les chevaux ou mulets dans les maisons voisines du parc ; mais si l'on a quelque chose à craindre, on les fait bivouaquer. On tient les conducteurs sous sa main pour qu'ils ne puissent emmener leurs chevaux, ni s'échapper seuls, et on fait une disposition de postes autour du parc.

Pour parquer, on range les voitures sur plusieurs files, essieux contre essieux, les timons dans la même direction, et en laissant entre les files, des rues assez larges pour que les chevaux puissent circuler librement ; c'est ce qu'on appelle *parquer en écurie*. Un convoi qui parque pour se défendre ne le fait point ainsi ; on fait doubler la file et l'on s'arrête sur la route si la largeur permet d'y tenir ; sinon l'on fait arriver les voitures sur le terrain le plus propre à leur défense ; puis les files tournent, l'une à droite, l'autre à gauche, et se forment sur deux lignes par le mouvement de : sur la droite et sur la gauche, par file en bataille. Les roues de derrière sont toutes tournées vers l'extérieur ; on forme donc un carré long ; les chevaux sont dans l'intérieur, et les conducteurs se tiennent à pied à leur tête ; les deux côtés, non fermés, doivent être couverts par des charriots mis en travers, dont on dé-

telle les chevaux. Cette manière de former le parc est longue, on ne peut le nier; mais si, pour éviter cet inconvénient, on faisait d'abord mettre les voitures sur deux files, puis qu'on les fît s'éloigner l'une de l'autre de quelques pas, pour former le parc par un simple mouvement de conversion sur place, il en résulterait que chaque voiture serait séparée de sa voisine de toute la longueur de l'attelage; alors l'ennemi aurait beaucoup de facilité pour s'emparer du convoi.

Il est un autre moyen de former le parc, proposé par des écrivains militaires qui ont sans doute remarqué l'inconvénient énoncé plus haut : c'est de laisser les timons à l'extérieur, de dételer les chevaux et de les renfermer dans l'intérieur du parc; mais nous regardons cette opération comme dangereuse; on ne doit dételer que pour sauver les chevaux de l'état, quand le convoi est sur le point d'être pris, ou encore, dans ce cas, pour les mettre aux voitures les plus importantes, abandonner les autres et forcer sa marche. On propose encore, en dételant les chevaux, de placer les charriots de manière à se présenter à l'ennemi dans le sens de leur longueur, puis de les fixer les uns aux autres par les chaînes d'attelage des timons. Quant aux charrettes, la limonière de l'une s'engagerait sous le corps de voiture de l'autre. Nous pensons que ces moyens peuvent convenir si l'on a beaucoup de temps pour se disposer à une attaque contre un ennemi redoutable qui ferme tous les chemins, sinon il vaut mieux forcer de marche et gagner du terrain que de rester long-temps sur place, et faire des préparatifs qui demandent un temps précieux.

Les convois par eau s'escortent d'après les mêmes principes que les convois par terre, mais il y a de plus quelques précautions particulières à prendre.

On donne à chaque bateau une garnison d'infanterie,

ou du moins quelques soldats de cette arme, si les dimensions des transports ne permettent pas d'en mettre un grand nombre; le reste des troupes précède et suit le convoi dans des bateaux particuliers.

La cavalerie, destinée à faire l'avant-garde, marche par terre, et s'il est possible de suivre un chemin parallèle à la rivière *et à quelque distance d'elle*, c'est lui que le commandant tiendra de préférence, afin d'avoir plus de latitude dans ses mouvements, et d'éviter de se laisser serrer entre la rivière et l'ennemi embusqué peut-être près de celle-ci. Il cherchera donc, autant que possible, à faire le tour des villages, des bois et lieux couverts, qui se trouvent sur les bords.

La cavalerie qui doit marcher à hauteur du convoi, prend les mêmes précautions que l'avant-garde, et se lie par des flanqueurs avec les bateaux pour y faire passer les avis qui les intéressent.

Il est des localités qui nécessitent que la majeure partie de l'infanterie suive le convoi, par terre, quelquefois même sur les deux rives; c'est ce qu'exigent les rivières qui coulent entre des montagnes très-rapprochées des bords. Cette mesure offre d'autant plus de difficultés que le courant de ces rivières est ordinairement rapide, l'infanterie ne peut suivre les bateaux qu'avec peine, et ceux-ci devront souvent s'arrêter pour l'attendre, à moins qu'on ne la fasse porter en croupe par la cavalerie; or, c'est ce qui est rarement praticable dans ces sortes de terrains toujours très-coupés. Sans ces précautions cependant, l'ennemi, paraissant sur les sommités, fusillerait à bout portant la garnison des bateaux, ou se plaçant sur un angle saillant des hauteurs, coulerait les transports à coups de canon. C'est ce qui arriverait, par exemple, sur plusieurs points des rives du Danube entre Ulm et Passau; sur celles de l'Hèbre, entre Xelsa, Mequinenza et Tortose; sur la rive droite du canal

d'Aragon, dont le cours est rapide, entre Mallen et Alagon, et près de Saragosse. Il faut encore, par le moyen de quelques bateaux de suite, se donner la faculté de transporter l'infanterie d'une rive à l'autre. On sent que les difficultés sont moindres ou plus grandes selon qu'on descend ou qu'on remonte une rivière large ou étroite, lente ou rapide, ou que l'on suit un canal à écluses. Celles-ci présentent toujours un point d'attaque, puisque les bateaux peuvent y faire une longue station, il faut donc prendre les dispositions de troupes indiquées pour le passage des défilés.

La défense et l'attaque des convois par eau n'étant du ressort de la cavalerie, que d'une manière plus indirecte encore que celle des convois par terre, et rentrant d'ailleurs dans les principes précédemment posés dans ce Cours, nous n'en parlerons pas. Ces sortes de convois sont les plus difficiles à escorter; peu d'auteurs en ont traité, et, à notre avis, aucun de ceux que nous connaissons ne l'a fait d'une manière très-satisfaisante. On aura une idée des difficultés auxquelles est assujétie la marche des convois par eau et des mesures à prendre pour les surmonter, en lisant, dans les mémoires du maréchal Suchet, le détail intéressant de ses préparatifs pour le siége de Tortose.

De la Défense.

Dès que le commandant est averti de la présence de l'ennemi, il rassemble du côté menacé la majeure partie de ses troupes, fait doubler les voitures quand même elles ne marcheraient qu'avec peine dans cet ordre; il continue sa marche, *et ne parque qu'à toute extrémité.* S'il aperçoit en avant un bois, un village, un

ruisseau dont il puisse profiter pour appuyer et défendre le convoi, il fait doubler le pas aux voitures et gagner rapidement le lieu favorable.

S'il était déjà engagé dans un défilé quand il apprendra que l'ennemi se présente sur ses derrières, il continuera sa marche, et s'il s'arrête pour parquer, ce ne sera qu'à la sortie du défilé. Dans ce cas, l'avant-garde prévenue reviendrait sur ses pas; l'arrière-garde renforcée défendrait l'entrée du défilé en marchant par échelons. Si l'ennemi attaque la tête du convoi, il est probable qu'avec de la résolution, et en le chargeant vivement, on s'ouvrira un passage. Il est sans doute avantageux à l'ennemi d'occuper les hauteurs qui forment le défilé; mais s'il ne peut en descendre à cause de leur escarpement, le commandant de l'escorte n'a autre chose à faire que de continuer sa marche en la hâtant, et il essuiera peu de perte.

En général toutes les fois que l'ennemi ne se présente pas avec des forces trop supérieures, il faut le contenir ou le charger vigoureusement, sans perdre son temps à parquer. Pendant qu'on l'occupe ainsi, les voitures filent rapidement, et l'on renforce ensuite l'arrière-garde.

Lorsque le convoi est obligé de parquer pour se défendre, le principal soin du commandant doit être d'empêcher l'ennemi d'arriver jusqu'aux voitures : il a un motif de plus, si c'est un convoi de poudre. Il faut donc disposer des pelotons d'infanterie de manière à présenter autour d'elles des feux croisés; puis, avec le reste et la cavalerie, charger l'ennemi sans perdre de temps à tirailler. Si l'on peut s'appuyer à des maisons, on y met de l'infanterie qui tire par les fenêtres; si l'on peut se renfermer dans un village, on en barricade promptement les rues avec des charriots. On ne doit se borner à la défense purement passive du parc que si la faiblesse de l'escorte y oblige; on ne doit aussi se renfermer dans

son intérieur qu'à toute extrémité, les avantages apparents de cette mesure ne pouvant, dans la plupart des cas, compenser ses inconvénients. L'avant-garde doit revenir sur ses pas, et joindre ses efforts à ceux de l'escorte; elle ne manque pas si elle est près d'un poste ami, de l'envoyer prévenir de ce qui se passe : l'arrière-garde tient la même conduite. Dès que l'ennemi est repoussé, le convoi reprend rapidement sa marche; on se garde de poursuivre trop loin l'avantage remporté, de peur de tomber dans un piége; on n'oublie pas qu'une escorte n'est point destinée à combattre, et que c'est avoir beaucoup fait que d'avoir éloigné l'ennemi.

Nous n'ignorons pas que la plupart des auteurs militaires conseillent de renfermer d'abord les troupes dans l'intérieur du parc; cette mesure paraît en effet avantageuse au premier coup d'œil; l'infanterie, protégée par un retranchement de charriots, ne peut recevoir beaucoup de mal, et il n'est pas aisé d'arriver jusqu'à elle; nous pensons néanmoins que ce n'est en général qu'à la dernière extrémité qu'il faut prendre cette mesure : en effet, il est difficile à cette infanterie de faire usage de ses armes dans une pareille situation; elle est gênée par les chevaux des attelages, qui se pelotonnent au bruit des coups de feu; l'action des officiers est presque nulle parce que la troupe est disséminée entre les voitures et sur elles. Si l'on s'établit au contraire en avant du convoi, les troupes ont leurs mouvements libres, la cavalerie reçoit une protection assurée de l'infanterie, l'ennemi ne peut brûler les voitures, et si l'on est obligé de s'en rapprocher, on s'y adosse et on fait monter sur elles des hommes qui auront l'avantage de la position; on peut profiter d'une occasion favorable pour faire plus de mal à l'ennemi en tombant sur lui. Si l'on est enfin réduit à se renfermer dans le parc, ce doit être avec la résolution d'y fatiguer l'ennemi jusqu'à la nuit, qui permettra

peut-être de se remettre en marche, ou au moins de s'échapper, et il faut alors placer une réserve au centre du parc, ou la distribuer près des angles.

Si cependant l'escorte était trop faible pour couvrir le parc, elle ferait prudemment de s'y renfermer d'abord, surtout si les voitures étaient chargées d'objets tels que des projectiles et des armes que l'ennemi ne peut incendier, et si, au lieu de paysans, on avait des soldats du train desquels on fût sûr.

Il est des circonstances où l'on peut être obligé de sacrifier quelques voitures pour sauver les autres; par exemple, si, au passage d'un pont ou d'un défilé, on s'aperçoit qu'un ennemi nombreux va attaquer la queue du convoi, on n'hésite pas à laisser quelques charriots en arrière; on les met en travers du défilé en leur ôtant à chacun une roue, et l'on fait partir leurs attelages. On peut encore, dans un grand péril, laisser piller par l'ennemi une partie du convoi, tandis que le reste filera rapidement. Mais, dans tous les cas, on doit sauver les munitions de guerre et de bouche, de préférence à tout le reste.

Si, après la meilleure défense possible, on se voit contraint d'abandonner le convoi, on tâche de le brûler; et si, au lieu d'attelages de réquisition, on en avait qui appartinssent à l'Etat, on ferait couper les traits des chevaux et l'on chercherait à se faire jour avec eux.

Si on a le temps de dételer les chevaux des voitures les moins importantes, pour les mettre aux autres, on tâche d'exécuter cette opération qui demande du sang froid. Il faut chercher à gagner d'abord un village, un bois, ou un lieu quelconque avantageux, qui permette de se défendre quelques moments pendant qu'on organise ainsi le convoi. C'est ainsi qu'agit le général Pacthod, attaqué le 25 mars 1814 par la nombreuse cavalerie russe, près Fère-Champenoise, sans avoir lui-



même de cavalerie pour éclairer sa marche. Il fit dételer les chevaux d'un convoi de vivres, qu'il amenait à l'armée, et les attela à son artillerie dans le village de Clamange, que défendait une partie de son infanterie pendant cette opération; il se remit ensuite en marche: mais il avait affaire à une grande partie de l'armée alliée, et après une vive résistance, ses carrés furent enfoncés, et ses soldats furent pris ou tués.

Tout commandant d'une des divisions, qui croira pouvoir la sauver, en lui faisant prendre un autre chemin que celui d'abord suivi, ne doit pas manquer de le faire.

Si le convoi consistait en bêtes de somme, on pourrait presque toujours, à moins d'une grande supériorité de la part de l'ennemi, en sauver quelques parties en les faisant entrer dans des sentiers où la poursuite fût difficile, et comme on marche plus vite que l'infanterie, on pourra lui échapper; mais il faut veiller particulièrement sur les conducteurs, qui chercheront probablement à couper les sangles et les courroies de charge de leurs mulets.

Nous pensons d'après les détails où nous venons d'entrer, que la défense d'un convoi, n'est difficile que quand on n'est pas prévenu à temps de l'arrivée de l'ennemi, ou si celui-ci attaque avec du canon et des forces très-supérieures. Un commandant, bien éclairé par son avant-garde et ses flanqueurs, et à qui le terrain n'est pas trop défavorable, trouve dans ses voitures un excellent retranchement contre la cavalerie; s'il marche sur une route bordée de fossés il n'a rien, ou du moins il a peu à craindre d'elle; quant à l'infanterie, elle peut, du haut des montagnes, faire rouler des pierres sur une route, briser quelques voitures et tuer des chevaux; mais ces inconvénients n'arrêteront pas un officier qui conserve son sang-froid et prend promptement son parti.



Les Français évacuaient Campo-Major le 25 mars 1811, en vue des troupes anglaises, et transportaient à Badajoz, qui en est à quatre lieues, l'artillerie et les munitions de cette place; le convoi était considérable, le 100me de ligne, fort de 1,200 hommes, en formait l'escorte, et 600 chevaux, commandés par le général Latour-Maubourg, faisaient l'arrière-garde avec une demi-batterie d'artillerie légère. Douze cents hommes de cavalerie anglaise et portugaise s'avancent, fondent sur l'arrière-garde, la culbutent, s'emparent de son artillerie, et l'abandonnent pour courir après les fuyards. Le colonel Chamorin du 19me de dragons est tué, l'ennemi sabre les soldats du train, arrive à la tête du convoi et le fait retrograder vers Campo-Major; cependant le colonel Quiot, du 100me, fait former les carrés à ses bataillons, le général Latour-Maubourg s'y réfugie, la cavalerie se rallie sous leur protection, les cannonniers reprennent leurs pièces; le 100me résiste aux charges qu'on exécute sur lui; enfin le Maréchal Mortier fait faire une sortie de Badajoz, on repousse alors les Anglais, le convoi est reconquis ainsi que les prisonniers, et l'ennemi perd 177 hommes pris ou tués.

La défense D'UN CONVOI DE PRISONNIERS, présente des difficultés évidentes dans un pays de plaines, où l'on peut être attaqué de toutes parts; mais du moins on à l'avantage de serrer beaucoup ses mouvements, et de rester très-près des prisonniers, puisque l'on n'a pas à s'inquiéter de l'effet que les projectiles de l'ennemi produiront sur eux. On peut d'ailleurs les réunir en une masse et dans un petit espace, leur faire hâter le pas et atteindre un village, puis on les renferme dans l'église ou dans une grande maison dont on défend les approches. On peut faire une défense désespérée, et faire partager sans scrupule aux prisonniers les dangers que l'on court soi-même.

De l'Attaque.

Il est ordinairement facile de réussir dans cette opération, et le soldat, animé par l'espérance du butin, s'y porte presque toujours avec ardeur. Il faut la tenter de préférence dans les haltes, quand les attelages sont à l'abreuvoir et les troupes d'escorte endormies, quand le convoi est engagé dans un défilé et une montée difficiles, et le soir quand il commence à parquer. Il est presque indispensable d'avoir de l'infanterie dans cette attaque : de la cavalerie seule aurait rarement quelque certitude de réussir.

On a vu ailleurs comment on devait s'embusquer et combattre. Le premier soin doit être de dissiper l'escorte, et de l'empêcher de se réunir près des voitures. Il faut encore occuper tellement les troupes restées à la garde de celles-ci, qu'elles soient obligées d'arrêter leur marche, et ne puissent donner de secours à l'escorte. Les assaillants manœuvreront donc pour se placer entre celles-ci et le convoi : ils se diviseront en trois corps, deux desquels attaqueront : l'un l'escorte, et ce sera le plus fort ; l'autre harcellera les défenseurs des voitures ; le troisième formera la réserve.

On remarquera qu'il importe, dans un défilé, de se rendre maître des premières voitures et de les mettre en travers pour empêcher les autres d'avancer ; qu'il est sage de disperser des tirailleurs à cheval et à pied sur les côtés de la route, et de leur ordonner de tirer et de chercher à couper les traits des chevaux, afin de jeter la confusion parmi l'escorte ; qu'il est avantageux, dans un défilé, de déboucher sur le convoi par plusieurs points à la fois ; qu'une attaque de ce genre exige toute

la vigueur possible, afin d'ôter le temps à l'ennemi de se faire un retranchement de ses charriots; qu'il faut enfin s'être bien assuré du chemin par lequel on emmènera sa prise.

Si le convoi qu'on attaque a eu le temps de parquer, la cavalerie l'entoure, harcelle l'escorte, fait des charges sur elle, ou cherche par une fuite simulée à l'éloigner du parc. L'infanterie combat les troupes qui sont restées à sa défense, se glisse sous les voitures, y met le feu ou dérange quelques-unes de celles des angles, et pénètre dans l'intérieur.

Si toutes les troupes d'escorte se sont renfermées dans le parc, si l'on craint une défense désespérée, on s'éloigne quelque peu, on paraît même, si le pays favorise cette manœuvre, se retirer tout-à-fait; puis, quand le convoi se remet en marche, on fond sur lui. Une cavalerie bien montée et bien composée, en harcelant une escorte, tirant sur elle et l'entourant, doit espérer de faire perdre la tête à son chef, et décourager les soldats. La cavalerie seule ne peut penser, quand l'escorte est renfermée dans le parc, à l'y forcer; mais si la faiblesse numérique ou morale de celle-ci le lui permet, si le terrain est favorable, elle doit faire mettre pied à terre à un certain nombre de cavaliers qui se conduiront comme des fantassins.

L'attaque d'un convoi de bêtes de somme présente évidemment beaucoup moins de difficultés, et il est facile, en agissant avec vigueur, d'y mettre la confusion; les conducteurs effrayés, froissés entre les animaux qui se pelotonnent, ne pourront les retenir et se sauveront, et si le défilé est étroit, le convoi n'avancera pas ou le fera lentement; il faut suivre les mêmes principes que pour l'attaque des convois de charriots.

Quand on s'est rendu maître du convoi, on s'in-

forme près des prisonniers où sont les voitures chargées des effets les plus importants; on les renforce d'attelages, et, si l'on ne peut emmener tout, on brûle le reste. On peut encore, selon le temps et les circonstances, le mettre au pillage.

L'attaque d'un convoi de prisonniers rentre encore dans les mêmes principes, elle est même plus facile sous quelques rapports; car si le terrain est favorable, les prisonniers chercheront sans doute à profiter du moment où l'on est aux prises pour se sauver, parti moins dangereux à prendre que celui de rester exposés aux coups de feu de leurs compatriotes; alors les embarras de l'escorte seront augmentés, et des efforts à faire pour repousser l'ennemi, et de ceux nécessaires pour retenir les prisonniers.

La campagne de 1806, en Prusse, présente un exemple remarquable du danger de ne pas donner de cavalerie à l'escorte d'un convoi de prisonniers, et prouve encore tout ce que peut la valeur unie à une forte résolution.

Un régiment de hussards s'était retiré, après la bataille d'Iéna, dans les environs d'Erfurt, pour de là continuer sa marche sur Magdebourg; le lieutenant Helwig, resté seul d'officier dans son escadron, désespéré de voir la malheureuse issue de cette bataille, ne voulut pas se retirer sans avoir tenté quelque coup; il apprit que les Français, réunissant leurs nombreux prisonniers, les mettaient en marche sur Mayence, et qu'une colonne de 8,000 d'entr'eux, faiblement escortée, se dirigeait sur Erfurt qui venait de se rendre. Il pria son colonel, de la manière la plus pressante, de délivrer ces prisonniers, et lui en représenta la facilité; mais celui-ci ne jugea pas la chose possible, et un général, auquel Helwig s'adressa, reçut froidement sa proposition, et se contenta de lui permettre de tenter ce qu'il pourrait.

Helwig se porta à l'entrée des défilés de la Thuringe, sur la route d'Eisenach à Gotha, et s'embusqua près d'Eichrodt avec 80 chevaux, dans un vallon boisé, d'où il pouvait déboucher facilement sur la grande route. Ainsi établi, il fait déguiser un sous-officier en paysan et l'envoie à Gotha savoir des nouvelles du convoi; cet homme lui en rend un compte fidèle. Le convoi arrivait près d'Eisenach le 18 octobre, et formait une colonne assez longue; 8,000 hommes la composaient et marchaient avec beaucoup d'ordre; mais quatre compagnies d'infanterie seulement l'escortaient, et malgré qu'elles fussent placées d'une manière très-militaire, elles étaient évidemment trop faibles pour contenir autant d'hommes. Helwig divisa son escadron en trois pelotons et fondit sur le convoi. Le commandant fit parfaitement son devoir, ainsi que ses soldats; plusieurs hussards furent tués, mais l'impossibilité de se réunir, pour ne former qu'une masse et venir à bout de cette poignée d'hommes sans abandonner les prisonniers, rendit la défense mauvaise, et les mouvements de la cavalerie, favorisés par le terrain, furent d'ailleurs si rapides, que l'escorte n'eut enfin d'autre parti que de se retirer dans un bois voisin. Les prisonniers furent délivrés, mais l'amour de leur roi, ni de leur patrie ne les animait; les efforts du brave Helwig furent inutiles pour les ramener à l'armée, ils se dispersèrent et retournèrent dans leurs foyers.

———

DES FOURRAGES.

Nous avons fait sentir, dans la première partie du Cours, que les troupes ne pouvaient toujours tirer des magasins ce qui était nécessaire à leur subsistance; qu'elles faisaient souvent, dans leurs marches, des réquisitions de vivres, et que, dans plusieurs circonstances, elles s'en procuraient même par la maraude. L'opération par laquelle des troupes campées ou cantonnées vont chercher la nourriture de leurs chevaux, se nomme *un fourrage*, et l'on en fait *au vert et au sec*. Dans le premier cas, les troupes coupent l'herbe des prairies, ou des champs de céréales; dans le second, elles s'emparent des denrées chez l'habitant, ou font elles-mêmes la moisson. Il est, dans ces opérations, des mesures à employer pour faire une juste répartition des fourrages, éviter le gaspillage et les dangers de l'indiscipline. Ces mesures ne devraient même jamais être négligées quand on est obligé de vivre de maraude; des officiers doivent toujours être envoyés avec le soldat; observons que c'est dans les pays peu peuplés, abandonnés par leurs habitants, ou défendus par ceux-ci, que le maraudage est inévitable, parce qu'on ne peut s'adresser à aucune autorité pour faire des réquisitions, et qu'il faut absolument que le soldat prenne lui-même les denrées nécessaires.

Quelques militaires désignent encore, sous le nom *de fourrage*, l'opération par laquelle les troupes se pourvoient de comestibles, de paille de couchage, et même de bois. Sans adopter cette expression qui nous paraît impropre, nous conviendrons que les mesures à prendre, pour se procurer ces divers objets, sont encore les mêmes que pour les autres, et nous en toucherons aussi quelques mots. Disons enfin que, quand un fourrage se fait à proximité de l'ennemi, il est des précautions à prendre pour repousser une attaque de sa part.

Un fourrage était autrefois une opération importante; de grandes précautions étaient prises pour que l'ennemi n'en eût pas connaissance; et, pour l'empêcher de le troubler, l'armée entière se mettait sous les armes. L'histoire militaire du XVIII[e] siècle est remplie du récit de ces opérations, qui sont considérées comme très-secondaires depuis que les armées, devenues plus mobiles, restent peu de temps en présence, et savent vivre à peu près partout. On fait rarement un fourrage général, mais chaque brigade ou division en fait selon ses besoins.

L'état-major doit faire reconnaître, toutes les fois que les circonstances le permettent, le pays à fourrager; un intendant militaire, ou un officier d'état-major, doit examiner les ressources qu'il présente, et répartir les maisons ou le terrain entre les corps. Cette mesure ne se prend pas aussi souvent qu'on le pourrait, et ceux-ci fourragent alors dans un rayon qu'on leur a simplement indiqué; c'est une faute grave, quelquefois causée par l'insouciance ou la mauvaise composition des états-majors; on perd ainsi une quantité considérable de subsistances que gâte le soldat insouciant du lendemain; certains corps en ont beaucoup, tandis que d'autres en manquent, parce qu'ils ont été

moins favorisés dans la répartition, ou moins heureux dans leurs recherches; de là naissent des rivalités fâcheuses entre les corps, des fatigues considérables pour aller fourrager; de là aussi, l'impossibilité de rester dans une position aussi long-temps qu'on eût pu le faire.

En général, on cantonne la cavalerie autant que possible, et on la fait moins souvent bivouaquer que l'infanterie; on l'établit dans les villages qui présentent des ressources pour ses chevaux; l'officier qui y commande doit avoir le soin de faire préparer, chaque jour, par les autorités, le fourrage qui lui est nécessaire, et veiller à ce que les habitants n'en enlèvent pas. Ce n'est que quand il a épuisé les ressources de son cantonnement qu'il doit se pourvoir ailleurs; mais un ordre doit être donné à cet égard, et, en outre, on ne doit jamais permettre que des individus aillent fourrager isolément.

Un fourrage, à portée de l'ennemi, exigeant des mesures particulières, c'est de lui dont nous traiterons spécialement. On sentira facilement quelles sont les précautions dont on peut se dispenser, si l'on n'a rien à craindre.

On rassemble les fourrageurs et leur escorte; les premiers sont munis de deux cordes à fourrage et d'un sac, et, selon la nature de l'opération, ils ont encore des faucilles reçues dès l'entrée en campagne, ou qu'ils se procurent chez l'habitant; quelquefois encore chaque escouade a reçu une faux; les fourrageurs sont en outre armés de leurs sabres, et leurs chevaux sont sellés; l'escorte, composée, selon la nature du pays, de cavalerie et d'infanterie, devance les fourrageurs d'un temps calculé sur la difficulté d'éclairer le pays, et de bien placer une chaîne de postes pour être prévenu de l'arrivée de l'ennemi; des hommes

armés marchent en outre avec les fourrageurs, et maintiennent la police pendant la durée de l'opération; c'est quelquefois la gendarmerie qui est chargée de ce soin. Toutes les fois qu'il y a possibilité, les fourrageurs emmènent avec eux des voitures requises dans leurs cantonnements, ou près de leur camp; ils évitent ainsi les inconvénients qui résultent d'en charger les chevaux.

Chaque fourrageur fait deux trousses pesant ensemble 100 à 150 kilogrammes, quelquefois plus, selon la distance à parcourir; il les ficelle ou du moins il les serre autant que possible, les place de chaque côté de son cheval pour être en équilibre, et monte sur lui; il marche à pied s'il le charge davantage. Le grain se met dans le sac à distribution, et se porte sur le devant de la selle.

Telle est, en général, la conduite de cette opération dont nous devons donner les détails.

Fourrages au sec.

Quand le détachement est arrivé près de la commune à fourrager, l'escorte se porte en avant, et en occupe les principales avenues; les fourrageurs s'arrêtent en dehors; l'officier, chargé de l'opération, entre dans la commune, et fait sa réquisition aux autorités locales; il les engage, dans l'intérêt des habitants, à s'exécuter de bonne grâce, afin que le soldat ne se répande pas dans les maisons, et à apporter eux-mêmes le fourrage hors de leur commune, pour être chargé, après vérification faite, sur des voitures que l'on requiert en même temps, ou sur les chevaux des cavaliers. Si par la mauvaise volonté, ou la lenteur des

habitants qui peut-être attendent l'arrivée de l'ennemi, ou enfin par toute autre circonstance, on ne peut employer ce moyen, il faut se résoudre à prendre soi-même le fourrage dans les habitations. On fait donc une reconnaissance rapide de ce que contient chacune d'elles ; on la marque d'un numéro avec de la craie ou toute autre matière ; on l'assigne à tel corps ou à tel escadron, et, pour cela, les adjudants-majors et les adjudants sous-officiers assistent à la répartition, ou la font eux-mêmes, puis placent des sentinelles aux granges qui leur sont assignées.

On ne peut se dissimuler qu'il ne soit dangereux de disperser un détachement dans des maisons ; il sera fort difficile, si l'ennemi fait une attaque vigoureuse, de faire sortir les fourrageurs souvent plus occupés à piller qu'à rassembler des denrées. On peut ordonner à ceux-ci d'apporter le fourrage jusqu'à un point désigné, d'où il sera pris par d'autres qui le porteront jusqu'à celui où se sont arrêtés les chevaux ou les voitures. On ira aussi vite, et l'on aura plus d'hommes sous la main.

Pour faciliter la répartition, il est utile de savoir qu'un mètre cube de foin bien entassé pèse environ 130 kilogrammes, et un mètre cube de paille environ 85. Il est donc facile, en multipliant entr'elles les trois dimensions de l'espace occupé par les denrées, de connaître le nombre de mètres cubes qui s'y trouvent, et d'en déduire celui des rations dont le poids varie de cinq à dix kilogrammes. Par exemple : si l'on voit dans une grange un espace rempli de foin qui, mesuré au pas, avec une lame de sabre ou avec une lance, est long de dix mètres, large de cinq, et haut de trois, on trouvera qu'il renferme environ 150 mètres cubes qui donneront 3,900 rations de cinq kilogrammes l'une.

Si les denrées sont en meules cylindriques, ainsi

qu'il est d'usage d'entasser la paille dans plusieurs provinces, on obtiendra la quantité de mètres cubes qu'elles contiennent, en multipliant d'abord le rayon du cercle qui en forme la base, par la circonférence de ce cercle, et prenant la moitié du produit, puis en multipliant le nombre ainsi obtenu par la hauteur de la meule. Supposons qu'en mesurant la circonférence ou le tour de celle-ci, on trouve qu'elle a 12 mètres : le tiers, ou 4 mètres, sera le diamètre de cette base, et 2 mètres sera le rayon ; 12 multiplié par ce dernier nombre, donne 24 mètres, c'est la surface de la base de la meule ; si sa hauteur est de 6 mètres, 6 multiplié par 24 donnera 144 mètres ; tel sera le nombre des mètres cubes contenus dans la meule, qui renfermera 2,448 rations de paille à 5 kilogrammes l'une.

Un mètre cube de grains contient 10 hectolitres, et 1 hectolitre contient environ 12 rations moyennes (ou de 8 litres environ chacune) ; un mètre cube renferme donc 120 rations. Il est aisé de donner aux tas de grains qu'on trouve dans les greniers, une forme facile à mesurer ; et comme on ne peut toujours leur donner 1 mètre de hauteur, on se borne à les élever au tiers ou à un demi-mètre (c'est 1 pied et 18 pouces environ).

Il est utile, pour charger un cheval, de connaître le poids des grains ; c'est d'ailleurs le moyen, si l'on peut se servir de balances, d'activer la distribution.

Un hectolitre	de froment pèse environ	75 kil.
————	de seigle.	70
————	d'orge.	65
————	d'avoine.	40
————	de maïs.	80

Il faut, au reste, observer qu'en campagne le poids de chaque ration dépend du plus ou moins de four-

rage : on donne ration entière quand on le peut; sinon un ordre du jour en détermine *le poids* et *la composition*. Il faut remarquer encore que, dans les pays méridionaux, le foin est rare, que la paille y est hachée et plus nourrissante que dans les pays du nord, et que l'orge y remplace souvent l'avoine, et oblige à des précautions particulières quand on la donne aux chevaux.

Quand la répartition est faite, les fourrageurs, conduits par un officier ou sous-officier, entrent dans les maisons, et l'on fait en sorte que de simples cavaliers n'y soient jamais livrés à eux-mêmes. On place des sentinelles aux maisons qui ne doivent pas être fourragées; des patrouilles parcourent les rues pendant l'opération, et arrêtent les maraudeurs. Les domestiques et les vivandiers sont spécialement surveillés.

La proximité de l'ennemi ou les localités, décident si on laissera les chevaux hors de la commune, ou si on les amènera aux portes mêmes des habitations; si l'on prend ce dernier parti, on perdra moins de temps et de fourrage; si on prend l'autre, on sera plus en mesure de se défendre; on pourrait, dans certaines localités, combiner ces deux moyens en réunissant les chevaux sur une place, dans l'intérieur de la commune.

Si l'on n'a rien à craindre pour les fourrageurs dans leur retour, il est prudent de les faire partir par troupes à mesure que leurs trousses sont chargées, et l'on met à la tête de chacun de ces détachements un officier ou un sous-officier. Il en résulte que si l'ennemi interrompt le fourrage, on a toujours une partie des hommes en sûreté et pourvus, et l'on évite l'encombrement dans les passages étroits; or, cet inconvénient est surtout à craindre dans une retraite précipitée avec des chevaux chargés d'une manière embarrassante.

Il est une manière de fourrager plus expéditive, à laquelle il faudra recourir dans beaucoup de circonstances : elle est d'autant meilleure que l'ennemi ne peut en avoir connaissance que difficilement, et qu'on lui enlève des ressources dont il profiterait. Quand les avant-postes des deux armées ne sont pas trop rapprochés, on profite du départ et de la protection des découvertes, qui se font tous les matins, pour exécuter ce fourrage. L'ennemi, qui ne conçoit aucune crainte de celles-ci, les attaque rarement et les laisse s'avancer, on les fait donc suivre par des détachements qui se répandent par petites troupes dans les lieux à fourrager; ils y font lestement leurs trousses, en prenant le plus de denrées possible, et sans suivre de formalités; les découvertes restent immobiles pendant l'opération, et couvrent ensuite la retraite des fourrageurs. Il est évident qu'il faut beaucoup de promptitude de la part de ceux-ci, afin que l'ennemi ne puisse se douter de ce qui se passe, et ne cherche pas à les enlever.

Des fourrages au vert.

Ils s'exécutent par des moyens analogues à ceux indiqués. On mesure au pas de l'homme ou du cheval les terrains à fourrager, et on en évalue le produit, opération difficile et qui ne peut donner que des approximations dont il faut presque toujours se contenter à la guerre. Le produit des prairies est très-variable, on pense qu'un hectare de bon pré (c'est un carré de 100 mètres de côté), peut donner, terme moyen, 6,000 à 8,000 kilogrammes de fourrage vert, quoiqu'il y ait des prairies qui en donnent un tiers de plus, et qu'un hectare en mauvais terrain en donne 1,500 à 2,000

kilogrammes. Le produit des champs semés en céréales présente également beaucoup de différences, et ce serait propager des erreurs que de donner ici les renseignements que nous avons trouvés dans divers ouvrages. Il est beaucoup plus simple de consulter, au moment de l'opération, les gens du pays qui connaissent toujours fort bien le produit de leurs terres, ou encore de faire faucher quelques mètres carrés de prairie ou de terre labourable, de peser ou de calculer le poids du produit, et d'en conclure celui de tout le terrain à fourrager.

Les plantes, telles que le froment, l'orge, l'avoine....., étant beaucoup plus nourrissantes que celles des prairies, la ration en est moins considérable.

On ne fait jamais avancer les chevaux sur le terrain à récolter, ce serait le moyen de perdre beaucoup de fourrage; ils doivent être rangés à proximité et sur un chemin; les faucheurs seront ainsi plus libres, et le désordre sera prévenu.

Le fourrage variant souvent dans sa qualité, on partage le mauvais qui ne doit jamais être donné seul au même corps ou escadron.

Dès qu'un fourrage est terminé, l'officier commandant demande aux autorités un certificat qui constate que nul dégât n'a été commis dans les habitations; s'il y en a eu, il doit être payé par ceux qui l'ont commis ou par les corps auxquels il appartiennent. L'armée ne tardera pas à éprouver l'avantage d'être sévère sur cet article, elle gagnera la confiance des habitants, et le soldat sera discipliné.

La paille de couchage s'obtient par des moyens semblables, ainsi que le bois de chauffage. Des hommes de corvée sont commandés pour ce dernier objet, quand les habitants ne veulent ou ne peuvent en fournir. Le lieu où se coupera le bois, doit être désigné par l'état-

major, et jamais les troupes ne devraient être abandonnées à elles-mêmes pour cet objet important, sinon l'on verra, comme nous en avons été témoins en 1813 et 1814, des maisons démolies, des arbres fruitiers coupés, ainsi que des bois utiles à la défense, quand, par quelques mesures faciles, on pouvait, de toute autre manière, approvisionner le soldat de combustible.

L'enlèvement des denrées qui doivent faire vivre les troupes, se fait quelquefois comme celui des fourrages; c'est-à-dire que l'on prend le grain ou les denrées chez les habitants en fuite, ou que le soldat en fait lui-même la récolte. On s'établit dans les moulins, on y met des gardes, et les soldats convertissent eux-mêmes la farine en pain. On les envoie souvent au loin rassembler le bétail de toute espèce, pour l'amener au camp. Ces circonstances sont assez rares; elles n'ont ordinairement lieu que dans les pays dont les habitants, frappés de terreur ou insurgés, et ayant peu à perdre, préfèrent quitter leurs demeures que de s'y trouver avec les troupes ennemies, ou sont contraints à cette mesure par leur gouvernement; c'est ce qui est arrivé dans plusieurs contrées de l'Espagne et du Protugal, et même ailleurs; mais c'est une faute grave que commettent les habitants, ou ceux qui les dirigent; le soldat qui trouve les maisons désertes, s'en regarde comme le maître, et n'y respecte rien; ses officiers ne peuvent plus le contenir, parce que personne d'ailleurs ne peut recourir à leur autorité; la population en fuite éprouve tous les genres de misères, et voit sa ruine consommée. Les troupes, cependant, n'en vivent pas plus mal; le général Saint-Cyr, dans la plaine de Vich en Catalogne, fit faire la moisson par ses soldats, et se pourvut de vivres pour quelque temps; Massena, en Portugal, faisait fourrager au loin le pays embrassé par ses cantonnements, et y

vécut pendant cinq mois. Nous avons dit, à l'article des Reconnaissances des villes, etc., quelle était la quantité de farine nécessaire pour faire 90 pains ou 180 rations ; il nous est impossible de rien avancer sur le temps nécessaire pour moudre cette farine, il dépend de trop de circonstances. On considère, en général, qu'un bœuf ou une vache pèsent au moins 250 kilogrammes ; un mouton environ 15 ; un porc 75. Ces chiffres, quoique très-variables, servent assez souvent de base pour une distribution dont le détail présenterait trop de lenteur ; on livre au corps les bestiaux sur pied, et ils s'en font suivre, s'ils sont en marche.

De la protection d'un fourrage.

Pour protéger un fourrage, il y a deux conditions à remplir : être prévenu de l'arrivée de l'ennemi quelque temps d'avance, et l'empêcher d'arriver trop vite sur le lieu de l'opération. Pour y parvenir, on place une chaîne de postes autour de celui-ci, et assez en avant, pour que les fourrageurs aient le temps de se retirer ou de se mettre en défense, quand l'ennemi paraîtra. Ces postes doivent encore être soutenus par une ou plusieurs réserves placées, autant que possible, entre eux et les fourrageurs. Des patrouilles continuelles parcourent le front de la chaîne pendant toute la durée de l'opération, et battent même le pays en avant des vedettes. On fait à la hâte quelques barricades dans les rues et avenues de la commune où l'on fourrage ; tandis que l'on rend très-libres celles de ses avenues, par lesquelles se fera la retraite.

Si le placement des réserves, entre les postes et le lieu où l'on fourrage, les exposait à être rejetées sur les fourrageurs, et à y porter le désordre, on les met-

trait un peu en avant ou en arrière des flancs de la commune ou de la prairie, de manière à les bien protéger ; mais comme les localités doivent maîtriser les dispositions, et que le lieu à fourrager peut se trouver à l'entrée d'un défilé, il faudrait placer alors les réserves à ses issues, afin d'y refouler l'ennemi qui l'aurait traversé; car la cavalerie doit combattre le moins possible avec un défilé à dos.

Quand on opère dans une prairie arrosée par un cours d'eau, on barricade les ponts, on rompt les gués qui peuvent y amener l'ennemi, et l'on y établit des postes. On peut encore en pousser sur les hauteurs qui les dominent, et les réserves s'établissent naturellement en arrière de ces défilés. Ces dispositions se modifieraient évidemment si l'on avait de l'infanterie, qui est très-capable de se bien défendre dans les villages et les pays coupés.

Toutes les troupes se tiennent sous les armes pendant l'opération, et si les localités font supposer que l'attaque de l'ennemi se fera plutôt sur un point que sur un autre, on lui tend une embuscade.

Si les postes annoncent la présence de l'ennemi, il faut montrer de la fermeté et n'interrompre le fourrage que quand on s'est assuré qu'il arrive en force, et qu'il veut réellement attaquer; on se porte alors au-devant de lui, ou bien encore, selon les localités et l'espèce de troupes que l'on commande, on se borne à l'attendre. Si, d'après la reconnaissance qu'on a faite des forces ennemies, on juge devoir retirer les fourrageurs, on les fait sur-le-champ monter à cheval, quel que soit l'état dans lequel ils se trouvent, et ils se portent au soutien des réserves; ou bien encore, ils regagnent rapidement le point du départ, en emportant leurs trousses, tandis que l'on combat pour soutenir leur retraite. On sent alors combien il aura été avantageux

d'avoir requis des voitures du pays pour transporter les denrées : un petit nombre d'hommes suffit pour les escorter, et le reste peut combattre. On ne doit faire jeter les trousses qu'à la dernière extrémité, autrement ce serait entrer dans les vues de l'ennemi; cependant sa force, et la rapidité de son attaque, des localités très-défavorables, peuvent obliger à prendre ce parti pour sauver les fourrageurs mêmes. Une défense de ce genre a évidemment la plus grande analogie avec celle d'un cantonnement et d'un convoi : on ne doit, pas plus que dans cette dernière occasion, poursuivre l'ennemi vaincu; l'objet principal est de fourrager, et il faut s'y borner.

De l'attaque d'un fourrage.

Dans l'attaque d'un fourrage, on se conduit *d'après les mêmes principes que dans celle d'un cantonnement :* il faut connaître la disposition des postes, l'emplacement des réserves, la ligne de retraite que suivra l'ennemi, calculer le temps nécessaire pour qu'il soit secouru; mais, comme est il probable qu'il se garde avec vigilance, on ne peut espérer un succès qu'en agissant avec une grande vigueur, et à la faveur des localités. Il faut percer la chaîne des postes, se précipiter sur les réserves, tandis qu'un détachement, protégé par ces attaques, se porte sur les débouchés de la retraite. Si l'entreprise est ainsi conduite, le fourrage sera certainement interrompu, et les fourrageurs seront pris ou sabrés presque sans défense; les réserves, attaquées en flanc et à dos, seront détruites ou ne combattront que pour se faire jour.

Il est des localités qui ne peuvent se prêter à une

opération de ce genre; et la force des troupes ne la permet peut-être pas. Il faudra se borner alors à interrompre le fourrage en exécutant plusieurs fausses attaques; on tiraille avec les avant-postes, on les harcelle, puis tout à coup on en perce la chaîne, et l'on s'avance jusqu'aux réserves; on se retire ensuite, et, quoiqu'on ne prétende pas avoir de succès décisif, on peut cependant beaucoup contrarier l'ennemi; car les fourrageurs, entendant le feu s'approcher d'eux, chercheront probablement à s'enfuir et abandonneront leurs trousses.

DES CONTRIBUTIONS.

On lève des contributions en argent, en denrées, en bestiaux, et, quelquefois encore, en effets propres à l'habillement et à l'équipement des hommes et des chevaux. C'est à l'état-major de choisir les moyens de se procurer ces objets; les officiers de troupes sont chargés de les faire rentrer. Quelquefois un officier d'état-major, et plus souvent encore un sous-intendant militaire ou autre employé de l'administration, accompagne les détachements à qui l'on confie cette opération, et alors les officiers se conforment aux instructions qu'ils en reçoivent; cependant il est des mesures de sûreté qui les regardent seuls, et dont ils sont responsables; ces mesures ont la plus grande analogie avec celles indiquées dans le chapitre précédent, et nous y renverrions, si la levée des contributions en argent n'exigeait quelques précautions particulières, et si la ruse ne jouait aussi quelquefois un rôle dans celle des contributions en denrées.

Le commandant du détachement reçoit des instructions de l'état-major et agit en conséquence. Il peut être obligé de lever une contribution dans une ou plusieurs communes, où la présence de l'ennemi ne soit pas à craindre; il peut en lever dans le voisinage de celui-ci. La fermeté, quelquefois la rigueur, sont utiles



dans l'un et l'autre cas; il faut aussi de la prudence pour ne pas être dupe des ruses de l'habitant qui veut temporiser, parce qu'à la guerre, gagner du temps est souvent tout gagner.

L'opération n'offre aucune difficulté quand on est loin de l'ennemi : on entre dans la commune, on assemble les autorités, on expose l'objet de la mission, on donne pour son exécution le temps jugé nécessaire, ou celui que prescrivent les instructions; on cantonne la troupe chez l'habitant, ou on l'établit dans quelques maisons rapprochées, et l'on se garde comme il est prescrit pour les cantonnements exposés. C'est une mesure qu'il faudra prendre dans un pays insurgé. On veille à ce que les autorités soient obéies, et on leur prête main forte. On met des soldats en garnisaires chez les habitants qui ne s'exécutent pas; on les y fait vivre à discrétion; les habitants peuvent être tenus de leur payer en outre une somme journalière, quelquefois encore on menace du pillage ou du feu; mesures cruelles que la guerre autorise, mais qu'un homme d'honneur n'emploie qu'avec beaucoup de retenue; si enfin le temps presse, et qu'on ne veuille pas employer ces moyens qui souvent ne servent à rien, on emmène en otages les habitants les plus riches, et on les retient en prison jusqu'à ce qu'ils se soient rachetés. Si l'on connaît un banquier ou autre négociant dans la commune, chez qui l'on puisse trouver sur-le-champ la somme demandée, on la lui prend, et on lui en donne un reçu, pour qu'il se fasse rembourser par ses concitoyens.

Tels sont les moyens de lever une contribution en argent; quand, au contraire, il s'agit de se procurer des denrées, il est plus facile de les obtenir, parce qu'en cas de retard, des visites domiciliaires les découvrent sur-le-champ; la commune étant taxée à telle

quantité, on la prend où elle se trouve, et le propriétaire se fait indemniser.

Quand la proximité de l'ennemi fait craindre que la levée des contributions ne soit troublée, on prend à peu près les mêmes précautions que celles prescrites à la leçon des fourrages.

Le commandant du détachement marche avec les précautions d'usage; il entre dans la commune, soit à la pointe du jour, soit à la nuit tombante; place des sentinelles à toutes les issues, et met des postes en avant, avec la consigne de ne laisser sortir personne; les autorités sont sommées de livrer les denrées ou les sommes requises dans le plus bref délai, sous peine d'exécution militaire, et on fait préparer, dès le moment même de l'arrivée, les moyens de transport; l'argent doit, autant que possible, se charger sur une ou plusieurs bêtes de somme, que l'on peut faire échapper plus facilement que des voitures, on prend en outre des otages, et l'on se garde militairement.

Il est presque toujours utile de faire parade de ses forces devant les habitants, et de se tenir au milieu d'eux; on leur ôte ainsi l'espérance d'être délivrés avant d'avoir payé; il faut prendre ce parti, quand une commune est sur une route d'où la retraite est facile; quand les environs ne présentent aucun couvert où l'on puisse se dérober à la vue de l'ennemi, ou enfin quand les dispositions des habitants peuvent faire supposer qu'ils refuseront d'obéir.

Si ce moyen ne peut s'employer, parce qu'on prévoit qu'on aura l'ennemi sur les bras, on agit de ruse; on marche de façon à arriver à proximité de la commune, sans être aperçu; on la fait reconnaître par un détachement; on signifie l'ordre dont on est porteur; on prend des otages et on attend, dans un poste avantageux, situé soit en avant, soit en arrière, que la

contribution soit levée; on la fait partir ensuite promptement par un chemin différent de celui par lequel on est venu, et en laissant ignorer aux habitants le point où l'on se rend.

C'est surtout dans cette occasion qu'il faut agir avec vigueur, pour obliger les habitants à s'exécuter sur-le-champ, et ne pas leur donner le temps de prévenir l'ennemi.

On leur désigne quelquefois le lieu où ils apporteront le montant de la contribution; c'est celui où le détachement se tient embusqué. Il faut prendre ce parti quand on croit ne pouvoir en imposer par ses forces.

Quand l'ennemi s'avance pour troubler l'opération, on part avec ce qu'on a pu rassembler, on fait fausse route; on rejoint ensuite la véritable, et on emmène les otages.

Dans tous les cas, on donne aux autorités du lieu un récépissé qui indique ce que l'on a reçu de leur commune en argent ou en denrées, et il est contre l'honneur de leur refuser une chose aussi juste.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES LEÇONS DE LA SECONDE PARTIE.

Les opérations décrites dans cette division du Cours, paraissent avoir présenté de l'attrait à un grand nombre d'écrivains : les traités sur la petite guerre fourmillent en France et surtout en Allemagne; mais la difficulté de dire quelque chose de neuf sur un sujet qui semble épuisé, les a obligés à se répéter plus ou moins; après avoir lu l'instruction de Frédéric, on s'aperçoit facilement, en effet, que cet excellent ouvrage a souvent servi de texte aux écrivains postérieurs, qui y ont donné plus ou moins de développements, mais n'ont pu réussir à le faire oublier, parce qu'il ont rarement mieux fait. C'est que les préceptes sont réellement en petit nombre; dès qu'un officier les entend parfaitement, la conduite à tenir ne peut l'embarrasser, s'il a l'esprit de son état; quand à celui qui ne le possède pas, les livres qu'il consultera lui seront inutiles, il peut renoncer à en lire.

Nous pensons cependant que la plupart des ouvrages militaires, oublient trop souvent que les petites opérations doivent être traitées dans leurs rapports avec les grandes, et que l'officier qui en est chargé doit, autant que son grade et sa position le lui permettent, connaître ces rapports. Cette considération a dû nous guider, et avec d'autant plus de raison, que d'après la conduite actuelle de la guerre, il n'est plus possible de séparer les petites opérations des grandes, si l'on veut qu'elles soient réellement utiles.

Quoique nous ayons eu l'intention d'éviter à nos lecteurs de recourir à d'autres ouvrages, pour étudier les petites opérations qu'exécute la cavalerie, comme ils peuvent envisager ces dernières sous divers points de vue, et que la division que nous avons suivie diffère sous plusieurs rapports de celle généralement adoptée, nous citerons quelques auteurs modernes remarquables,



soit par les développements dans lesquels ils sont entrés, soit parce qu'ils ont suivi un autre plan que celui de ce Cours, et embrassé plus d'objets.

M. de Valentini, général prussien, qui a écrit en 1824 trois volumes in-8°, sous le titre de LEHRE VOM KRIEG (Leçons sur la guerre), a consacré l'un d'eux à la petite guerre; il y entre dans des détails assez étendus et quelquefois intéressants.

Le major Decker, professeur à l'école des Ingénieurs de Berlin, et dont nous avons cité le Traité d'artillerie, a publié un ouvrage sur la petite guerre récemment traduit en français; il est à l'usage de l'infanterie et de la cavalerie; on y voit presque toujours la combinaison de l'artillerie avec les autres armes, parce que l'auteur pense que l'artillerie, devenue plus mobile que jamais, doit souvent accompagner les troupes légères, afin de rendre leurs succès plus sûrs et plus prompts. Les préceptes sont clairs et méritent d'être suivis; quelques planches jointes à l'ouvrage en montrent l'application sur le terrain des environs de Berlin.

Il a été publié à Vienne, en 1816, un ouvrage intitulé BEITRÆGE ZUM PRACKTISCHEN UNTERRICHT IM FELDE (ESSAI SUR L'INSTRUCTION PRATIQUE DE CAMPAGNE); cet essai qui est bien fait, était à peu près inconnu en France, quand le chef de bataillon Lallemand en a publié en 1824 une traduction libre, à laquelle ayant ajouté quelques morceaux puisés dans d'autres ouvrages, il donna à ce recueil qui forme deux volumes, le titre de TRAITÉ DES OPÉRATIONS SECONDAIRES DE LA GUERRE. Quoique ce livre convienne beaucoup plus aux officiers d'infanterie qu'à ceux de cavalerie, ceux-ci y trouveront aussi de bonnes leçons, qu'ils saisiront d'autant plus aisément, qu'un atlas volumineux renferme des plans fort bien dessinés où l'on voit des dispositions de troupes sur tous les terrains.

Le manuel du service de la cavalerie légère en campagne de M. le général de la Roche Aymon, étant entre les mains de tous les officiers et méritant d'y être, il est inutile d'en recommander la lecture, il renferme un abrégé des meilleurs principes et l'on ne peut que regretter qu'il ne soit pas plus étendu.

Le réglement proposé, en 1827, par M. le général de Préval, sur le service des armées en campagne, contient aussi d'excellents préceptes, énoncés en peu de mots, sur les avant-postes, les reconnaissances et les convois.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA DEUXIÈME PARTIE.

FIN.

OBSERVATIONS

SUR DIVERS ARTICLES DU COURS.

Page 15. Il y a une erreur : Vitry ne fut d'aucune utilité pour la défense de la Capitale, en 1814. Cette place eût pu acquérir de l'importance avec une forte garnison, et si l'armée l'eût soutenue ; mais, après avoir repoussé une tentative des Prussiens, elle fut évacuée le 5 février.

Page 57. Nous n'avons pas voulu dire que l'Espagne ne put mettre plus de 10,000 chevaux sur pied, mais bien qu'elle n'en eut jamais un plus grand nombre dans ses diverses armées de 1808 à 1814. (Voir l'ouvrage officiel intitulé : Estados de la organizacion y fuerza de los exercitos españoles beligerantes en la peninsula, etc.; Barcelona, 1822.)

Page 89. Il paraît cependant, d'après Hoyer (6ᵉ époque), que Frédéric ne fit que perfectionner l'artillerie légère que les Russes avaient attachée à leurs régiments de dragons ; idée fort ancienne, qui leur fut utile contre les Turcs et les Prussiens.

Page 75. Napoléon Bonaparte ne renversa pas le gouvernement républicain au 18 brumaire, mais bien le directoire, auquel il se substitua sous le titre de premier Consul, en conservant, pendant trois années encore, les formes républicaines.

Page 129. Les buts en blanc que nous donnons, diffèrent de ceux que l'on trouve dans quelques ouvrages récemment publiés. Le 12 a, d'après eux, son but en blanc à 526 mètres ; le 8 à 507, et le 4 à 487. Le 6 se pointe comme le 8. On peut donc regarder, sans erreur sensible, le but en blanc des canons de bataille comme étant à 500 mètres

Page 171. Erreur. Cette première intersection est beaucoup plus rapprochée du canon.

Page 173. On sentit, vers 1740, le besoin de fixer la baguette au mousqueton d'une manière solide, et l'on ima-

gina, dans la cavalerie hanovrienne, de placer à l'extrémité du canon un anneau à charnières, au centre duquel passait la baguette, qui, sortie à demi de son canal, se renversait dans le canon, et se retirait sans quitter l'anneau. La cavalerie saxonne adopta ce système, que Melfort proposait de suivre. Nous ignorons si quelqu'inconvénient a fait préférer à ce mode, celui de rendre la baguette tout à fait indépendante du mousqueton.

Page 197. La manœuvre *sur la droite ou sur la gauche en bataille*, qui semble peu naturelle dans cette occasion, nous paraît néanmoins devoir être d'un emploi plus fréquent que *celle à gauche ou à droite* en bataille, qui oblige une partie de la colonne à dépasser le flanc de l'ennemi pour se former par un mouvement simultané : or, un ennemi qui ne se troublerait pas, pourrait avoir le temps de détacher rapidement un ou deux escadrons de l'aile menacée, qui, prenant la colonne en flanc, arrêteraient son mouvement ; il faut donc que la tête de celle-ci se mette en bataille dès qu'elle arrive à portée, et charge sans attendre la formation du reste. Observons encore que la vue de la colonne se prolongeant sur son flanc, engagerait probablement l'ennemi, déjà menacé de front, à faire demi-tour, et le but de la manœuvre, qui doit être de l'envelopper, serait manqué. Nous avons cependant représenté, dans la figure première, le mouvement à gauche en bataille, qui s'exécute sans inconvénient par une colonne aussi faible que celle que nous supposons.

Page 179. Il fallait dire : que ce fut la cavalerie légère française qui reçut cet échec, pour ne pas s'être bien éclairée sur son flanc, et avoir reçu la charge sans bouger. Le combat décisif et vaillamment soutenu de part et d'autre, eut lieu immédiatement après entre les cuirassiers autrichiens, notre grosse cavalerie (non cuirassée) et nos dragons.

Page 228. Ce principe, bien connu sur le placement des

troupes de soutien, ne doit être suivi que quand le terrain près de la batterie n'offre pas de couvert aux troupes contre les projectiles de l'ennemi; car nous supposons que celui-ci cherchera d'abord à éteindre les feux de la batterie avant de marcher sur ses défenseurs. S'il en était autrement, la cavalerie se tiendrait, sans inconvénient, plus rapprochée de ses batteries.

Page 318. Plusieurs armées françaises ont été privées de leurs communications pendant quelques mois dans les dernières guerres, et se sont néanmoins maintenues au milieu de leurs ennemis avec une constance extraordinaire. Mais on ne peut nier que le maréchal Soult, qui, pendant trois mois environ, resta dans le nord du Portugal, sans communications avec la France et l'Espagne; Masséna, qui, pendant cinq mois, resta audacieusement en présence des Anglo-Portugais près Lisbonne, ne purent se maintenir si loin de leurs ressources en munitions et en recrutement, que par le défaut de résolution de leurs adversaires; aussi, quand ceux-ci prirent enfin une offensive, que favorisaient le pays soulevé et une grande supériorité numérique, il fallut se retirer. Ces deux expéditions de Portugal, ainsi que celle de Junot, en 1807, sont néanmoins très-remarquables sous les rapports politiques et militaires; aucunes peut-être ne renferment autant de leçons à l'homme qui réfléchit; mais ce n'est pas dans les relations mensongères ou passionnées des écrivains anglais qu'il faut les étudier : la haine du nom français leur fait sans cesse altérer la vérité de toutes les manières; ils sont même rarement plus justes envers leurs propres alliés.

Page 321. Les points stratégiques, qui n'ont que l'importance du moment, peuvent être nombreux : un pont, un gué, un défilé quelconque, par lesquels une armée en retraite doit nécessairement passer, sont des points stratégiques, puisque de leur prise ou de leur conservation dépend la perte ou le salut de cette armée. Borisow était, dans la re-

traite de Russie, un point de ce genre, et, si Tchitchagof, après en avoir coupé le pont, eût occupé plus fortement la rive droite de la Bérézina, vis-à-vis Studianka, il eût empêché l'établissement de nos ponts de chevalets, et l'armée française y trouvait le terme de son existence.

Page 326. Il fallait ajouter pour plus de clarté : que ce sont les avant-gardes des colonnes qui sont chargées de faire préparer les vivres pour celles-ci, et qu'une partie des administrateurs marche avec elles pour remplir cette mission.

Page 421. Dernier paragraphe; c'est ce qu'on appelle : *occuper un poste à la cosaque*. Plusieurs officiers expérimentés désapprouvent ce moyen; qu'ils prétendent n'être propre qu'à exposer des hommes qu'on ne peut soutenir. Ils lui préfèrent des patrouilles fréquentes sur les points exposés. Nous nous rangeons à leur opinion, mais pour le service de nuit seulement. Nous pensons qu'il est des terrains où il est utile d'entretenir, pendant le jour, des postes de ce genre; car, si une colline, un bois, un village, d'où l'on peut découvrir au loin, sont en dehors d'un cordon trop faiblement occupé pour qu'on puisse l'étendre jusqu'à ces obstacles, le faible poste qu'on y établira et dont la moitié des hommes sera toujours en patrouille, rendra compte plus promptement de ce qui intéressera, et sera enlevé moins facilement qu'une patrouille détachée de temps en temps du cordon.

Page 491. La grille de l'avenue.... Il fallait ajouter : que plusieurs soldats français, entraînés par la chaleur de la poursuite, se trouvant alors enfermés, furent sabrés, et que leur général dut faire un détour assez long pour rejoindre les Prussiens. — Il s'avança jusques près de Saint-Germain, où il attaqua les têtes de colonnes ennemies, et fit ensuite sa retraite devant leurs forces supérieures.

NOMS

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS

AU COURS D'ART MILITAIRE.

S. A. R. Monseigneur le Dauphin.
M. le comte Defrance, Lieutenant-Général.

École royale de Cavalerie. MM.

M[is] Oudinot, Maréch.-de-Camp, Commandant.
B[on] de Morell, Colonel.
Duport Saint-Victor, Lieut[t]-C[l].
Naudet, Chef d'escadron.
Fleury, — —
De Montaunet, —
De Gripière, —
De la Porte, major.
De Géméaux, Capitaine-inst[r].
C[te] De Lennox, — —
Clère, Capitaine-major.
Boutin, Capitaine-trésorier.
Simonneau, Arch.-biblioth.
Adam, Sous-Lieutenant.
Buquet, — —
De Campaigno, — —
De Charnières, Sous-Lieut[t].
De Cotte, — —
De Lacoste, — —
De Lascourt, — —
De Lur Saluces, — —
De Magalon, — —
De Montravel, — —
De Quinemont, — —
De Richemont, — —
De Sarret, — —
Desmazis, — —
Durutte, — —
Formigier de Genis, —
Vuillaume, — —
Mas-Latrie, Maréchal-des-Log
De Courréges, — —
Serec-Melon.

CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR.

M. Lenormant de Kergré, chef d'état-major (16e. divon. mre.).
M. Burgat, Capitaine d'état-major. —
M. De la Varennes, — — —

M. Vial de Sabligny, Maréch. des logis des Gardes du Corps.

GARDE ROYALE.

GRENADIERS. MM.

Deshorties, Capitaine-instructeur en chef.
De Bellegarde Chenoise, Lieutt.
Garnier, Sous-Lieutt.

CUIRASSIERS. MM.

De Nermont, Capne inst' en ch.
Lerasle, Lieutenant.

DRAGONS. MM.

D'Urringer, Capitaine-instructeur en chef.
De Saint-Martial, Lieutenant.
Copineau, Lieutenant.
De Bussières, Sous-Lieutt.
De Goussencourt, —

CHASSEURS. MM.

De Lamalle, Colonel.
Vte de Louvencourt, Lieutt.-Coll.
De Ginestous, Chef d'escadron.
Geoffroy, Capne.-instr. en chef.
De Saint-Victor, Capitaine.
D'Aldeguier, —
De Brobèque, —
Capelle, —
Romain, Lieutenant.
Sauerbrunn, —
Husson, Sous-Lieutenant.
De Bray, — —
Stahlé, — —
De Ligondès, — —
Fretté, — —
Speich, — —

LANCIERS. MM.

Mis de Chabannes. Lapalice, Colonel.
Duc d'Esclignac, Lieutt-Coll.
Cte de Guichen, Chef d'escon.

De Guillomont, Cte.-instr en ch.
Dubouchage, Capitaine.
Petit Lamontagne, —
Cte de Cunchy, —
De Turgy, —
Fournier, —
De la Riboissière, Adjt-Major.
De Fajac, — —
De Sparre, Lieutenant.
De Cumont, Lieutenant.
D'Autichamp, — —
Sevestre, Sous-Lieutenant.
Bonnet, — —
De Caumont, — —
De Colbert, — —
De Mortemart, — —
De Brossin, — —
De Goyon, — —

CORPS DE LA LIGNE.

Carabiniers (1er régt.). MM.

Bon de Sainte-Avoye, Colonel.
Vésuty, Capne.-instr. en chef.
De Bourcier de Montureux, Adjudant-Major.
De Bourcier, —
Bourget, Capitaine.
Imbert, —
De Noirville, Lieutenant.
Sezille de Biarre — —
Lentz, — —
Ravat, — —
De Croix (E.-M.), — —
Robbe, — —
Porte, Lieutenant.
Doruse de Pesar, Sous-Lieut.
Leclerc Durivaud, — —
De Croix (E.-Ed.-M.) —
De Meyronnet, — —
Possien, — —
Reboul, — —
D'Orsanne de Montlevie, —
Pinon de Saint-Georges, —
Saucerotte, — —
Lami, — —
De Bertier, — —
Guerre, — —

Carabiniers (2me régiment). MM.

De Grimouard, Capitaine.
Pompel, Lieutenant.
D'Avelon, Sous-Lieutenant.

Cuirassiers. MM.

Vte de Bougainville, Lieutt-Col.
Vte de Solare, Adjudant-Major.
Boyer, Capitaine-instr en chef.
Vte de Goyon, Lieutt., 1er régt.
Levi, Adjudant-Sous-Off. —
D'Étampes, Ml.-des-Lis., —
Teillard, Cne-instr en ch., 2e.
Bertolus, Capitaine. —
De Cambiaire, Lieutt., —
Cte de Masin, Lt.-Coll., 4e.
Duc de Feltre, capitaine, —
Dervieu Duvillars, — —
Laveran, — —
De Villenaut, — —
Poullard, lieutenant, 4e régt.
De Haute-Fontaine, — —
Oudet, — —
Aubin de Blancpré, S.-Lt. —
Perrot de Chazelles, — —
Courtier, — —
Crepin, — —
Dard Despinay, Capne, 5e.
Vejux, — 6e.
Duhesme, Cne.-instr. en ch., 7e.
Beugnet, Lieutenant, —
Conrard, — — 8e.
Mennessier, Sous-Lieutt., —
Mis de Clausonnettes, — 9e.

Dragons. MM.

Vauthier, Lieutenant, 1er régt.
Dornier, — —
Maire, — 2e.
Dubern, — 3e.
De Tilly, Sous-Lt., —
De Faillonnet, — 5e.
Senaux, Lieutenant, 6e.
Dubos, — 7e.
De Landrevie, — 8e.
De St-Hilaire, — —
De Nafines, Sous-Lieutt., —
Pain, Capne-instr. en ch., 9e.
De Grammont, Lieutt., —
Lavaud, — 10e.
De Roquebeau, S.-Lt., —
Gado, Capne-Instr en ch., 11e.
Dubaut, Capitaine, —
Bon Dejean, Colonel, 12e. régt.
Du Coustel de Valmalete, Lieutenant-Colonel, —
Simon, Chef-d'escadron, —
Longuet, Cne.-instr. en ch., —
De Grammont, Capitaine, —
De Gaultier, — —
Anfrye, — —
De Lignerol, — —
Royer de St-Julien, — —
De Kervefsan, — —
Le Lavedrine, Lieutt. —
Constantin, — —
Girardeau, — —
De Paul, — —
De Wangen, — —
Eypard, — —

Perry de Nieul, S^{s}-L^{t}., 12e rég^{t}.
Pastol de Keramelin, — —
De Wangen, — —
De Perignon, — —
De Lœil, Adj^{t}-S^{s}-Offic., 12e rég.
De Lacombe, — —
De la Molère, M^{l}-des-L^{is}, —

Chasseurs. MM.

Cte de Kervasdoué, Lieutenant-Colonel, 1er rég^{t}.
Rossignol, Chef-d'esc^{on}., —
Charbonnel, C^{ne}.-inst^{r} en c. —
Langeron, Capitaine, —
Saint-Salvy, — —
De la Rivière, — —
De Fagan, — —
Bonnaffé, — —
Calbiac, Lieutenant, —
De Boulancy, — —
De Jourdan, — —
Tricornot, — —
De Chanay, — —
La Brousse, — —
Sheldon, — —
De Cambis, — —
De Feugré, Sous-Lieut^{t}., —
De Riencourt, — —
Feuillant, — —
Villemotte, — —
Deschamps, — —
Sairas, — —
Oppermann, M^{l}. des L^{is}., —
Bureaux de Pusy, L^{t}.-Col^{l}, 2e.
De Lesparda, Ch.-d'esc^{on}., —
Donnea, Major, —
Dupic, Cap^{ne}.-inst^{r}. en ch., —
Groulard, Lieutenant, —
Voyret, — —
Desloges, Sous-Lieut^{t}., —
Bastien, Sous-Lieut^{t}., 2e rég^{t}.
Dubouays de Couësbouc, —
De Barrin, — —
De Bonnefoi, — —
Kuttinger, — —
Daumas, — —
Blanc, adjud^{t}.-sous-offic^{r}., —
Ferry, M^{l}. des Logis chef., —
Faye, — —
De Villay, Maréch^{l}. des L^{is}., —
Dumiral, — — —
D'Hervas, C^{ne}-inst^{r} en c^{f}., 3e.
Calmet, Lieutenant, —
Rolland, Capitaine, 4e.
Vte du Hallay, Lieut^{t}., —
D'Espinassy, S^{s}.-Lieut^{t}., 5e.
De Bridieu, — —
Bulliot, Lieutenant, 6e.
De Malmusse, — 7e.
De Beaucorps, S^{s}.-Lieut^{t}., —
Duparc, Chef-d'escadron, 8e.
De Morand, capitaine, 10e.
Duffau, Maréch^{l}. des L^{is}., —
Deppins, — —
De Mésange, Lieut^{t}., 12e.
Campenet, — 13e.
Saglio, — 16e.
De Préaudeau, S^{s}.-Lieut^{t}., —
Aoust de Rouvèze, Lieut^{t}., 18e.

Hussards. MM.

Dumas, Lieutenant, 1er régt.
De Pointe de Gevigny, C.-ins., 3e.
Bon de Mersseman, Colonel, 4e.
Duquesne, Capitaine, —
Mac-Mahon, Lieutenant, 4e rég.
Sauquaire, — —
Des Rotours, Sous-Lieutt., —
Isnard, Lieutenant, 6e.

Artillerie a cheval. MM.

Vivès, Lieutenant, 1er régt.
Chocquin, — 2e.
Besançon, Lieutenant, 3e régt.
Lherbette, Cne.-instr en ch., 4e.

Train d'Artillerie. MM.

Kesselmeyer, Lieutt., 4e escad.
Caron, Lieutenant, 8e escadr.

Train des Équipages. MM.

Cayard, Capitaine.
Liévain, —
Revol, Lieutenant-instructeur.
Touzet, Lieutenant.
Dépetasse, Maréchl. des Lis. ch.

M. Rollat, Sous-Lieutenant, 14e d'infanterie Légère.
Bibliothèque de l'École royale de Cavalerie.
Bibliothèque du 3e régiment de Dragons.

M. Névo-Degouy, Professeur de Mathématiques, à Saumur.
M. Anselin, Libraire à Paris.
M. Guibal, Imprimeur-Libraire à Lunéville.



